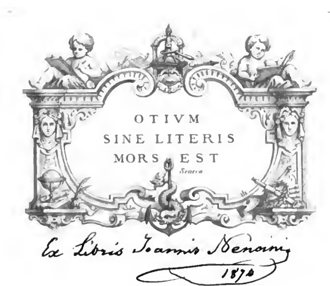



BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
RACCOLTA NENCINI
F
9
6
17


OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Joannis Nencini
1870

EXPOSITION

DE LA DOCTRINE MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

OU

ORGANON DE L'ART DE GUÉRIR.

OUVRAGES DE S. HAHNEMANN

A LA LIBRAIRIE J. B. BAILLIÈRE.

Traité de Matière médicale, ou De l'action pure des médicaments homœopathiques, par le docteur *S. Hahnemann*. Nouvelle édition, revue, complétée des médicaments nouveaux introduits dans la pratique jusqu'à ce jour, par le docteur *G. H. G. Jahr*. Paris, 1856, 5 vol. in-8. *Sous presse*.

Doctrine et Traitement homœopathique des Maladies chroniques, par le docteur *S. Hahnemann*. Tradnit de l'allemand, sur la dernière édition, par *A. J. L. Jourdan*, membre de l'Académie impériale de médecine. Seconde édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. Paris, 1846, 3 vol. in-8 de chacnn 600 pages. 23 fr.

Etudes de Médecine homœopathique. Opuscules servant de complément à ses œuvres. Paris, 1855, deux séries publiées chacune en 1 vol. in-8 de 600 pages. Prix de chaque. 7 fr.

Cette Collection comprend les ouvrages suivants :

Première série : — 1° Traité de la maladie vénérienne ; 2° Esprit de la doctrine homœopathique ; 3° La médecine de l'expérience ; 4° L'observateur en médecine ; 5° Esculape dans la balance ; 6° Lettres à un médecin de haut rang sur l'urgence d'une réforme en médecine ; 7° Valeur des systèmes en médecine, considérés surtout eu égard à la pratique qui en découle ; 8° Conseils à un aspirant au doctorat ; 9° L'allopathie, un mot d'avertissement aux malades ; 10° Réflexions sur les trois méthodes accréditées de traiter les maladies ; 11° Les obstacles à la certitude ; 12° Examen des sources de la matière médicale ordinaire ; 13° Des formules en médecine ; 14° Comment se peut-il que de faibles doses de médicaments aussi étendus que ceux dont se sert l'homœopathie aient encore de la force, beaucoup de force? 15° Sur la répétition d'un médicament homœopathique ; 16° Quelques exemples de traitements homœopathiques ; 17° La belladonne, préservatif de la scarlatine ; 18° Des effets du café.

Deuxième série. — Du choix du médecin. — Essai sur un nouveau principe pour découvrir la vertu curative des substances médicinales. — Antidotes de quelques substances végétales héroïques. — Des fièvres continues et rémittentes. — Les maladies périodiques à types hebdomadaires. — De la préparation et de la dispensation des médicaments par les médecins homœopathes. — Essai historique et médical sur l'ellébore et l'elléborisme. — Un cas de folie. — Traitement du choléra. — Une chambre d'enfants. — De la satisfaction de nos besoins matériels. — Lettres et discours. — Études cliniques, par le docteur *Hartung*, recueil de 66 observations, fruit de vingtcinq ans d'une grande pratique.

Corbeil, typographie de Crété.


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE



SAMUEL HAHNEMANN.



EXPOSITION

DE LA DOCTRINE MÉDICALE

HOMŒOPATHIQUE

OU

ORGANON DE L'ART DE GUÉRIR,

PAR S. HAHNEMANN.

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA DERNIÈRE ÉDITION,

PAR LE DOCTEUR A. J. L. JOURDAN

QUATRIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE

DE COMMENTAIRES

ET PRÉCÉDÉE D'UNE

NOTICE SUR LA VIE, LES TRAVAUX ET LA DOCTRINE DE L'AUTEUR,

PAR M. LÉON SIMON PÈRE

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris et de l'Université de Clerland (Ohio), membre titulaire de la Société Gallicane-Homœopathique de Paris; Correspondant de la Société des Sciences et des Lettres de Blois, de la Société homœopathique Britannique de Londres, de la Société Hahnemannienne de Madrid; de l'Académie homœopathique de Palerme et de celle du Brésil.



A PARIS

CHEZ J. B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

RUE HAUTEFEUILLE, 19.

LONDRES, H. BAILLIÈRE, 219, REGENT STREET. | NEW-YORK, H. BAILLIÈRE, 290, BROADWAY.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

1856

AVERTISSEMENT

DE CETTE QUATRIÈME ÉDITION.

L'intérêt chaque jour croissant qu'inspire l'homœopathie, rend de plus en plus multipliées les demandes de l'*Organon de l'art de guérir*, livre classique, le seul qui contienne une exposition complète de la nouvelle doctrine. La quatrième édition, que nous publions, aujourd'hui, a reçu de notables augmentations :

1° Des Commentaires embrassant les points principaux de la doctrine de Hahnemann et dans lesquels M. le docteur Léon Simon père a cherché à développer et à expliquer les questions les plus vitales de la doctrine, celles qui paraissaient les plus susceptibles d'interprétation. Ces Commentaires ont pris une telle étendue que l'ouvrage est aujourd'hui doublé.

2° Parmi les notes mises par Hahnemann à la suite d'un grand nombre des paragraphes de l'*Organon*, il en est plusieurs qui se lient tellement au texte dont elles sont le développement, que M. le docteur Léon Simon a cru pouvoir les mettre à la suite du paragraphe auquel elles se rapportaient, dans le texte lui-même.

3° Une *notice sur la vie, les écrits et la doctrine de Hahnemann*, que nous devons également à M. le docteur Léon Simon, notice dans laquelle on trouvera une juste appréciation des droits du fondateur de la doctrine médicale homœopathique à la reconnaissance des hommes.

4° Enfin nous avons illustré cette quatrième édition d'un beau portrait gravé sur acier, et qui retrace avec une grande fidélité les traits du vénérable Hahnemann.

Paris, 25 décembre 1855.

NOTICE

HISTORIQUE ET MÉDICALE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE SAMUEL HAHNEMANN.

---

§ I. — Vie et travaux de Hahnemann.

Le nom de Samuel Hahnemann se lie à la réforme la plus radicale et la plus complète qu'ait encore subie la médecine. Sans qu'on puisse dire de lui qu'il ait excellé dans aucune des parties de la science qui ont absorbé d'une façon trop exclusive l'activité des médecins depuis près de deux cents ans, il faut reconnaître qu'il a tout abordé, tout jugé et donné à chacun des éléments dont se composent la science et l'art sa place légitime.

La postérité a commencé depuis douze ans pour Hahnemann, et sa place me paraît marquée à côté des hommes de génie et des grands praticiens, qui, à l'exemple d'Hippocrate dans l'antiquité et de Sydenham dans les temps modernes, ont cultivé la médecine pour elle-même et surtout en vue des services qu'elle peut rendre à l'humanité souffrante.

On ne peut dire du fondateur de l'homœopathie qu'il fut un grand physiologiste, non plus qu'un pathologiste éminent à la façon dont on apprécie de nos jours les qualités et les œuvres des hommes adonnés à l'étude de ces deux sciences.

Si la matière médicale doit être une science de formules, certes Hahnemann ne fut pas non plus un pharmacologiste d'une grande portée. Si la supériorité du thérapeutiste se mesure à la quantité des moyens simultanément employés, si la thérapeutique gît tout entière dans l'art de tracer savamment ce qu'on nomme les indications, sauf à manquer de moyens pour les remplir, on ne peut voir en lui qu'un médecin assez vulgaire, un praticien fort médiocre.

Tel est, en effet, le jugement porté sur Hahnemann par nos contemporains. Grâces à Dieu, ce jugement n'est pas sans appel; et le temps approche, nous l'espérons, où il sera soumis à une révision solennelle.

Alors on verra dans Hahnemann le penseur hardi, mais toujours judicieux, ayant une foi assez vive en l'art de guérir pour croire que la médecine est une science susceptible de vivre de son propre fonds et se constituer elle-même sans emprunter sa méthode et ses principes à d'autres sciences qu'à la logique générale, à l'observation et à l'expérience.

On dira qu'il fut un réformateur assez conséquent pour s'affranchir de la servitude trop longtemps acceptée des sciences physiques, chimiques ou métaphysiques; logicien trop rigoureux pour enfanter un système après les avoir condamnés tous.

On dira de lui encore, que s'il n'a doté la science ni d'une théorie physiologique, ni d'un système pathologique, il a montré aux savants qui cultivent ces deux connaissances les sources auxquelles ils doivent puiser, et signalé les écueils sur lesquels ils sont venus trop souvent échouer.

Comme pharmacologiste et comme thérapeutiste, on reconnaîtra en lui le génie créateur qui sut ouvrir à la matière médicale une voie nouvelle, jusqu'à lui inexplorée; le praticien heureux qui sut faire plus qu'aucun contemporain pour

le soulagement des souffrances humaines ; l'homme habile qui dota l'art de guérir du seul principe thérapeutique que justifient l'observation et l'expérience.

On dira enfin, de Hahnemann, que sa méthode et ses travaux auront puissamment contribué à ramener les médecins à l'étude de leur art et à leur montrer que, sans méconnaître l'importance relative de la physiologie et de la pathologie, ces connaissances doivent être cultivées en vue de la thérapeutique, fin dernière de la médecine.

Ce n'est pas ainsi qu'on en juge de notre temps, où, selon le caprice ou la fantaisie de chacun, on rapporte la médecine tout entière à la physiologie, à la pathologie, quelques-uns même à la chimie, jugeant que de la connaissance des maladies et des altérations qu'elles produisent, on peut légitimement induire les indications qu'elles présentent et le choix des agents propres à remplir ces dernières.

Hahnemann fut un médecin complet, en ce sens qu'il comprit l'unité vers laquelle doivent converger les études médicales, qu'il ne substitua pas le moyen au but, ni le but au moyen; en ce sens aussi qu'il enrichit la médecine d'une méthode et de principes ignorés jusqu'à lui.

En attendant que luise le jour où toute justice sera rendue à sa mémoire, disons ce que fut Hahnemann et donnons une idée de ses travaux.

Hahnemann (Samuel-Chrétien-Frédéric), docteur en médecine, conseiller aulique du duché d'Anhalt-Koëthen, membre de plusieurs académies et sociétés savantes, fondateur de la doctrine médicale à laquelle il a donné le nom d'*Homœopathie*, est né le 10 avril 1755 à Meissen, petite ville de Saxe située au confluent de l'Elbe et de la Meissa, ville qui s'enorgueillit d'avoir donné le jour à l'historien Schlegel et au poëte du même nom. Son père, Chrétien-Godefroy Hahne-

mann, peintre sur porcelaine, était employé dans la fabrique de Meissen. Il est auteur d'un petit traité sur la peinture à l'aquarelle. Les premières années de Samuel Hahnemann se passèrent au sein de la famille, où il reçut sa première éducation et les plus précieux exemples. Dès sa plus tendre enfance, il se fit remarquer par un caractère grave et studieux, un esprit judicieux et observateur, par l'égalité et la douceur de son caractère. A l'âge de douze ans, il entra dans l'école provinciale. Le docteur Muller, directeur de cette école, homme d'une haute probité et d'un zèle remarquable, se prit d'une vive affection pour le jeune Samuel. Il distingua en lui une intelligence si vive et si prompte, une ardeur du travail tellement prononcée, que par une exception aussi flatteuse qu'elle était inusitée, il lui accorda toute liberté dans le choix de ses lectures, et lui abandonna le soin de désigner les classes qu'il voulait suivre. Souvent, il le chargea de la fonction de répétiteur auprès des élèves de son âge. Cette atmosphère de liberté dans laquelle le docteur Muller permettait aux forces naissantes de Hahnemann de se déployer à l'aise, convenait bien à celui qui devait s'ouvrir des voies nouvelles et s'affranchir si complétement du joug de la tradition.

Les premières études de Hahnemann terminées, son père, obligé de mesurer l'étendue de ses sacrifices à l'étendue de ses ressources, voulut lui faire embrasser une profession industrielle. Le docteur Muller l'en dissuada aisément en se chargeant de faire achever gratuitement les études du jeune Samuel.

Ayant parcouru le cercle des études académiques, le moment était venu de choisir une profession. Hahnemann se décida pour la médecine ; et, en l'année 1775, il se rendit à Leipsick, emportant pour toute ressource vingt ducats que son père lui remit en partant. C'était peu pour qui les rece-

vait ! c'était tout ce que pouvait offrir la tendre affection de celui qui les donnait !

Quelle triste position pour un jeune homme de vingt ans ! que de privations l'attendaient, que de soucis et de préoccupations allaient assaillir son esprit, éprouver son courage ! Hahnemann accepta sans hésiter une position si difficile et si nouvelle. Il se décida à traduire en allemand des ouvrages anglais et français, et il attendit de ce travail ingrat les ressources nécessaires à ses besoins et à ses études. Un seul point l'embarrassa. Comment pourra-t-il suffire au double travail des traductions et à celui des études médicales ? Il imagine de dérober au sommeil une nuit sur deux. « Ceux qui, en voyant « fumer presque incessamment le vieux docteur, n'ont pu « s'empêcher d'observer malicieusement qu'il proscrit l'u- « sage du tabac, devront se rappeler, dit l'un de ses biogra- « phes (1), que le pauvre étudiant qui attendait du travail de « la nuit son pain du lendemain, fut obligé de chercher « dans l'habitude de la pipe un moyen de vaincre le sommeil « pendant ses laborieuses veillées. »

En 1777, Hahnemann partit pour Vienne où il savait rencontrer de plus grands moyens d'instruction. Mais un séjour de neuf mois dans cette capitale avait épuisé ses ressources. Alors, il quitta Vienne pour Léopoldstadt où, grâce à l'amitié et à la protection de l'archiâtre J. Quarin, il fut autorisé à soigner les malades de l'hôpital des Moines, et même à exercer la médecine dans la ville : faveur singulière, qu'expliquent l'estime et la confiance qu'il avait inspirées à ce docte et tout-puissant professeur. Cependant, il ne fit qu'un court séjour à Léopoldstadt. Le gouverneur de Transylvanie l'appela bientôt à Hermannstadt en lui offrant à la fois une

(1) V. Notice biographique sur Samuel Hahnemann, par le docteur Perry.

place de bibliothécaire et celle de médecin privé. Hahnemann trouva, dans l'exercice de ces deux fonctions, l'occasion d'étendre beaucoup le cercle de ses connaissances et de se créer une clientèle étendue. Mais il sentit que la médecine exercée en vertu d'une simple autorisation, quelque flatteuse que fût pour lui cette dernière, n'était pas une position à la hauteur de son caractère et de son talent. Aussi, en 1779, il quitta Hermannstadt et se rendit à Erlangen, où, le 10 août, il soutint publiquement sa thèse inaugurale sous le titre de *Conspectus affectuum spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus.*

Aussitôt, commença pour Hahnemann une série de migrations auxquelles des motifs très-divers semblèrent le contraindre. Il habita Hettstadt, Dessau, où il employa ses loisirs à l'étude de la chimie et de la minéralogie, dont jusque-là il ne s'était pas occupé. Il passa ensuite à Gommern près de Magdebourg, y accepta un assez mince emploi de médecin public, et se maria, en 1785, avec Henriette Kuchler, fille d'un pharmacien de la ville. En 1787, il se rendit à Dresde, où il rencontra de nombreux amis, de puissants moyens d'instruction et une grande clientèle. Le conseiller aulique Adelung, Dasdorfs et Wagner, premier médecin de la ville, se lièrent avec lui d'une étroite amitié. De Wagner l'estima assez pour lui confier, avec l'assentiment du magistrat, les fonctions de médecin en chef des hôpitaux, pendant une longue maladie dont il fut affecté.

Des témoignages si nombreux d'estime et d'affection de la part d'hommes si haut placés s'expliquent sans doute par les qualités qui distinguaient Hahnemann; mais aussi par les travaux dont il était l'auteur et qui déjà commençaient sa renommée.

Dès 1786, il avait publié à Leipsick un opuscule *sur l'empoisonnement par l'arsenic, les moyens d'y porter remède et ceux de*

le constater légalement. En 1787, parut un *Traité sur les préjugés contre le chauffage par le charbon de terre, et les moyens tant d'améliorer ce combustible que de le faire servir au chauffage des fours*; en 1789, il adressa aux chirurgiens une *Instruction sur les maladies vénériennes avec l'indication d'une nouvelle préparation mercurielle* (1). Dans le même temps, il insérait dans les Annales de Crell, plusieurs travaux d'une importance et d'une actualité incontestées. Ainsi, il indiquait les moyens de vaincre les *difficultés que présente la préparation de l'alcali minéral par la potasse et le sel marin*; il recherchait *l'influence que certains gaz exercent sur la fermentation du vin*; il publiait des recherches chimiques *sur la bile et les calculs biliaires*, faisait connaître *un moyen très-puissant d'arrêter la putréfaction* (1789), publiait une *lettre sur le spath pesant*, annonçait la découverte d'*un nouveau principe constituant de la plombagine* (1789), quelques réflexions *sur le principe astringent des végétaux* (1789), donnait, dans le Magasin de Baldinger, le *mode exact de préparer le mercure soluble* (1789), s'occupait de *l'insolubilité de quelques métaux et de leurs oxydes dans l'ammoniaque caustique*; enfin il enrichissait la Bibliothèque de Blumenbach de réflexions judicieuses sur les *moyens de prévenir la salivation et les effets désastreux du mercure*, et il insérait dans les Annales de Crell une *note sur la préparation du sel de Glauber* (1792).

Tant de travaux divers, se rattachant tous de la façon la plus directe au maintien de la santé publique, devaient fixer les regards sur Hahnemann, et les fixèrent en effet. Il n'y a donc pas à s'étonner si sa réputation s'étendait déjà au loin; et si, dès 1791, la Société économique de Leipsick et l'Académie des sciences de Mayence l'appelèrent dans leur sein.

(1) Trad. en français et publiée dans *Études de médecine homœopathique*. Paris, 1855, t. I, p. 1 à 256.

Après quatre années passées à Dresde, Hahnemann revint à Leipsick, théâtre de ses premières études et de ses veilles les plus pénibles. Mais il y revint précédé de la bonne renommée que lui avaient value ses travaux, ses succès et les amitiés puissantes dont j'ai parlé.

Alors, Hahnemann était arrivé à cette époque de la vie où tout médecin a donné à la société les garanties de savoir, d'expérience et de moralité qu'elle a droit d'exiger. Les différents services publics qui lui avaient été confiés, les succès d'une pratique étendue, les connaissances aussi profondes que variées qu'il avait acquises dans les positions différentes où il s'était trouvé, tout devait lui faire présager un heureux avenir. Il renonça à tous ces avantages ! Par un acte de volonté dont sa vie offre de nombreux exemples, il brisa son avenir en renonçant à la pratique de la médecine, revint à son ancienne pauvreté et à ce métier de traducteur, désormais son unique espoir et l'unique soutien de sa famille.

Où Hahnemann avait-il puisé les motifs d'une détermination si étrange et si peu raisonnable en apparence? La médecine n'avait plus sa foi ! Pour lui, l'art de guérir était chose vaine et stérile dans ses promesses et ses résultats. Sa conscience se révolta à l'idée de rester attaché à une profession qui promettait toujours un bien qu'elle ne donnait jamais. Par devoir et par dégoût, il l'abandonna donc. La Providence le récompensa avec usure d'avoir obéi au cri de sa conscience; mais elle le soumit à de dures épreuves. Ainsi fait-elle avec ceux qu'elle conduit à de hautes destinées.

A dater de ce moment, tout le temps de Hahnemann fut partagé entre les occupations de traducteur et les études de chimie auxquelles son goût et ses succès l'attachaient chaque jour davantage. Si ses travaux et ses découvertes, sous ce dernier rapport, lui avaient valu une réputation européenne,

la fortune ne suivait pas un chemin aussi rapide que la renommée. Pour un homme chargé d'une nombreuse famille (Hahnemann eut de Henriette Kuchler onze enfants, dont huit sont encore vivants), les soucis matériels entraînent avec eux de pénibles préoccupations. Gagner son pain à la sueur de son front, vivre aujourd'hui incertain des ressources du lendemain, s'imposer des privations et les imposer aux êtres qui nous sont le plus chers, est une bien dure épreuve pour une âme élevée. Cependant, cette douleur a ses allégements, lorsque ceux qui partagent notre destinée sentent notre peine ou la devinent, et par leur douceur et leur résignation, nous aident à en porter le fardeau. Hahnemann n'eut pas cette consolation. Henriette Kuchler ne comprit pas ses scrupules; longtemps elle le tourmenta de ses plaintes, le poursuivit de ses reproches et lui créa des obstacles de tout genre. A tous ces tourments d'intérieur, il opposa sans cesse une patience à toute épreuve, et chercha dans le travail et dans l'étude les seules consolations qu'alors il pouvait ambitionner. Ses travaux ne furent pas sans résultat. Il publia, en 1792, à Francfort, le premier cahier d'un ouvrage ayant pour titre l'*Ami de la santé*, et l'année suivante, la première partie d'un *Dictionnaire de pharmacie*. Au même temps, il indiqua la véritable *préparation du jaune de Cassel*, si souvent employé dans les arts, et dont jusqu'à lui la composition était restée un secret (1).

Cependant, de graves maladies attaquèrent ses enfants. Alors, ses doutes, ses scrupules furent à leur comble. Le père tremblait pour la vie des siens, le médecin n'avait aucune confiance dans les ressources de l'art. Quelle cruelle incertitude! Serait-il donc possible, se disait Hahnemann, que la Providence eût abandonné l'homme, sa créature, sans secours

(1) Vers la même époque, Hahnemann a fait d'autres publications d'un moindre intérêt.

certains contre la multitude d'infirmités qui l'assiégent incessamment? Il se posa cette question dans un moment bien solennel, dans le moment où la tendresse du père veille avec anxiété et prie avec ferveur ; où toute prière est écoutée, où toute demande est répondue ; et alors il s'écria : « Non, il y a « un Dieu qui est la bonté, la sagesse même, il doit y avoir « aussi un moyen créé par lui de guérir les maladies avec « certitude (1). » Cet élan de son âme lui fut comme une révélation. Il se mit à la recherche, convaincu qu'il trouverait; et telle est l'origine de l'homœopathie.

L'idée qu'il devait exister un moyen de *guérir les maladies avec certitude* n'abandonna plus Hahnemann ; et désormais, tout ce qui lui restera d'existence sera consacré à la solution de ce vaste et utile problème. « Pourquoi, se disait-il, ce moyen « n'a-t-il pas été trouvé depuis vingt siècles qu'il existe des hom- « mes qui se disent médecins? C'est parce qu'il était trop près « de nous et trop facile, parce qu'il ne fallait, pour y arriver, « ni brillants sophismes, ni séduisantes hypothèses. Bien!... « je chercherai tout près de moi où il doit être, ce moyen « auquel personne n'a songé, parce qu'il était trop simple... « Voici, ajoute-t-il, de quelle manière je m'engageai dans « cette voie nouvelle... Tu dois, pensai-je, observer la ma- « nière dont les médicaments agissent sur le corps de l'homme « lorsqu'il se trouve dans l'assiette tranquille de la santé. Les « changements qu'ils déterminent alors n'ont pas lieu en vain, « et doivent certainement signifier quelque chose ; car, sans « cela, pourquoi s'opéreraient-ils? Peut-être est-ce là la seule « langue dans laquelle ils puissent exprimer à l'observateur « le but de leur existence (2). »

(1) *Études de médecine homœopathique*, t. I (*Lettre sur l'urgence d'une réforme en médecine*, p. 403).

(2) *Études de médecine homœopathique*, t. I (*Lettre sur l'urgence d'une réforme en médecine*, p. 404, 405).

Cette pensée à la fois simple et profonde germait dans la tête de Hahnemann, lorsqu'un jour, traduisant la *Matière médicale* de Cullen, et étant arrivé à l'endroit du quinquina, il fut frappé des hypothèses multipliées et contradictoires par lesquelles on avait tenté d'expliquer son action. Ce tableau aussi fastidieux qu'incohérent d'explications qui n'expliquaient rien, devait éveiller son attention. Il résolut de chercher par lui-même et sur lui-même les propriétés d'un agent aussi précieux pour la guérison d'un grand nombre de maladies. A cet effet, il prit, pendant plusieurs jours, de fortes doses de quinquina, et bientôt il ressentit les symptômes d'un état fébrile intermittent, analogue à celui que le quinquina guérit. La même expérience répétée à plusieurs reprises sur lui et sur quelques personnes dévouées, ne lui permit plus de douter que, si le quinquina guérit certaines fièvres intermittentes, c'est qu'il peut développer sur l'homme sain des troubles artificiels entièrement semblables à ceux dont il triomphe. Mais était-ce là un fait isolé dont les conclusions ne s'étendaient pas au delà du fait lui-même, ou bien en serait-il des autres médicaments comme du quinquina ? Arrivé à ce point, aucun homme ne resterait sous le poids de l'incertitude. Aussi Hahnemann expérimenta-t-il successivement le *mercure*, la *belladone*, la *digitale*, la *coque du Levant*, et partout il obtint une seule et même réponse. Plus de doute ! une loi thérapeutique est trouvée ; et par elle, la science est assise sur une base certaine, l'art possède un guide assuré. Désormais, le rapport naturel et véritable qui lie l'un à l'autre et d'une manière indissoluble, le médicament à la maladie, et la maladie au médicament, est découvert ! La médecine venait donc de subir une entière révolution. Quel en serait le sort, quelles destinées lui étaient réservées, quelles phases devait-elle parcourir ? Hélas ! l'auteur de cette découverte devait se résigner à mille

persécutions, toutes plus pénibles les unes que les autres. Peines d'intérieur, dont j'ai déjà dit un mot, rupture complète des liens de confraternité dont plusieurs lui étaient chers; basses calomnies, se rapportant à son caractère et venant le frapper dans sa délicatesse et dans sa conscience, lui qui avait donné une preuve si éclatante et si rarement imitée de conscience et de délicatesse; tout se réunit pour le faire douter de lui-même et de sa découverte, s'il était jamais possible qu'un inventeur en vînt à méconnaître la vérité qui s'est fait jour dans son esprit. Les pharmaciens eux-mêmes ne craignirent pas d'invoquer contre lui le bénéfice des lois protectrices de leur profession.

Hahnemann s'était fait une loi de n'administrer que les médicaments préparés par lui-même. La législation allemande, semblable en cela à la législation française (1), interdit aux médecins la dispensation, même gratuite, des médicaments. Hahnemann résista aux prescriptions de la loi, et les pharmaciens, instruments actifs des petites et misérables jalousies des médecins, le poursuivirent, la loi à la main, de Georgenthal, où il appliqua l'homœopathie pour la première fois, à Brunswick, de Brunswick à Keingslutter, à Hambourg, à Eclembourg et à Torgau, jusqu'en 1811, époque où, pour la troisième fois, il reparut à Leipsick, y professa et y pratiqua publiquement l'homœopathie, jusqu'en 1820.

Pour ceux qui savent juger de la valeur d'une découverte par la conduite de celui qui la proclame, l'homœopathie est certainement une grande pensée digne de toute leur attention. Pour supporter avec calme, patience, noblesse et résignation les mille tracasseries que l'envie suscite à un homme de cœur et de talent, il faut à cet homme plus que des motifs ordi-

(1) V. A. Trébuchet, *Jurisprudence de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en France*. Paris, 1834, in-8, p. 344.

naires. Une demi-conviction aurait fléchi dans un moment ou dans un autre ; tandis que le propre de la foi, quand elle est ardente et sincère, est de ne se démentir jamais. Socrate avait foi dans sa doctrine ; il lui resta fidèle, il la confirma jusqu'à la mort. Dans un ordre moins général, et par conséquent moins élevé, Guillaume Harvey eut foi dans ses découvertes, et il sut braver les persécutions de ses adversaires, voire même les dénonciations qu'ils adressèrent à Charles Ier, son protecteur et son unique appui. Hahnemann ne fut pas au-dessous de ces exemples. Avait-il raison ?

Braver la loi d'un pays est toujours chose grave de sa nature, surtout lorsque cette loi a pour elle la sanction du temps, de l'opinion, et, il faut le dire, lorsqu'elle repose sur des motifs respectables, au moins en apparence. Les occupations du médecin sont si multipliées, tellement étrangères à tout travail de manipulation, qu'il lui est difficile de consacrer à la préparation des médicaments un temps suffisant pour acquérir l'habileté nécessaire à leur bonne confection. Dans ces limites relatives, la loi est sage. Mais lorsqu'elle est conçue en termes absolus, qu'elle oblige dans tous les cas et dans toutes les conditions, la loi est despotique. Comment Hahnemann, qui avait découvert une loi thérapeutique nouvelle à laquelle se rattachaient des moyens d'application nouveaux, se serait-il confié à d'autres qu'à lui-même du soin de remplir ses prescriptions ? Le mauvais vouloir qu'il rencontrait à chacun de ses pas, les persécutions auxquelles il était en butte ne l'autorisaient-ils pas à se défier de tout secours étranger ? Quel pharmacien aurait pu, voulu ou su exécuter avec intelligence et fidélité des préparations en si complète désharmonie avec ce qu'il avait appris et ce qu'il était dans l'habitude de faire ? Si on ajoute à toutes ces raisons, que Hahnemann avait découvert des propriétés curatives dans un certain nombre d'agents

considérés jusqu'à lui comme inertes ; qu'on le poursuivait sans fin et sans relâche des imputations les plus grossières, qui pourrait le blâmer de sa fermeté et de sa résistance aux prescriptions d'une loi qui ne pouvait atteindre sa doctrine ? Jusqu'à lui, les médecins n'avaient pas encore imaginé que le *lycopode*, le *sel marin*, l'*or métallique* et quelques autres, pussent être d'aucune utilité dans le traitement des maladies. Il se fait de nos jours des découvertes thérapeutiques signalées depuis plus de quarante ans par le génie de Hahnemann. J'en citerai un seul exemple. L'ancienne médecine crut, il y a quelques années, avoir trouvé dans le *sel marin* un moyen très-puissant contre l'affection tuberculeuse des poumons ; elle le dit avec assurance et pendant environ deux ans, tous les phthisiques furent soumis à cet agent aussitôt oublié que préconisé. Dès 1828, dans la première édition de son *Traité des maladies chroniques*, Hahnemann avait dit dans quelles espèces et dans quelles périodes de cette cruelle affection le sel marin peut être utile. Que de découvertes en ce genre ne nous sont pas réservées ! Combien de fois n'arrivera-t-il pas, qu'entraînés par la force des choses, les médecins de l'ancienne école donneront pour nouveaux des faits que l'école homœopathique reproduit tous les jours ? Par toutes ces raisons, la résistance de Hahnemann fut sage. Supposons, pour un moment, qu'avec moins de lumières et une volonté moins ferme, il eût réclamé les secours de la pharmacie. Soit mauvais vouloir, soit ignorance du pharmacien, il aurait eu de mauvaises préparations. Dès lors, marchant d'insuccès en insuccès, sa confiance en lui-même se serait ébranlée ; il en serait venu à douter de sa doctrine ; au doute aurait succédé la négation. Une grande vérité était perdue ! Hahnemann sut et comprit ces choses, et ne mit jamais en balance le texte brutal de la loi avec le salut du malade ou l'avenir de sa doctrine. Que son nom soit honoré !

Ce fut à Georgenthal, comme je l'ai dit, dans un hospice d'aliénés fondé par le duc Ernest de Gotha, qu'il obtint les premiers succès qui occupèrent l'attention publique. Il y guérit un homme de lettres, Klockenbring, auquel une épigramme de Kotzebue avait, dit-on, fait perdre la raison. Les blessures d'amour-propre sont toujours dangereuses; chacun le sait. Il est rare, cependant, qu'elles aient d'aussi funestes conséquences. Depuis longtemps Hahnemann avait appris à ne pas confondre la *cause* avec l'*accident* qui met souvent en jeu une cause virtuelle inhérente à la constitution; doctrine qu'en 1828, il développa avec le soin qu'elle méritait, dans sa *Doctrine des maladies chroniques.* Sans doute, il dirigea son traitement d'après cette vue; et c'est pourquoi il réussit.

Au milieu des migrations que lui imposaient les persécutions de ses confrères ligués avec les pharmaciens allemands, Hahnemann ne discontinua pas d'un instant ses recherches sur les propriétés curatives des médicaments. Dès 1805, il rassembla dans deux petits volumes toutes ses découvertes en matière médicale, et les publia sous le titre de *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis* (1). Ce fut à la même époque qu'il donna deux opuscules de haute et judicieuse critique, l'un sur *les effets du café*, et l'autre intitulé *la médecine de l'expérience*, critique à laquelle il serait encore aujourd'hui difficile de répondre avec succès (2).

Dans ses *Fragments sur les propriétés positives des médicaments*, Hahnemann donne la symptomatologie de vingt-six substances, dont les différents tableaux sont reproduits avec

(1) V. l'édition donnée par le docteur Quin à Londres, 1834.

(2) *Études de médecine homœopathique*, première série, Paris, 1855 (*Des effets du café*, p. 606; et *la Médecine de l'expérience*, p. 285).

de nombreuses additions dans la *Matière médicale pure*. Aussi, ce premier des ouvrages dogmatiques de Hahnemann n'a-t-il plus qu'une valeur historique. Sous ce rapport, son importance est grande ; car c'est là que, pour la première fois, il définit, avec une précision que personne n'avait encore atteinte, ce qu'il faut entendre par le mot médicament, et qu'il pose la matière médicale sur une base inébranlable.

« Quæ corpus merè nutriunt *alimenta*, dit-il, quæ verò « sanum hominis statum (vel pravâ quantitate ingestâ) in « ægrotum, — ideòque et ægrotum in sanum mutare valent, « *medicamenta*, appellantur.

« Instrumentorum artis suæ habere notitiam quam maximè « perfectam, primum artificis est officium, medici verò esse, « nemo, proh dolor ! putat. Quid enim medicamina *per se* « efficiant, id est, quid in sano corpore mutent, perscrutari, « ut indè pateat quibus in universum morbis conveniant, « nemo hucdùm medicorum, quantùm scio, curavit. »

De 1805 à 1810, époque où il publia à Dresde la première édition de l'*Organon de l'art de guérir*, sous le titre d'*Organon de la médecine rationnelle*, sa vie fut silencieuse. Il s'occupait alors de rassembler en un corps de doctrine les différents principes qu'il avait découverts, et d'en faire une exposition méthodique.

Il reparut donc à Leipsick en 1811, non plus en simple traducteur, encore moins en homme dont toutes les illusions sont tombées une à une ; mais avec l'assurance d'un réformateur qui frappe audacieusement le vieil édifice de la science, et apporte cette bonne nouvelle, qu'enfin il a touché la terre promise. Il revint à Leipsick, fatigué des ennuis et des dégoûts inséparables de toute existence fortement agitée, mais résolu à poursuivre sans relâche l'œuvre qu'il avait entreprise. Une année ne s'était pas écoulée depuis l'apparition

de l'*Organon*, que déjà il commençait la plus difficile et la plus importante de toutes ses publications. Dès 1811, il donna le premier volume de la *Matière médicale pure*, dont le sixième et dernier ne parut qu'en 1821.

Des travaux si remarquables n'avaient point désarmé les petites passions déchaînées contre lui ; mais elles n'avaient ni lassé sa patience, ni amolli son courage. Fatigué, cependant, de la violence des persécutions qu'on lui suscitait, il finit par accepter, en 1820, l'asile que le duc Ferdinand lui offrit à Anhalt-Koëthen. La haute et puissante protection du duc lui assurait au moins la liberté du travail et de l'exercice de son art. Elle fut impuissante à le garantir de toute insulte. Il eut à lutter non plus contre les intrigues des médecins, contre les invocations à la loi faites par les pharmaciens ; il eut à se défendre contre l'animadversion de la populace.

Il lui était impossible de franchir le seuil de sa demeure sans être exposé, lui ou les siens, aux railleries les plus insultantes, aux injures les plus grossières. On en vint même jusqu'à assaillir sa demeure et en briser les vitres à coups de pierres. L'autorité fut obligée d'intervenir. De tels procédés lui inspirèrent un tel dégoût, qu'il résolut de ne plus sortir de sa maison ; et pendant quinze années qu'il habita Koëthen, c'est à peine s'il s'est montré quelquefois hors de chez lui.

Les commencements de l'homœopathie ne furent donc pas heureux pour son fondateur. Mais aucune de ces afflictions n'eut prise sur son âme, aucune ne l'empêcha de marcher dans la voie qu'il s'était ouverte. Un an avant son départ pour Koëthen (1819), parut la deuxième édition de l'*Organon*, et en 1823, il publiait aussi une seconde édition du *Traité de matière médicale pure*.

D'où venait donc cet empressement à lire les ouvrages d'un homme que la critique ne craignait pas de flétrir des

épithètes de visionnaire, d'homme à imagination malade, quelquefois même de charlatan ? De toutes les circonstances de la vie de Hahnemann, celle-ci est la plus étrange et la plus inexplicable. Dans le court intervalle de vingt-quatre ans (de 1810 à 1834), l'*Organon* a eu cinq éditions allemandes : il a été traduit dans toutes les langues européennes ; et notre France médicale, si dédaigneuse de tout ce qui touche à l'homœopathie, a déjà épuisé trois éditions du même ouvrage. Elle épuisera la quatrième. La *Matière médicale pure* et le *Traité des maladies chroniques* ont eu deux éditions dans un moindre intervalle de temps (1). D'où vient, je le répète, cet empressement à étudier les œuvres d'un homme si hautement dédaigné ?

Si encore la critique s'était acharnée après lui, avait pris ses livres et les avait soumis au contrôle d'un examen consciencieux et sévère, on concevrait le succès de ses livres et le peu de fortune de ses idées. Mais en Allemagne, comme en France, de même que dans tous les autres pays, rien de semblable n'a eu lieu. Si Hahnemann avait voulu descendre dans l'arène, prendre ses adversaires corps à corps et les forcer à s'expliquer sur leur attitude dédaigneuse, quel beau jeu il avait ! S'il les avait sommés de s'expliquer sur la loi thérapeutique, par lui proclamée, sur la valeur de l'expérimentation pure, sur sa manière d'envisager la nature des maladies chroniques et sur le traitement à leur opposer, qui donc se serait constitué le champion du principe de Galien ? qui aurait osé soutenir que la matière médicale était en sûreté, assise qu'elle se trouvait, jusqu'à lui, sur le principe *ab usu in*

(1) *La Doctrine et le traitement des maladies chroniques* a eu deux éditions françaises. En ce moment, le docteur Jahr prépare la deuxième édition du *Traité de matière médicale pure*, ouvrage qui recevra de nombreuses additions.

morbis ? quel médecin expérimenté aurait défendu avec la moindre apparence de succès, l'origine organique des maladies chroniques, ou se serait établi le défenseur des hypothèses solidistes, humoristes ou vitalistes du passé ?

Hahnemann dédaigna les injures qui lui étaient personnelles ; il ne voulut ni lire ni réfuter les libelles et les journaux où il était si outrageusement diffamé. Il passa sa vie à attendre un juge sévère, intelligent et consciencieux de ses œuvres. Il mourut sans l'avoir rencontré.

C'est qu'en effet, la seule manière de réfuter un homme comme Hahnemann était de produire une doctrine supérieure à la sienne. Cette doctrine ne s'est pas encore montrée. Lorsque Galien, introduit en Europe à la suite des Arabes, régnait despotiquement sur l'école, que fit Paracelse ? à la doctrine de Galien il en substitua une qui lui était propre. Le temps a fait justice de Paracelse sans relever Galien du discrédit où son antagoniste le fit tomber. Lorsque le solidisme chercha à s'introduire, l'humorisme vint se poser à ses côtés et lui disputer l'empire ; lorsqu'enfin le brownisme eut envahi l'Europe, son règne fut paisible jusqu'au jour où Broussais renversa la célèbre dichotomie pour y substituer son organicisme éphémère. Cette loi est absolue. N'avons-nous pas vu Aristote se poser en face de Platon, comme, en un autre temps, Descartes régner à côté de Bacon, et Leibnitz menacer Locke ?

Aussi, lorsque les amis de Hahnemann se plaignaient de son indifférence et du peu de soin qu'il prenait de sa réputation : « Ne suis-je pas, leur disait-il, le même homme que « vous avez connu autrefois ? Alors on m'encensait, aujour-« d'hui on m'injurie ; pourquoi serais-je plus sensible à « d'injustes reproches que je ne l'ai été à des louanges mé-« ritées ? »

Il continua donc ses travaux, vivant dans la plus complète

indifférence sur les critiques dont il était l'objet, toujours occupé d'ajouter à ses découvertes, d'apporter, dans la pratique, une précision de plus en plus grande ; et de répondre à ce qu'attendait de lui une clientèle tellement nombreuse, qu'elle absorbait la plus grande partie de son activité.

En 1827, Henriette Kuchler mourut. Mais bien avant cette époque, la tranquillité, la gloire et le bien-être avaient succédé aux longs tourments qui avaient troublé la vie de Hahnemann. Les nombreuses guérisons qu'il avait opérées, le respect dont l'entouraient les hommes marquants de tous les pays, qui, ayant eu recours à ses soins, avaient pu l'apprécier, formaient autant d'heureuses compensations aux injustices dont il avait eu à se plaindre.

Le 18 janvier 1835, dans sa soixante-dix-neuvième année, il épousa en secondes noces mademoiselle Mélanie d'Hervilly, Française, venue à Koëthen pour recevoir ses soins. Ce fut alors qu'il se décida à quitter l'Allemagne pour se rendre à Paris, où sa doctrine commençait à être connue et à se répandre.

Lorsque la population de Koëthen connut le projet de départ arrêté par Hahnemann, elle s'en émut au point de menacer de retenir par la force le vieux docteur, qui était pourtant le même homme que, quinze ans auparavant, elle poursuivait de ses injures, le même qu'elle voulait lapider. Pour éviter des scènes de violence, Hahnemann résolut de partir secrètement et de nuit. Que les caprices de l'opinion sont chose bizarre et de peu d'intérêt ! Quel compte devons-nous tenir de ses arrêts, lorsqu'elle-même les brise si facilement ?

Le 25 juin 1835, Hahnemann arriva à Paris. Il y pratiqua l'homœopathie avec un succès incontestable, et les guérisons qu'il obtint ajoutèrent encore à sa renommée. Malgré son grand âge, il conserva jusqu'à ses derniers jours toute l'éner-

gie de son intelligence, une activité sans égale et une santé robuste qui lui permettait de se livrer chaque jour au travail le plus assidu.

Cependant, sa santé s'affaiblit au milieu de l'hiver de 1843. La vie l'abandonnait ; et le 2 juillet de la même année, il s'éteignit, emportant avec lui l'assurance qu'un demi-siècle de travaux et de services rendus à la médecine porterait d'heureux fruits ; sûr d'avoir banni à jamais de la science les vaines théories et les séduisantes hypothèses, et d'avoir élevé un édifice que le temps agrandira et perfectionnera, mais qu'il saura respecter.

§ II. — Doctrine de Hahnemann.

Quels services Hahnemann a-t-il donc rendus à la médecine ? Ces services sont-ils réels, ou ne faut-il voir en eux qu'un nouveau système à ajouter aux mille systèmes dont abonde l'histoire de la science, et qui s'éclipsent après avoir brillé pendant quelques instants ? C'est ce qui me reste à dire et surtout à faire comprendre, à expliquer plutôt qu'à justifier.

Je dis expliquer l'homœopathie et la faire comprendre ; car il n'entre dans mes vues ni de la juger ni de prédire ses destinées. Pour juger une doctrine, il faut la dominer, lui être supérieur, et pour cela, il faut posséder soi-même une doctrine plus rigoureuse et plus compréhensive que celle qu'on prétend juger. Une semblable doctrine m'est inconnue. Quant aux destinées qui attendent l'homœopathie, il n'appartient qu'au temps de les indiquer. Nous sommes à une époque où chacun a prophétisé le sort le plus brillant aux idées qui lui étaient chères. De toutes ces prophéties, combien en est-il que l'avenir ait respectées ? Du reste, ceux qui voudront lire avec attention l'exposition de la doctrine de Hahnemann, méditer

sur les principes dont elle se compose, et que l'*Organon* résume d'une façon si heureuse et si concise, ceux-là comprendront combien est ferme et solide la base sur laquelle il a édifié.

I. Une première lecture de l'*Organon* leur permettra de saisir l'*esprit* et la *tendance* de la doctrine homœopathique. Ils verront qu'elle offre le double caractère d'une séparation complète, radicale, avec le passé de la science, en ce qui touche à la théorie, c'est la partie critique de sa méthode; et celui d'un dogmatisme absolu dans l'exposition de ses propres principes. Ils verront, aussi, que l'homœopathie forme un tout tellement homogène, que celui qui accorderait l'un de ses principes serait forcément conduit à accorder les autres. Unité et liaison étroite de tous les principes de la doctrine, peu de respect pour la tradition, tel est donc l'esprit de l'homœopathie. Cependant, il ne faut pas croire que par une sorte de réaction indigne d'un homme doué d'un génie incontestable, Hahnemann ait été injuste envers le passé. Il repousse, il est vrai, l'orgueilleuse prétention qu'eurent ses devanciers de vouloir pénétrer l'essence intime des maladies, ce que l'école a nommé *prima causa morbi*; il poursuit de ses railleries et d'un dédain bien mérité les nombreuses hypothèses enfantées par l'imagination de nos devanciers; le solidisme de Frédéric Hoffmann, les archées de Vanhelmont, le spiritualisme de Stahl, l'humorisme de Sylvius de le Boé, la dichotomie brownienne, le spasme de Cullen, l'irritation de Broussais Toutes ces conceptions aventureuses, ces systèmes artificiels et factices, que la logique repousse et que dément l'expérience; tous sont reniés par lui comme ayant éloigné de la vérité, et surtout pour le mal qu'ils ont fait à l'espèce humaine. Mais il accepte les faits du passé, il s'en saisit et les utilise au profit de sa doctrine, souvent avec bonheur, toujours avec intelligence et équité.

Hahnemann avait-il donc si grand tort de séparer sa méthode de systèmes vieillis pour la plupart et jugés par ses contemporains avec une sévérité qui allait parfois jusqu'à l'injustice? Pouvait-il jamais égaler, dans sa critique, la véhémence que déployèrent les uns contre les autres des adversaires d'autant moins charitables qu'ils avaient plus à redouter pour eux-mêmes? Bien des reproches lui ont été adressés, à cet égard, et vraiment ils ne sont pas mérités.

Qu'on y pense : Hahnemann était convaincu que toutes les doctrines antérieures à la sienne marchaient contre la fin que toute médecine doit poursuivre et atteindre ; il regardait la théorie officiellement enseignée et pratiquée, comme un édifice sans base ; il le dit et le prouva. Celui qui apportait une réforme radicale de l'art de guérir pouvait-il tenir un autre langage ?

On l'a beaucoup blâmé de la hardiesse de sa parole. Mais, en vérité, fallait-il s'incliner avec tant de respect devant des idoles aussi trompeuses ? Qui, de nos jours, se croirait obligé à une grande condescendance envers la théorie du *chaud* et du *froid*, du *sec* et de l'*humide* ? qui oserait soutenir que toutes nos maladies dérivent soit d'une révolte des archées, soit du plus ou moins de rigidité des solides, soit du plus ou moins d'alcalescence des humeurs ; que toutes doivent être rapportées à la sthénie ou à l'asthénie de l'incitabilité, comme le voulait Brown ? L'homme le moins expérimenté n'a-t-il pas dès longtemps fait justice de ces vues incomplètes de la vie physiologique ? et n'est-ce pas avec le sourire sur les lèvres, que nous accueillons les tentatives d'application faites à la pathologie des découvertes récentes de la chimie ? S'il est encore de rares partisans du principe de l'*irritation*, depuis longtemps, ils ont abandonné les hauteurs où les avait élevés leur maître. Les discussions qu'ils soulèvent ou qu'ils essayent de

soutenir ne portent plus sur les principes auxquels ils restent attachés plutôt par habitude que par conviction : ils en sont venus à compter leurs succès et leurs revers, à nombrer les faits. Triste pronostic pour le sort d'une doctrine, que le moment où elle déserte la théorie pour se jeter dans l'empirisme, où elle abandonne la loi pour le fait dont toute la lumière est empruntée aux rayonnements que lui envoie la théorie !

Lorsque parut Hahnemann, toutes les hypothèses imaginables avaient fait leur temps. Toutes avaient eu leurs bons et leurs mauvais jours, toutes étaient jugées, condamnées, et, je puis le dire, toutes aujourd'hui sont abandonnées. Hahnemann surgit au milieu de ces ruines. Il vint ranimer les médecins découragés par tant d'efforts inutiles et leur rappeler sous une autre forme la pensée si profonde d'Hippocrate ; d'Hippocrate toujours vanté, rarement imité, et avec lequel Hahnemann a des points de contact si nombreux et si peu appréciés.

« Tous ceux, disait le père de la médecine antique, qui, de « vive voix ou par écrit, ont essayé de traiter de la médecine « se créant à eux-mêmes, comme base de leurs raisonnements, « l'hypothèse ou du chaud, ou du froid, ou de l'humide, ou « du sec, ou de tout autre agent de leur choix, simplifient les « choses et attribuent, chez les hommes, les maladies et la « mort à un seul ou à deux de ces agents, comme à une cause « première et toujours la même ; mais ils se trompent évi- « demment dans plusieurs des points qu'ils soutiennent ; « d'autant plus blâmables qu'ils se trompent sur un art qui « existe, que le monde emploie dans les choses les plus im- « portantes, et honore particulièrement dans la personne des « artistes et des praticiens excellents (1). »

(1) V. *Traité de l'ancienne médecine* (*Œuvres complètes d'Hippocrate*, traduction de Littré. Paris, 1839, t. I, p. 508 et suiv.).

Toute la critique de Hahnemann n'a, en effet, d'autre but que d'affirmer l'existence et l'excellence de l'art, et de ruiner dans l'opinion les hommes à systèmes qui, voulant expliquer les maladies et la mort par un ou deux agents, faussent l'observation, compromettent l'expérience, portent atteinte à la dignité de l'art et de l'artiste.

Hahnemann fut, en outre, très-absolu dans ses principes. C'est encore ce qui caractérise sa doctrine. Faut-il l'en blâmer? S'il n'a créé que l'erreur, on peut et on doit déplorer qu'il ait eu assez de force et de puissance pour enchaîner aussi rigoureusement tous les compartiments de son édifice, et les souder si bien les uns aux autres, qu'il soit impossible d'en enlever un fragment sans que le tout s'affaisse aussitôt. S'il a découvert des vérités partielles, quelle que soit leur importance, il est encore à regretter qu'allant au delà du but, il ait forcé les conséquences de ses découvertes : car, c'était compromettre le sort des vérités isolées qui s'étaient présentées à lui. Mais s'il a trouvé la vérité principe, immortelle comme toute vérité qui n'accepte ni conditions, ni contingences, parce qu'elle les domine toutes et les asservit à son empire, Hahnemann a été ce qu'il devait être : dogmatiste dans l'exposition de ses doctrines, absolu dans ses prescriptions, impitoyable pour toute déviation de la ligne qu'il avait tracée, et en cela, il témoignait de sa conviction et de sa loyauté. C'est, en effet, la première impression que recevra de l'étude de l'*Organon* tout lecteur impartial et attentif.

II. Mais s'il veut pénétrer plus avant dans la connaissance de l'homœopathie, le lecteur dont je parle s'enquerra de la doctrine elle-même, et alors il ne tardera pas à s'apercevoir qu'elle repose sur une *conception physiologique*, qu'elle a une *loi thérapeutique*, un *système pathologique* et une *matière médicale*. Si, reprenant ensuite, par la pensée, les différents fac-

teurs du problème vaste et difficile dont les médecins poursuivent la solution, il s'interroge sur chacun d'eux, bientôt il verra que la doctrine de Hahnemann est complète comme doctrine ; car le problème dont il s'agit est résolu du moment où le médecin a les moyens de connaître les maladies qu'il est appelé à guérir, ceux de découvrir les propriétés que possèdent les agents de la guérison ; du moment enfin, où le rapport établi entre le médicament et la maladie lui est également connu. La pathologie, la matière médicale et la thérapeutique satisfont évidemment, ou plutôt doivent satisfaire aux trois conditions indiquées. Puis, reportant sa pensée sur l'homme sujet de la science qui nous occupe, il s'apercevra bientôt que l'art du médecin, quelle que soit la méthode qui lui serve de guide, quels que soient les moyens qu'il emploie, a toujours pour but de modifier la vie humaine momentanément déviée de son type normal. Or, pour modifier un être, il faut connaître cet être, de même qu'en morale, on ne corrige les caractères qu'après les avoir pénétrés. Pour ramener la vie à l'état normal dont elle s'était écartée sous l'influence morbide, il faut donc la connaître en elle-même et dans ses conditions d'existence. Il résulte de ce qui précède, que si la thérapeutique, la pathologie et la matière médicale constituent la médecine proprement dite, ces trois sources de la science se tariraient bientôt, si elles n'étaient incessamment alimentées et fécondées par une conception physiologique.

Le lecteur qui voudra se rendre un compte sévère d'une doctrine médicale, l'interrogera donc sur sa pathologie, sa matière médicale et sa thérapeutique. Il fera plus : il lui demandera quelle idée elle se fait de la vie humaine, et comment cette idée se lie aux autres parties du système. Hahnemann le satisfera sur tous ces points. Mais qu'il n'aille pas exiger de lui que chacune des propositions avancées soit ac-

compagnée de toutes ses justifications : autant vaudrait demander à l'auteur d'un code de grossir ses lois de tous les commentaires et de tous les exposés de motifs qui l'ont porté à écrire le code dont il s'agit. Sous ce rapport, l'*Organon* ne le satisferait pas. L'*Organon* de Hahnemann est une méthode et non pas un livre élémentaire et descriptif. Il est à la médecine ce qu'étaient à la philosophie l'*Organon* d'Aristote et le *Novum organum* de Bacon : c'est au lecteur intelligent et instruit à suppléer aux développements qui manquent.

III. Toute doctrine médicale digne de ce nom, ai-je dit, est nécessairement dominée par une manière de concevoir la vie humaine. Qu'elle soit vague ou précise, exprimée ou tenue dans l'ombre, cette idée vit indubitablement dans l'esprit de tout médecin qui essaye de se rendre compte de ses actions ; à plus forte raison, occupe-t-elle une place immense dans les méditations de celui qui s'élève jusqu'aux régions de l'inconnu.

Sous le rapport physiologique, deux solutions sont en présence depuis l'origine des temps, et ces deux solutions ont le mérite d'être tellement tranchées dans leur expression et dans leur pensée, qu'entre elles deux il n'est pas de compromis possible.

La vie humaine est un fait ; et ce fait peut être compris ou comme *cause* des phénomènes qui se succèdent d'une façon si merveilleuse dans notre organisation, ou elle peut être conçue comme *effet* du jeu des organes. En d'autres termes, pour le physiologiste, il n'est pas de milieu entre le vitalisme et le matérialisme. Tout homme dont l'esprit est assez vaste pour ne pas s'arrêter à moitié chemin d'un problème, se trouve forcément conduit jusqu'à cette redoutable question. Loin de reculer devant les difficultés qui l'obscurcissent, il s'y attache obstinément jusqu'à ce qu'il

en ait fait jaillir la lumière. C'est pourquoi, malgré leur dédain pour les questions philosophiques, il n'est pas un médecin ayant laissé quelques traces de son nom dans la science, qui n'ait incliné ouvertement vers l'une ou l'autre des solutions indiquées. Brown, Rasori, Broussais, le savaient bien ; aussi n'hésitèrent-ils pas à se prononcer. Je ne sais même si leur éducation philosophique ne fut pas pour beaucoup dans leurs différents systèmes, et si ces trois fils du dix-huitième siècle ne pourraient renvoyer à leur mère la responsabilité des doctrines qu'ils préconisèrent. Barthez et l'école de Montpellier connaissaient aussi l'importance d'une semblable question : ils la résolurent en sens opposé, mais ils ne la tinrent pas dans l'ombre.

De profonds mystères, il faut en convenir, couvrent l'une et l'autre de ces solutions, mais selon celle à laquelle on s'arrête, tout change de face. Le matérialisme médical, ne voyant que des organes qui fonctionnent, place en eux l'origine et le point de départ de la maladie. S'il étudie l'action des agents de guérison, il ne s'occupe que des modifications organiques qu'ils produisent, et lorsqu'il arrive à tracer ses indications thérapeutiques, il les emprunte à ces deux sources. Peu lui importe, si uu sujet atteint de ce qu'il nomme une inflammation, est ou n'est pas débilité par la maladie et les traitements antérieurs ; tant que les organes malades sont frappés de *congestion*, il s'acharne après eux, les dégorge et les désemplit sans fin et sans relâche, jusqu'au moment où l'équilibre se rétablit, ou jusqu'à l'instant où une prostration évidente l'oblige à s'arrêter, et le laisse en face du danger, sans autre ressource que son impuissance.

Jusque-là, le matérialisme est conséquent. Mais suffit-il d'être rigoureux dans ses déductions, pour atteindre jusqu'à la vérité? Là est la question.

Pour juger le matérialisme médical, il faut l'examiner en lui-même, et dans ses conséquences. Sous le premier point de vue, il se réduit à une affirmation sans preuve, et sous le second rapport, on peut dire que les fruits qu'il a portés sont des plus stériles.

Dire que la vie résulte du jeu des organes et que l'organe lui-même n'est qu'une modification de la matière, sans spécifier cette modification, sans justifier l'hypothèse avancée, c'est évidemment partir d'une supposition gratuite et construire sur cette base chancelante un fragile édifice.

Eh quoi! c'est au nom de la raison qu'on est venu jeter dans la physiologie et dans la médecine cette pensée ténébreuse? Est-ce qu'au delà de tous ces organes fonctionnant, conspirant tous vers un but unique, la conservation de l'individu, il n'est pas quelque chose qui produit, entretient et conserve l'harmonie des fonctions? Ce quelque chose, cet inconnu, qui échappe au scalpel et à l'œil armé des instruments les plus délicats, n'est-ce pas une force réelle, tout à fait distincte des forces matérielles, puisqu'elle jouit d'un mode d'action qui lui est particulier? Or, on définit la force une cause de mouvement. Toute cause est nécessairement antérieure à son effet, supérieure à lui et le dominant; on ne peut donc la confondre avec le phénomène, puisqu'elle l'engendre, moins encore la faire engendrer par lui; car il faudrait chercher ailleurs la cause du phénomène lui-même. Reculer la difficulté n'est pas la résoudre. La vie n'est donc point un effet, et ce qui le prouve sans réplique, c'est la manière dont elle se développe et parcourt ses phases. Les métamorphoses continues et régulières que subissent les corps organisés ont toutes un but déterminé, indépendant des circonstances extérieures. Ces corps portent avec eux *un type de*

changement, comme le dit Burdach (1), qui peut être modifié par elles, sans qu'elles aient puissance de le donner, puisque, jusqu'à un certain point, les corps organisés résistent à leur influence. Encore une fois, le type est antérieur, dans l'ordre de développement, à la chose qu'il veut exprimer, comme la pensée précède la parole, comme la volonté précède l'action.

Si cette cause, cette force qu'on nomme la vie n'est pas un vain mot, c'est elle qui constitue l'être vivant, l'organisme n'en étant que l'expression visible. Et dans la succession des phénomènes physiologiques, c'est elle encore qui les incite à l'action, comme c'est elle qui reçoit avant tout les impressions produites par les choses du dehors. Et l'organe obéit aux impressions que la vie lui communique : il obéit passivement, comme l'esclave le fait à l'égard du maître, comme le fait tout patient à l'égard de l'agent.

L'observation justifie-t-elle ces données? Il est de fait que les métamorphoses physiologiques, qu'on nomme les âges, s'accomplissent en des temps réguliers, qu'elles portent avant tout sur l'ensemble de la constitution, quoique prédominamment sur certaines de ses parties ; que dans l'enfance, ces prédominances se dessinent sur les organes de la dentition ; dans la puberté, vers les organes génitaux ; que dans l'âge adulte le développement général de l'être s'accomplit et se perfectionne, pour ainsi parler, dans toutes ses parties ; que dans l'âge mûr et dans la vieillesse, la décadence vitale commence et s'accomplit d'abord dans l'ensemble, puis en s'attaquant de préférence aux fonctions et aux organes qui s'étaient développés les derniers. Graduellement, le vieillard revient à la condition de l'enfant. Il est certain que les choses se passent ainsi chez tous les hommes avec de faibles diffé-

(1) Traité de Physiologie considérée comme science d'observation, trad. par A. J. L. Jourdan. Paris, 1838.

rences, quelles que soient les conditions de race, de climat, de tempérament, d'idiosyncrasie. Chacune de ces métamorphoses change nos idées, nos goûts, nos penchants, jusqu'à nos habitudes. Comment expliquer, par une agrégation d'atomes, de molécules, de globules, cette marche incessante et fatale qui brave les circonstances extérieures et les défie, s'il était vrai que, même sous le rapport physiologique, l'homme ne fût qu'un amas de matière jeté dans un monde matériel? Enlever à la matière les forces qui la sollicitent, et à l'organisme la vie qui l'anime et le pénètre, c'est se condamner à ne rien comprendre à la vie physiologique elle-même, non plus qu'à la vie pathologique et à la thérapeutique.

Le matérialisme, faisant de la vie un résultat, a dû placer le point initial de toute maladie, dans les organes et les appareils : je le répète, il était conséquent. La maladie doit atteindre la source des actions vitales; et lorsqu'on veut que leur cause soit organique, il faut nécessairement que la maladie se développe conformément aux lois de la vie.

Mais je voudrais bien savoir le nom d'une maladie interne n'offrant pas à son début une série de précurseurs, de troubles généraux, qui n'attaque pas l'organisme dans son ensemble, sauf à laisser plus tard les prédominances se dessiner. Évidemment, ni les phlegmasies, ni les fièvres essentielles, ni les fièvres éruptives, ne sont dans ce cas ; les maladies qu'on nomme diathésiques et cachectiques n'y sont pas davantage. Il en est de même des deux grandes familles appelées scrofules et affections herpétiques. Que reste-t-il donc ? les affections spasmodiques? Oh ! n'arguez pas de cette exception, qui, dans l'état actuel des connaissances, est simplement le rendez-vous de toutes les inconnues de la pathologie, le gouffre où viennent se perdre des espèces d'ordre très-différent.

S'il était vrai, d'ailleurs, que les maladies fussent organi-

ques, ainsi qu'on l'a prétendu, les médicaments devraient avoir une action toute locale, puisqu'en définitive leur destination est la guérison des maladies. Les choses ne se passent pas ainsi. Il n'est pas dans la matière médicale, on le sait, une seule substance agissant exclusivement sur un organe ou sur un appareil; mais toutes modifient l'homme dans son ensemble, déploient leur action sur tout son être, tout en agissant chacune à sa manière.

Ainsi, l'organicisme qui eut la prétention de parler à la raison et de dissiper les obscurités du vitalisme, a substitué au mystère insondable de la vie considérée comme cause, autant de mystères qu'il y a dans l'homme d'organes fonctionnants; en y ajoutant, par surcroît, le mystère de la vie de l'ensemble, plus impénétrable cent fois dans cette hypothèse, que dans le système qui lui est opposé. En pathologie, obligé, pour être conséquent, de se créer des affections organiques, il en est venu à méconnaître les symptômes généraux, à ne leur accorder aucune importance thérapeutique et à rompre toutes les concordances établies par la nature entre la maladie et le médicament. En thérapeutique, il concentre toute son action sur l'organe et sur l'appareil dont les lésions sont prédominantes, et à force de fatiguer l'organisme d'efforts mal dirigés, ou il échoue dans ses traitements, ou, si le malade guérit, c'est souvent au prix d'un abaissement irremédiable dans sa puissance vitale.

Hahnemann s'est élevé avec force contre ce qu'il appelle cette médecine homicide. Essentiellement vitaliste, lui aussi a su être conséquent dans les déductions de son principe; il l'a été jusqu'à la dernière rigueur.

« L'organisme matériel, a-t-il dit, supposé sans force vi-
« tale, ne peut ni sentir, ni agir, ni rien faire pour sa propre
« conservation. C'est à l'être immatériel seul qui l'anime

« dans l'état de santé et de maladie, qu'il doit le sentiment et « l'accomplissement de ses fonctions vitales (1). »

Deux faits ressortent de cette citation : pour Hahnemann, l'organisme sans force vitale est inerte. La vie lui est communiquée par une force *sui generis*, qu'il nomme la force vitale. Cette force est un être, et cet être est immatériel. Voilà toute sa pensée, voilà tout son système. Mieux on les comprend, plus on est maître de sa doctrine, et mieux on l'applique.

Hahnemann dit la force vitale, et non les forces vitales. Cette force est unique; et c'est pourquoi, la multiplicité de nos actions organiques se développe dans une harmonie si merveilleuse, qu'elle a frappé d'admiration les plus grands esprits et les plus beaux génies. En cela, il échappe aux erreurs de Vanhelmont, qui, sorti de l'école de Paracelse, inclinait manifestement vers le matérialisme moderne et compliquait l'action de son archée de celle d'une foule de ferments qui rompaient l'unité du système. Il échappe également à l'erreur de Stahl qui fait honneur à l'âme raisonnable de tous les phénomènes qu'accomplissent les êtres vivants. La force vitale de Hahnemann préside à toutes nos fonctions et nous donne le sentiment de leur accomplissement. Elle est une, je le répète, elle est spécifique. On ne saurait donc la confondre avec la force psychologique dont relèvent des faits d'un autre ordre, les faits intellectuels et moraux.

Cette force est-elle un être ? Comme force, elle est un pouvoir. C'est d'elle que procèdent les actions vitales ; elle a donc puissance de les engendrer, de les entretenir et de veiller à la conservation de l'ensemble. Sa permanence, au milieu des métamorphoses que subit l'organisme, semble impliquer son existence essentielle ; car c'est là précisément le

(1) *Organon de l'art de guérir*, p. 108.

trait distinctif entre l'*être* et le *phénomène*. Le phénomène est passager, variable, toujours différent. L'être est permanent, toujours semblable à lui-même, et ne cesse d'agir un seul instant, sans cesser d'exister. La force vitale est permanente jusqu'au moment où la mort nous frappe ; elle ne varie pas dans les caractères qui lui sont propres.

La force vitale est immatérielle : c'est la condition de toutes les forces. L'attraction, l'affinité sont dans le même cas. La vie se manifeste ; mais elle ne se touche, ni ne se voit, ni ne se flaire, ni ne se goûte. Quand donc voudra-t-on croire que rien ne se produit au dehors sans une cause qui le produise, et que cette cause est mieux qu'un mot, mais un fait ? Quand donc sentira-t-on que la réalité n'a pas pour limites les bornes étroites du visible et du tangible ?

IV. Voici donc la pensée fondamentale de Hahnemann, la pierre angulaire du système. Ceux qui voudront comprendre ses écrits, se rendre maîtres de sa doctrine et l'appliquer heureusement, devront réfléchir sur elle. Et selon qu'ils la comprendront mieux et l'accepteront plus franchement, l'homœopathie attendra davantage de leurs succès et de leurs efforts, pour les développements qui lui restent à acquérir. Ceux qui voudront sérieusement la combattre et en finir avec elle, devront l'attaquer sur ce terrain : autrement, leurs critiques sont impuissantes et passent à côté de la question en litige.

Pour ces derniers, ils feront bien de peser leurs objections avant de les produire, et de réfléchir à la faiblesse des arguments dont ils ont prétendu appuyer *l'organicisme*, à la faiblesse de leurs connaissances en physiologie. Qu'ils restent bien convaincus que nous ne sommes plus au temps où les phénomènes de la vie s'expliquaient par l'existence de telle ou telle partie, la circulation du sang par la présence du cœur,

les sécrétions par celle des glandes, la génération par celle des organes reproducteurs, la digestion par la présence des organes digestifs. Ils devront donc suivre Hahnemann dans toutes les déductions légitimes de sa pensée première, et le poursuivre jusqu'en ses derniers retranchements.

Pour cela faire, qu'ils continuent attentivement la lecture de l'*Organon*, afin de bien saisir l'économie du système. Que s'ils commencent par l'étude des questions pathologiques, trois pensées les frapperont, sans aucun doute : 1° La manière dont Hahnemann conçut l'*étiologie ;* 2° ses vues sur la *symptomatologie ;* 3° les *conclusions diagnostiques* qu'il tire de ces deux éléments.

Quelle que soit la cause qui engendre une maladie, elle n'agit point, par son *substratum matériel*, mais par sa virtualité, par la force dont elle est douée. Le genre de modifications que les choses du dehors impriment à l'être vivant, dérivent de la puissance qu'ils recèlent et qui fait leur individualité. Ce qu'on nomme le chaud et le froid, le sec et l'humide, ne consiste pas seulement dans l'élévation ou l'abaissement de la température, non plus que dans les qualités de sécheresse ou d'humidité. Ce sont là des effets de certaines forces physiques ; et ce sont ces forces qui impressionnent le dynamisme vital d'une façon harmonieuse ou désharmonieuse. Les qualités matérielles ne sont ici que les enveloppes et les conducteurs de ces puissances. Ainsi, un galeux touche un autre galeux, ce n'est pas le pus contenu dans les pustules qui l'infecte, mais le miasme que ce pus recèle ou le virus déposé par l'*acarus*. Un enfant sain est atteint de scarlatine ; selon Hahnemann, il en a puisé le germe dans le miasme scarlatineux contenu dans l'atmosphère à certaines époques de l'année et dans certaines conditions, dont les unes sont assez bien connues et dont les autres sont ignorées. Ainsi des autres maladies.

Toute l'étiologie de Hahnemann repose donc sur la théorie du dynamisme vital. Elle en est la conséquence rigoureuse. Il faut l'accepter du moment où on aura consenti les prémisses. Concevrait-on, en effet, l'existence d'un principe vital sur lequel reposent les conditions d'engendrement, de développement et de conservation d'un organisme, qui ne ressentirait pas tout d'abord l'action des causes morbides? Et comment cet être immatériel pourrait-il être modifié autrement que par un autre être de même ordre que lui?

Tel est donc le mode d'action des causes. Quelles sont-elles? Leur énumération est le point de départ de la division nosologique indiquée par Hahnemann. L'homme, dit-il, est soumis à des influences atmosphériques et telluriques: il est soumis à l'action des miasmes. De ces derniers, les uns sont des miasmes aigus, les autres sont des miasmes chroniques. Leur signe différentiel et caractéristique est, que les premiers parcourent dans l'organisme certaines périodes après lesquelles ils s'éteignent et cessent de faire ressentir leur influence; tandis que les seconds, étant abandonnés à eux-mêmes, ont une marche incessamment envahissante; qu'ils n'abandonnent l'organisation qu'après l'avoir complétement détruite, et que, dans leurs métamorphoses, ils se transmettent à travers les générations, acquérant toujours une intensité nouvelle: ce sont les miasmes chroniques. De là, résultent trois ordres de maladies: les maladies aiguës, provenant des influences atmosphériques ou telluriques, sont appelées *maladies sporadiques;* les autres, résultant de la présence d'un miasme aigu, sont appelées *maladies épidémiques.* Les maladies chroniques surgissent de trois sources différentes que Hahnemann a parfaitement dénommées par les mots de *psore, syphilis* et *sycose.*

En vue de justifier le cadre nosologique dont je viens de

retracer les linéaments, Hahnemann a fait appel à son expérience et à la tradition. Il reste encore beaucoup à éclaircir, beaucoup à justifier à cet égard ; mais rien ne peut être contredit. On peut désirer beaucoup ; nier est impossible.

La symptomatologie de Hahnemann repose sur deux principes : 1° Toute maladie est *individuelle* ou spécifique, ce qui est pour lui une seule et même chose ; 2° une maladie se traduit, s'exprime par l'*universalité de ses symptômes*.

L'individualisation absolue des maladies joue un grand rôle dans la doctrine homœopathique. Sans vouloir accorder à ce principe une valeur qu'il serait difficile de justifier en théorie, il faut reconnaître qu'en fait, il est, aujourd'hui, le meilleur guide dans les études pathologiques. Le langage médical est d'une telle imperfection, qu'il convient à tout médecin qui veut rentrer dans la vérité et dans la sphère de l'observation, de briser, avant tout, les dénominations admises, et de ne plus croire à la valeur des expressions phlegmasies, névroses, goutte, rhumatisme, etc. C'est là tout ce que Hahnemann a voulu dire. Mais il n'a pas prétendu renoncer à grouper entre elles les espèces morbides, à les ranger selon leurs affinités et leurs différences ; et la preuve, c'est que lui-même a tracé l'esquisse d'une nosologie nouvelle.

Broussais a dit avec énergie que les symptômes étaient *le cri des organes souffrants*. Dans un langage moins métaphorique, mais plus exact, Hahnemann les a considérés comme l'expression des modifications subies par la force vitale. Qu'en résulte-t-il ? C'est que le médecin doit tenir compte de tous, du plus minime comme du plus important ; car, la force vitale ne saurait avoir de symptômes inutiles, et tous, à des degrés différents, sont indicateurs du médicament à employer. Tenir compte de l'*universalité des symptômes*, n'est donc point, dans la pensée de Hahnemann, une précaution de naturaliste qui

enregistre tous les phénomènes dans l'unique but de compléter un tableau ou une description ; c'est la pensée du praticien, qui va chercher dans chaque symptôme et dans tous leur signification pratique. Que de lumières ne doivent pas rejaillir sur la pathologie et sur la thérapeutique de cette manière d'envisager les maladies !

Je l'ai dit : les symptômes n'ont pas tous une égale importance. Il faut les coordonner entre eux. C'est l'œuvre du diagnostic. Sur cette partie de la doctrine hahnemannienne, on trouve beaucoup à recueillir dans les considérations dont Hahnemann fait précéder la description des propriétés de chaque médicament. Ce n'est donc pas à l'*Organon*, mais à la *Matière médicale pure* qu'il faut aller demander les opinions du maître sous ce rapport.

V. Les maladies une fois connues dans leurs causes, dans leur espèce et dans leurs symptômes, tout médecin doit faire un travail correspondant sur la *Matière médicale*. Qui révélera au médecin les propriétés réelles, positives, des agents de guérison ? Hahnemann répond : *l'expérimentation pure*. Il est dans les vues de la nature que tout médicament développe sur l'homme sain une maladie artificielle de même ordre que celle qu'il a puissance de guérir. C'est un fait : on ne dispute pas avec les faits. Que les ennemis de l'homœopathie expérimentent sur eux-mêmes, et ils seront convaincus.

Mais l'expérimentation pure suffit-elle à tout ? Est-il permis, est-il légitime de la pousser jusqu'au point où la vie du sujet pourrait être compromise ? C'est la seule question qu'en ce moment, je veuille examiner. Je ne puis, en effet, mettre en doute la valeur de l'expérimentation pure, ce serait s'occuper de ce que tout le monde accorde, prouver ce qui n'a pas besoin de l'être, justifier une pensée qui porte avec elle sa justification. Que l'expérimentation pure doive être utilisée en

matière médicale, personne ne le conteste non plus. Qu'elle doive être la base principale, sinon exclusive, de la matière médicale, ainsi que le voulait Hahnemann, voilà le point controversé; et, cependant, c'est un des principes essentiels et fondamentaux de la doctrine homœopathique.

S'il est vrai, comme je le dirai bientôt, que toutes les maladies qui ne sont pas du domaine exclusif de la chirurgie doivent être traitées et guéries par voie d'*appropriation* ou de *similitude*, l'expérimentation pure est la conséquence obligée de cette loi. Traiter les maladies par les semblables, ne peut vouloir dire autre chose que mettre en rapport deux termes homogènes, la maladie et le médicament: la maladie qui s'exprime par les symptômes qu'elle développe, le médicament qui dénote ses propriétés par les symptômes qu'il fait naître dans l'organisme sain. Autrement, il n'y aurait plus de similitude possible, puisque vous établiriez le rapport indiqué entre deux termes dont un seul serait connu.

Mais, dira-t-on, comment pousser cette expérimentation assez loin pour développer sur un sujet sain des affections de la nature des tubercules, des cancers, etc.? Qui serait assez téméraire pour aller jusque-là? et si les homœopathes reculent devant une semblable nécessité, comment osent-ils affirmer que par l'expérimentation pure, la matière médicale est assise sur un fondement inébranlable?

Hahnemann l'a dit, cependant, et Hahnemann a eu raison de tenir ce langage.

Le cancer, les tubercules constituent des altérations organiques, symptômes avancés du développement d'une diathèse, sans être la diathèse elle-même. Or, toute altération d'organe n'est point la maladie véritable, mais seulement l'expression d'une de ses périodes. Cela est si vrai, qu'on peut prévoir et on prévoit tous les jours, que tel sujet deviendra tu-

berculeux, que tel autre sera affecté de cancer. Et ces prévisions, parfois probables, parfois d'une probabilité qui approche de la certitude, se fondent sur un ensemble de caractères dont les uns sont empruntés à l'état général de la constitution, les autres à certains états morbides antérieurs au moment où les tubercules et les tumeurs cancéreuses apparaissent, à certaines conditions d'hérédité, malheureusement trop réelles et trop irrémissibles dans leurs conséquences. Dans ces conditions, interrogez l'un après l'autre tous les organes et tous les appareils, vous n'y trouverez aucune trace, si faible qu'on la suppose, de tubercules ou de cancers. Et, cependant, vous avez pu les prévoir et les prédire avec raison! Il est donc des états dynamiques généraux que tout le monde sait devoir entraîner à certaines altérations organiques déterminées. Ces états morbides, préliminaires obligés des redoutables affections que j'ai prises pour exemple, l'expérimentation pure peut les donner et les donne en effet. C'est dans ce sens, et dans ce sens seulement, qu'on peut dire de l'expérimentation pure qu'elle suffit à tout et qu'elle est la base inébranlable de la matière médicale. Hahnemann l'a compris ainsi. Il n'a point rejeté absolument ce qu'il nomme le principe *à juvantibus et lædentibus*, comme quelques-uns l'ont semblé croire; seulement il en fait un principe subordonné. Et, en effet, en regard des données fournies par *l'expérimentation pure*, celles que procure *l'observation clinique* ne sont plus que des indications empiriques, précieuses sans aucun doute, mais inférieures aux indications vraiment rationnelles de l'observation physiologique.

Il n'est donc pas nécessaire de pousser cette dernière jusqu'à ses limites, jusqu'au point de témérité qui serait un crime; et les homœopathes ne sont pas placés entre l'alternative de reculer devant leurs propres principes ou d'établir leur doctrine sur la plus cruelle des extrémités.

Les partisans de la médecine organique qui ne voient que des organes malades, et, dans l'histoire d'une maladie, ne s'occupent que du moment actuel et des altérations qu'ils ont sous les yeux, ne comprendront pas ce qui précède. Mais celui qui s'élèvera jusqu'à la notion du dynamisme vital et saura enchaîner tous les moments, toutes les périodes, toutes les métamorphoses d'un état morbide, comprendra la haute pensée de Hahnemann : il en mesurera la portée théorique et pratique. Nos habitudes d'éducation médicale sont trop éloignées de cette manière de comprendre les choses pour qu'il ne fût pas utile de s'arrêter un instant sur ce point de doctrine. Que d'hommes ont abordé l'homœopathie, ont voulu l'appliquer en conservant leurs habitudes d'organicisme ! Que d'insuccès dans l'application de la nouvelle doctrine n'ont pas d'autre cause ! Pour être bien maître de l'homœopathie, la première, la plus essentielle des transformations que l'homœopathe doive faire subir à ses idées, consiste à se dépouiller de l'organicisme pour s'élever au dynamisme.

VI. Enfin, la thérapeutique homœopathique a pour principe cardinal la grande loi *similia similibus curantur*. Cette loi se justifie par deux points : *théoriquement* et *pratiquement*. Sous le rapport pratique, la tradition et l'expérience fourniront ample moisson de faits, et de faits incontestables. Qu'on lise dans l'*Organon* les nombreux exemples de guérisons produites, à leur insu, par nos devanciers et par les contemporains, Certes, Hahnemann est loin d'avoir épuisé cette mine inépuisable. Cependant, il en a dit assez pour mettre son principe en évidence. Sous le rapport théorique, la loi des semblables se justifie par l'ancienne théorie des réactions. Il est de fait, que tout être vivant réagit contre l'action primitive des modificateurs externes. On explique ainsi la faiblesse qui succède à l'excitation que produisent le vin et les liqueurs alcooliques ;

l'engourdissement qu'éprouvent les preneurs de café, lorsque l'effet primitif de cette liqueur s'est dissipé; la grande excitabilité qui succède à l'engourdissement produit par l'opium; les constipations opiniâtres produites par l'abus des purgatifs. Ce sont là autant de faits avoués par toutes les écoles, et voici leur conséquence.

Si dans le traitement des maladies vous employez des médicaments dont les propriétés soient en opposition directe avec les symptômes de la maladie, lorsque la réaction surviendra, au soulagement momentané produit par l'effet primitif succédera nécessairement une aggravation de la maladie elle-même. Si, au contraire, vous employez des médicaments doués de propriétés analogues aux symptômes morbides, la réaction survenant en amènera nécessairement, aussi, ou la guérison ou une amélioration positive et durable. Ce raisonnement est d'une telle évidence qu'il ne comporte aucune objection. Aussi, vivons-nous dans l'intime confiance que les générations et les siècles se succéderont en répétant après Hahnemann ce principe d'éternelle vérité : *similia similibus curantur !*

§ III. — Ouvrages de Hahnemann.

I. Dissertatio inauguralis medica : Conspectus adfectuum spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus. Erlangue, 1779, in-4.

II. Ueber die Arsenikvergiftung, ihre Hüelfe und gerichtliche Ausmittelung (*sur l'Empoisonnement par l'arsenic, les moyens d'y porter remède et ceux de le constater légalement*). Leipzick, 1786, in-8.

III. Abhandlung ueber die Vorurtheile gegen die Steinkohlenfeuerung, die Verbesserungarten dieses Brennstoffes und seiner Anwendung zu Backofenheizungen (*Traité sur les préjugés contre le chauffage par le charbon de terre, et les moyens tant d'améliorer ce combustible, que de le faire servir au chauffage des fours*). Dresde, 1787, in-8.

V. Unterricht fuer Wundaerzte ueber die venerische Krankheiten, nebst einem neuen Quecksilberpræparate (*Instruction pour les chirurgiens sur les maladies vénériennes, avec l'indication d'une nouvelle préparation mercurielle*). Leipzick, 1789, in-8. — Traduit dans *Études de Médecine homœopathique*, 1re série, Paris, 1855, pag. 1 à 256.

V. Freund der Gesundheit (*l'Ami de la santé*). 1er cahier, Francfort, 1792; 2e cahier, Leipzick, 1796, in-8.

VI. Apothekerlexicon (*Dictionnaire de pharmacie*). Leipzick, 1re partie, 1793; 2e partie, 1795, in-8. — Ne va que jusqu'au K.

VII. Bereitung des Casseller Gelbes (*Préparation du jaune de Cassel*). Erford, 1793, in-4.

VIII. Handbuch fuer Muetter (*Manuel pour les mères*). Leipzick, 1796, in-8.

IX. Heilung und Verhuetung des Scharlachfiebers. Gotha, 1831, in-8. — *Études de médecine homœopathique*, t. I, p. 598.

X. Der Kaffee in seinen Wirkungen (*le Café et ses effets*). Leipzick, 1803, in-8. — *Études de Médecine homœopathique*, 1re série, pag. 606.

XI. Æsculap auf der Wagschaale (*Esculape dans la balance*). Leipzick, 1805, in-8. — Dans *Études de Médecine homœopathique*, 1re série, pag. 363.

XII. Heilkunde der Erfahrung (*la Médecine de l'expérience*). Berlin, 1805, in-8. — Dans *Études de Médecine homœopathique*, 1re série, pag. 285.

XIII. Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis. Leipzick, 1805, 2 volumes in-8.

XIV. Organon der rationnellen Heilkunst (*Organon de la médecine rationnelle*). 1re édition, Dresde, 1810, in-8; — 2e édition, sous le titre *Organon de la médecine*, 1819, in-8; — 3e édition, 1824, in-8; — 4e édition, 1829, in-8; — 5e édition, 1834, in-8. — Traduit en français par A. J. L. Jourdan, 1re édition, Paris, 1832, in-8; — 2e édition, Paris, 1834, in-8; — 3e édition, Paris, 1845, in-8; — 4e édition avec des Commentaires par le docteur Léon Simon, Paris, 1856, in-8.

XV. Dissertatio historico-medica de helleborismo veterum. Leipzick, 1814. — Dans *Études de Médecine homœopathique*, 2e série, Paris, 1855, pag. 155 à 228.

XVI. Reine Arzneimittelehre 1re édition, Dresde, 1811-1821, 6 vol. in-8; — 2e édition, Dresde, 1822-1827, 6 vol. in-8. — Tomes : I, 3e édition, Dresde, 1830, in-8 de 504 pages; II, 3e édition, in-8 de 164 pages; III, 3e édition, 1825, in-8 de 308 pages; IV, 2e édition, 1825, in-8 de 356 pages; V, 2e édition, 1826, in-8 de 346 pages; VI, 2e édition, 1827, in-8 de 333 pages. — Traduit en français sur la dernière édition, sous le titre de *Traité de matière médicale pure, ou l'action pure des médicaments homœopathiques*, par le docteur A. J. L. Jourdan, Paris, 1834, 3 vol. in-8 : tomes I, de 616 pages; II, de 570 pages; III, de 780 pages. — L'édition française a l'avantage d'être d'un usage plus commode, en ce qu'elle est classée dans un ordre alphabétique général pour tout l'ouvrage, tandis que l'édition allemande a l'inconvénient d'être divisée par ordre alphabétique pour chacun des six volumes (1).

XVII. Die chronischen Krankheiten, ihre eigenthuemliche Natur und homœopathische Heilung. 1e édition, Dresde, 1828-1830, 4 vol. in-8; — 2e édition, Dresde et Dusseldorf, 1835-1839, 5 vol. in-8. — Traduit en français, sous le titre de *Doctrine et traitement homœopathique des maladies chroniques*, par le docteur A. J. L. Jourdan, Paris, 1832, 2 vol. in-8. — Nouvelle traduction sur la dernière édition allemande, Paris, 1846, 3 vol. in-8. — Tome I, de 636 pages. — Tome II, de 590 pages. — Tome III, de 648 pages.

XVIII. — Dans divers Journaux.

a. Ueber die Schwierikeiten der Minerallaugensalzbereitung durch Potasche und Kochsalz (*Sur les difficultés de préparer l'alcali minéral par la potasse et le sel marin*), dans les Annales de Crell, 1778, cah. 2.

b. Ueber den Einfluss einiger Luftarten auf die Gæhrung des Weins

(1) D'après le vœu formulé par le Congrès médical homœopathique de Paris, dans sa séance du 13 août 1855, nous pouvons annoncer que M. le docteur Jahr s'occupe activement de la publication d'une nouvelle édition du *Traité de matière médicale pure*, avec des additions importantes, qui porteront l'ouvrage à cinq volumes. Ce sera un nouveau service rendu à l'homœopathie par l'infatigable et laborieux docteur Jahr.

(*De l'influence que quelques gaz exercent sur la fermentation du vin*). *Ibid.*, 1788, cah. 10.

c. Ueber die Weinprobe auf Eisen und Blei (*Sur les moyens de reconnaître le fer et le plomb dans le vin*). *Ibid.*, 1788, cah. 4.

d. Ueber die Galle und Gallensteine (*Sur la bile et les calculs biliaires*). *Ibid.*, 1788, cah. 10.

e. Ueber ein ungemein kraeftiges die Fæulniss hemmendes Mittel (*Sur un moyen très-puissant d'arrêter la putréfaction*). *Ibid.*, 1788, cah. 12. — Traduit en français par Cruet dans le *Journal de médecine*, Paris, 1789, t. LXXXI.

f. Missglueckte Versuche bei einigen angegebenen neuen Entdeckungen (*Essais malheureux de quelques prétendues découvertes modernes*). *Ibid.*, 1789, cah. 3.

g. Brief ueber den Schwerspath (*Lettre sur le spath pesant*). *Ibid.*, 1789.

h. Entdeckung eines neuen Bestandtheils im Reissblei (*Découverte d'un nouveau principe constituant dans la plombagine*). *Ibid.*, 1789.

i. Etwas ueber das Principium adstringens der Pflanzen (*Un mot sur le principe astringent des végétaux*). *Ibid.*, 1789.

j. Genaue Bereitungsart des auflœslichen Quecksilbers (*Mode exact de préparation du mercure soluble*), dans le *Magasin* de Baldinger, 1789.

k. Vollstændige Bereitungsart das auflœslichen Quecksilbers (*Exposé complet de la manière de préparer le mercure soluble*), dans les *Annales* de Crell, 1790.

l. Unauflœslichkeit einiger Metalle und ihrer Kalke im ætzenden Salmiakgeiste (*Insolubilité de quelques métaux et de leurs oxydes dans l'ammoniaque caustique*). *Ibid.*, 1791.

n. Mittel dem Speichelfluss und den verwuestenden Virkungen des Quecksilbers zu entgehen (*Moyens de prévenir la salivation et les effets désastreux du mercure*), dans la *Bibliothèque médicale* de Blumenbach, 1791.

o. Beitræge zur Weinpruefungslehre (*Addition aux moyens d'explorer la pureté du vin*), dans les *Archives* de Scherf, 1791.

p. Ueber Glaubensalzbereitung (*Sur la préparation du sel de Glauber*), dans les *Annales* de Crell, 1792.

q. Etwas ueber die Wuertenbergische und Hahnemannische Weinprobe (*Quelques mots sur les moyens employés à Wurtemberg et indiqués par Hahnemann pour essayer le vin*), dans *Intelligenzblatt der allgemeinen Literaturzeitung*, 1793.

r. Ueber Hahnemann's Weinprobe und den neuen Liquor probatorius (*Sur la méthode de Hahnemann pour essayer le vin et sur la nouvelle liqueur probatoire*), dans le *Journal* de Trommsdorf, 1794.

En outre, beaucoup de petits articles dans divers écrits périodiques, dont la plupart ont été imprimés dans les *Kleine medicinische Schriften* (opuscules) de S. Hahnemann, recueillis par Ernest Stapf. Dresde et Leipzick, 1829, 2 vol. in-8. — Tous ces petits écrits et d'autres non réunis par Stapf, ont été publiés en français sous le titre de : *Études de médecine homœopathique*. Paris, 1855, 2 vol. in-8.

XIX. Il a en outre traduit de l'anglais en allemand :

Les essais et observations physiologiques de J. Stodmann. Leipzick, 1777, in-8.

L'Essai sur l'hydrophobie de Nugent. Leipzick, 1777, in-8.

L'Essai sur les eaux minérales de G. Falconer. Leipzick, 1777, in-8.

La Médecine pratique moderne de Ball. Leipzick, 1777, in-8.

L'Histoire d'Abailard et d'Héloïse de Barington. Leipzick, 1783, in-8.

Les Recherches sur la phthisie pulmonaire de M. Ryan. Leipzick, 1790, in-8.

L'Avis aux femmes de J. Grigg. Leipzick, 1791.

Les Annales d'agriculture d'Arthur Young. Leipzick, 1790-1794, in-8.

La Matière médicale de Cullen. Leipzick, 1790.

Le Traité de chimie médicale et pharmaceutique de D. Monro. Leipzick, 1791.

Les Observations chimiques sur le sucre de E. Rinbgy. Dresde, 1791.

XX. Il a traduit de l'italien en allemand :

L'Art de faire le vin, par A. Fabbroni. Leipzick, 1790.

XXI. Il a traduit du français en allemand :

L'Art de fabriquer les produits chimiques de Demachy. Leipzick, 1784.

L'Art du distillateur liquoriste de Demachy et Dubuisson. Leipzick, 1785.

L'Art du vinaigrier de Demachy. Leipzick, 1787.

La Falsification des médicaments dévoilée par J. B. van den Sande. Dresde, 1787.

L'Essai sur l'air pur et sur les différentes espèces d'air de Delamétherie. Leipzick, 1790-1791.

Dr LÉON SIMON.

Paris, 25 décembre 1855.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'ancienne médecine, ou l'allopathie, pour dire quelque chose d'elle en général, suppose, dans le traitement des maladies, tantôt une surabondance de sang (pléthore), *qui n'a jamais lieu*, tantôt des principes et des âcretés morbifiques. En conséquence, elle enlève le sang nécessaire à la vie, et cherche soit à balayer la prétendue matière morbifique, soit à l'attirer ailleurs, au moyen des vomitifs, des purgatifs, des sudorifiques, des sialagogues, des diurétiques, des vésicatoires, des cautères, des exutoires de toute espèce, etc. Elle s'imagine, par là, diminuer la maladie et la détruire matériellement. Mais elle ne fait qu'accroître les souffrances du malade, et prive par ce moyen et par l'emploi d'agents douloureux, l'organisme des forces et des sucs nourrissiers nécessaires à la guérison. Elle attaque le corps par des doses considérables, longtemps continuées et fréquemment renouvelées, de

médicaments héroïques, dont les effets prolongés et assez souvent redoutables lui sont inconnus. Elle semble même prendre à tâche d'en rendre l'action méconnaissable, en accumulant plusieurs substances inconnues dans une seule formule. Enfin, par un long usage de ces médicaments, elle ajoute à la maladie déjà existante de nouvelles maladies médicinales, qu'il est parfois impossible de guérir. Elle ne manque jamais non plus, pour se maintenir en crédit auprès des malades (1), d'employer, quand elle le peut, des moyens qui, par la loi d'opposition *contraria contrariis curantur*, suppriment et pallient pendant quelque temps les symptômes, mais laissent derrière eux une plus forte disposition à les reproduire, c'est-à-dire exaspèrent la maladie elle-même. Elle regarde à tort les maux qui occupent les parties extérieures du corps comme étant purement locaux, isolés, indépendants, et croit les avoir guéris quand elle les a fait disparaître par des topiques, qui obligent le mal interne de se jeter sur une partie plus noble et plus importante. Lorsqu'elle ne sait plus que faire contre la maladie qui refuse de céder, ou

(1) Le même motif lui fait chercher avant tout un nom déterminé, grec surtout, pour désigner l'affection, afin de faire croire au malade qu'on la connaît déjà depuis longtemps et qu'on n'en est que mieux en état de la guérir.

qui va toujours en s'aggravant, elle entreprend, du moins en aveugle, de la modifier par les altérants, notamment avec le calomélas, le sublimé corrosif et autres préparations mercurielles à hautes doses lesquelles minent l'existence.

Rendre au moins incurables, sinon même mortelles, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des maladies, celles qui affectent la forme chronique, soit en débilitant et tourmentant sans cesse le faible malade accablé déjà de ses propres maux, soit en lui attirant de nouvelles et redoutables affections médicinales, tel paraît être le but des funestes efforts de l'ancienne médecine, l'allopathie, *but auquel on parvient aisément* lorsqu'une fois on s'est mis au courant des méthodes accréditées, et rendu sourd à la voix de la conscience.

Les arguments ne manquent point à l'allopathiste pour défendre tout ce qu'il fait de mal; mais il ne s'étaye jamais que des préjugés de ses maîtres ou de l'autorité de ses livres. Il y trouve de quoi justifier les actions les plus opposées et les plus contraires au bon sens, quelque hautement qu'elles soient condamnées par le résultat. Ce n'est que lorsqu'une longue pratique l'ayant convaincu des tristes effets de son art prétendu, il se borne à d'insignifiantes boissons, c'est-à-dire à ne rien faire,

dans les cas même les plus graves, que les malades commencent à empirer et mourir moins souvent entre ses mains.

Cet art funeste, qui, depuis une longue suite de siècles, est en possession de statuer arbitrairement sur la vie et la mort des malades, qui fait périr dix fois plus d'hommes que les guerres les plus meurtrières, et qui en rend des millions d'autres infiniment plus souffrants qu'ils ne l'étaient dans l'origine, je l'examinerai tout à l'heure avec quelques détails, avant d'exposer les principes de la nouvelle médecine, qui est la seule vraie.

Il en est autrement de l'homœopathie. Elle démontre sans peine à tous ceux qui raisonnent que les maladies ne dépendent d'aucune âcreté, d'aucun principe morbifique matériel, mais qu'elles consistent uniquement en un désaccord dynamique de la force qui anime virtuellement le corps de l'homme. Elle sait que la guérison ne peut avoir lieu qu'au moyen de la réaction de la force vitale contre un médicament approprié, et qu'elle s'opère d'autant plus sûrement et promptement que cette force vitale conserve encore davantage d'énergie chez le malade. Aussi évite-t-elle tout ce qui pourrait débiliter le moins du monde (1),

(1) L'homœopathie ne verse pas une seule goutte de sang; elle ne

se garde-t-elle, autant que possible, d'exciter la moindre douleur, parce que la douleur épuise les forces; n'emploie-t-elle que des médicaments dont elle connaît bien les effets, c'est-à-dire la manière de modifier dynamiquement l'état de l'homme; cherche-t-elle parmi eux celui dont la faculté modifiante (la maladie médicinale) est capable de faire cesser la maladie par son analogie avec elle (SIMILIA SIMILIBUS), et donne-t-elle celui-là seul, à doses rares et faibles, qui, sans causer de douleur ni débiliter, excitent néanmoins une réaction suffisante. Il résulte de là qu'elle éteint la maladie naturelle sans affaiblir, tourmenter ou torturer le malade; et que les forces reviennent d'elles-mêmes à mesure que l'amélioration se dessine. Cette œuvre, qui aboutit à rétablir la santé des malades en peu de temps, sans inconvénients et d'une manière complète, semble facile, mais elle est pénible et exige beaucoup de méditations.

L'homœopathie s'offre donc à nous comme une

purge pas, et ne fait jamais ni vomir, ni suer; elle ne répercute aucun mal externe par des topiques et ne prescrit ni bains chauds, ni lavements médicamenteux; elle n'applique ni vésicatoires, ni sinapismes, ni sétons ou cautères; jamais elle n'excite la salivation; jamais elle ne brûle les chairs jusqu'à l'os avec le moxa ou le fer rouge, etc. Le médecin homœopathiste donne seulement un médicament dont les propriétés lui sont connues, et qu'il a souvent préparé lui-même. Il le donne seul et sans aucun mélange. Jamais il ne calme les douleurs avec l'opium, etc.

médecine très-simple, toujours la même dans ses principes et dans ses procédés, laquelle semble, quand elle est bien comprise, faire un tout complet comme la doctrine d'où elle découle. La clarté de ses principes et la précision de ses moyens sont telles que l'esprit les saisit aisément; et comme l'homœopathie offre seule des agents curatifs, il n'est pas permis à ses adeptes de revenir aux pratiques routinières de l'ancienne école, dont les principes sont aussi différents des nôtres que le jour l'est de la nuit, sans renoncer par cela même au titre d'homœopathes (1).

Lorsque des homœopathes se laissant entraîner à de semblables erreurs, essayent de mêler les pratiques fautives de l'allopathie à leurs prétendus traitements homœopathiques, ils montrent par là qu'ils n'ont pas une connaissance complète de notre doctrine. Ils font preuve en même temps de paresse, d'un mépris impardonnable des souffrances des hommes, d'une présomption ridicule et

(1) Je me reproche d'avoir autrefois emprunté les allures de l'allopathie en conseillant d'appliquer sur le dos, dans les maladies psoriques, un emplâtre de poix, qui provoque des démangeaisons, et de recourir à de très-petites commotions électriques dans les paralysies. Comme ces moyens sont rarement utiles, et que l'homœopathie s'est assez perfectionnée pour n'en plus avoir besoin, je retire le conseil que j'avais donné d'y recourir, et dans lequel on a trouvé un prétexte pour chercher à combiner ensemble l'homœopathie et l'allopathie.

d'une négligence inexplicable qui les empêchent de rechercher le meilleur spécifique homœopathique pour chaque cas de maladie. Ils agissent souvent ainsi par cupidité et par d'autres motifs moins nobles encore. Et pour quel résultat? Pour se trouver impuissants devant les maladies chroniques graves que l'homœopathie peut cependant guérir, quand on l'applique seule et avec soin ; ou pour vouer à la mort un grand nombre de leurs malades. Il est vrai que ces praticiens offrent une consolation aux parents, en leur disant qu'ils ont tout fait pour ravir le malade à la mort ; tout, même les pernicieuses pratiques de l'allopathie !

Samuel HAHNEMANN.

Cœthen, le 28 mars 1833.

EXPOSITION

DE LA DOCTRINE MÉDICALE

HOMŒOPATHIQUE

OU

ORGANON DE L'ART DE GUÉRIR.

INTRODUCTION.

COUP D'ŒIL SUR LES MÉTHODES ALLOPATHIQUE ET PALLIATIVE DES ÉCOLES QUI ONT DOMINÉ JUSQU'A CE JOUR EN MÉDECINE.

Depuis que les hommes existent sur la terre, ils ont été, individuellement ou en masse, exposés à l'influence de causes morbifiques, physiques ou morales. Tant qu'ils sont demeurés dans l'état de pure nature, des remèdes en petit nombre leur ont suffi, parce que la simplicité de leur genre de vie ne les rendait accessibles qu'à peu de maladies. Mais les causes d'altération de la santé et le besoin de secours ont crû proportionnellement aux progrès de la civilisation. Dès lors, c'est-à-dire depuis les temps qui ont suivi de près Hippocrate, ou depuis deux mille cinq cents ans, il y eut des hommes qui s'adonnèrent au traitement des maladies, chaque jour de plus en plus multipliées, et que la vanité conduisit à chercher

dans leur imagination des moyens de les soulager. Tant de têtes diverses firent éclore une infinité de doctrines sur la nature des maladies et de leurs remèdes, qu'on décora du nom de systèmes, et qui étaient toutes en contradiction les unes avec les autres comme avec elles-mêmes. Chacune de ces théories subtiles étonnait d'abord le monde par sa profondeur inintelligible, et attirait à son auteur une foule d'enthousiastes prosélytes, dont aucun ne pouvait cependant rien tirer d'elle qui lui fût utile dans la pratique, jusqu'à ce qu'un nouveau système, souvent tout à fait opposé au précédent, fît oublier celui-ci, et à son tour s'emparât pendant quelque temps de la renommée. Mais nul de ces systèmes ne s'accordait avec la nature et avec l'expérience. Tous étaient des tissus de subtilités, conduisant à des conséquences illusoires, qui ne pouvaient servir à rien au lit du malade, et qui n'étaient propres qu'à alimenter de vaines disputes.

A côté de ces théories, et sans nulle dépendance d'elles, se forma une méthode qui consiste à diriger des mélanges de médicaments inconnus contre des formes de maladies arbitrairement admises, le tout d'après des vues matérielles en contradiction avec la nature et l'expérience, et par conséquent sans résultat avantageux. C'est là l'ancienne médecine, qu'on appelle allopathie.

Sans méconnaître les services qu'un grand nombre de médecins ont rendus aux sciences accessoires de l'art de guérir, à la physique, à la chimie, à l'histoire naturelle, dans ses différentes branches, et à celle de l'homme en particulier, à l'anthropologie, à la physiologie, à l'anatomie, etc., je ne m'occupe ici que de la partie pratique de la médecine, pour montrer combien est imparfaite la manière dont les maladies ont été traitées jusqu'à ce jour.

Mes vues s'élèvent bien au-dessus de cette routine mécanique qui se joue de la vie si précieuse des hommes, en prenant pour guide des recueils de recettes, dont le nombre chaque jour croissant prouve à quel point est malheureusement encore répandu l'usage qu'on en fait. Je laissse ce scandale à la lie du peuple médical, et je m'occupe seulement de la médecine régnante, qui s'imagine que son ancienneté lui donne réellement le caractère d'une science.

Cette vieille médecine se vante d'être la seule qui mérite le titre de *rationnelle*, parce qu'elle est la seule, dit-elle, qui s'attache à rechercher et à écarter la cause des maladies, la seule aussi qui *suive les traces de la nature dans le traitement des maladies*.

Tolle causam! s'écrie-t-elle sans cesse ; mais elle s'en tient à cette vaine clameur. Elle se figure pouvoir trouver la cause de la maladie, mais ne la trouve point en réalité, parce qu'on ne peut ni la connaître, ni par conséquent la rencontrer. En effet, la plupart, l'immense majorité même, des maladies étant d'origine et de nature dynamiques, leur cause ne saurait tomber sous les sens. On était donc réduit à en imaginer une. En comparant, d'un côté, l'état normal des parties internes du corps humain après la mort (anatomie) avec les altérations visibles que ces parties présentent chez les sujets morts de maladies (anatomie pathologique), de l'autre, les fonctions du corps vivant (physiologie) avec les aberrations infinies qu'elles subissent dans les innombrables états morbides (pathologie, séméiotique), et tirant de là des conclusions par rapport à la manière invisible dont les changements s'effectuent dans l'intérieur de l'homme malade, on arrivait à se former une image vague et fantastique, que la

médecine théorique regardait comme la *cause première de la maladie* (1), dont on faisait ensuite la cause prochaine et en même temps l'essence intime de cette maladie, la maladie même, quoique le bon sens dise que la cause d'une chose ne saurait être cette chose elle-même. Maintenant, comment pouvait-on, sans vouloir s'en imposer à soi-même, faire de cette essence insaisissable un objet de guérison, prescrire contre elle des médicaments dont la tendance curative était également inconnue, du moins pour la majeure partie d'entre eux, et surtout accumuler plusieurs de ces substances inconnues dans ce qu'on appelait des formules ?

(1) Leur conduite aurait été plus conforme à la saine raison et à la nature des choses, si, pour se mettre en état de guérir une maladie, ils avaient cherché à en découvrir la cause occasionnelle, et si, après avoir constaté l'efficacité d'un plan de traitement dans les affections dépendantes d'une même cause occasionnelle, ils avaient pu ensuite l'appliquer aussi avec succès à celles dont l'origine était la même, comme, par exemple, le mercure, qui convient dans tous les chancres vénériens, est approprié également aux ulcères du gland déterminés par un rapprochement impur; si, dis-je, ils avaient découvert que toutes les autres maladies chroniques (non vénériennes) ont pour cause occasionnelle l'infection récente ou ancienne par le miasme psorique, et trouvé d'après cela une méthode curative commune, modifiée seulement par les considérations thérapeutiques relatives à chaque cas individuel, qui leur permît de les guérir toutes, alors ils auraient été en droit de dire qu'ils avaient sous les yeux la seule cause des maladies chroniques, non vénériennes, à laquelle on dût avoir égard pour les traiter avec succès. Mais, depuis tant de siècles, ils n'ont pu guérir les innombrables affections chroniques, parce qu'ils ignoraient que le miasme psorique en fût la source, découverte qui appartient à l'homœopathie, et qui l'a mise en possession d'une méthode curative efficace. Cependant, ils se vantaient d'être les seuls dont le traitement fût rationnel et dirigé contre la cause première de ces maladies, quoiqu'ils n'eussent pas le moindre soupçon de cette vérité si utile que toutes elles proviennent d'une origine psorique et qu'en conséquence ils ne pussent jamais les guérir réellement.

Cependant le sublime projet de trouver *à priori* une cause interne et invisible de la maladie se réduisait, du moins chez les médecins réputés les plus raisonnables de l'ancienne école, à rechercher, en prenant, il est vrai, aussi pour base les symptômes, ce que l'on pouvait présumer être le caractère générique de la maladie présente (1). On voulait savoir si c'était le spasme, la faiblesse ou la paralysie, la fièvre ou l'inflammation, l'induration ou l'obstruction de telle ou telle partie, la pléthore sanguine, l'excès ou le défaut d'oxygène, de carbone, d'hydrogène ou d'azote dans les humeurs ; l'exaltation ou l'affaissement de la vitalité du système artériel, ou veineux, ou capillaire ; un défaut dans les proportions relatives des facteurs de la sensibilité, de l'irritabilité ou de la nutrition. Ces conjectures, honorées par l'école du nom d'indications procédant de la cause, et regardées comme la seule rationalité possible en médecine, étaient trop hypothétiques et trop fallacieuses pour pouvoir jouir de la moindre utilité dans la pratique. Incapables même, quand elles eussent été fondées, de faire connaître le meilleur remède à employer dans tel ou tel cas donné, elles flattaient bien l'amour-propre de celui qui les avait laborieusement enfantées ; mais elles l'induisaient la plupart du temps en erreur, quand il prétendait agir d'après elles. C'était plutôt par ostentation qu'on s'y livrait que dans l'espoir sérieux de pouvoir en profiter pour parvenir à la véritable indication curative.

Combien n'arrivait-il pas souvent que le spasme ou la

(1) Tout médecin qui traite les maladies d'après des caractères si généraux, s'arrogeât-il le titre d'homœopathiste, n'en est pas moins dans la réalité un allopathiste généralisateur ; car on ne peut pas concevoir d'homœopathie sans l'individualisation la plus absolue.

paralysie semblait exister dans une partie de l'organisme, tandis que l'inflammation paraissait avoir lieu dans une autre?

D'une autre part, d'où pouvait-il sortir des remèdes assurés contre chacun de ces prétendus caractères généraux? Ceux qui auraient guéri sûrement n'auraient pu être que les *spécifiques*, c'est-à-dire les médicaments dont l'action était homogène à l'irritation morbifique (1); mais l'ancienne école les proscrivait comme très-dangereux (2), parce qu'en effet l'expérience avait démontré qu'avec les fortes doses consacrées par l'usage, ils compromettaient la vie dans les maladies où l'aptitude à ressentir des irritations homogènes est portée à un si haut degré. Or l'ancienne école ne soupçonnait pas qu'on pût administrer les médicaments à des doses très-faibles et même extrêmement petites. Ainsi on ne devait et on ne pouvait pas guérir par la voie directe et la plus naturelle, c'est-à-dire par des remèdes homogènes et spécifiques, puisque la plupart des effets que les médicaments produisent étaient et demeuraient inconnus, et que, quand bien même on les eût connus, on n'aurait jamais pu, avec des habitudes semblables de généralisation, deviner la substance qu'il était le plus à propos d'employer.

(1) Appelés aujourd'hui homœopathiques.

(2) « Dans le cas où l'expérience avait révélé la vertu curative de « médicaments agissant d'une manière homœopathique, dont le mode « d'action était inexplicable, on se tirait d'embarras en les déclarant « *spécifiques*; et ce mot, à proprement parler, vide de sens, dispensait « désormais de réfléchir sur l'objet en question. Mais il y a déjà long- « temps que ces stimulants homogènes, c'est-à-dire spécifiques ou « homœopathiques, ont été interdits comme exerçant une influence « extrêmement dangereuse. » (Rau, *Ueber der homœopath. Heilverf.* Heildelberg, 1824. p. 101, 102.)

Cependant, l'ancienne école, qui sentait fort bien qu'il est plus rationnel de suivre le droit chemin que de s'engager dans les voies détournées, croyait encore guérir directement les maladies en *éliminant leur prétendue cause matérielle.* Car il lui était presque impossible de renoncer à ces idées grossières, en cherchant, soit à se faire une image de la maladie, soit à découvrir les indications curatives; il n'était pas non plus en son pouvoir de reconnaître la nature, à la fois spirituelle et matérielle de l'organisme pour un être si élevé que les altérations de ses sensations et actions vitales, qu'on nomme maladies, résultent principalement, presque uniquement même, d'impressions dynamiques, et ne pourraient être déterminées par nulle autre cause.

L'école considérait donc toute matière altérée par la maladie, qu'elle fût ou seulement turgescente, ou rejetée au dehors, comme la cause excitatrice de cette maladie, ou du moins, en raison de sa prétendue réaction, comme celle qui l'entretient; et cette dernière opinion, elle l'admet encore aujourd'hui.

Voilà pourquoi elle croyait opérer des cures portant sur les causes, en faisant tous ses efforts pour expulser du corps les causes matérielles qu'elle supposait à la maladie. De là, son attention à faire vomir, pour évacuer la bile dans les fièvres bilieuses (1), sa méthode de prescrire des vomitifs dans les affections de l'estomac (2),

(1) Rau (*loc. cit.*, p. 276), dans un temps où il n'était point encore parfaitement initié à l'homœopathie, mais où cependant il avait l'intime conviction du caractère dynamique de la cause de ces fièvres, les guérissait déjà par une ou deux petites doses d'un médicament homœopathique, sans administrer aucun évacuant, ce dont il rapporte deux cas remarquables.

(2) Dans une affection gastrique qui survient d'une manière

son empressement à expulser la pituite et les vers dans la pâleur de la face, la boulimie, les tranchées etn-

prompte, avec des rapports continuels et répugnants d'aliments c - rompus, et en général avec abattement du moral, froid aux pieds et aux mains, etc., la médecine ordinaire ne s'est occupée jusqu'à présent que du contenu altéré de l'estomac. Un bon vomitif doit, suivant elle, être donné pour procurer l'expulsion des matières. La plupart du temps, on remplit cette indication au moyen du tartre stibié, mêlé ou non avec de l'ipécacuanha. Mais le malade recouvre-t-il la santé aussitôt qu'il a vomi? Oh! non. Ces affections gastriques d'origine dynamique sont ordinalrement engendrées par quelque révolution morale (contrariété, chagrin, frayeur), par un refroidissement, par un travail d'esprit ou de corps auquel on s'est livré immédiatement après avoir mangé. L'émétique et l'ipécacuanha ne sont point propres à faire cesser ce désaccord dynamique, et le vomissement révolutionnaire qu'ils déterminent ne l'est pas davantage. En outre, les symptômes morbides particuliers dont eux-mêmes provoquent la manifestation, ont porté une atteinte de plus à la santé, et le désordre s'est mis dans la sécrétion biliaire, de sorte que si le malade ne jouit pas d'une constitution très-robuste, il doit se ressentir pendant plusieurs jours encore de ce prétendu traitement dirigé contre la cause, quoique la totalité du contenu de l'estomac ait été expulsée d'une manière violente. Mais si, au lieu de ces évacuants qui lui portent toujours préjudice, on fait respirer au malade un globule de sucre, gros comme un grain de moutarde, et qui a été imbibé de suc de pulsatille très-étendu, ce qui infailliblement ramène l'ordre et l'harmonie dans l'économie entière et dans l'estomac en particulier, il se trouve guéri en deux heures de temps. Si quelques rapports ont lieu encore, ils sont dus à des gaz dénués de saveur et d'odeur; le contenu de l'estomac n'est plus altéré, et au prochain repas le sujet a recouvré son appétit habituel, il est bien portant et dispos. Voilà ce qu'on doit appeler une véritable cure qui a détruit la cause. L'autre ne porte ce titre que par usurpation; elle ne fait que fatiguer le malade et lui nuire.

Les médicaments vomitifs ne sont jamais réclamés par un estomac gorgé d'aliments, même difficiles à digérer. En pareil cas, la nature sait se débarrasser du trop-plein par les vomissements spontanés qu'elle excite, et qu'il est tout au plus permis de hâter au moyen de titillations mécaniques exercées sur le voile du palais et l'arrière-gorge. On évite ainsi les effets accessoires qui résulteraient de l'ac-

flure du ventre chez les enfants (1), sa coutume de saigner dans les hémorrhagies (2), et principalement l'im-

tion des médicaments vomitifs, et un peu de café à l'eau suffit ensuite pour faire passer dans l'intestin les matières qui resteraient encore dans l'estomac.

Mais si, après avoir été rempli outre mesure, l'estomac ne possédait pas, ou s'il avait perdu l'irritabilité nécessaire à la manifestation spontanée du vomissement, et que le malade, tourmenté par de vives douleurs à l'épigastre, n'éprouvât pas la moindre envie de vomir, dans une semblable paralysie du viscère gastrique, un vomitif n'aurait pour effet que de déterminer une inflammation dangereuse ou mortelle des voies digestives, tandis que de petites doses fréquemment répétées d'une forte infusion de café ranimeraient dynamiquement l'excitabilité affaissée de l'estomac, et le mettraient en état de pousser seul par haut ou par bas les matières contenues dans son intérieur, quelque grande qu'en fût la quantité. Ici encore le traitement que les médecins ordinaires prétendent diriger contre la cause n'est point à sa place.

L'usage existe aujourd'hui, même dans les maladies chroniques, lorsque l'acide gastrique devient surabondant et reflue à la bouche, ce qui n'est point rare, d'administrer un vomitif pour débarrasser l'estomac de sa présence. Mais, dès le lendemain, ou quelques jours après, le viscère en contient tout autant, sinon même davantage. Les aigreurs cessent d'elles-mêmes, au contraire, lorsqu'on attaque leur cause dynamique par une très-petite dose d'acide sulfurique extrêmement étendu, ou mieux encore d'un remède antipsorique homœopathique aux autres symptômes.

C'est ainsi que, dans plusieurs des traitements qui, au dire de l'ancienne école, sont dirigés contre la cause morbifique, le but favori est d'expulser péniblement et au détriment du malade le produit matériel du désaccord dynamique sans qu'on s'inquiète le moins du monde de reconnaître la source dynamique du mal, pour la combattre homœopathiquement, elle et tout ce qui en découle, et de traiter ainsi les maladies d'une manière rationnelle.

(1) Symptômes qui dépendent uniquement d'un miasme psorique, et qui cèdent aisément, sans vomitifs ni purgatifs, à de doux antipsoriques (dynamiques).

(2) Quoique presque toutes les hémorrhagies morbides dépendent uniquement d'un désaccord dynamique de la force vitale, cependant l'ancienne école leur assigne pour cause la surabondance du sang,

portance qu'elle attache aux émissions sanguines de toute espèce (1), comme indication principale à remplir

et ne peut s'empêcher de prescrire des saignées pour débarrasser le corps de ce prétendu trop-plein. Les suites fâcheuses qui en résultent, la chute des forces et la tendance ou même la transition au typhus, sont mises par elle sur le compte de la maladie, dont souvent alors l'allopathie ne peut triompher. En un mot, lors même que le malade n'en réchappe pas, elle croit s'être conduite en conformité de l'adage *causam tolle*, avoir accompli, pour parler son langage, tout ce qu'il était possible de faire pour le malade et n'avoir rien à se reprocher quant à l'issue.

(1) Bien qu'il n'y ait peut-être jamais une seule goutte de sang de trop dans le corps humain vivant, l'ancienne école n'en regarde pas moins une prétendue pléthore, ou surabondance de sang, comme la cause matérielle principale des inflammations, qu'elle doit combattre par les saignées, les ventouses scarifiées et les sangsues. C'est là ce qu'elle appelle agir d'une manière rationnelle, et diriger le traitement contre la cause. Elle va même, dans les fièvres inflammatoires générales, dans les pleurésies aiguës, jusqu'à considérer la lymphe coagulable qui existe dans le sang, ou ce qu'on appelle la couenne, comme la matière peccante, et elle s'efforce d'en faire sortir le plus possible par des saignées réitérées, quoiqu'il ne soit pas rare de voir cette couenne devenir plus épaisse et plus dense à chaque nouvelle émission sanguine. C'est de cette manière que, quand la fièvre inflammatoire ne veut pas céder, elle verse souvent le sang jusqu'au point de tuer presque le malade, afin de faire disparaître la couenne ou la prétendue pléthore, sans soupçonner que le sang enflammé n'est qu'un produit de la fièvre aiguë, de l'irritation inflammatoire morbide, immatérielle ou dynamique, que cette dernière est l'unique cause du grand orage qui a lieu dans le système vasculaire, et qu'on peut la détruire avec une dose minime d'un remède homœopathique, par exemple avec un globule de sucre imbibé de suc d'aconit au décillionième degré de dilution, en évitant les acides végétaux ; de telle sorte que la plus violente fièvre pleurétique, avec tous les symptômes alarmants qui l'accompagnent, se trouve complétement guérie dans l'espace de vingt-quatre heures au plus, sans nulle émission sanguine, sans le moindre antiphlogistique, et qu'un peu de sang tiré alors de la veine, par forme d'expérimentation, ne se couvre plus d'une couenne inflammatoire, tandis qu'un autre malade, en tous points semblable, qui a été traité d'après la méthode prétendue rationnelle

dans les inflammations; comme un célèbre praticien de l'école de Paris recommande de la faire, croyant pouvoir

de l'ancienne école, s'il échappe à la mort, après de nombreuses saignées et des souffrances cruelles, languit souvent encore des mois entiers avant de pouvoir, amaigri et épuisé, se tenir sur ses jambes; et que, dans beaucoup de cas, il succombe à une fièvre typheuse, à une leucophlegmasie ou à une phthisie ulcéreuse, suite fréquente d'un pareil traitement.

Celui qui a touché le pouls tranquille du sujet une heure avant le frisson qui précède toujours la pleurésie aiguë, n'est pas maître de sa surprise lorsque, deux heures après, quand la chaleur s'est déclarée, on cherche à lui persuader qu'une énorme pléthore alors existante rend nécessaires des saignées réitérées, et il se demande quel miracle a pu infuser les livres de sang dont on réclame l'émission, dans les vaisseaux du malade, qu'il a vus deux heures auparavant battre d'un mouvement si calme. On ne peut cependant pas avoir dans ses veines une once de sang en sus de celui qui s'y trouvait deux heures auparavant lorsqu'on se portait bien!

Ainsi, quand le partisan de la médecine allopathique pratique ses émissions sanguines, ce n'est point un superflu de sang qu'il enlève au malade atteint de fièvre aiguë, puisque ce liquide ne saurait jamais être en excès; il le prive de la quantité de sang normal et indispensable à la vie, au rétablissement de la santé, perte énorme qu'il n'est plus en son pouvoir de réparer. Cependant il s'imagine avoir traité d'après l'axiome *causam tolle*, auquel il donne une si fausse interprétation, tandis que la seule et vraie cause de la maladie était, non une surabondance de sang, qui n'a pas lieu réellement, mais une irritation inflammatoire dynamique du système sanguin, comme le prouve la guérison qu'on obtient en pareil cas par l'administration d'une ou deux petites doses de suc d'aconit, qui est homœopathique à cette fièvre inflammatoire générale.

L'ancienne école ne se fait pas faute non plus d'émissions sanguines partielles, et surtout d'applications copieuses de sangsues, dans le traitement des inflammations dites locales selon la méthode de Broussais. Le soulagement palliatif qui en résulte dans les premiers moments n'est point couronné par une guérison rapide et complète : loin de là, la faiblesse et l'état valétudinaire auxquels reste toujours en proie la partie qui a été traitée de cette manière, souvent même aussi le reste du corps, démontrent assez combien on avait tort d'attribuer l'inflammation locale à une pléthore locale, et combien sont

guérir une maladie avec un nombre considérable de sangsues, quel que soit le lieu qu'elle occupe. Une foule de praticiens suivent cette routine comme des moutons. En agissant ainsi, elle croit obéir à des indications véritablement déduites de la cause et traiter les malades d'une manière rationnelle. Elle s'imagine également, en liant un polype, extirpant une glande tuméfiée, ou la faisant détruire par la suppuration déterminée au moyen d'irritants locaux, disséquant un kyste stéatomateux ou mélicéritique, opérant un anévrysme, une fistule lacrymale ou une fistule à l'anus, amputant un sein cancéreux ou un membre dont les os sont frappés de carie, etc., avoir guéri les maladies d'une manière radicale, en avoir détruit les causes. Elle a la même croyance quand elle fait usage de ses répercussifs, et dessèche de vieux ulcères aux jambes par l'emploi des astringents, des oxydes de plomb, de cuivre et de zinc, associés, il est vrai, à des purgatifs, qui ne diminuent point le mal fondamental, et ne font qu'affaiblir; quand elle cautérise les chancres, détruit localement les fics et les verrues, et repousse la gale de la peau par les onguents de soufre, de plomb, de mercure ou de zinc; enfin quand elle fait disparaître une ophthalmie par des dissolutions de plomb

tristes les résultats des émissions sanguines, tandis que cette irritation inflammatoire, d'apparence locale, qui est purement dynamique, peut être détruite d'une manière prompte et durable par une petite dose d'aconit, ou, suivant les circonstances, de belladone, moyen à la faveur duquel la maladie se trouve guérie sans qu'on ait besoin de recourir à des saignées que rien ne justifie (*a*).

(*a*) En 1833, époque à laquelle Hahnemann a publié sa dernière édition allemande de l'*Organon*, cette critique était d'une rigoureuse exactitude. Mais les temps ont changé. Broussais est abandonné; les évacuations sanguines ont perdu de leur crédit, sans que la thérapeutique allopathique ait fait de grands progrès. (*Note du traducteur.*)

et de zinc, et qu'elle chasse les douleurs des membres au moyen du baume Opodeldoch, des pommades ammoniacées ou des fumigations de cinabre et d'ambre. Dans tous ces cas, elle s'imagine avoir anéanti le mal et opéré un traitement rationnel dirigé contre la cause. Mais quelles sont les suites? Des formes nouvelles de maladies, qui se manifestent infailliblement, soit plus tôt, soit plus tard, qu'on donne, quand elles paraissent, pour des maladies nouvelles, et qui sont *toujours plus fâcheuses que l'affection primitive*, réfutent assez hautement les théories de l'école. Elles devraient lui ouvrir les yeux, en prouvant que le mal a une nature immatérielle plus profondément cachée, que son origine est dynamique, et qu'il ne peut être détruit que par une puissance dynamique.

L'hypothèse que l'école a généralement préférée jusque dans les temps modernes, je pourrais même dire jusqu'à ce jour, est celle des principes morbifiques et des âcretés, qu'à la vérité elle subtilisait beaucoup. De ces principes, il fallait débarrasser les vaisseaux sanguins et lymphatiques, par les organes urinaires ou les glandes salivaires ; la poitrine, par les glandes trachéales et bronchiales ; l'estomac et le canal intestinal, par le vomissement et les déjections alvines ; sans quoi on ne se croyait point en droit de dire que le corps avait été nettoyé de la cause matérielle excitant la maladie, et qu'on avait opéré une cure radicale d'après le principe *tolle causam*.

En pratiquant à la peau des ouvertures que la présence habituelle d'un corps étranger convertissait en ulcères chroniques (cautères, sétons), elle s'imaginait soutirer la matière peccante du corps, qui n'est jamais

malade que dynamiquement, comme on fait sortir la lie d'un tonneau en le perçant avec un foret. Elle croyait aussi attirer les mauvaises humeurs au dehors par des vésicatoires entretenus à perpétuité. Mais tous ces procédés, absurdes et contraires à la nature, ne faisaient qu'affaiblir les malades et les rendre enfin incurables.

Je conviens qu'il était plus commode pour la faiblesse humaine de supposer, dans les maladies qui se présentaient à guérir, un principe morbifique dont l'esprit pouvait concevoir la matérialité, d'autant mieux que les malades eux-mêmes se prêtaient volontiers à une telle hypothèse. Effectivement, en l'admettant, on n'avait qu'à s'occuper de faire prendre une quantité de médicaments suffisante pour purifier le sang et les humeurs, provoquer la sueur, faciliter l'expectoration, balayer l'estomac et l'intestin. Voilà pourquoi toutes les matières médicales qui ont paru depuis Dioscoride gardent un silence presque absolu sur l'action propre et spéciale de chaque médicament, et se bornent à dire, après avoir énuméré ses vertus prétendues contre telle ou telle maladie nominale de la pathologie, qu'il sollicite les urines, la sueur, l'expectoration ou le flux menstruel, et surtout qu'il a la propriété de chasser par haut ou par bas le contenu du canal alimentaire, parce qu'en tout temps les efforts des praticiens ont eu pour tendance principale l'expulsion d'un principe morbifique matériel et de plusieurs âcretés qu'ils se figuraient être la cause des maladies.

C'étaient là de vains rêves, des suppositions gratuites, des hypothèses dénuées de base, habilement imaginées pour la commodité de la thérapeutique, qui se flattait d'avoir une tâche plus facile à remplir quand il s'agirait

pour elle de combattre des principes morbifiques matériels (*si modo essent*).

Mais l'essence des maladies et leur guérison ne se plient point à nos rêves et aux désirs de notre paresse. Les maladies ne peuvent pas, pour complaire à nos folles hypothèses, cesser d'être des ***aberrations dynamiques que notre vie spirituelle éprouve dans sa manière de sentir et d'agir ; c'est-à-dire des changements immatériels dans notre manière d'être.***

Les causes de nos maladies ne sauraient être matérielles, puisque la moindre substance matérielle étrangère (1), quelque douce qu'elle nous paraisse, qu'on introduit dans les vaisseaux sanguins, est repoussée tout à coup comme un poison par la force vitale, ou, si elle ne peut l'être, occasionne la mort. Que le plus petit corps étranger vienne à s'insinuer dans nos parties sensibles, le principe de la vie qui est répandu partout dans notre intérieur n'a pas de repos jusqu'à ce qu'il ait procuré l'expulsion de ce corps par la douleur, la fièvre, la suppuration ou la gangrène. Et dans une maladie de peau datant d'une vingtaine d'années, ce principe vital, dont l'activité est infatigable, souffrirait avec patience pendant vingt ans, dans nos humeurs, un principe exanthématique matériel, un virus dartreux, scrofuleux ou goutteux! Quel

(1) La vie cessa tout à coup par l'injection d'un peu d'eau pure dans une veine (*voyez* Mullen, dans Birch, *History of royal Society*, vol. IV). L'air atmosphérique introduit dans les veines a causé la mort (*voyez* J. H. VOIGT, *Magasin fuer den neuesten Zustand der Naturkunde*, t. III, p. 23; — *Bulletin de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1837, t. II, pag. 182). Les liquides, même les plus doux, portés dans les veines, ont mis la vie en danger (*voyez* AUTENRIETH, *Physiologie*, II, § 784; — BURDACH, *Traité de physiologie*. Paris, 1837, t. VI, p. 404).

nosologiste a jamais vu aucun de ces principes morbifiques, dont il parle avec tant d'assurance, et sur lesquels il prétend construire un plan de conduite médicale? Qui jamais mettra sous les yeux de personne un principe goutteux, un virus scrofuleux?

Lors même que l'application d'une substance matérielle à la peau, ou son introduction dans une plaie, a propagé des maladies par infection, qui pourrait prouver que, comme on l'affirme si souvent dans nos pathogénésies, la moindre parcelle matérielle de cette substance pénètre dans nos humeurs ou se trouve absorbée (1)? On a beau se laver les parties génitales avec le plus grand soin et le plus promptement possible, cette précaution ne garantit pas de la maladie chancreuse vénérienne. Il suffit d'un faible souffle qui s'échappe d'un homme atteint de la variole pour produire cette redoutable maladie chez l'enfant bien portant.

Combien en poids doit-il pénétrer ainsi de ce principe matériel dans les humeurs pour produire, dans le premier cas, une maladie (la syphilis) qui, à défaut de traitement, durera jusqu'au terme le plus reculé de la vie, ne s'éteindra qu'à la mort, et, dans le second, une affection (la variole) qui fait souvent périr avec rapidité au milieu d'une suppuration presque générale (2)? Est-il

(1) Une petite fille de huit ans ayant été mordue par un chien enragé à Glasgow, un chirurgien excisa sur-le-champ la partie entière sur laquelle avait porté l'action des dents, ce qui n'empêcha pas l'enfant d'avoir, trente-six jours après, la rage, dont elle mourut au bout de deux jours. (*Med. comment. of Edinb.*, dec. 2, vol. II, 1793.)

(2) Pour expliquer la production de la quantité souvent si considérable de matières fécales putrides et d'ichor ulcéreux qui a lieu dans les maladies, et pouvoir représenter ces substances comme étant la cause qui provoque et entretient l'état morbide, quoiqu'au moment

possible d'admettre, dans ces deux circonstances et autres analogues, un principe morbifique matériel qui ait passé dans le sang? On a vu souvent des lettres écrites dans la chambre d'un malade communiquer la même maladie miasmatique à celui qui les lisait. Peut-on songer alors à quelque chose de matériel qui pénètre dans les humeurs? Mais à quoi bon toutes ces preuves? Combien de fois n'a-t-on pas vu des propos offensants occasionner une fièvre bilieuse qui mettait la vie en danger, une indiscrète prophétie causer la mort à l'époque prédite, et une surprise agréable ou désagréable suspendre subitement le cours de la vie? Où est alors le principe morbifique matériel qui s'est glissé en substance dans le corps, qui a produit la maladie, qui l'entretient, et sans l'expulsion matérielle duquel, par des médicaments, toute cure radicale serait impossible?

de l'infection rien de matériel n'ait été vu pénétrer dans le corps, on a imaginé une autre hypothèse consistant à admettre que certains principes contagieux très-subtils agissent dans le corps comme des ferments, amènent les humeurs au même degré de corruption qu'eux, et les convertissent de cette manière en un ferment semblable à eux-mêmes, qui entretient et alimente la maladie. Mais, par quelles tisanes dépuratives espérait-on donc de pouvoir débarrasser le corps d'un ferment qui renaissait sans cesse, et le chasser si complétement de la masse des humeurs, qu'il n'en restât pas même la moindre parcelle, laquelle, dans l'hypothèse admise, aurait dû corrompre encore ces humeurs, et reproduire, comme précédemment, de nouveaux principes morbifiques? Il serait donc impossible de jamais guérir ces maladies à la manière de l'école! On voit à quelles grossières inconséquences mènent les hypothèses même les plus subtiles, quand elles reposent sur l'erreur. La syphilis la mieux constituée, après qu'on a écarté la psore qui la complique souvent, guérit sous l'influence d'une ou deux très-petites doses de la trentième dilution du mercure métallique, et l'altération syphilitique générale des humeurs se trouve ainsi anéantie pour toujours, d'une manière dynamique.

Les partisans d'une hypothèse aussi grossière que celle des principes morbifiques devraient rougir de méconnaître à ce point la nature immatérielle de notre vie et le pouvoir dynamique des causes qui font naître des maladies, et de se rabaisser ainsi au rôle ignoble de gens qui, dans leurs vains efforts pour balayer des matières peccantes dont l'existence est une chimère, tuent les malades au lieu de les guérir.

Les crachats, souvent si dégoûtants, qu'on observe dans les maladies, seraient-ils donc précisément la matière qui les engendre et les entretient (1)? Ne sont-ils pas plutôt toujours *des produits de la maladie, c'est-à-dire du trouble purement dynamique que la vie a éprouvé ?*

Avec ces fausses idées matérielles sur l'origine et l'essence des maladies, il n'est pas surprenant que, dans tous les temps, les petits comme les grands praticiens, et même les inventeurs des systèmes les plus sublimes, n'aient eu pour but principal que l'élimination et l'expulsion d'une prétendue matière morbifique, et que l'indication le plus fréquemment établie ait été celle d'inciser cette matière, de la rendre mobile, de procurer sa sortie par la salive, les crachats, la sueur et l'urine, de purifier le sang par l'action intelligente des tisanes, de le débarrasser ainsi d'àcretés et d'impuretés qui n'y existèrent *jamais*, de soutirer mécaniquement le principe imaginaire de la maladie par des sétons, des cautères, des vésicatoires permanents, mais principalement de faire sortir la *matière peccante*, comme on la nomme, par le ca-

(1) S'il en était ainsi, il suffirait de se bien moucher pour guérir infailliblement et rapidement tout coryza quelconque, même le plus invétéré.



nal intestinal, au moyen de laxatifs et de purgatifs, décorés du titre d'*apéritifs* et de *dissolvants*, afin de leur donner plus d'importance et des dehors plus imposants. Ces efforts d'expulsion d'une matière morbifique capable d'engendrer et d'entretenir les maladies, devaient nécessairement échouer; l'organisme vivant étant sous la dépendance d'un principe vital immatériel, et la maladie n'étant qu'un désaccord dynamique de cette puissance sous le rapport de ses sensations et de ses actes.

Maintenant si nous admettons, ce dont il n'est pas permis de douter, qu'à l'exceptien des maladies provoquées par l'introduction de substances tout à fait indigestes ou nuisibles dans les organes digestifs ou autres viscères creux, par la pénétration de corps étrangers à travers la peau, etc., il n'en existe aucune qui ait pour cause un principe matériel, que toutes, au contraire, elles sont uniquement et toujours le résultat spécial d'une altération virtuelle et dynamique de la santé, combien les méthodes de traitement qui ont pour base l'expulsion (1) de

(1) L'expulsion des vers a quelque apparence de nécessité dans les maladies dites vermineuses. On trouve des lombrics chez quelques enfants et des ascarides chez un grand nombre. Mais ces parasites dépendent d'une affection générale (psore), liée à un genre de vie insalubre. Qu'on améliore le régime et qu'on guérisse homœopathiquement la psore, ce qui est plus facile à cet âge qu'à toute autre époque de la vie, il ne reste plus de vers, et les enfants n'en sont plus incommodés, tandis qu'on les voit promptement reparaître en foule après l'usage des seuls purgatifs, même associés au semen-contra.

Mais, dira-t-on, il ne faut assurément rien négliger afin de chasser du corps le ver solitaire, ce monstre créé pour le tourment du genre humain.

Oui, on fait quelquefois sortir le tænia. Mais, au prix de quelles souffrances consécutives et de quels dangers pour la vie! Je ne voudrais point avoir sur la conscience la mort de tous ceux qui ont dû succomber à la violence des purgatifs dirigés contre ce ver, et les

ce principe imaginaire doivent-elles paraître mauvaises à l'homme sensé, puisqu'il n'en peut rien résulter de bon dans les principales maladies de l'homme, les chroniques, et qu'au contraire elles nuisent toujours énormément ?

années de langueur qu'ont traînées ceux qui échappaient à la mort. Et combien de fois encore n'arrive-t-il pas qu'après avoir répété pendant plusieurs années de suite ces purgations destructives de la santé et de la vie, l'animal ne sort point ou se reproduit! Que serait-ce donc s'il n'y avait pas la moindre nécessité de chercher à l'expulser et à le tuer par des moyens violents et cruels, qui mettent souvent les jours du malade en danger? Les diverses espèces de tænias ne se trouvent que chez les sujets psoriques, et disparaissent toujours quand la psore est guérie. Jusqu'au moment de la guérison, ils vivent, sans trop incommoder l'homme, non pas immédiatement dans les intestins, mais dans le résidu des aliments, où, plongés comme dans un monde à eux propre, ils restent tranquilles et rencontrent ce qui est nécessaire à leur nutrition. Tant que dure cet état de choses, ils ne touchent pas aux parois des intestins, et ne causent aucun dommage à celui dont le corps les recèle. Mais dès qu'une maladie aiguë quelconque s'empare du sujet, le contenu des intestins devient insupportable à l'animal, qui se tortille, irrite les parois sensibles du tube alimentaire, et excite une espèce de colique spasmodique, qui ne contribue pas peu à accroître les souffrances du malade. De même, l'enfant ne s'agite et ne se remue dans la matrice que quand la mère est malade, et il reste tranquille dans l'eau au milieu de laquelle il nage, tant que celle-ci se porte bien.

Il est digne de remarque que les symptômes observés à cette époque chez les personnes qui portent un ver solitaire, sont de nature telle que la teinture de fougère mâle, à la dose la plus exiguë, en procure rapidement l'extinction d'une manière homœopathique, parce qu'elle fait cesser ce qui, dans la maladie, causait l'agitation du parasite. L'animal, se trouvant désormais à son aise, continue à vivre tranquillement dans les matières intestinales, sans incommoder le malade d'une manière bien sensible, jusqu'à ce que le traitement antipsorique soit assez avancé pour que le ver ne rencontre plus, dans le contenu du canal intestinal, les substances propres à lui servir de nourriture, et qu'il disparaisse de lui-même pour toujours quand le malade est guéri, sans que le moindre purgatif soit nécessaire (*Voyez* Fr. Hartmann, *Thérapeutique homœopathique des maladies des enfants*. Paris, 1853, p. 279 et suiv.).

Les matières dégénérées et les impuretés qui deviennent visibles dans les maladies, ne sont autre chose, personne n'en disconviendra, que des produits de la maladie, dont l'organisme sait se débarrasser, d'une manière parfois trop violente, sans le secours de la médecine évacuante, et qui renaissent aussi longtemps que dure la maladie. Ces matières s'offrent souvent au vrai médecin comme des symptômes morbides, et l'aident à tracer le tableau de la maladie, dont il se sert ensuite pour chercher un agent médicinal homœopathique propre à guérir celle-ci.

Mais les partisans actuels de l'ancienne école ne veulent plus être regardés comme ayant pour but, dans leurs traitements, d'expulser des principes morbifiques matériels. Ils donnent aux évacuations nombreuses et variées qu'ils emploient le nom de méthode dérivative, et prétendent ne faire en cela qu'imiter la nature de l'organisme malade, qui, dans ses efforts pour rétablir la santé, juge la fièvre par la sueur et l'urine; la pleurésie par le saignement de nez, des sueurs et des crachats muqueux; d'autres maladies par le vomissement, la diarrhée et le flux de sang; les douleurs articulaires par des ulcérations aux jambes; l'angine par la salivation ou par des métastases et des abcès qu'elle fait naître dans des parties éloignées du siége du mal.

D'après cela, ils croient n'avoir rien de mieux à faire qu'à imiter la nature, et prennent des voies détournées dans le traitement de la plupart des maladies. Aussi, marchant sur les traces de la force vitale malade abandonnée à elle-même, procèdent-ils d'une manière indirecte (1)

(1) Au lieu d'éteindre le mal promptement, sans délai et sans épuiser les forces, comme fait l'homœopathie, à l'aide de puissances

en appliquant des irritations hétérogènes plus fortes sur des parties éloignées du siége de la maladie, et provoquant, ordinairement même, entretenant des évacuations par les organes qui diffèrent le plus des tissus affectés, afin de détourner en quelque sorte le mal vers cette nouvelle localité.

Cette dérivation a été et est encore une des principales méthodes curatives de l'école régnante jusqu'à ce jour.

En imitant ainsi la nature médicatrice, suivant l'expression employée par d'autres, ils cherchent à exciter violemment, dans les parties qui sont les moins malades et qui peuvent le mieux supporter la maladie médicamenteuse, des symptômes nouveaux qui, sous l'apparence de crises et la forme d'évacuations, doivent, suivant eux, dériver la maladie primitive (1), afin qu'il soit permis aux forces médicatrices de la nature d'opérer peu à peu la résolution (2).

médicinales dynamiques dirigées contre les points malades de l'organisme.

(1) Comme si l'on pouvait dériver quelque chose d'immatériel ! Ainsi, c'est pour ainsi dire une matière morbifique, quelque subtile d'ailleurs qu'on la suppose.

(2) Les maladies médiocrement aiguës sont les seules qui aient coutume de se terminer d'une manière paisible quand elles ont atteint le terme de leur cours naturel, soit qu'on emploie des remèdes allopathiques qui n'aient pas trop d'énergie, soit qu'on s'abstienne de tout moyen semblable. La force vitale, en se ranimant, substitue alors peu à peu l'état normal à l'état anormal, qui s'est affaibli graduellement. Mais, dans les maladies fort aiguës et dans les chroniques, qui forment l'immense majorité de celles auxquelles l'homme est sujet, cette ressource manque tant à la grossière nature qu'à l'ancienne école : là, les efforts spontanés de la force vitale et les procédés imitatifs de l'allopathie sont impuissants pour amener une résolution; tout au plus peut-il en résulter une trêve de courte durée, pendant laquelle

Les moyens dont ils se servent pour parvenir à ce but sont l'emploi de substances qui poussent à la sueur et aux urines, les émissions sanguines, les sétons et cautères, mais de préférence les irritants du canal alimentaire propres à déterminer des évacuations, soit par le haut, soit par le bas, irritants dont les derniers ont aussi reçu les noms d'apéritifs et de dissolvants (1).

Au secours de cette méthode dérivative on en appelle une autre qui a beaucoup d'affinité avec elle, et qui consiste à mettre en usage des irritants antagonistes : les tissus de laine sur la peau, les bains de pieds, les nauséabonds, les tourments de la faim imposés à l'estomac et au canal intestinal, les moyens qui excitent de la douleur, de l'inflammation et de la suppuration dans des parties voisines ou éloignées, comme les sinapismes, les vésicatoires, le garou, les sétons, les cautères, la pommade d'Autenrieth, le moxa, le fer rouge, l'acupuncture, etc. En cela, on suit encore les traces de la grossière nature, qui, livrée à elle-même, cherche à se débarrasser de la maladie dynamique par des douleurs qu'elle fait naître dans des régions éloignées du corps, par des métastases et des abcès, par des éruptions cutanées ou des ulcères suppurants, et dont tous les efforts à cet égard sont inutiles quand il s'agit d'une affection chronique.

Ce n'est donc point un calcul raisonné, mais seulement une indolente imitation qui a mis l'ancienne école sur la voie de ces méthodes indirectes, tant dérivative qu'antagoniste, et l'a conduite à des procédés si peu

l'ennemi réunit ses forces, pour reparaître tôt ou tard plus terrible que jamais.

(1) Cette expression annonce aussi qu'on supposait cependant la présence d'une matière morbifique à dissoudre et à expulser.

efficaces, si affaiblissants et si nuisibles, dans le but d'apaiser ou d'écarter les maladies pendant quelque temps, mais en substituant un mal plus fâcheux à l'ancien. Un pareil résultat peut-il donc être appelé guérison ?

La médecine ordinaire regardait les moyens que la nature de l'organisme emploie pour se soulager, chez les malades qui ne font usage d'aucun médicament, comme des modèles parfaits à imiter. Mais *elle se trompait beaucoup*. Les efforts misérables et extrêmement incomplets que la force vitale fait pour se porter secours à soi-même dans les maladies aiguës, sont un spectacle qui doit exciter l'homme à ne pas se contenter d'une stérile compassion et à déployer toutes les ressources de son intelligence, afin de mettre un terme, par une guérison réelle, à ces tourments que s'impose elle-même la nature. Si la force vitale ne peut point guérir homœopathiquement une maladie déjà existante dans l'organisme par la provocation d'une autre maladie nouvelle et *semblable* à celle-ci (§§ 43-46), ce qui en effet est bien rarement à sa disposition (§ 50), et si l'organisme, privé de tous les secours du dehors, reste seul chargé de triompher d'une maladie qui vient d'éclater (sa résistance est tout à fait impuissante dans les affections chroniques), nous ne voyons qu'efforts douloureux et souvent dangereux pour sauver le malade à quelque prix que ce soit, efforts dont il n'est par rare que la mort soit le résultat.

N'apercevant point ce qui se passe dans l'économie, chez l'homme bien portant, le créateur de toutes choses ayant soustrait une semblable notion à ses créatures, nous ne pouvons pas voir davantage ce qui s'y opère quand la vie est troublée. Les opérations qui ont lieu

dans les maladies ne s'annoncent que par les changements perceptibles, par les symptômes, au moyen desquels seuls notre organisme peut exprimer les troubles survenus dans son intérieur, de sorte que, dans chaque cas donné, nous n'apprenons même pas quels sont, parmi les symptômes, ceux qui sont dus à l'action primitive de la maladie et ceux qui ont pour origine les réactions au moyen desquelles la force vitale cherche à se tirer du danger. Les uns et les autres se confondent ensemble sous nos yeux, et ne nous offrent qu'une image réfléchie au dehors de tout l'ensemble du mal intérieur, puisque les efforts infructueux par lesquels la vie abandonnée à elle-même cherche à faire cesser la maladie sont aussi des souffrances de l'organisme tout entier. Voilà pourquoi les évacuations que la nature excite ordinairement à la fin des maladies dont l'invasion a été brusque, et que l'on appelle crises, font souvent plus de mal que de bien.

Ce que la force vitale fait dans ces prétendues crises et la manière dont elle l'accomplit, sont des mystères pour nous, aussi bien que tous les actes intérieurs qui ont lieu dans l'économie organique de la vie. Ce qui est certain, cependant, c'est que, dans le cours de ces efforts, il y a *plus ou moins des parties souffrantes qui se trouve sacrifié* pour sauver le reste. Ces opérations de la force vitale combattant une maladie aiguë uniquement d'après les lois de la constitution organique du corps, et non d'après les inspirations d'une pensée réfléchie, ne sont, la plupart du temps, qu'une sorte d'allopathie. Afin de débarrasser, par une crise, les organes primitivement affectés, elle augmente l'activité des organes sécrétoires, vers lesquels dérive ainsi l'affection des

premiers ; il survient des vomissements, des diarrhées, des flux d'urine, des sueurs, des abcès, etc., et la force nerveuse, attaquée dynamiquement, cherche en quelque sorte à se décharger par des produits matériels.

La nature de l'homme, abandonnée à elle-même, ne peut se sauver des maladies aiguës que par la destruction et le sacrifice d'une partie de l'organisme même, et si la mort ne s'ensuit pas, l'harmonie de la vie et de la santé ne peut se rétablir que d'une manière lente et incomplète.

La grande faiblesse dont les organes qui ont été exposés aux atteintes du mal et même le corps entier restent atteints après cette guérison spontanée, la maigreur, etc., prouvent assez l'exactitude de ce qui vient d'être avancé.

En un mot, toute la marche des opérations par lesquelles l'organisme cherche à se débarrasser seul des maladies dont il est atteint, ne fait voir à l'observateur, qu'un tissu de souffrances et ne lui montre rien qu'il puisse ou qu'il doive imiter, s'il veut exercer réellement l'art de guérir.

On s'est borné à suivre la marche de l'instinctive nature dans les efforts qu'elle tente, efforts couronnés d'un succès faible, seulement dans les maladies aiguës peu intenses. On n'a fait qu'imiter la puissance vitale conservatrice abandonnée à elle-même, qui, reposant uniquement sur les lois organiques du corps, n'agit non plus qu'en vertu de ces lois, sans raisonner et réfléchir ses actes. On a copié la grossière nature, qui ne peut pas, comme un chirurgien intelligent, rapprocher les lèvres béantes d'une plaie et les réunir par première intention ; qui, dans une fracture, est impuissante, quelque quan-

tité de matière osseuse qu'elle fasse épancher, pour redresser et affronter les deux bouts de l'os; qui, ne sachant pas lier une artère blessée, laisse un homme plein de vie et de force succomber à la perte de tout son sang; qui ignore l'art de ramener à sa situation normale la tête d'un os déplacée par l'effet d'une luxation, et rend même en très-peu de temps la réduction impossible à la chirurgie par le gonflement qu'elle excite dans les alentours; qui, pour se débarrasser d'un corps étranger violemment introduit dans la cornée transparente, détruit l'œil entier par la suppuration; qui, dans une hernie étranglée, ne sait briser l'obstacle que par la gangrène et la mort; qui, enfin, dans les maladies dynamiques, rend souvent par les changements de forme qu'elle leur imprime, la position du malade beaucoup plus fâcheuse qu'elle ne l'était auparavant. Il y a plus encore: cette force vitale non intelligente admet sans hésitation dans le corps les plus grands fléaux de notre existence terrestre, les sources d'innombrables maladies qui affligent l'espèce humaine depuis des siècles, c'est-à-dire les miasmes chroniques, la psore, la syphilis et la sycose. Bien loin de pouvoir débarrasser l'organisme d'un seul de ces miasmes, elle n'a pas même la puissance de l'adoucir; elle le laisse au contraire exercer tranquillement ses ravages jusqu'à ce que la mort vienne fermer les yeux du malade, souvent après de longues et tristes années de souffrances.

Comment l'ancienne école, qui se dit rationnelle, a-t-elle pu, dans une chose aussi importante que la guérison, dans une œuvre qui exige tant de méditation et de jugement, prendre cette aveugle force vitale pour son institutrice, pour son guide unique, imiter sans réflexion les

actes indirects et révolutionnaires qu'elle accomplit dans les maladies, la suivre enfin comme le meilleur et le plus parfait des modèles, tandis que la raison, ce don magnifique de la Divinité, nous a été accordée pour pouvoir surpasser la force vitale dans les secours à porter à nos semblables ?

Lorsque la médecine dominante, appliquant ainsi, comme elle a coutume de le faire, ses méthodes antagoniste et dérivative, qui reposent uniquement sur une imitation irréfléchie de l'énergie grossière, automatique et sans intelligence qu'elle voit déployer à la vie, attaque des organes innocents, et leur inflige des douleurs plus aiguës que celles de la maladie contre laquelle elles sont dirigées, ou, ce qui arrive la plupart du temps, les oblige à des évacuations qui dissipent en pure perte les forces et les humeurs, son but est de détourner, vers la partie qu'elle irrite, l'activité morbide que la vie déployait dans les organes primitivement affectés, et ainsi de déraciner violemment la maladie naturelle, en provoquant une *maladie plus forte, d'une autre espèce*, sur un point qui avait été ménagé jusqu'alors, c'est-à-dire en se servant de moyens indirects et détournés qui épuisent les forces et entraînent la plupart du temps de la douleur (1).

(1) L'expérience journalière montre combien cette manœuvre réussit peu dans les maladies chroniques. *C'est dans le plus petit nombre des cas qu'a lieu la guérison.* Mais oserait-on se vanter d'avoir remporté une victoire si, au lieu d'attaquer son ennemi en face et à armes égales, et de terminer le différend par sa mort, on se bornait à incendier le pays derrière lui, à lui couper toute retraite, à tout détruire autour de lui ? On réussit bien, par de tels moyens, à briser le courage de son adversaire ; mais on n'atteint point au but pour cela ; l'ennemi n'est pas anéanti, il est encore là, et quand il aura pu ravitail-



Il est vrai que, par ces fausses attaques, la maladie, quand elle est aiguë, et que par conséquent son cours ne peut être de longue durée, se transporte sur des parties éloignées et non semblables à celles qu'elle occupait d'abord ; mais elle n'est point guérie. Il n'y a rien dans ce traitement révolutionnaire qui se rapporte d'une manière directe et immédiate aux organes primitivement malades, et qui mérite le titre de *guérison*. Si l'on s'était abstenu de ces atteintes fâcheuses portées à la vie du reste de l'organisme, on aurait souvent vu la maladie aiguë se dissiper seule, d'une manière même plus rapide, en laissant moins de souffrances après elle, en causant un moindre épuisement des forces. On ne peut d'ailleurs mettre ni le procédé suivi par la grossière nature, ni sa copie allopathique, en parallèle avec le traitement homœopathique, direct et dynamique, qui, ménageant les forces, éteint la maladie d'une manière immédiate et rapide.

Mais, dans l'immense majorité des maladies, dans les affections chroniques, ces traitements perturbateurs, débilitants et indirects de l'ancienne école ne produisent presque jamais aucun bien. Leur effet se borne à suspendre pour un petit nombre de jours tel ou tel symptôme incommode, qui revient aussitôt que la nature s'est accoutumée à l'irritation éloignée ; la maladie renaît plus fâcheuse,

ler ses magasins, il redressera de nouveau la tête, plus farouche qu'il n'était auparavant. L'ennemi, dis-je, n'est point anéanti, mais le pauvre pays, tout innocent qu'il est de la querelle, est tellement ruiné, qu'il ne pourra s'en relever de longtemps. Voilà ce qui arrive à l'allopathie, dans les maladies chroniques, lorsque, sans guérir la maladie, elle ruine et détruit l'organisme par des attaques indirectes contre d'innocents organes éloignés du siége de cette dernière. Voilà les résultats, dont elle n'a pas sujet de tirer vanité.

parce que les douleurs antagonistes (1) et d'imprudentes évacuations ont affaibli l'énergie de la force vitale.

Tandis que la plupart des allopathistes, imitant d'une manière générale les efforts salutaires de la grossière nature livrée à ses propres ressources, introduisaient ainsi dans la pratique ces dérivations soi-disant utiles, que chacun variait au gré des indications suggérées par ses propres idées, d'autres, visant à un but plus élevé encore, *favorisaient de tout leur pouvoir la tendance que la force vitale montre, dans les maladies, à se débarrasser par des évacuations et des métastases antagonistes,* cherchaient en quelque sorte à la soutenir en activant ces dérivations et ces évacuations, et s'imaginaient pouvoir d'après cette conduite s'arroger le titre de ministres de la nature.

Comme il arrive assez souvent, dans les maladies chroniques, que les évacuations provoquées par la nature procurent quelque peu de soulagement dans des cas de douleurs aiguës, de paralysies, de spasmes, etc., l'ancienne école s'imagina que le vrai moyen de guérir les maladies, était de favoriser, d'entretenir ou même d'augmenter ces évacuations. Mais elle ne s'aperçut pas que toutes ces prétendues évacuations critiques produites par

(1) Quel résultat favorable ont jamais eu ces cautères si souvent employés, qui répandent au loin leur odeur? Si, dans les premiers quinze jours, tant qu'ils ne causent point encore beaucoup de douleurs, ils semblent, par antagonisme, diminuer légèrement une maladie chronique, plus tard, quand le corps s'est habitué à la douleur, ils n'ont plus d'autre effet que d'affaiblir le malade et d'ouvrir ainsi un champ plus vaste à l'affection chronique. Se trouverait-il donc encore, au XIXe siècle, des médecins qui regarderaient ces exutoires comme des égouts par lesquels s'échappe la matière peccante ? On serait presque tenté de le croire.

la nature abandonnée à elle-même ne procurent dans les maladies chroniques qu'un soulagement palliatif et de courte durée, et que, loin de contribuer à la véritable guérison, elles aggravent au contraire le mal intérieur primitif, par la consommation qu'elles font des forces et des humeurs. Jamais on n'a vu de pareils efforts d'une nature grossière procurer le rétablissement durable d'un malade ; jamais ces évacuations excitées par l'organisme (1) n'ont guéri de maladie chronique. Au contraire, dans tous les cas de ce genre, on voit, après une courte amélioration, dont la durée va toujours en diminuant, l'affection primitive s'aggraver manifestement, et les accès revenir plus fréquents et plus forts, quoique les évacuations ne discontinuent point. De même, quand la nature, abandonnée à ses propres moyens dans les affections chroniques internes qui compromettent la vie, ne sait se porter secours qu'en provoquant l'apparition de symptômes locaux externes, afin de détourner le danger des organes indispensables à l'existence, en le reportant par métastase sur ceux qui ne le sont pas, ces efforts d'une force vitale énergique, mais sans intelligence, sans réflexion, sans prévoyance, n'aboutissent à rien moins qu'à un amendement réel, à la guérison ; ce ne sont que des palliations, de courtes suspensions imposées à la maladie interne, aux dépens d'une grande partie des humeurs et des forces, sans que l'affection primitive ait rien perdu de sa gravité. Ils peuvent, tout au plus, sans le concours d'un véritable traitement homœopathique, retarder la mort, qui est inévitable.

(1) Les évacuations provoquées par l'art ne l'ont jamais fait non plus.

L'allopathie de l'ancienne école, non contente d'exagérer beaucoup les efforts de la grossière nature, en donnait une très-fausse interprétation. S'imaginant à tort qu'ils sont vraiment salutaires, elle cherchait à les favoriser, à leur donner un plus grand développement, dans l'espoir de parvenir ainsi à détruire le mal tout entier et à procurer une guérison radicale. Lorsque, dans une maladie chronique, la force vitale paraissait amender tel ou tel symptôme fâcheux de l'état intérieur, par exemple au moyen d'un exanthème humide, alors le soi-disant ministre de la nature appliquait un épispastique ou tout autre exutoire sur la surface suppurante qui s'était établie, pour tirer de la peau une quantité d'humeur plus grande encore, et aider ainsi la nature à guérir en éloignant du corps le principe morbifique. Mais tantôt, quand l'action du moyen était trop violente, la dartre déjà ancienne, et le sujet trop irritable, l'affection externe augmentait beaucoup, sans profit pour le mal primitif, et les douleurs, devenues plus vives, ravissaient le sommeil au malade, diminuaient ses forces, souvent même déterminaient l'apparition d'un érysipèle fiévreux de mauvais caractère; tantôt, lorsque le remède agissait avec plus de douceur sur l'affection locale, encore récente peut-être, il exerçait une sorte d'homœopathisme externe sur le symptôme local que la nature avait fait naître à la peau pour soulager l'affection interne, renouvelait ainsi cette dernière, à laquelle se rattachait un plus grand danger, et exposait la force vitale, par cette suppression du symptôme local, à en provoquer de plus fâcheux sur quelque partie noble. Il survenait en remplacement une ophthalmie redoutable, la surdité, des spasmes d'estomac, des convulsions épileptiques, des accès de suffocation,

des attaques d'apoplexie, des maladies mentales, etc. (1).

La même prétention d'aider la force vitale dans ses efforts curatifs, portait le ministre de la nature, quand la maladie faisait affluer le sang dans les veines du rectum ou de l'anus (hémorrhoïdes borgnes), à recourir aux applications de sangsues, souvent en grand nombre, afin d'ouvrir une issue au sang de ce côté. L'émission sanguine procurait un court amendement, quelquefois trop léger pour mériter qu'on en parlât; mais elle affaiblissait le corps, et donnait lieu à une congestion plus forte encore vers l'extrémité du canal intestinal, sans apporter la moindre diminution au mal primitif.

Dans presque tous les cas où la force vitale malade cherchait à évacuer un peu de sang par le vomissement, l'expectoration, etc., afin de diminuer la gravité d'une affection interne dangereuse, on s'empressait de prêter main-forte à ces prétendus efforts salutaires de la nature, et on tirait du sang de la veine en abondance; ce qui n'était jamais sans inconvénient par la suite, et affaiblissait manifestement le corps.

Lorsqu'un malade était sujet à de fréquentes nausées, sous prétexte d'entrer dans les vues de la nature, on lui prodiguait des vomitifs, qui jamais ne faisaient de bien, mais souvent entraînaient des suites fâcheuses, des accidents graves, la mort même.

Quelquefois la force vitale, pour apaiser un peu le mal interne, provoque des engorgements froids dans les glandes extérieures. Le ministre de la nature croit bien servir sa divinité en amenant ces tumeurs à suppuration par

(1) Ce sont là les suites naturelles de la suppression des symptômes locaux dont il s'agit, suites que le médecin allopathiste regarde souvent comme des maladies tout à fait différentes et nouvelles.

toutes sortes de frictions et d'applications échauffantes, pour ensuite plonger l'instrument tranchant dans l'abcès parvenu à maturité, et faire écouler la matière peccante au dehors. Mais l'expérience a mille et mille fois appris quels sont les maux interminables qui, presque sans exception, résultent de cette pratique.

Comme l'allopathiste a vu souvent de grandes souffrances être un peu soulagées, dans les maladies chroniques, par des sueurs nocturnes survenues spontanément ou par certaines déjections naturelles de matières liquides, il se croit appelé à suivre ces indications de la nature ; il pense même devoir seconder le travail de la nature, c'est-à-dire de la force vitale inintelligente, en prescrivant, dans toutes les maladies chroniques, un traitement sudorifique complet, ou l'usage continué pendant plusieurs années de ce qu'il appelle des laxatifs doux, afin de débarrasser plus sûrement le malade de l'affection qui le tourmente. Mais cette conduite de sa part n'a jamais qu'un résultat contraire, c'est-à-dire qu'elle aggrave toujours la maladie primitive.

Cédant à l'empire de cette opinion qu'il a embrassée sans examen, malgré son défaut absolu de fondement, l'allopathiste continue à seconder (1) les efforts de la

(1) Il n'est pas rare, cependant, que l'ancienne école se permette une marche inverse, c'est-à-dire que, quand les efforts de la force vitale tendant à soulager le mal interne par des évacuations ou par la provocation de symptômes locaux à l'extérieur, portent évidemment préjudice au malade, elle déploie contre eux tout l'appareil de ses répercussifs : qu'ainsi elle combatte les douleurs chroniques, l'insomnie et les diarrhées anciennes, par l'opium à fortes doses, le vomissement par des potions effervescentes, les sueurs fétides des pieds par des pédiluves froids et des fomentations astringentes, les exanthèmes par des préparations de plomb et de zinc, les hémorrhagies utérines par des injections de vinaigre, les sueurs coliquatives par le

force vitale malade, à exagérer même les dérivations et évacuations, qui ne conduisent jamais au but, mais bien à la ruine des malades, sans s'apercevoir que toutes les affections locales, évacuations et apparentes dérivations, qui sont des effets provoqués et entretenus par la force vitale abandonnée à ses propres ressources afin de soulager un peu la maladie primitive, font elles-mêmes partie de l'ensemble des symptômes de la maladie, contre la totalité desquels il n'y aurait eu de remède véritable et expéditif qu'un médicament choisi d'après l'analogie des phénomènes déterminés par son action sur l'homme bien portant, ou, en d'autres termes, qu'un remède homœopathique.

Comme tout ce que la grossière nature opère pour se soulager dans les maladies, soit aiguës, soit surtout chroniques, est déjà fort imparfait, et constitue même déjà une maladie, on doit bien penser que les efforts de l'art travaillant dans le sens même de cette imperfection, pour en accroître les résultats, nuisent encore davantage, et que, du moins dans les maladies aiguës, ils ne peuvent remédier à ce que les tentatives de la nature ont de défectueux, puisque le médecin, hors d'état de suivre les voies cachées par lesquelles la force vitale accomplit ses

petit-lait aluné, les pollutions nocturnes par une grande quantité de camphre, les accès de chaleur au corps et au visage par le nitre, les acides végétaux et l'acide sulfurique, les saignements de nez par le tamponnement des narines avec des bourdonnets imbibés d'alcool ou de liqueurs astringentes, les ulcères aux membres inférieurs par les oxydes de zinc et de plomb, etc. Mais des milliers de faits attestent combien sont tristes les résultats de cette pratique. L'adepte de l'ancienne école se vante, de vive voix et par écrit, d'exercer une médecine rationnelle et de rechercher la cause des maladies, pour guérir toujours radicalement. Or, le voilà ici qui ne combat qu'un symptôme isolé, et toujours au grand détriment du malade.

crises, ne saurait opérer qu'à l'extérieur, par des moyens énergiques, dont les effets sont moins bienfaisants que ceux de la nature livrée à elle-même, mais, en revanche, plus perturbateurs et plus funestes. Car ce soulagement incomplet que la nature parvient à procurer par des dérivations et des crises, il ne peut point y arriver en suivant la même route ; il reste encore, quoi qu'il fasse, bien au-dessous de ce misérable secours, qu'au moins la force vitale abandonnée à ses propres ressources a la faculté de porter.

On a cherché, en scarifiant la membrane pituitaire, à produire des saignements de nez imitant les hémorrhagies nasales naturelles, pour apaiser, par exemple, les accès d'une céphalalgie chronique. Sans doute on pouvait ainsi tirer assez de sang des narines pour affaiblir le malade ; mais le soulagement était ou nul ou bien moindre que celui qui avait eu lieu dans un autre temps, lorsque, de son propre mouvement, la force vitale instinctive avait fait couler seulement quelques gouttes de sang.

Une de ces sueurs ou diarrhées dites critiques, que la force vitale, sans cesse agissante, excite à la suite d'une incommodité soudaine provoquée par le chagrin, la frayeur, un refroidissement, une courbature, a bien plus d'efficacité pour dissiper, momentanément au moins, les souffrances aiguës du malade, que tous les sudorifiques ou purgatifs d'une officine, qui ne font que rendre plus malade. L'expérience journalière ne permet pas d'en douter.

Cependant, la force vitale, qui ne peut agir par elle-même que d'une manière conforme à la disposition organique de notre corps, sans intelligence, sans réflexion, sans jugement, ne nous a point été donnée pour que

nous la regardions comme le meilleur guide à suivre dans la guérison des maladies, ni, moins encore, pour que nous imitions servilement les efforts incomplets et maladifs qu'elle fait pour ramener la santé, en y ajoutant même des actes plus contraires que les siens au but qu'on se propose d'atteindre, pour que nous nous épargnions les frais d'intelligence et de réflexion nécessaires à la découverte du véritable art de guérir, enfin pour que nous mettions à la place du plus noble de tous les arts humains une mauvaise copie des secours peu efficaces que la grossière nature est en état de donner, quand on l'abandonne à ses seules ressources en donnant à cette pratique le nom de médecine rationnelle.

Quel homme de bon sens voudrait l'imiter dans ses efforts conservateurs ? Ces efforts sont précisément la maladie elle-même, et c'est la force vitale morbidement affectée qui crée la maladie qu'on aperçoit ! L'art doit donc de toute nécessité augmenter le mal quand il l'imite dans ses procédés, ou susciter des dangers quand il supprime ses efforts. Or l'allopathie fait l'un et l'autre. Et c'est là ce qu'elle appelle une médecine rationnelle !

Non ! cette force innée chez l'homme, qui dirige la vie de la manière la plus parfaite pendant la santé, dont la présence se fait sentir également dans toutes les parties de l'organisme, dans la fibre sensible comme dans la fibre irritable, et qui est le ressort infatigable de toutes les fonctions normales du corps, n'a point été créée pour se porter secours à elle-même dans les maladies, pour exciter une médecine digne d'imitation. *Non ! la vraie médecine, œuvre de réflexion et de jugement, est une création de l'esprit humain, qui, lorsque la force vitale instinctive, automatique et incapable de raisonnement, a été*

entraînée par la maladie à des actions anormales, sait, au moyen d'un médicament homœopathique, lui imprimer une modification morbide analogue, mais un peu plus forte, de manière que la maladie naturelle ne puisse plus influer sur elle, qu'elle en soit débarrassée, et qu'après la disparition, qui ne se fait pas attendre longtemps, de la nouvelle maladie provoquée par le médicament, maladie qui est plus forte et semblable à la maladie naturelle et contre laquelle la force vitale déploie toute son énergie, elle revienne aux conditions de l'état normal, à sa destination de présider au maintien de la santé, sans avoir souffert, durant cette conversion, aucune atteinte douloureuse ou capable de l'affaiblir. La médecine homœopathique enseigne les moyens d'arriver à ce résultat.

Un assez grand nombre de malades traités d'après les méthodes de l'ancienne école qui viennent d'être passées en revue, échappaient à leurs maladies, non pas dans les cas chroniques (non vénériens), mais dans les cas aigus, qui présentent moins de danger. Cependant, ils n'y parvenaient que par des détours si pénibles, et d'une manière souvent si imparfaite, qu'on ne pouvait dire qu'ils fussent redevables de leur guérison à l'influence d'un art doux dans ses procédés. Dans les circonstances où le danger n'avait rien de bien pressant, tantôt on se contentait de réprimer les maladies aiguës par des émissions sanguines ou par la suppression de leurs principaux symptômes, au moyen d'un palliatif énantiopathique (*contraria contrariis*), tantôt aussi on les suspendait par des irritants et révulsifs appliqués sur des points autres que l'organe malade, jusqu'à ce que le cours de leur révolution naturelle fût achevé, c'est-à-dire qu'on leur opposât des moyens détournés entraînant une déperdition

de forces et d'humeurs. En agissant ainsi, la plus grande partie de ce qui était nécessaire pour écarter entièrement la maladie et réparer les pertes éprouvées par le sujet, restait à faire à la force conservatrice de la vie. Celle-ci avait donc à triompher et du mal aigu naturel, et des suites d'un traitement mal dirigé. C'était elle qui, dans certains cas désignés par le hasard seul, avait à déployer sa propre énergie pour ramener les fonctions à leur rhythme normal, ce qu'elle n'opérait souvent qu'avec peine, d'une manière incomplète, et non sans accidents de nature diverse.

Il est douteux que cette marche, suivie par la médecine actuelle dans les maladies aiguës, abrége ou facilite réellement un peu le travail auquel la nature doit se livrer pour amener la guérison, puisque ni l'allopathie ni la nature ne peuvent agir d'une manière directe, puisque les méthodes dérivative et antagoniste de la médecine ne sont propres qu'à porter une atteinte plus profonde à l'organisme et à entraîner une plus grande perte de forces.

L'ancienne école a encore une autre méthode curative, celle qu'on appelle excitante et fortifiante (1), et qui procède à l'aide de substances dites excitantes, nervines, toniques, confortantes, fortifiantes. On a lieu d'être surpris qu'elle ose tirer vanité de cette méthode.

Est-elle jamais parvenue à dissiper la faiblesse qu'engendre et entretient ou augmente si souvent une maladie chronique, en prescrivant, ainsi qu'elle l'a fait tant de fois, le vin du Rhin ou celui de Tokay? Comme cette

(1) Elle est, à proprement parler, énantiopathique, et je reviendrai encore sur son compte dans le texte de l'ORGANON (§ 59).

méthode ne pouvait guérir la maladie chronique, source de la faiblesse, les forces du malade baissaient d'autant plus qu'on lui faisait prendre plus de vin, parce qu'à des excitations artificielles, la force vitale oppose un relâchement pendant la réaction.

A-t-on jamais vu le quinquina, ou les substances disparates qui portent le nom collectif d'amers, redonner des forces dans ces cas, qui sont si fréquents? Ces produits végétaux, qu'on prétendait être toniques et fortifiants en toutes circonstances, n'avaient-ils pas, de même que les préparations martiales, la prérogative d'ajouter souvent de nouveaux maux aux anciens, par suite de leur action morbifique propre, sans pouvoir faire cesser la faiblesse dépendante d'une ancienne maladie inconnue?

Les onguents nervins, ou les autres topiques spiritueux et balsamiques, ont-ils jamais diminué d'une manière durable, ou même seulement momentanée, la paralysie commençante d'un bras ou d'une jambe, qui procède, comme il arrive si souvent, d'une maladie chronique, sans que celle-ci ait été guérie? Les commotions électriques et galvaniques ont-elles jamais eu d'autre résultat, en pareille circonstance, que de rendre peu à peu plus intense et finalement totale la paralysie de l'irritabilité musculaire et de l'excitabilité nerveuse (1)?

(1) Un pharmacien avait une pile voltaïque dont les décharges modérées amélioraient pour quelques heures la situation des personnes atteintes de dureté d'ouïe. Bientôt ces secousses demeuraient sans effet, et l'on était obligé, pour obtenir le même résultat, de les rendre plus fortes, jusqu'à ce qu'à leur tour celles-ci devinssent inefficaces. Après quoi les plus violentes avaient bien encore, dans les

Les excitants et aphrodisiaques tant vantés, l'ambre gris, la teinture de cantharides, les truffes, les cardamomes, la cannelle et la vanille, ne finissent-ils pas constamment par convertir en une impuissance totale l'affaiblissement graduel des facultés viriles, dont la cause est, dans tous les cas, un miasme chronique inaperçu ?

Comment peut-on se vanter d'une acquisition de force et d'excitation qui dure quelques heures, quand le résultat qui s'ensuit amène à demeure l'état contraire, d'après les lois de la nature de tous les palliatifs ?

Le peu de bien que les excitants et fortifiants procurent aux personnes traitées de maladies aiguës d'après l'ancienne méthode, est mille et mille fois surpassé par les inconvénients qui résultent de leur usage dans les maladies chroniques.

Quand l'ancienne médecine ne sait comment s'y prendre pour attaquer une maladie chronique, elle use en aveugle des médicaments qu'elle désigne sous le nom d'altérants. Elle a recours aux mercuriaux, au calomélas, au sublimé corrosif, à l'onguent mercuriel, redoutables moyens qu'elle estime par-dessus tout, jusque dans les maladies non vénériennes, et qu'elle dispense avec tant de prodigalité, qu'elle fait agir pendant si longtemps sur le corps du malade, que la santé finit par être ruinée de fond en comble. Elle détermine, il est vrai, de grands changements ; mais ces changements ne sont jamais favorables, et constamment la santé se trouve détruite sans ressource par un métal qui est pernicieux au plus

commencements, la faculté de rendre l'ouïe pour quelques heures aux malades, mais finissaient par les laisser en proie à une surdité absolue.

haut degré toutes les fois qu'on ne sait pas le placer à propos.

Lorsque, dans toutes les fièvres intermittentes épidémiques, souvent répandues sur de vastes contrées, elle prescrit à hautes doses le quinquina, qui ne guérit homœopathiquement que la véritable fièvre intermittente des marais, en admettant même que la psore ne s'y oppose point, elle donne une preuve palpable de sa conduite légère et inconsidérée, puisque ces fièvres affectent un caractère différent chaque fois pour ainsi dire qu'elles se représentent, et qu'en conséquence elles réclament presque chaque fois aussi un autre remède homœopathique, dont une très-petite dose, unique ou répétée, suffit alors pour les guérir radicalement en quelques jours. Comme ces maladies reviennent par accès périodiques, comme l'ancienne école ne voit autre chose que le type dans toutes les fièvres intermittentes, comme enfin elle ne connaît et ne veut connaître d'autre fébrifuge que le quinquina, elle s'imagine que, pour guérir ces fièvres, il lui suffit d'en éteindre le type par des doses accumulées de quinquina ou de quinine, ce que l'instinct irréfléchi, mais ici bien inspiré, de la force vitale cherche souvent pendant des mois entiers à empêcher. Mais le malade, dupé par ce traitement fallacieux, ne manque jamais, après qu'on a supprimé le type de sa fièvre, d'éprouver des souffrances plus vives que celles qui lui étaient causées par cette fièvre elle-même. Il devient blême et asthmatique, ses hypochondres semblent étreints par une ligature, il perd l'appétit, son sommeil n'est jamais calme, il n'a ni force ni courage, l'enflure s'empare souvent de ses jambes, de son ventre, même de son visage et de ses mains. Il quitte ainsi l'hôpital, guéri, à ce

qu'on prétend, et fort souvent des années d'un traitement homœopathique pénible sont ensuite nécessaires, non pas même pour le rendre à la santé, mais seulement pour l'arracher à la mort.

L'ancienne école tire vanité de ce qu'avec le secours de la valériane, qui en pareil cas agit comme moyen antipathique, elle parvient à dissiper pour quelques heures la morne stupeur dont les fièvres nerveuses sont accompagnées. Mais comme le résultat qu'elle obtient n'a pas de durée, comme elle est obligée d'accroître incessamment la dose de valériane pour ranimer le malade pendant quelques instants, elle ne tarde pas à voir les plus fortes doses mêmes ne plus produire le résultat qu'elle espère, tandis que la réaction déterminée par une substance dont l'impression stimulante n'est qu'un simple effet primitif, paralyse entièrement la force vitale, et dévoue le malade à une mort prochaine, que ce traitement prétendu rationnel rend inévitable. Cependant l'école ne voit pas qu'elle tue à coup sûr en pareil cas, et elle n'attribue la mort qu'à la malignité de la maladie.

Un palliatif peut-être plus redoutable encore est la digitale pourprée, dont l'école régnante se montre si fière, quand elle veut ralentir le pouls dans les maladies chroniques. La première dose de ce moyen puissant, qui agit ici d'une manière énantiopathique, diminue assurément le nombre des pulsations artérielles pendant quelques heures; mais le pouls ne tarde pas à reprendre sa vitesse. On augmente la dose, pour obtenir qu'il se ralentisse encore un peu, ce qui a lieu en effet, jusqu'à ce que des doses de plus en plus fortes n'opèrent plus rien de semblable, et que, pendant la réaction, qu'on finit par ne pouvoir plus empêcher, la vitesse du pouls soit bien

supérieure à ce qu'elle était avant l'administration de la digitale : le nombre des pulsations s'accroît alors à tel point qu'on ne peut plus les compter, le malade n'a plus le moindre appétit, il a perdu toutes ses forces, en un mot il est devenu un véritable cadavre. Nul de ceux qu'on traite ainsi n'échappe à la mort, si ce n'est pour tomber dans une maladie incurable (1).

Voilà comment l'allopathiste dirigeait ses traitements. Mais les malades étaient obligés de se ployer à cette triste nécessité, puisqu'ils n'auraient rien trouvé de mieux chez les autres médecins, qui tous avaient puisé leur instruction à la même source.

La cause fondamentale des maladies chroniques non vénériennes et les moyens capables de les guérir demeuraient inconnus à ces praticiens, qui se pavanaient de leurs cures dirigées, suivant eux, contre les causes, et du soin qu'ils disaient prendre de remonter, dans leur diagnostic, à la source de ces affections (2). Comment auraient-ils pu guérir le nombre immense des maladies chroniques avec leurs méthodes indirectes, imparfaites et dangereuses imitations des efforts d'une force vitale automatique, imitations qui n'ont point été destinées à

(1) Et cependant l'un des coryphées de l'ancienne école, Hufeland, vante encore la digitale pour remplir cette indication. « Personne ne niera, dit-il, que la trop grande énergie de la circulation ne puisse être apaisée par la digitale » L'expérience journalière nie que cet effet puisse être obtenu d'une manière durable de la part d'un remède énantiopathique héroïque.

(2) C'est en vain qu'Hufeland veut faire honneur à sa vieille école de se livrer à cette recherche; car on sait qu'avant la publication de mon *Traité des maladies chroniques* (deuxième édition, Paris, 1846, 3 vol. in-8), l'allopathie avait ignoré pendant vingt-cinq siècles la vraie source de ces affections. N'avait-elle donc pas dû leur en assigner une autre, qui était fausse?

devenir des modèles de la conduite à tenir en médecine?

Ils regardaient ce qu'ils croyaient être le caractère du mal comme la cause de la maladie, et, d'après cela, dirigeaient leurs prétendues cures radicales contre le spasme, l'inflammation (pléthore), la fièvre, la faiblesse générale et partielle, la pituite, la putridité, les obstructions, etc., qu'ils s'imaginaient écarter à l'aide de leurs antispasmodiques, antiphlogistiques, fortifiants, excitants, antiseptiques, fondants, résolutifs, dérivatifs, évacuants, et autres moyens antagonistes, qui ne leur étaient eux-mêmes connus que d'une manière superficielle.

Mais des indications si vagues ne suffisent pas pour trouver des remèdes qui soient d'un véritable secours, et moins que partout ailleurs dans la matière médicale de l'ancienne école, qui, comme je l'ai fait voir ailleurs(1), ne reposait la plupart du temps que sur de simples conjectures et sur des conclusions tirées des effets obtenus dans les maladies.

On procédait d'une manière tout aussi hasardeuse, quand, se laissant guider par des indications bien plus hypothétiques encore, on agissait contre le manque ou la surabondance d'oxygène, d'azote, de carbone ou d'hydrogène dans les humeurs, contre l'exaltation ou la diminution de l'irritabilité, de la sensibilité, de la nutrition, de l'artérialité, de la vénosité ou de la capillarité, contre l'asthénie, etc., sans connaître aucun moyen d'atteindre à des buts si fantastiques. C'était là de l'ostentation. C'étaient des cures, mais qui ne tournaient point à l'avantage des malades.

(1) Voyez, dans les *Études de médecine homœopathique*, Paris, 1855, t. I, le chapitre *Examen des sources de la matière médicale ordinaire.*

Mais toute apparence même de traitement rationnel des maladies disparait dans l'usage consacré par le temps, et même érigé en loi, d'associer ensemble des substances médicamenteuses différentes et, pour la plupart, inconnues dans leur action, pour constituer ce qu'on appelle une *recette* ou une *formule.* On place en tête de cette formule, sous le nom de *base*, un médicament qui n'est cependant point connu par rapport à l'étendue de ses effets médicinaux, mais qu'on croit devoir vaincre le caractère principal attribué à la maladie par le médecin ; on y joint, comme *adjuvants*, une ou deux substances non moins inconnues sous le point de vue de la manière dont elles affectent l'organisme, et qu'on destine, soit à remplir quelque indication accessoire, soit à corroborer l'action de la base ; puis on ajoute un prétendu *correctif*, dont on ne connait pas davantage la vertu médicinale proprement dite ; on mêle le tout ensemble, en y faisant encore entrer parfois un sirop ou une eau distillée possédant également des propriétés médicamenteuses à part, et l'on s'imagine que chacun des ingrédients de ce mélange, jouera dans le corps malade, le rôle qui lui est assigné par la pensée du médecin, sans se laisser ni troubler ni induire en erreur par les autres choses dont il est accompagné, ce à quoi on ne peut raisonnablement pas s'attendre. L'un de ces ingrédients détruit l'autre, en totalité ou en partie, dans sa manière d'agir, ou lui donne, ainsi qu'au reste, un nouveau mode d'action auquel on n'avait pas songé, de sorte que l'effet sur lequel on comptait ne peut point avoir lieu. Souvent l'inexplicable énigme des mélanges produit ce qu'on n'attendait ni ne pouvait attendre, une nouvelle modification de la maladie, qui ne s'aperçoit

point au milieu du tumulte des symptômes, mais devient permanente quand on prolonge l'usage de la recette, par conséquent, une maladie factice, qui s'ajoute à la maladie originelle, une aggravation de la maladie primitive ; ou si le malade ne fait point usage longtemps de la même recette, si on lui en donne une ou plusieurs autres, composées d'ingrédients différents, il en résulte au moins l'accroissement de la faiblesse, parce que les substances qui sont prescrites dans un pareil sens ont généralement peu ou point de rapport direct à la maladie primitive, et ne font qu'attaquer sans utilité les points sur lesquels ses atteintes ont le moins porté.

Quand bien même l'action sur le corps humain de tous les médicaments serait connue (et le médecin qui formule la recette ne connaît souvent pas celle de la centième partie d'entre eux), en mêler ensemble plusieurs, dont certains même sont déjà très-composés, et dont chacun doit différer beaucoup des autres sous le rapport de son énergie spéciale, dans l'intention que ce mélange inconcevable soit pris par le malade à doses copieuses et souvent répétées, et prétendre qu'un tel mélange doive produire un effet curatif déterminé, c'est là une absurdité qui révolte tout homme sans prévention et accoutumé à réfléchir (1). Le résultat est naturellement en contradic-

(1) Il s'est trouvé jusque dans l'école ordinaire des hommes qui ont reconnu l'absurdité de mélanges des médicaments, quoique eux-mêmes suivissent cette éternelle routine condamnée par leur raison. Ainsi, Herz s'exprime de la manière suivante (*Journal de Hufeland*, II, p. 33) : « S'agit-il de faire cesser l'état inflammatoire, nous n'em-« ployons seuls ni le nitre, ni le sel ammoniac, ni les acides végétaux, « mais nous mêlons ordinairement ensemble plusieurs antiphlogis-« tiques, ou bien nous les faisons alterner les uns avec les autres. « Est-il question de résister à la putridité, il ne nous suffit pas,

tion avec ce qu'on espère d'une manière si positive. Des changements surviennent, sans contredit ; mais il n'y en

« pour atteindre à ce but, d'administrer en grande quantité un des « antiseptiques connus, le quinquina, les acides minéraux, l'arnica, « la serpentaire, etc.; nous aimons mieux en joindre plusieurs en- « semble, comptant davantage sur le résultat de leur action combinée; « ou bien, par ignorance de ce qui conviendrait le mieux, dans le cas « présent, nous accumulons des choses disparates, et nous laissons au « hasard le soin de faire produire, par l'une ou par l'autre, le soula- « gement que nous avons en vue. C'est ainsi qu'il est rare qu'on « excite la sueur, qu'on purifie le sang, qu'on résolve des obstructions, « qu'on provoque l'expectoration, et même que l'on détermine la « purgation, à l'aide d'un seul moyen. Nos formules, pour arriver à « ce résultat, sont toujours compliquées, elles ne sont presque jamais « simples et pures; aussi ne peut-on point les considérer comme *des « expériences relatives aux effets des diverses substances qui entrent dans « leur composition*. A la vérité, dans nos formules, nous établissons « doctoralement une hiérarchie entre les moyens, et nous appelons « *base* celui auquel nous confions, à proprement parler, l'effet, don- « nant aux autres les noms d'*adjuvants*, de *correctifs*, etc. Mais il est « évident que l'arbitraire a fait en grande partie les frais de cette « classification. Les adjuvants contribuent tout aussi bien à l'effet « total que la base, quoique, faute d'échelle, nous ne puissions déter- « miner leur degré de participation. L'influence des correctifs sur les « vertus des autres moyens ne peut pas non plus être tout à fait in- « différente; ils doivent les augmenter, les diminuer, ou leur impri- « mer une autre direction. Le changement salutaire que nous déter- « minons à l'aide d'une pareille formule doit donc être toujours « considéré comme le résultat de tout l'ensemble de son contenu, et « nous n'en pouvons jamais rien conclure qui ait trait à l'activité « spéciale de chacun des ingrédients dont elle se compose. Nous sa- « vons trop peu ce qu'il y a d'essentiel à connaître dans tous les mé- « dicaments, et nos connaissances sont trop bornées à l'égard des « affinités qu'ils déploient peut-être par centaines quand on les mêle « les uns avec les autres, pour que nous puissions dire avec certitude « quels seront le mode et le degré d'énergie de la substance même la « plus indifférente en apparence, quand elle aura été introduite dans « le corps humain, combinée avec d'autres substances. De même l'in- « fluence du *correctif* sur l'action des autres agents ne peut être in- « différente; elle doit augmenter leur puissance, la modifier ou lui

a point un seul qui soit bon, qui soit conforme au but, ils sont tous ou nuisibles ou mortels.

Je serais bien curieux de savoir laquelle de ces manœuvres exécutées en aveugle dans le corps de l'homme malade on serait tenté d'appeler une *guérison !*

On ne doit attendre la guérison que de ce qui reste encore de force vitale au malade après qu'on a ramené cette force à son rhythme normal d'activité par un médicament approprié. Vainement se flatterait-on de l'obtenir en exténuant le corps selon les préceptes de l'art. Cependant, l'ancienne école ne sait opposer aux affections chroniques que des moyens propres à martyriser les malades, à épuiser les humeurs et les forces, à raccourcir la vie ! Peut-elle donc sauver quand elle détruit ? Mérite-t-elle le titre d'art de guérir ? Elle agit *lege artis*, de la manière la plus opposée au but, et elle fait, on serait tenté de croire avec intention, le contraire précisément de ce qu'il faudrait exécuter? Peut-on donc la préconiser? Doit-on la souffrir plus longtemps ?

Dans ces derniers temps elle s'est surpassée elle-même sous le point de vue de sa cruauté envers les malades et de l'absurdité de ses actions Tout observateur impartial

« donner une autre direction, de sorte que nous sommes obligés de « regarder les effets curatifs d'un semblable mélange, comme la ré« sultante de l'action combinée des divers médicaments qui le compo« sent. Nous ne pouvons donc jamais faire une expérience pure sur « l'action de l'un de ces agents pris en particulier. Dans le fait, nous « sommes encore plus ignorants sur ce qu'il y a de réellement utile à « connaître dans l'action des médicaments, et aussi sur les nombreu« ses modifications que cette action éprouve lorsque l'agent est mé« langé avec d'autres substances. Il nous est donc impossible d'avoir « quelque certitude relativement à l'activité déployée par un de ces « agents si mal connu en lui-même, lorsqu'il aura été introduit dans « l'organisme en même temps que d'autres substances. »

doit en convenir, et des médecins même sortis de son propre sein, comme Kruger-Hansan, se sont vus contraints, par l'éveil de leur conscience, d'en faire publiquement l'aveu.

Il était temps que la sagesse du divin Créateur et conservateur des hommes mît fin à ces abominations, à ces tortures, et qu'elle fît apparaître une médecine inverse, qui, au lieu d'épuiser les humeurs et les forces par des vomitifs, des purgatifs, des bains chauds, des sudorifiques ou des sialagogues, de verser à flots le sang indispensable à la vie, de torturer par des moyens douloureux, d'ajouter sans cesse de nouvelles maladies aux anciennes, et de rendre enfin celles-ci incurables par l'usage prolongé d'héroïques médicaments inconnus qui, au lieu de guérir les malades, ajoutent à leurs maux des affections médicinales incurables dans leur action, en un mot, d'atteler les bœufs derrière la charrue en faisant usage de palliatifs choisis d'après la fausse maxime *contraria contrariis*, et de frayer impitoyablement une large voie à la mort comme le fait la routine, ménageât autant que possible les forces des malades, et les menât aussi doucement que promptement à une guérison durable, avec le secours d'un petit nombre d'agents simples, parfaitement connus, choisis d'après le principe *similia similibus curantur*, et administrés à des doses minimes. Il était temps qu'elle fît découvrir l'homœopathie.

EXEMPLES DE GUÉRISONS HOMOEOPATHIQUES OPÉRÉES INVOLONTAIREMENT PAR DES MÉDECINS DE L'ANCIENNE ÉCOLE.

L'observation, la méditation et l'expérience m'ont fait trouver qu'à l'inverse des préceptes tracés par l'allopa-

thie, la marche à suivre pour obtenir de véritables guérisons, *douces, promptes, certaines et durables*, consiste à choisir, dans chaque cas individuel de maladie, *un médicament capable de produire par lui-même une affection semblable à celle qu'il doit guérir.*

Cette méthode homœopathique n'avait été enseignée par personne avant moi; personne ne l'avait mise en pratique. Mais si elle seule est conforme à la vérité, comme chacun pourra s'en convaincre avec moi, on doit s'attendre à ce que, bien qu'elle ait été si longtemps méconnue, chaque siècle en offre cependant des traces palpables (1). C'est en effet ce qui a lieu.

Dans tous les temps, les maladies qui ont été guéries d'une manière réelle, prompte, durable et manifeste, par des médicaments, et qui n'ont point dû leur guérison à ce qu'il s'est rencontré quelque autre circonstance favorable, à ce que la maladie aiguë avait accompli sa révolution naturelle, ou enfin à ce que les forces du corps avaient repris peu à peu la prépondérance pendant un traitement allopathique ou antipathique (car être guéri directement diffère beaucoup d'être guéri par une voie indirecte), ces maladies, dis-je, ont cédé, quoique à l'insu du médecin, à un remède homœopathique, c'est-à-dire ayant le pouvoir de susciter par lui-même un état morbide semblable à celui dont il procurait la disparition.

Il n'est pas jusqu'aux guérisons réelles opérées à l'aide

(1) Car la vérité est éternelle comme la Divinité elle-même. Les hommes peuvent la négliger pendant longtemps, mais le moment arrive enfin où, pour l'accomplissement des décrets de la Providence, ses rayons percent le nuage des préjugés, et répandent sur le genre humain une clarté bienfaisante que rien désormais ne peut éteindre.

de médicaments composés, et dont les exemples sont d'ailleurs fort rares, dans lesquelles on ne reconnaisse que le remède dont l'action dominait celle des autres était toujours de nature homœopathique.

Mais cette vérité s'offre à nous plus évidente encore dans certains cas, où les médecins, violant l'usage qui n'admet que des mélanges de médicaments formulés sous forme de recettes, ont guéri promptement à l'aide d'un médicament simple. On voit alors avec surprise que la guérison fut toujours l'effet d'une substance médicinale capable de produire elle-même une affection semblable à celle dont le malade était atteint, quoique le médecin ne sût pas ce qu'il faisait, et n'agît ainsi que dans un moment d'oubli des préceptes de son école. Il donnait un remède dont la thérapeutique reçue lui aurait prescrit d'administrer précisément le contraire, et c'était par là *seulement* que ses malades guérissaient avec promptitude.

Je vais rapporter ici quelques exemples de ces guérisons homœopathiques, qui trouvent leur interprétation claire et précise dans la doctrine aujourd'hui reconnue et vivante de l'homœopathie, mais qu'il ne faut point regarder comme des arguments en faveur de cette dernière, attendu qu'elle n'a besoin ni d'appui ni de soutien (1).

(1) Si, dans les cas dont le récit va être fait, les doses de médicaments ont dépassé celle que prescrit la médecine homœopathique, il a dû s'ensuivre tout naturellement le danger qu'entraînent en général les hautes doses d'agents homœopathiques. Cependant diverses circonstances, qu'on ne peut pas toujours découvrir, font qu'il arrive assez souvent à des doses même très-considérables de remèdes homœopathiques de procurer la guérison, sans causer de préjudice notable, soit que la substance végétale ait perdu de son énergie, soit

Déjà l'auteur du traité des Épidémies attribué à Hippocrate (1), parle d'un choléra-morbus rebelle à tous les remèdes, qu'il guérit uniquement au moyen de l'hellébore blanc, substance qui cependant excite par elle-même le choléra, comme l'ont vu Foreest, Ledel, Reimann et plusieurs autres (2).

La suette anglaise, qui se montra pour la première fois en 1485, et qui, plus meurtrière que la peste elle-même, enlevait d'abord, au témoignage de Willis, quatre-vingt-dix-neuf malades sur cent, ne put être domptée qu'au moment où l'on apprit à donner des sudorifiques aux malades. Depuis cette époque, il y eut peu de personnes qui en moururent, ainsi que Sennert (3) en fait la remarque.

Un flux de ventre, qui durait depuis plusieurs années, qui menaçait d'une mort inévitable, et contre lequel tous les médicaments étaient restés sans effet, fut à la grande surprise de Fischer (4), et non à la mienne, guéri d'une

qu'il survienne des évacuations abondantes ayant pour résultat de détruire la plus grande partie de l'effet du remède, soit enfin que l'estomac ait reçu en même temps d'autres substances capables de contre-balancer la force des doses par l'action antidotique qu'elles exercent.

(1) *Œuvres complètes d'Hippocrate*, trad. par Littré, Paris, 1846, t. V, *des Épidémies*. Liv. V, pag. 211.

(2) P. Foreest, XVIII, *obs.* 44. — Ledel, *Misc. nat. cur.*, déc. III, ann. 1, obs. 65. — Reimann, *Bresl. Samml.*, 1724, p. 535. — C'est avec intention que, dans cet exemple et dans tous les suivants, je n'ai point rapporté mes propres observations ni celles de mes élèves sur les propriétés spéciales de chaque médicament, mais seulement celles des médecins des temps passés. Mon but, en agissant ainsi, a été de faire voir que la médecine homœopathique aurait pu être trouvée avant moi.

(3) *De febribus*, IV, cap. 15.

(4) Dans Hufeland's *Journal fuer praktische Heilkunde*, X, iv, p. 127.

manière rapide et durable par un purgatif qu'administra un empirique.

Murray, que je choisis entre tant d'autres, et l'expérience journalière, rangent le vertige, les nausées et l'anxiété parmi les principaux symptômes que produit le tabac. Or ce fut précisément de vertiges, de nausées et d'anxiété que Diemerbroeck (1) se débarrassa par l'usage de la pipe, quand il vint à être attaqué de ces symptômes au milieu des soins qu'il donnait aux victimes des maladies épidémiques de la Hollande.

Les effets nuisibles que quelques écrivains, Georgi entre autres (2), attribuent à l'usage de l'*Agaricus muscarius* chez les habitants du Kamtschatka, et qui consistent en tremblements, convulsions, épilepsie, sont devenus salutaires entre les mains de C. G. Whistling (3), qui a employé ce champignon avec succès contre les convulsions accompagnées de tremblement, et entre celles de J. C. Bernhardt (4), qui s'en est également servi avec avantage dans une espèce d'épilepsie.

La remarque faite par Murray (5), que l'huile d'anis calme les maux de ventre et les coliques venteuses causées par les purgatifs, ne nous surprend pas, sachant que J. P. Albrecht (6) a observé des douleurs d'estomac produites par ce liquide, et P. Foreest (7) des coliques violentes dues également à son action.

(1) *Tractatus de peste*, Amsterdam, 1665, p. 273.
(2) *Beschreibung aller Nationen des russischen Reiches*, p. 78, 267, 281, 321, 329, 352.
(3) *Diss. de virt. agaric. musc.*, Iéna, 1718, p. 13.
(4) *Chym. Vers. und Erfahrungen*, Leipsick, 1754, obs. 5, p. 324. — GRUNER, *De viribus agar. musc.*, Iéna, 1778, p. 13.
(5) *Apparatus medicaminum*, I, p. 429, 430.
(6) *Misc. nat. cur.*, dec. II, ann. 8, obs. 169.
(7) *Observat. et curationes*, lib. 21.

Si F. Hoffmann vante la mille-feuille dans plusieurs hémorrhagies; si G. E. Stahl, Buchwald et Loeseke ont trouvé ce végétal utile dans le flux hémorrhoïdal excessif; si Quarin et les rédacteurs du Recueil de Breslau parlent d'hémoptysies dont il a procuré la guérison; si enfin Thomasius, au rapport de Haller, l'a employé avec succès dans la métrorrhagie, ces cures se rapportent évidemment à la faculté dont jouit la plante de provoquer par elle-même des flux de sang et l'hématurie, comme l'a observé G. Hoffmann (1), et surtout de provoquer le saignement de nez, ainsi que Bockler (2) l'a constaté.

Scovolo (3), parmi beaucoup d'autres, a guéri une émission douloureuse d'urine purulente au moyen de la busserole: ce qui n'aurait pu avoir lieu, si cette plante n'avait pas le pouvoir d'exciter par elle-même des ardeurs en urinant, avec émission d'urine glaireuse, ainsi que Sauvages (4) l'a reconnu.

Quand bien même les nombreuses expériences de Stoerck, Marges, Planchon, Dumonceau, F. C. Junker, Schinz, Ehrmann et autres n'auraient point établi que le colchique guérit une espèce d'hydropisie, on devrait déjà s'attendre à cette propriété de sa part, d'après la faculté spéciale qu'il possède de diminuer la sécrétion rénale, tout en provoquant des envies continuelles d'uriner, et de donner lieu à l'écoulement d'une petite quantité d'urine d'un rouge ardent, ainsi que l'ont vu Stoerck (5) et de Berge (6). Il est évident aussi que la guérison d'un

(1) *De medicam. offic.*, Leyde, 1738.
(2) *Cynosura mat. med. cont.*, p. 552.
(3) Dans Girardi, *De uva ursi*, Padoue, 1764.
(4) *Nosolog.*, III, p. 200.
(5) *Lib. de colchico*, Vienne, 1763, p. 12.
(6) *Journal de Médecine*, Paris, 1763, XXII, p. 506.

asthme hypochondriaque, effectuée par Goeritz (1) au moyen du colchique, et celle d'un asthme compliqué d'hydrothorax, opérée par Stoerck (2), à l'aide de cette même substance, sont fondées sur la faculté homœopathique qu'elle possède de provoquer par elle-même l'asthme et la dyspnée, effets de sa part dont de Berge (3) a constaté la réalité.

Muralto (4) a vu, ce dont on peut encore se convaincre tous les jours, que le jalap, indépendamment de coliques, cause une grande inquiétude et beaucoup d'agitation. Tout médecin familier avec les vérités de l'homœopathie trouvera donc naturel que de cette propriété découle celle que G. W. Wedel lui attribue avec raison (5) de calmer souvent les tranchées qui agitent et font crier les jeunes enfants, et de procurer un sommeil tranquille à ces petits êtres.

On sait, ainsi qu'il est suffisamment attesté par Murray, Hillary et Spielmann, que les feuilles de séné occasionnent des coliques, qu'elles produisent, d'après G. Hoffmann (6) et F. Hoffmann (7), des flatuosités et de l'agitation dans le sang (8), cause ordinaire de l'insomnie. C'est en conséquence de cette vertu homœopathique naturelle du séné que Detharding (9) a pu avec son secours

(1) A. E. Buechner, *Miscel. phys. med. mathem.*, ann. 1728, juillet, p. 1212, 1213. Erfurth, 1732.
(2) *Ibid.*, cas. 11, 13; — *contra*, cas. 4, 9.
(3) *Ibid.*, *loc. cit.*
(4) *Miscell. nat. cur.* dec. II, a. 7, obs. 112.
(5) *Opiolog.*, I, p. 1, II, p. 38.
(6) *De medicin. officin.*, lib. I, cap. 36.
(7) *Diss. de Manna*, § 16.
(8) Murray, *loc. cit.*, t. II, p. 507.
(9) *Ephem. nat. cur.*, cent. 10, obs. 76.

guérir des coliques violentes et débarrasser des malades de leurs insomnies.

Stoerck, qui possédait tant de sagacité, fut au moment de comprendre que l'inconvénient qu'il avait trouvé au dictame de provoquer parfois un flux muqueux par le vagin (1), dérivait précisément de la même source que la faculté en vertu de laquelle cette racine lui avait servi aussi à guérir une leucorrhée chronique (2).

Stoerck aurait dû également être frappé d'avoir guéri une espèce d'exanthème chronique général, humide et phagédénique, avec la clématite (3), après avoir reconnu lui-même (4) que cette plante a le pouvoir de faire naître une éruption psorique sur tout le corps.

Si l'euphraise a guéri, d'après Murray (5), la lippitude et une espèce d'ophthalmie, comment a-t-elle pu amener ce résultat, sinon par la faculté que Lobel (6) a remarquée en elle d'exciter une sorte d'inflammation des yeux ?

D'après J. H. Lange (7), la noix-muscade s'est montrée fort efficace dans les évanouissements hystériques. La cause naturelle de ce phénomène est homœopathique, et tient à ce que la noix-muscade, quand on en donne une forte dose à un homme bien portant, donne lieu, suivant J. Schmid (8) et Cullen (9), à l'émoussement des sens et à une insensiblité générale.

(1) *Lib. de flamm. Jovis*, Vienne, 1769, cap. 2.
(2) *Ibid.*, cap. 9.
(3) *Ibid.*, cap. 13.
(4) *Ibid.*, cap. 33.
(5) *Appar. medicaminum*, II, p. 221.
(6) *Stirp. adversar.*, p. 219.
(7) *Domest. Brunsvic.*, 136.
(8) *Misc. nat. cur.*, dec. II, ann. 2, obs. 120.
(9) *Traité de matière médicale*, Paris, 1790, t. II, p. 216.

L'ancienne coutume d'employer l'eau de rose à l'extérieur contre les ophthalmies, semble un témoignage tacite de l'existence d'une propriété curative des maux d'yeux dans les fleurs du rosier. Elle repose sur la vertu homœopathique qu'ont ces fleurs d'exciter par elles-mêmes une espèce d'ophthalmie, effet que J. Echtius (1), Ledel (2) et Rau (3) leur ont réellement vu produire.

Si le sumac vénéneux a la propriété, d'après de Rossi, (4) Van Mons (5), J. Monti (6), Sybel (7) et autres, de faire naître sur le corps des boutons qui peu à peu le couvrent tout entier, on conçoit aisément, d'après cela, que cette plante ait pu guérir homœopathiquement quelques espèces de dartres, comme Dufresnoy et Van Mons nous apprennent qu'elle l'a fait réellement. Qu'est-ce qui a donné au sumac vénéneux, dans un cas cité par Alderson (8), le pouvoir de guérir une paralysie des membres inférieurs, accompagnée d'affaiblissement des facultés intellectuelles, si ce n'est la faculté dont il jouit évidemment par lui-même de produire un affaissement total des forces musculaires, en égarant l'esprit du sujet au point de lui faire croire qu'il va mourir, comme l'a vu Zadig (9)?

(1) M. Adami *Vitæ germanorum medicorum*, Haidelbergæ, 1620, pag. 72.

(2) *Misc. nat. curios.*, dec. II, ann. 2, obs. 140.

(3) *Ueber den Werth der homœop. Heilverf.*, p. 73.

(4) *Obs. de nonnullis plantis quæ pro venenatis habentur.* Pise, 1767.

(5) Dans Dufresnoy, *Ueber den wurzelnden Sumach*, p. 206.

(6) *Acta Inst. Bonon.*, sc. et art. III, p. 165.

(7) Dans *Med. Annalen*, juillet 1811.

(8) Dans *Samml. aus Abh. f. pr. Ærzte*, XVIII, 1.

(9) Dans Hufeland's *Journal der prakt. Heilk.*, V, p. 3.

Selon Carrère (1), la douce-amère a guéri les plus violentes maladies causées par le refroidissement. Ce ne peut être que parce que cette herbe est très-sujette à produire, dans les temps froids et humides, des incommodités semblables à celles qui résultent d'un refroidissement, ainsi que l'ont remarqué Carrère lui-même (2) et Starcke (3). Fritze (4) a vu la douce-amère faire naître des convulsions, et de Haen (5) l'a également vue produire des convulsions accompagnées de délire. Or, des convulsions accompagnées de délire ont cédé, entre les mains de ce dernier médecin, à de petites doses de douce-amère.

On chercherait en vain, dans l'empire des hypothèses, la cause qui fait que la douce-amère s'est montrée si efficace dans une espèce de dartre, sous les yeux de Carrère (6), de Fouquet (7) et de Poupart (8); mais la simple nature, qui demande l'homœopathie pour guérir sûrement, l'a placée tout auprès de nous, dans la faculté qu'a la douce-amère d'exciter de son chef la manifestation d'une espèce de dartre. Carrère a vu l'usage de cette plante provoquer une éruption dartreuse qui couvrit le corps entier pendant quinze jours (9), une autre qui

(1) Carrère et Starcke, *Abhandl. ueber die Eigenschaft des Nachtschattens oder Bittersuesse*. Iéna, 1786, p. 20-23.

(2) *Ibid.*, p. 20-23.

(3) Dans Carrère, *ibid.*

(4) *Annalen des klinischen Institut*, III, p. 45.

(5) *Ratio medendi*, t. IV, p. 228.

(6) Carrère et Starcke, *Abhandl. ueber die Eigenschaft des Nachtschattens oder Bittersuesse*, Iéna, 1786, p. 92.

(7) Dans Razouz, *Tables nosologiques*, p. 275.

(8) *Traité des dartres*, Paris, 1782, p. 184, 192.

(9) *Loc. cit.*, p. 96.

s'établit aux mains (1) ; et une troisième qui fixa son siége aux lèvres de la vulve (2).

Ruecker (3) a vu la scrofulaire susciter une anasarque générale. C'est pour cette raison que Gataker (4) et Cirillo (5) sont parvenus avec son secours à guérir (homœopathiquement) une espèce d'hydropisie.

Boerhaave (6), Sydenham (7) et Radcliff (8) n'ont pu guérir une autre espèce d'hydropisie qu'à l'aide du sureau, parce que, comme nous l'apprend Haller (9), le sureau détermine une tuméfaction séreuse par sa seule application à l'extérieur du corps.

De Haen (10), Sarcone (11) et Pringle (12) ont rendu hommage à la vérité et à l'expérience en avouant qu'ils avaient guéri des pleurésies avec la scille, racine que sa grande âcreté devait faire proscrire dans une affection de ce genre, où le système reçu n'admet que des remèdes adoucissants, relâchants et rafraîchissants. Le point de côté n'en a pas moins disparu sous l'influence de la scille, et par suite de la loi homœopathique; car J. C. Wagner (13) avait déjà vu l'action libre de cette plante provo-

(1) Carrère et Starcke, *Abhandl. ueber die Eigenschaft, u. s. w.*, p. 149.
(2) *Ibid.*, p. 164.
(3) *Commerc. liter. Noric.*, 1731, p. 372.
(4) *Versuche und Bemerk. der Edinb. Gesellschaft*, Altenbourg, 1762, VII, p. 95, 98.
(5) *Consult. mediche*, t. III, Naples, 1738, in-f°.
(6) *Historia plantarum*, p. I, p. 207.
(7) *Opera medica*, p. 496.
(8) Dans Haller, *Arzneimittellehre*, p. 349.
(9) Vicat, *Plantes vénéneuses de la Suisse*, Yverdon, 1776, p. 123.
(10) *Ratio medendi*, p. I, p. 13.
(11) *Maladies observées à Naples*, Lyon, 1804, t. I, p. 166.
(12) *Obs. sur les maladies des armées*, Paris, 1793, p. 127.
(13) *Observationes clinicæ*, Lubeck, 1737.

quer une sorte de pleurésie et d'inflammation du poumon.

Un grand nombre de praticiens, D. Cruger, Ray, Kellner, Kaau-Boerhaave et autres (1), ont observé que la pomme épineuse (*Datura Stramonium*) excite un délire bizarre et des convulsions. C'est précisément cette faculté de sa part qui a mis les médecins en état de guérir, avec son secours, la démonionianie (2) (délire fantasque, accompagné de spasmes dans les membres) et autres convulsions, comme l'ont fait Sidren (3), et Wedenberg (4). Si, entre les mains de Sidren (5), elle a guéri deux chorées, qui avaient été déterminées, l'une par la frayeur, l'autre par la vapeur du mercure, c'est qu'elle a par elle-même la propriété d'exciter des mouvements involontaires dans les membres, comme l'ont remarqué Kaau-Boerhaave et Lobstein. Diverses observations, celles entre autres de Schenck, établissent qu'elle peut détruire la mémoire en très-peu de temps; il n'est donc pas surprenant qu'au dire de Sauvages et de Schintz, elle possède la vertu de guérir l'amnésie. Enfin Schmalz (6) est parvenu à guérir au moyen de cette plante une mélancolie qui alternait avec la manie, parce qu'au dire de Da Costa (7) elle a le pouvoir de provoquer un état de choses analogue chez l'homme sain auquel on l'administre.

(1) C. Cruger, dans *Misc. nat. cur.*, dec. III, ann. 2, obs. 88. — Kaau-Boerhaave, *Impetum faciens*, Leyde, 1745, p. 282. — Kellner, dans *Bresl. Samml.*, p. 172.

(2) *Voechschrift fuer Lækare*, VI, p. 40.

(3) *Diss. de stramonii usu in malis convulsivis*, Upsal, 1773.

(4) *Ibid.*

(5) *Diss. morborum casus*, spec. I, Ups., 1785.

(6) *Chir. und medicin. Vorfaelle*, Leipzig, 1781, p. 178.

(7) Dans Schenck, I, obs. 139.

Plusieurs médecins, comme Percival, Stahl et Quarin, ont observé que l'usage du quinquina occasionnait des pesanteurs d'estomac. D'autres ont vu cette substance produire le vomissement et la diarrhée (Morton, Friborg, Bauer et Quarin), la syncope (D. Cruger et Morton), une grande faiblesse, une sorte de jaunisse (Thomson, Richard, Stahl et C. E. Fischer), l'amertume de la bouche (Quarin et Fischer); enfin la tension du bas-ventre. Or c'est précisément lorsque ces incommodités et ces états morbides se trouvent réunis dans les fièvres intermittentes que Torti et Cleghorn recommandent de n'avoir recours qu'au seul quinquina. De même, l'emploi avantageux qu'on fait de cette écorce dans l'état d'épuisement, les digestions laborieuses et le défaut d'appétit, qui restent à la suite des fièvres aiguës, surtout quand on les a traitées par la saignée, les évacuants et les débilitants, se fonde sur la propriété qu'elle a de produire une prostration extrême des forces, d'anéantir le corps et l'âme, de rendre la digestion pénible et de supprimer l'appétit, ainsi que l'ont observé Cleghorn, Friborg, Cruger, Romberg, Stahl, Thomson et autres.

Comment aurait-on pu arrêter plus d'une fois des flux de sang avec l'ipécacuanha, ainsi que Baglivi, Barbeyrac, Gianella, Dalberg, Bergius et autres y sont parvenus, si ce médicament ne possédait pas de son chef même la faculté d'exciter des hémorrhagies, ce qu'ont en effet remarqué Murray, Scott et Geoffroy? Comment pourrait-il être aussi salutaire dans l'asthme, et surtout dans l'asthme spasmodique, qu'Akenside (1), Meyer (2),

(1) *Medical Trans.*, I, n° 7, p. 39.

(2) *Diss. de ipecac. refracta dosi usu*, p. 34.

Bang (1), Stoll (2), Fouquet (3) et Ranoë (4) nous le dépeignent, s'il n'avait pas par lui-même la faculté de produire, sans exciter aucune évacuation, l'asthme en général, et l'asthme spasmodique en particulier, que Murray (5), Geoffroy (6) et Scott (7) ont vu naître de son action sur l'économie? Peut-on exiger des preuves plus claires que les médicaments doivent être appliqués à la guérison des maladies en raison des effets morbides qu'ils produisent?

Il serait impossible de comprendre comment la fève Saint-Ignace a pu être aussi efficace dans une espèce de convulsion, que l'assurent Herrmann (8), Valentin (9) et un écrivain anonyme (10), si elle n'avait pas d'elle-même le pouvoir de provoquer des convulsions semblables, ainsi que Bergius (11), Camelli (12) et Durius (13) s'en sont convaincus.

Les personnes qui ont reçu des coups et des contusions éprouvent des points de côté, des envies de vomir, des élancements et des ardeurs dans les hypochondres, le tout accompagné d'anxiété et de tremblements, de soubresauts involontaires, semblables à ceux que provo-

(1) *Praxis medica*, p. 346.
(2) *Prælectiones*, p. 221.
(3) *Journal de médecine*, Paris, 1784, t. LXII, p. 137.
(4) Dans *Act. reg. Soc. med. Hafn.*, II, p. 163, III, p. 61.
(5) *Medic. pract. Bibl.*, p. 237.
(6) *Traité de la matière médicale*, Paris, 1757, II, p. 157.
(7) Dans *Med. comment. of Edinb.*, IV, p. 74.
(8) *Cynosura mat. med.*, II, p. 231.
(9) *Hist. simplic. reform.*, p. 195, § 4.
(10) Dans *Act. Berol.*, dec. II, vol. X, p. 12.
(11) *Materia medica*, p. 150.
(12) *Philos. Trans.*, vol. XXI, n° 250.
(13) *Miscell. nat. cur.*, dec. III, ann. 9, 10.

quent les commotions électriques, pendant la veille et pendant le sommeil, des fourmillements dans les parties sur lesquelles l'atteinte a porté, etc. Or l'arnica pouvant produire par lui-même des symptômes semblables, comme l'attestent les observations de Meza, Vicat, Crichton, Collin, Aaskow, Stoll et J. C. Lange, on conçoit sans peine que cette plante guérisse les accidents provenant d'un coup, d'une chute, d'une contusion, ainsi qu'une foule de médecins et des peuples entiers en ont fait l'expérience depuis des siècles.

Parmi les désordres que la belladone provoque chez l'homme bien portant, se trouvent des symptômes dont l'ensemble compose une image qui ressemble beaucoup à l'espèce d'hydrophobie causée par la morsure d'un chien enragé, maladie que Mayerne (1), Munch (2), Buchholtz (3) et Neimike (4) ont réellement et parfaitement guérie avec cette plante (5). Le sujet cherche en vain le

(1) *Praxeos in morbis internis syntagma alterum*, Vienne, 1697, p. 136.

(2) *Beobachtungen bey angewendeter Belladone bey den Menschen*, Stendal, 1789.

(3) *Heilsame Wirkungen der Belladone in ausgebrochener Wuth*, Erfurth, 1785.

(4) Dans J. H. Munch's *Beobachtungen*, theil. I, p. 74.

(5) S'il est arrivé souvent à la belladone d'échouer dans la rage déclarée, on ne doit pas perdre de vue qu'elle ne peut guérir ici que par sa faculté de produire des effets semblables à ceux de la maladie, et que par conséquent on n'aurait dû l'administrer qu'aux plus petites doses possible, comme tous les remèdes homœopathiques, ce qui sera démontré dans l'*Organon*. Mais la plupart du temps on l'a donnée à des doses énormes, de façon que les malades se voyaient nécessairement mourir, non de la maladie, mais du remède. Cependant, il peut bien se faire aussi qu'il existe plus d'un degré ou d'une sorte d'hydrophobie et de rage, et qu'en conséquence, suivant la diversité des symptômes, le remède homœopathique le plus convenable soit parfois la jusquiame, et parfois aussi la pomme épineuse.

sommeil ; il a la respiration gênée ; une soif ardente et accompagnée d'anxiété le dévore ; à peine lui présente-t-on des liquides qu'aussitôt il les repousse, son visage est rouge, ses yeux sont fixes et étincelants (F. C. Grimm); il éprouve de la suffocation en buvant (E. Camerarius et Sauter); en général, il est incapable de rien avaler (May, Lottinger, Sicelius, Buchave, D'Hermont, Manetti, Vicat, Cullen); il éprouve alternativement de la frayeur et des envies de mordre les personnes qui l'entourent (Sauter, Dumoulin, Buchave, Mardorf); il crache autour de lui (Sauter); il cherche à s'échapper (Dumoulin, E. Gmelin, Buchholtz); enfin son corps est dans une agitation continuelle (Boucher, E. Gmelin et Sauter). La belladone a guéri aussi des espèces de manie et de mélancolie, dans des cas rapportés par Evers, Schmucker, Schmalz, Munch père et fils et autres, parce qu'elle possède elle-même la faculté de produire certaines espèces de démences, telles que celles qui ont été signalées par Rau, Grimm, Hasenest, Mardorf, Hoyer, Dillenius et autres. Henning (1), après avoir inutilement traité pendant trois mois une amaurose avec taches bigarrées devant les yeux, par une multitude de moyens différents, vint à s'imaginer que cette affection pouvait bien être due à la goutte, dont le malade n'avait cependant jamais ressenti aucune atteinte, et fut conduit ainsi par le hasard à prescrire la belladone (2), qui procura une guérison rapide et exempte de tout inconvénient. Nul doute qu'il n'eût fait choix de ce

(1) Dans HUFELAND's *Journal*, XXV, IV, p. 70-74.

(2) Ce n'est que par conjecture qu'on a fait à la belladone l'honneur de la ranger au nombre des remèdes de la goutte. La maladie qui pourrait encore avoir quelque droit à s'arroger le nom de goutte, ne sera jamais et ne peut point être guérie par la belladone.

remède dès le principe, s'il eût su qu'on ne peut guérir qu'à l'aide de moyens produisant des symptômes semblables à ceux de la maladie, et que la belladone ne devait pas manquer, d'après l'infaillible loi de la nature, de guérir ici homœopathiquement, puisque, au témoignage de Sauter (1) et de Buchholtz (2), elle excite elle-même une sorte d'amaurose avec des taches bigarrées devant les yeux.

La jusquiame a fait disparaître, sous les yeux de Mayerne (3), Stœrck, Collin et autres, des spasmes qui avaient une grande ressemblance avec l'épilepsie. Elle a produit cet effet par la raison même qu'elle possède la faculté d'exciter des convulsions très-analogues à l'épilepsie, comme on le trouve indiqué dans les ouvrages d'E. Camerarius, C. Seliger, Hunerwolf, A. Hamilton, Planchon, Da Costa et autres.

Fothergill (4), Stœrck, Helwig et Ofterdinger ont employé la jusquiame avec succès dans certains genres d'aliénation mentale. Mais elle aurait réussi en pareil cas à un bien plus grand nombre de médecins, si l'on n'avait pas entrepris de guérir avec son secours d'autres aliénations mentales que celle qui a de l'analogie avec l'espèce d'égarement stupide que Van Helmont, Wedel, J. G. Gmelin, Laserre, Hunerwolf, A. Hamilton, Kiernander, J. Stedmann, Tozzetti, F. Faber et Wendt ont vu succéder à l'action de cette plante sur l'économie.

En réunissant les effets que ces derniers observateurs

(1) Dans Hufeland's *Journal*, XI.
(2) *Ibid.*, V, I, p. 252.
(3) *Prax. med.*, p. 23.
(4) *Mem. of the medical soc. of London*, I, p. 310, 314.

ont vu produire à la jusquiame, on forme l'image d'une hystérie parvenue à un assez haut degré. Or nous trouvons dans J. A. P. Gessner, dans Stœrck et dans les Actes des curieux de la nature (1), qu'une hystérie ayant beaucoup de ressemblance avec celle-là fut guérie par l'emploi de cette plante.

Schenkbecher (2) n'aurait jamais pu guérir avec la jusquiame un vertige qui durait depuis vingt ans, si ce végétal ne possédait pas à un haut degré la faculté de produire généralement un état analogue, ainsi que l'attestent Hunerwolf, Blom, Navier, Planchon, Sloane, Stedmann, Greding, Wepfer, Vicat et Bernigau.

Mayer Abramson (3) tourmentait depuis longtemps un maniaque jaloux avec des remèdes qui ne produisaient aucun effet sur lui, lorsqu'enfin il lui fit prendre, à titre de soporifique, de la jusquiame, qui procura une guérison rapide. S'il avait su que cette plante excite la jalousie et des manies chez les sujets bien portants, et s'il avait connu la loi homœopathique, seule base naturelle de la thérapeutique, il aurait pu dès le principe administrer la jusquiame en toute assurance, et éviter ainsi de fatiguer le malade par des remèdes qui, n'étant point homœopathiques, ne devaient lui servir à rien.

Les formules compliquées que Hecker (4) mit en usage, avec le succès le plus marqué, dans un cas de constriction spasmodique des paupières, auraient été inutiles, si un hasard heureux n'y avait fait entrer la jus-

(1) IV, obs. 8.

(2) *Von der Kinkina, Schierling, Bilsenkraut, u. s. w.*, Riga, 1769, p. 162, appendice.

(3) Dans Hufeland's *Journal*, IX, II, p. 60.

(4) *Ibid.*, I, p. 354.

quiame, qui, selon Wepfer (1), provoque une affection analogue chez les sujets bien portants.

Withering (2) ne parvint non plus à triompher d'un resserrement spasmodique du pharynx, avec impossibilité d'avaler, qu'au moment où il administra de la jusquiame, dont l'action spéciale consiste à déterminer un resserrement spasmodique du gosier, avec impossibilité d'exécuter la déglutition, effet que Tozzetti, Hamilton, Bernigau, Sauvages et Hunerwolf lui ont vu produire, et à un haut degré.

Comment serait-il possible que le camphre fût aussi salutaire que le prétend le véridique Huxham (3), dans les fièvres dites nerveuses lentes, où la chaleur est moins élevée, où la sensibilité est émoussée, et où les forces générales sont considérablement diminuées, si le résultat de son action immédiate sur le corps n'était la manifestation d'un état semblable en tout point à celui-là, ainsi que G. Alexander, Cullen et F. Hoffmann l'ont observé ?

Les vins généreux pris à petites doses guérissent homœopathiquement la fièvre inflammatoire pure. C. Crivellati (4), H. Augenius (5), A. Mondella (6) et deux anonymes (7) en ont recueilli toutes les preuves. Déjà Asclépiadès (8) avait guéri une inflammation du cerveau avec

(1) *De cicuta aquatica*, Bâle, 1716, p. 320.

(2) *Edinb. med. comment.*, dec. II, B. IV, p. 263.

(3) *Opera*, t. I, p. 172, t. II, p. 84.

(4) *Trattato dell' uso e modo di dare il vino nelle febbri acute*, Rome, 1600.

(5) *Epist.*, t. II, lib. 2, ep. 8.

(6) *Epist.*, 14, Bâle, 1538.

(7) *Eph. nat. cur.*, dec. II, ann. 2, obs. 53.—*Gazette de santé*, 1788.

(8) Cœlius Aurelianus, *de Morbis acut*, lib. I, c. 16.

une petite dose de vin. Un délire fébrile, accompagné d'une respiration stertoreuse, et ressemblant à l'ivresse profonde que le vin produit, fut guéri en une seule nuit par du vin que Rademacher (1) fit boire au malade. Est-il possible de méconnaître ici le pouvoir d'une irritation médicinale analogue ?

Une forte infusion de thé occasionne aux personnes qui n'en ont pas l'habitude, des battements de cœur et de l'anxiété : aussi, prise à petites doses, est-elle un excellent remède contre ces accidents provoqués par d'autres causes, ainsi que G. L. Rau l'a constaté (2).

Un état semblable à l'agonie, dans lequel le malade éprouvait des convulsions qui lui ôtaient la connaissance, qui alternaient avec des accès de respiration spasmodique et saccadée, parfois aussi suspirieuse et stertoreuse, et qui s'accompagnaient d'un froid glacial à la face et au corps, avec lividité des pieds et des mains, et faiblesse du pouls (état tout à fait analogue à l'ensemble des accidents que Schweikert et autres ont vus résulter de l'action de l'opium), fut d'abord traité sans succès par Stutz (3) avec l'alcali, mais guérit ensuite d'une manière rapide et durable au moyen de l'opium. Qui ne reconnait ici la méthode homœopathique, mise en jeu à l'insu de celui qui l'emploie ? L'opium produit aussi, d'après Vicat, J. C. Grimm et autres, une forte et presque irrésistible tendance au sommeil, accompagnée d'abondantes sueurs et de délire. Ce fut un motif pour Osthoff (4) de ne point l'administrer

(1) Dans Hufeland's *Journal*, XVI, I, p. 92.

(2) *Ueber den Werth der homœopath. Heilf.*, Heidelberg, 1824, p. 75.

(3) Dans Hufeland's *Journal*, X, IV.

(4) Dans *Salzb. med. chirurg. Zeitung*, 1805, III, p. 110.

dans une fièvre épidémique qui présentait des symptômes fort analogues; car le système dont il suivait les principes défendait d'y avoir recours en pareille circonstance. Cependant, après avoir épuisé inutilement tous les remèdes connus, et croyant son malade sur le point de mourir, il prit le parti de donner à tout hasard un peu d'opium, dont l'effet fut salutaire, et devait l'être effectivement d'après la loi éternelle de l'homœopathie. J. Lind (1) avoue également que l'opium enlève les pesanteurs de tête avec chaleur à la peau et manifestation difficile de la sueur, que la tête se dégage, la chaleur ardente de la fièvre disparaît, la peau s'assouplit, et une sueur abondante en baigne la surface. Mais Lind ne savait pas que cet effet salutaire de l'opium est dû à ce que, en dépit des axiomes de l'école, cette substance produit chez l'homme bien portant des symptômes morbides fort analogues à ceux-là. Il s'est trouvé néanmoins quelques médecins dans l'esprit desquels cette vérité a passé comme un éclair, mais sans y faire naître le soupçon même de la loi homœopathique. Alston (2) dit que l'opium est un moyen échauffant, mais qu'il n'est pas moins certainement propre à modérer la chaleur quand elle existe déjà. De la Guérenne (3) administra de l'opium dans une fièvre accompagnée d'un violent mal de tête, de tension et dureté du pouls, de sécheresse et âpreté à la peau, de chaleur brûlante, enfin de sueurs débilitantes dont l'exhalation difficile était continuellement interrompue par l'agitation extrême du malade. Ce moyen lui réussit; mais

(1) *Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds*, Paris, 1785, 2 vol. in-32.

(2) Dans *Edinb. Versuchen*, V, p. I, art. 12.

(3) Dans ROEMER, *Annalen der Arzneimittellehre*, I, II, p. 6.

il ne savait pas que, si l'opium avait amené un résultat avantageux, c'est parce qu'il possède la faculté de produire un état fébrile tout à fait analogue chez les personnes qui jouissent d'une bonne santé, ainsi que l'ont reconnu beaucoup d'observateurs. Dans une fièvre soporeuse où le malade, privé de la parole, était étendu, les yeux ouverts, les membres roides, le pouls petit et intermittent, la respiration gênée et stertoreuse, symptômes parfaitement semblables à ceux que l'opium lui-même peut exciter, suivant le rapport de Delacroix, Rademacher, Crumpe, Pyl, Vicat, Sauvages et beaucoup d'autres, cette substance fut la seule à laquelle C. L. Hoffmann (1) vit produire de bons effets, qui furent tout naturellement un résultat homœopathique, Wirthenson (2), Sydenham (3) et Marcus (4) sont parvenus de même à guérir des fièvres léthargiques avec l'opium. La léthargie dont de Meza (5) obtint la guérison ne put être vaincue que par cette substance, qui en pareil cas agit homœopathiquement, puisqu'elle occasionne elle-même la léthargie. Après avoir longtemps tourmenté par des remèdes inappropriés à sa situation, c'est-à-dire non homœopathiques, un homme atteint d'une maladie nerveuse opiniâtre, dont les principaux symptômes étaient l'insensibilité et l'engourdissement des bras, des cuisses et du bas-ventre, C. C. Matthaei (6) le guérit enfin par l'opium, qui, d'après Stutz, J. Young et autres, a la propriété d'exciter par lui-même des acci-

(1) Von Scharbock, *Lustseuche, u. s. w.*, Munster, 1787, p. 295.
(2) *Opii vires fibræ cordis debilitare, etc.*, Munster, 1775.
(3) *Opera*, p. 654.
(4) *Magazin fuer Therapie*, I, I, p. 7.
(5) *Act. reg. Soc. med. Hafn.*, III, p. 202.
(6) Dans Struve's *Triumph der Heilk.*, III.

dents semblables d'une grande intensité, et qui, en conséquence, comme chacun voit, n'a procuré la guérison dans cette occasion que par la voie de l'homœopathie. D'après quelle loi s'opéra la guérison d'une léthargie datant de plusieurs jours, que Hufeland obtint au moyen de l'opium (1), si ce n'est d'après celle de l'homœopathie, qu'on a méconnue jusqu'à présent? Une épilepsie ne se déclarait jamais que pendant le sommeil du malade; de Haen reconnut que ce n'était point là un sommeil naturel, mais un assoupissement léthargique, avec respiration stertoreuse, tout à fait semblable à celui que l'opium suscite chez les sujets bien portants; ce ne fut qu'à l'aide de l'opium qu'il le transforma en un sommeil sain et véritable, dans le même temps qu'il débarrassa le malade de son épilepsie (2). Comment serait-il possible que l'opium, qui, au su de chacun, est de toutes les substances végétales celle dont l'administration à petites doses produit la constipation la plus forte et la plus opiniâtre, fût cependant un des remèdes sur lesquels on dût le plus compter dans les constipations qui mettent la vie en danger, si ce n'était en vertu de la loi homœopathique tant méconnue, c'est-à-dire si la nature n'avait point destiné les médicaments à vaincre les maladies naturelles par une action spéciale de leur part qui consiste à produire une affection analogue? Cet opium, dont la première impression est si puissante pour resserrer le ventre, Tralles (3) a reconnu aussi en lui l'unique moyen de salut dans un cas qu'il avait inutilement traité jusque-là par des évacuants et autres moyens non appropriés à la circonstance.

(1) Dans Hufeland's *Journal*, XII, I.
(2) *Ratio medendi*, V, p. 126.
(3) *Opii usus et abusus*, sect. II, p. 260.

Lentilius (1) et G. W. Wedel (2), Wirthenson, Bell, Heister et Richter (3) ont également constaté l'efficacité de l'opium, même administré seul, dans cette maladie. Bohn s'était convaincu aussi par expérience que les opiacés pouvaient seuls débarrasser les entrailles de leur contenu dans la colique appelée *miserere* (4) ; et le grand F. Hoffmann, dans les cas les plus dangereux de ce genre, ne s'en rapportait qu'à l'opium combiné avec la liqueur anodine (5). Toutes les théories contenues dans les deux cent mille volumes de médecine qui pèsent sur la terre, pourraient-elles nous donner une explication rationnelle de ce fait et de tant d'autres semblables, elles qui sont tout à fait étrangères à la loi thérapeutique de l'homœopathie ? Sont-ce leurs doctrines qui nous conduisent à la découverte de cette loi naturelle si franchement exprimée dans toutes les guérisons vraies, rapides et durables, savoir que, quand on applique les médicaments au traitement des maladies, il faut prendre pour guide la ressemblance des effets qu'ils produisent chez l'homme bien portant avec les symptômes de ces affections ?

Rave (6) et Wedekind (7) ont arrêté des métrorrhagies inquiétantes avec le secours de la sabine, qui, chacun le sait, détermine des hémorrhagies utérines et par suite l'avortement chez les femmes bien portantes. Pourrait-on méconnaître ici la loi homœopathique, celle qui prescrit de guérir *similia similibus* ?

(1) *Eph. nat. cur.*, dec. III, ann. 1, App., p. 131.
(2) *Opiologia*, p. 120.
(3) *Anfangsgründe der Wundarzneykunde*, V, § 328. — *Chronische Krankheiten*, Berlin, 1816, II, p. 220.
(4) *De officio medici.*
(5) *Medicin. rat. System*, t. IV, p. II, p. 297.
(6) *Beobachtungen und Schluesse*, II, p. 7.
(7) Dans Hufeland's *Journal*, X, I, p. 77.

Le musc serait-il à peu près spécifique dans les espèces d'asthme spasmodique auxquelles on a donné le nom de Millard, s'il n'avait par lui-même la propriété d'occasionner des suffocations spasmodiques sans toux, comme l'a remarqué F. Hoffmann (1)?

Est-il possible que la vaccine garantisse de la petite vérole autrement que d'une manière homœopathique? car, sans parler d'autres grands traits de ressemblance qui existent souvent entre ces deux maladies, elles ont cela de commun, qu'elles ne peuvent se manifester qu'une seule fois dans le cours de la vie, qu'elles laissent des cicatrices également profondes, qu'elles déterminent toutes deux la tuméfaction des glandes axillaires, une fièvre analogue, une rougeur inflammatoire autour de chaque bouton, enfin l'ophthalmie et les convulsions. La vaccine détruirait même la variole qui vient d'éclater, c'est-à-dire guérirait cette affection déjà existante, si la petite vérole ne l'emportait pas sur elle en intensité. Il ne lui manque donc, pour produire cet effet, que l'excès d'énergie qui, d'après la loi naturelle, doit coïncider avec la ressemblance homœopathique pour que la guérison puisse s'effectuer (§ 152). La vaccine, considérée comme moyen homœopathique, ne peut donc avoir d'efficacité que quand on l'emploie avant l'apparition, dans le corps, de la petite vérole, qui est plus forte qu'elle. De cette manière elle provoque une maladie fort analogue à la variole, par conséquent homœopathique, après le cours de laquelle le corps humain qui, dans la règle, ne peut être attaqué qu'une seule fois d'une maladie de ce genre, se trouve

(1) *Med. ration System*, III, p. 92.

désormais à l'abri de toute contagion semblable (1).

On sait que la rétention d'urine est un des accidents les plus ordinaires et les plus pénibles que produisent les cantharides. Ce point a été suffisamment établi par J. Camerarius, Baccius, Fabrice de Hilden, Foreest, J. Lanzoni, Van der Wiel et Werlhoff (2). Les cantharides, administrées à l'intérieur avec précaution, doivent par conséquent être un remède homœopathique très-salutaire dans les cas analogues de dysurie douloureuse. Or, c'est ce qu'elles sont effectivement (3). Sans compter tous les médecins grecs, qui, au lieu de notre cantharide, employaient le *Meloe cichorii* de Fabricius, Fabrice d'Aquapendente, Capo di Vacca, Riedlin, Th. Bartholin (4), Young (5), Smith (6), Raymond (7), de Meza (8), Brisbane (9) et autres, ont guéri parfaitement avec des cantharides des ischuries fort douloureuses qui n'étaient point dues à un obstacle mécanique. Sydenham a vu ce moyen produire les meilleurs effets dans des cas du même genre ; il le vante beaucoup, et il l'eût volontiers employé, si les tra-

(1) Cette guérison homœopathique anticipée (qu'on appelle préservation ou prophylaxie) nous paraît possible aussi dans quelques autres cas. Ainsi, nous pensons qu'en portant sur soi du soufre pulvérisé, on peut se préserver de la gale des ouvriers en laine, et qu'en prenant une dose de belladone aussi faible que possible, on se garantit de la fièvre scarlatine.

(2) Voyez mes *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis*, Leipzig, 1805, I, p. 83.

(3) Voyez les observations de MM. Bouillaud, Vernois, Morel-Lavallée (*Bulletin de l'Académie de médecine*, Paris, 1847, t. XII, p. 744, 779, 812).

(4) *Epist.* 4, p. 345.

(5) *Philos. Trans.*, n° 280.

(6) *Medic. Communications*, II, p. 505.

(7) Dans *Auserles. Abhandl. fuer prakt. Aerzte*, III, p. 460.

(8) *Act. reg. soc. med. Hafn.*, II, p. 302.

(9) *Auserles. Faelle*, Altenb., 1776.

ditions de l'école qui, se croyant plus sage que la nature, prescrit des adoucissants et des relâchants en pareille circonstance, ne l'eussent détourné, contre sa propre conviction, de mettre en usage le remède qui est spécifique ou homœopathique (1). Dans la gonorrhée inflammatoire récente, où Sachs de Lewenheim, Hannæus, Bartholin, Lister, et, avant eux tous, Werlhoff, ont administré les cantharides à très-petites doses avec un plein succès, cette substance a manifestement enlevé les symptômes les plus graves, qui commençaient à se déclarer (2). Elle a produit cet effet en vertu de la propriété dont elle jouit, d'après le témoignage de presque tous les observateurs, d'occasionner une ischurie douloureuse, l'ardeur d'urine, l'inflammation de l'urèthre (Wendt), et même, par sa simple application à l'extérieur, une sorte de gonorrhée inflammatoire (3).

L'usage du soufre à l'intérieur cause assez souvent, chez les personnes irritables, un ténesme accompagné quelquefois de douleurs dans le bas-ventre et de vomissements comme l'atteste Walther (4). C'est en vertu de cette propriété dévolue au soufre qu'on a pu (5), par son

(1) *Opera medica*, édit. Reichel, t. II, p. 124.

(2) Je dis « les symptômes les plus graves, qui commençaient à se déclarer, » parce que le reste du traitement exige d'autres considérations ; car, bien qu'il y ait des gonorrhées si légères qu'elles disparaissent bientôt d'elles-mêmes, et presque sans secours, il s'en trouve d'autres beaucoup plus graves, celle principalement qui est devenue plus commune depuis les campagnes des Français, et qui se communique par le coït, comme la maladie chancreuse, quoiqu'elle soit d'une nature tout à fait différente. — Voyez l'ouvrage de Hahnemann, *Traité des maladies vénériennes*, dans *Études de médecine homœopathique*, Paris, 1855, t. I.

(3) Wichmann, *Auswahl aus den Nurnberger gelehrten Unterhaltungen*, I, p. 249.

(4) *Prog. de sulphure et marte.* Leipzig, 1743, p. 5.

(5) *Med. national Zeitung*, 1798, p. 153.

moyen, guérir des affections dyssentériques, un ténesme hémorrhoïdal, d'après Werlhoff (1), et, suivant Rave (2), des coliques occasionnées par des hémorrhoïdes. Il est connu que les eaux de Tœplitz, comme toutes les autres eaux sulfureuses tièdes et chaudes, provoquent l'apparition d'un exanthème qui ressemble beaucoup à la gale des ouvriers en laine. Or, c'est justement cette vertu homœopathique qui les rend propres à guérir diverses éruptions psoriques. Qu'y a-t-il de plus suffoquant que la vapeur du soufre? C'est cependant la vapeur du soufre en combustion que Bucquet (3) cite comme le moyen qu réussit le mieux à ranimer les personnes asphyxiées par quelque autre cause.

Nous lisons, dans les écrits de Beddoes et ailleurs, que les médecins anglais ont trouvé l'acide nitrique d'un grand secours dans la salivation et les ulcérations de la bouche occasionnées par l'usage du mercure. Cet acide n'aurait pu être utile en pareil cas, s'il ne possédait par lui-même la faculté de provoquer la salivation et des ulcères à la bouche, effets pour la manifestation desquels il suffit de l'appliquer en bain à la surface du corps, comme le témoignent Scott (4) et Blair (5), et que l'on voit également survenir après son administration à l'intérieur, ainsi que l'attestent Alyon (6), Luke (7), J. Ferriar (8), et G. Kellie (9).

(1) *Observat. de febribus*, p. 3, § 6.
(2) Dans Hufeland's *Journal*, VII, II, p. 168.
(3) *Edinb. med. comment.*, IX.
(4) Dans Hufeland's *Journal*, IV, p. 353.
(5) *Neueste Erfahrungen*, Glogau, 1801.
(6) *Mém. de la Soc. médicale d'émulation*, I, p. 195.
(7) Dans Beddoes.
(8) *Sammlung auserles. Abhandl. fuer prakt. Aerzte*, XIX, II.
(9) *Ibid.*, XIX, I.

Fritze (1) a vu un bain chargé de potasse caustique produire une sorte de tétanos, et A. de Humboldt (2) est parvenu, au moyen du sel de tartre fondu, espèce de potasse à demi caustique, à porter l'irritabilité des muscles jusqu'au point de provoquer la roideur tétanique. La vertu curative que la potasse caustique exerce dans tous les genres de tétanos, où Stutz et autres l'ont trouvée si avantageuse, pourrait-elle être expliquée d'une manière plus simple et plus vraie que par la faculté dont cet alcali jouit, de produire des effets homœopathiques?

L'arsenic, dont l'immense influence sur l'économie fait qu'on n'oserait décider s'il ne peut pas être plus redoutable entre les mains d'un imprudent que salutaire entre celles d'un sage, l'arsenic n'aurait point opéré tant de frappantes guérisons de cancers à la face, sous les yeux d'une multitude de médecins, parmi lesquels je citerai seulement Fallope (3), Bernhardt (4) et Roennow (5), si cet oxyde métallique n'avait la faculté homœopathique de faire naître, chez les sujets en pleine santé, des tubercules très-douloureux et fort difficiles à guérir; d'après Amatus Lusitanus (6), des ulcérations très-profondes et de mauvais caractère; suivant Heinreich (7) et Knape (8), des ulcères cancéreux, au témoignage de

(1) Dans Hufeland's *Journal*, XII, 1, p. 116.

(2) *Versuch ueber die gereizte Muskel und Nervenfaser*, Posen et Berlin, 1797.

(3) *De ulceribus et tumoribus*, lib. II, Venise, 1563.

(4) *Journal de méd. chir. et pharm.*, Paris, 1782, LVII, p. 256. — Mérat et Delens, *Dict. universel de matière médicale*, Paris, 1828, t. I, p. 441.

(5) *Koenigl. vetensk. Handl. f. Jahr* 1776.

(6) *Obs. et cur.*, cent. II, cur. 34.

(7) *Act. nat. cur.*, II, obs. 10.

(8) *Annalen der Staatsarzneyk.*, I, 1.

Heinze(1). Les anciens ne seraient pas unanimes dans l'éloge qu'ils font de l'emplâtre magnétique ou arsénical d'Ange Sala (2) contre les bubons pestilentiels et le charbon, si l'arsenic n'avait point, au rapport de Degner (3) et de Pfann (4), la propriété de faire naître des tumeurs inflammatoires qui passent promptement à la gangrène, et des charbons ou des pustules malignes, comme l'ont observé Verzascha (5) et Pfann (6). Et d'où viendrait la vertu curative qu'il manifeste dans quelques espèces de fièvres intermittentes, vertu attestée par tant de milliers d'exemples, mais dans l'application pratique de laquelle on n'apporte point encore assez de précaution, et qui, proclamée, il y a déjà plusieurs siècles, par Nicolas Myrepsus, a été depuis mise hors de doute par Slevogt, Molitor, Jacobi, J. C. Bernhardt, Jungken, Fauve, Brera, Darwin, May, Jackson et Fowler, si elle n'était pas fondée sur la faculté de provoquer la fièvre qu'ont signalée presque tous les observateurs des inconvénients de cette substance, en particulier Amatus Lusitanus, Degner, Buchholtz, Heun et Knape? Nous pouvons en croire E. Alexander (7), quand il dit que l'arsenic est un remède souverain contre l'angine de poitrine, puisque Tachenius, Guilbert, Preussius, Thilenius et Pyl l'ont vu déterminer une vive oppression de poitrine, Griselius (8), une dyspnée allant presque jus-

(1) Dans HUFELAND'S *Journal*, 1813, septembre, p. 48.

(2) *Anatom. vitrioli*, tr. II, dans *Opp. med. chym.*, Francfort, 1647, p. 381, 463.

(3) *Act nat. cur.*, VI.

(4) *Annalen der Staatsarzneykunde*, *loc. cit.*

(5) *Obs. med. cent.*, Bâle, 1667, obs. 66.

(6) *Sammlung merkwuerd. Faelle*, Nuremberg, 1750, p. 119, 130.

(7) *Med. comm. of Edinb.*, dec. II, t. 1, p. 85.

(8) *Misc. nat. cur.*, dec. I, ann. 2, p. 149.

qu'à la suffocation, enfin Majault surtout (1) des accès d'asthme provoqués subitement par la marche et accompagnés d'une grande prostration des forces.

Les convulsions que déterminent le cuivre et, d'après Tondi, Ramsay, Fabas, Pyl et Cosmier, l'usage des aliments chargés de particules cuivreuses ; les attaques réitérées d'épilepsie qu'ont fait naître, sous les yeux de J. Lazerme (2), l'introduction d'une monnaie de cuivre dans l'estomac, et sous ceux de Pfundel (3), l'ingestion du sel ammoniac cuivreux dans les voies digestives, expliquent sans peine aux médecins qui prennent la peine de réfléchir comment le cuivre a pu guérir la chorée, au rapport de R. Willan (4), de Walcker (5), de Thuessink (6) et de Delarive (7), comment les préparations cuivreuses ont si souvent procuré la guérison de l'épilepsie, ainsi que l'attestent les faits rapportés par Batty, Baumes, Bierling, Boerhaave, Causland, Cullen, Duncan, Feuerstein, Hevelius, Lieb, Magennis, C. F. Michaëlis, Reil, Russel, Stisser, Thilenius, Weissmann, Weizenbreyer, Whithers et autres (8).

Si Poterius, Wepfer, F. Hoffmann, R. A. Vogel, Thierry et Albrecht ont guéri avec de l'étain une espèce de phthisie, une fièvre hectique, des catarrhes chroniques et un asthme muqueux, c'est que ce métal a de son propre chef

(1) Dans *Sammlung auserles. Abhandl.*, VII, 1.

(2) *De morbis int. capitis*, Amsterdam, 1748, p. 253.

(3) Dans HUFELAND's *Journal*, II, p. 264 ; et au témoignage de C. F. Burdach, dans son *System der Arzneien*, Leipzig, 1807, I, p. 284.

(4) *Samml. auserles. Abhandl.*, XII, p. 62.

(5) *Ibid.*, XI, 3, p. 672.

(6) *Wahrnehmungen*, n° 18.

(7) Dans KUHN's *phys. med. Journal*, 1800, janvier, p. 58.

(8) A. Portal, *Observ. sur l'épilepsie*, Paris, 1827, p. 417.

la propriété de déterminer une sorte de phthisie, ainsi que Stahl (1) avait déjà pu s'en convaincre. Et comment lui aurait-il été possible d'opérer cette guérison de maux d'estomac que Geischlaeger lui attribue, s'il ne pouvait par lui-même produire quelque chose de semblable? Or, cette faculté dont il jouit, Geischlaeger lui-même (2) et Stahl (3) avant lui l'ont constatée.

Le fâcheux effet qu'a le plomb d'occasionner une constipation opiniâtre et même la passion iliaque, comme l'ont remarqué Thunberg, Wilson, Luzuriaga et autres, ne nous donne-t-il pas à entendre que ce métal possède aussi la vertu de guérir ces deux affections? Car il doit, comme tous les autres médicaments au monde, pouvoir vaincre et guérir d'une manière durable, par sa faculté d'exciter des symptômes morbides, les maux naturels ayant de la ressemblance avec ceux qu'il engendre. Or, Ange Sala (4) a guéri une sorte d'iléus, et J. Agricola (5) une autre constipation qui mettait la vie du malade en danger, par l'emploi du plomb à l'intérieur. Les pilules saturnines, avec lesquelles beaucoup de médecins, Chirac, Van Helmont, Naudeau, Pererius, Rivinus, Sydenham, Zacutus Lusitanus, Bloch et autres ont guéri la passion iliaque et la constipation invétérée, n'opéraient pas seulement d'une manière mécanique et par leur poids, car si telle eût été la source de leur efficacité, l'or, dont la pesanteur l'emporte sur celle du plomb, se serait montré préférable en pareil cas; mais elles agissaient

(1) *Mat. med.*, cap. 6, p. 83.
(2) Dans Hufeland's *Journal*, X, III, p. 165.
(3) *Mat. med.*, *loc. cit.*
(4) *Opera*, p. 213.
(5) *Comment. in J. Poppii chym. med.*, Leipzig, 1638, p. 223.

surtout comme remède saturnin interne, et guérissaient homœopathiquement. Si Otton Tachenius et Saxtorph ont autrefois guéri des hypochondries opiniâtres avec le secours du plomb, il faut se rappeler que ce métal tend par lui-même à provoquer des affections hypochondriaques, comme on peut le voir dans la description que Luzuriaga (1) donne de ses effets nuisibles.

On ne doit pas s'étonner de ce que Marcus (2) a guéri rapidement un gonflement inflammatoire de la langue et du pharynx avec un remède (le mercure) qui, d'après l'expérience journalière et mille fois répétée des médecins, possède une tendance spécifique à déterminer l'inflammation et la tuméfaction des parties internes de la bouche, phénomènes auxquels il donne même lieu par sa seule application à la surface du corps, sous la forme d'onguent ou d'emplâtre, comme l'ont éprouvé Degner (3), Friese (4), Alberti (5), Engel (6) et une foule d'autres. L'affaiblissement des facultés intellectuelles (Swediaur) (7), l'imbécillité (Degner) (8), et l'aliénation mentale (Larrey) (9), qu'on a vus résulter de l'usage du mercure, joints à la faculté presque spécifique qu'on connaît à ce métal de provoquer la salivation, expliquent comment G. Perfect (10) a pu guérir d'une manière du-

(1) *Recueil périod. de littérature médicale*, I, p. 20.

(2) *Magazin*, II, II.

(3) *Act. nat. cur.*, VI, app.

(4) *Geschichte und Versuch einer chirurg. Gesellschaft*, Copenhague, 1774.

(5) *Jurisprudentia medica*, V, p. 600.

(6) *Specimina medica*, Berlin, 1781, p. 99.

(7) *Traité des maladies vénériennes*, II, p. 368.

(8) *Loc. cit.*

(9) Dans *Descript. de l'Égypte*, t. I.

(10) *Annalen einer Anstalt fuer Wahnsinnige*, Hanovre, 1804.

rable, avec du mercure, une mélancolie qui alternait avec un flux de salive. Pourquoi les mercuriaux ont-ils tant réussi à Seelig (1), dans l'angine accompagnée du pourpre, à Hamilton (2), Hoffmann (3), Marcus (4), Rush (5), Colden (6), Bailey et Michaelis (7), dans d'autres esquinancies de mauvais caractère? C'est évidemment parce que ce métal suscite lui-même une espèce d'angine, qui est des plus fâcheuses (8). N'est-ce pas homœopathiquement que Sauter (9) a guéri une inflammation ulcéreuse de la bouche, accompagnée d'aphthes et d'une fétidité d'haleine semblable à celle qui a lieu dans le ptyalisme, en prescrivant des gargarismes avec la dissolution de sublimé, et que Bloch (10) a fait disparaître des aphthes dans la bouche par l'emploi des préparations mercurielles, puisque, entre autres ulcérations buccales, cette substance produit spécialement une espèce

(1) Dans Hufeland's *Journal*, XVI, I, p. 24.

(2) *Edinb. med, comm.*, IX, I, p. 8.

(3) *Medic. Wochenblatt*, 1787, n° 1.

(4) *Magazin fuer specielle Therapie*, II, p. 334.

(5) *Medic. inquir. and observ.*, n° 6.

(6) *Ibid.*, n° 19, p. 211.

(7) Dans Richter's *chirurg. Biblioth.*, V, p. 737-739.

(8) On a cherché aussi à guérir le croup par le moyen du mercure; mais presque toujours on a échoué, parce que ce métal ne peut point produire par lui-même, dans la membrane muqueuse de la trachée-artère, un changement analogue à la modification particulière que cette maladie y fait naître. Le foie de soufre calcaire, qui excite la toux en gênant la respiration, et mieux encore, comme je l'ai constaté, l'éponge brûlée, agissent d'une manière bien plus homœopathique dans leurs effets spéciaux, et sont par conséquent d'un secours bien plus efficace, surtout aux plus faibles doses possible.

(9) Dans Hufeland's *Journal*, XII, 11.

(10) *Medic. Bemerk.*, p. 161.

d'aphthes, comme Schlegel (1) et Th. Acrey (2) nous l'attestent?

Hecker (3) a employé avec succès plusieurs mélanges de médicaments dans une carie survenue à la suite de la petite vérole. Par bonheur, il entrait dans tous ces mélanges du mercure, auquel on conçoit que la maladie pouvait céder, puisqu'il est du petit nombre des agents médicinaux qui ont la faculté de provoquer par eux-mêmes la carie, comme le prouvent tant de traitements mercuriels exagérés, soit contre la syphilis, soit même contre d'autres maladies, ceux entre autres de G. P. Michaëlis (4). Ce métal, si redoutable quand on en prolonge l'emploi, à cause de la carie dont il devient alors la cause excitatrice, exerce néanmoins une influence homœopathique extrêmement salutaire dans la carie qui succède aux lésions mécaniques des os, ce dont J. Schlegel (5), Joerdens (6) et J. M. Muller (7) nous ont transmis des exemples fort remarquables. Des guérisons de caries non vénériennes d'un autre genre, qui ont été également obtenues au moyen du mercure par J. F. G. Neu (8) et J. D. Metzger (9), fournissent une nouvelle preuve de la vertu curative homœopathique dont cette substance est douée.

En lisant les écrits qni ont été publiés sur l'électricité

(1) Dans Hufeland's *Journal*, VII, 14.
(2) *Lond. med. journ.*, 1788.
(3) Dans Hufeland's *Journal*, I, p. 362.
(4) *Ibid.*, 1809, juin, VI, p. 57.
(5) *Ibid.*, V, p. 605, 610.
(6) *Ibid*, X, II.
(7) *Obs. med. chir.*, II, cas. 10.
(8) *Diss. med. pract.*, Gœttingue, 1776.
(9) *Adversaria*, p. II, sect. 4.

médicale, on est surpris de l'analogie existant entre les incommodités ou accidents morbides qu'a parfois déterminés cet agent, et les maladies naturelles, composées de symptômes tout à fait semblables, dont il a procuré la guérison durable par homœopathie. Le nombre est immense des auteurs qui ont observé l'accélération du pouls parmi les premiers effets de l'électricité positive ; mais Sauvages (1), Delas (2) et Barillon (3) ont vu des paroxysmes complets de fièvre qui avaient été excités par l'électricité. Cette faculté qu'elle a de produire la fièvre est la cause à laquelle on doit attribuer que seule elle ait pu suffire à Gardini (4), Wilkinson (5), Syme (6) et Wesley (7), pour guérir une fièvre tierce, et même à Zetzel (8) et Willermoz (9), pour faire disparaître des fièvres quartes. On sait que l'électricité détermine en outre, dans les muscles, des contractions qui ressemblent à des mouvements convulsifs. De Sans (10) pouvait même, par son influence, provoquer, aussi souvent qu'il lui plaisait de le faire, des convulsions durables dans le bras d'une jeune fille. C'est en raison de cette faculté dévolue à l'électricité que de Sans (11) et Franklin (12) l'ont ap-

(1) Bertholon, *De l'électricité du corps humain, dans l'état de santé et de maladie*, Paris, 1786, t. I, p. 299.
(2) *Ibid.*, p. 290.
(3) *Ibid.*, p. 291.
(4) *Ibid.*, p. 290.
(5) *Ibid.*, p. 314.
(6) *Ibid.*, p. 313.
(7) *Ibid.*, p. 312.
(8) *Ibid.*, p. 311.
(9) *Ibid.*, p. 313.
(10) *Ibid.*, p. 351.
(11) *Ibid.*, p. 351.
(12) *Recueil sur l'élect. médic.*, II, p. 386.

pliquée avec succès au traitement des convulsions, et que Theden (1) est parvenu par son secours à guérir une petite fille de dix ans, à laquelle la foudre avait fait perdre la parole et l'usage du bras gauche, tout en donnant lieu à un mouvement involontaire continuel des bras et des jambes, accompagné d'une contraction spasmodique des doigts de la main gauche. L'électricité détermine également une espèce de sciatique, que Jallabert (2) et un autre (3) ont observée : aussi a-t-elle pu guérir homœopathiquement cette affection, comme l'ont constaté Hiortberg, Lovet, Arrigoni, Daboueix, Mauduyt (4), Syme et Wesley. Beaucoup de médecins ont guéri une espèce d'ophthalmie par l'électricité, c'est-à-dire au moyen du pouvoir que cette dernière a de provoquer elle-même des inflammations aux yeux, ce qui résulte des observations de P. Dickson (5) et Bertholon (6). Enfin elle a guéri des varices entre les mains de Fushel, et elle doit cette vertu curative à la faculté que Jallabert (7) a constatée en elle de faire naître des tumeurs variqueuses.

Albers rapporte qu'un bain chaud à 100 degrés du thermomètre de Fahrenheit apaisa beaucoup la vive chaleur d'une fièvre aiguë, dans laquelle le pouls battait cent trente fois par minute, et qu'il ramena le nombre des pulsations à cent dix. Lœffler a trouvé les fomenta-

(1) *Neue Bemerkungen und Erfahrungen*, III.

(2) *Expériences et observations sur l'électricité.*

(3) *Philos. Trans.*, vol. 63.

(4) *Mémoire sur les différentes manières d'administrer l'électricité*, Paris, 1784, in-8.

(5) Bertholon, *De l'électricité, etc.*, p. 512.

(6) *Ibid.*, II, p. 381.

(7) *Ibid.*

tions chaudes fort utiles dans l'encéphalite occasionnée par l'insolation ou l'action de la chaleur des poêles (1), et Callisen (2) regarde les affusions d'eau chaude sur la tête comme le plus efficace de tous les moyens dans l'inflammation du cerveau.

Si l'on fait abstraction des cas où les médecins ordinaires ont appris à connaître, non par leurs propres recherches, mais par l'empirisme du vulgaire, le remède spécifique d'une maladie demeurant toujours semblable à elle-même, celui par conséquent à l'aide duquel ils pouvaient la guérir d'une manière directe, comme le mercure dans la maladie vénérienne chancreuse, l'arnica dans la maladie produite par les contusions, le quinquina dans la fièvre intermittente des marais, le soufre en poudre dans la gale développée depuis peu, etc.; si, dis-je, on met ces cas de côté, nous trouvons que partout, sans presque aucune exception, les traitements de maladies chroniques entrepris d'un air si capable par les partisans de l'ancienne école, n'ont eu pour résultat que de tourmenter les malades, aggraver leur situation, les conduire même au tombeau, et imposer des dépenses ruineuses aux familles.

Quelquefois aussi un pur hasard les conduisait au traitement homœopathique (3); mais ils ne connaissaient

(1) Dans Hufeland's *Journal*, III, p. 600.

(2) *Act. soc. med. Hafn.*, IV, p. 419.

(3) Ainsi, par exemple, ils croient chasser de la peau la matière de la transpiration, suivant eux arrêtée dans cette membrane après les refroidissements, lorsqu'au milieu du froid de la fièvre, ils donnent à boire une infusion de fleurs de sureau, plante qui a la faculté homœopathique de faire cesser une fièvre semblable et de rétablir le malade, dont la guérison est d'autant plus prompte et plus assurée, sans sueur, qu'il boit peu de cette infusion, et qu'il ne prend pas autre chose. Ils

point la loi naturelle en vertu de laquelle s'opèrent et doivent s'opérer les guérisons de ce genre.

couvrent de cataplasmes chauds et renouvelés souvent les tumeurs aiguës et dures dont l'inflammation excessive, accompagnée d'insupportables douleurs, ne permet pas à la suppuration de s'établir : sous l'influence de ce topique, l'inflammation ne tarde pas à tomber, les douleurs diminuent et l'abcès se dessine, comme on le reconnaît à l'aspect luisant de la saillie, à sa teinte jaunâtre et à sa mollesse. Ils croient alors avoir ramolli la tumeur par l'humidité, tandis qu'ils n'ont fait que détruire homœopathiquement l'excès d'inflammation par la chaleur plus forte du cataplasme, et rendre possible ainsi la prompte manifestation de la suppuration. Pourquoi emploient-ils avec avantage, dans quelques ophthalmies, l'oxyde rouge de mercure, qui fait la base de la pommade Saint-Yves, et qui, si l'on accorde à quelque substance le pouvoir d'enflammer l'œil, doit nécessairement le posséder? Est-il difficile d'apercevoir que là ils agissent d'une manière homœopathique? Comment un peu de suc de persil procurerait-il un soulagement instantané dans la dysurie si fréquente chez les enfants, et dans la gonorrhée ordinaire, principalement reconnaissable aux douloureuses et vaines envies d'uriner qui l'accompagnent, si ce suc ne jouissait pas déjà par lui-même de la propriété d'exciter, chez les personnes bien portantes, des envies d'uriner douloureuses et qu'il est presque impossible de satisfaire; si, en conséquence, il ne guérissait pas homœopathiquement? La racine de boucage, qui provoque une abondante sécrétion de mucosités dans les bronches et la gorge, sert pour combattre avec succès l'angine dite muqueuse, et on arrête quelques métrorrhagies par une petite dose de feuilles de sabine, qui possèdent d'elles-mêmes la propriété de déterminer des hémorrhagies utérines. Dans l'une et l'autre circonstance, on agit sans connaître la loi de l'homœopathie. L'opium à petites doses, qui resserre le ventre, a été trouvé l'un des principaux et des plus sûrs moyens contre la constipation qui accompagne les hernies incarcérées et l'iléus, sans que cette découverte ait conduit à celle de la loi homœopathique, dont l'influence était cependant si sensible en pareil cas. On a guéri des ulcères non vénériens dans la gorge par de petites doses de mercure, qui agissait alors homœopathiquement. On a plusieurs fois arrêté la diarrhée par l'emploi de la rhubarbe, qui détermine des évacuations alvines. On a guéri la rage par la belladonne, qui occasionne une sorte d'hydrophobie. On a fait cesser, comme par enchantement, le coma,

Il est donc de la plus haute importance pour le bien du genre humain de rechercher comment se sont faites, à proprement parler, ces cures aussi remarquables par leur rareté que par leurs effets surprenants. Le problème est d'un grand intérêt. Effectivement nous trouvons, et les exemples qui viennent d'être cités le démontrent assez, que ces cures n'ont jamais eu lieu qu'à l'aide de moyens homœopathiques, c'est-à-dire possédant la faculté de provoquer un état morbide semblable à la maladie qu'il s'agissait de guérir. Elles ont été opérées d'une manière prompte et durable par des médicaments sur lesquels ceux qui les prescrivaient, en contradiction même avec tous les systèmes et toutes les thérapeutiques du temps, étaient tombés comme par hasard, souvent sans trop savoir ce qu'ils faisaient et pourquoi ils agissaient de cette manière, confirmant ainsi par le fait et contre leur volonté la nécessité de la seule loi naturelle en thérapeutique, celle de l'homœopathie, loi à la recherche de laquelle les préjugés médicaux n'avaient pas permis jusqu'à présent qu'on se livrât, malgré le nombre infini de faits et d'indices qui devaient mettre sur la voie de sa découverte.

La médecine domestique elle-même, exercée par des personnes étrangères à notre profession, mais douées d'un jugement sain et d'un esprit observateur, avait trouvé que la méthode homœopathique était la plus sûre, la plus rationnelle et la moins sujette à faillir.

si dangereux dans les fièvres aiguës, par une petite dose d'opium, substance douée de vertus échauffantes et stupéfiantes. Et après tant d'exemples, qui parlent si haut, on voit encore des médecins poursuivre l'homœopathie avec un acharnement qui ne peut annoncer que le réveil d'une conscience bourrelée dans un cœur incapable de s'amender!

On applique de la choucroûte glacée sur les membres qui viennent d'être congelés, ou bien on les frotte avec de la neige (1).

(1) M. Lux a établi sur ces exemples, tirés de la pratique domestique, sa méthode curative *per idem (æqualia æqualibus)*, qu'il désigne sous le nom d'*Isopathie*, et que quelques têtes excentriques regardent déjà comme le *nec plus ultrà* de l'art de guérir, sans savoir comment ils pourront la réaliser.

Mais si l'on juge sainement ces exemples, la chose apparaît sous un tout autre aspect.

Les forces purement physiques sont d'une autre nature que les forces dynamiques des médicaments, dans leur action sur l'organisme vivant.

La chaleur et le froid de l'air ambiant, de l'eau ou des aliments et boissons, n'exercent pas par eux-mêmes une influence nuisible absolue sur un corps bien portant. C'est une des conditions du maintien de la santé que le froid et le chaud alternent l'un avec l'autre, et par eux-mêmes ils ne sont point médicaments. Lors donc qu'ils agissent comme moyens curatifs dans les maladies du corps, ce n'est pas en vertu de leur essence, ou à titre de substances nuisibles par elles-mêmes, comme le sont les médicaments, même aux doses les plus exiguës; mais uniquement à raison de leur quantité plus ou moins considérable, c'est-à-dire du degré de la température, de même que, pour emprunter un autre exemple aux forces purement physiques, une masse de plomb écrase douloureusement ma main, non pas parce qu'elle est de plomb, puisqu'une lame mince ne produirait pas cet effet, mais parce qu'elle renferme beaucoup de métal et qu'elle est très-pesante.

Si donc le froid et le chaud sont utiles dans certaines affections du corps, telles que les congélations et les brûlures, ils ne le sont qu'en raison de leur degré, de même aussi que c'est seulement lorsqu'ils arrivent à un degré extrême qu'ils portent atteinte à la santé du corps.

Ceci bien établi, nous trouvons que, dans les exemples tirés de la pratique domestique, ce n'est pas l'application prolongée du degré de froid auquel le membre a été gelé qui le rétablit *isopathiquement*, puisque, loin de là, il y éteindrait la vie sans ressource, mais celle d'un froid rapproché seulement de celui-là (*homœopathiquement*), et ramené peu à peu jusqu'à une température supportable. Ainsi, la choucroûte glacée qu'on applique, dans un appartement, sur un membre

Le cuisinier qui vient de s'échauder la main la présente au feu, à une certaine distance, sans faire attention à l'augmentation de douleur qui résulte de là dans le principe, parce qu'il a appris de l'expérience qu'en

congelé, ne tarde pas à se dégeler, à prendre par degrés la température de la chambre, et à guérir ainsi le membre d'une manière physiquement homœopathique. De même, une brûlure faite à la main par de l'eau bouillante ne guérit pas par la réapplication de cette eau bouillante, mais seulement par l'action d'une chaleur un peu moins vive, par l'immersion du membre dans un liquide échauffé à 60 degrés, dont la température baisse à chaque minute jusqu'à ce qu'elle soit retombée à celle de la chambre. De même aussi, pour donner un autre exemple d'action physique, la douleur et la tuméfaction causées par un coup reçu au front diminuent homœopathiquement lorsqu'on appuie le pouce sur la partie, d'abord avec vigueur et ensuite avec une force toujours décroissante, tandis qu'un coup semblable à celui qui les a déterminées, loin de les apaiser, ne ferait qu'accroître isopathiquement le mal.

Quant aux faits que M. Lux rapporte comme guérisons isopathiques, des contractures chez les hommes et une paralysie des reins chez un chien, causées les unes et les autres par un refroidissement, et qui cédèrent en peu de temps au bain froid, c'est à tort qu'il les explique par l'isopathie. Les accidents qu'on désigne sous le nom de refroidissements, sont improprement attribués au froid, puisque très-souvent on les voit survenir, chez des sujets qui y ont de la prédisposition, après l'action d'un courant rapide d'air qui n'était pas même frais. Les effets diversifiés d'un bain froid sur l'organisme vivant, dans l'état de santé et de maladie, ne peuvent pas non plus être tellement envisagés sous un point de vue unique qu'on soit autorisé à fonder là-dessus un système aussi hardi. Que le plus sûr moyen de guérir la morsure des serpents venimeux soit d'appliquer sur la plaie des portions de ces animaux, comme le dit M. Lux, c'est une assertion à reléguer parmi les fables que nos pères nous ont transmises, jusqu'à ce qu'elle ait été confirmée par des expériences qui n'admettent plus le doute. Enfin, qu'un homme déjà hydrophobe ait été, dit-on, guéri, en Russie, par la salive d'un chien enragé qu'on lui fit prendre, ce dit-on n'est pas suffisant pour engager un médecin consciencieux à répéter une semblable épreuve, ni pour justifier l'adoption d'un système aussi peu vraisemblable que celui de l'isopathie.

agissant ainsi il peut en très-peu de temps, souvent même en quelques minutes, guérir parfaitement la brûlure et faire disparaître jusqu'à la moindre trace de douleur (1).

D'autres personnes intelligentes, également étrangères à la médecine, par exemple les vernisseurs, appliquent sur les brûlures une substance qui, par elle-même, excite un pareil sentiment d'ardeur, savoir, de l'esprit-de-vin (2) chaud ou de l'essence de térébenthine (3), et se

(1) Fernel (*Therap.*, lib. VI, cap. xx) considérait déjà l'exposition de la partie brûlée au feu comme le moyen le plus propre à faire cesser la douleur. J. Hunter (*Traité du sang et de l'inflammation*) rappelle les graves inconvénients qui résultent du traitement des brûlures par l'eau froide, et préfère de beaucoup la méthode d'approcher les parties du feu. Il s'écarte en cela des doctrines médicales traditionnelles, qui prescrivent les rafraîchissants contre l'inflammation (*contraria contrariis*) : mais l'expérience lui avait appris qu'un échauffement homœopathique (*similia similibus*) était ce qu'il y avait de plus salutaire.

(2) Sydenham (*Opera*, p. 271) dit que les applications réitérées d'alcool sont préférables à tout autre moyen contre les brûlures. B. Bell (*Cours complet de chirurgie*) rend également hommage à l'expérience, qui indique les remèdes homœopathiques comme étant les seuls efficaces. Voici de quelle manière il s'exprime : « L'alcool est un des meilleurs moyens contre les brûlures de tout genre. Quand on l'applique, il semble d'abord accroître la douleur; mais celle-ci ne tarde pas à s'apaiser, pour faire place à un sentiment agréable de calme. Cette méthode n'est jamais plus puissante que quand on plonge la partie dans l'alcool ; mais si l'immersion ne peut être pratiquée, il faut tenir la brûlure continuellement couverte d'une compresse imbibée de ce liquide. » J'ajoute que l'alcool chaud, et même très-chaud, soulage d'une manière encore plus prompte et plus certaine, parce qu'il est bien plus homœopathique que l'alcool froid. C'est ce que l'expérience confirme.

(3) E. Kentish, qui avait à traiter des ouvriers brûlés souvent d'une manière horrible, dans les mines de houille, par l'explosion des gaz inflammables, leur faisait appliquer de l'essence de térébenthine chaude ou de l'alcool comme étant le meilleur remède qu'on pût employer dans

guérissent ainsi en peu d'heures, sachant bien que les onguents dits rafraîchissants ne produiraient pas le même

les brûlures graves (*Essay on burns*, Londres, 1798). Nul traitement ne peut être plus homœopathique que celui-là; mais il n'y en a pas non plus qui ait davantage d'efficacité.

Heister, chirurgien habile et rempli de bonne foi, recommande aussi cette pratique d'après sa propre expérience (*Instit. chirurg.*, t. I, p. 333); il vante l'application de l'essence de térébenthine, de l'alcool et des cataplasmes aussi chauds que le malade peut les supporter.

Mais rien ne démontre mieux l'étonnante prééminence de la méthode homœopathique, c'est-à-dire de l'application aux parties brûlées de substances excitant par elles-mêmes une sensation de chaleur et de brûlure, sur la méthode palliative, consistant à faire usage de moyens rafraîchissants et frigorifiques, que les expériences pures dans lesquelles, pour comparer les résultats de ces deux procédés contraires, on les a simultanément employés sur le même sujet et dans des brûlures au même degré.

Ainsi J. Bell, ayant à traiter une dame qui s'était brûlé les deux bras avec du bouillon, couvrit l'un d'essence de térébenthine, et fit plonger l'autre dans de l'eau froide. Le premier ne causait déjà plus de douleurs au bout d'une demi-heure, tandis que le second continua encore pendant six heures à être douloureux : dès que la malade le retirait de l'eau, elle y ressentait des douleurs bien plus aiguës, et la guérison de ce bras exigea beaucoup plus de temps que celle de l'autre.

J. Anderson (dans Kentisch, *loc. cit.*, p. 43) a traité de même une femme qui s'était brûlé le visage et le bras avec de la graisse bouillante. « Le visage, qui était très-rouge et fort douloureux, fut couvert d'huile « de térébenthine quelques minutes après l'accident; quant au bras, « la malade l'avait déjà plongé d'elle-même dans l'eau froide, et elle « témoigna le désir d'attendre pendant quelques heures l'effet de ce « traitement. Au bout de sept heures, le visage était mieux et la ma- « lade soulagée de ce côté. A l'égard du bras, autour duquel on avait « souvent renouvelé le liquide, de vives douleurs s'y faisaient sentir « dès qu'on le retirait de l'eau et l'inflammation y avait manifeste- « ment augmenté. Le lendemain j'appris que la malade avait ressenti « de grandes douleurs; l'inflammation s'était étendue au delà du « coude; plusieurs grosses ampoules avaient crevé, et des escarres « épaisses s'étaient formées sur le bras et la main, que l'on couvrit « alors d'un cataplasme chaud. Le visage ne causait plus la moindre

résultat dans un égal nombre de mois, et que l'eau froide ne ferait qu'empirer le mal (1).

Un vieux moissonneur, quelque peu habitué qu'il soit aux liqueurs fortes, ne boit cependant jamais d'eau froide quand l'ardeur du soleil et la fatigue du travail l'ont mis dans un état de fièvre chaude : le danger d'agir ainsi lui est bien connu; il prend un peu d'une liqueur échauffante; il avale une petite gorgée d'eau-de-vie. L'expérience, source de toute vérité, l'a convaincu des avantages et de l'efficacité de ce procédé homœopathique. La chaleur et la lassitude qu'il éprouvait ne tardent point à diminuer (2).

Il y a même eu de temps en temps des médecins qui ont soupçonné les médicaments de guérir les maladies par la vertu dont ils sont doués de faire naître des symptômes morbides analôgues (3).

« sensation douloureuse; mais il fallut employer les émollients pen-« dant quinze jours encore pour procurer la guérison du bras. »

Qui n'aperçoit ici l'immense avantage du traitement homœopathique, c'est-à-dire d'un agent produisant des effets semblables à ceux du mal même, sur la méthode antipathique que prescrit l'ancienne école?

(1) J. Hunter n'est pas le seul qui signale les graves inconvénients du traitement des brûlures par l'eau froide. Fabrice de Hilden (*De combustionibus libellus*, Bâle, 1607, cap. v, p. 11) assure également que les fomentations froides sont très-nuisibles dans ces sortes d'accidents, qu'elles produisent les effets les plus fâcheux, que l'inflammation, la suppuration, et parfois la gangrène, en sont le résultat.

(2) Zimmermann (*Traité de l'Expérience*, t. II) nous apprend que les habitants des pays chauds en usent de même avec le plus grand succès, et qu'ils ont pour usage de boire une petite quantité de liqueur spiritueuse quand ils se sont fortement échauffés.

(3) Mon intention, en citant les passages suivants d'écrivains qui ont soupçonné l'homœopathie, n'est pas non plus de prouver l'excellence de cette méthode, qui s'établit toute seule et d'elle-même, mais d'é-

Ainsi, l'auteur du livre Περὶ τόπων τῶν κατ' ἄνθρωπον (1), qui fait partie de la collection des œuvres comprises sous le nom d'Hippocrate, dit ces paroles remarquables : Διὰ τὰ ὅμοια νοῦσος γίνεται, καὶ διὰ τὰ ὅμοια προσφερόμενα ἐκ νοσούντων ὑγιαίνονται... διὰ τὸ ἐμέειν ὁ ἔμετος παύεται.

Des médecins moins anciens ont également senti et proclamé la vérité de la méthode homœopathique. Ainsi Bouldouc (2) s'est aperçu que la propriété purgative de la rhubarbe était la cause de la faculté qu'a cette racine d'arrêter la diarrhée.

Detharding a deviné (3) que l'infusion de séné apaise la colique chez les adultes en vertu de la propriété qu'elle a de provoquer des coliques chez les personnes qui jouissent d'une bonne santé.

Bertholon (4) dit que dans les maladies l'électricité diminue et finit par faire disparaître une douleur fort analogue à celle qu'elle-même provoque.

Thoury (5) atteste que l'électrictié positive accélère d'elle-même le pouls, mais aussi qu'elle le ralentit quand il offre déjà trop d'accélération par le fait de la maladie.

Stœrck (6) a eu l'idée que, la pomme épineuse dérangeant l'esprit et produisant la manie chez les personnes bien portantes, on pourrait fort bien l'administrer

chapper au reproche d'avoir passé ces espèces de pressentiments sous silence, pour m'arroger la priorité de l'idée.

(1) *Œuvres complètes d'Hippocrate*, trad. par E. Littré, Paris, 1849, t. VI, p. 334.

(2) *Mém. de l'Acad. roy. des sciences*, 1710.

(3) *Eph. nat. cur.*, cent. X, obs. 76.

(4) *De l'électricité du corps humain dans l'état de santé et de maladie*, t. II, p. 21.

(5) Mém. lu à l'Acad. de Caen.

(6) *Libell. de stramon.*, p. 8.

aux maniaques pour essayer de leur rendre la raison en déterminant un changement dans la marche de leurs pensées.

Mais, de tous les médecins, celui dont la conviction à cet égard se trouve exprimée de la manière la plus formelle, est le Danois Stahl (1), qui parle en ces termes : « La règle admise en médecine, de traiter les maladies « par des remèdes contraires ou opposés aux effets « qu'elles produisent (*contraria contrariis*), est complé- « tement fausse et absurde. Je suis persuadé, au con- « traire, que les maladies cèdent aux agents qui déter- « minent une affection semblable (*similia similibus*), les « brûlures, par l'ardeur d'un foyer dont on approche la « partie; les congélations, par l'application de la neige et « de l'eau froide; les inflammations et les contusions, par « celle des spiritueux. C'est ainsi que j'ai réussi à faire « disparaître la disposition aux aigreurs par de très-peti- « tes doses d'acide sulfurique, dans des cas où l'on « avait inutilement administré une multitude de poudres « absorbantes. »

Ainsi plus d'une fois on s'est approché de la grande vérité. Mais jamais on n'est allé au delà de quelque idée passagère, et de cette manière l'indispensable réforme que la vieille thérapeutique devait subir pour faire place au véritable art de guérir, à une médecine pure et certaine, n'a pu être instituée que de nos jours seulement.

(1) Dans J. Hummel, *Comment. de arthritide tam tartarea, quam scorbutica, seu podagra et scorbuto*, Budingæ, 1738, in-8, p. 40-42.

ORGANON DE LA MÉDECINE.

---

1. La première, l'unique vocation du médecin est de rendre la santé aux personnes malades ; c'est ce qu'on appelle guérir.

Sa mission n'est pas, comme l'ont cru tant de médecins qui ont perdu leur temps et leurs forces à courir après la célébrité, de forger des systèmes en combinant ensemble des idées creuses et des hypothèses sur l'essence intime de la vie et la production des maladies dans l'intérieur invisible du corps, ou de chercher incessamment à expliquer les phénomènes morbides et leur cause prochaine, qui nous restera toujours cachée, en noyant le tout dans un fatras d'abstractions inintelligibles, dont la pompe dogmatique en impose aux ignorants, tandis que les malades soupirent en vain après des secours. Nous avons assez de ces savantes rêveries, qu'on appelle *médecine théorique*, et pour lesquelles on a même institué des chaires spéciales. Il est temps que tous ceux qui se disent médecins cessent enfin de tromper les pauvres humains par des paroles vides de sens, et qu'ils commencent à agir, c'est-à-dire à soulager et guérir réellement les malades.

2. Le beau idéal de la guérison consiste à rétablir la santé d'une manière prompte, douce et durable, à enle-

ver et détruire la maladie tout entière, par la voie la plus courte, la plus sûre et la moins nuisible, en procédant d'après des inductions faciles à saisir.

3. Quand le médecin aperçoit nettement ce qui est à guérir dans les maladies, c'est-à-dire dans chaque cas morbide individuel (*connaissance de la maladie, indication*); lorsqu'il a une notion précise de ce qui est curatif dans les médicaments, c'est-à-dire dans chaque médicament en particulier (*connaissance des vertus médicinales*); lorsque, guidé par des raisons évidentes, il sait choisir la substance que son action rend le plus appropriée à chaque cas (*choix du médicament*), adopter pour elle le mode de préparation qui convient le mieux, estimer la quantité à laquelle on doit l'administrer, et juger du moment où cette dose demande à être répétée, en un mot, faire de ce qu'il y a de curatif dans les médicaments à ce qu'il y a d'indubitablement malade chez le sujet une application telle que la guérison doive s'ensuivre; quand enfin, dans chaque cas spécial, il connaît les obstacles au retour de la santé, et sait les écarter pour que le rétablissement soit durable, alors seulement il agit d'une manière rationnelle et conforme au but qu'il se propose d'atteindre, alors seulement il mérite le titre de vrai médecin.

4. Le médecin est en même temps conservateur de la santé, quand il connaît les choses qui la dérangent, qui produisent et entretiennent les maladies, et qu'il sait les écarter de l'homme bien portant.

5. Lorsqu'il s'agit d'effectuer une guérison, le médecin s'aide de tout ce qu'il peut apprendre par rapport soit

à la cause occasionnelle la plus vraisemblable de la maladie aiguë, soit aux principales phases de la maladie chronique, qui lui permettent de trouver la cause fondamentale de celle-ci, due la plupart du temps à un miasme chronique. Dans les recherches de ce genre, on doit avoir égard à la constitution physique du malade, surtout s'il est question d'une affection chronique, à la tournure de son esprit et de son caractère, à ses occupations, à son genre de vie, à ses habitudes, à ses relations sociales et domestiques, à son âge, à son sexe, etc.

6. De quelque perspicacité qu'il puisse être doué, l'observateur exempt de préjugés, celui qui connaît la futilité des spéculations métaphysiques auxquelles l'expérience ne prête pas d'appui, n'aperçoit dans chaque maladie individuelle que des modifications accessibles aux sens de l'état du corps et de l'âme, des signes de maladie, des accidents, des symptômes, c'est-à-dire des déviations du précédent état de santé, qui sont senties par le malade lui-même, remarquées par les personnes dont il se trouve entouré, et observées par le médecin. L'ensemble de ces signes appréciables représente la maladie dans toute son étendue, c'est-à-dire qu'il en constitue la forme véritable, la seule que l'on puisse concevoir (1).

(1) Je ne comprends pas comment il a pu se faire qu'au lit du malade, sans observer avec soin les symptômes et diriger le traitement en conséquence, on ait imaginé qu'il ne fallait chercher et qu'on ne saurait trouver ce qu'une maladie offre à guérir que dans l'intérieur de l'organisme, qui est inaccessible à nos regards. Je ne conçois pas qu'on ait eu la ridicule prétention de reconnaître le changement survenu dans cet intérieur invisible, sans avoir égard aux symptômes, de le ramener aux conditions de l'ordre normal par des médicaments (inconnus!), et de présenter cette méthode comme la seule qui soit fondée

7. Comme, dans une maladie à l'égard de laquelle il ne se présente point à écarter de cause qui manifestement l'occasionne ou l'entretienne (*causa occasionalis*) (1), on ne peut apercevoir autre chose que les symptômes, il faut aussi, tout en ayant égard à la présence possible d'un miasme et aux circonstances accessoires (*V.* 5), que les symptômes seuls servent de guide dans le choix des moyens propres à guérir. L'ensemble des symptômes, cette image réfléchie au dehors de l'essence intérieure de la maladie,

et rationnelle. Ce qui se manifeste aux sens par les symptômes n'est-il donc pas la maladie elle-même pour le médecin, puisqu'on ne peut jamais voir l'être incorporel, la force vitale, qui crée cette maladie, qu'on n'a jamais besoin de l'apercevoir, et que l'intuition de ses effets morbides suffit pour mettre en état de guérir ? Que veut donc de plus l'ancienne école avec cette *prima causa* qu'elle va chercher dans l'intérieur soustrait à nos regards, tandis qu'elle dédaigne le côté sensible et appréciable de la maladie, c'est-à-dire les symptômes, qui nous parlent un langage si clair ? « Le médecin qui s'amuse à rechercher des « choses cachées dans l'intérieur de l'organisme, peut se tromper tous « les jours. Mais l'homœopathiste, en traçant avec soin le tableau fi- « dèle du groupe entier des symptômes, se procure un guide sur lequel « il peut compter, et quand il est parvenu à éloigner la totalité des « symptômes, il a sûrement aussi détruit la cause interne et cachée « de la maladie. » (Rau, *loc. cit.*, p. 103.)

(1) Il va sans dire que tout médecin qui raisonne commence par écarter la cause occasionnelle ; le mal cesse ordinairement ensuite de lui-même. Ainsi, on éloigne les fleurs trop odorantes qui déterminent la syncope et des accidents hystériques, on extrait de la cornée le corps étranger qui provoque une ophthalmie, on enlève, pour le réappliquer mieux, l'appareil trop serré qui menace de faire tomber un membre en gangrène, on met à découvert et on lie l'artère dont la blessure donne lieu à une hémorrhagie inquiétante, on cherche à faire rendre par le vomissement les baies de belladonne qui ont pu être avalées, on retire les corps étrangers qui se sont introduits dans les ouvertures du corps (le nez, le pharynx, l'oreille, l'urèthre, le rectum, le vagin), on broie la pierre dans la vessie, on ouvre l'anus imperforé du nouveau né, etc.

c'est-à-dire de l'affection de la force vitale, doit être la principale ou la seule chose par laquelle le mal donne à connaître le médicament dont il a besoin, la seule qui détermine le choix du remède le plus approprié. En un mot, la totalité (1) des symptômes est la principale ou la seule chose dont le médecin doive s'occuper, dans un cas morbide individuel quelconque, la seule qu'il ait à combattre par le pouvoir de son art, afin de guérir la maladie et de la transformer en santé.

8. On ne saurait concevoir, ni prouver par aucune expérience au monde, qu'après l'extinction de tous les symptômes de la maladie et de tout l'ensemble des accidents perceptibles, il reste ou puisse rester autre chose que la santé, et que le changement morbide qui s'était opéré dans l'intérieur du corps n'ait point été anéanti (2).

(1) Ne sachant souvent à quel autre expédient recourir, l'ancienne école a plus d'une fois, dans les maladies, cherché à combattre et à supprimer par des médicaments un seul des divers symptômes qu'elles font naître. Cette méthode est connue sous le nom de *médecine symptomatique*. Elle a excité avec raison le mépris général, non-seulement parce qu'elle ne procure aucun avantage réel, mais encore parce qu'il en résulte beaucoup d'inconvénients. Un seul des symptômes présents n'est pas plus la maladie elle-même, qu'une seule jambe ne constitue l'homme entier. La méthode était d'autant plus mauvaise, qu'en attaquant ainsi un symptôme isolé, on le combattait uniquement par un remède opposé (c'est-à-dire d'une manière énantiopathique et palliative), de sorte qu'après un amendement de courte durée on le voyait reparaître plus grave que par le passé.

(2) Quand un homme a été guéri par un véritable médecin, de manière qu'il ne reste plus aucune trace, aucun symptôme de maladie, et que tous les signes de la santé aient reparu d'une manière durable, peut-on supposer, sans offenser l'intelligence humaine, que la maladie entière existe encore dans l'extérieur? C'est néanmoins là ce que prétend l'un des coryphées de l'ancienne école, Hufeland, lorsqu'il dit que « l'homœopathie peut bien enlever les symptômes, mais que la

9. Dans l'état de santé, la force vitale qui anime dynamiquement la partie matérielle du corps exerce un pouvoir illimité. Elle entretient toutes les parties de l'organisme dans une admirable harmonie vitale, sous le rapport du sentiment et de l'activité, de manière que l'esprit doué de raison qui réside en nous peut librement employer ces instruments vivants et sains pour atteindre au but élevé de notre existence.

10. L'organisme matériel, supposé sans force vitale, ne peut ni sentir, ni agir, ni rien faire pour sa propre conservation (1). C'est à l'être immatériel seul qui l'anime dans l'état de santé et de maladie, qu'il doit le sentiment et l'accomplissement de ses fonctions vitales.

11. Quand l'homme tombe malade, cette force immatérielle, active par elle-même et partout présente dans le corps, est au premier abord la seule qui ressente l'influence dynamique de l'agent hostile à la vie. Elle seule, après avoir été désaccordée par cette perception, peut procurer à l'organisme les sensations désagréables qu'il éprouve, et le pousser aux actions insolites que nous appelons ma-

« maladie reste. » Agit-il ainsi en dépit des progrès que l'homœopathie fait pour le bonheur du genre humain, ou parce qu'il a encore une idée grossière de la maladie, parce qu'il la considère, non comme une modification dynamique de l'organisme, mais comme une chose matérielle, capable de rester cachée, après la guérison, dans quelque coin de l'intérieur du corps, et d'avoir un jour le caprice de manifester sa présence au milieu même de la santé la plus florissante? Voilà jusqu'où va encore l'aveuglement de l'ancienne pathologie! On ne doit pas s'étonner, d'après cela, qu'elle n'ait pu engendrer qu'une thérapeutique dont l'unique but est de balayer le corps du pauvre malade.

(1) Il est mort, et dès lors soumis uniquement à la puissance du monde physique extérieur, il tombe en putréfaction, et se résout en ses éléments chimiques.

ladies. Étant invisible par elle-même et reconnaissable seulement par les effets qu'elle produit dans le corps, cette force n'exprime et ne peut exprimer son désaccord que par une manifestation anormale dans la manière de sentir et d'agir de la portion de l'organisme accessible aux sens de l'observateur et du médecin, par des symptômes de maladie.

12. Il n'y a que la force vitale désaccordée qui produise les maladies (1). Les phénomènes morbides accessibles à nos sens expriment donc en même temps tout le changement interne, c'est-à-dire la totalité du désaccord de la puissance intérieure. En un mot, ils mettent la maladie tout entière en évidence. Par conséquent, la guérison, c'est-à-dire la cessation de toute manifestation maladive, la disparition de tous les changements appréciables qui sont incompatibles avec l'état normal de la vie, a pour condition et suppose nécessairement que la force vitale soit rétablie dans son intégrité et l'organisme entier ramené à la santé.

13. Il suit de là que la maladie, inabordable aux procédés mécaniques de la chirurgie, n'est point, comme les allopathistes la dépeignent, une chose distincte du tout vivant, de l'organisme et de la force vitale qui l'anime, cachée dans l'intérieur du corps et toujours matérielle, quelque degré de subtilité qu'on veuille bien d'ailleurs lui attribuer. Une pareille idée ne pouvait naître que dans

(1) Il ne serait d'aucune utilité au médecin de savoir comment la force vitale détermine l'organisme à produire les phénomènes morbides, c'est-à-dire comment elle crée la maladie; aussi l'ignorera-t-il éternellement. Le maître de la vie n'a rendu accessible à ses sens que ce qu'il lui était nécessaire et suffisant de connaître, dans la maladie, pour en procurer la guérison.

des têtes imbues des doctrines du matérialisme. C'est elle qui, depuis des milliers d'années, a poussé la médecine dans toutes les fausses routes qu'elle a parcourues et où elle s'est écartée de sa véritable destination.

14. De tous les changements morbides invisibles qui surviennent dans l'intérieur du corps, et dont on peut opérer la guérison, il n'en est aucun que des signes et des symptômes ne fassent reconnaître à l'observateur attentif. Ainsi l'a voulu la bonté infiniment sage du souverain conservateur de la vie des hommes.

15. Le désaccord invisible pour nous de la force qui anime notre corps ne fait qu'un, en effet, avec l'ensemble des symptômes que cette force provoque dans l'organisme, qui frappent nos sens, et qui représentent la maladie existante. L'organisme est bien l'instrument matériel de la vie; mais on ne saurait pas plus le concevoir non animé par la force vitale sentant et gouvernant d'une manière instinctive, que cette force vitale ne peut être conçue indépendamment de l'organisme. Tous deux ne font qu'un, quoique notre esprit partage cette unité en deux idées, mais uniquement pour sa propre commodité.

16. Notre force vitale étant une puissance dynamique, l'influence nuisible sur l'organisme sain des agents hostiles qui viennent du dehors troubler l'harmonie du jeu de la vie, ne saurait donc l'affecter que d'une manière purement dynamique. Le médecin ne peut donc non plus remédier à ces désaccords (les maladies) qu'en faisant agir sur elle des substances douées de forces modificatrices également dynamiques ou virtuelles, dont elle

perçoit l'impression à l'aide de la sensibilité nerveuse présente partout. Ainsi, les médicaments ne peuvent rétablir et ne rétablissent réellement la santé et l'harmonie de la vie qu'en agissant dynamiquement sur elle, après que l'observation attentive des changements accessibles à nos sens dans l'état du sujet (ensemble des symptômes) a procuré au médecin des notions sur la maladie aussi complètes qu'il avait besoin d'en avoir pour être en mesure de la guérir.

17. La guérison qui succède à l'anéantissement de tout l'ensemble des signes et accidents perceptibles de la maladie, ayant en même temps pour résultat la disparition du changement intérieur sur lequel cette dernière se fonde, c'est-à-dire, dans tous les cas, la destruction du total de la maladie (1), il est clair d'après cela que le médecin n'a qu'à enlever la somme des symptômes pour faire simultanément disparaître le changement intérieur du corps et cesser le désaccord morbide de la force vitale, c'est-à-dire pour anéantir le total de la maladie, la maladie elle-même (2). Mais détruire la maladie, c'est

(1) Un songe, un pressentiment, une prétendue vision enfantée par une imagination superstitieuse, une prophétie solennelle de mort infaillible à un certain jour ou à une certaine heure, ont souvent produit tous les symptômes d'une maladie commençante et croissante, les signes d'une mort prochaine, et la mort elle-même au moment indiqué, ce qui n'aurait pu avoir lieu, s'il ne s'était opéré dans l'intérieur du corps un changement correspondant à l'état qui s'exprimait au dehors. Par la même raison, dans des cas de cette nature, on est quelquefois parvenu, soit en trompant le malade, soit en lui insinuant une conviction contraire, à dissiper tous les signes morbides annonçant l'approche de la mort, et à rétablir subitement la santé, ce qui n'aurait pu arriver, si le remède moral n'avait fait cesser les changements morbides internes et externes dont la mort devait être le résultat.

(2) Le souverain conservateur des hommes ne pouvait manifester sa

rétablir la santé, premier et unique but du médecin pénétré de l'importance de sa mission, qui consiste à secourir son prochain, et non à pérorer d'un ton dogmatique.

18. De cette vérité incontestable que, hors de l'ensemble des symptômes, il n'y a rien à trouver dans les maladies par quoi elles soient susceptibles d'exprimer le besoin qu'elles ont de secours, nous devons conclure qu'il ne peut point y avoir d'autre indication du remède à choisir que la somme des symptômes observés dans chaque cas individuel.

19. Les maladies n'étant donc que des changements dans l'état général de l'homme, qui s'annoncent par des signes morbides, et la guérison n'étant possible non plus que par la conversion de l'état de maladie en celui de santé, on conçoit sans peine que les médicaments ne pourraient guérir les maladies, s'ils n'avaient la faculté de changer l'état général de l'homme, consistant en sensations et actions, et que c'est uniquement sur cette faculté que repose leur vertu curative.

20. On ne peut reconnaître en elle-même, par les seuls efforts de l'intelligence, cette force immatérielle

sagesse et sa bonté dans la guérison des maladies qui les affligent, qu'en faisant clairement apercevoir au médecin ce qu'il a besoin d'enlever à ces maladies pour les détruire et rétablir ainsi la santé. Que devrions-nous penser de sa sagesse et de sa bonté, si, comme le prétend l'école dominante, qui affecte de plonger un regard divinatoire dans l'essence intime des choses, ce qu'il est nécessaire de guérir dans les maladies se trouvant enveloppé d'une obscurité mystique et renfermé dans l'intérieur caché de l'organisme, l'homme était par cela même réduit à l'impossibilité de reconnaître le mal, et par conséquent à celle aussi de le guérir?

cachée dans l'essence intime des médicaments, et qui leur donne la faculté de modifier l'état du corps humain, et par cela même de guérir les maladies. Ce n'est que par l'expérience, par l'observation des effets qu'elle produit en agissant sur l'état général de l'économie, qu'on parvient à la connaître et à s'en faire une idée claire.

21. L'essence curative des médicaments n'étant point reconnaissable par elle-même, ce que personne ne sera tenté de contester, et les expériences pures, faites même par les observateurs doués de la plus rare perspicacité ne pouvant rien nous faire apercevoir qui soit capable de les rendre médicaments ou moyens curatifs, sinon cette faculté de produire des changements manifestes dans l'état général de l'économie, et surtout de rendre malade l'homme bien portant, chez lequel ils suscitent plusieurs symptômes morbides bien caractérisés, nous devons conclure de là que, quand les médicaments agissent comme moyens curatifs, ils ne peuvent également exercer leur vertu que par cette faculté qu'ils possèdent de modifier l'état général de l'économie en faisant naître des symptômes spécifiques. Par conséquent, il faut s'en tenir uniquement aux accidents morbides que les médicaments provoquent dans le corps sain, comme à la seule manifestation possible de la vertu curative dont ils jouissent, si l'on veut apprendre, à l'égard de chacun d'eux, quelles maladies il a puissance d'engendrer, ce qui est dire quelles maladies il a puissance de guérir.

22. Mais comme on ne découvre, dans les maladies, autre chose qu'il faille leur enlever, pour les convertir en santé, que l'ensemble de leurs signes et symptômes, comme on n'aperçoit non plus dans les médicaments

rien autre chose de curatif que leur faculté de produire des symptômes morbides chez des hommes bien portants, et d'en faire disparaître chez les malades, il suit de là que les médicaments ne prennent le caractère de remèdes, et ne deviennent capables d'anéantir des maladies, qu'en excitant certains accidents et symptômes, ou, pour s'exprimer plus clairement, une certaine maladie artificielle qui détruit les symptômes déjà existants, c'est-à-dire la maladie naturelle qu'on veut guérir. Il s'ensuit aussi que, pour anéantir la totalité des symptômes d'une maladie, il faut chercher un médicament qui ait de la tendance à produire des symptômes semblables ou contraires, suivant qu'on a appris par l'expérience que la manière la plus facile, la plus certaine et la plus durable d'enlever les symptômes de la maladie et de rétablir la santé, est d'opposer à ces derniers des symptômes médicinaux semblables ou contraires.

Il y a encore une troisième méthode d'employer les médicaments contre les maladies, c'est la *méthode allopathique*, dans laquelle on administre des remèdes produisant des symptômes qui n'ont aucun rapport direct avec l'état du malade, n'étant ni semblables, ni opposés, mais absolument hétérogènes. J'ai démontré, dans l'introduction, *que cette méthode est une imitation grossière et nuisible des efforts imparfaits qu'une impulsion aveugle et purement instinctive pousse la force vitale troublée par quelque fâcheuse influence à tenter pour se sauver à tout prix en excitant et entretenant une maladie dans l'organisme*; car l'aveugle force vitale n'a été créée que pour entretenir l'harmonie dans l'organisme, tant que dure la santé, et, une fois désaccordée dans les maladies, elle peut être encore ramenée à l'état normal par un médecin

intelligent pratiquant l'homœopathie. Abandonnée à elle seule, elle ne peut se guérir; elle a même si peu de puissance naturelle curative qu'une fois désaccordée, les changements qu'elle amène dans l'organisme sont les symptômes et la maladie elle-même. Cependant, quelque inconvenante qu'elle soit, on se sert depuis si longtemps dans l'école actuelle de la méthode allopathique, qu'il n'est pas plus permis au médecin de la passer sous silence, qu'à l'historien de taire les oppressions que le genre humain a supportées pendant des milliers d'années sous des gouvernements absurdes et despotiques.

23. Or, toutes les expériences pures, tous les essais faits avec soin, nous apprennent que des symptômes morbides continus, loin de pouvoir être effacés et anéantis par des symptômes médicinaux opposés, comme ceux qu'excite la méthode antipathique, énantiopathique, ou palliative, reparaissent, au contraire, plus intenses qu'ils n'avaient jamais été, et aggravés d'une manière bien manifeste, après avoir semblé, pendant quelque temps, se calmer. (*V.* 58-62 et 69.)

24. Il ne reste donc d'autre méthode efficace d'employer les médicaments contre les maladies, que de recourir à la méthode homœopathique, dans laquelle on cherche, pour le diriger contre l'universalité des symptômes du cas morbide individuel, celui d'entre tous les médicaments dont on connaît bien la manière d'agir sur l'homme en santé, et qui possède la faculté de produire la maladie artificielle la plus ressemblante à la maladie naturelle qu'on a sous les yeux.

25. Mais le seul infaillible oracle de l'art de guérir,

l'expérience pure (1), nous apprend, dans tous les essais faits avec soin, qu'en effet le médicament qui, en agissant sur des hommes bien portants, a pu produire le plus de symptômes semblables à ceux de la maladie dont on se propose le traitement, est celui qui convient pour la guérir; qu'il possède réellement aussi, lorsqu'on l'emploie à des doses suffisamment puissantes et atténuées, la faculté de détruire d'une manière prompte, radicale et durable, l'universalité des symptômes de ce cas morbide, c'est-à-dire (*V.* 6-16) la maladie présente tout entière; elle nous apprend que tous les médicaments guérissent les maladies dont les symptômes se rapprochent le plus possible des leurs, et que, parmi ces dernières, il n'en est aucune qui ne leur cède.

26. Ce phénomène repose sur la loi naturelle de l'homœopathie, loi méconnue jusqu'à présent, quoiqu'on en ait eu quelque vague soupçon, et qu'elle ait été dans tous les temps le fondement de toute guérison véritable,

(1) Je n'entends pas parler d'une expérience semblable à celle dont nos praticiens vulgaires se vantent après avoir, pendant de longues années, combattu avec un tas de recettes compliquées une multitude de maladies qu'ils n'ont jamais examinées avec soin, mais que, fidèles aux errements de l'école, ils ont regardées comme suffisamment connues par les noms qu'elles portent dans la pathologie; croyant apercevoir en elles un principe morbifique imaginaire ou quelque autre trouble profond non moins hypothétique. A la vérité, ils y voient toujours quelque chose, mais ils ne savent pas ce qu'ils voient, et ils arrivent à des résultats qu'un Dieu seul pourrait débrouiller au milieu d'un si grand concours de forces diverses agissant sur un sujet inconnu, résultat dont il n'y a aucune induction à tirer. Cinquante années d'une pareille expérience sont comme cinquante ans passés à regarder dans un kaléidoscope, qui, plein de choses inconnues et variées, tournerait continuellement sur lui-même : on aurait vu des milliers de figures changeant à chaque instant, sans pouvoir se rendre compte d'aucune.

savoir, qu'*une affection dynamique, dans l'organisme vivant, est éteinte d'une manière durable par une plus forte, lorsque celle-ci, sans être de même espèce qu'elle, lui ressemble beaucoup quant à la manière dont elle se manifeste.*

C'est aussi de cette manière qu'on traite les maux physiques et les affections morales. Pourquoi le brillant Jupiter disparaît-il, dans le crépuscule du matin, aux nerfs optiques de celui qui le contemple? parce qu'une puissance semblable, mais plus forte, la clarté du jour naissant, agit alors sur ces organes. Avec quoi est-on dans l'usage de calmer les nerfs olfactifs offensés par des odeurs désagréables? avec du tabac, qui affecte le nez d'une manière semblable, mais plus forte. Ce n'est ni avec de la musique, ni avec des sucreries, qu'on pourrait guérir le dégoût de l'odorat, parce que ces objets sont relatifs aux nerfs d'autres sens. Par quel moyen étouffe-t-on dans l'oreille compatissante des assistants les lamentations du malheureux condamné au supplice des verges? par le son glapissant du fifre, marié au bruit du tambour. Par quoi couvre-t-on le bruit éloigné du canon ennemi, qui porterait la terreur dans l'âme du soldat? par le retentissement de la grosse caisse. Ni cette compassion, ni cette terreur n'auraient pu être réprimées, soit par des admonitions, soit par une distribution de brillants uniformes. De même la tristesse et les regrets s'éteignent dans l'âme à la nouvelle, fût-elle même fausse, d'un chagrin plus vif survenu à une autre personne. Les inconvénients d'une joie trop vive sont prévenus par le café, qui, de lui-même, dispose l'âme aux impressions agréables. Il a fallu que les Allemands, plongés depuis des siècles dans l'apathie et l'esclavage, fussent écrasés

sous le joug tyrannique de l'étranger, pour que le sentiment de la dignité de l'homme se réveillât en eux, et qu'une première fois enfin, ils relevassent la tête.

27. La puissance curative des médicaments est donc fondée (*V.* 12-26) sur la propriété qu'ils ont de faire naitre des symptômes semblables à ceux de la maladie et qui surpassent en force ces derniers. D'où il suit que la maladie ne peut être anéantie et guérie d'une manière certaine, radicale, rapide et durable, qu'au moyen d'un médicament capable de provoquer chez un homme sain l'ensemble de symptômes le plus semblable à la totalité des siens, et doué en même temps d'une énergie supérieure à celle qu'elle possède.

28. Comme cette loi thérapeutique de la nature se manifeste hautement dans tous les essais purs et dans toutes les expériences sur les résultats desquels on peut compter, que par conséquent le fait est positif, peu nous importe la théorie scientifique de la manière dont il a lieu. J'attache peu de prix aux explications que l'on pourrait essayer d'en donner. Cependant celle qui suit me semble être la plus vraisemblable, parce qu'elle repose uniquement sur des données fournies par l'expérience.

29. Toute maladie qui n'appartient pas exclusivement au domaine de la chirurgie, ne provenant que d'un désaccord particulier de notre force vitale, sous le rapport de la manière dont s'accomplissent les sensations et les actions, il faudra, dans toute guérison homœopathique de cette force vitale désaccordée par une maladie naturelle, que le remède choisi d'après la similitude des symptômes engendre une affection artificielle semblable à la

maladie naturelle, mais un peu plus forte, affection qui se substituera pour ainsi dire à la maladie naturelle qui est toujours plus faible. Cédant alors à l'impulsion de l'instinct, la force vitale, qui n'est plus malade que de l'affection médicinale, mais qui l'est un peu plus qu'auparavant, se trouve obligée de déployer davantage d'énergie contre cette nouvelle maladie; mais l'action de la puissance médicinale qui la désaccorde ayant peu de durée (1), elle ne tarde pas à en triompher, de sorte que, comme elle avait été débarrassée en premier lieu de la maladie naturelle, elle est maintenant délivrée aussi de la maladie médicinale artificielle substituée à celle-là, et par conséquent capable de remettre la vie de l'organisme dans la voie de la santé. Cette hypothèse, qui est très-vraisemblable, repose sur les propositions suivantes.

(1) Le peu de durée de l'action des puissances aptes à produire des maladies artificielles, auxquelles nous donnons le nom de *médicaments*, fait que, malgré leur supériorité sur les maladies naturelles, la force vitale a cependant beaucoup moins de peine à triompher d'elles que de ces dernières. Ayant une durée d'action très-longue, la plupart du temps aussi étendue que la vie elle-même (psore, syphilis, sycose), les maladies naturelles ne peuvent jamais être vaincues par la force vitale seule. Il faut, pour les éteindre, que le médecin affecte plus énergiquement celle-ci, au moyen d'un agent capable de provoquer une maladie très-analogue, mais doué d'une puissance supérieure (remède homœopathique). Cet agent, introduit dans l'estomac, ou administré par olfaction, fait en quelque sorte violence à l'aveugle et instinctive force vitale, et son impression prend la place de la maladie naturelle jusqu'alors existante, de telle sorte que la force vitale ne reste plus désormais qu'atteinte de la maladie médicamenteuse, à laquelle toutefois elle ne demeure en proie que peu de temps, parce que l'action du médicament (ou le cours de la maladie déterminée par lui), ne dure pas longtemps. La guérison de maladies datant déjà de plusieurs années, que procure (*V.* 46) l'apparition de la variole et de la rougeole (qui n'ont toutes deux qu'une durée de quelques semaines), est un phénomène du même genre.

30. Les médicaments, sans doute aussi parce qu'il dépend de nous d'en varier la dose, paraissent avoir un pouvoir de désaccorder le corps humain bien supérieur à celui des irritations morbifiques naturelles ; car les maladies naturelles sont guéries et vaincues par des médicaments appropriés.

31. Les puissances ennemies, tant physiques que morales, qui portent atteinte à notre vie ici-bas, et qu'on appelle influences morbifiques, ne possèdent pas d'une manière absolue la faculté d'altérer la santé (1) ; nous ne tombons malades, sous leur influence, que quand notre organisme est suffisamment prédisposé à ressentir l'atteinte des causes morbifiques, et à se laisser mettre par elles dans un état où les sensations qu'il éprouve et les actions qu'il exécute soient différentes de celles qui ont lieu dans l'état normal. Ces puissances ne font donc naître la maladie, ni chez tous les hommes, ni chez un même homme dans tous les temps.

32. Mais il en est autrement des puissances morbifiques artificielles que nous appelons médicaments. En effet, dans tous les temps, dans toutes les circonstances, un véritable médicament agit sur tous les hommes, excite en eux les symptômes qui lui sont propres, et même en

(1) Quand je dis que la maladie est une aberration ou un désaccord de l'état de santé, je ne prétends point donner une explication métaphysique de la nature intime des maladies en général, ou d'aucun cas morbide quelconque en particulier. Je veux seulement désigner par là ce que les maladies ne sont pas et ne peuvent point être, c'est-à-dire exprimer qu'elles ne sont pas des changements mécaniques ou chimiques de la substance matérielle du corps, qu'elles ne dépendent point d'un principe morbifique matériel, et qu'elles sont uniquement des altérations dynamiques de la vie.

provoque qui tombent sous nos sens, quand on le donne à des doses assez fortes ; de sorte que tout organisme humain vivant quelconque doit être, en tout temps et d'une manière absolue, attaqué et en quelque sorte infecté par la maladie médicinale ; ce qui, comme je l'ai dit tout à l'heure, n'est point le cas des maladies naturelles.

33. Il résulte donc incontestablement de toutes les observations (1) que l'organisme humain a beaucoup plus de propension à se laisser désaccorder par les puissances médicinales que par les influences morbifiques et les miasmes contagieux ; ou, ce qui revient au même, que les influences morbifiques n'ont qu'un pouvoir subordonné, et souvent même très-conditionnel, de provoquer des maladies, tandis que les puissances médicinales en ont un absolu, direct et infiniment supérieur pour désaccorder la santé de l'homme.

34. Une intensité plus grande des maladies artificielles à provoquer par le moyen des médicaments n'est cependant pas la seule condition exigible pour qu'elles aient le pouvoir de guérir les maladies naturelles. Avant tout il faut, pour qu'une guérison s'effectue, qu'il y ait la plus grande similitude possible entre la maladie qu'on

(1) Voici un fait remarquable de ce genre ; lorsqu'avant l'année 1801, la fièvre scarlatine lisse de Sydenham régnait encore de temps en temps d'une manière épidémique parmi les enfants, elle attaquait, sans exception, ceux qui ne l'avaient point eue dans une maladie précédente ; mais, dans l'épidémie dont je fus témoin à Kœnigslutter, tous les enfants qui prirent assez à temps une très-petite dose de belladone, furent exempts de cette maladie extrêmement contagieuse. Pour que des médicaments puissent préserver d'une maladie épidémique, il faut que leur puissance de modifier la force vitale soit supérieure à la sienne.

traite et celle que le médicament a l'aptitude de susciter dans le corps humain, afin que cette ressemblance, jointe à l'intensité un peu plus forte de l'affection médicinale, permette à celle-ci de se substituer à l'autre, et de lui enlever ainsi toute influence sur la force vitale. Cela est tellement vrai, que la nature elle-même ne peut guérir une maladie déjà existante en y ajoutant une nouvelle maladie dissemblable, quelque forte que soit celle-ci, et que le médecin n'a également plus le pouvoir d'opérer des guérisons quand il emploie des médicaments qui ne sont pas susceptibles de faire naître, chez l'homme en santé, un état morbide semblable à la maladie qu'il a sous les yeux.

35. Pour faire ressortir davantage ces vérités, nous allons passer en revue trois cas différents ; savoir, la marche de la nature dans deux maladies naturelles dissemblables qui se rencontrent ensemble chez un même sujet, et le résultat du traitement médical ordinaire des maladies par des médicaments allopathiques, incapables de provoquer un état morbide artificiel semblable à celui dont il s'agit d'opérer la guérison. Cet examen démontrera d'un côté, qu'il n'est pas en la puissance de la nature elle-même de guérir une maladie déjà existante par une autre maladie dissemblable, non homœopathique, même plus forte ; et de l'autre, que les médicaments, même les plus énergiques, ne sauraient jamais procurer la guérison d'une maladie quelconque, quand ils ne sont point homœopathiques.

36. I. Si les deux maladies *dissemblables* qui viennent à se rencontrer chez l'homme ont une force égale, ou si la plus ancienne est plus forte que l'autre, la maladie

nouvelle sera repoussée du corps par celle qui existait avant elle, et ne pourra s'y établir. Ainsi un homme, déjà tourmenté d'une affection chronique grave, ne ressentira pas les atteintes d'une dyssenterie automnale, ou de toute autre épidémie modérée. Suivant Larrey (1), la peste du Levant n'éclate pas dans les lieux où règne le scorbut, et les personnes qui portent des dartres n'en sont point non plus infectées. Le rachitisme empêche la vaccine de se développer, au dire de Jenner. Hildenbrand assure que les phthisiques ne se ressentent pas des fièvres épidémiques, à moins que celles-ci ne soient très-violentes.

37. De même, une maladie chronique ancienne ne cède point au mode ordinaire de curation par des médicaments allopathiques, c'est-à-dire ne produisant pas chez l'homme en santé un état analogue à celui qui la caractérise. Elle résiste aux traitements de ce genre, prolongés même durant des années entières, pourvu qu'ils ne soient pas trop violents. Cette assertion se vérifie chaque jour dans la pratique, et n'a pas besoin d'être appuyée par des exemples.

38. II. Si la maladie nouvelle, qui ne ressemble point à l'ancienne, est plus forte que cette dernière, elle la suspend jusqu'à ce qu'elle-même ait achevé son cours ou soit guérie; mais alors l'ancienne reparaît. Tulpius nous apprend (2) que deux enfants, ayant contracté la teigne, cessèrent d'éprouver des accès d'épilepsie auxquels ils avaient été sujets jusqu'alors, mais que ces accès revinrent après la disparition de l'exanthème. Schœpf a vu la

(1) *Mémoires et observations*, dans la *Description de l'Egypte*, t. I.
(2) *Obs. medicæ*, lib. I, obs. 8.

gale s'éteindre à la manifestation du scorbut, et renaître après la guérison de cette dernière maladie (1). Un violent typhus a suspendu les progrès d'une phthisie pulmonaire ulcéreuse, qui reprit sa marche aussitôt après la cessation de l'affection typheuse (2). La manie qui se déclare chez un phthisique, efface la phthisie, avec tous ses symptômes; mais la maladie du poumon renaît et tue le malade, si l'aliénation mentale vient à cesser (3). Quand la rougeole et la petite vérole règnent ensemble, et qu'elles ont attaqué toutes deux le même enfant, il est ordinaire que la rougeole déjà déclarée soit arrêtée par la variole qui éclate, et ne reprenne son cours qu'après la guérison de celle-ci; cependant Manget a vu aussi (4) la petite vérole, pleinement déclarée à la suite de l'inoculation, être suspendue pendant quatre jours par une rougeole qui survint, et après la desquamation de laquelle elle se ranima, pour parcourir ensuite ses périodes jusqu'à la fin. On a même vu l'éruption de la rougeole, au sixième jour de l'inoculation, arrêter le travail inflammatoire de cette dernière, et la variole n'éclater que quand l'autre exanthème eut accompli sa période septénaire (5). Dans une épidémie rubéolique, la rougeole éclata, chez beaucoup d'inoculés, quatre ou cinq jours après l'insertion, et retarda jusqu'à son entière disparition l'éruption de la petite vérole, qui se fit seulement alors et marcha en-

(1) Dans le journal de *Hufeland*, XV, II.

(2) Chevalier dans les *Nouvelles Annales de la Médecine française* de Hufeland, II, p. 192.

(3) *Mania phthisi superveniens eam cum omnibus suis phænomenis aufert, verum mox redit phthisis et occidit, abeunte mania.* Reil, *Memor. clinicorum*, fasc. III, V, p. 171.

(4) Dans *Edinb. med. comment.*, t. I, I.

(5) J. Hunter, *Traité des maladies vénériennes*, Paris, 1852, p. 11.

suite d'une manière régulière (1). La véritable fièvre scarlatine de Sydenham (2), avec angine, fut effacée au quatrième jour par la manifestation de la vaccine, qui marcha jusqu'à sa fin, et après la terminaison seulement de laquelle on vit la scarlatine se manifester de nouveau. Mais, comme ces deux maladies paraissent être de force égale, on a vu aussi la vaccine être suspendue, au huitième jour, par l'éruption d'une véritable scarlatine, et son auréole rouge s'effacer jusqu'à ce que celle-ci eût terminé son cours, moment auquel elle reprit le sien et l'acheva régulièrement (3). Une vaccine était sur le point d'atteindre à sa perfection, au huitième jour, quand éclata une rougeole, qui la rendit sur-le-champ stationnaire, et après la desquamation seulement de laquelle elle reprit et acheva sa marche, de manière qu'au rapport de Kortum (4), elle avait, le seizième jour, l'aspect qu'elle présente ordinairement au dixième. On a vu la vaccine prendre au milieu même d'une rougeole déclarée, mais ne commencer à parcourir ses périodes que quand l'autre affection fut passée; c'est ce que nous apprend également Kortum (5). J'ai eu moi-même occasion de voir une angine parotidienne disparaître aussitôt après l'établissement du travail particulier à la vaccine. Ce fut seulement lorsque la vaccine eut achevé son cours, et que

(1) Rainay, dans *Med. comment. of Edinb.*, III, p. 480.

(2) Elle a été décrite fort exactement par Witherlng et Plenciz. Mais elle diffère beaucoup de la miliaire pourprée (ou du *Roodvonk*), auquel on se plaisait à donner le nom de fièvre scarlatine. Ce n'est que dans ces dernières années que les deux maladies, originairement fort différentes, se sont rapprochées l'une de l'autre par leurs symptômes.

(3) Jenner, dans *Medicinische Annalen*, 1800, août, p. 747.

(4) Dans le Journal de *Hufeland*, XX, III, p. 50.

(5) *Loc. cit.*

l'auréole rouge des boutons eut disparu, qu'un nouveau gonflement, accompagné de fièvre, se manifesta dans les glandes parotides et sous-maxillaires, et parcourut sa période ordinaire de sept jours. *Il en est ainsi de toutes les maladies dissemblables ; la plus forte suspend la plus faible*, à moins qu'elles ne se compliquent ensemble, ce qui arrive rarement aux affections aiguës ; *mais jamais elles ne se guérissent l'une l'autre.*

39. L'école médicale ordinaire a été témoin de ces faits depuis des siècles. Elle a vu la nature elle-même impuissante à guérir aucune maladie par l'addition d'une autre, quelque intense que fût cette dernière, lorsque celle qui survient *n'est point semblable* à celle qui déjà existe dans le corps. Que doit-on penser d'elle, puisqu'elle n'en a pas moins continué à traiter les maladies chroniques par des moyens allopathiques, Dieu sait même avec quels médicaments et quelles formules ! toujours avec des substances qui, la plupart du temps, ne pouvaient provoquer elles-mêmes qu'un état maladif dissemblable à l'affection dont la guérison était en problème ? Et quand bien même les médecins n'eussent point jusqu'alors observé la nature avec assez d'attention, ne leur eût-il pas été possible de juger, d'après les tristes effets de leurs procédés, qu'ils étaient sur une fausse route, propre uniquement à les éloigner du but ? Ne s'apercevaient-ils pas qu'en ayant, selon leur coutume, recours à des moyens allopathiques violents contre les maladies chroniques, ils ne faisaient que créer une maladie artificielle non semblable à la maladie primitive, qui réduisait bien celle-ci au silence, et la suspendait pendant tout le temps de sa propre durée, mais que la

maladie primitive reparaissait et devait reparaître dès que la diminution des forces du malade ne permettait plus de continuer à saper le principe de la vie par les vives attaques de l'allopathie ? C'est ainsi que des purgations énergiques et souvent répétées nettoient réellement assez vite la peau de l'exanthème psorique; mais quand le malade ne peut plus supporter l'affection dissemblable qu'on a violemment fait naître dans ses entrailles, quand il est obligé de renoncer aux purgatifs, l'éruption cutanée reparaît telle qu'elle existait auparavant, ou bien la psore interne se manifeste par un symptôme fâcheux quelconque, attendu qu'outre l'affection primitive, qui n'est diminuée en rien, le malade a maintenant sa digestion troublée et ses forces anéanties. De même, quand les médecins ordinaires produisent et entretiennent des ulcérations artificielles à la surface du corps, croyant détruire par là une affection chronique, *jamais* ils n'atteignent au but qu'ils se proposent, c'est-à-dire que *jamais* ils ne guérissent, parce que ces ulcères factices sont tout à fait étrangers et allopathiques au mal interne. Cependant, comme l'irritation causée par plusieurs cautères est souvent un mal supérieur, quoique dissemblable, à l'état morbide primitif, il lui arrive parfois de réduire ce mal pour quelques semaines au silence ; mais elle ne fait que le suspendre pour très-peu de temps, et encore en épuisant par degrés le malade. Une épilepsie, qui avait été supprimée pendant nombre d'années par des cautères, reparaissait constamment, et plus violente que jamais, quand on cherchait à supprimer l'exutoire, comme l'attestent Pechlin (1) et autres. Mais les pur-

(1) *Obs. phys. med.*, lib. II, obs. 30.

gatifs ne sont pas plus allopathiques à l'égard de la gale, ou les cautères par rapport à l'épilepsie, que les mélanges d'ingrédients inconnus dont on fait usage dans la pratique vulgaire, ne le sont relativement aux autres formes innombrables des maladies innomées. Ces mélanges ne font non plus qu'affaiblir le malade et suspendre le mal pendant un laps de temps très-court, sans pouvoir le guérir, outre que leur emploi répété ne manque jamais d'ajouter un nouvel état morbide à l'ancien.

40. III. Il peut arriver aussi que la *nouvelle maladie*, après avoir agi longtemps sur l'organisme, finisse par s'allier à *l'ancienne affection, malgré le défaut de similitude entre elles*, et que de là résulte une maladie *compliquée*, de telle sorte cependant que chacune occupe une région spéciale dans l'organisme, et qu'elle s'y installe dans les organes qui lui conviennent, abandonnant les autres à celle qui ne lui ressemble pas. Ainsi un vénérien peut devenir encore galeux, et réciproquement. *Ces deux maladies étant dissemblables, elles ne sauraient s'anéantir l'une l'autre*. Les symptômes vénériens s'effacent dans le principe et sont suspendus lorsque l'éruption psorique commence ; mais, avec le temps, la maladie vénérienne étant au moins aussi forte que la gale, les deux affections s'allient l'une avec l'autre (1), c'est-à-dire que chacune

(1) Des expériences précises et des guérisons que j'ai obtenues de ces sortes d'affections compliquées, m'ont convaincu qu'elles ne résultent pas de l'amalgame de deux maladies, mais que celles-ci existent simultanément dans l'économie, occupant chacune des parties qui sont en harmonie avec elle. En effet, la guérison s'opère d'une manière complète en alternant à propos le mercure et les moyens propres à guérir la gale, administrés tous aux doses et sous le mode de préparations convenables.

s'empare uniquement des parties de l'organisme qui lui sont appropriées, et que le sujet devient par là plus malade et plus difficile à guérir.

En cas de concurrence de deux maladies aiguës contagieuses qui n'ont point de ressemblance ensemble, par exemple de la variole et de la rougeole, ordinairement l'une suspend l'autre, comme il a été dit plus haut. Cependant il s'est trouvé quelques épidémies violentes où, dans des cas rares, deux maladies aiguës dissemblables ont envahi simultanément un seul et même corps, et se sont, pour ainsi dire, compliquées l'une l'autre pendant un court espace de temps. Dans une épidémie où la petite vérole et la rougeole régnaient ensemble, il y eut trois cents cas où l'une des deux maladies suspendit l'autre, où la rougeole n'éclata que vingt jours après l'éruption de la variole, et la petite vérole dix-sept à dix-huit jours après celle de la rougeole, c'est-à-dire après la disparition totale de la première maladie; mais il s'en trouva un dans lequel P. Russel (1) rencontra simultanément ces deux maladies dissemblables chez le même sujet. Rainey (2) a observé la variole et la rougeole ensemble chez deux petites filles. J. Maurice (3) dit n'avoir rencontré que deux faits de ce genre dans sa pratique. On trouve des exemples semblables dans Ettmuller (4) et quelques autres encore. Zencker (5) a vu la vaccine suivre son cours régulier conjointement avec la rougeole et la

(1) *Transactions of a soc. for the improv. of med. and. chir. knowledge*, II.

(2) *Med. Comment. of Edinb.*, III, p. 480.

(3) *Med. and phys. Journal*, 1805.

(4) *Opera medica*, II, p. 1, cap. 10.

(5) Dans le *Journal de médecine* de Hufeland, XVII.

fièvre miliaire pourprée, et Jenner la vaccine parcourir tranquillement ses périodes au milieu d'un traitement mercuriel dirigé contre la syphilis.

41. Les complications ou coexistences de plusieurs maladies chez un même sujet, qui résultent d'un long usage de médicaments non appropriés, et doivent naissance aux malencontreux procédés de la médecine allopathique vulgaire, sont infiniment plus fréquentes que celles auxquelles la nature elle-même donne lieu. En répétant sans cesse l'emploi de remèdes qui ne conviennent pas, on finit par ajouter à la maladie naturelle qu'on a en vue de guérir les nouveaux états morbides, souvent très-opiniâtres, que ces remèdes sont appelés à provoquer par la nature même de leurs facultés spéciales. Ces états ne pouvant guérir par une irritation analogue, c'est-à-dire par homœopathie, une affection chronique avec laquelle ils n'ont aucune similitude, s'associent peu à peu avec cette dernière, et ajoutent ainsi une nouvelle maladie dissemblable et artificielle à l'ancienne, de sorte que le sujet devient doublement malade et bien plus difficile à guérir, souvent même incurable. Plusieurs faits consignés dans les journaux ou dans les traités de médecine viennent à l'appui de cette assertion. On en trouve une preuve aussi dans les cas fréquents où la maladie chancreuse vénérienne, compliquée surtout avec l'affection psorique, et même avec la gonorrhée sycosique, loin de guérir par des traitements longs ou répétés, avec des doses considérables de préparations mercurielles mal choisies, prend place dans l'organisme à côté de la maladie mercurielle chronique, qui se développe peu à peu et forme ainsi une monstrueuse complication, désignée

sous le nom de syphilis larvée, qui, si elle n'est pas absolument incurable, ne peut du moins être ramenée à l'état de santé qu'avec la plus grande difficulté.

Car indépendamment des symptômes analogues à ceux de la maladie vénérienne, qui lui permettent de guérir homœopathiquement cette dernière, le mercure en produit encore beaucoup d'autres, qui ne ressemblent pas à ceux de la syphilis, et qui, lorsqu'on l'administre à hautes doses, surtout dans la complication si commune avec la psore, engendrent de nouveaux maux et exercent de grands ravages dans le corps.

42. La nature elle-même, comme je l'ai dit, permet quelquefois la coïncidence de deux et même de trois maladies naturelles dans un seul et même corps. Mais il faut bien remarquer que cette complication n'a lieu qu'à l'égard des maladies dissemblables, qui, d'après les lois éternelles de la nature, ne peuvent ni s'anéantir, ni s'effacer, ni se guérir réciproquement. Elle s'effectue, à ce qu'il paraît, de façon telle que les deux ou trois maladies se partagent pour ainsi dire l'organisme, et que chacune d'elles y occupe les parties qui lui conviennent le mieux, partage qui peut se faire sans nuire à l'unité de la vie, à cause du défaut de similitude entre ces affections.

43. Mais le résultat est tout autre quand *deux maladies semblables* viennent à se rencontrer dans l'organisme, c'est-à-dire lorsqu'à la maladie déjà existante il s'en joint une plus forte qui lui est en tout semblable. C'est ici qu'on aperçoit comment la guérison peut s'opérer dans la voie de la nature, et comment l'homme doit s'y prendre pour guérir.

44. *Deux maladies qui se ressemblent* ne peuvent ni se *repousser* mutuellement, comme dans la première des trois hypothèses précédentes, ni se *suspendre* l'une l'autre, comme dans la seconde, en sorte que l'ancienne reparaisse après l'épuisement de la nouvelle, ni enfin, comme dans la troisième, *exister à côté l'une de l'autre chez le même sujet*, et former une *maladie double* ou compliquée.

45. Non! deux maladies qui diffèrent bien l'une de l'autre quant au genre (1), mais qui se ressemblent beaucoup à l'égard de leurs manifestations et de leurs effets, c'est-à-dire des symptômes et souffrances qu'elles déterminent, s'anéantissent toujours mutuellement dès qu'elles viennent à se rencontrer dans un même organisme. La plus forte détruit la plus faible. La cause de ce phénomène n'est pas difficile à concevoir. La maladie plus forte qui survient, ayant de l'analogie avec l'ancienne dans sa manière d'agir, envahit, et même de préférence, les parties qu'avait jusqu'alors attaquées cette dernière, qui, plus faible qu'elle, s'éteint, ne trouvant plus à exercer son activité (2). En d'autres termes, dès que la force vitale, désaccordée par une puissance morbifique, vient à être saisie par une nouvelle puissance fort analogue, mais supérieure en énergie, elle ne ressent plus que l'impression de celle-ci seule, et la précédente, réduite à la condition d'une simple force sans matière, doit cesser d'exercer une influence morbifique, par conséquent d'exister.

(1) Voyez ci-dessus 26, la note.

(2) De même que l'image de la flamme d'une lampe est rapidement effacée dans le nerf optique par un rayon de soleil, qui frappe nos yeux avec plus de force.

46. On pourrait citer beaucoup d'exemples de maladies que la nature a guéries homœopathiquement par d'autres maladies provoquant des symptômes semblables. Mais, si l'on veut des faits précis et à l'abri de toute contestation, il faut s'en tenir au petit nombre de maladies toujours semblables à elles-mêmes qui naissent d'un miasme permanent, et qui, par cette raison, sont dignes de recevoir un nom particulier.

Parmi ces affections se présente, au premier rang, la variole, si fameuse par le nombre et l'intensité de ses symptômes, et qui a guéri une foule de maux caractérisés par des symptômes semblables aux siens.

Des ophthalmies violentes et allant jusqu'à l'abolition de la vue, sont un des accidents les plus communs dans la petite vérole. Or, Dezoteux et L. Valentin (1) et A. Leroy (2) rapportent chacun un cas d'ophthalmie chronique, qui fut guérie d'une manière parfaite et durable par l'inoculation.

Une cécité, qui datait de deux ans, et qui avait été causée par la répercussion de la teigne, céda complétement à la variole, d'après Klein (3).

Combien de fois n'est-il point arrivé à la petite vérole d'occasionner la surdité et la dyspnée! J. F. Closs (4) l'a vue guérir ces deux affections, lorsqu'elle fut arrivée à son maximum d'intensité. Une tuméfaction, même très-considérable, des testicules, est un symptôme fré-

(1) *Traité de l'inoculation*, Paris, an VIII, p. 189.

(2) *Médecine maternelle, ou l'Art d'élever et de conserver les enfants*, Paris, 1830, p. 384.

(3) *Interpres clinicus*, p. 293.

(4) *Neue Heilart der Kinderpocken*, Ulm, 1769, p. 68; et *Specim. obs.*, n° 18.

quent de la variole. Aussi a-t-on vu, suivant Klein (1), cet exanthème guérir homœopathiquement une intumescence volumineuse et dure du testicule gauche, qui était le résultat d'une contusion. Un engorgement analogue du testicule fut également guéri par elle, sous les yeux d'un autre observateur (2).

On compte une sorte de dyssenterie au nombre des accidents fâcheux que détermine la petite vérole : c'est pour cela que cette affection a guéri, à titre de puissance morbifique semblable, la dyssenterie, dans un cas rapporté par F. Wendt (3).

Personne n'ignore que quand la variole survient après l'insertion de la vaccine, sur-le-champ elle détruit homœopathiquement celle-ci, et ne lui permet pas d'arriver à sa perfection, tant parce qu'elle a plus de force qu'elle, que parce qu'elle lui ressemble beaucoup. Mais, par la même raison, lorsque la vaccine approche du terme de la maturité, sa grande ressemblance avec la variole fait qu'homœopathiquement elle diminue et adoucit au moins beaucoup cette dernière, quand elle vient à se déclarer, et lui imprime un caractère plus bénin, comme le témoignent Muhry (4) et une foule d'autres auteurs.

La vaccine, outre les pustules préservatives de la petite vérole, provoque encore une éruption cutanée générale d'une autre nature. Cet exanthème consiste en des boutons coniques, ordinairement petits, rarement gros et suppurants, secs, reposant sur des auréoles rouges

(1) *Interpres clinicus.*

(2) *Nov. Act. cur.*, vol. I, obs. 22.

(3) *Nachricht von dem Krankeninstitut zu Erlangen*, 1783.

(4) Dans Robert Willan, *sur la Vaccine.*

peu étendues, souvent entremêlées de petites taches arrondies, d'une couleur rouge, et accompagnées parfois des plus vives démangeaisons (1). Chez beaucoup d'enfants, il précède de plusieurs jours l'apparition de l'auréole rouge de la vaccine; mais le plus souvent il se déclare après, et disparaît au bout de quelques jours, laissant sur la peau de petites taches rouges et dures. C'est en raison de leur analogie avec cet autre exanthème que la vaccine, aussitôt qu'elle a pris, fait homœopathiquement disparaître d'une manière complète et durable les éruptions cutanées, souvent fort anciennes et incommodes, qui existent chez certains enfants, ainsi que l'attestent un grand nombre d'observateurs (2).

La vaccine, dont le symptôme spécial est de causer un gonflement du bras (3), a guéri, après son éruption, un bras qui était tuméfié et à demi paralysé (4).

La fièvre de la vaccine, qui survient à l'époque où se forme l'auréole rouge, a guéri homœopathiquement deux fièvres intermittentes, ainsi que nous l'apprend Hardege (5); ce qui confirme la remarque déjà faite par J. Hunter (6), que deux fièvres (ou maladies semblables) ne peuvent pas subsister ensemble dans un même corps (7).

(1) Bousquet, *Nouveau traité de la vaccine et des éruptions varioleuses*, Paris, 1848, p. 52 et suiv.

(2) Principalement Clavier, Hurel et Désormeaux, dans le *Bulletin des Sciences médicales de l'Eure*, 1808. — *V.* aussi *Journal de méd.*, XV, 206.

(3) Balhorn, dans le Journal de Hufeland, X, II.

(4) Stevenson, *Annals of medicine* de Duncan, vol. I, p. II, n° 9.

(5) Dans le Journal de Hufeland, XXIII.

(6) *Traité de la maladie vénérienne*. Paris, 1852, in-8, p. 9.

(7) Dans les précédentes éditions de l'*Organon*, j'ai cité ici des

La rougeole et la coqueluche ont beaucoup de ressemblance l'une avec l'autre sous le rapport de la fièvre et du caractère de la toux. Aussi Bosquillon (1) a-t-il remarqué, dans une épidémie où ces deux maladies régnaient ensemble, que, parmi les enfants qui eurent la rougeole, il s'en trouva beaucoup qui ne furent point atteints de la coqueluche. Tous en auraient été exempts, et pour toujours, aussi bien qu'inaccessibles désormais à la contagion de la rougeole, si la coqueluche n'était pas une maladie qui ne ressemble qu'en partie à la rougeole, c'est-à-dire si elle avait un exanthème analogue à celui de cette dernière; voilà pourquoi la rougeole ne put garantir homœopathiquement de la coqueluche qu'un certain nombre d'enfants, et ne put le faire que pour la durée de l'épidémie présente.

Mais quand la rougeole rencontre une maladie qui lui ressemble dans son symptôme principal, l'exanthème,

exemples d'affections chroniques, guéries par la gale, qui d'après les découvertes dont j'ai fait part au public dans mon *Traité des maladies chroniques* (deuxième édition, Paris, 1846, t. Ier), ne peuvent être considérées que sous un certain point de vue comme des guérisons homœopathiques. Les grands maux ainsi effacés (des asthmes suffoquants et des phthisies ulcéreuses) étaient déjà d'origine psorique dès le principe ; c'étaient les symptômes, devenus menaçants pour la vie, d'une ancienne psore déjà complétement développée dans l'intérieur, que l'apparition d'une éruption psorique, déterminée par une nouvelle infection, ramenait à la forme simple d'une maladie psorique primitive, ce qui faisait disparaître le mal ancien et les symptômes alarmants. Ce retour à la forme primitive ne peut donc être regardé comme moyen curatif homœopathique des symptômes très-développés d'une psore ancienne, qu'en ce sens que la nouvelle infection place les malades dans la situation, infiniment plus favorable, de pouvoir désormais être guéris plus facilement de la psore entière par l'emploi des médicaments antipsoriques.

(1) *Eléments de médecine pratique* de Cullen, p. II, l. III, ch. VII.



elle peut sans contredit l'anéantir et la guérir homœopathiquement. C'est ainsi qu'une dartre chronique fut guérie (1) d'une manière prompte, parfaite et durable par l'éruption de la rougeole, comme l'a observé Kortum (2). Une éruption miliaire qui, depuis six ans, couvrait la face, le cou et les bras, où elle causait une ardeur insupportable, et qui se renouvelait toutes les fois que le temps venait à changer, fut réduite par l'apparition de la rougeole à un simple gonflement de la peau; après la cessation de la rougeole, l'éruption miliaire se trouva guérie, et elle ne reparut plus (3).

47. Rien ne peut mieux que ces exemples enseigner au médecin d'une manière claire et persuasive, la méthode qui devra le guider dans le choix à faire entre les puissances capables de susciter des maladies artificielles (les médicaments), pour guérir d'une manière certaine, prompte et durable, à l'instar de la nature.

48. Tous les exemples qui viennent d'être rapportés font voir que jamais ni les efforts de la nature ni l'art du médecin ne peuvent guérir un mal quelconque par une puissance morbifique dissemblable, quelque énergique qu'elle soit, et que la cure n'est exécutable qu'au moyen d'une *puissance morbifique apte à produire des symptômes semblables et un peu plus forts*, ce qui est conforme aux lois éternelles et irrévocables de la nature, qu'on a méconnues jusqu'à présent.

49. Nous trouverions un bien plus grand nombre de

(1) Ou du moins ce symptôme fut enlevé.

(2) Dans le *Journal de médecine* par Hufeland, XX, III, p. 50.

(3) Rau, *loc. cit.*, p. 85.

ces véritables guérisons homœopathiques naturelles, si, d'un côté, les observateurs y avaient fait plus d'attention, et si, de l'autre, la nature avait à sa disposition plus de maladies capables de guérir homœopathiquement.

50. La nature elle-même n'a presque pas d'autres moyens homœopathiques à sa disposition que les maladies miasmatiques peu nombreuses qui renaissent toujours semblables à elles-mêmes, comme la gale, la rougeole, la variole, et le miasme exanthématique qui coexiste avec celui de la vaccine dans la lymphe vaccinique. Mais, parmi ces puissances morbifiques, les unes, la variole et la rougeole, sont plus dangereuses et plus effrayantes que le mal auquel elles porteraient remède; et l'autre, la gale, exige elle-même, après avoir opéré la guérison, l'emploi d'un traitement capable de l'anéantir à son tour, circonstances qui, toutes deux, rendent leur emploi comme moyens homœopathiques difficile, incertain et dangereux. Et combien peu, d'ailleurs, dans le nombre des maladies de l'homme, s'en trouve-t-il qui auraient leur remède homœopathique dans la petite vérole, la rougeole et la gale! La nature ne peut donc guérir que très-peu de maladies avec ces moyens aventureux. Elle ne s'en sert qu'avec danger pour le malade; car les doses de ces puissances morbifiques ne sont pas, comme celles des médicaments, susceptibles d'être atténuées en raison des circonstances. Pour guérir l'ancienne maladie analogue dont un homme est atteint, elles accablent celui-ci du lourd et dangereux fardeau de la maladie tout entière, variolique, rubéolique ou psorique. Cependant on a vu qu'une semblable rencontre a produit parfois de belles

cures homœopathiques, qui sont autant d'irrécusables preuves à l'appui de cette grande et unique loi thérapeutique de la nature : ***guérissez les maladies par des remèdes produisant des symptômes semblables aux leurs.***

51. Ces faits auraient suffi déjà pour révéler au génie de l'homme la loi qui vient d'être énoncée. Mais voyez quel avantage l'homme a ici sur une nature grossière, dont les actes sont irréfléchis ! combien les médicaments répandus par toute la création ne multiplient-ils pas les puissances morbifiques homœopathiques dont il peut disposer pour le soulagement de ses frères souffrants ! En eux, il trouve les moyens de faire naître des états morbides aussi variés que les innombrables maladies naturelles auxquelles ils doivent servir de remèdes homœopathiques. Ce sont des puissances morbifiques dont la force vitale triomphe, et dont l'action s'éteint d'elle-même après la guérison opérée, et qui ne réclament pas, comme la gale, d'autres moyens pour les anéantir à leur tour. Ce sont des influences que le médecin peut étendre, diviser, dynamiser à l'infini, et dont il lui est facultatif de diminuer la dose au point de ne leur laisser qu'une force un peu supérieure à celle de la maladie naturelle semblable, pour la guérison de laquelle elles doivent travailler. Avec de si précieuses ressources, on n'a pas besoin d'atteintes violentes portées à l'organisme pour extirper un mal ancien et opiniâtre, et le passage de l'état souffrant à la santé durable se fait d'une manière douce et insensible, quoique souvent rapide.

52. Après des exemples d'une évidence si palpable, il est impossible à tout médecin qui raisonne de persévérer encore dans l'application de la méthode allopathi-

que ordinaire, dans l'emploi de médicaments dont les effets n'ont aucun rapport direct ou homœopathique avec la maladie, et qui attaquent le corps dans ses parties les moins malades, en provoquant des évacuations, des contre-irritations, des dérivations, etc. (1). Il lui est impossible de persister dans l'adoption d'une méthode qui consiste à provoquer, au prix des forces du malade, la manifestation d'un état morbide tout à fait différent de l'affection primitive, par des doses élevées de mélanges dans lesquels entrent des médicaments inconnus pour la plupart. L'usage de pareils mélanges ne peut avoir d'autre résultat que celui qui découle des lois générales de la nature, quand une maladie dissemblable se joint à une autre dans l'organisme humain, c'est-à-dire que l'affection, *loin de guérir, se trouve au contraire toujours aggravée*. Trois effets pourront alors avoir lieu :

1° Si le traitement allopathique, quoique fort long, est doux, la maladie naturelle restera la même, et le malade aura seulement perdu de ses forces, parce que, comme on l'a vu plus haut, l'affection existant anciennement dans le corps ne permet pas à une nouvelle affection *dissemblable*, qui est plus faible, de s'y établir aussi.

2° Si les remèdes allopathiques attaquent l'économie avec violence, le mal primitif semblera céder pour quelque temps, et reparaîtra animé de la même force au moins, dès qu'on interrompra le traitement, parce que, ainsi qu'il a été dit également, la nouvelle maladie, étant forte, fait taire et suspend pour quelque temps celle plus faible et dissemblable qui existait avant elle.

(1) *V.* ci-dessus, l'Introduction, p. 12 et l'opuscule sur l'Allopathie dans les *Études de médecine homœopathique*. Paris, 1855, t. I.

3° Enfin, si les puissances allopathiques sont mises en usage à des doses élevées et pendant longtemps, ce traitement, sans guérir jamais la maladie primitive, ne fera qu'y ajouter de nouvelles maladies factices, et rendra la guérison plus difficile à obtenir, parfois même impossible, parce que, comme on l'a encore vu, lorsque deux affections chroniques dissemblables et d'égale intensité viennent à se rencontrer, elles prennent place l'une à côté de l'autre dans l'organisme et s'y établissent simultanément.

53. Les guérisons véritables et douces ont donc lieu uniquement par la voie homœopathique. Cette voie, comme nous l'avons déjà reconnu plus haut (7-25), en consultant l'expérience et nous aidant du raisonnement, est la seule par laquelle l'art puisse guérir les maladies de la maniere la plus certaine, la plus rapide et la plus durable, parce qu'elle repose sur une loi éternelle et infaillible de la nature.

54. J'ai déjà fait remarquer précédemment (43-49) qu'il n'y a de vraie que cette voie homœopathique, parce que, des trois seules manières dont on puisse employer les médicaments contre les maladies, il n'y a non plus que celle-là qui mène en ligne droite à une guérison douce, sûre et durable, sans nuire au malade d'un autre côté, ou sans l'affaiblir. La méthode homœopathique pure est aussi sûrement la seule par laquelle l'art de l'homme puisse opérer des guérisons, qu'il est certain qu'on ne peut pas tirer plus d'une ligne droite d'un point à un autre.

55. La seconde manière d'employer les médicaments

dans les maladies, celle que j'appelle *allopathique* ou *hétéropathique*, est celle qu'on a le plus généralement employée jusqu'à présent. Sans nul égard à ce qui est à proprement parler malade dans le corps, elle attaque les parties que la maladie a le plus ménagées, afin, dit-on, de dériver ou de détourner le mal vers elles. J'ai déjà traité de cette méthode dans l'Introduction, et je n'en parlerai plus ici.

56. La *troisième* et dernière (1) manière d'employer les médicaments contre les maladies est la méthode *antipathique*, *énantiopathique* ou *palliative*. C'est celle au moyen de laquelle les médecins ont jusqu'à présent réussi le mieux à se donner l'air de soulager les malades, et sur laquelle ils ont le plus compté pour gagner leur confiance, en les leurrant d'un soulagement instantané. Nous allons montrer combien elle est peu efficace, à quel point même elle est nuisible dans les maladies qui n'ont point un cours très-rapide. A la vérité, c'est la seule chose qui, dans l'exécution du plan de traitement des allopathistes, se rapporte à une partie des souffrances causées par la maladie naturelle. Mais en quoi consiste ce rapport? Nous allons voir qu'il est tel que cette pratique est précisément celle qu'on devrait le plus éviter, si l'on voulait ne pas tromper les malades et ne point se moquer d'eux.

(1) On pourrait admettre à la vérité une quatrième manière d'employer les médicaments contre les maladies; savoir, la *méthode isopathique*, celle de traiter une maladie par le même miasme qui l'a produite. Mais en supposant même que la chose fût possible, et ce serait là certainement une découverte précieuse, comme on n'administre le miasme aux malades qu'après l'avoir modifié jusqu'à un certain point par les préparations qu'on lui fait subir, la guérison n'aurait lieu dans ce cas qu'en opposant *simillimum simillimo*.

57. Un médecin vulgaire qui veut procéder d'après la méthode antipathique, ne fait attention qu'à un seul symptôme, celui dont le malade se plaint le plus, et néglige tous les autres, quelque nombreux qu'ils soient. Il prescrit contre ce symptôme un remède connu pour produire l'effet directement contraire; car, d'après l'axiome *contraria contrariis*, proclamé depuis plus de quinze cents ans par l'ancienne école, ce remède est celui dont il doit attendre le secours (palliatif) le plus prompt. Ainsi, il donne de fortes doses d'opium contre les douleurs de toute espèce, parce que cette substance engourdit rapidement la sensibilité. Il prescrit la même drogue contre les diarrhées, parce qu'en peu de temps elle arrête le mouvement péristaltique du canal intestinal, qu'elle frappe d'insensibilité. Il l'administre également contre l'insomnie, parce qu'elle plonge promptement dans un état de stupeur et d'hébétude. Il emploie des purgatifs quand le malade est tourmenté depuis longtemps déjà par la constipation. Il fait plonger la main échaudée dans l'eau froide, qui, par sa froideur, semble enlever tout à coup, et comme par enchantement, les douleurs cuisantes de la brûlure. Quand un malade se plaint d'avoir froid et de manquer de chaleur vitale, il le fait entrer dans un bain chaud, qui le réchauffe sur-le-champ. Celui qui accuse une faiblesse habituelle, reçoit le conseil de boire du vin, qui aussitôt le ranime et semble le restaurer. Quelques autres moyens antipathiques, c'est-à-dire opposés à des symptômes, sont également mis en usage : cependant, après ceux que je viens d'énumérer, il y en a peu encore, parce que le médecin ordinaire ne connaît les effets primitifs spéciaux que d'un très-petit nombre de médicaments.

58. Je n'insisterai pas sur le vice (*voyez* § 7, la note) qu'a cette méthode de ne s'attacher qu'à un seul symptôme, et par conséquent qu'à une petite partie du tout, conduite de laquelle on ne doit évidemment rien attendre pour le soulagement de l'ensemble de la maladie, qui est la seule chose à laquelle le malade aspire. J'interrogerai cependant l'expérience pour savoir d'elle si, parmi les cas où l'on a fait ainsi une application antipathique de médicaments contre une maladie chronique ou continue, elle pourrait nous en citer un seul dans lequel le soulagement de courte durée qu'on obtient par là n'ait point été suivi d'une aggravation manifeste, non-seulement du symptôme ainsi pallié d'abord, mais encore de la maladie tout entière. Or, tous ceux qui ont observé avec attention s'accorderont à dire qu'après ce léger amendement antipathique, qui ne dure pas longtemps, l'état du malade empire *toujours et sans exception*, quoique le médecin vulgaire cherche ordinairement à expliquer cette augmentation trop évidente en l'attribuant à la malignité de la maladie primitive, ou à la manifestation d'une maladie nouvelle (1).

(1) Quoique les médecins n'aient point été jusqu'à présent dans l'usage d'observer, cependant il n'a pu leur échapper que l'emploi des palliatifs est infailliblement suivi d'une aggravation du mal. On trouve un exemple frappant de ce genre dans J. H. Schulze (*Diss. qua corporis humani momentanearum alterationum specimina quædam expenduntur*. Halle, 1741, § 28). Quelque chose de semblable nous est attesté par Willis (*Pharm. rat.*, sect. 7, cap. I, p. 298) : *Opiata dolores atrocissimos plerumque sedant atque indolentiam... procurant, eamque... aliquamdiu et pro stato quodam tempore continuant, quo spatio elapso, dolores mox recrudescunt et brevi ad solitam ferociam augentur*. Et p. 295 : *Exactis opii viribus illico redeunt tormina, nec atrocitatem suam remittunt, nisi dum ab eodem pharmaco rursus incantentur*. De même J. Hunter (*Traité de la maladie vénérienne*) dit que le vin

59. Jamais encore on n'a traité aucun symptôme grave d'une maladie continue par de tels remèdes, opposés et palliatifs, sans qu'au bout de quelques heures le mal ait reparu, évidemment même aggravé. Ainsi, pour dissiper une tendance habituelle à s'assoupir, on donnait du café, dont l'effet primitif est de tenir éveillé ; mais, dès que cette action était épuisée, la propension au sommeil reparaissait plus forte qu'auparavant. Quand un homme était sujet à se réveiller, sans prendre nul souci des autres symptômes de sa maladie, on lui faisait avaler, au moment de se mettre au lit, de l'opium, qui en vertu de son action primitive, lui procurait, pour la nuit, un sommeil d'engourdissement et de stupeur ; mais l'insomnie n'en devenait que plus opiniâtre les nuits suivantes. On opposait l'opium aux diarrhées chroniques, sans égard aux autres symptômes, parce que son effet primitif est de resserrer le corps ; mais le cours de ventre, après avoir été suspendu quelque temps, reparaissait plus fâcheux que par le passé. Des douleurs vives et revenant par accès fréquents se calmaient momentanément sous l'influence de l'opium qui engourdit la sensibilité ; mais elles ne manquaient jamais de se renouveler avec plus de violence, souvent même à un degré insupportable, ou bien elles étaient remplacées par un autre mal beaucoup plus fâcheux. Le médecin vulgaire ne connait rien de meilleur contre une ancienne toux dont les quintes reviennent surtout pendant la nuit, que l'opium, dont l'ef-

augmente l'énergie chez les personnes faibles, sans leur communiquer une véritable vigueur, et que les forces baissent ensuite dans la même proportion qu'elles avaient été excitées, de façon que le sujet n'y gagne rien, et qu'au contraire il y perd la plus grande partie de ses forces.

fet primitif est d'éteindre toute espèce d'irritation ; il se peut faire que le malade éprouve du soulagement la première nuit ; mais les nuits suivantes la toux renaîtra plus fatigante que jamais, et si le médecin s'obstine à la combattre par le même palliatif, en augmentant graduellement la dose, de la fièvre et des sueurs nocturnes viennent s'y joindre. On a cru dissiper la faiblesse de la vessie et la rétention d'urine qu'elle entraîne à sa suite en administrant la teinture de cantharides, qui en vertu de la loi de contrariété, stimule les voies urinaires ; de là résultent bien d'abord quelques évacuations forcées d'urine, mais la vessie n'en devient ensuite que moins irritable, moins susceptible de se contracter, et elle est à la veille de tomber en paralysie. On s'est flatté de pouvoir combattre une disposition invétérée à la constipation par des purgatifs à hautes doses, qui provoquent d'abondantes et fréquentes déjections ; mais ce traitement a pour effet secondaire de rendre le ventre encore plus resserré. Un médecin vulgaire conseille de boire du vin pour faire disparaître une faiblesse chronique ; mais ce liquide ne stimule que pendant la durée de son effet primitif, et la réaction qui s'ensuit a toujours pour résultat de réduire encore davantage les forces. On espère échauffer et fortifier un estomac froid et paresseux par l'usage des amers et des épices ; mais l'effet secondaire de ces palliatifs, qui n'excitent que durant leur action primitive, est d'accroître encore l'inaction du viscère gastrique. On s'est imaginé que les bains chauds convenaient pour remédier au manque habituel de chaleur vitale, mais, au sortir de l'eau, les malades sont encore plus accablés, plus difficiles à réchauffer et plus frileux qu'ils ne l'étaient auparavant. L'immersion dans l'eau

froide soulage bien instantanément les douleurs causées par une forte brûlure ; mais ensuite cette douleur augmente à un degré incroyable, l'inflammation s'étend au loin dans les parties environnantes, (voyez l'introduction) et n'en acquiert que plus d'intensité. On prétend guérir un enchifrènement chronique par des sternutatoires, qui excitent la sécrétion des mucosités nasales, et l'on ne remarque pas qu'en dernier résultat cette méthode finit toujours par aggraver l'accident, et qu'en vertu de la loi d'opposition il arrive, pendant la réaction, que le nez s'obstrue davantage encore. L'électricité et le galvanisme, puissances qui de prime abord exercent une grande influence sur le mouvement musculaire, restituent promptement la faculté d'agir à des membres affaiblis depuis longtemps et presque paralysés ; mais l'effet secondaire (la réaction) est l'anéantissement absolu de toute irritabilité musculaire et une paralysie complète. La saignée est propre, dit-on, à faire cesser l'afflux habituel du sang vers la tête ; mais il s'ensuit toujours de son emploi que le sang se porte en plus grande abondance aux parties supérieures. La seule chose que le commun des médecins sache opposer à l'anéantissement presque paralytique du physique et du moral, qui est un symptôme prédominant dans beaucoup d'espèces de typhus, c'est la valériane à hautes doses, parce que cette plante est un des plus puissants stimulants qu'on connaisse ; mais il leur a échappé que l'excitation produite par la valériane est un pur effet primitif, et qu'après la réaction de l'organisme, réaction qui est opposée à l'action, la stupeur et l'impossibilité d'agir, c'est-à-dire la paralysie du corps et l'affaiblissement de l'esprit, augmentent infailliblement. Ils n'ont pas vu que les malades

auxquels on a prodigué la valériane, en pareil cas opposée ou antipathique, sont précisément ceux que la mort moissonne presque à coup sûr. Quand le pouls est petit et vite, dans les cachexies, les médecins de l'ancienne école (1) parviennent à le ralentir pour plusieurs heures avec une première dose de digitale pourprée, dont l'effet primitif est de procurer le ralentissement de la circulation; mais le pouls ne tarde pas à reprendre la même vitesse que par le passé, des doses répétées et chaque fois plus fortes de digitale réussissent de moins en moins et finissent par ne plus pouvoir parvenir à le ralentir; loin de là même, le nombre des pulsations devient incalculable *pendant la réaction*, le sommeil se perd, avec l'appétit et les forces, et une mort prompte est inévitable, si la manie ne se déclare pas. En un mot, l'ancienne école n'a jamais compté combien de fois il arrive aux médicaments antipathiques d'avoir pour effet secondaire d'accroître le mal, ou même d'amener quelque chose de pis encore ; mais l'expérience nous en donne des preuves capables de jeter l'effroi dans l'âme.

60. Quand ces résultats fâcheux, auxquels on doit naturellement s'attendre de la part des médicaments antipathiques, viennent à se manifester, le médecin vulgaire croit se tirer d'embarras en donnant une dose plus forte chaque fois que le mal empire. Mais il ne suit de là qu'un soulagement de courte durée; et de la nécessité dans laquelle on se trouve d'augmenter incessamment la dose du palliatif, résulte tantôt qu'une autre maladie plus grave se déclare, tantôt que la vie est mise en péril, et

(1) Voyez Hufeland, dans son opuscule, intitulé : *Die Homœopathie*, p. 20.

même que le malade succombe. Mais jamais on n'obtient ainsi la *guérison* d'un mal existant déjà depuis quelque temps, ou à plus forte raison invétéré.

61. Si les médecins eussent été capables de réfléchir sur les tristes résultats de l'application des remèdes antipathiques, depuis longtemps ils auraient trouvé cette grande vérité, que *c'est en suivant une marche directement opposée à celle-là qu'on doit arriver à une méthode de traitement capable de procurer des guérisons réelles et durables*. Ils auraient compris que, ainsi qu'un effet médicinal contraire aux symptômes de la maladie (remède administré antipathiquement) ne procure qu'un soulagement de courte durée, à la suite duquel le mal empire constamment, de même la méthode inverse, c'est-à-dire l'application homœopathique des médicaments, leur administration basée sur l'analogie entre les symptômes qu'ils provoquent et ceux de la maladie, doit procurer une guérison parfaite et durable, pourvu qu'on ait soin de substituer aux doses énormes dont ils font usage les plus faibles qu'il soit possible d'employer. Mais, malgré le peu de difficultés que présentent cette série de raisonnements, malgré le fait que nul médecin n'a opéré de guérison durable, dans les maladies chroniques, qu'autant que ses formules renfermaient par hasard un médicament homœopathique prédominant, malgré cet autre fait, non moins positif, que la nature n'a jamais accompli de guérison rapide et complète qu'au moyen d'une maladie *semblable* ajoutée par elle à l'ancienne (46), malgré tout cela, ils n'ont pas pu, durant une si longue suite de siècles, arriver à une vérité dans laquelle seule on trouve le salut des malades.

62. On peut expliquer d'une part les résultats pernicieux du traitement antipathique ou palliatif, de l'autre les heureux effets que produit au contraire la méthode homœopathique, par les considérations suivantes, qui découlent de faits nombreux, et que personne n'a trouvées avant moi, quoiqu'on les eût pour ainsi dire sous la main, qu'elles soient d'une évidence parfaite, et qu'elles aient une importance infinie pour la médecine.

63. Toute puissance qui agit sur la vie, tout médicament, désaccorde plus ou moins la force vitale, et produit dans l'homme un certain changement qui peut durer plus ou moins longtemps. On appelle ce changement l'*effet primitif*. Quoique produit à la fois par la force médicinale et par la force vitale, il appartient cependant davantage à la puissance dont l'action s'exerce sur nous. Mais notre force vitale tend toujours à déployer son énergie contre cette influence. L'effet qui résulte de là, qui appartient à notre puissance vitale de conservation, et qui dépend de son activité automatique, porte le nom d'*effet secondaire* ou de *réaction*.

64. Tant que dure l'effet primitif des puissances morbifiques artificielles (médicaments) sur un corps sain, la force vitale paraît jouer un rôle purement passif, comme si elle était obligée de subir les impressions de la puissance qui agit du dehors, et de se laisser modifier par elle. Mais plus tard elle semble se réveiller en quelque sorte. Alors, s'il existe un état directement contraire à l'effet primitif, ou à l'impression qu'elle a reçue, elle manifeste une tendance à le produire (action secondaire, réaction) qui est proportionnelle et à sa propre énergie, et au degré de l'influence exercée par la puissance morbide

artificielle ou médicinale; s'il n'existe pas dans la nature d'état directement opposé à cet effet primitif, elle cherche à établir sa propre prépondérance en effaçant le changement qui a été opéré en elle par une action du dehors (celle du médicament), et en y substituant son propre état normal (action secondaire, action curative).

65. Les exemples du premier cas sautent aux yeux de chacun. Une main qu'on a tenue plongée dans l'eau chaude a bien plus de chaleur d'abord que l'autre qui n'a pas subi l'immersion (effet primitif); mais, quelque temps après avoir été retirée de l'eau et bien essuyée, elle se refroidit, et devient enfin beaucoup plus froide que celle du côté opposé (effet secondaire). La grande chaleur qui provient d'un exercice violent (effet primitif) est suivie de frissons et de froid (effet secondaire). L'homme qui s'était échauffé hier en buvant largement du vin (effet primitif), est aujourd'hui sensible au moindre courant d'air (effet secondaire). Un bras qui est resté longtemps dans de l'eau à la glace, est d'abord bien plus pâle et plus froid que l'autre (effet primitif); mais, qu'on le retire de l'eau et qu'on l'essuie avec soin, il deviendra non-seulement plus chaud que l'autre, mais même brûlant, rouge et enflammé (effet secondaire). Le café fort nous stimule d'abord (effet primitif), mais il nous laisse ensuite une pesanteur et une tendance au sommeil (effet secondaire) qui durent longtemps, si nous ne les chassons pas de nouveau pour quelque temps, et d'une manière purement palliative, en prenant derechef du café. Après s'être procuré du sommeil, ou plutôt un engourdissement profond, à l'aide de l'opium (effet primitif), on a d'autant plus de peine à s'endormir la nuit suivante (effet secondaire). A

la constipation provoquée par l'opium (effet primitif) succède la diarrhée (effet secondaire), et aux évacuations déterminées par des purgatifs (effet primitif), une constipation, un resserrement de ventre, qui durent plusieurs jours (effet secondaire). C'est ainsi qu'à l'effet primitif des hautes doses d'une puissance qui modifie profondément l'état d'un corps sain, la force vitale, par sa réaction, ne manque jamais d'opposer un état directement contraire, quand elle peut en faire apparaître un.

66. Mais on conçoit aisément que le corps sain ne donne aucun signe de réaction en sens contraire après l'action d'une dose faible et homœopathique des puissances qui changent le mode de sa vitalité. Il est vrai que même une petite dose de tous ces agents produit des effets primitifs faciles à apprécier quand on y apporte l'attention nécessaire; mais la réaction qu'exerce ensuite l'organisme vivant ne dépasse jamais le degré nécessaire au rétablissement de l'état normal.

67. Ces vérités incontestables, qui s'offrent d'elles-mêmes à nous quand nous interrogeons la nature et l'expérience, expliquent d'un côté pourquoi la méthode homœopathique est si avantageuse dans ses résultats, et démontrent de l'autre l'absurdité de celle qui consiste à traiter les maladies par des moyens antipathiques et palliatifs.

Ce n'est que dans des cas extrêmement pressants, où le danger que la vie court et l'imminence de la mort ne laisseraient point le temps d'agir à un médicament homœopathique, et n'admettraient ni des heures, ni parfois même des minutes de délai, dans des maladies survenues tout à coup chez des hommes auparavant bien portants,

comme les asphyxies, la fulguration, la suffocation, la congélation, la submersion, etc., qu'il est permis et convenable de commencer au moins par ranimer l'irritabilité et la sensibilité à l'aide de palliatifs, tels que de légères commotions électriques, des lavements de café fort, des odeurs excitantes, l'action progressive de la chaleur, etc. Dès que la vie physique est ranimée, le jeu des organes qui l'entretiennent reprend son cours régulier, parce qu'il n'y avait point ici maladie (1), mais seulement suspension ou oppression de la force vitale, qui d'ailleurs se trouvait par elle-même dans l'état de santé. Ici se rangent encore divers antidotes dans des empoisonnements subits : les alcalis contre les acides minéraux, le foie de soufre contre les poisons métalliques, le café, le camphre (et l'ipécacuanha) contre les empoisonnements par l'opium, etc.

Il ne faut pas croire qu'un remède homœopathique ait été mal choisi contre un cas donné de maladie, parce que quelques-uns de ses symptômes ne correspondent qu'antipathiquement à quelques symptômes morbides de moyenne ou de faible importance. Pourvu que les autres symptômes de la maladie, ceux qui sont les plus forts et les plus marqués, ceux enfin qui la caractérisent trouvent dans le remède des symptômes qui les couvrent, les éteignent et les anéantissent, les symptômes antipathiques en petit nombre qui ont pu se manifester, disparais-

(1) La nouvelle secte éclectique (celle des insufficientistes) s'appuie, mais en vain, sur cette remarque, pour admettre partout des exceptions à la règle, dans les maladies, et pouvoir appliquer des palliatifs allopathiques; on dirait qu'elle n'agit ainsi que pour s'épargner la peine de chercher le remède homœopathique qui convient exactement à chaque cas morbide, ou plutôt pour ne pas se donner celle de devenir médecin homœopathiste, tout en ayant l'air de l'être; mais ses faits répondent à ses principes, et ils se réduisent à peu de chose.

sent d'eux-mêmes après que le remède a cessé d'agir, sans retarder le moins du monde la guérison.

68. Nous voyons, à la vérité, en examinant ce qui se passe dans les guérisons homœopathiques, que les infiniment petites doses (§ 275-287) qui suffisent pour surmonter et détruire les maladies naturelles, par l'analogie existante entre les symptômes de ces dernières et ceux des médicaments, laissent d'abord dans l'organisme, après l'extinction de la maladie primitive, une légère affection médicinale qui survit à celle-ci. Mais l'exiguïté des doses rend cette maladie tellement légère, passagère et susceptible de se dissiper d'elle-même, que l'organisme n'a pas besoin de déployer contre elle une réaction supérieure à celle qui est nécessaire pour élever l'état présent au degré habituel de la santé, c'est-à-dire pour rétablir complétement cette dernière. Or tous les symptômes de la maladie primitive étant éteints, il ne lui faut pas de grands efforts pour arriver à ce but (*V.* 65).

69. Mais le contraire précisément a lieu dans la méthode antipathique ou palliative. Le symptôme médicinal opposé par le médecin au symptôme morbide (comme l'engourdissement qui constitue l'effet primitif de l'opium, opposé à une douleur aiguë), n'est pas tout à fait étranger et allopathique à ce dernier. Il y a entre ces deux symptômes un rapport évident, mais inverse. L'anéantissement du symptôme morbide doit être effectué ici par un symptôme médicinal opposé, ce qui est impossible. Il est vrai que le remède antipathique agit précisément sur le point malade de l'organisme, tout aussi bien que le ferait un remède homœopathique; mais il se borne à couvrir en quelque sorte le symptôme morbide naturel, et à le

rendre insensible pour un certain laps de temps toujours très-court. De sorte que dans le premier moment de l'action du palliatif, l'organisme ne ressent aucune affection désagréable ni de la part du symptôme morbide, ni de celle du symptôme médicinal, qui semblent s'être anéantis réciproquement et neutralisés d'une manière pour ainsi dire dynamique. C'est ce qui arrive par exemple à la douleur et à la faculté stupéfiante de l'opium ; car, au premier abord, la force vitale se sent comme en santé, n'éprouvant ni sensation douloureuse, ni engourdissement. Mais le symptôme médicinal opposé ne pouvant pas occuper dans l'organisme la place même de la maladie déjà existante, comme il arrive par la méthode homœopathique, où le remède provoque une maladie artificielle semblable à la maladie naturelle, et seulement plus forte qu'elle, la force vitale ne pouvant point par conséquent se trouver affectée, par le médicament qu'on emploie, d'une maladie nouvelle semblable à celle qui la tourmentait jusqu'alors, cette dernière n'est point réduite au néant par le palliatif qui agit seulement par opposition en produisant un état tout à fait distinct de la maladie. La nouvelle maladie rend bien l'organisme insensible dans les premiers moments, par une sorte de neutralisation dynamique (1), si l'on peut s'exprimer ainsi ; mais elle

(1) Les sensations contraires ou opposées ne se neutralisent pas d'une manière permanente dans le corps de l'homme vivant, comme des substances douées de propriétés opposées le font dans un laboratoire de chimie, où l'on voit, par exemple, l'acide sulfurique et la potasse former en s'unissant un corps tout à fait différent d'eux, un sel neutre, qui n'est ni acide, ni alcali, et qui ne se décompose même point au feu. De telles combinaisons, produisant quelque chose de stable et de neutre, n'ont jamais lieu dans nos organes sensitifs, par rapport à des impressions dynamiques de nature opposée. Il y a bien au

ne tarde pas à s'éteindre d'elle-même, comme toute affection médicinale; et alors non-seulement elle laisse la maladie dans le même état où elle était auparavant, mais encore, les palliatifs ne pouvant jamais être donnés qu'à hautes doses pour procurer un soulagement apparent, elle met la force vitale dans la nécessité de produire un état opposé (*V.* 63-65) à celui qu'avait provoqué le médicament palliatif, de déterminer un effet contraire à celui du remède, c'est-à-dire de faire naître un état de choses analogue à la maladie naturelle non encore détruite. Donc cette addition provenant de la force vitale elle-même (la réaction contre le palliatif), ne peut manquer d'accroître l'intensité et la gravité du mal (1). Ainsi *le symptôme morbide* (partie de la maladie) *s'aggrave aussitôt que le palliatif a cessé son effet, et d'autant plus que ce palliatif avait été administré à des doses plus élevées.* Pour ne pas sortir de l'exemple dont nous avons déjà fait usage, plus la quantité d'opium donnée pour couvrir la douleur a été

commencement une apparence de neutralisation ou de destruction réciproque, mais les sensations opposées ne s'effacent pas l'une l'autre d'une manière durable. Un affligé ne suspend qu'un instant l'expression de sa douleur à la vue d'un spectacle amusant : il oublie bientôt les distractions, et ses larmes recommencent à couler plus abondantes que jamais.

(1) Quelque claire que soit cette proposition, elle a cependant été mal interprétée, et l'on a objecté contre elle qu'un palliatif doit tout aussi bien guérir par son effet consécutif qui ressemble à la maladie existante, qu'un remède homœopathique le fait par son effet primitif. Mais, en élevant cette difficulté, on n'a pas réfléchi que l'effet consécutif n'est jamais un produit du médicament, et qu'il résulte toujours de la réaction qu'exerce la force vitale de l'organisme, que par conséquent cette réaction de la force vitale à l'occasion de l'emploi d'un palliatif, est un état semblable au symptôme de la maladie, qui a été laissé intact par le médicament, et qui se trouve encore augmenté par lui.

forte, plus aussi la douleur s'accroît au delà de sa violence primitive, après que l'opium a cessé d'agir (1).

70. D'après ce qui vient d'être dit, on ne saurait méconnaître les vérités suivantes :

1° Le médecin n'a pas autre chose à guérir que les souffrances du malade et les altérations du rhythme normal qui sont appréciables aux sens, c'est-à-dire la totalité des symptômes par lesquels la maladie indique le médicament propre à lui porter secours ; toutes les causes internes qu'on pourrait attribuer à cette maladie, tous les caractères occultes qu'on serait tenté de lui assigner, tous les principes matériels dont on voudrait la faire dépendre, sont autant de vains songes.

2° Le désaccord que nous appelons maladie ne peut être converti en santé que par un autre désaccord provoqué au moyen de médicaments. La vertu curative de ces derniers consiste donc uniquement dans le changement qu'ils font subir à l'homme, c'est-à-dire dans la provocation de symptômes morbides spécifiques. Les expériences faites sur des sujets bien portants sont le meilleur et le plus sûr moyen de reconnaître cette vertu.

3° D'après tous les faits connus, il est impossible de guérir une maladie naturelle à l'aide de médicaments qui possèdent par eux-mêmes la faculté de produire, chez l'homme bien portant, un état morbide ou un symptôme

(1) Ainsi, dans l'obscur cachot où le prisonnier reconnaît à peine les objets qui l'entourent, de l'alcool allumé tout à coup répand autour de lui une clarté consolante ; mais quand la flamme vient à s'éteindre, plus elle a été brillante, et plus les ténèbres qui enveloppent l'infortuné lui apparaissent profondes ; aussi a-t-il beaucoup plus de peine qu'auparavant à distinguer tout ce qui se trouve autour de lui.

artificiel dissemblable. La méthode allopathique ne procure donc jamais réellement la guérison. La nature elle-même n'opère jamais non plus de guérison dans laquelle une maladie se trouve anéantie par une seconde maladie dissemblable ajoutée à l'autre, quelque forte que puisse être cette nouvelle affection.

4° Tous les faits se réunissent aussi pour démontrer qu'un médicament susceptible de faire naître, chez l'homme en santé, un symptôme morbide opposé à la maladie qu'il s'agit de guérir, ne produit qu'un soulagement passager dans une maladie déjà ancienne, n'en procure jamais la guérison, et la laisse toujours reparaître, au bout d'un certain temps, plus grave qu'elle n'était par le passé. La méthode antipathique et purement palliative est donc tout à fait contraire au but qu'on se propose dans les maladies anciennes et de quelque importance.

5° La troisième méthode, la seule qui reste encore à laquelle on puisse s'adresser, l'homœopathie, qui, calculant bien la dose, emploie contre la totalité des symptômes d'une maladie naturelle, un médicament capable de provoquer, chez l'homme bien portant, des symptômes aussi semblables que possible à ceux qu'on observe chez le malade, est la seule réellement salutaire, la seule qui anéantisse les maladies, ou les aberrations purement dynamiques de la force vitale, d'une manière facile, complète et durable. La nature elle-même nous montre l'exemple à cet égard, dans certains cas fortuits où, en ajoutant à une maladie existante une maladie nouvelle qui lui ressemble, elle la guérit avec promptitude et pour toujours.

71. Comme on ne peut plus douter que les maladies

de l'homme ne consistent qu'en des groupes de certains symptômes, et que la possibilité de les détruire par des médicaments, c'est-à-dire de les ramener à la santé, but de toute véritable guérison, ne dépende uniquement de la faculté inhérente aux substances médicinales de provoquer des symptômes morbides semblables à ceux de l'affection naturelle, la marche qu'on doit suivre dans le traitement se réduit aux trois points suivants :

1° Par quelle voie le médecin arrive-t-il à connaître ce qu'il a besoin de savoir relativement à la maladie, pour pouvoir en entreprendre la cure ?

2° Comment doit-il étudier les instruments destinés à la guérison des maladies naturelles, c'est-à-dire la puissance morbifique des médicaments ?

3° Quelle est la meilleure manière d'appliquer ces puissances morbifiques artificielles (les médicaments) à la guérison des maladies ?

72. Pour ce qui est du premier point, il exige que nous entrions d'abord dans quelques considérations générales. Les maladies des hommes forment deux classes. Les unes, sont des opérations rapides de la force vitale sortie de son rhythme normal, qui se terminent dans un temps plus ou moins long, mais toujours de médiocre durée. On les appelle maladies *aiguës*. Les autres, peu distinctes et souvent même imperceptibles à leur début, saisissent l'organisme chacune à sa manière, le désaccordent dynamiquement, et peu à peu l'éloignent tellement de l'état de santé, que l'automatique énergie vitale destinée au maintien de celui-ci, qu'on appelle force vitale, ne peut leur opposer qu'une résistance incomplète, mal dirigée et inutile, et que, dans son impuissance de les étein-

dre par elle-même, elle est obligée de les laisser croître jusqu'à ce qu'enfin elles amènent la destruction de l'organisme. Celles-là sont connues sous le nom de maladies *chroniques*. Elles proviennent de l'infection par un miasme chronique.

73. A l'égard des maladies aiguës, on peut les distribuer en deux catégories. Les unes attaquent des hommes isolés, à l'occasion de causes nuisibles dont ils ont eu à supporter l'influence. Des excès dans le boire et le manger, ou la privation des aliments nécessaires, de violentes impressions physiques, le refroidissement, l'échauffement, les fatigues, les efforts, etc., ou des excitations, des affections morales, sont fréquemment la cause de ces fièvres aiguës. Mais la plupart du temps elles dépendent des recrudescences passagères d'une psore latente, qui retombe dans son état de sommeil et d'engourdissement quand la maladie chronique n'est point trop violente, ou lorsqu'elle a été guérie d'une manière prompte. Les autres attaquent plusieurs individus à la fois, et se développent çà et là (sporadiquement), sous l'empire d'influences météoriques ou telluriques dont il ne se trouve, pour le moment, qu'un petit nombre d'hommes qui soient disposés à ressentir l'action. A cette classe tiennent de près celles qui, saisissant beaucoup d'hommes à la fois, dépendent alors d'une même cause, se manifestent par des symptômes fort analogues (épidémies), et sont dans l'usage de devenir contagieuses quand elles agissent sur des masses serrées et compactes d'individus. Ces fièvres (1)

(1) Le médecin homœopathiste, qui ne partage pas les préjugés de l'école ordinaire ; c'est-à-dire, qui n'assigne pas comme elle à ces fièvres un nombre au delà duquel la nature n'en puisse produire d'au-

sont chacune de nature spéciale, et comme les cas individuels qui s'en manifestent ont la même origine, constamment aussi elles mettent ceux qu'elles atteignent dans un état morbide identique partout, mais qui, abandonné à lui-même, se termine en un assez court espace de temps par la mort ou la guérison. La guerre, les inondations et la famine sont fréquemment les causes de ces maladies; mais elles peuvent dépendre aussi de miasmes aigus, qui reparaissent toujours sous la même forme, et auxquels par conséquent on donne des noms particuliers : miasmes dont les uns n'attaquent l'homme qu'une seule fois dans le cours de sa vie, comme la variole, la rougeole, la coqueluche, la fièvre scarlatine de Sydenham (1), etc., et dont les autres peuvent l'atteindre à plusieurs reprises, comme la peste du Levant, la fièvre jaune, le choléra-morbus asiatique, etc.

74. Nous devons malheureusement compter encore au nombre des maladies chroniques, ces affections si ré-

tres, et qui ne leur impose pas des noms d'après lesquels il ait à suivre telle ou telle marche déterminée dans le traitement, ne reconnaît point les dénominations de fièvre des prisons, fièvre bilieuse, typhus, fièvre putride, fièvre nerveuse, fièvre muqueuse; il guérit toutes les maladies, en les traitant chacune d'après ce qu'elle offre de particulier.

(1) Après 1801, les médecins ont confondu une miliaire pourprée venue de l'ouest (*roodvonk*) avec la fièvre scarlatine, quoique les signes de ces deux affections fussent tout à fait différents, que l'aconit fût le moyen curatif et préservatif de la première, et la belladone celui de la seconde, enfin, que la première affectât toujours la forme épidémique, tandis que l'autre n'apparaissait la plupart du temps que d'une manière sporadique. Ces deux affections paraissent s'être, sur les derniers temps, confondues, dans quelques localités, en une fièvre éruptive, d'espèce particulière, contre laquelle ni l'un ni l'autre des deux remèdes n'a plus été trouvé parfaitement homœopathique.

pandues que les allopathistes font naître par l'usage prolongé de médicaments héroïques à doses élevées et toujours croissantes, par l'abus du calomélas, du sublimé corrosif, de l'onguent mercuriel, du nitrate d'argent, de l'iode, de l'opium, de la valériane, du quinquina et de la quinine, de la digitale, de l'acide prussique, du soufre et de l'acide sulfurique, des purgatifs prodigués pendant des années entières, des saignées, des sangsues, des cautères, des sétons, etc. Tous ces moyens débilitent impitoyablement la force vitale, et, quand elle n'y succombe pas, ils agissent peu à peu et d'une manière particulière à chacun d'eux, altèrent son rhythme normal à tel point que, pour se garantir d'atteintes hostiles, elle est obligée de modifier l'organisme, d'éteindre ou d'exalter outre mesure la sensibilité et l'excitabilité sur un point quelconque, de dilater ou resserrer, ramollir ou endurcir certaines parties, de provoquer çà et là des lésions organiques, en un mot de mutiler le corps tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il ne lui reste pas d'autre ressource pour préserver la vie d'une destruction totale, au milieu des attaques sans cesse renaissantes de puissances si destructives.

Si le malade succombe enfin, celui qui l'a traité, découvrant, à l'ouverture du cadavre, les désordres organiques qui sont le résultat de son impéritie, ne manque jamais de les présenter aux parents inconsolables comme un mal primitif et incurable. Les traités d'anatomie pathologique contiennent les produits de ces déplorables erreurs.

75. Ces bouleversements de la santé, dus aux malencontreuses pratiques de l'allopathie, et dont on n'a jamais vu de plus tristes exemples que dans les temps modernes, sont

les plus fâcheuses et les plus incurables de toutes les maladies chroniques. Je regrette de dire qu'il paraît impossible de jamais découvrir ou imaginer un moyen de les guérir, quand ils sont parvenus à un certain degré.

76. Le Tout-Puissant, en créant l'homœopathie, ne nous a donné des armes que contre les maladies naturelles. Quant à ces désordres qu'un faux art a fomentés souvent pendant des années entières dans l'intérieur et à l'extérieur de l'organisme humain, par des médicaments et des traitements nuisibles, *c'est à la force vitale seule qu'il appartiendrait de les réparer*, quand elle n'a pas été par trop épuisée, et qu'elle peut, sans que rien la trouble, consacrer plusieurs années à une œuvre si laborieuse. Tout au plus est-il permis d'appeler à son secours des moyens dirigés contre quelque miasme chronique qui pourrait bien encore se trouver sur l'arrière-plan. Il n'y a point et il ne peut pas y avoir de médecine humaine pour ramener à l'état normal ces innombrables anomalies enfantées si souvent par la méthode allopathique.

77. C'est fort improprement qu'on donne l'épithète de chroniques aux maladies dont viennent à être atteints les hommes qui sont soumis sans relâche à des influences nuisibles auxquelles ils pourraient se soustraire, qui font habituellement usage d'aliments ou de boissons nuisibles à l'économie, qui se livrent à des excès ruineux pour la santé, qui manquent à chaque instant des objets nécessaires à la vie, qui vivent dans des contrées malsaines, et surtout dans des endroits marécageux, qui n'habitent que des caves ou d'autres réduits fermés, qui manquent d'air ou de mouvement, qui s'épuisent par des

travaux immodérés de corps ou d'esprit, qui sont continuellement dévorés par l'ennui, etc. Ces maladies, ou plutôt ces privations de santé, que l'on s'attire soi-même, disparaissent par le seul fait d'un changement de régime, à moins qu'il n'y ait quelque miasme chronique dans le corps, et on ne peut pas leur donner le nom de maladies chroniques.

78. Les véritables *maladies chroniques* naturelles sont celles qui doivent naissance à un miasme chronique, qui font incessamment des progrès lorsqu'on ne leur oppose pas des moyens curatifs spécifiques contre elles, et qui, malgré toutes les précautions imaginables par rapport au régime du corps et de l'esprit, accablent l'homme de souffrances toujours croissantes, jusqu'au terme de son existence. Ce sont là les plus nombreux et les plus grands tourments de l'espèce humaine, puisque la vigueur de la complexion, la régularité du genre de vie et l'énergie de la force vitale ne peuvent rien contre eux.

79. Parmi ces maladies miasmatiques chroniques qui, lorsqu'on ne les guérit pas, ne s'éteignent qu'avec la vie, la seule qu'on ait connue jusqu'à présent est la syphilis. La sycose, dont la force vitale ne peut également point triompher seule, n'a pas été considérée comme une maladie miasmatique chronique interne, formant une espèce à part, et on la croyait guérie après la destruction des excroissances à la peau, ne faisant pas attention que son foyer ou sa source existait toujours.

80. Mais un miasme chronique incomparablement plus important que ces deux-là, c'est celui de la psore. Les deux autres décèlent l'affection interne spécifique d'où ils découlent, l'un par des chancres, l'autre par des

excroissances en forme de choux-fleurs. Ce n'est non plus qu'après avoir infecté l'organisme entier que la psore annonce son immense miasme chronique interne par une éruption cutanée toute particulière, qu'accompagnent un prurit voluptueux insupportable et une odeur spéciale. Cette psore est la seule vraie cause fondamentale et productive des innombrables formes morbides (1) qui, sous les noms de faiblesse nerveuse, hystérie, hypochondrie, manie, mélancolie, démence, fureur, épilepsie et spasmes de toute espèce, ramollissement des os ou rachitisme, scoliose et cyphose, carie, cancer, fongus hématode, tissus accidentels, goutte, hémorrhoïdes, jaunisse et cyanose, hydropisie, aménorrhée, gastrorrhagie, épi-

(1) Il m'a fallu douze années de recherches pour trouver la source de ce nombre incroyable d'affections chroniques, découvrir cette grande vérité, demeurée inconnue à tous mes prédécesseurs et contemporains, établir les bases de sa démonstration, et reconnaître en même temps les principaux moyens curatifs propres à combattre toutes les formes de ce monstre à mille têtes. Mes observations à ce sujet sont consignées dans mon *Traité des maladies chroniques* (Paris, 1846, 3 vol. in-8). Avant d'avoir approfondi cette importante matière, je ne pouvais enseigner à combattre toutes les maladies chroniques que comme des individus isolés, par les substances médicinales connues jusqu'alors d'après leurs effets sur l'homme en santé, de manière que mes disciples traitaient chaque cas d'affection chronique comme une maladie à part, comme un groupe distinct de symptômes, ce qui n'empêchait pas de les soulager souvent assez pour que l'humanité souffrante eût à se louer des bienfaits de la nouvelle médecine. Combien l'école moderne ne doit-elle pas être plus satisfaite, maintenant qu'elle s'est approchée davantage du but, et qu'elle a trouvé, pour la guérison des maux chroniques dus à la psore, des remèdes plus homœopathiques encore (les antipsoriques), depuis que j'ai donné la véritable méthode de les préparer et de les appliquer, de sorte qu'un médecin habile peut choisir parmi les antipsoriques celui dont les symptômes sont le plus semblables à ceux de la maladie chronique qu'il faut guérir, et qui est le plus capable de mener à une guérison complète et durable.

staxis, hémoptysie, hématurie, métrorrhagie, asthme et suppuration des poumons, impuissance et stérilité, migraine, surdité, cataracte et amaurose, gravelle, paralysie, abolition d'un sens, douleurs de toute espèce, etc., figurent dans les pathologies comme autant de maladies propres, distinctes et indépendantes les unes des autres.

81. Le passage de ce miasme à travers des millions d'organismes humains, dans le cours de quelques centaines de générations, et le développement extraordinaire qu'il a dû acquérir par là, expliquent jusqu'à un certain point comment il peut maintenant se déployer sous tant de formes différentes, surtout si l'on a égard au nombre infini des circonstances (1) qui contribuent ordinairement à la manifestation de cette grande diversité d'affections chroniques (symptômes secondaires de la psore), sans compter la variété infinie des complexions individuelles. Il n'est donc pas surprenant que des organismes si différents, pénétrés du miasme psorique et soumis à tant d'influences nuisibles, extérieures et intérieures, qui souvent agissent sur eux d'une manière permanente, offrent aussi un nombre incalculable d'affections, d'altérations et de maux, que l'ancienne pathologie (2) a jus-

(1) Quelques-unes de ces causes qui, en modifiant la manifestation de la psore, lui impriment la forme de maladies chroniques, tiennent évidemment, soit au climat et à la constitution naturelle spéciale du lieu d'habitation, soit aux diversités que présente l'éducation physique et morale de la jeunesse, ici négligée, là trop longtemps retardée, et ailleurs poussée à l'excès, à l'abus qu'on en a fait dans les relations de la vie, au régime, aux passions, aux mœurs, aux usages et aux habitudes.

(2) Combien, dans le nombre de ces noms, ne s'en trouve-t-il pas qui sont à double entente, et par chacun desquels on désigne les ma-

qu'à présent cités comme autant de maladies distinctes, en les désignant sous une multitude de noms particuliers.

ladies fort différentes, n'ayant souvent de rapport les unes avec les autres que par un seul symptôme, comme : fièvre intermittente, jaunisse, hydropisie, phthisie, leucorrhée, hémorrhoïdes, rhumatisme, apoplexie, spasme, hystérie, hypochondrie, mélancolie, manie, angine, paralysie, etc., qu'on donne pour des maladies fixes, toujours semblables à elles-mêmes, et qu'en raison du nom qu'elles portent on traite toujours d'après le même plan? Comment justifier l'identité du traitement médical par l'adoption d'un pareil nom? Et si le traitement ne doit pas être toujours le même, pourquoi un nom identique, qui suppose coïncidence aussi dans la manière d'être attaqué par les agents médicinaux? *Nihil sanè in artem medicam pestiferum magis unquàm irrepsit malum, quàm generalia quædam nomina morbis imponere, iisque aptare velle generalem quamdam medicinam.* C'est ainsi que s'exprime Huxham (*Opp. phys. med.*, t. 1), médecin aussi éclairé que consciencieux. Fritze se plaint aussi (*Annalen*, I, p. 80) de ce qu'on donne le même nom à des maladies essentiellement différentes.

« Les maladies épidémiques mêmes, dit-il, qui probablement se propagent par un miasme spécifique dans chaque épidémie, reçoivent « des noms de l'école médicale régnante, comme si elles étaient des « maladies stables, déjà connues, et se répétant toujours sous la même « forme. C'est ainsi qu'on parle d'une fièvre des hôpitaux, d'une fièvre « des prisons, d'une fièvre des camps, d'une fièvre putride, d'une fièvre bilieuse, d'une fièvre nerveuse, d'une fièvre muqueuse, quoique « chaque épidémie de ces fièvres erratiques se montre sous la forme « d'une maladie nouvelle, n'ayant encore jamais existé, et variant « beaucoup, tant dans son cours que dans ses symptômes les plus « marquants et dans toute la manière dont elle se comporte. Chacune « d'elles diffère à tel point de toutes les épidémies antérieures, qui « n'en portent pas moins le même nom, qu'il faudrait vouloir heurter de front les principes de la logique pour imposer à des maladies « si diverses un des noms qui ont été introduits dans la pathologie, et « régler ensuite sa conduite médicale d'après le nom dont on aurait « ainsi abusé. Sydenham est le seul qui ait compris cette vérité (*Opp.*, « cap. 2, *de Morb. epid.*, p. 43); car il insiste sur ce point qu'on ne « doit jamais croire à l'identité d'une maladie épidémique avec une « autre qui s'est déjà manifestée, et la traiter en conséquence de ce

82. Quoique la découverte de cette grande source d'affections chroniques ait fait faire à la médecine quelques pas de plus, surtout à l'égard de la psore, et pour ce qui concerne le choix du médicament homœopathique spécifique, et quant à la connaissance de la nature du plus grand nombre des maladies qui se présentent à guérir, cependant, pour établir ses indications dans chaque maladie chronique (psorique) qu'il est appelé à traiter, le médecin homœopathiste ne doit pas moins s'attacher, comme auparavant, à bien saisir les symptômes apprécia-

« rapprochement, parce que les épidémies qui ont éclaté en des temps « divers, ont toutes été différentes les unes des autres : *Animum admi-* « *ratione percellit, quam discolor et sui plane dissimilis morborum epi-* « *demicorum facies; quæ tam aperta horum morborum diversitas tum* « *propriis ac sibi peculiaribus symptomatis, tum etiam medendi ra-* « *tione, quam hi ab illis disparem sibi vindicant, satis illucescit. Ex* « *quibus constat, morbos epidemicos, ut externa quatenus specie et* « *symptomatis aliquot utrisque pariter convenire paulo incautioribus* « *videantur, re tamen ipsa, si bene adverteris animum, alienæ esse ad-* « *modum indolis et distare ut aera lupinis.* »

Il est clair, d'après tout cela, que ces inutiles noms de maladies, dont on abuse tant, ne doivent avoir aucune influence sur le plan de traitement adopté par un vrai médecin, qui sait qu'il ne doit pas juger et traiter les maladies d'après la ressemblance nominale d'un symptôme isolé, mais d'après l'ensemble de tous les signes de l'état individuel de chaque malade; donc son devoir est de rechercher scrupuleusement les maux, et non de les présumer à la faveur d'hypothèses gratuites. Cependant, si l'on croit avoir quelquefois besoin de noms de maladies pour se rendre intelligible en peu de mots au vulgaire, quand on parle d'un malade en particulier, qu'au moins on ne se serve que de mots collectifs. Il faut dire, par exemple, le malade a une espèce de chorée, une espèce d'hydropisie, une espèce de fièvre nerveuse, une espèce de fièvre intermittente. Mais on ne doit jamais dire : Il a la chorée, l'hydropisie, la fièvre nerveuse, la fièvre intermittente, etc., parce qu'il n'existe certainement pas de maladies permanentes et toujours semblables à elles-mêmes qui méritent ces dénominations.

bles et tout ce qu'ils ont de particulier; car il n'est pas plus possible dans ces maladies que dans les autres, d'obtenir une véritable guérison sans individualiser chaque cas particulier d'une manière rigoureuse et absolue. C'est seulement après avoir tracé ce tableau, qu'il faut distinguer si la maladie est aigüe ou si elle est chronique, parce que dans le premier cas, les symptômes principaux se dessinent plus rapidement, le tableau de la maladie se trace en beaucoup moins de temps, et il y a beaucoup moins de questions à faire au malade, la plupart des signes s'offrant d'eux-mêmes aux sens de l'observateur (1); tandis que dans les maladies chroniques qui ont fait des progrès journaliers pendant des années entières, ces symptômes se reconnaissent avec plus de peine.

83. Cet examen d'un cas particulier de maladie, qui a pour but de le présenter sous les conditions formelles de l'individualité, n'exige, de la part du médecin, qu'un esprit sans prévention, des sens parfaits, de l'attention en observant, et de la fidélité en traçant le portrait de la maladie. Je me contenterai d'exposer ici les principes généraux de la marche qu'on doit suivre; on ne se conformera qu'à ceux qui sont applicables à chaque cas spécial.

84. Le malade fait le récit du développement de ses souffrances; les personnes qui l'entourent racontent de quoi il s'est plaint, comment il s'est comporté, et ce qu'elles ont remarqué en lui; le médecin voit, écoute, en un mot observe avec tous ses sens ce qu'il y a de changé

(1) D'après cela, la marche que je vais tracer pour aller à la recherche des symptômes ne convient qu'en partie aux maladies aiguës.

et d'extraordinaire chez le malade. Il inscrit tout sur le papier, dans les termes mêmes dont ce dernier et les assistants se sont servis. Il les laisse achever sans les interrompre (1), à moins qu'ils ne se perdent dans des digressions inutiles. Il a soin seulement, en commençant, de les exhorter à parler avec lenteur, afin de pouvoir les suivre en écrivant ce qu'il croit nécessaire de noter.

85. A chaque nouvelle circonstance que le malade ou les assistants rapportent, le médecin commence une autre ligne, afin que les symptômes soient tous écrits séparément, les uns au-dessous des autres. En procédant ainsi, il aura, pour chacun d'eux, la facilité d'ajouter aux renseignements vagues qui lui auraient été communiqués de prime abord, les notions plus rigoureuses qu'il pourrait acquérir ensuite.

86. Quand le malade et les personnes qui l'entourent ont achevé ce qu'ils avaient à dire de leur propre impulsion, le médecin prend des informations plus précises sur le compte de chaque symptôme, et procède à cet égard de la manière suivante. Il relit tous ceux qu'on lui a signalés, et s'appesantit sur chacun d'eux en particulier. Il demande, par exemple : A quelle époque tel accident a-t-il eu lieu ? était-ce avant l'usage des médicaments que le malade a pris jusqu'à présent, ou pendant qu'il les prenait, ou seulement quelques jours après qu'il en a cessé l'emploi ? Quelle douleur, quelle sensation, exactement décrite, s'est manifestée en telle partie du corps ?

(1) Toute interruption brise la chaîne des idées de celui qui parle, et les choses ne lui reviennent plus ensuite à la mémoire telles qu'il voulait d'abord les dire.

Quelle place occupait-elle au juste? La douleur se faisait-elle sentir par accès seulement? ou bien était-elle continuelle et sans relâche? Combien de temps durait-elle? A quelle époque du jour ou de la nuit, et dans quelle situation du corps était-elle le plus violente, ou cessait-elle tout à fait? Quel était le caractère exact de tel accident, de telle circonstance? Tous ces renseignements doivent être notés en termes clairs et précis.

87. Le médecin se fait préciser ainsi chacun des indices qu'on lui avait donnés d'abord, sans que jamais ses questions soient conçues de manière à dicter en quelque sorte la réponse (1), ou à mettre le malade dans le cas de n'avoir à répondre que par oui ou par non. Agir autrement, ce serait exposer celui qu'on interroge à nier ou à affirmer, par indifférence ou pour complaire au médecin, une chose ou fausse, ou à moitié vraie seulement, ou tout à fait différente de ce qui a lieu réellement. Or, il résulterait de là un tableau infidèle de la maladie, et par suite un mauvais choix de moyens curatifs.

88. Quand le médecin trouve que, dans cette relation spontanée, mention n'a point été faite, soit de plusieurs parties ou fonctions du corps, soit des dispositions de l'esprit, il demande si l'on n'a pas encore quelque chose à dire relativement à telle partie, à telle fonction, non plus que relativement à la disposition morale ou intellectuelle; mais il a grand soin de s'en tenir à des termes généraux, afin que la personne qui lui fournit les éclaircissements

(1) Par exemple, le médecin ne doit pas dire : Est-ce que telle ou telle chose n'a pas eu lieu ainsi? Donner une pareille tournure à ses questions, c'est suggérer au malade des réponses fausses et des indications mensongères.

soit obligée de s'expliquer d'une manière catégorique sur ces divers points.

Par exemple : Le malade va-t-il à la selle? comment urine-t-il? comment est le sommeil pendant le jour, pendant la nuit? quelle est la disposition de son esprit, de son humeur? jusqu'à quel point est-il maître de ses sens? où en est la soif? quel goût éprouve-t-il dans la bouche? quels sont les aliments et les boissons qui lui plaisent le plus? quels sont ceux qui lui répugnent davantage? trouve-t-il à chaque aliment, à chaque boisson, la saveur qu'il doit avoir, ou un autre goût étranger? comment se sent-il après avoir bu ou mangé? a-t-il quelque chose à dire relativement à sa tête, à ses membres, à son bas-ventre?

89. Quand le malade (car c'est à lui, excepté dans les maladies simulées, qu'on doit s'en rapporter de préférence pour tout ce qui a trait aux sensations qu'il éprouve) a ainsi de lui-même fourni tous les renseignements nécessaires, et assez bien complété le tableau de la maladie, le médecin est en droit de lui adresser des questions plus spéciales, s'il ne se trouve pas encore suffisamment éclairé.

Par exemple : Combien de fois le malade est-il allé à la selle? de quelle nature étaient les matières? les déjections blanchâtres étaient-elles glaireuses ou fécales? la sortie des excréments était-elle accompagnée de douleurs ou non? quelles sont précisément ces douleurs, et où se faisaient-elles sentir? qu'est-ce que le malade a rendu par le haut? le mauvais goût qu'il a dans la bouche est-il putride, amer, acide ou autre? se fait-il sentir avant, pendant ou après le boire et le manger? à quelle époque de la journée l'éprouve-t-on plus particulièrement? quel goût

ont les renvois? l'urine sort-elle trouble, ou ne se trouble-t-elle qu'au bout de quelque temps? de quelle couleur est-elle au moment de sa sortie? quelle est la couleur du sédiment? comment le malade se comporte-t-il en dormant? se lamente-t-il? gémit-il? parle-t-il? crie-t-il? se réveille-t-il en sursaut? ronfle-t-il en inspirant ou en expirant? se tient-il toujours sur le dos, ou sur quel côté se couche-t-il? se couvre-t-il bien de lui-même, ou ne souffre-t-il pas les couvertures? s'éveille-t-il aisément, ou bien a-t-il le sommeil par trop profond? comment se trouve-t-il au moment de son réveil? Telle ou telle incommodité se manifeste-t-elle souvent et à quelle occasion? est-ce quand le malade est assis, couché, debout, ou en mouvement? est-ce seulement à jeun, ou du moins le matin, de bonne heure, ou seulement le soir, ou bien après le repas? quand le froid a-t-il paru? était-ce seulement un sentiment de froid, ou bien y avait-il en même temps froid réel? dans quelles parties du corps le malade sentait-il du froid? sa peau était-elle chaude, tandis qu'il se plaignait d'avoir froid? n'éprouvait-il qu'une sensation de froid, sans frisson? avait-il chaud, sans que sa figure fût rouge? quelles parties du corps étaient chaudes au toucher? le malade se plaignait-il de chaleur, sans avoir la peau chaude? combien de temps a duré le froid, et combien la chaleur? quand la soif est-elle venue? pendant le froid, la chaleur, avant ou après? était-elle vive? que désirait boire le malade? quand la sueur a-t-elle paru? est-ce au début ou à la fin de la chaleur? combien de temps s'est-il écoulé entre elle et la chaleur? a-t-elle eu lieu pendant le sommeil ou durant la veille? quelle était son abondance? était-elle chaude ou froide? à quelles parties du corps se manifestait-elle? quelle odeur avait-

elle? de quoi le malade se plaint-il avant ou pendant le froid, pendant ou après la chaleur, pendant ou après la sueur, etc.?

90. Après que le médecin a fini de mettre en écrit toutes ces réponses, il note encore ce que lui-même observe chez le malade, et cherche à savoir si ce qu'il voit avait lieu ou non pendant que celui-ci jouissait encore de la santé.

Par exemple : Comment le malade s'est-il comporté pendant la visite? a-t-il été de mauvaise humeur, emporté, brusque, larmoyant, craintif, désespéré ou triste, calme ou rassuré, etc.? était-il plongé dans la stupeur, ou, en général, n'avait-il pas la tête à lui? est-il enroué? parle-t-il très-bas? dit-il des choses déplacées? y a-t-il quelque chose d'insolite dans ses discours? quelle est la couleur du visage, des yeux, de la peau en général? quel est le degré d'expression et de vivacité de la face et des yeux? comment sont la langue, la respiration, l'odeur de l'haleine, l'ouïe? les pupilles sont-elles dilatées ou resserrées? avec quelle promptitude et jusqu'à quel degré se meuvent-elles au jour et dans l'obscurité? quel est l'état du pouls, du bas-ventre? la peau est-elle moite ou chaude, froide ou sèche, sur telle ou telle partie du corps ou partout? le malade est-il couché la tête renversée en arrière, avec la bouche à demi ou entièrement ouverte, avec les bras croisés par-dessus la tête? est-il sur le dos, ou dans toute autre position? a-t-il plus ou moins de peine à se mettre sur son séant? En un mot, le médecin tient compte de tout ce qu'il a pu remarquer et qui paraît mériter d'être noté.

91. Les symptômes accidentels et l'état dans lequel se

trouve le malade pendant qu'il fait usage d'un médicament, ou peu de temps après, ne donnent pas l'image pure de la maladie. Au contraire, les symptômes et les incommodités qui se sont manifestés ***avant l'emploi des médicaments, ou plusieurs jours après qu'on a cessé d'en administrer***, donnent une véritable notion de la forme ***originaire*** de cette maladie. Ce sont donc ces derniers que le médecin doit noter de préférence. Aussi quand l'affection est chronique, et que le malade a déjà fait usage de remèdes, on peut le laisser pendant quelques jours sans lui en donner aucun, ou du moins sans lui administrer autre chose que des substances non médicinales, et l'on diffère d'autant l'examen rigoureux, afin d'avoir les symptômes permanents dans toute leur pureté, et de pouvoir se faire une image fidèle de la maladie, sans aucun mélange d'effets de médicament.

92. Mais lorsqu'il s'agit d'une maladie aiguë, présentant assez de danger pour ne permettre aucun délai, et que le médecin ne peut rien apprendre à l'égard de l'état qui a précédé l'usage des remèdes, alors il doit se contenter d'observer l'ensemble des symptômes tel que ces derniers l'ont modifié, afin de saisir au moins l'état présent de la maladie, c'est-à-dire de pouvoir embrasser dans un seul et même tableau l'affection primitive et l'affection médicinale conjointe. La première ayant été, en général, rendue plus grave et plus dangereuse qu'elle ne l'était à son origine par des moyens la plupart du temps contraires à ceux qu'on aurait dû administrer, réclame souvent des secours très-prompts et l'application rapide du remède homœopathique approprié, pour que le malade ne périsse pas du traitement irrationnel qu'il a subi.

93. Si la maladie aiguë a été récemment occasionnée, ou si la maladie chronique l'a été il y a plus ou moins longtemps, par un événement remarquable, que le malade ou ses parents interrogés en secret ne dévoilent pas, il faudra que le médecin use d'adresse et de circonspection pour arriver à connaître cette circonstance.

Si les causes de la maladie ont quelque chose d'humiliant, et que les malades ou ceux qui les entourent hésitent à les avouer, ou du moins à les déclarer spontanément, le médecin doit chercher à les découvrir par des questions faites avec ménagement, ou par des informations prises en secret. Dans le nombre de ces causes se rangent l'empoisonnement et les tentatives de suicide, l'onanisme, l'abus des plaisirs de l'amour, les débauches contre nature, les excès de table ou de boissons excitantes, comme le vin, les liqueurs, le punch ou le café, l'abus d'aliments nuisibles, l'infection vénérienne ou psorique, un amour malheureux, la jalousie, des contrariétés domestiques, le dépit, le chagrin causé par des malheurs de famille, les mauvais traitements, l'impossibilité de se venger, un orgueil froissé, une colère impuissante, une frayeur superstitieuse, la faim, une difformité aux parties génitales, une hernie, un prolapsus, etc.

94. Lorsqu'on s'enquiert de l'état d'une maladie chronique, il est nécessaire de bien peser les circonstances particulières dans lesquelles le malade a pu se trouver sous le rapport de ses occupations ordinaires, de son genre de vie habituel, de ses relations domestiques. On examine s'il n'y a rien, dans ces circonstances, qui ait pu faire naître ou qui entretienne la maladie, afin de contri-

buer à la guérison en écartant celles qui seraient reconnues suspectes.

Dans les maladies chroniques des femmes, il faut surtout avoir égard à la grossesse, à la stérilité, à la propension à l'acte vénérien, aux couches, aux avortements, à l'allaitement et à l'état du flux menstruel. Pour ce qui concerne ce dernier, on n'oubliera jamais de demander s'il revient à des époques trop rapprochées ou trop éloignées, combien de temps il dure; si le sang coule sans interruption ou seulement par intervalles, quelle est la quantité de l'écoulement, si le sang est foncé en couleur, si la leucorrhée se manifeste avant qu'il paraisse ou après qu'il a cessé de couler; mais on cherchera surtout à savoir quel est l'état du physique et du moral, quelles sensations et douleurs se manifestent avant, pendant et après les règles; si la femme est atteinte de flueurs blanches, de quelle nature elles sont, quelle en est l'abondance, quelles sensations les accompagnent, enfin dans quelles circonstances et à quelles occasions elles ont paru.

95. L'examen des symptômes énumérés précédemment et de tous les autres signes de maladie doit donc, dans les affections chroniques, être aussi rigoureux que possible, et descendre même à des minuties. En effet, c'est dans ces maladies qu'ils sont le plus prononcés, qu'ils ressemblent le moins à ceux des affections aiguës, et qu'ils demandent à être étudiés avec le plus de soin, si l'on veut que le traitement réussisse. D'un autre côté, les malades ont tellement pris l'habitude de leurs longues souffrances, qu'ils font peu ou point d'attention à de petits symptômes, souvent caractéristiques et même décisifs par rapport au choix du remède, les regardant pour ainsi dire

comme liés d'une manière nécessaire à leur état physique, comme faisant partie de la santé, dont ils ont oublié le véritable sentiment depuis quinze ou vingt années qu'ils souffrent, et à l'égard desquels il ne leur vient même pas dans la pensée que la moindre connexion puisse exister entre eux et l'affection principale.

96. D'ailleurs, les malades eux-mêmes sont d'humeur tellement différente, que quelques-uns, notamment les hypochondriaques et autres personnes sensibles et impatientes, peignent leurs souffrances sous des couleurs trop vives, et se servent d'expressions exagérées, pour engager le médecin à les secourir promptement.

L'hypochondriaque même le plus insupportable n'imagine jamais d'accidents et d'incommodités qu'il ne ressente réellement. On peut s'en assurer en comparant les plaintes qu'il fait entendre à des époques différentes, tandis que le médecin ne lui donne rien, ou du moins ne lui administre aucune substance médicamenteuse. On doit seulement retrancher quelque chose de ses lamentations, ou mettre au moins l'énergie des expressions dont il se sert sur le compte de son excessive sensibilité. A cet égard, l'exagération même du tableau qu'il fait de ses souffrances devient un symptôme important dans la série de ceux dont se compose l'image de la maladie. Le cas est tout à fait différent chez les maniaques et chez ceux qui feignent d'être malades par malice ou autrement.

97. D'autres, au contraire, soit par paresse, soit par une pudeur mal entendue, soit enfin par une sorte de douceur ou de timidité, gardent le silence sur une quantité de leurs maux, ne les indiquent qu'en termes obscurs, ou les signalent comme ayant peu d'importance.

98. S'il est donc vrai qu'on doive s'en rapporter surtout à ce que le malade lui-même dit de ses maux et de ses sensations, et préférer les expressions qui lui servent à les peindre, parce que ses paroles s'altèrent presque toujours en passant par la bouche des personnes qui l'entourent, il ne l'est pas moins que, dans toutes les maladies, mais plus spécialement dans celles qui ont un caractère chronique, le médecin a besoin de posséder à un haut degré la circonspection, le tact, la connaissance du cœur humain, la prudence et la patience, pour arriver à se former une image vraie et complète de la maladie et de tous ses détails.

99. En général, la recherche des maladies aiguës et de celles qui se sont déclarées depuis peu, présente plus de facilité, parce que le malade et ceux qui l'entourent ont l'esprit frappé de la différence entre l'état de choses actuel et la santé détruite depuis si peu de temps, dont la mémoire conserve l'image encore fraîche. Le médecin doit également tout savoir ici ; mais il a moins besoin d'aller au-devant des renseignements, qui, pour la plupart, lui arrivent d'eux-mêmes.

100. Pour ce qui concerne la recherche de l'ensemble des symptômes des maladies épidémiques et sporadiques, il est fort indifférent que quelque chose de semblable ait déjà existé ou non dans le monde sous tel ou tel nom. La nouveauté ou le caractère de spécialité d'une affection de ce genre n'apporte aucune différence, ni dans la manière de l'étudier, ni dans celle de la traiter. En effet, on doit toujours regarder l'image pure de chaque maladie qui domine actuellement comme une chose nouvelle et inconnue, et l'étudier à fond, en elle-même, si l'on veut

être véritablement médecin, c'est-à-dire ne jamais mettre l'hypothèse à la place de l'observation, et ne jamais regarder un cas donné de maladie comme connu, soit en totalité, soit même seulement en partie, qu'après en avoir approfondi avec soin toutes les manifestations. Cette conduite est d'autant plus nécessaire ici, que toute épidémie régnante est, sous beaucoup de rapports, un phénomène d'espèce particulière, qui, lorsqu'on l'examine avec attention, se trouve différer beaucoup des autres épidémies anciennes auxquelles on avait à tort imposé le même nom. Il faut cependant excepter les épidémies qui proviennent d'un miasme toujours semblable à lui-même, comme la variole, la rougeole, etc.

101. Il peut arriver que le médecin qui traite pour la première fois un homme atteint de maladie épidémique ne trouve pas sur-le-champ l'image parfaite de l'affection, attendu qu'on n'arrive à bien connaître la totalité des symptômes et signes de ces maladies collectives qu'après en avoir observé plusieurs cas. Cependant, un médecin exercé pourra souvent, dès le premier ou le second malade, s'approcher tellement du véritable état des choses, qu'il en conçoive une image caractéristique, et que déjà même il ait les moyens de déterminer le remède homœopathique auquel on doit recourir pour combattre l'épidémie.

102. Si l'on a soin de mettre par écrit les symptômes observés dans plusieurs cas de cette espèce, le tableau qu'on a tracé de la maladie va toujours en se perfectionnant. Il ne devient ni plus étendu, ni plus verbeux, mais plus graphique, plus caractéristique, et il embrasse davantage les particularités de la maladie collective. D'un

côté, les symptômes généraux (par exemple, défaut d'appétit, perte de sommeil, etc.) acquièrent un plus haut degré de précision; de l'autre, les symptômes saillants, spéciaux, rares dans l'épidémie même, et propres d'ailleurs à un petit nombre d'affections seulement, se dessinent et forment le caractère de la maladie (1). Les personnes atteintes de l'épidémie ont toutes, il est vrai, une maladie provenant de la même source et par conséquent semblable; mais l'étendue tout entière d'une affection de ce genre et la totalité de ses symptômes, dont la connaissance est nécessaire pour se former une image complète de l'état morbide, et choisir d'après cela le remède homœopathique le plus en harmonie avec cet ensemble d'accidents, ne peuvent être observées chez un seul malade; il faut, pour arriver jusqu'à elles, les tirer par abstraction du tableau des souffrances de plusieurs malades doués d'une constitution différente.

103. Cette méthode indispensable à suivre dans les maladies épidémiques, qui sont aiguës pour la plupart, j'ai dû l'appliquer aussi, d'une manière plus rigoureuse qu'on ne l'avait fait encore jusqu'à présent, aux maladies chroniques produites par un miasme qui demeure toujours semblable à lui-même quant au fond, et particulièrement à la psore. Ces affections demandent en effet qu'on recherche l'ensemble de leurs symptômes; car chaque malade n'en présente que quelques-uns, n'offre pour ainsi dire qu'une portion des phénomènes morbides

(1) C'est alors que l'étude des cas subséquents montrera au médecin qui, par le secours des premiers, a déjà trouvé un remède approximativement homœopathique, si le choix était bon, ou s'il doit recourir à un moyen mieux approprié et plus homœopathique encore.

dont la collection entière forme le tableau complet de la cachexie considérée dans son ensemble. Ce n'est donc qu'en observant un très-grand nombre de personnes atteintes de ces sortes d'affections qu'on parvient à saisir la totalité des symptômes appartenant à chaque miasme chronique, à celui de la psore en particulier, condition indispensable pour arriver à la connaissance des médicaments qui, propres à guérir homœopathiquement la cachexie entière, surtout des antipsoriques, sont en même temps les véritables remèdes de tous les maux chroniques individuels dont elle est la source.

104. La totalité des symptômes qui caractérisent le cas présent, ou, en d'autres termes, l'image de la maladie, étant une fois mise par écrit (1), le plus difficile est

(1) Les médecins de l'ancienne école se mettent fort à leur aise sous ce rapport. Non-seulement ils ne se livrent pas à une investigation rigoureuse de toutes les circonstances de la maladie, mais encore ils interrompent souvent le malade dans le récit détaillé qu'il veut faire de ses souffrances, pour se hâter d'écrire une recette composée d'ingrédients dont le véritable effet ne leur est point connu. Nul médecin allopathiste ne s'informe avec précision de toutes les particularités de la maladie qu'il a sous les yeux, et *nul d'entre eux ne songe bien moins encore à les mettre par écrit*. Quand il revoit le malade au bout de plusieurs jours, il a en grande partie ou totalement oublié les faibles renseignements qui lui avaient été donnés, et que ses visites multipliées auprès d'autres personnes ont effacés de son esprit. Tout est entré par une oreille et sorti par l'autre. Dans sa nouvelle visite, il se borne également à quelques questions générales, fait mine de tâter le pouls au poignet, regarde la langue, et sur-le-champ, sans motif rationnel, il écrit une autre recette, ou fait continuer l'ancienne pendant longtemps encore. Puis, prenant poliment congé, il court chez les cinquante ou soixante autres malheureux entre lesquels sa matinée doit être partagée, sans que son intelligence se fatigue par le moindre effort. Voilà comme ce qu'il y a de plus sérieux au monde, l'examen consciencieux de chaque malade et le traitement basé sur cette exploration, est traité par des gens qui se disent médecins, qui

fait. Le médecin doit ensuite avoir toujours sous les yeux cette image, qui sert de base au traitement, surtout dans les maladies chroniques. Il peut la considérer dans toutes ses parties, et en faire ressortir les signes caractéristiques, afin d'opposer à ses symptômes, c'est-à-dire à la maladie elle-même, un remède exactement homœopathique, dont le choix a été déterminé par la nature des accidents morbides que lui-même fait naître dans son action pure. Pendant le cours du traitement on s'informe des effets du remède et des changements survenus dans l'état du malade, pour effacer du tableau primitif des symptômes ceux qui ont disparu en totalité, noter ceux dont il reste encore quelque chose, et ajouter les nouvelles incommodités qui ont pu survenir.

105. *Le second point* de l'office du vrai médecin est *de rechercher les instruments destinés à la guérison des maladies naturelles*, d'étudier la puissance morbifique des médicaments, afin, quand il s'agit de guérir, de pouvoir en trouver un dont la série des symptômes constitue une maladie factice aussi semblable que possible à l'ensemble des principaux symptômes de la maladie naturelle qu'on a en vue de faire disparaître.

106. On a besoin de connaître dans tout son développement la puissance morbifique de chaque médicament. En d'autres termes, il faut que les symptômes et changements qui sont susceptibles de survenir par l'action de

prétendent faire une médecine rationnelle. Le résultat est presque généralement mauvais, comme on doit bien s'y attendre, et cependant les malades sont obligés de s'adresser à ces gens-là, soit parce qu'il n'y a rien de mieux, soit pour suivre l'étiquette.

chacun d'eux sur l'économie, surtout chez un homme sain, aient été, autant que possible, tous observés avant qu'on puisse se livrer à l'espoir de trouver parmi eux des remèdes homœopathiques contre la plupart des maladies naturelles.

107. Si, pour arriver à ce but, on ne donnait des médicaments qu'à des *personnes malades*, même en les prescrivant simples et un à un, on ne saurait que peu de chose de précis relativement à leur action véritable ou rien, parce que les symptômes de la maladie naturelle déjà existante, se mêlant avec ceux que les agents médicinaux sont aptes à produire, il serait fort rare que l'on pût apercevoir ces derniers d'une manière bien claire.

108. Il n'y a donc pas de moyen plus sûr et plus naturel, pour trouver infailliblement les effets propres des médicaments sur l'homme, que de les essayer séparément les uns des autres, et à des doses modérées, sur des *personnes saines*, et de noter les changements, les symptômes et les signes qui résultent de leur action primitive surtout sur l'état physique et sur le moral, c'est-à-dire les éléments de maladie que ces substances sont capables de produire (1); car, ainsi qu'on l'a vu plus haut

(1) Aucun médecin, à ma connaissance, autre que le grand et immortel A. Haller, n'a, dans le cours de vingt-cinq siècles, soupçonné cette méthode si naturelle, si absolument nécessaire, et si uniquement vraie, d'observer les effets purs et propres de chaque médicament, pour conclure de là quelles sont les maladies qu'il serait apte à guérir. Haller seul, avant moi, a compris la nécessité de suivre cette marche (voy. préface de sa *Pharmacopœa Helvet.*, Bâle, 1771, in-folio, p. 12) : *Nempe primum in corpore sano medela tentanda est, sine peregrina ulla miscela ; odoreque et sapore ejus exploratis, exigua illius dosis ingerenda et ad omnes, quæ inde contingunt, affectiones, quis pulsus, quis calor, quæ respiratio, quænam excretiones, attendendum. Inde ad duc-*

(*V.* 24-27), toute la vertu curative des médicaments est fondée uniquement sur le pouvoir qu'ils ont de modifier l'état de l'homme, et ressort de l'observation des effets qui résultent de l'exercice de cette faculté.

109. Le premier j'ai suivi cette route avec une persévérance qui ne pouvait naître et se soutenir (1) que par l'intime conviction de cette grande vérité, si précieuse pour le genre humain, que l'administration homœopathique des médicaments est la seule méthode certaine de guérir les maladies (2).

110. En parcourant ce que les auteurs ont écrit sur les effets nuisibles de substances médicinales qui, par négligence, intention criminelle ou autrement, étaient

tum phænomenorum, in sano obviorum, transeas ad experimenta in corpore ægroto, etc. Mais nul médecin n'a profité de ce précieux avis, personne même n'y a fait attention.

(1) J'ai déposé les premiers fruits de mes travaux, tels qu'ils pouvaient être, dans un opuscule intitulé : *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis*, p. I, II, Leipzig, 1805, in-8. D'autres plus mûrs l'ont été dans la dernière édition de mon *Traité de matière médicale pure* (Paris, 1834, 3 vol. in-8) et dans mon *Traité des maladies chroniques* (Paris, 1846, 3 vol. in-8).

(2) Il ne peut pas plus y avoir d'autre vraie méthode de guérir les maladies dynamiques (c'est-à-dire non chirurgicales) que l'homœopathie, qu'il n'est possible de tirer plus d'une ligne droite entre deux points donnés. Il faut donc avoir bien peu approfondi l'étude de l'homœopathie, n'avoir jamais vu aucun traitement homœopathique bien motivé, n'avoir point su juger à quel point les méthodes allopathiques sont dénuées de fondement, et ignorer quelles suites, les unes mauvaises, les autres même effrayantes, elles entraînent, pour vouloir faire marcher ces détestables méthodes de pair avec la véritable médecine, et les représenter comme des sœurs dont elle ne saurait se passer. L'homœopathie pure dont la découverte m'appartient, qui ne manque presque jamais son but, qui réussit presque toujours, repousse toute association de ce genre.

parvenues en grande quantité dans l'estomac de personnes saines, j'aperçus une certaine coïncidence entre ces faits et les observations que j'avais recueillies sur moi-même et sur d'autres, à l'occasion d'expériences dont le but était de reconnaître la manière d'agir des mêmes substances chez l'homme en santé. On les cite comme cas d'empoisonnement et comme preuves des effets pernicieux inhérents à l'usage de ces agents énergiques. La plupart de ceux qui les rapportent ont eu en vue de signaler un danger. Quelques-uns aussi les énoncent pour faire parade de l'habileté qu'ils ont déployée, en trouvant des moyens de ramener peu à peu à la santé des hommes qui l'avaient perdue d'une manière si violente. Plusieurs enfin, pour décharger leur conscience de la mort des malades, allèguent la malignité de ces substances, qu'ils nomment alors poisons. Nul d'entre eux n'a soupçonné que les symptômes dans lesquels ils voulaient voir seulement des preuves de la vénénosité des corps capables de les produire, étaient des indices certains, dévoilant l'existence dans ces mêmes corps de la faculté d'anéantir, à titre de remèdes, les symptômes semblables de maladies naturelles. Aucun n'a pensé que les maux qu'ils excitent sont l'annonce de leur homœopathicité salutaire. Aucun n'a compris que l'observation des changements auxquels les médicaments donnent lieu chez les personnes bien portantes, était l'unique moyen de reconnaître les vertus curatives dont ces derniers sont doués, parce qu'on ne peut arriver à ce résultat, ni par des raisonnements *à priori*, ni par l'odeur, la saveur ou l'aspect des substances médicinales, ni par l'analyse chimique, ni par l'administration aux malades de recettes dans lesquelles ils sont associés à un plus ou moins grand

nombre d'autres drogues. Aucun enfin n'a pressenti que ces relations de maladies médicinales fourniraient un jour les éléments d'une véritable et pure matière médicale, science qui, depuis son origine jusqu'à ce jour, n'a consisté qu'en un amas de conjectures et de fictions, ou qui, en d'autres termes, n'a point encore eu d'existence réelle (1).

111. La conformité de mes observations sur les effets purs des médicaments avec ces anciennes remarques, qui avaient été faites dans des vues bien différentes, et même celle de ces dernières avec d'autres du même genre qu'on trouve éparses dans les écrits de divers auteurs, nous donnent aisément la conviction que les substances médicinales, font naître un changement morbide chez l'homme qui se porte bien, suivant des *lois positives et éternelles*, et qu'en vertu de ces lois, elles sont capables de produire, chacune à raison de son individualité, des *symptômes morbides certains et positifs* qu'elles ne manquent jamais de provoquer.

112. Dans les descriptions que les anciens auteurs nous ont laissées des suites souvent funestes qu'entraînent les médicaments pris à des doses si exagérées, on remarque aussi des symptômes qui ne se sont pas montrés au début de ces tristes événements, mais seulement vers la fin, et qui sont de nature tout à fait opposée à ceux de la période commençante. Ces symptômes, contraires à l'*effet primitif* (*V.* 63) ou à l'action proprement dite des médicaments sur le corps, sont dus à la *réac-*

(1) Voyez ce que j'ai dit à cet égard dans mon *Examen des sources de la matière médicale ordinaire* (*Etudes de médecine homœopathique*, Paris, 1855, t. I).

tion de la force vitale de l'organisme. Ils constituent l'*effet secondaire* (*V.* 62-67), dont rarement on observe des traces lorsqu'on emploie des doses modérées à titre d'essai, et dont on ne voit jamais ou presque jamais aucun vestige quand les doses sont faibles, parce que, dans les cures homœopathiques, la réaction de l'organisme vivant ne va pas au delà de ce qui est rigoureusement nécessaire pour ramener l'état naturel de santé (*V.* 67).

113. Les substances narcotiques sont les seules qui fassent exception à cet égard. Comme, dans leur effet primitif, elles éteignent aussi bien la sensibilité et la sensation que l'irritabilité, il arrive assez souvent, lorsqu'on les essaye sur des personnes bien portantes, même à doses modérées, que l'on observe, *pendant la réaction*, une exaltation de la sensibilité et un accroissement de l'irritabilité.

114. Mais, excepté les narcotiques, tous les médicaments qu'on essaye à des doses modérées sur des sujets bien portants, ne laissent apercevoir que leurs effets primitifs, c'est-à-dire les symptômes indiquant qu'ils modifient le rhythme habituel de la santé, qu'ils provoquent un état morbide destiné à durer plus ou moins longtemps.

115. Parmi les effets primitifs de quelques médicaments, il s'en trouve plusieurs qui sont opposés en partie, ou du moins sous certains rapports accessoires, à d'autres symptômes dont l'apparition a lieu soit avant, soit après. Cette circonstance ne suffit cependant pas pour les faire considérer comme des effets consécutifs proprement

dits, ou comme un simple résultat de la réaction de la force vitale. Ils forment seulement une alternation des divers paroxysmes de l'action primitive. On les appelle *effets alternants*.

116. Quelques symptômes sont fréquemment provoqués par les médicaments, c'est-à-dire chez un grand nombre de sujets; certains le sont rarement, ou chez peu d'hommes; quelques-uns ne le sont que chez un très-petit nombre d'individus.

117. C'est à cette dernière catégorie qu'appartiennent les soi-disant *idiosyncrasies.* On entend par là des constitutions particulières qui, bien que saines d'ailleurs, ont de la tendance à se laisser mettre dans un état plus ou moins prononcé de maladie par certaines choses qui *semblent* ne faire aucune impression sur beaucoup d'autres personnes et ne point produire de changements en elles (1). Mais ce défaut d'action sur telle ou telle personne n'est qu'*apparent.* En effet, comme la production de tout changement morbide quelconque suppose dans la substance médicinale la faculté d'agir, et dans la force vitale qui anime l'organisme l'aptitude à être affectée par elle, les altérations manifestes de la santé qui ont lieu dans les idiosyncrasies, ne peuvent point être mises uniquement sur le compte de la constitution particulière du sujet. On est obligé de les rapporter en même temps aux choses qui les ont fait naître, et dans lesquelles doit résider la faculté d'exercer la même influence sur tous les

(1) L'odeur de la rose fait tomber certaines personnes en défaillance, d'autres sont atteintes de maladies, quelquefois dangereuses, après avoir mangé des moules, des écrevisses ou du frai de barbeau, après avoir touché les feuilles de certains sumacs, etc.

hommes, avec cette différence seulement que, parmi les sujets jouissant de la santé, il ne s'en trouve qu'un petit nombre ayant de la tendance à se laisser mettre par elles dans un état aussi évidemment morbide. Ce qui prouve que ces puissances font réellement impression sur tous les hommes, c'est qu'elles guérissent homœopathiquement, chez *tous* les malades, les mêmes symptômes morbides que ceux dont elles-mêmes paraissent ne provoquer la manifestation que chez les personnes sujettes aux idiosyncrasies (1).

118. Chaque médicament produit des effets spécifiques dans le corps de l'homme, et nulle autre substance médicinale ne peut en faire naître qui soient exactement semblables (2).

119. De même que chaque espèce de plante diffère de toutes les autres dans sa configuration, son mode propre de végéter et de croître, sa saveur et son odeur, de même que chaque minéral, chaque sel diffère des autres par rapport à ses qualités extérieures et à ses propriétés chimiques, circonstance qui aurait déjà dû suffire seule pour éviter toute confusion, de même aussi tous ces corps diffèrent entre eux à l'égard de leurs effets morbi-

(1) C'est ainsi que la princesse Marie Porphyrogénète, en présence de sa tante Eudoxie, faisait revenir à lui, en l'aspergeant d'eau de rose (τὸ τῶν ῥόδων στάλαγμα), son frère, l'empereur Alexis, qui était sujet à tomber en syncope (*Hist. byz. Alexias*, lib. XV, p. 503, ed. Posser.), et Horstius (*Opp.*, III, p. 59) a trouvé le vinaigre rosat très-efficace dans la syncope.

(2) Cette vérité avait été reconnue aussi par Haller, qui dit (préface de son *Hist. stirp. Helvetiæ*) : *Latet immensa virium diversitas in iis ipsis plantis, quarum facies externas dudum novimus, animas quasi et quodcumque cœlestius habent, nondum perspeximus.*

fiques, et par conséquent de leurs effets curatifs (1). Chaque substance exerce sur la santé de l'homme une influence particulière et déterminée, qui ne permet pas qu'on la confonde avec aucune autre (2).

(1) Celui qui sait combien l'action de chaque substance sur l'homme diffère de celle de toutes les autres, et qui apprécie l'importance de ce fait, n'a pas de peine non plus à comprendre que, médicalement parlant, il ne peut pas y avoir de *succédanés*, c'est-à-dire de médicaments équivalents et capables de se remplacer mutuellement. Il n'y a que celui à qui les effets purs et positifs des substances médicinales sont inconnus, qui puisse être assez insensé pour chercher à nous faire croire qu'un remède peut en remplacer un autre, et produire le même effet salutaire dans un cas donné de maladie. C'est ainsi que des enfants, dans leur simplicité, confondent les choses les plus essentiellement différentes, parce qu'ils les connaissent à peine d'après leur extérieur, et qu'ils n'ont aucune idée de leurs propriétés intimes, de leur véritable valeur intrinsèque, non plus que des signes qui les distinguent.

(2) Si c'est là l'exacte vérité, comme ce l'est effectivement, un médecin jaloux de passer pour un homme raisonnable et de mettre sa conscience en repos, ne peut désormais prescrire d'autres médicaments que ceux dont il connaît parfaitement la véritable valeur, c'est-à-dire dont il a étudié l'action sur des hommes bien portants, avec assez de soin pour être persuadé que tel ou tel d'entre eux est celui de tous qui peut provoquer l'état morbide le plus analogue à la maladie naturelle qu'il s'agit de guérir; car, ainsi qu'on l'a vu plus haut, ni l'homme ni la nature ne procurent jamais de guérison complète, prompte et durable, autrement qu'avec le secours d'un moyen homœopathique. Nul médecin ne peut donc éviter à l'avenir de se livrer à des recherches de ce genre, sans lesquelles il ne saurait acquérir, à l'égard des médicaments, les connaissances qui sont indispensables à l'exercice de son art, et qui ont été négligées jusqu'à présent. La postérité aura de la peine à croire que jusqu'ici les praticiens se soient tous et dans tous les siècles contentés de donner aveuglément, dans les maladies, des remèdes dont ils ignoraient la véritable valeur, dont ils n'avaient jamais étudié les effets purs et dynamiques sur l'homme en santé, effets très-importants et très-caractéristiques; qu'ils aient eu l'habitude d'associer dans une même formule plusieurs de ces substances inconnues, dont l'action est si diversifiée, et qu'ils aient ensuite abandonné au

120. Il faut donc bien distinguer les médicaments les uns des autres, puisque c'est d'eux que dépendent la vie et la mort, la maladie et la santé des hommes. Pour cela, il est nécessaire de faire avec soin des expériences pures, ayant pour objet de dévoiler les facultés qui leur appartiennent et les véritables effets qu'ils produisent chez les personnes bien portantes. En procédant ainsi, on apprend à les bien connaître, et à éviter toute méprise dans leur application au traitement des maladies, car il n'y a qu'un remède bien choisi qui puisse rendre au malade, d'une manière prompte et durable, le plus grand des biens de la terre, la santé du corps et de l'âme.

121. Quand on étudie les effets des médicaments sur l'homme bien portant, on ne doit pas perdre de vue qu'il suffit déjà d'administrer les substances dites héroïques à des doses peu élevées, pour qu'elles produisent des changements dans la santé même des personnes robustes. Les médicaments d'une nature plus douce doivent être donnés à des doses plus élevées, quand on veut aussi éprouver leur action. Enfin, lorsqu'il s'agit de connaître celle des substances les plus faibles, on ne peut choisir, pour sujets d'expérience, que des personnes exemptes de maladie, il est vrai, mais douées cependant d'une constitution délicate, irritable et sensible.

122. Dans les expériences de ce genre, d'où dépendent la certitude de l'art de guérir et le salut de toutes

hasard le soin de régler tout ce qui pouvait résulter de là pour le malade. C'est ainsi qu'un insensé entre dans l'atelier d'un artiste, saisit à pleines mains tous les outils qui se trouvent à sa portée, et s'imagine qu'avec leur secours il pourra achever un ouvrage qu'il voit ébauché. Qui peut douter qu'il le gâtera par sa ridicule manière de travailler, que peut-être même il le mutilera irréparablement?

les générations à venir, on n'emploiera que des médicaments qu'on connaisse bien, et à l'égard desquels on ait la conviction qu'ils sont purs, qu'ils n'ont point été falsifiés, qu'ils possèdent toute leur énergie.

123. Chacun de ces médicaments doit être pris sous une forme simple et exempte de tout artifice. Pour ce qui est des plantes indigènes, on en exprime le suc, que l'on mêle avec un peu d'alcool, afin d'empêcher qu'il ne se corrompe (1). A l'égard des végétaux étrangers, on les pulvérise, ou bien on en prépare une teinture alcoolique, qu'on mêle avec une certaine quantité d'eau avant de la faire prendre. Les sels et les gommes, enfin, ne doivent être dissous dans l'eau qu'au moment même où l'on va en faire usage. Si l'on ne peut se procurer la plante qu'à l'état sec, et que de sa nature elle ait des vertus peu énergiques, on l'essaye sous la forme d'infusion, c'est-à-dire qu'après l'avoir hachée menu, on verse dessus de l'eau bouillante, dans laquelle on la laisse plongée pendant quelque temps ; l'infusion doit être bue immédiatement après sa préparation et tandis qu'elle est encore chaude ; car tous les sucs de plantes et toutes les infusions végétales auxquels on n'ajoute point d'alcool, passent rapidement à la fermentation, à la corruption, et perdent ainsi leur vertu médicinale.

124. Chaque substance médicinale qu'on soumet à

(1) *Nouvelle pharmacopée et posologie homœopathiques*, ou histoire naturelle et préparation des médicaments homœopathiques et de l'administration des doses, par le docteur G. H. G. Jahr et A. Catellan, pharmacien homœopathe. Nouvelle édition, corrigée et augmentée, accompagnée de 135 planches intercalées dans le texte. Paris, 1853, in-12. — Voyez aussi *Codex des Médicaments homœopathiques*, par G. Weber, pharmacien homœopathe. Paris, 1854, in-12.

des essais de ce genre doit être employée seule et parfaitement pure. On se garde bien d'y associer aucune substance étrangère, ni de prendre aucun autre médicament, soit le jour même, soit moins encore les jours suivants, tant qu'on veut observer les effets qu'elle est capable de produire.

125. Il faut que le régime soit très-modéré pendant toute la durée de l'expérience. On s'abstient autant que possible des épices, et l'on se contente d'aliments simples, qui ne soient que nourrissants, en évitant avec soin les légumes verts (1), les racines, les salades et les soupes aux herbages, nourritures qui, malgré les préparations culinaires qu'elles ont subies, retiennent toujours quelque peu d'énergie médicinale, qui troublerait l'effet du médicament. La boisson restera la même que celle dont on fait journellement usage ; elle sera seulement aussi peu stimulante que possible (2).

126. Celui qui tente l'expérience doit éviter, pendant tout le temps qu'elle dure, de se livrer à des travaux fatigants de corps et d'esprit, à des débauches, à des passions désordonnées. Il faut que nulle affaire pressante ne l'empêche de s'observer avec soin, que de lui-même il porte une attention scrupuleuse à tout ce qui survient dans son intérieur, sans que rien l'en détourne, afin qu'il unisse à la santé du corps le degré d'intelligence néces-

(1) On peut permettre les petits pois, les haricots verts, et même les carottes, comme étant les légumes verts qui ont le moins de vertus médicinales.

(2) La personne qui se soumet aux expériences doit ne point être accoutumée à l'usage du vin pur, de l'eau-de-vie, du café ou du thé, ou du moins s'être déshabituée déjà depuis longtemps de ces boissons nuisibles, dont les unes sont excitantes et les autres médicamenteuses.

saire pour pouvoir désigner et décrire clairement les sensations qu'il éprouve.

127. Les médicaments doivent être expérimentés tant sur des hommes que sur des femmes, afin de mettre en évidence des changements relatifs au sexe qu'ils sont aptes à produire.

128. Les observations les plus récentes ont appris que les substances médicinales ne manifestent pas à beaucoup près la totalité des forces cachées en elles, lorsqu'on les prend à l'état grossier, ou telles que la nature nous les offre. Elles ne déploient complétement leurs vertus qu'après avoir été amenées à un haut degré de dilution par le broiement et la succussion, mode très-simple de manipulation qui développe à un point incroyable et met en pleine action leurs forces jusqu'alors latentes et en quelque sorte plongées dans le sommeil. Il est reconnu aujourd'hui que la meilleure manière d'essayer même une substance réputée faible, consiste à prendre pendant plusieurs jours de suite quatre à six petits globules imbibés de sa trentième dilution, qu'on humecte avec un peu d'eau, et qu'on avale à jeun.

129. Si une pareille dose ne produit que de faibles effets, on peut, pour rendre ceux-ci plus prononcés et plus sensibles, ajouter chaque jour quelques globules, jusqu'à ce que le changement devienne appréciable. Car un médicament n'affecte pas tout le monde avec la même force, et il règne une grande diversité à cet égard. On voit quelquefois une personne qui paraît délicate n'être presque point affectée par un médicament qu'on sait être très-énergique, et qui lui avait été donné à dose

modérée, tandis qu'elle l'est assez fortement par d'autres substances bien plus faibles. De même, il y a des sujets très-robustes qui éprouvent des symptômes morbides considérables de la part d'agents médicinaux doux en apparence, et qui au contraire ressentent peu les effets d'autres médicaments plus forts. Or, comme on ne sait jamais d'avance lequel de ces deux cas aura lieu, il est à propos que chacun débute par une petite dose, et qu'il l'augmente ensuite de jour en jour, si la chose est jugée nécessaire.

130. Si dès le principe, et pour la première fois, on a donné une dose assez forte, il résulte de là un avantage, c'est que la personne qui se soumet à l'expérience apprend quel est l'ordre dans lequel se succèdent les symptômes, et peut noter avec exactitude le moment où chacun apparaît, chose fort importante pour la connaissance du génie des médicaments, parce que l'ordre des effets primitifs et celui des effets alternants se montrent ainsi de la manière la moins équivoque. Souvent ainsi une très-faible dose suffit, quand le sujet mis en expérience est doué d'une grande sensibilité, et qu'il s'observe avec beaucoup d'attention. Quant à la durée de l'action d'un médicament, on ne parvient à la connaître qu'en comparant ensemble les résultats de plusieurs expériences.

131. Quand on est obligé, pour acquérir seulement quelques notions, de donner pendant plusieurs jours de suite des doses progressivement croissantes du médicament à une même personne, on apprend bien par là à connaître les divers états morbides que cette substance peut produire en général, mais on n'acquiert aucun renseignement sur les successions, car la dose

suivante guérit souvent l'un ou l'autre des symptômes provoqués par la précédente, ou produit à sa place un état opposé. Des symptômes de cette nature doivent être notés entre deux parenthèses, comme étant équivoques, jusqu'à ce que de nouvelles expériences plus pures aient décidé si l'on doit voir en eux une réaction de l'organisme, un effet secondaire ou un effet alternant du médicament.

132. Mais lorsqu'on se propose uniquement la recherche des symptômes qu'une substance médicinale, faible surtout, peut produire de son chef, sans avoir égard à la succession de ces symptômes et à la durée de l'action du médicament, il est préférable d'augmenter journellement la dose pendant plusieurs jours de suite. L'effet du médicament encore inconnu, même le plus doux, se manifestera de cette manière, surtout si on l'essaye sur une personne sensible.

133. Lorsque la personne qui se soumet à l'expérience éprouve une incommodité quelconque de la part du médicament, il est utile, nécessaire même, pour la détermination exacte du symptôme, qu'elle prenne successivement diverses positions et observe les changements qui s'ensuivent. Ainsi, elle examinera si par les mouvements imprimés à la partie souffrante, par la marche dans la chambre ou en plein air, par la station sur ses jambes, par la situation assise ou couchée, le symptôme augmente, diminue ou se dissipe, et s'il revient ou non en reprenant la première position, s'il change en buvant ou mangeant, en parlant, toussant, éternuant, ou remplissant une autre fonction quelconque du corps. Elle doit remarquer également à quelle

heure du jour ou de la nuit il se montre de préférence. Toutes ces particularités dévoilent ce qu'il y a de propre et de caractéristique dans chaque symptôme.

134. Toutes les puissances extérieures, et principalement les médicaments, ont la propriété de produire, dans l'état de l'organisme vivant, des changements particuliers, qui varient pour chacune d'elles. Mais les symptômes propres à une substance médicamenteuse quelconque ne se montrent pas tous chez la même personne, ni simultanément, ni dans le cours d'une même expérience; on voit au contraire une même personne éprouver de préférence tantôt celui-ci et tantôt celui-là dans une seconde, une troisième expérience, de manière toutefois qu'à la quatrième, huitième, dixième, etc., personne, peut-être verra-t-on reparaître plusieurs symptômes qui se sont montrés déjà chez la seconde, la sixième, la neuvième, etc. Les symptômes ne se remontrent pas non plus aux mêmes heures.

135. Ce n'est que par des observations multipliées, sur un grand nombre de sujets des deux sexes convenablement choisis et pris dans toutes les constitutions, qu'on parvient à connaître d'une manière à peu près complète l'ensemble de tous les éléments morbides qu'un médicament a le pouvoir de produire. On n'a la certitude d'être au courant des symptômes qu'un agent médicinal peut provoquer, c'est-à-dire des facultés pures qu'il possède pour modifier et altérer la santé de l'homme, que quand les personnes qui en font une seconde fois l'essai remarquent peu de nouveaux accidents auxquels il donne naissance, et observent presque toujours

les mêmes symptômes seulement qui avaient été aperçus par d'autres avant elles.

136. (Quoique, comme il vient d'être dit, un médicament mis en expérience sur l'homme bien portant ne puisse manifester dans une seule personne toutes les altérations de santé qu'il est capable de produire, et ne les mette en évidence que chez un certain nombre de sujets différents les uns des autres à l'égard de la constitution physique et des dispositions morales, cependant il n'en est pas moins vrai qu'une loi éternelle et immuable de la nature a mis en lui la tendance à exciter ces symptômes chez tous les hommes (V. 110). De là vient qu'il opère tous ses effets, même ceux qu'on le voit rarement produire chez les personnes en santé, quand on le donne à un malade atteint de maux semblables à ceux qui naissent de lui. Administré même alors aux doses les plus faibles, il provoque chez le malade, s'il a été choisi homœopathiquement, un état artificiel voisin de la maladie naturelle, qui guérit celle-ci d'une manière rapide et durable).

137. Plus la dose du médicament qu'on veut essayer sera modérée, sans cependant dépasser certaines bornes, plus aussi les effets primitifs, ceux qu'il importe surtout de connaître, seront saillants; on n'apercevra même qu'eux, et il n'y aura aucune trace de réaction de la force vitale. Nous supposons d'ailleurs que la personne à laquelle l'expérience se trouve confiée, aime la vérité, qu'elle est modérée à tous égards, qu'elle a une sensibilité bien développée, et qu'elle s'observe avec toute l'attention dont elle est capable. Au contraire, si la dose est excessive, non-seulement il se montrera plusieurs

réactions parmi les symptômes, mais encore les effets primitifs se manifesteront d'une manière si précipitée, si violente et si confuse, qu'il sera impossible de faire aucune observation précise. Ajoutons encore le danger qui peut résulter de là pour l'expérimentateur, danger que ne saurait envisager avec indifférence celui qui respecte ses semblables et voit un frère jusque dans le dernier homme du peuple.

138. En supposant que toutes les conditions assignées précédemment à une expérience pure pour qu'elle soit valable (V. 124-127), aient été remplies, les incommodités, les accidents et les altérations de la santé qui se montrent tant que dure l'action d'un médicament, dépendent de cette substance seule, et doivent être notés comme lui appartenant en propre, quand bien même la personne aurait longtemps auparavant éprouvé spontanément des symptômes semblables. La réapparition de ces symptômes dans le cours de l'expérience, prouve seulement qu'en vertu de sa constitution propre, cette personne a une prédisposition toute spéciale à ce qu'ils se manifestent en elle. Dans le cas présent ils sont des effets du médicament, car on ne peut admettre qu'ils soient venus d'eux-mêmes dans un moment où un puissant agent médicinal domine l'économie entière.

139. Quand le médecin n'a pas éprouvé le remède sur lui-même, et qu'on l'a fait essayer par une autre personne, il faut que celle-ci écrive les sensations, incommodités, accidents et changements qu'elle éprouve, à l'instant même où elle les ressent. Il faut aussi qu'elle indique le temps écoulé depuis qu'elle a pris le médicament jusqu'à la manifestation de chaque symptôme, et



qu'elle fasse connaître la durée de celui-ci, s'il se prolonge beaucoup. Le médecin lit ce rapport en présence de celui qui a fait l'expérience, immédiatement après qu'elle est terminée ; ou si elle dure plusieurs jours, il fait la lecture chaque jour, afin que l'expérimentateur, ayant la mémoire fraiche encore, puisse répondre aux questions qu'il sera dans le cas de lui adresser relativement à la nature précise de chaque symptôme, et le mettre en état soit d'ajouter les nouveaux détails qu'il recueille, soit d'opérer les rectifications et modifications nécessaires (1).

140. Si la personne ne sait point écrire, il faudra que chaque jour le médecin l'interroge pour apprendre d'elle ce qu'elle a éprouvé. Mais cet examen doit se borner en grande partie à entendre la narration qu'elle lui fait d'elle-même. Le médecin se gardera soigneusement de chercher à rien deviner ou conjecturer : il questionnera le moins possible, ou, s'il le fait, ce devra être avec la même prudence et la même réserve que j'ai recommandées plus haut (*V.* 84-99) comme autant de précautions indispensables dont on a besoin pour former le tableau des maladies naturelles.

141. Mais, de toutes les expériences pures relatives aux changements que les médicaments simples produisent dans la santé de l'homme et aux symptômes morbides dont ils peuvent provoquer la manifestation chez les per-

(1) Celui qui communique au public médical les résultats de pareilles expériences est responsable du caractère de la personne qui s'y est soumise et des assertions qu'il émet d'après elle. Cette responsabilité est de droit, puisqu'il s'agit du bien-être de l'humanité souffrante.

sonnes bien portantes, les meilleures seront toujours celles qu'un médecin doué d'une bonne santé, exempt de préjugés, et capable d'analyser ses sensations, fera sur lui-même, avec les précautions qui viennent d'être prescrites. On n'est jamais plus certain d'une chose que lorsqu'on l'a éprouvée par soi-même.

Les expériences faites sur soi-même ont encore un avantage qu'il est impossible d'obtenir autrement. D'abord, elles procurent la conviction de cette grande vérité, que la vertu curative des remèdes se fonde uniquement sur la faculté dont ils jouissent de provoquer des changements dans l'état physique et moral de l'homme. En second lieu, elles apprennent à comprendre ses propres sensations, ses pensées, son moral, source de toute véritable sagesse (γνῶθι σεαυτὸν), et font acquérir le talent de l'observation, dont un médecin ne peut se passer. Les observations faites sur autrui n'ont point le même attrait que celles faites sur soi-même. Celui qui observe les autres doit toujours craindre qu'ils n'éprouvent pas précisément ce qu'ils disent, ou n'expriment pas d'une manière convenable ce qu'ils ressentent. Il n'est jamais certain de n'avoir point été trompé, du moins en partie. Cet obstacle à la connaissance de la vérité, qu'on ne peut jamais écarter entièrement lorsqu'on s'informe des symptômes morbides provoqués chez un autre par l'action des médicaments, n'existe point dans les essais qu'on fait sur soi-même. Celui qui se met en expérience sait au juste ce qu'il sent, et chaque nouvel essai qu'il tente sur sa propre personne est pour lui un motif d'étendre davantage ses recherches, en les portant sur d'autres médicaments. Certain, comme il l'est, de ne point se tromper, il n'en sera que plus habile dans l'art si important d'observer,

et son zèle redouble en même temps, parce qu'il lui apprend à connaître la véritable valeur des ressources de l'art, dont la pénurie est encore si grande. Qu'il ne croie pas d'ailleurs que les petites incommodités qu'il contracte en essayant des médicaments soient préjudiciables à sa santé. L'expérience prouve, au contraire, qu'elles ne font que rendre l'organisme plus apte à repousser toutes les causes morbides, naturelles ou artificielles, et qu'elles endurcissent contre leur influence. La santé en devient plus solide, et le corps plus robuste, comme toutes les expériences le prouvent.

142. Quant à savoir comment s'y prendre, surtout dans les maladies chroniques, qui la plupart restent semblables à elles-mêmes, pour découvrir, parmi les symptômes de l'affection primitive, quelques-uns de ceux qui appartiennent au médicament simple appliqué à la guérison (1), c'est là un sujet de recherches qui exige une grande capacité de jugement, et qu'il faut abandonner aux maîtres dans l'art d'observer.

143. Lorsque, après avoir éprouvé de cette manière un grand nombre de médicaments simples sur l'homme bien portant, on aura noté soigneusement et fidèlement tous les éléments de maladie, tous les symptômes qu'ils peuvent produire d'eux-mêmes, comme puissances morbifiques artificielles, alors seulement on aura une véritable matière médicale, c'est-à-dire un tableau des effets purs

(1) Les symptômes qui, dans le cours de la maladie entière, ne se sont fait remarquer que longtemps auparavant, ou même n'ont jamais été observés, qui par conséquent sont nouveaux, appartiennent au remède.

et infaillibles (1) des substances médicinales simples. On possédera ainsi un codex de la nature, dans lequel seront inscrits un nombre considérable de symptômes propres à chacun des agents qui auront été mis en expérience en suivant cette méthode et qui auront été ainsi révélés à l'attention de l'observateur. Or, ces symptômes sont les éléments homœopathiques des maladies artificielles avec le secours desquelles on guérira un jour ou l'autre ces maladies naturelles semblables. Ce sont les seuls vrais instruments homœopathiques, c'est-à-dire spécifiques, capables de procurer des guérisons certaines et durables.

144. Que tout ce qui est conjecture, assertion gratuite ou fiction, soit sévèrement exclu de cette matière médicale. On n'y doit trouver que le langage pur de la nature interrogée avec soin et bonne foi.

145. Il faudrait assurément un nombre très-considérable de médicaments dont on connût bien l'action pure sur les personnes en santé, pour que nous fussions en état de trouver contre *chacune* des innombrables maladies naturelles qui assiégent l'homme, contre chaque diathèse un remède homœopathique, c'est-à-dire une puissance morbifique artificielle (curative) qui lui fût analogue (2).

(1) Dans ces derniers temps, on a confié le soin d'expérimenter les médicaments à des personnes inconnues et éloignées, qui se faisaient payer pour remplir cette tâche, et dont on publiait ensuite les observations. Mais cette méthode semble dépouiller de garantie morale, de certitude et de toute valeur réelle, cet important travail sur lequel doivent reposer les bases de la seule vraie médecine.

(2) Je fus d'abord seul à faire de l'étude des effets purs des médicaments la principale et la plus importante de mes occupations. Depuis, j'ai été aidé par quelques jeunes médecins, dont j'ai scrupuleusement

Cependant, grâce à la multitude d'éléments morbides que chacun des médicaments énergiques dont on a fait l'essai jusqu'à présent sur des sujets sains, a déjà permis d'observer, il ne reste plus dès aujourd'hui que peu de maladies contre lesquelles on ne puisse trouver, parmi ces substances, un remède homœopathique passable (1), suffisamment éprouvé quant à ses effets purs, qui rétablisse la santé d'une manière douce, sûre et durable, sans développer d'accidents particuliers, c'est-à-dire avec infiniment plus de certitude qu'on n'en aurait en recourant aux thérapeutiques générales et spéciales de la médecine allopathique, dont les mélanges de médicaments inconnus ne font que dénaturer et aggraver les maladies chroniques, et retardent plutôt qu'ils n'accélèrent la guérison des maladies aiguës.

146. *Le troisième point* de la tâche d'un véritable médecin est d'employer les puissances morbifiques artificielles (médicaments) dont on a constaté les effets purs sur l'homme sain, de la *manière la plus convenable pour opérer la guérison homœopathique des maladies naturelles.*

147. Celui d'entre ces médicaments dont les symptômes connus ont le plus de ressemblance avec la totalité de ceux qui caractérisent une maladie naturelle donnée, celui-là doit être le remède le mieux approprié,

examiné les observations. Mais que ne parviendra-t-on pas à opérer, en fait de guérisons, dans l'immense domaine des maladies, quand de nombreux observateurs, sur l'exactitude desquels on pourra compter, auront contribué de leurs recherches sur eux-mêmes à enrichir cette matière médicale, la seule qui soit vraie! L'art de guérir se rapprochera alors des sciences mathématiques, sous le rapport de la certitude.

(1) Voyez ci-dessus, 121, la note.

le plus certainement homœopathique, qu'on puisse employer contre cette maladie ; il en est le remède spécifique.

148. Un médicament qui possède l'aptitude et la tendance à produire des symptômes le plus semblables possible à ceux de la maladie qu'il faut guérir, et par conséquent une maladie artificielle aussi semblable que possible à la maladie naturelle contre laquelle on l'emploie, et qu'on administre à juste dose, affecte précisément, dans son action dynamique sur la force vitale morbidement désaccordée, les parties de l'organisme qui avaient été jusqu'alors en proie à la maladie naturelle, et excite en elles la maladie artificielle qu'il peut produire de sa nature. Or, celle-ci, en raison de sa similitude et de sa prépondérance, se substitue à la maladie naturelle. Il suit de là, qu'à dater de ce moment, la force vitale instinctive et automatique ne souffre plus de cette dernière, mais seulement de la maladie naturelle médicinale qui lui est semblable, mais plus forte. Mais, la dose du remède ayant été très-faible, la maladie médicinale disparaît bientôt d'elle-même. Vaincue, comme l'est toute affection médicinale modérée, par l'énergie développée de la force vitale, elle laisse le corps libre de toute souffrance, c'est-à-dire dans un état de santé parfaite et durable.

149. Quand l'application du médicament choisi de manière à ce qu'il soit parfaitement homœopathique (1)

(1) Malgré les nombreux ouvrages destinés à diminuer les difficultés de cette recherche, parfois très-laborieuse, du remède sous tous les rapports le mieux approprié homœopathiquement à chaque cas spécial de maladie, elle exige encore qu'on étudie les sources elles-

a été bien faite, la maladie naturelle aiguë dont on veut se débarrasser, quelque maligne et douloureuse qu'elle puisse être, se dissipe en peu d'heures, si elle est récente, et en un petit nombre de jours, si elle est un peu plus ancienne; sans qu'il reste aucune trace de malaise. On n'aperçoit alors aucun ou presque aucun vestige de la ma-

mêmes, qu'on procède avec beaucoup de circonspection, et qu'on ne prenne enfin son parti qu'après avoir sérieusement pesé une multitude de circonstances diverses. La plus belle récompense de celui qui s'y livre est le repos d'une conscience assurée d'avoir rempli fidèlement ses devoirs. Comment un travail si minutieux, si pénible, et cependant seul apte à mettre en état de guérir sûrement les maladies, pourrait-il plaire aux partisans de la nouvelle secte bâtarde qui prennent le noble titre d'homœopathes, paraissent donner leurs médicaments sous la forme que prescrit l'homœopathie et à son point de vue, mais qui en réalité prescrivent les médicaments pour ainsi dire à la volée (*quidquid in buccam venit*), et qui, lorsque le remède choisi à faux ne soulage pas sur-le-champ, s'en prennent non à leur impardonnable incurie, à leur négligence, à leur mépris des intérêts les plus grands de l'homme, mais à la doctrine elle-même, qu'ils accusent d'imperfection? (Celle-ci, il est vrai, ne leur enseigne pas, sans qu'ils se donnent quelque peine, quel est le remède réellement homœopathique à un cas donné de maladie.) Ces habiles gens se consolent bientôt de l'insuccès des moyens à peine à demi homœopathiques qu'ils emploient, en recourant de suite aux procédés de l'allopathie, qui leur sont plus familiers, à quelques douzaines de sangsues, à d'innocentes saignées de huit onces, etc. Si le malade survit, ils prennent l'air tout à fait important, vantent leurs sangsues, leurs saignées, etc.; s'écrient qu'on n'aurait pu le sauver par aucune autre méthode, donnant clairement à entendre que ces moyens empruntés, sans grand travail de tête, à la routine de l'ancienne école, ont eu au fond tout l'honneur de la cure. S'il succombe, ce qui n'est pas rare, ils consolent de leur mieux les proches, en disant qu'on n'a rien négligé de ce qu'il était humainement possible de faire pour le sauver. Qui voudrait faire à ces hommes inconsidérés et dangereux l'honneur de les admettre parmi les adeptes de l'art pénible, mais salutaire, auquel on donne le nom de médecine homœopathique? Ils mériteraient, pour leur châtiment, qu'on les traitât de même, quand ils sont malades.

ladie artificielle ou médicinale, et la santé se rétablit par une transition rapide, insensible. Pour ce qui est des maux chroniques, et principalement de ceux qui sont compliqués, ils exigent plus de temps pour guérir. Les maladies médicinales chroniques que la médecine allopathique engendre si souvent à côté de la maladie naturelle qu'elle n'a pu détruire, en demandent surtout un très-long, et sont même fréquemment rendues incurables par les soustractions de force et de sucs vitaux qui sont le résultat des prétendus moyens de traitement dont les partisans de cette médecine affectionnent l'emploi.

150. Si quelqu'un se plaint d'un ou deux symptômes peu saillants, dont il ne se soit aperçu que depuis peu, le médecin ne doit pas voir en cela une maladie parfaite, qui réclame sérieusement les secours de l'art. Une petite modification apportée au régime et au genre de vie suffit ordinairement pour dissiper de si légères indispositions.

151. Mais quand les symptômes peu nombreux dont se plaint le malade ont beaucoup de violence, le médecin observateur en découvre ordinairement plusieurs autres encore, qui sont moins bien dessinés, et qui lui donnent une image complète de la maladie.

152. Plus la maladie aiguë est intense, plus les symptômes qui la composent sont ordinairement nombreux et saillants, et plus aussi il est facile de trouver un remède qui lui convienne, pourvu que les médicaments connus dans leur action positive, entre lesquels on doit choisir, soient en nombre suffisant. Parmi les séries de symptômes d'un grand nombre de médicaments, il n'est

pas difficile d'en trouver un qui contienne des éléments morbides dont on puisse composer un ensemble de caractères très-analogue à la totalité des symptômes de la maladie naturelle qu'on a sous les yeux. Or c'est justement ce médicament qui est le remède désirable.

153. Quand on cherche un remède homœopathique spécifique, c'est-à-dire quand on compare l'ensemble des signes de la maladie naturelle avec les séries de symptômes des médicaments bien connus, pour trouver parmi ces derniers une puissance morbifique artificielle semblable au mal naturel dont la guérison est en problème, il faut surtout et presque exclusivement s'attacher aux symptômes *frappants, singuliers, extraordinaires et caractéristiques* (1), car c'est à ceux-là principalement que doivent répondre des symptômes semblables dans la série de ceux qui naissent du médicament qu'on cherche, pour que ce dernier soit le remède à l'aide duquel il convient le mieux d'entreprendre la guérison. Au contraire, les symptômes généraux et vagues, comme le manque d'appétit, le mal de tête, la langueur, le sommeil agité, le malaise, etc., méritent peu d'attention, parce que presque toutes les maladies et

(1) M. de Bœnninghausen a rendu un grand service à l'homœopathie, par la publication de ses ouvrages. (*Tableau de la principale sphère d'action et des propriétés caractéristiques des remèdes antipsoriques*, trad. de l'allemand, Paris, 1834, in-8. — L'*Appendice* à la dernière édition de son *Répertoire systématique et alphabétique des médicaments antipsoriques* comprend aussi les médicaments antisyphilitiques et antisycosiques. — *Manuel de thérapeutique médicale homœopathique pour servir de guide au lit des malades et à l'étude de la matière médicale pure,* traduit de l'allemand par le docteur Roth, Paris, 1846, in-12.)

presque tous les médicaments produisent quelque chose d'analogue.

154. Plus la contre-image formée avec la série des symptômes du médicament qui paraît mériter la préférence, en renfermera de semblables à ces symptômes extraordinaires, marquants et caractéristiques de la maladie naturelle, plus la ressemblance sera grande de part et d'autre, et plus aussi ce médicament sera convenable, homœopathique, spécifique dans la circonstance. Une maladie qui n'existe pas de très-longue date cède ordinairement, sans de graves incommodités, à la première dose de ce remède.

155. Je dis *sans de graves incommodités*, parce que, quand un remède parfaitement homœopathique agit sur le corps, il n'y a que les symptômes correspondants à ceux de la maladie qui soient efficaces, qui travaillent à anéantir ces derniers en prenant leur place. Les autres symptômes, souvent nombreux, que la substance médicinale fait naître, et qui ne correspondent à rien dans la maladie présente, ne se montrent presque pas, et le malade va mieux d'heure en heure. La raison en est que la dose d'un médicament dont on veut faire une application homœopathique n'ayant besoin que d'être très-exiguë, la substance se trouve beaucoup trop faible pour manifester ceux de ses symptômes qui ne sont point homœopathiques dans les parties du corps exemptes de la maladie. Elle ne laisse donc agir que ses symptômes homœopathiques sur les points de l'organisme qui sont déjà en proie à l'irritation résultant des symptômes analogues de la maladie naturelle, afin d'y provoquer la force vitale malade à faire

naître une affection médicinale analogue, mais plus forte, qui éteint la maladie naturelle.

156. Cependant il n'y a presque pas de remède homœopathique, quelque bien choisi qu'il ait été, qui, surtout à dose trop peu atténuée, ne produise au moins, pendant la durée de son action, des incommodités légères, ou quelque petit symptôme nouveau, chez des malades fort irritables et très-sensibles. Il est presque impossible, en effet, que les symptômes du médicament couvrent aussi exactement ceux de la maladie qu'un triangle peut le faire à l'égard d'un autre qui a des angles et des côtés égaux aux siens. Mais cette anomalie, insignifiante dans un cas favorable, est effacée sans peine par l'énergie propre de l'organisme vivant, et le malade ne s'en aperçoit même pas, à moins qu'il ne soit d'une délicatesse excessive. Le rétablissement de la santé n'en marche pas moins, s'il n'est entravé par des influences médicinales étrangères, des erreurs de régime, ou des passions.

157. Mais, quoiqu'il soit certain qu'un remède homœopathique administré à petite dose anéantit tranquillement la maladie aiguë qui lui est analogue, sans manifester ses autres symptômes non homœopathiques, c'est-à-dire sans exciter de nouvelles et graves incommodités, cependant il lui arrive presque toujours de produire, peu de temps après avoir été pris par le malade, au bout d'une ou plusieurs heures, une sorte de petite aggravation (mais qui dure plus longtemps, si la dose a été trop forte), qui ressemble tellement à l'affection primitive que le sujet lui-même la prend pour un redoublement de sa propre maladie. Mais ce n'est en réalité qu'une ma-

ladie médicinale fort analogue au mal primitif et le surpassant un peu en intensité.

158. Cette petite *aggravation homœopathique* du mal durant les premières heures, heureux présage qui la plupart du temps annonce que la maladie aiguë cédera à la première dose, est tout à fait dans la règle : car la maladie médicinale doit naturellement être un peu plus forte que le mal à l'extinction duquel on la destine, si l'on veut qu'elle le surmonte et le guérisse, comme aussi une maladie naturelle ne peut en détruire et faire cesser une autre qui lui ressemble que quand elle a plus de force et d'intensité qu'elle (§ 43-48).

159. Plus la dose du remède homœopathique est faible, plus aussi l'augmentation apparente de la maladie, dans les premières heures, est légère et de courte durée.

160. Cependant, comme il est presque impossible d'atténuer assez la dose d'un remède homœopathique pour que celui-ci ne soit plus susceptible d'amender, de surmonter et de guérir parfaitement la maladie naturelle qui lui est analogue, pourvu que celle-ci n'existe pas depuis longtemps, et qu'elle ne soit pas sans ressources (*voyez* la note 249), on conçoit sans peine que toute dose de ce médicament qui n'est pas le plus petite possible, puisse encore occasionner une aggravation homœopathique durant la première heure qui s'écoule après que le malade l'a prise.

Cette prépondérance des symptômes médicamenteux sur les symptômes morbides naturels, qui ressemble à une exaspération de la maladie, a été remarquée aussi par d'autres médecins, quand le hasard les mettait sur la voie d'un remède homœopathique. Lorsqu'après avoir



pris du soufre, le galeux se plaint de ce que l'éruption augmente, le médecin, qui n'en sait point la cause, le console en lui disant qu'il faut que la gale sorte tout entière avant de pouvoir guérir ; mais il ignore que c'est un exanthème provoqué par le soufre qui prend l'apparence d'une exaspération de la gale. Leroy (***Médecine maternelle, ou l'Art d'élever les enfants***, pag. 376) nous assure que la pensée (***viola tricolor***) commença par faire empirer une éruption à la face dont elle procura plus tard la guérison ; mais il ne savait pas que ce redoublement apparent du mal provenait uniquement de ce qu'on avait administré à trop forte dose le médicament qui, dans ce cas, se trouvait homœopathique. Lysons (***Med. Trans.***, vol. II, Londres, 1772) dit que les maladies de peau qui cèdent le plus sûrement à l'écorce d'orme, sont celles que cette substance fait augmenter au commencement. S'il n'avait pas, suivant l'usage de la médecine allopathique, administré l'écorce d'orme à des doses énormes, mais que, comme l'exigeait son caractère homœopathique, il l'eût fait prendre à des doses extrêmement faibles, les exanthèmes contre lesquels il la prescrivait auraient guéri sans éprouver cet accroissement d'intensité (aggravation homœopathique), ou du moins n'en auraient subi qu'un très-peu prononcé.

161. Si je rapporte à la première ou aux premières heures l'aggravation homœopathique ou plutôt l'action primitive du remède homœopathique paraissant accroître un peu les symptômes de la maladie naturelle, ce délai s'applique aux affections aiguës et survenues depuis peu (1). Mais quand des médicaments dont l'action se

(1) Quoique l'effet des médicaments qui sont doués par eux-mêmes

prolonge beaucoup ont à combattre une diathèse ancienne et très-ancienne, que par conséquent une dose doit continuer à agir pendant plusieurs jours de suite, alors on voit saillir de temps en temps, durant les six, huit ou dix premiers jours, quelques-uns des effets primitifs de ces médicaments, quelques-unes de ces exaspérations apparentes des symptômes du mal primordial, qui durent une ou plusieurs heures, tandis que l'amendement général se prononce d'une manière sensible dans les intervalles. Ce petit nombre de jours une fois écoulé, l'amélioration produite par les effets primitifs du médicament continue encore pendant plusieurs jours, presque sans que rien la trouble.

162. Le nombre des médicaments dont on connaît exactement l'action véritable et pure étant très-limité encore, il arrive quelquefois qu'il n'y a qu'*une portion* des symptômes de la maladie à guérir qui se rencontre dans la série des symptômes du médicament le plus homœopathique, et que, par conséquent, on est obligé d'employer cette puissance morbifique artificielle imparfaitement connue, à défaut d'une autre qui le soit davantage.

163. Dans ce cas, il ne faut pas espérer du remède dont on se sert une guérison complète et exempte d'inconvénients. On voit survenir pendant son emploi quelques accidents qui ne se remarquaient point auparavant

de l'action la plus prolongée, se dissipe rapidement dans les maladies aiguës, et très-rapidement dans les maladies sur-aiguës, il dure longtemps dans les affections chroniques (provenant de la psore), et de là vient que les médicaments antipsoriques ne produisent souvent pas cette exaspération homœopathique dans les premières heures, mais la déterminent plus tard et à des heures différentes des huit ou dix premiers jours.

dans la maladie, et qui sont des symptômes accessoires dépendants d'un médicament imparfaitement approprié. Cet inconvénient n'empêche pas, il est vrai, que le remède n'anéantisse une grande partie du mal, c'est-à-dire les symptômes morbides semblables aux symptômes médicinaux, et qu'il ne résulte de là un commencement bien prononcé de guérison; mais on n'en observe pas moins la provocation de quelques maux accessoires, qui seulement sont toujours très-modérés quand on a soin d'atténuer assez la dose.

164. Le petit nombre de symptômes homœopathiques qu'on rencontre parmi ceux du médicament auquel l'absence d'un autre mieux approprié oblige de recourir, ne nuit jamais à la guérison, *quand il se compose en grande partie des symptômes extraordinaires qui distinguent et caractérisent la maladie;* la guérison ne s'ensuit pas moins, sans de grandes incommodités.

165. Mais quand, parmi les symptômes du médicament choisi, il ne s'en trouve aucun qui ressemble parfaitement aux symptômes saillants et caractéristiques de la maladie, que le médicament ne correspond à cette dernière qu'à l'égard d'accidents généraux et vagues (mal de cœur, langueur, mal de tête, etc.), et que, parmi les médicaments connus, il n'y en a pas de plus homœopathique dont on puisse faire choix, le médecin ne doit pas s'attendre à un résultat avantageux immédiat de l'administration d'un remède si peu homœopathique.

166. Ce cas est cependant *fort rare,* parce que le nombre des médicaments dont on connait les effets purs a beaucoup augmenté dans ces derniers temps, et quand

il se rencontre, les inconvénients qui en découlent diminuent dès qu'on peut employer ensuite un remède dont les symptômes ressemblent davantage à ceux de la maladie.

167. En effet, si l'usage du remède imparfaitement homœopathique, dont on se sert d'abord, entraine des maux accessoires de quelque gravité, on ne permet pas, dans les maladies aiguës, que la première dose accomplisse son action tout entière ; avant qu'elle l'ait épuisée, on examine de nouveau l'état modifié du malade, et l'on joint ce qui reste des symptômes primitifs aux symptômes récemment apparus, pour former du tout une nouvelle image de la maladie.

168. On trouve plus aisément alors, parmi les médicaments connus, un remède analogue, dont il suffira de faire usage une seule fois, sinon pour détruire tout à fait la maladie, du moins pour rendre la guérison bien plus prochaine. Si ce nouveau médicament ne suffit pas pour ramener complétement la santé, on recommence à examiner ce qui reste encore de l'état maladif, et l'on choisit ensuite le remède homœopathique le mieux approprié à la nouvelle image qu'on obtient. On continue de même jusqu'à ce qu'on soit arrivé au but, c'est-à-dire à rendre au malade la pleine jouissance de la santé.

169. Il peut arriver qu'en examinant une maladie pour la première fois, et choisissant pour la première fois aussi le remède, on trouve que la totalité des symptômes n'est pas suffisamment couverte par les éléments morbifiques d'un seul médicament, ce qui tient au petit nombre de ceux dont l'action pure est bien connue, et que deux remèdes rivalisent de convenance, l'un étant homœopathique pour telle partie des symptômes de la maladie, le

second l'étant davantage pour telle autre. Cependant il n'est pas proposable d'employer d'abord celui de ces deux remèdes qu'on jugerait être le plus convenable, puis de donner aussitôt après le second, parce que, les circonstances ayant changé, celui-ci ne conviendrait plus au reste des symptômes encore subsistants. En pareil cas il faudrait examiner de nouveau l'état de la maladie, pour juger, d'après l'image qu'on s'en formerait, le remède qui homœopathiquement conviendrait alors le mieux à son nouvel état.

170. Ici, comme toutes les fois qu'un changement a eu lieu dans l'état de la maladie, il faut donc rechercher ce qui reste encore actuellement des symptômes, et choisir un remède aussi convenable, aussi homœopathique que possible au nouvel état présent du mal, sans avoir nul égard au médicament qui, dans l'origine, avait paru être le meilleur après celui dont on s'est réellement servi. Il n'arrivera pas souvent que le second des deux remèdes qu'on avait d'abord jugés convenables, le soit encore à ce moment. Mais si, après un nouvel examen de l'état du malade, on trouvait qu'alors encore il lui convînt, ce serait un motif de plus pour lui accorder la préférence.

171. Dans les maladies chroniques non vénériennes, celles qui par conséquent proviennent de la psore, on a souvent besoin, pour guérir, d'employer l'un après l'autre plusieurs remèdes, dont chacun, soit qu'on n'en donne qu'une seule dose, soit qu'on le répète plusieurs fois de suite, doit être choisi homœopathique au groupe de symptômes qui subsiste encore après que le précédent a épuisé son action.

172. Une *difficulté semblable* naît du *trop petit*

nombre des symptômes de la maladie, circonstance qui mérite également de fixer l'attention, puisqu'en parvenant à l'écarter, on lève presque toutes les difficultés qu'à part la pénurie de remèdes homœopathiques connus, peut présenter cette médecine la plus parfaite de toutes les méthodes curatives.

173. Les seules maladies qui paraissent avoir peu de symptômes, et par là se prêter plus difficilement à la guérison, sont celles qu'on pourrait appeler *partielles*, parce qu'elles n'ont qu'un ou deux symptômes principaux et saillants, qui masquent presque tous les autres. Ces maladies sont la plupart chroniques.

174. Leur symptôme principal peut être ou une douleur interne, par exemple une céphalalgie datant de plusieurs années, une diarrhée invétérée, une ancienne cardialgie, etc., ou une lésion externe. Ces dernières affections sont celles qu'on appelle plus particulièrement *maladies locales*.

175. Pour ce qui est des maladies partielles de la première espèce, le défaut d'attention de la part du médecin est souvent la seule cause qui l'empêche d'apercevoir complétement les symptômes à l'aide desquels il pourrait compléter le tableau de la maladie.

176. Il est cependant quelques maladies, en petit nombre, qui, malgré tout le soin avec lequel on les examine dans le principe (§ 84-98), ne montrent qu'un ou deux symptômes forts et violents; tous les autres n'existant qu'à un degré peu prononcé.

177. Pour traiter avec succès ce cas, qui d'ailleurs *se présente fort rarement*, on commence par choisir, d'a-

près l'indication des symptômes peu nombreux qu'on aperçoit, le médicament qui paraît être le plus homœopathique.

178. Il pourra se faire quelquefois, à la vérité, que ce remède, choisi en observant avec soin la loi homœopathique, offre la maladie artificielle que son analogie avec la maladie naturelle rend propre à opérer la destruction de cette dernière, et cela sera d'autant plus possible, que les rares symptômes de la maladie seront plus saillants, plus prononcés, plus caractéristiques.

179. Mais ce qui arrive bien plus fréquemment, c'est que ce médicament ne conviendra qu'en partie à la maladie, et qu'il ne s'y adaptera pas d'une manière exacte, parce que le choix n'aura pu être fait d'après un nombre suffisant de symptômes.

Alors, ce médicament qui avait été choisi aussi exactement que possible, mais qui n'était pas complétement homœopathique, n'étant pas, dans ses effets purs, tout à fait analogue à la maladie, cela pour les motifs que j'ai indiqués plus haut, provoquera des maux accessoires, comme dans le cas (*V.* § 162 et suivants) où le choix est rendu imparfait par la pénurie de remèdes homœopathiques. Il fera donc naître plusieurs accidents appartenant à la série de ses propres symptômes. ***Mais ces accidents sont également propres à la maladie elle-même,*** bien que le malade ne s'en soit point aperçu jusqu'à ce moment, ou qu'il ne les ait encore éprouvés que rarement. Ce sont ou des symptômes nouveaux qui viennent à se développer, ou d'autres qui acquièrent une intensité plus grande, après avoir échappé au malade qui les avait jusque-là méconnus ou à peine remarqués.

181. On objectera peut-être que les maux accessoires et les nouveaux symptômes de maladie qui paraissent alors, doivent être mis sur le compte du remède qui vient d'être administré. Telle est leur source en effet (1). Sans doute ils proviennent de ce remède (*V.* § 105) ; mais ils n'en sont pas moins des symptômes que la maladie était apte, par elle-même, à produire chez le sujet ; et le médicament, en sa qualité de provocateur d'accidents semblables, les a seulement fait éclore, les a déterminés à paraître. En un mot, la totalité des symptômes qui se montrent alors doit être considérée comme appartenant à la maladie même, comme étant son véritable état actuel, et c'est sous ce point de vue qu'il faut l'envisager aussi en la traitant.

182. C'est ainsi que le choix des médicaments, presque inévitablement imparfait à cause du très-petit nombre de symptômes présents, rend cependant le service de compléter l'ensemble des symptômes de la maladie, et facilite de cette manière la recherche d'un second remède plus homœopathique.

183. A moins donc que la violence des accidents nouvellement développés n'exige de prompts secours, ce qui doit être rare, à cause de l'exiguïté des doses homœopathiques, et l'est surtout dans les maladies très-chroniques, il faut, quand le premier médicament n'opère plus rien d'avantageux, tracer un tableau nouveau de la maladie, décrire avec exactitude le *status morbi*, d'après lequel on

(1) A moins qu'ils ne soient dus à un grand écart de régime, à une passion violente, ou à un mouvement tumultueux dans l'organisme, comme l'établissement ou la cessation des règles, la conception, l'accouchement, etc.

choisit un second remède homœopathique qui soit justement conforme à son état actuel. Ce choix sera d'autant plus facile que le groupe des symptômes est devenu plus nombreux et plus complet (1).

184. On continue de même, après l'effet complet de chaque dose, à noter l'état de ce qui reste de la maladie, en signalant les symptômes encore subsistants, et l'image qui résulte de là sert à trouver un nouveau remède aussi homœopathique que possible. Cette marche est celle qu'il faut suivre jusqu'à la guérison.

185. Parmi les maladies partielles, celles qui sont appelées *locales* tiennent une place importante. On entend par là les changements et les souffrances qui surviennent aux parties extérieures du corps. L'école a enseigné jusqu'ici qu'il n'y avait que ces parties extérieures qui fussent affectées en pareil cas, et que le reste du corps ne prenait point part à la maladie, proposition absurde en théorie, et qui a conduit aux applications thérapeutiques les plus pernicieuses.

186. Celles des maladies dites locales dont l'origine est récente, et qui proviennent uniquement d'une blessure extérieure, semblent être les seules qui aient des titres réels à ce nom. Mais il faut alors que la lésion soit fort peu grave et sans importance ; car, quand elle est

(1) Un cas très-rare dans les maladies chroniques, mais qui se rencontre assez souvent dans les affections aiguës, est celui où, malgré l'exiguïté des symptômes, le malade se sent néanmoins fort mal, de manière qu'on peut attribuer cet état à l'engourdissement de la sensibilité, qui ne permet pas au sujet de percevoir nettement ses douleurs. En pareil cas, l'opium fait cesser cet état de stupeur du système nerveux, et les symptômes de la maladie se dessinent clairement pendant la réaction de l'organisme.

plus profonde, l'organisme vivant tout entier s'en ressent, la fièvre se déclare, etc. C'est à la chirurgie qu'il appartient de traiter ces maux, en tant qu'il faut porter des secours mécaniques aux parties souffrantes pour écarter et anéantir les obstacles également mécaniques à la guérison, qu'elle-même ne doit attendre que de la force vitale. Ici se rangent, par exemple, les réductions, la réunion des plaies, l'extraction des corps étrangers qui ont pénétré dans les parties vivantes, l'ouverture des cavités splanchniques, soit pour enlever un corps qui est à charge à l'économie, soit pour procurer issue à des épanchements ou collections de liquides, la coaptation des bouts d'un os fracturé, la consolidation d'une fracture, au moyen d'un bandage approprié, etc. Mais quand, à l'occasion de pareilles lésions, l'organisme entier réclame des secours dynamiques actifs pour être mis en état d'accomplir l'œuvre de la guérison, *ce qui arrive presque toujours* quand, par exemple, on a besoin de recourir à des médicaments internes pour mettre fin à une fièvre violente provenant d'une grande meurtrissure, d'une dilacération des parties molles, chairs, tendons et vaisseaux, quand il faut combattre la douleur causée par une brûlure ou par une cautérisation, alors commencent les fonctions du médecin dynamiste, et les secours de l'homœopathie deviennent nécessaires.

187. Mais il en est tout autrement des maux, changements et souffrances qui surviennent à la surface du corps sans avoir pour cause une violence exercée du dehors, ou du moins à la suite d'une lésion extérieure presque insignifiante. Ces maladies ont leur source dans une affection intérieure. Il est donc aussi absurde que dangereux

de les donner pour des symptômes purement locaux, et de les traiter exclusivement, ou à peu près, par des applications topiques, comme s'il s'agissait d'un cas chirurgical, ainsi que l'ont fait jusqu'à présent les médecins de tous les siècles.

188. On donne à ces maladies l'épithète de locales parce qu'on les croit des affections exclusivement fixées aux parties extérieures ; on pense que l'organisme y prend peu ou point de part, en quelque sorte comme s'il en ignorait l'existence (1).

189. Cependant il suffit de la moindre réflexion pour concevoir qu'un mal externe qui n'a point été occasionné par une grave violence exercée du dehors, ne peut ni naître, ni persister, ni moins encore empirer, sans une cause interne, sans la coopération de l'organisme entier, sans, par conséquent, que ce dernier soit malade. Il ne saurait se manifester si la santé générale n'était désaccordée, si la force vitale dominante, toutes les parties sensibles et irritables, tous les organes vivants du corps n'y prenaient part. Sa production ne serait même pas concevable, si elle n'était le résultat d'une altération de la vie entière, tant les parties du corps sont intimement liées les unes aux autres et forment un tout indivisible, eu égard à la sensibilité et à l'activité. Il ne peut pas survenir une éruption aux lèvres, un panaris, sans que, précédemment et simultanément, il y ait quelque dérangement intérieur chez le sujet.

190. Tout véritable traitement médical d'un mal sur-

(1) C'est là une des nombreuses et pernicieuses absurdités de l'ancienne école.

venu aux parties extérieures du corps sans violence exercée du dehors qui y ait donné lieu, doit donc avoir pour but l'anéantissement et la guérison, par des remèdes internes, du mal général dont l'organisme entier souffre. C'est de cette manière seulement qu'il peut être rationnel, sûr, heureux et radical.

191. Cette proposition est mise hors de doute par l'expérience, qui montre que dans ces soi-disant maladies locales tout remède interne énergique produit, immédiatement après avoir été administré, des changements considérables dans l'état général du malade, et en particulier dans celui des parties extérieures affectées (que la médecine vulgaire regarde comme isolées), lors même que ces parties sont situées aux extrémités du corps. Et ces changements sont de la nature la plus salutaire : ils consistent dans la guérison de l'homme tout entier, laquelle fait disparaître en même temps le mal local, sans qu'il soit nécessaire d'employer aucun remède extérieur, pourvu que le remède intérieur qu'on dirige contre l'ensemble de la maladie ait été bien choisi et soit parfaitement homœopathique.

192. La meilleure manière d'arriver à ce but consiste, quand on examine le cas de maladie, à prendre en considération non-seulement le caractère exact de l'affection locale, mais encore toutes les autres altérations qui se remarquent dans l'état du malade sans qu'on puisse les attribuer à l'action des médicaments. Tous ces symptômes doivent être réunis en une image complète, afin qu'on procède à la recherche d'un remède homœopathique convenable parmi les médicaments dont on connaît les symptômes morbides artificiels.

193. Ce remède, donné uniquement à l'intérieur, et dont une seule dose suffira, si le mal est d'origine récente, guérit simultanément la maladie générale du corps et l'affection locale. Un pareil effet de sa part doit nous prouver que le mal local dépendait uniquement d'une maladie du corps entier, et qu'il faut le considérer comme une partie inséparable du tout, comme un des symptômes les plus considérables et les plus saillants de la maladie générale.

194. Il ne convient ni dans les affections locales aiguës qui se sont développées rapidement, ni dans celles qui existent déjà de longue date, de faire l'application sur la partie malade d'aucun topique quelconque, fût-ce même la substance qui, prise intérieurement, serait homœopathique ou spécifique, et quand bien même on administrerait simultanément cet agent médicinal à l'intérieur. Car les affections locales aiguës, comme inflammations, érysipèles, etc., qui ont été produites non par des lésions externes d'une violence proportionnée à la leur, mais par des causes dynamiques ou internes, cèdent d'ordinaire aux remèdes intérieurs susceptibles de faire naître un état de choses interne et externe semblable à celui qui existe actuellement (1). Si elles ne disparaissent pas tout à fait par là, si, malgré la régularité du genre de vie, il reste encore quelque trace de maladie que la force vitale n'ait point le pouvoir de ramener aux conditions de l'état normal, alors l'affection locale aiguë était, ce qui arrive assez souvent, le produit du réveil d'une psore jusqu'alors comme assoupie dans l'intérieur de l'organisme,

(1) Par exemple l'aconit, le rhus, la belladonne, le mercure, etc. — Voyez l'ouvrage du docteur A. Teste, *Systématisation pratique de la matière médicale homœopathique*, Paris, 1853, in-8.

et qui est sur le point de se manifester sous la forme d'une maladie chronique.

195. Dans ces cas, qui ne sont point rares, il faut, pour obtenir une guérison radicale, diriger un traitement antipsorique approprié à la fois et contre les affections qui persistent encore, et contre les symptômes que le malade éprouvait ordinairement par le passé, comme je l'ai indiqué dans mon *Traité des maladies chroniques*. Du reste, le traitement antipsorique interne est seul nécessaire dans les affections locales chroniques qui ne sont pas manifestement vénériennes.

196. On pourrait croire que la guérison de ces maladies s'effectuerait d'une manière plus prompte, si le moyen reconnu homœopathique pour la totalité des symptômes était employé non-seulement à l'intérieur, mais encore à l'extérieur, et qu'un médicament appliqué sur le point malade même y devrait produire un changement plus rapide.

197. Mais cette méthode doit être rejetée non-seulement dans les affections locales qui dépendent du miasme de la psore, mais encore dans celles qui proviennent du miasme de la syphilis ou de celui de la sycose. Car l'*application simultanée d'un médicament à l'intérieur et à l'extérieur, dans des maladies qui ont pour symptôme principal un mal local fixe*, a l'inconvénient grave que l'affection extérieure (1) disparaît d'ordinaire plus vite que la maladie interne ; ce qui peut faire croire à tort que la guérison est complète, ou du moins rend difficile et parfois même impossible de juger si la maladie totale a été anéantie par le remède donné intérieurement.

(1) L'éruption psorique récente, les chancres, les fics.

198. Le même motif doit faire rejeter l'*application purement locale* aux symptômes extérieurs d'une maladie miasmatique, des médicaments qui ont le pouvoir de guérir cette dernière, quand on les donne à l'intérieur. Car, si l'on se borne à supprimer localement ces symptômes, une obscurité impénétrable se répand ensuite sur le traitement interne nécessaire au rétablissement parfait de la santé : le symptôme principal, l'affection locale, a disparu, et il ne reste plus que les autres symptômes, beaucoup moins significatifs et constants, qui souvent sont trop peu caractéristiques pour qu'on puisse en tirer une image claire et complète de la maladie.

199. Si le remède homœopathique à la maladie n'était point encore trouvé (1) lorsque le symptôme local a été détruit par la cautérisation, l'excision ou des applications dessiccatives, le cas devient beaucoup plus embarrassant, à cause de l'incertitude et de l'inconstance des symptômes qui restent encore ; car le symptôme externe, qui, mieux qu'aucune autre circonstance, aurait pu guider dans le choix du remède et indiquer combien de temps on devait l'employer à l'intérieur pour anéantir entièrement la maladie, se trouve soustrait à l'observation.

200. Si ce symptôme existait encore après un traitement interne, on aurait pu trouver le remède homœopathique convenable à l'ensemble de la maladie ; ce remède une fois découvert, la persistance de l'affection locale annoncerait que la cure n'est point encore par-

(1) Comme c'était le cas avant moi pour les remèdes antisycosiques et antipsoriques.

faite, tandis que sa disparition prouverait qu'on a extirpé le mal jusqu'aux racines, et que la guérison est absolue, avantage qu'on ne saurait apprécier.

201. Il est évident que la force vitale chargée d'une maladie chronique dont elle ne peut triompher par sa propre énergie, ne se décide à faire naître une affection locale dans une partie extérieure quelconque, qu'afin d'apaiser, en lui abandonnant des organes dont l'intégrité n'est pas absolument nécessaire à l'existence, un mal interne qui menace de briser les rouages essentiels de la vie et de détruire la vie elle-même. Son but est de transporter en quelque sorte la maladie d'un lieu dans un autre, et de substituer un mal externe à un mal interne. L'affection locale fait taire de cette façon la maladie intérieure, mais sans pouvoir la guérir ni la diminuer essentiellement (1). Le mal local n'est cependant jamais autre chose qu'une partie de la maladie générale, mais une partie que la force vitale organique a fort agrandie, et qu'elle a reportée sur la surface extérieure du corps, où le danger est moindre, afin de diminuer d'autant l'affection intérieure. Mais cette dernière n'est rien moins que guérie pour cela : au contraire, elle fait peu à peu des progrès, de sorte que la nature est forcée de grossir et d'aggraver le symptôme local, afin qu'il continue à pouvoir la remplacer jusqu'à un certain point, et lui

(1) Les cautères des médecins de l'ancienne école produisent quelque chose d'analogue. Ces ulcères que l'art fait naître à l'extérieur apaisent bien plusieurs maladies chroniques intérieures, mais ne les réduisent au silence que pour un laps de temps très-court, sans pouvoir les guérir ; d'un autre côté, ils affaiblissent l'organisme, et lui portent une atteinte bien plus profonde que ne le feraient la plupart des métastases provoquées instinctivement par la force vitale.

procurer une sorte de soulagement. Ainsi, les vieux ulcères aux jambes s'agrandissent tant que la psore interne n'est point guérie, et les chancres augmentent d'étendue tant que la syphilis interne reste sans guérison, à mesure que, par les progrès du temps, la maladie totale prend plus de développement et acquiert d'ellemême plus d'intensité.

202. Si le médecin, imbu des préceptes de l'école ordinaire, détruit le mal local par des remèdes extérieurs, dans la persuasion où il est de guérir ainsi la maladie tout entière, la nature remplace ce symptôme en donnant l'éveil aux souffrances intérieures et aux autres symptômes qui, bien qu'existant déjà, semblaient n'avoir fait que sommeiller jusqu'alors, c'est-à-dire en exaspérant la maladie interne. Il est donc *faux* que, comme on a coutume de s'exprimer, les remèdes extérieurs aient fait alors *rentrer* le mal local dans le corps, ou qu'ils l'aient jeté sur les nerfs.

203. Tout traitement externe d'un symptôme local qui a pour but de l'éteindre à la surface du corps sans guérir la maladie miasmatique interne, qui, par exemple, se propose d'effacer l'éruption galeuse de la peau au moyen d'onctions, de faire cicatriser un chancre en le cautérisant, de détruire un fic par la ligature ou l'application d'un fer rouge, cette pernicieuse méthode, si généralement employée aujourd'hui, est la principale source des innombrables maladies chroniques, portant des noms ou n'en ayant point, sous le poids desquelles gémit l'humanité entière. C'est une des actions les plus criminelles dont la médecine ait pu se rendre coupable. Cependant on a généralement agi ainsi jusqu'à ce jour,

et l'on n'enseigne même pas d'autre règle de conduite dans les écoles.

Car tous les médicaments qu'on prescrivait de donner à l'intérieur en pareil cas, ne servaient qu'à aggraver le mal, puisqu'ils ne possédaient point la vertu spécifique de le guérir dans sa totalité, mais que cependant ils attaquaient l'organisme, l'affaiblissaient et lui attiraient d'autres maladies médicamenteuses chroniques.

204. Si l'on excepte les maux chroniques qui tiennent à l'insalubrité du genre de vie habituel, et ces innombrables maladies médicamenteuses (*V.* 74) qui sont produites par les fausses et dangereuses méthodes de traitement dont les médecins de l'ancienne école aiment tant à prolonger l'emploi dans des affections souvent légères, toutes les autres maladies chroniques, sans exception, dépendent d'un miasme chronique, de la syphilis, de la sycose, mais bien plus souvent de la psore. Ces virus se trouvaient en possession de l'organisme entier et en pénétraient toutes les parties dès avant même l'apparition du symptôme local primitif, l'éruption de la gale pour la psore, le chancre et le bubon pour la syphilis, le fic pour la sycose, et qui, lorsqu'on lui enlève ce symptôme, éclate inévitablement tôt ou tard, en faisant naître une multitude d'affections spécifiques de leur nature, une foule de maux chroniques, lesquels se répandent sur l'humanité et la tourmentent depuis un si grand nombre de siècles, mais qui ne seraient pas aussi fréquents si les médecins s'étaient toujours attachés à guérir radicalement ces trois miasmes eux-mêmes, et à les anéantir dans l'organisme, par des remèdes homœopathiques internes, sans attaquer leurs symptômes locaux par des topiques.

205. Le médecin homœopathiste ne traite jamais les symptômes primitifs des miasmes chroniques, non plus que les maux secondaires résultant de leur développement, par des moyens locaux agissant d'une manière soit dynamique, soit mécanique. En conséquence, je ne puis conseiller, par exemple, la destruction locale du cancer aux lèvres ou à la face (fruit d'une psore très-développée?) par la pommade arsénicale du frère Côme, non-seulement parce que cette méthode est extrêmement douloureuse et échoue souvent, mais encore et surtout parce qu'un pareil moyen dynamique, bien qu'il débarrasse localement le corps de l'ulcère cancéreux, ne diminue pas le moins du monde la maladie fondamentale, de sorte que la force conservatrice de la vie est obligée de reporter le foyer du grand mal qui existe à l'intérieur sur une partie plus essentielle (comme il arrive dans toutes les métastases), et de provoquer ainsi la cécité, la surdité, la démence, l'asthme suffoquant, l'hydropisie, l'apoplexie, etc. Mais la pommade arsénicale ne parvient même à détruire l'ulcération locale que quand cette dernière n'est point très-étendue et que la force vitale conserve une grande énergie : or, dans un tel état de choses, il est encore possible de guérir le mal primitif tout entier. L'extirpation du cancer, soit à la face, soit au sein, et celle des tumeurs enkystées, donnent absolument le même résultat. L'opération est suivie d'un état un peu plus fâcheux encore, ou du moins l'époque de la mort se trouve avancée. Ces effets ont eu lieu dans une quantité innombrable de cas, mais l'ancienne école n'en persiste pas moins toujours dans son aveuglement (1). Quand

(1) *Bulletin de l'Académie royale de médecine*, Paris, 1844, t. IX, p. 330 et suiv., et 1855, t. XX, p. 7 et suiv.

les uns ou les autres viennent à paraître, l'homœopathe s'attache uniquement à détruire le grand miasme qui en est la base ; de cette manière les symptômes primitifs et les symptômes secondaires disparaissent d'eux-mêmes. Mais, comme cette méthode n'était pas celle qu'on suivait avant lui, et que malheureusement il trouve la plupart du temps les symptômes primitifs (1) déjà effacés à l'extérieur par les médecins qui l'ont précédé, il a le plus souvent à s'occuper des symptômes secondaires, des maux provoqués par le développement des miasmes, et surtout des maladies chroniques nées d'une psore interne. Je renvoie sur ce point à mon *Traité des maladies chroniques*, dans lequel j'ai indiqué la marche à suivre pour le traitement interne de ces affections, et cela d'une manière aussi rigoureuse qu'il était possible à un seul homme de le faire après de longues années d'expérience, d'observation et de méditation.

206. Avant d'entreprendre la cure d'une maladie chronique, il est nécessaire de rechercher avec le plus grand soin (2) si le malade a été infecté de la syphilis ou de la gonorrhée sycosique ; car s'il en était ainsi, le traitement devrait recevoir une impulsion spéciale en ce

(1) Éruption psorique, chancres (bubons), fics.

(2) Quand on prend des informations de ce genre, il ne faut pas s'en laisser imposer par les assertions des malades et de leurs parents qui assignent pour causes aux maladies chroniques, même les plus graves et les plus invétérées, un refroidissement subi de longues années auparavant pour avoir été mouillé ou pour avoir bu le corps étant en sueur, une frayeur éprouvée jadis, un effort, un chagrin, etc. Ces causes occasionnelles sont beaucoup trop faibles pour engendrer une maladie chronique dans un *corps sain*, l'y entretenir pendant des années entières, et la rendre plus grave d'année en année, comme il arrive à toutes les affections chroniques provenant d'une psore déve-

sens, et même ne point avoir d'autre but, s'il n'existait que des signes de syphilis, ou ce qui est plus rare, de sycose, encore ces deux affections ne se rencontrent-elles seules que fort rarement aujourd'hui. Mais dans le cas même où l'on aurait à guérir la psore, il faut également chercher à savoir si une infection de ce genre a eu lieu, parce qu'alors il y aurait complication des deux maladies, ce qui a lieu quand les signes de chacune d'elles ne sont pas purs; car toujours, ou presque toujours, lorsque le médecin croit avoir sous les yeux une ancienne maladie vénérienne, c'est principalement une complication de syphilis et de psore qui s'offre à lui, le *miasme psorique interne étant la cause fondamentale la plus fréquente des maladies chroniques*. Ce miasme se présente donc ou compliqué avec la syphilis ou la sycose, dont le malade aura été infecté autrefois, ou, ce qui est bien plus fréquent, comme la cause unique fondamentale des autres maladies chroniques, quel que soit leur nom; maladies que les aventureuses manœuvres de l'allopathie viennent trop souvent encore défigurer et monstrueusement exaspérer.

207. Si ce qui précède est vrai, le médecin homœopathiste doit encore s'informer des traitements allopathiques auxquels la personne atteinte de maladie chronique a pu être soumise jusqu'alors, des médicaments qui ont été mis en usage de préférence et le plus fréquemment, des eaux minérales auxquelles on a eu recours et des effets qu'en a produits l'usage. Ces ren-

loppée. Des causes bien autrement importantes que celles-ci doivent avoir présidé à la naissance et aux progrès d'un mal chronique grave et opiniâtre, et ces prétendues causes occasionnelles sont propres tout au plus à tirer un miasme chronique de son assoupissement léthargique.

seignements lui sont nécessaires pour concevoir jusqu'à quel point la maladie a dégénéré de son état primitif, corriger en partie ces altérations artificielles, s'il est possible d'y parvenir, ou du moins éviter les médicaments dont on a fait abus jusqu'à ce moment.

208. La première chose à faire ensuite, c'est de s'enquérir de l'âge du malade, de son genre de vie, de son régime, de ses occupations, de sa situation domestique, de ses rapports sociaux, etc. On examine si ces diverses circonstances contribuent à accroître le mal, et jusqu'à quel point elles peuvent favoriser le traitement ou lui être défavorables. On ne négligera pas non plus de rechercher si la disposition d'esprit et la manière de penser du malade mettent obstacle à la guérison, s'il faut leur imprimer une autre direction, les favoriser ou les modifier.

209. C'est seulement à la suite de plusieurs entretiens consacrés à se procurer tous ces renseignements préalables, que le médecin cherche à tracer, d'après les règles exposées précédemment, un tableau aussi complet que possible de la maladie, afin de pouvoir noter les symptômes saillants et caractéristiques d'après lesquels il choisit le premier remède antipsorique ou autre, en prenant pour guide, au début du traitement, l'analogie aussi grande que possible des symptômes.

210. A la psore se rapportent presque toutes les maladies que j'ai appelées autrefois partielles, et qui paraissent plus difficiles à guérir en raison de ce caractère même, consistant en ce que tous leurs autres accidents disparaissent devant un grand symptôme prédominant. Ici se rangent les prétendues maladies de l'esprit et du moral. Ces affections ne forment cependant point une

classe à part et tout à fait séparée des autres ; car l'état du moral et de l'esprit change dans toutes les maladies appelées corporelles (1), et l'on doit le comprendre parmi les symptômes principaux qu'il importe de noter, quand on veut tracer une image fidèle de la maladie, d'après laquelle on puisse ensuite la combattre homœopathiquement avec succès.

211. Cela va si loin que l'état moral du malade est souvent ce qui décide surtout dans le choix à faire du remède homœopathique : car cet état est un symptôme caractéristique, un de ceux que doit le moins laisser échapper un médecin habitué à faire des observations exactes.

212. Le créateur des puissances médicinales a eu singulièrement égard aussi à cet élément principal de toutes les maladies, le changement de l'état du moral et de l'esprit : car il n'existe pas un seul médicament héroïque qui n'opère un changement notable dans l'humeur et la manière de penser du sujet sain auquel on

(1) Combien de fois ne rencontre-t-on pas des malades qui, bien qu'en proie depuis plusieurs années à des affections très-douloureuses, ont conservé néanmoins une humeur douce et paisible, de sorte qu'on se sent pénétré de respect et de compassion pour eux ! Mais, quand on a triomphé du mal, ce qui est souvent possible par la méthode homœopathique, on voit parfois éclater le changement de caractère le plus affreux, et reparaître l'ingratitude, la dureté de cœur, la méchanceté raffinée, les caprices révoltants, qui étaient le lot du sujet avant qu'il ne tombât malade. Souvent un homme, patient quand il se portait bien, devient emporté, violent, capricieux, insupportable, ou impatient et désespéré, lorsqu'il tombe malade. Il n'est pas rare que la maladie hébète l'homme d'esprit, qu'elle fasse d'un esprit faible une tête plus capable, et d'un être apathique un homme plein de présence d'esprit et de résolution.

l'administre, et chaque substance médicinale en produit un différent.

213. On ne guérira donc jamais d'une manière conforme à la nature, c'est-à-dire d'une manière homœopathique, tant qu'à chaque cas individuel de maladie, même aiguë, on n'aura pas simultanément égard au symptôme du changement survenu dans l'esprit et le moral, et qu'on ne choisira point pour remède un médicament susceptible de provoquer par lui-même, non-seulement des symptômes pareils à ceux de la maladie, mais encore un état moral et une disposition d'esprit semblables (1).

214. Ce que j'ai à dire du traitement des affections de l'esprit et du moral se réduira donc à peu de chose : car on ne peut pas les guérir autrement que toutes les autres maladies, c'est-à-dire que, dans chaque cas individuel, il faut leur opposer un remède ayant une puissance morbifique aussi semblable que possible à celle de la maladie elle-même, eu égard à l'effet qu'il produit sur le corps et sur l'âme des personnes en santé.

215. Presque toutes les maladies qu'on appelle affections de l'esprit et du moral ne sont autre chose que des maladies du corps dans lesquelles l'altération des facultés morales et intellectuelles est devenue tellement prédominante sur les autres symptômes, dont la diminution a lieu plus ou moins rapidement, qu'elle finit par prendre

(1) L'aconit produit rarement, jamais même, une guérison rapide et durable, quand l'humeur du malade est égale et paisible ; ni la noix vomique, quand le caractère est doux et flegmatique ; ni la pulsatille, quand il est gai, serein et opiniâtre ; ni la fève de Saint-Ignace, quand l'humeur est invariable et peu sujette à se ressentir soit du chagrin, soit de la frayeur.

le caractère d'une maladie partielle et presque d'une affection locale ayant son siége dans les organes de la pensée.

216. Les cas ne sont point rares, dans les maladies dites corporelles qui menacent l'existence, comme la suppuration du poumon, l'altération de tout autre viscère essentiel, dans les maladies fort aiguës, comme la fièvre puerpérale, etc., où, le symptôme moral augmentant rapidement d'intensité, la maladie dégénère en une espèce de manie, de mélancolie ou de fureur, ce qui éloigne le danger de mort résultant jusque-là des symptômes physiques. Ceux-ci s'amendent au point d'en revenir presque à l'état de santé, ou plutôt ils diminuent tellement qu'on ne peut plus s'apercevoir de leur présence qu'en mettant beaucoup de persévérance et de finesse dans ses observations. De cette manière, ils dégénèrent en une maladie partielle et pour ainsi dire locale, dans laquelle le symptôme moral, auparavant très-léger, a pris une prépondérance telle qu'il est devenu le plus saillant de tous, qu'il tient en grande partie la place des autres, et qu'il apaise leur violence en agissant sur eux à la manière d'un palliatif. En un mot, le mal des organes grossiers du corps a été transporté aux organes presque spirituels de l'âme, qu'aucun anatomiste n'a pu atteindre encore et n'atteindra jamais de son scalpel.

217. Dans les affections de ce genre, il faut procéder avec un soin tout particulier à la recherche de l'ensemble des signes, tant sous le rapport des symptômes corporels, que notamment sous celui du symptôme principal et caractéristique, l'état de l'esprit et du moral. C'est le seul moyen de parvenir ensuite à trouver, dans le nombre des

médicaments dont les effets purs sont connus, un remède homœopathique ayant la puissance d'éteindre la totalité du mal à la fois, c'est-à-dire dont la série des symptômes propres en contienne qui ressemblent le plus possible non-seulement aux symptômes corporels du cas présent de maladie, mais encore, et surtout, à ses symptômes moraux.

218. Pour arriver à posséder la totalité des symptômes, il faut en premier lieu décrire exactement tous ceux que la maladie corporelle offrait avant le moment où, par la prédominance du symptôme moral, elle a dégénéré en affection de l'esprit et de l'âme. Ces renseignements seront fournis par les personnes qui entourent le malade.

219. En comparant ces précédents symptômes de maladie corporelle avec les traces qui en subsistent encore aujourd'hui, mais presque effacées, et qui, même à cette époque, redeviennent parfois assez sensibles quand il y a quelque moment lucide, ou que la maladie mentale éprouve une diminution passagère, on se convaincra pleinement que, quoique voilés, ils n'ont jamais cessé d'exister.

220. Si l'on ajoute à tout cela l'état du moral et de l'esprit que les personnes placées autour du malade et le médecin lui-même ont observé avec le plus grand soin, on a une image complète de la maladie, et l'on peut ensuite procéder à la recherche du médicament propre à la guérir, c'est-à-dire, si l'affection mentale dure déjà depuis quelque temps, de celui des moyens antipsoriques qui a la propriété de produire des symptômes semblables

et principalement un désordre analogue dans les facultés morales.

221. Cependant, si l'état de calme et de tranquillité ordinaire au malade a été subitement remplacé, sous l'influence de la peur, du chagrin, des boissons spiritueuses, etc., par la démence ou par la fureur, offrant ainsi le caractère d'une maladie aiguë, on ne peut pas, quoique l'affection provienne presque toujours d'une psore interne, chercher à la combattre sous cette forme par l'emploi des remèdes antipsoriques. Il faut d'abord lui opposer les médicaments apsoriques, par exemple l'aconit, la belladonne, la pomme épineuse, la jusquiame, le mercure, etc., à des doses extrêmement faibles, afin de l'abattre assez pour ramener la psore à la précédente condition latente, ce qui fait paraître le malade rétabli.

222. Mais qu'on se garde bien de regarder comme guéri le sujet qu'on a ainsi délivré d'une maladie aiguë du moral ou de l'esprit par des remèdes apsoriques. Loin de là, il faut se hâter de lui faire subir un traitement antipsorique prolongé, pour le débarrasser du miasme chronique, qui est redevenu latent à la vérité, mais qui n'en est pas moins tout prêt à reparaître de nouveau (1), bien qu'il n'y ait point à redouter d'accès pareil à celui

(1) Il arrive très-rarement qu'une affection de l'esprit ou du moral qui dure déjà depuis quelque temps, cesse d'elle-même (par le transport de la maladie interne sur les organes plus grossiers du corps). C'est dans ces cas peu communs qu'on voit des hommes quitter une maison d'aliénés, en apparence guéris. Hors de là, les établissements demeurent encombrés, et les nouveaux aliénés n'y trouvent de place qu'autant que la mort y établit des vacances. *Nul n'en sort guéri d'une manière réelle et durable!* Preuve éclatante, entre tant d'autres, du néant de la médecine à laquelle on a ridiculement donné l'épithète de *rationnelle*. Combien de fois, au contraire, la pure et vraie méde-

qu'on a fait cesser, quand le malade demeure fidèle au genre de vie qui lui a été prescrit.

223. Mais si l'on s'abstient de recourir au traitement antipsorique, on peut être presque certain qu'il suffira d'une cause bien plus légère encore que celle qui a provoqué la première apparition de la manie, pour en ramener un second accès plus grave et plus long, durant lequel la psore se développera presque toujours d'une manière complète, et dégénérera en une aliénation mentale périodique ou continue, dont ensuite il sera plus difficile d'obtenir la guérison par les antipsoriques.

224. Dans le cas où la maladie mentale ne serait point encore tout à fait formée, et où l'on serait en doute de savoir si elle résulte réellement d'une affection corporelle, ou si elle n'est pas plutôt la suite d'une éducation mal dirigée, de mauvaises habitudes, d'une moralité pervertie, d'un esprit négligé, de la superstition ou de l'ignorance, le moyen suivant pourra tirer d'embarras. On fera au malade des exhortations amicales, on lui présentera des motifs de consolation, on lui adressera des remontrances sérieuses, on lui proposera des raisonnements solides : si le désordre de l'esprit ne provient pas d'une maladie corporelle, il cédera bientôt ; mais si le contraire a lieu, le mal empirera rapidement, le mélancolique deviendra encore plus sombre, plus abattu et plus inconsolable, le maniaque plus malicieux et plus exaspéré, l'homme en démence plus imbécile (1).

cine, l'homœopathie, n'a-t-elle pas réussi à remettre de malheureux aliénés en possession de la santé du corps et de l'esprit, à les rendre à leurs parents et au monde pour lequel ils étaient perdus !

(1) Il semble que l'esprit sente à regret la vérité de ces représentations, et agisse sur le corps comme s'il voulait rétablir l'harmonie

225. Mais il y a aussi, comme on vient de le voir, quelques maladies mentales, en petit nombre, qui ne proviennent pas uniquement de la dégénérescence d'une maladie corporelle, et qui, par un procédé inverse du premier, le corps lui-même étant fort peu atteint, tirent leur source d'affections morales, telles qu'un chagrin prolongé, des mortifications, le dépit, des offenses graves, et surtout la crainte et la frayeur. Celles-là, aussi, influent avec le temps sur la santé du corps, et la compromettent souvent à un haut degré.

226. Ce n'est que dans les maladies mentales ainsi engendrées et alimentées par l'âme elle-même, qu'on peut compter sur les remèdes moraux, *mais seulement aussi longtemps qu'elles sont encore récentes et qu'elles n'ont pas trop altéré l'état du corps.* Dans ce cas, il est possible que la confiance qu'on témoigne au malade, les exhortations bienveillantes qu'on lui prodigue, les discours sensés qu'on lui tient, et souvent une déception masquée avec art, rétablissent promptement la santé de l'âme, et, avec l'assistance d'un régime convenable, ramènent aussi le corps aux conditions de l'état normal.

227. Mais ces maladies ont souvent aussi pour source un miasme psorique, qui seulement n'était pas encore développé d'une manière complète, et la prudence exige qu'on soumette le sujet à un traitement antipsorique radical, si l'on veut éviter qu'il retombe dans la même affection mentale, ce qui n'arrive que trop aisément.

détruite ; mais celui-ci réagit par sa maladie sur les organes de l'esprit et de l'âme, et augmente le désordre qui y règne déjà en rejetant ses propres souffrances sur eux. Comparez Esquirol : *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, Paris, 1838, 2 vol. in-8, atlas.

228. Dans les maladies de l'esprit et du moral produites par une affection du corps dont la guérison s'obtient uniquement par un médicament homœopathique antipsorique, aidé d'un genre de vie sagement calculé, il est bon cependant de joindre à ces moyens un certain régime auquel l'âme doit être assujettie. Il faut que, sous ce rapport, le médecin et ceux qui entourent le malade tiennent scrupuleusement envers lui la conduite qui aura été jugée convenable. Au maniaque furieux on oppose le calme et le sang-froid d'une volonté ferme et inaccessible à la crainte; à celui qui exhale ses souffrances en plaintes et en lamentations, on témoigne une muette compassion par l'expression des traits du visage et le caractère des gestes; on écoute en silence le bavardage de l'insensé, sans cependant avoir l'air de n'y porter aucune attention, comme on le fait, au contraire, envers celui dont les actes ou les discours sont révoltants. Pour ce qui est des dégâts qu'un maniaque pourrait commettre, on se borne à les prévenir et à les empêcher, *sans jamais lui en faire reproche*, et il faut tout disposer de manière à ne jamais recourir aux châtiments et tourments corporels (1). Cette dernière condition est d'autant plus facile à remplir que l'usage des moyens coercitifs ne trouve même pas son excuse dans

(1) On ne saurait trop s'étonner de la dureté et de l'absurdité que déploient, dans plusieurs maisons de fous, en Angleterre et en Allemagne, des médecins qui, sans connaître la seule vraie méthode de guérir les maladies mentales, l'emploi contre elles des médicaments homœopathiques antipsoriques, se contentent de torturer et d'accabler de coups les êtres les plus dignes de compassion parmi tous les infortunés. En usant de moyens aussi révoltants, ils se rabaissent bien au-dessous des geôliers dans les maisons de correction; car c'est en raison de la mission qu'ils en ont reçue, et sur des criminels, que

la répugnance des malades à prendre les remèdes, ce qui est le seul prétexte qui puisse permettre d'y recourir; car, avec la méthode homœopathique, les doses sont si faibles que jamais les substances médicinales ne se décèlent au goût, et qu'on peut les faire avaler au malade, dans sa boisson, sans qu'il s'en doute.

229. La contradiction, les admonitions trop vives, les remontrances trop acerbes et la violence conviennent aussi peu qu'une condescendance faible et timide, et ne nuisent pas moins dans le traitement des maladies mentales. Mais c'est surtout l'ironie et la déception dont ils peuvent s'apercevoir qui irritent les maniaques et aggravent leur état. *Le médecin et celui qui les surveille doivent toujours avoir l'air de croire qu'ils jouissent de leur raison.* On s'attache aussi à éloigner d'eux tous les objets extérieurs qui pourraient porter le trouble dans leurs sens ou leur âme. Il n'y a point de distractions pour leur esprit entouré d'un nuage. Pour leur âme révoltée ou languissante dans les chaînes d'un corps malade, il n'y a ni récréations salutaires, ni moyens de s'éclairer, ni possibilité de se calmer par des paroles, des lectures ou autrement. Rien ne peut leur procurer du calme, si ce n'est la guérison. La tranquillité et le bien-être ne rentrent dans leur âme que quand leur corps est revenu à la santé.

230. Si le remède antipsorique dont on a fait choix pour un cas donné d'aliénation mentale, affection qu'on

ceux-ci agissent, tandis que ceux-là, trop ignorants ou trop paresseux pour chercher une méthode convenable de traitement, semblent n'exercer tant de cruauté sur d'innocents malades que par dépit de ne pouvoir les guérir.

sait être diversifiée à l'infini, est parfaitement homœopathique à l'image fidèle de l'état de la maladie, conformité d'autant plus facile à trouver, quand le nombre des médicaments bien connus est assez grand, que le symptôme principal, c'est-à-dire l'état moral du malade, se prononce hautement, alors la plus petite dose suffit souvent pour produire en peu de temps une amélioration très-prononcée, qu'on n'avait pu obtenir de tous les autres moyens allopathiques administrés aux doses les plus fortes et prodigués presque jusqu'au point d'amener la mort. Je puis même affirmer, d'après une longue expérience, que la supériorité de l'homœopathie sur toutes les autres méthodes curatives imaginables, ne se montre nulle part avec plus d'éclat que dans les maladies mentales anciennes qui doivent leur origine à des affections corporelles, ou qui se sont développées en même temps qu'elles.

231. Il est encore une classe de maladies qui méritent un examen particulier; ce sont les *maladies intermittentes*. Non-seulement celles qui reviennent à des époques fixes, comme les innombrables fièvres intermittentes et les affections en apparence non fébriles affectant la même forme, mais encore celles dans lesquelles certains états morbides alternent avec d'autres à des époques irrégulières.

232. Ces dernières, les maladies *alternantes*, sont également très-diversifiées, mais elles appartiennent toutes à la grande série des maladies chroniques. La plupart sont un résultat du développement de la psore, quelquefois, mais rarement, compliquée avec un miasme syphilitique. C'est pourquoi on les guérit, dans le pre-

mier cas, par des médicaments antipsoriques alternant avec des antisyphilitiques, comme je l'ai enseigné dans mon *Traité des maladies chroniques*.

Il est possible que deux ou trois états différents alternent ensemble. Il peut se faire, par exemple, en ce qui concerne l'alternance de deux états divers, que certaines douleurs se manifestent aux extrémités inférieures dès qu'une ophthalmie disparaît, et qu'ensuite celle-ci revienne aussitôt que les douleurs cessent; ou que des spasmes et des convulsions alternent immédiatement avec une autre affection quelconque, soit du corps entier, soit de quelqu'une de ses parties. Mais il est possible aussi, en cas d'une triple alliance d'états alternatifs dans une maladie continue, qu'à une surabondance apparente de santé, une exaltation des facultés du corps et de l'esprit (gaieté inaccoutumée, vivacité excessive, sentiment exagéré de bien-être, appétit immodéré, etc.), on voie succéder brusquement une humeur sombre et mélancolique, une insupportable disposition à l'hypochondrie, avec trouble de plusieurs fonctions vitales, de la digestion, du sommeil, etc., et que ce second état fasse place, d'une manière plus ou moins prompte, au sentiment de malaise que le sujet éprouve dans les temps ordinaires. Souvent, il n'y a plus aucune trace de l'état antérieur quand le nouveau s'établit. Souvent, aussi, il en reste encore quelques vestiges. Dans certaines circonstances, les états morbides qui alternent ensemble sont, de leur nature, entièrement opposés l'un à l'autre, comme, par exemple, la mélancolie et la folie gaie ou la fureur.

233. Les *maladies intermittentes proprement dites ou*

typiques sont celles dans lesquelles un état morbide semblable à celui qui existait antérieurement, reparaît à la suite d'un intervalle assez régulier de bien-être apparent, et s'éteint de nouveau après avoir duré un laps de temps également déterminé. Ce phénomène a lieu, non-seulement dans les nombreuses variétés de fièvres intermittentes, mais encore dans les maladies en apparence apyrétiques qui paraissent et disparaissent à des époques fixes.

234. Les états morbides en apparence apyrétiques qui affectent un type bien prononcé, c'est-à-dire qui reviennent à des époques fixes chez un même sujet, et qui, en général, ne se manifestent point d'une manière sporadique ou épidémique, appartiennent tous à la classe des maladies chroniques. La plupart tiennent à une affection psorique pure, rarement compliquée avec la syphilis, et on les combat avec succès par le genre de traitement que réclame cette maladie. Cependant il est quelquefois nécessaire d'employer comme moyen intercurrent une très-petite dose homœopathique de quinquina, pour éteindre complétement leur type intermittent.

235. A l'égard des fièvres intermittentes (1) qui rè-

(1) Jusqu'à présent, la pathologie qui n'est point encore sortie de l'état d'enfance, ne connaît qu'une seule fièvre intermittente, qu'elle appelle aussi fièvre froide. Elle n'admet non plus d'autre différence que celle du temps dans lequel reviennent les accès, et c'est là-dessus que sont fondées les dénominations de fièvre quotidienne, fièvre tierce, fièvre quarte, etc. Mais, outre la diversité qu'elles offrent relativement à leurs époques de retour, les fièvres intermittentes présentent encore d'autres différences plus importantes. Parmi ces fièvres, il en est une foule auxquelles on ne peut donner le nom de froides, parce que leurs accès consistent uniquement en chaleur; d'autres ne sont caractérisées que par du froid, suivi ou non de sueur; d'autres

gnent d'une manière sporadique ou épidémique, et non de celles qui sont endémiques dans les contrées marécageuses, nous trouvons souvent que chacun de leurs accès ou paroxysmes est également composé de deux états al-

encore glacent tout le corps du malade, et lui font cependant éprouver une sensation de chaleur, ou bien excitent en lui la sensation du froid, quoique son corps paraisse très-chaud à la main qui y touche : dans plusieurs, l'un des paroxysmes se borne à des frissons ou à du froid, que remplace immédiatement le bien-être, et celui qui vient après ne consiste qu'en chaleur, suivie ou non de sueur ; là, c'est la chaleur qui paraît d'abord, et le froid se déclare ensuite ; ici, le froid et la chaleur font place à une apyrexie complète, tandis que le paroxysme suivant, qui n'a souvent lieu qu'au bout de plusieurs heures, est marqué uniquement par des sueurs ; dans certains cas, on n'observe aucune trace de sueur ; dans certains autres, l'accès se compose uniquement de sueur, sans froid ou sans chaleur, ou de sueur coulant seulement pendant la chaleur. Il existe de même une infinité de différences relatives surtout aux symptômes accessoires, au caractère particulier du mal de tête, au mauvais goût dans la bouche, au mal de cœur, au vomissement, à la diarrhée, à l'absence ou au degré de la soif, au genre des douleurs qui se font sentir dans le corps et les membres, au sommeil, au délire, aux altérations de l'humeur, aux spasmes, etc., qui se manifestent pendant ou après le froid, pendant ou après la chaleur, pendant ou après la sueur, sans compter une multitude d'autres diversités encore. Ce sont là assurément des fièvres intermittentes bien différentes les unes des autres, dont chacune réclame naturellement un mode de traitement homœopathique qui lui soit propre. Il est vrai, on doit l'avouer, que presque toutes elles peuvent être supprimées (ce qui arrive souvent) par de grandes, par d'énormes doses de quinquina ou de sulfate de quinine, c'est-à-dire que ces substances empêchent leur retour périodique et détruisent leur type ; mais quand le médicament a été mis en usage contre les fièvres intermittentes auxquelles il ne convenait point, le malade n'est point guéri parce qu'on a éteint le type de son affection, il est malade d'une autre manière, et souvent il l'est beaucoup plus qu'auparavant ; il est en proie à une maladie quinique spéciale et chronique, que la véritable médecine a souvent bien de la peine à guérir dans un court espace de temps. Et c'est là ce qu'on voudrait appeler *guérir !*

ternants contraires, froid et chaleur, ou chaleur et froid; mais le plus fréquemment il l'est de trois, froid, chaleur et sueur. C'est pourquoi, aussi, il faut que le remède qu'on choisit contre elles, et qu'on prend en général dans la classe des apsoriques éprouvés, puisse également, ce qui est le plus sûr, exciter, chez les personnes en santé, deux de ces états alternants semblables (ou tous les trois), ou du moins qu'il ait la faculté de provoquer par lui-même, avec tous ses symptômes accessoires, celui de ces deux ou trois états alternants, froid, chaleur et sueur, qui est le plus fort et le plus prononcé. Cependant, c'est principalement d'après les symptômes de l'état du malade pendant l'apyrexie qu'on doit se guider pour choisir le médicament homœopathique (1).

236. La méthode qui convient le mieux et qui est la plus utile dans ces maladies, consiste à donner le remède immédiatement, ou du moins très-peu de temps après la fin de l'accès. Administré de cette manière, il a le temps de produire dans l'organisme tous les effets qui dépendent de lui pour rétablir la santé sans violence et sans orage; tandis que, si on le faisait prendre immédiatement avant le paroxysme, fût-il même homœopathique ou spécifique au plus haut degré, son effet coïnciderait avec le renouvellement naturel de la maladie, et provoquerait dans l'organisme un tel combat, une réaction si vive, que le malade perdrait au moins beaucoup de ses forces, et que

(1) M. de Bœnninghausen, celui de mes élèves qui a le plus contribué aux progrès de notre nouvelle et bienfaisante doctrine, a le premier discuté ce sujet si vaste, et facilité par ses recherches le choix du médicament qui convient dans les diverses épidémies de fièvres intermittentes. (*Essai d'une thérapie homœopathique des fièvres intermittentes*, Paris, 1833, in-8.)

sa vie pourrait même courir des dangers (1). Mais quand on donne le médicament aussitôt après la fin de l'accès, au moment où l'apyrexie est le plus complète et avant que le paroxysme prochain se prépare, même de loin, à paraître, la force vitale est dans la meilleure disposition possible pour se laisser tranquillement modifier par le remède et ramener ainsi à l'état de santé.

237. Si le temps de l'apyrexie est très-court, comme dans quelques fièvres graves, ou s'il est marqué par des accidents qui se rattachent au paroxysme précédent, alors il faut administrer le remède homœopathique dès que la sueur ou les autres symptômes indiquant la fin de l'accès, commencent à diminuer.

238. Ce n'est que quand le médicament convenable a, par une seule dose, anéanti plusieurs paroxysmes et ramené manifestement la santé, mais que cependant on voit reparaître au bout de quelque temps des indices d'un nouvel accès, qu'on peut et qu'on doit répéter le même remède, pourvu que la totalité des symptômes soit encore la même. Mais ce retour de la même fièvre, après un intervalle de santé, n'est possible que quand la cause qui a provoqué la maladie pour la première fois continue encore à exercer son influence sur le sujet, comme il arrive dans les contrées marécageuses. En pareil cas, on ne parvient souvent à obtenir une guérison durable qu'en éloignant le sujet de cette cause occasionnelle ; par exemple, en lui conseillant d'aller habiter un pays mon-

(1) On en a la preuve dans les cas, malheureusement trop peu rares, où une dose modérée d'opium, administrée pendant le froid de la fièvre, a causé d'une manière prompte la mort du malade.

tagneux, si la fièvre dont il était atteint a été produite par des effluves de marais.

239. Comme presque tous les médicaments, dans l'exercice de leur action pure, excitent une fièvre particulière, et même une sorte de fièvre intermittente, qui diffère de toutes les fièvres provoquées par d'autres médicaments, l'immense liste des substances médicinales nous offre les moyens de combattre homœopathiquement toutes les fièvres intermittentes naturelles. Déjà même nous en trouvons d'efficaces contre une foule de ces affections dans le petit nombre de médicaments qui ont été essayés jusqu'à présent sur des personnes bien portantes.

240. Lorsqu'on a reconnu qu'un remède est homœopathique ou spécifique dans une épidémie régnante de fièvres intermittentes, qu'on rencontre, cependant, un malade qui ne guérit pas d'une manière complète, et que ce n'est pas l'influence d'une contrée marécageuse qui s'oppose à la guérison, l'obstacle vient constamment alors d'un miasme psorique occulte, et l'on doit par conséquent mettre les médicaments antipsoriques en usage jusqu'à ce que la santé soit parfaitement rétablie.

241. Les fièvres intermittentes qui se déclarent épidémiquement dans les contrées où d'ailleurs elles ne sont point endémiques, sont des maladies chroniques composées d'accès aigus isolés. Chaque épidémie spéciale a son caractère propre, commun à tous les individus qu'elle attaque, et qui, lorsqu'on l'a reconnu d'après l'ensemble des symptômes communs à tous les malades, indique le remède homœopathique ou spécifique convenable aussi dans la totalité des cas. En effet, ce remède guérit presque généralement les malades qui, avant l'épidémie,

jouissaient d'une santé supportable, c'est-à-dire n'étaient point atteints d'une affection chronique due au développement de la psore.

242. Mais si, dans une épidémie de fièvres intermittentes, on a laissé passer les premiers accès sans les guérir, ou si les malades ont été affaiblis par de faux traitements allopathiques, alors la psore, qui malheureusement existe chez un si grand nombre d'individus, quoiqu'à l'état de sommeil, se développe, revêt ici le type intermittent, et joue en apparence le rôle de la fièvre intermittente épidémique, de sorte que le médicament qui aurait été salutaire dans les premiers paroxysmes, et qui rarement appartient à la classe des antipsoriques, cesse de convenir, et ne peut plus être d'aucun secours. Dès lors, on n'a plus sous les yeux qu'une fièvre intermittente psorique, dont on triomphe ordinairement avec une très-petite dose de soufre ou de foie de soufre, donné à une dynamisation élevée, qu'on est rarement obligé de répéter.

243. Dans les fièvres intermittentes, souvent fort graves, qui affectent un individu isolé, hors de toute influence des émanations marécageuses, on doit bien, comme dans les maladies aiguës en général, dont elles se rapprochent sous le point de vue de leur origine psorique, commencer par essayer, pendant quelques jours, un remède non antipsorique, homœopathique au cas qui se présente; mais, si la guérison se fait attendre, on saura qu'il s'agit d'une psore qui est au moment de se développer, et que les antipsoriques sont dès lors les seuls moyens dont on puisse attendre un secours efficace.

244. Les fièvres intermittentes endémiques dans les contrées marécageuses et dans les pays sujets aux inon-

dations, embarrassent beaucoup les médecins de l'école régnante. Cependant, un homme peut s'accoutumer dans sa jeunesse à l'influence d'un pays couvert de marais, et y vivre en santé, pourvu qu'il s'astreigne à un genre de vie régulier, et qu'il ne soit pas assailli par la misère, les fatigues ou des passions destructives. Les fièvres intermittentes endémiques l'attaqueront tout au plus à son arrivée dans le pays; mais une ou deux petites doses de quinquina préparé selon la méthode homœopathique, c'est-à-dire dynamisées, suffiront pour l'en délivrer promptement, si, du reste, il ne s'écarte point de la régularité dans sa manière de vivre. Mais quand un homme qui prend assez d'exercice et qui suit un régime convenable dans tout ce qui a rapport à l'esprit et au corps, ne guérit point d'une fièvre intermittente des marais par l'influence de ce seul moyen, on doit être certain qu'il existe chez lui une psore sur le point de se développer, et que sa fièvre intermittente ne cédera qu'à un traitement antipsorique (1). Il arrive quelquefois, si cet homme quitte sans délai la contrée marécageuse pour en aller habiter une autre sèche et montueuse, qu'il semble renaître à la santé, que la fièvre l'abandonne, quand elle n'avait pas encore jeté de profondes racines, c'est-à-dire que la psore repasse à l'état latent, parce qu'elle n'était point encore arrivée à son dernier degré de développement; mais jamais il ne guérit, jamais il ne jouit d'une santé parfaite, s'il ne se soumet à l'usage des remèdes antipsoriques.

(1) Des doses considérables et souvent répétées de quinquina, et le sulfate de quinine, peuvent bien délivrer le malade des accès typiques de la fièvre intermittente des marais, mais il n'en demeure pas moins malade d'une autre manière, tant qu'on ne lui administre pas de remèdes antipsoriques.

245. Après avoir vu quel égard on doit avoir, dans les traitements homœopathiques, aux diversités principales des maladies et aux circonstances particulières qu'elles peuvent offrir, nous passons aux remèdes eux-mêmes, à la manière de s'en servir, et au genre de vie que le malade doit observer pendant qu'il est soumis à leur action.

Toute amélioration, dans les maladies aiguës ou chroniques, qui se dessine franchement, et fait des progrès continuels, est un état qui, aussi longtemps qu'il dure, interdit formellement la répétition d'un médicament quelconque, parce que celui dont le malade a fait usage continue encore à produire le bien qui peut en résulter. Toute nouvelle dose d'un remède quelconque, même de celui qui a été donné en dernier lieu, et qui jusqu'à ce moment s'est montré salutaire, n'aboutirait alors qu'à troubler l'œuvre de la guérison.

246. Il arrive bien quelquefois, quand la dose du médicament homœopathique est très-exiguë, que, si rien ne trouble ce remède dans son action, il continue lentement à améliorer l'état du malade, et accomplit, en quarante, cinquante, cent jours, tout le bien qu'on peut attendre de lui dans la circonstance où on l'emploie. Mais, d'un côté, ce cas est rare, et de l'autre, il importe beaucoup au médecin comme au malade que cette longue période soit raccourcie de moitié, des trois quarts ou même plus, si faire se peut, afin d'obtenir une guérison beaucoup plus prompte. Des observations faites depuis peu, et répétées un grand nombre de fois, nous ont appris qu'on peut arriver à ce résultat, sous trois conditions cependant : d'abord que le choix du médicament ait été parfaitement homœopathique à tous égards ; en second lieu, qu'on le

donne à la dose la plus exiguë, celle qui est la moins susceptible de révolter la force vitale, tout en conservant assez d'énergie pour la modifier convenablement; enfin que cette faible mais efficace dose du médicament choisi avec un soin scrupuleux soit répétée aux intervalles (1) que l'expérience enseigne convenir le mieux pour accélérer autant que possible la guérison, sans que néanmoins la force vitale, qui doit créer par là une affection médicinale analogue à la maladie naturelle, puisse se sentir poussée à des réactions contraires au but qu'on veut atteindre.

247. Sous ces conditions, les doses minimes d'un remède parfaitement homœopathique peuvent être répétées, avec un succès marqué, souvent incroyable, à des distances de quatorze, douze, dix, huit et sept jours. On peut même les rapprocher davantage dans les maladies chroniques qui diffèrent peu des affections aiguës et qui demandent qu'on se hâte. Les intervalles peuvent diminuer encore dans les maladies aiguës, et se réduire à vingt-quatre, douze, huit et quatre heures. Enfin, ils peuvent être d'une heure et même de cinq minutes seulement dans les affections extrêmement aiguës. Le tout est réglé d'après la rapidité plus ou moins grande du cours de la maladie et de l'action du médicament qu'on emploie.

248. La dose d'un même médicament est répétée à plusieurs reprises en raison des circonstances. Mais on ne la réitère que jusqu'à la guérison, ou *jusqu'à ce que, le remède cessant de produire aucune amélioration, le reste*

(1) Voyez dans *Etudes de Médecine Homœopathique*, de S. Hahnemann. Paris, 1855, t. I, le chap. sur la *Répétition d'un médicament homœopathique*.

de la maladie offre un groupe différent de symptômes, qui réclame le choix d'un autre remède homœopathique.

249. Tout médicament prescrit pour un cas de maladie qui, dans le cours de son action, provoque des symptômes nouveaux, non inhérents à l'affection qu'on veut guérir et graves, n'est point habile à procurer une véritable guérison (1). On ne peut pas le regarder comme homœopathique. En pareil cas, il faut, si l'aggravation est considérable, s'empresser de recourir à l'antidote, pour l'éteindre en partie, avant de choisir un médicament dont les symptômes ressemblent davantage à ceux de la maladie, ou si les accidents ne sont pas trop graves, donner de suite un autre remède qui ait plus de conformité avec l'état actuel du mal.

250. Cette conduite sera prescrite plus impérieusement encore si, dans un cas pressant, le médecin observateur, qui épie avec soin les événements, s'aperçoit, au bout de six, huit ou douze heures, qu'il s'est trompé dans le choix du dernier remède, parce que l'état du malade empire un peu d'heure en heure et qu'il se manifeste de

(1) L'expérience ayant prouvé qu'il est presque impossible d'atténuer assez la dose d'un remède parfaitement homœopathique pour qu'elle ne suffise point à produire une amélioration prononcée dans la maladie contre laquelle on la dirige (*V.* §§ 161, 169), ce serait agir en sens inverse du but qu'on se propose, et vouloir nuire au malade, que d'imiter la médecine vulgaire, qui, lorsqu'elle n'obtient pas d'amendement, ou voit même les choses empirer, répète le même médicament, en redouble même la dose, dans la persuasion où elle est qu'il n'a pu servir parce qu'on l'avait donné en trop petite quantité. Si le malade n'a commis aucun écart, soit au physique, soit au moral, toute augmentation qui s'annonce par de nouveaux symptômes atteste seulement que le remède dont on a fait choix n'était point adapté au cas, mais elle ne prouve jamais que la dose en ait été trop faible.

nouveaux symptômes. En pareille occurrence, il lui est permis, il est même de son devoir de réparer la faute qu'il a faite, en choisissant un autre remède homœopathique qui ne convienne pas seulement d'une manière passable à l'état présent de la maladie, mais qui y soit aussi approprié que possible (*V.* 167).

251. Il est quelques médicaments, par exemple la fève Saint-Ignace, la bryone, le sumac vénéneux, et peut-être aussi la belladonne, dont la faculté de modifier l'état de l'homme consiste principalement en effets alternants, sorte de symptômes d'action primitive qui sont en partie opposés les uns aux autres. Si, après avoir prescrit une de ces substances, en conséquence d'un choix rigoureusement homœopathique, le médecin ne voyait survenir aucune amélioration, une seconde dose, tout aussi exiguë que la première, et qu'il pourrait faire prendre au bout de quelques heures déjà, si la maladie était aiguë, le conduirait promptement au but, dans la plupart des cas (1).

252. Mais si, en ce qui concerne les autres médicaments, on voyait, dans une maladie chronique (psorique), le remède le mieux homœopathique (antipsorique), administré à la dose convenable (le plus petite possible), ne pas procurer d'amélioration, ce serait un signe *certain* que la cause qui entretient la maladie subsiste encore, et qu'il y a, dans le genre de vie du malade, ou dans ce qui l'entoure, quelque circonstance qu'on doit commencer par écarter, si l'on veut rendre la guérison durable.

253. Parmi les signes qui, dans toutes les maladies,

(1) Comme je l'ai développé dans les Prolégomènes de l'article consacré à la fève Saint-Ignace. (*Traité de matière médicale pure,* Paris, 1834, t. II, p. 378.)

celles surtout dont le caractère est aigu, annoncent un léger commencement d'amélioration ou d'aggravation que tout le monde n'a pas le talent d'apercevoir, les plus manifestes et les plus sûrs se tirent de l'humeur du malade et de la manière dont il se comporte en tous points. Si le mal commence à s'amender, quelque peu que ce soit, le malade se sent plus à son aise, il est plus tranquille, il a plus de liberté d'esprit, le courage renaît en lui, et toutes ses manières deviennent, pour ainsi dire, plus naturelles. Le contraire a lieu si la maladie empire, même très-légèrement; on aperçoit dans l'humeur et l'esprit du malade, dans toutes ses actions, dans tous ses gestes, dans toutes les positions qu'il prend, quelque chose d'insolite qui n'échappe point à un observateur attentif, mais qu'on éprouve beaucoup de peine à décrire (1).

254. Si l'on ajoute encore, soit l'apparition de nouveaux symptômes, soit l'exaspération de ceux qui existaient déjà, ou, au contraire, la diminution des symptômes primitifs, sans qu'il s'en soit manifesté de nouveaux,

(1) Les signes d'amélioration relatifs à l'humeur et à l'esprit du malade se manifestent peu de temps après qu'il a pris le remède, quand la dose a été convenablement atténuée, c'est-à-dire aussi petite que possible. Une dose plus forte que la nécessité ne l'exige, même du remède le plus homœopathique, agit avec trop de violence, et porte de suite un trouble trop grand et trop prolongé dans les facultés intellectuelles et morales, pour qu'on puisse reconnaître de bonne heure l'amélioration dans l'état de ces dernières. Je ferai remarquer ici que cette règle si importante est une de celles contre lesquelles pèchent le plus les homœopathistes qui débutent et les médecins qui passent de l'ancienne école à la nouvelle. Ceux-ci, aveuglés par les préjugés, craignent en pareil cas de recourir aux plus petites doses des dilutions les plus fortes, et se privent ainsi des grands avantages et des bienfaits immenses qu'on en a mille et mille fois retirés; ils ne peuvent faire ce qu'accomplit la véritable homœopathie, et se donnent à tort pour ses adeptes.

le médecin doué d'un esprit observateur et pénétrant ne pourra bientôt plus douter que la maladie ne soit aggravée ou améliorée, quoique, dans le nombre des malades, il s'en trouve qui soient incapables d'annoncer eux-mêmes s'ils vont mieux ou plus mal, et certains même qui ne veulent pas le dire.

255. Cependant, même dans ce dernier cas, on peut arriver à une pleine et entière conviction en reprenant tous les symptômes qu'on a notés dans le tableau de la maladie, et les passant en revue l'un après l'autre, de concert avec le malade. Quand ce dernier n'accuse pas de nouveaux symptômes, dont il n'avait point parlé autrefois, quand aucun des anciens accidents ne s'est aggravé, quand enfin on a déjà remarqué de l'amélioration dans les facultés morales et intellectuelles, il faut bien que le médicament ait opéré une diminution essentielle de la maladie, ou, si trop peu de temps encore s'est écoulé depuis son administration, qu'il soit sur le point de la produire. Mais si, le remède ayant été bien choisi, l'amendement tardait trop à se manifester, il faudrait s'en prendre ou à quelque faute commise par le malade, ou à la trop longue durée de l'aggravation homœopathique (*V.* 157) provoquée par la substance médicinale, et, dans ce dernier cas, conclure de là que la dose n'était point assez faible.

256. D'un autre côté, si le malade accuse quelque symptôme important développé depuis peu et annonçant que le médicament n'était pas parfaitement homœopathique, il aura beau avoir la bonhomie de dire qu'il se sent mieux, le médecin, loin de l'en croire, doit au contraire considérer son état comme plus grave qu'aupara-

vant, et il aura lieu bientôt de s'en convaincre par ses propres yeux.

257. Le vrai médecin se gardera de prendre en affection certains remèdes que le hasard lui a procuré souvent l'occasion d'employer avec succès. Cette prédilection lui en ferait souvent négliger d'autres qui seraient plus homœopathiques, et par conséquent plus efficaces.

258. Il évitera également de se prévenir contre des remèdes qui lui auraient fait éprouver quelque échec parce qu'il les avait mal choisis, qu'ils n'étaient pas exactement homœopathiques, c'est-à-dire par sa propre faute, et non pas à cause de leur faiblesse ou de toute autre mauvaise raison qu'il serait tenté d'alléguer. Sans cesse il aura présente à l'esprit cette grande vérité que, de tous les médicaments connus, un seul mérite la préférence, celui dont les symptômes ont le plus de ressemblance avec la totalité de ceux qui caractérisent la maladie. Nulle petite passion ne doit être écoutée dans une affaire si sérieuse.

259. Comme il est nécessaire dans la pratique homœopathique que les doses soient très-faibles, on conçoit aisément qu'il faut écarter du régime et du genre de vie des malades tout ce qui pourrait exercer sur eux une influence médicinale quelconque, afin que l'effet de doses si exiguës ne soit éteint, surpassé ou troublé par aucun stimulant étranger (1).

260. C'est surtout dans les maladies chroniques qu'il

(1) Les doux sons de la flûte qui, de loin et dans le silence de la nuit, disposent un cœur tendre à l'enthousiasme religieux, frappent l'air en vain quand ils sont accompagnés de cris et de bruits discordants.

importe d'éloigner avec soin tous les obstacles de ce genre, puisque déjà elles sont ordinairement aggravées par eux, ou par d'autres erreurs de régime souvent méconnues.

Par exemple, le café, le thé, la bière contenant des substances végétales douées de propriétés médicamenteuses qui ne sont point appropriées à l'état du malade, les liqueurs préparées avec des aromates médicinaux, toutes les sortes de punch, les chocolats épicés, les eaux de senteur et parfumeries de toute espèce, les bouquets très-odorants, les préparations dentifrices, pulvérulentes ou liquides, dans lesquelles il entre des substances médicinales, les sachets parfumés, les mets fortement assaisonnés, les pâtisseries et les glaces aromatisées, les légumes consistant en herbes, racines ou pousses médicinales, le fromage fait, les viandes faisandées, la chair et la graisse de porc, d'oie et de canard, le veau trop jeune, les aliments aigres. Toutes ces choses exercent une action médicinale accessoire, et doivent être éloignées avec soin du malade. On défendra aussi l'abus de toutes les jouissances de la table, même du sucre et du sel. On interdira les boissons spiritueuses, la trop grande chaleur des appartements, les vêtements de flanelle sur la peau (qu'il faut remplacer dans la saison chaude par d'autres vêtements d'abord en coton, puis en toile), la vie sédentaire dans un air renfermé, l'abus de l'exercice purement passif (du cheval, de la voiture, de la balançoire) et de l'allaitement, l'habitude de se mettre au lit pour faire la méridienne et de dormir longtemps, les plaisirs nocturnes, la malpropreté, les voluptés contre nature, les lectures érotiques. On évitera les causes de colère, de chagrin et de dépit, le jeu poussé jusqu'à la passion, les

travaux forcés de tête et de corps, le séjour dans les contrées marécageuses, l'habitation dans des lieux où l'air ne se renouvelle point, les besoins pressants, etc. Toutes ces influences doivent être, autant que possible, évitées ou éloignées, si l'on veut que la guérison ait lieu sans obstacle, ou même qu'elle soit possible. Quelques-uns de mes élèves semblent, en interdisant d'autres choses encore qui sont assez indifférentes, rendre inutilement le régime plus difficile à observer aux malades, ce qu'on ne saurait approuver.

261. Le régime qui convient le mieux dans les maladies chroniques, pendant qu'on fait usage des médicaments, consiste à éloigner tout ce qui pourrait entraver la guérison, et à faire naître au besoin les conditions inverses, en prescrivant par exemple les distractions innocentes, l'exercice actif au grand air et sans égard au temps (des promenades quotidiennes, un exercice manuel modéré), les aliments convenables, nourrissants et privés de vertus médicinales, etc. (1).

262. Dans les maladies aiguës, au contraire, l'aliénation mentale exceptée, l'instinct conservateur de la vie, alors surexcité, parle d'une manière si claire et si précise que le médecin n'a qu'à recommander aux assistants de ne point contrarier la nature en refusant au malade ce qu'il demande avec instance, ou en cherchant à lui persuader de prendre des choses qui pourraient lui nuire.

(1) Voyez *Médecine homœopathique domestique*, par le docteur B. Héring (de Philadelphie), rédigée d'après les meilleurs ouvrages homœopathiques et d'après sa propre expérience, avec additions des docteurs Goullon, Gross et Stapf, traduite de l'allemand et publiée par le docteur L. Marchant. *Troisième édition* corrigée et augmentée, Paris, 1855, 1 vol. in-12.

263. Les aliments et les boissons que demande une personne atteinte de maladie aiguë ne sont pour la plupart, il est vrai, que des choses palliatives et aptes tout au plus à procurer un soulagement momentané; mais ils n'ont pas de qualités à proprement parler médicinales, et répondent seulement à une espèce de besoin. Pourvu que la satisfaction qu'à cet égard on procure au malade soit renfermée dans de justes bornes, les faibles obstacles qu'elle pourrait mettre à la guérison radicale de la maladie (1) sont couverts, et au delà, par la puissance du remède homœopathique, par la mise en liberté de la force vitale, et par le calme qui suit la possession d'un objet ardemment désiré. La température de l'appartement et le nombre des couvertures doivent également être réglés d'après les désirs du malade, dans les maladies aiguës. On aura soin d'éloigner tout ce qui pourrait lui causer quelque contention d'esprit, ou ébranler son moral.

264. Le vrai médecin ne peut compter sur la vertu curative des médicaments que quand il les a entre les mains aussi purs et aussi parfaits que possible. Il a donc besoin de savoir en apprécier lui-même la pureté (2).

265. C'est un cas de conscience pour lui d'avoir l'intime conviction que le malade prend toujours le remède qui lui convient réellement.

(1) Cependant, ce cas arrive rarement. Ainsi, par exemple, le malade n'a presque jamais soif que d'eau pure dans les maladies franchement inflammatoires, qui réclament si impérieusement l'aconit, dont l'action serait détruite par l'introduction dans l'organisme de boissons aiguisées avec des acides végétaux.

(2) Voyez G. Weber, *Codex des médicaments homœopathiques ou pharmacopée pratique et raisonnée*, Paris, 1854.

266. Les substances provenant du règne animal et du règne végétal ne jouissent pleinement de leurs vertus médicinales que quand elles sont crues (1).

267. La manière la plus parfaite et la plus certaine de s'emparer de la vertu médicinale des plantes indigènes et qu'on peut se procurer fraîches, consiste à en exprimer le suc, qu'*aussitôt* on mêle exactement avec parties égales d'alcool. On laisse le mélange en repos pendant vingt-quatre heures, dans un flacon bouché, et, après avoir décanté la liqueur claire, au fond de laquelle se

(1) Les substances animales et végétales crues ont toutes plus ou moins de vertus médicinales, et peuvent modifier l'état de l'homme, chacune à sa manière. Les plantes et les animaux dont les peuples civilisés se nourrissent ont sur les autres l'avantage de contenir une plus grande quantité de parties nutritives, et d'avoir des vertus médicinales moins énergiques, qui diminuent encore par les préparations culinaires qu'on leur fait subir, comme l'expression du suc nuisible (la cassave, en Amérique), la fermentation (celle de la pâte dont on fait le pain, de la choucroûte préparée sans vinaigre, etc.), les fumigations, la cuisson, la torréfaction, etc., qui détruisent ou dissipent les parties auxquelles ces vertus adhèrent. L'addition du sel (salaison) et du vinaigre (sauces, salade) produit aussi cet effet sur ces mêmes substances, mais il en résulte d'autres inconvénients.

Les plantes douées des vertus médicinales les plus énergiques, s'en dépouillent également en tout ou en partie, lorsqu'on les traite de la même manière. Les racines d'iris, de raifort, de pédiveau et de pivoine deviennent presque inertes par la dessiccation. Le suc des végétaux les plus violents se réduit souvent en une masse totalement inerte par l'action de la chaleur qui sert à préparer les extraits ordinaires. Il suffit même de laisser quelque temps en repos le suc de la plante la plus dangereuse, pour qu'il perde toutes ses propriétés ; de lui-même, il passe rapidement à la fermentation vineuse, quand la température est modérée, et aussitôt après, il s'aigrit, puis se putréfie, ce qui achève de détruire en lui toute vertu médicinale ; le sédiment qui se dépose alors au fond n'est plus qu'une fécule inerte. Les herbes vertes qu'on met en tas perdent même déjà la plus grande partie de ce qu'il y a de médicinal en elles par l'espèce d'exsudation ou de sueur qu'elles éprouvent.

trouve un sédiment fibreux et albumineux, on la conserve pour l'usage de la médecine (1). L'alcool ajouté au suc s'oppose au développement de la fermentation, pour le présent comme pour l'avenir. On tient la liqueur à l'abri des rayons du soleil, dans des flacons de verre bien bouchés. De cette manière la vertu médicinale des plantes se conserve entière, parfaite, et sans la moindre altération (2).

268. Quant aux plantes, écorces, graines et racines

(1) Bucholz (*Taschenbuch fur Scheidekuenstler und Apotheker*, 1815, I, VI) assure à ses lecteurs (et celui qui a rendu compte de son livre, dans la *Leipziger Literaturzeitung*, 1816, n° 82, ne le relève point) qu'on doit cette excellente manière de préparer les médicaments à la campagne de Russie (1812), d'où elle est venue en Allemagne. Mais en la rapportant dans les propres termes de la première édition de mon *Organon*, il oublie de dire que c'est moi qui en suis l'auteur ; je l'avais pourtant publiée deux années déjà avant la campagne de Moscou (en 1810). On aime mieux feindre de croire qu'une découverte soit venue des déserts de l'Asie, que d'en faire honneur à un compatriote ! Dans quel temps vivons-nous ! Quelles mœurs sont les nôtres ! Jadis, il est vrai, on mêlait de l'alcool aux sucs des plantes, par exemple, afin de pouvoir les conserver quelque temps avant d'en préparer des extraits ; mais jamais on n'a fait cette addition dans la vue de donner ensuite le mélange lui-même à titre de remède.

(2) Quoique parties égales d'alcool et de suc récemment exprimé soient généralement la proportion qui convienne le mieux pour déterminer la matière fibreuse et l'albumine à se déposer, cependant il est des plantes très-chargées de mucus et d'albumine, comme la consoude, la pensée, etc., qui exigent, pour l'ordinaire, le double d'alcool. Quant aux plantes peu riches en suc, comme le laurier-rose, le buis, la sabine, le galé, le ledum, etc., il faut commencer par les broyer en une pâte homogène et humide, à laquelle on ajoute ensuite une quantité double d'alcool, qui s'unit au suc végétal, et permet de l'obtenir par l'action de la presse ; mais on peut aussi broyer ces plantes sèches avec du sucre de lait, jusqu'au millionième degré d'atténuation, dissoudre alors un grain de cette poudre, et se servir de la dissolution pour obtenir les dilutions subséquentes (*V.* 271).

exotiques, qu'on ne peut avoir à l'état frais, un médecin sage n'en acceptera jamais la poudre sur la foi d'autrui. Avant d'en faire usage dans sa pratique, il voudra les avoir entières et non préparées, afin de pouvoir se convaincre de leur pureté (1).

269. Par un procédé qui lui est propre et qu'on n'avait jamais essayé avant elle, la médecine homœopathique développe tellement les vertus médicinales dynamiques des substances grossières, qu'elle procure une action des plus pénétrantes à toutes, même à celles qui, avant d'avoir été traitées ainsi, n'exerçaient pas

(1) Pour les conserver sous la forme de poudre, on a besoin d'une précaution inusitée jusqu'à ce jour dans les pharmacies, où l'on ne peut garder dans des flacons bien bouchés, sans qu'elles s'altèrent, les poudres même bien desséchées de substances animales et végétales. C'est que les matières végétales, même quand elles paraissent parfaitement sèches, retiennent encore une certaine quantité d'humidité, condition indispensable à la cohérence de leur tissu, qui n'empêche pas la drogue de rester incorruptible tant qu'on la laisse entière, mais qui devient superflue dès qu'on la pulvérise. Il s'ensuit qu'une substance animale et végétale qui était bien sèche dans son entier, donne une poudre légèrement humide, qui ne tarde pas à s'altérer et à se moisir dans des flacons, même bien bouchés, si l'on n'a pas eu soin de lui enlever préalablement son humidité. La meilleure manière d'y parvenir consiste à l'étaler sur un plateau en fer-blanc, à bords relevés, qu'on chauffe au bain-marie, et à la remuer jusqu'à ce que ses parties ne s'agglomèrent plus ensemble, mais glissent les unes sur les autres comme du sable fin. Ainsi desséchées et tenues dans des flacons bouchés et cachetés, les poudres sont à jamais inaltérables et conservent la totalité de leurs vertus primitives, sans jamais se moisir ni engendrer de mites. Il faut avoir soin de tenir les flacons à l'abri de la lumière, dans des boîtes ou des tiroirs. Quand l'air a accès dans ces vases, quand ils sont exposés à l'action des rayons du soleil ou de la lumière diffuse, les substances animales et végétales perdent de plus en plus avec le temps leurs vertus médicinales, ce qui leur arrive déjà quand elles sont en grandes masses, et à plus forte raison sous forme de poudre.

la moindre influence médicamenteuse sur le corps de l'homme.

270. On prend deux gouttes du mélange à parties égales d'un suc végétal frais avec de l'alcool, on les fait tomber dans quatre-vingt-dix-huit gouttes d'alcool, et on donne deux fortes secousses au flacon contenant le liquide. On a ensuite vingt-neuf autres flacons aux trois quarts remplis de quatre-vingt-dix-neuf gouttes d'alcool, et dans chacun desquels on verse successivement une goutte du liquide contenu dans le précédent, en ayant soin de donner deux secousses à chaque flacon (1). Le dernier, ou le trentième, renferme la dilution au décillionième degré de puissance (x), celle qu'on emploie le plus souvent.

271. Toutes les autres substances destinées aux usages de la médecine homœopathique, à l'exception du soufre qui a été, dans ces dernières années, préparé en teinture et porté à la trentième dilution, c'est-à-dire les métaux purs, les oxydes et les sulfures métalliques, les autres sub-

(1) Me fondant sur des expériences multipliées et des observations exactes, et voulant fixer un terme précis et moyen au développement de la vertu des médicaments liquides, j'en suis venu à prescrire de ne donner que deux secousses à chaque flacon, au lieu qu'autrefois j'en imprimais davantage, ce qui développait trop la puissance des remèdes. Il y a des homœopathistes qui transportent avec eux les médicaments homœopathiques sous forme liquide, dans le cours de leurs visites, et qui prétendent que les vertus n'acquièrent point par là d'exaltation avec le temps. Soutenir une pareille thèse, c'est prouver qu'on ne possède point un esprit d'observation bien rigoureux. J'ai dissous un grain de natron dans une demi-once d'eau mêlée avec un peu d'alcool, et pendant une demi-heure j'ai secoué, sans interruption, le flacon, rempli aux deux tiers, qui contenait la liqueur : j'ai trouvé ensuite que celle-ci égalait la trentième dilution en énergie.

stances minérales, le pétrole, le phosphore, les parties et sucs de plantes qu'on ne peut se procurer qu'à l'état sec, les substances animales, les sels neutres et autres, etc., sont amenées au millionième degré d'atténuation pulvérulente, par un broiement qui dure trois heures; après quoi on dissout un grain de la poudre, et l'on traite la dissolution dans vingt-sept flacons successifs, de la même manière qu'on fait à l'égard des sucs végétaux, afin de l'amener jusqu'au trentième degré du développement de sa puissance (1).

272. Il n'est, dans aucun cas, nécessaire d'employer plus d'*un médicament à la fois* (2).

273. On ne conçoit pas que le moindre doute puisse s'élever sur la question de savoir s'il est plus raisonnable et plus conforme à la nature de n'employer à la fois, dans une maladie, qu'une seule substance médicinale bien connue, ou de prescrire un mélange de plusieurs médicaments différents.

274. Comme le vrai médecin trouve dans les médicaments simples et non mélangés tout ce qu'il peut désirer, c'est-à-dire des puissances morbifiques artificielles qui, par leur faculté homœopathique, guérissent complétement les maladies naturelles, et que c'est un précepte fort sage de ne jamais chercher à faire avec plusieurs

(1) Comme il est dit plus au long encore dans les discours qui précèdent l'exposé des symptômes des médicaments que comprend le premier volume de mon *Traité de matière médicale pure*.

(2) A la vérité, quelques homœopathistes ont essayé, dans les cas où un médicament convenait à une partie des symptômes, et un second à une autre partie, de donner les deux médicaments à la fois, ou presque en même temps; mais je préviens sérieusement de se mettre en garde contre cette manœuvre, qui ne sera jamais nécessaire, quand bien même elle semblerait parfois devoir être utile.

forces ce qu'on peut accomplir avec une seule, il ne lui viendra jamais à l'esprit de donner comme remède autre chose qu'un seul médicament simple à la fois. Car il sait que, quand bien même on aurait étudié sur l'homme sain les effets spécifiques et purs de tous les médicaments simples, on n'en serait pas moins hors d'état de prévoir et de calculer la manière dont deux substances médicinales mêlées ensemble peuvent se contrarier et se modifier réciproquement dans leurs effets. Il n'ignore pas non plus qu'un médicament simple, donné dans une maladie dont l'ensemble des symptômes ressemble parfaitement aux siens, suffit à lui seul pour la guérir d'une manière parfaite, s'il a été choisi bien exactement. Il est bien convaincu enfin que, dans le cas même le moins favorable, celui où le remède ne serait pas tout à fait en harmonie avec le mal, sous le rapport de la ressemblance des symptômes, il procurerait au moins quelque profit à la matière médicale, les nouveaux symptômes qu'il exciterait en pareil cas, confirmant ceux qu'il avait provoqués ailleurs, dans des expériences sur des sujets sains, avantage dont on se prive en faisant usage de médicaments composés (1).

275. L'appropriation d'un médicament à un cas donné de maladie ne se fonde pas seulement sur son choix parfaitement homœopathique, mais encore sur la précision ou plutôt sur l'exiguïté de la dose à laquelle on le donne. Si l'on administre une *dose trop forte* d'un remède,

(1) Le médecin qui raisonne se contente de donner, à l'intérieur, le remède qu'il aura choisi aussi homœopathique que possible ; il laissera aux routiniers les tisanes, les applications de sachets d'herbes, les fomentations avec les décoctions végétales, les lavements, les frictions avec telle ou telle sorte d'onguent.

même tout à fait homœopathique, elle nuira infailliblement au malade, quoique la substance médicinale soit salutaire de sa nature ; car l'impression qui en résulte est trop forte, et d'autant plus vivement sentie, qu'en vertu de son caractère homœopathique, le remède agit précisément sur les parties de l'organisme qui déjà ont le plus ressenti les atteintes d'une maladie naturelle.

276. C'est pour cette raison qu'un médicament, même homœopathique, devient toujours nuisible quand on le donne à trop haute dose, et nuit d'autant plus que la dose est plus forte. Mais l'élévation de la dose elle-même porte d'autant plus préjudice au malade, que le remède est plus homœopathique, que sa puissance dynamique a été plus développée, et une forte dose d'un médicament semblable fera plus de mal qu'une dose égale d'une substance médicinale allopathique, c'est-à-dire sans rapport aucun de convenance avec la maladie ; car alors l'aggravation homœopathique (*V.* 157-160), c'est-à-dire la maladie artificielle, très-analogue à la maladie naturelle, que la force vitale révoltée par la dose exubérante du remède a excitée dans les parties les plus souffrantes de l'organisme, va jusqu'au point de nuire, tandis que, si elle était demeurée dans de *justes limites*, elle aurait effectué doucement la guérison (1). Le malade, à la vérité, ne souffre plus de la maladie primitive, qui a été

(1) Les éloges que quelques homœopathes peu nombreux ont donnés dans ces derniers temps aux fortes doses, tiennent, d'une part, à ce qu'ils avaient choisi les premières dilutions du médicament, à peu près comme je le faisais moi-même, il y a vingt ans, quand je n'avais pas encore été éclairé par l'expérience ; d'un autre côté, à ce que les médicaments choisis par eux n'étaient point parfaitement homœopathiques.

détruite homœopathiquement; mais il souffre d'autant plus de la maladie médicinale, qui a été beaucoup trop forte, et de la débilitation qui en est la conséquence naturelle.

277. Par la même raison, et parce qu'un remède donné à dose assez faible se montre d'autant plus merveilleusement efficace qu'on a eu soin de le mieux choisir homœopathique, un médicament dont les symptômes propres s'accorderont parfaitement avec ceux de la maladie, devra être d'autant plus salutaire que sa dose approchera davantage de l'exiguïté à laquelle elle a besoin d'être réduite pour amener doucement la guérison (1).

278. Il s'agit maintenant de savoir quel est le degré d'exiguïté qui convient le mieux pour donner à la fois le caractère de la certitude et celui de la douceur aux effets secourables qu'on veut produire, c'est-à-dire combien on doit abaisser la dose du remède homœopathique à un cas donné de maladie, pour obtenir la meilleure guérison possible de cette dernière. On conçoit aisément que ce n'est pas aux conjectures théoriques qu'il faut s'adresser pour obtenir la solution de ce problème, que ce n'est pas par elles qu'on peut établir, eu égard à chaque médicament en particulier, à quelle dose il suffit de le donner pour produire l'effet homœopathique et procurer une guérison aussi prompte que douce. Toutes les subtilités imaginables ne serviraient à rien ici. Ce n'est que par des expériences pures, par des observations exactes, qu'on peut arriver au but. Il serait absurde d'objecter les

(1) *Voyez* les ouvrages du docteur Jahr : *Nouveau Manuel de médecine homœopathique*, 6e édition, Paris, 1855, 4 vol. in-12. — *Nouvelle Pharmacopée homœopathique*, 2e édition, Paris, 1853, in-12 avec fig., — et l'ouvrage du docteur Teste : *Systématisation pratique de la matière médicale homœopathique*, Paris, 1853, in-8.

hautes doses qu'emploie la pratique allopathique vulgaire, dont les médicaments ne s'adressent pas aux parties souffrantes elles-mêmes, mais seulement à celles qui ne sont point attaquées par la maladie. On ne peut rien conclure de là contre la faiblesse des doses dont les expériences pures démontrent la nécessité dans les traitements homœopathiques.

279. Or, les expériences pures établissent d'une manière absolue que quand la maladie ne dépend pas manifestement d'une altération profonde d'un organe important, fût-elle même de la classe des affections chroniques les plus compliquées, et qu'on a soin d'éloigner du malade toute influence médicinale étrangère, *la dose du remède homœopathique ne saurait jamais être assez faible pour le rendre inférieur en force à la maladie naturelle, et pour l'empêcher de dominer, d'éteindre et de guérir cette dernière tant que cette dose conserve l'énergie nécessaire pour provoquer, immédiatement après avoir été prise, des symptômes pareils à ceux de la maladie et un peu plus intenses* (aggravation homœopathique, *V.* 157-160).

280. Cette proposition, solidement établie par l'expérience, sert de règle *pour atténuer la dose de tous les médicaments homœopathiques, sans exception, jusqu'à un degré tel qu'après avoir été introduits dans le corps, ils ne produisent qu'une aggravation presque insensible.* Peu importe alors que l'atténuation aille jusqu'au point de paraître impossible aux médecins vulgaires dont l'esprit ne se nourrit que d'idées matérielles et grossières (1).

(1) Qu'ils apprennent des mathématiciens qu'en quelque nombre de parties qu'on divise une substance, chaque portion contient cependant encore un peu de cette substance, que, par conséquent, la plus

Les déclamations doivent cesser quand l'infaillible expérience a prononcé son arrêt.

281. Tous les malades ont, surtout en ce qui regarde leur maladie, une incroyable tendance à ressentir l'influence des puissances médicinales homœopathiques. Il

petite parcelle qu'on puisse imaginer ne cesse point d'être quelque chose, et ne devient pas rien ! Qu'ils apprennent des physiciens qu'il y a des puissances immenses qui n'ont pas de poids, comme le calorique, la lumière, etc., et qui, par cela même, sont infiniment plus légères encore que le contenu médicinal des plus petites doses de l'homœopathie ! Qu'ils pèsent, s'ils le peuvent, les paroles outrageantes qui provoquent une fièvre bilieuse, ou la nouvelle affligeante de la mort d'un fils unique, qui fait périr une tendre mère ! Qu'ils touchent, pendant un quart d'heure seulement, un aimant capable de porter cent livres, et les douleurs qu'ils ressentiront leur apprendront que des influences impondérables peuvent aussi produire sur l'homme les effets médicinaux les plus violents ! Que ceux d'entre eux qui sont d'une complexion faible, se fassent appliquer doucement, au creux de l'estomac pendant quelques minutes, l'extrémité du pouce d'un magnétiseur qui a fixé sa volonté, et les sensations désagréables qu'ils éprouveront, les feront bientôt repentir d'avoir voulu assigner des bornes à l'activité de la nature !

L'allopathiste qui, en essayant la méthode homœopathique, n'ose prendre sur lui de donner des doses si faibles et si atténuées, n'a qu'à se demander seulement quel risque il court en les prescrivant. S'il n'y avait de réel que ce qui a du poids, si tout ce qui n'en a pas devait être estimé égal à zéro, une dose qui lui paraît n'être rien ne pourrait avoir d'autre résultat fâcheux que de ne produire aucun effet, ce qui du moins est une chose beaucoup plus innocente que les résultats auxquels conduisent les fortes doses des médicaments allopathiques. Pourquoi veut-il croire son inexpérience, flanquée de préjugés, plus compétente qu'une expérience de plusieurs années qui s'appuie sur des faits ? D'ailleurs, le médicament homœopathique, à chaque trituration et à chaque dilution, acquiert un nouveau degré de puissance par la secousse qu'on lui imprime, moyen inconnu avant moi de développer les vertus inhérentes aux substances médicinales, et qui est tellement énergique que, dans ces derniers temps, l'expérience m'a forcé de réduire à deux le nombre des secousses, dont auparavant je prescrivais dix à chaque dilution.

n'y a pas d'homme, quelque robuste qu'il soit, qui, atteint même seulement d'une maladie chronique, ou de ce qu'on appelle un mal local, n'aperçoive bientôt un changement favorable dans la partie malade, après avoir pris le remède homœopathique convenable, à la plus petite dose possible, qui en un mot n'éprouve, par l'effet de cette substance, une impression supérieure à celle qu'elle ferait sur l'enfant né depuis vingt-quatre heures, mais bien portant. Qu'elle est donc ridicule, l'incrédulité purement théorique qui refuse de se rendre à l'évidence des faits !

282. Quelque faible que soit la dose du remède, pourvu qu'elle produise la plus légère aggravation homœopathique, pourvu qu'elle ait la puissance de faire naître des symptômes semblables à ceux de la maladie primitive, mais un peu plus forts, elle affecte de préférence, et presque exclusivement, les parties déjà souffrantes de l'organisme, qui sont fortement irritées et très-prédisposées à recevoir une irritation si semblable à la leur. La force vitale substitue alors à la maladie naturelle une autre maladie artificielle qui lui ressemble beaucoup et qui est seulement un peu plus forte. L'organisme vivant ne souffre plus que de cette dernière affection, qui, d'après sa nature et en raison de l'exiguïté de la dose par laquelle elle a été produite, cède bientôt aux efforts de la force vitale pour rétablir l'ordre normal, et laisse ainsi, quand l'affection était aiguë, le corps exempt de souffrances, c'est-à-dire sain.

283. Pour procéder d'une manière conforme à la nature, un véritable médecin n'administrera le remède homœopathique qu'à une dose assez faible pour se borner

à surpasser et anéantir la maladie présente, de manière que si, par une de ces erreurs pardonnables à la faiblesse humaine, on avait fait choix d'un médicament qui ne convînt pas, le dommage qui en résulterait serait presque insignifiant et si léger qu'il suffirait, pour le réparer, de l'énergie de la force vitale, et de l'administration rapide d'un autre remède plus homœopathique, donné lui-même à la plus petite dose possible.

284. L'effet des doses ne s'affaiblit pas non plus dans la même proportion que la quantité matérielle du médicament diminue dans les préparations homœopathiques. Huit gouttes de teinture prises à la fois ne produisent pas sur le corps humain un effet quatre fois aussi grand qu'une dose de deux gouttes ; elles n'en opèrent qu'un à peu près double. De même une goutte de mélange d une goutte de teinture avec dix gouttes d'un liquide sans propriétés médicinales, ne produit pas un effet décuple de celui d'une goutte dix fois plus étendue, mais seulement un effet à peine double. La progression continue ainsi suivant la même loi, de sorte qu'une goutte de la dilution la plus étendue doit encore produire et produit réellement un effet très-considérable (1).

(1) Supposons qu'une goutte d'un mélange qui contient un dixième de grain de substance médicinale, produise un effet $= a$; une goutte d'un autre mélange contenant seulement un centième de grain de cette même substance, ne produira qu'environ un effet $= \frac{a}{2}$; si elle contient un dix-millième de grain du médicament, l'effet sera $= \frac{a}{4}$; si c'est un millionième, il sera $= \frac{a}{8}$, et ainsi de suite. A égal volume des doses, l'effet du remède sur le corps humain ne s'affaiblit que de moitié environ chaque fois que sa quantité diminue des neuf dixièmes de ce qu'elle était auparavant. J'ai vu très-souvent une goutte de teinture de noix vomique au décillionième degré de dilution, produire exactement la moitié de l'effet d'une autre au quintillionième degré,

285. On atténue aussi la force du médicament en diminuant le volume de la dose; c'est-à-dire, que quand, au lieu de faire prendre une goutte entière d'une dilution quelconque, on ne donne qu'une très-petite fraction de cette goutte (1), le but auquel on vise, celui de rendre l'effet moins prononcé, se trouve parfaitement atteint. La raison en est facile à concevoir: le volume de la dose ayant été diminué, il s'ensuit qu'elle doit toucher moins de nerfs, et que ceux avec lesquels elle entre en contact communiquent bien également la vertu du remède à l'organisme entier, mais la lui transmettent à un degré beaucoup plus faible.

286. Par la même raison, l'effet d'une dose homœopathique s'accroît en proportion de la masse du liquide dans lequel on la dissout pour la faire prendre au malade, quoique la quantité de substance médicinale reste la même. Mais alors le remède se trouve mis en contact avec une surface beaucoup plus étendue, et le nombre des nerfs qui en ressentent l'effet est plus considérable. Quoique les théoriciens prétendent qu'on affaiblit l'action du médicament en étendant sa dose d'une grande

quand je les administrais l'une et l'autre à une même personne et dans les mêmes circonstances.

(1) Ce qu'il y a de mieux à faire pour cela, c'est d'employer de petites dragées en sucre, de la grosseur d'une graine de pavot. Une de ces dragées, imbibée du médicament et introduite dans le véhicule, forme une dose qui contient environ la trois centième partie d'une goutte, car trois cents dragées de la sorte sont suffisamment imbibées par une goutte d'alcool. En mettant une semblable dragée sur la langue, sans rien boire ensuite, on diminue considérablement la dose. Mais si, le malade étant très-sensible, on éprouve le besoin d'employer la plus faible dose possible, et cependant d'arriver au résultat le plus prompt, on se contente d'une simple et unique inspiration.

quantité de liquide, l'expérience dit précisément le contraire, au moins pour ce qui concerne les moyens homœopathiques (1).

287. On doit cependant remarquer qu'il y a une grande différence entre mêler imparfaitement la substance médicinale avec une certaine quantité de liquide, et opérer ce mélange d'une manière si intime (2), que les moindres fractions de la liqueur contiennent une quantité de médicament proportionnellement égale à celle qui existe dans toutes les autres. En effet, le mélange a bien plus de puissance médicinale dans le second cas que dans le premier. On pourra déduire de là les règles à suivre dans l'aménagement des doses, quand il sera

(1) Le vin et l'alcool, les plus simples de tous les excitants, sont les seuls dont l'effet échauffant et inébriant diminue quand on les étend de beaucoup d'eau.

(2) Quand je me sers du mot *intime*, je veux dire qu'en secouant une fois la goutte de liquide médicinal avec cent gouttes d'alcool, c'est-à-dire qu'en prenant dans la main le flacon qui le contient tout, et le faisant mouvoir avec rapidité en ramenant une seule fois le bras de haut en bas avec force, j'obtiendrai déjà un mélange exact, mais que deux, trois ou dix mouvements pareils rendront le mélange plus intime encore, c'est-à-dire développeront davantage la vertu médicinale, déploieront en quelque sorte la puissance du médicament, et en rendront l'action sur les nerfs beaucoup plus pénétrante. Lors donc qu'on procède à la dilution des substances médicinales, on fait bien de ne donner que deux secousses à chacun des vingt ou trente flacons successifs, quand on veut ne développer que modérément la puissance active. Il sera bon aussi, en étendant les poudres, de ne pas trop insister sur le broiement dans le mortier : ainsi, quand il faudra mêler un grain du médicament entier avec les premiers cent grains de sucre de lait, on ne broiera avec force que pendant une heure, laps de temps qui ne sera pas non plus dépassé dans les atténuations subséquentes, afin que le développement de la force du remède n'aille pas au delà de toutes bornes. Ce procédé a été suffisamment décrit dans la préface de la troisième édition de la *Matière médicale pure*, publiée en 1833.

nécessaire d'affaiblir autant que possible l'effet des remèdes, pour les rendre supportables aux malades les plus sensibles (1).

288. L'action des médicaments liquides (2) sur nous

(1) Plus on porte loin la dilution, en ayant soin de lui imprimer chaque fois deux secousses, plus l'action médicinale que la préparation exerce sur la force vitale en l'état du sujet paraît acquérir de rapidité et devenir pénétrante. Sa force ne diminue que très-peu par là, même lorsqu'on pousse la dilution très-loin, et qu'au lieu de s'arrêter, comme d'ordinaire, à X, qui est presque toujours suffisant, on va jusqu'à XX, L, C, et au delà : il n'y a que la durée de l'action qui semble alors diminuer de plus en plus.

(2) C'est surtout sous forme vaporeuse que les médicaments homœopathiques agissent le plus sûrement et le plus puissamment. Il faut pour cela aspirer les émanations médicamenteuses d'un globule imbibé d'une dilution très-active, et renfermé sec dans un petit flacon. L'homœopathiste, après avoir débouché le flacon, met l'orifice sous l'une des narines du malade, qui en aspire l'air, qui opère de même avec l'autre narine, si la dose doit être plus forte, et qui inspire avec plus ou moins de force, suivant l'exigence du cas, après quoi on rebouche le flacon, et on le remet dans son étui, pour qu'on n'en puisse point abuser. De cette manière, si le médecin veut, il n'a pas besoin de pharmacien pour accomplir ses guérisons. Un globule, dont dix à vingt pèsent un grain, imbibé de la trentième dilution, puis séché, conserve sa pleine efficacité pendant au moins dix-huit à vingt ans, terme jusqu'où remontent mes expériences, et il n'en perd rien, quand bien même le flacon aurait été ouvert mille fois, pourvu qu'on l'ait garanti de la chaleur et du soleil. Si les deux narines sont obstruées par un enchifrènement ou par des polypes, le malade respire par la bouche, en tenant l'orifice du flacon entre les lèvres Lorsqu'il s'agit de petits enfants, on leur tient le flacon sous l'une et l'autre narine pendant qu'ils dorment, et l'on peut être certain de l'effet. Ainsi respirées, les émanations des médicaments entrent en contact sans obstacle avec les nerfs dans les parois des cavités spacieuses qu'elles parcourent, et impriment la modification médicatrice à la force vitale de la manière la plus douce, quoique la plus énergique, et bien plus sûrement que quand on fait prendre le médicament en substance par la bouche. Cette inspiration est le plus sûr moyen de guérir tout ce qui peut être guéri par l'homœopathie (et quelles maladies lui résistent, à l'excep-

est si pénétrante, elle se propage avec tant de rapidité, et d'une manière si générale, du point irritable et sensible qui a reçu le premier l'impression de la substance médicinale, à toutes les autres parties du corps, qu'on serait presque tenté de l'appeler un effet spirituel, dynamique ou virtuel.

289. Toute partie de notre corps qui possède le sens du toucher est également susceptible de recevoir l'impression des médicaments, et de la propager aux autres parties (1).

290. Après l'estomac, la langue et la bouche sont les parties du corps les plus susceptibles de recevoir les influences médicinales. Cependant l'intérieur du nez, le rectum, les organes génitaux et toutes les parties douées d'une grande sensibilité, ont presque autant d'aptitude à ressentir l'action des médicaments. La même cause fait que ces derniers s'introduisent dans le corps

tion de celles qui exigent l'application des moyens chirurgicaux?), mais surtout les affections chroniques, quand elles n'ont point été entièrement dénaturées par l'allopathie; les maladies aiguës sont aussi dans le même cas. Depuis plus d'un an, mai 1833, je pourrais à peine, parmi les nombreux malades qui réclament mes soins ou ceux de mes disciples, en citer un sur cent dont les souffrances chroniques ou aiguës n'aient point été guéries, avec le plus éclatant succès, par le seul fait de cette olfaction. Je me suis convaincu depuis peu, ce que personne n'aurait cru auparavant, qu'appliquée ainsi, la vertu des médicaments agit au moins avec autant de force, mais certainement avec plus de calme, et tout aussi longtemps, sur les malades, que la substance elle-même prise par la bouche, et que par conséquent les intervalles à laisser entre les inspirations ne doivent pas être moindres que ceux exigés entre les doses qu'on fait prendre par la voie de l'estomac.

(1) L'absence de l'odorat chez un malade n'empêche pas les médicaments qu'il flaire d'exercer complétement sur lui leur action médicinale et curative.

par la surface des plaies et des ulcères avec presque autant de facilité que par la bouche ou les voies aériennes.

291. Les organes mêmes qui ont perdu le sens auquel ils étaient spécialement destinés, par exemple, la langue et le palais privés du goût, le nez privé de l'odorat, communiquent à toutes les autres parties du corps l'effet des remèdes qui n'agissent immédiatement que sur eux, d'une manière aussi parfaite que s'ils étaient en possession de leur faculté propre.

292. La surface du corps, quoique couverte de peau et d'épiderme, n'est point non plus inhabile à recevoir l'action des médicaments, surtout de ceux qui sont liquides. Cependant les portions les plus sensibles de cette enveloppe sont aussi celles qui ont le plus d'aptitude à la ressentir (1).

293. Je crois nécessaire de parler encore ici du magnétisme animal, dont la nature diffère tant de celle des autres remèdes. Cette force curative, qu'on devrait appeler *Mesmérisme* du nom de son inventeur, sur la réalité de laquelle des insensés seuls peuvent élever des doutes, et que la volonté ferme d'un homme bienveillant fait

(1) Le frottement paraît ne favoriser l'action des médicaments qu'en ce qu'il rend la peau plus sensible et la fibre vivante plus apte non-seulement à sentir en quelque sorte la vertu médicinale, mais encore à communiquer au restant de l'organisme cette sensation modificatrice de l'état général où il se trouve. Quand on commence par frotter le dedans des cuisses, il suffit ensuite d'y appliquer simplement la pommade mercurielle pour obtenir le même résultat médicinal que si on avait frictionné directement avec l'onguent. Car on ignore encore si cette dernière opération a ou non pour effet soit de faire pénétrer le métal dans le corps, soit de le faire admettre par les lymphatiques. Cependant, l'homœopathie n'a presque jamais besoin, pour guérir, d'avoir recours à l'emploi d'aucun médicament en frictions.

affluer dans le corps d'un malade, au moyen d'attouchements, agit d'une manière homœopathique en excitant des symptômes semblables à ceux de la maladie, but auquel on parvient à l'aide d'une seule passe exécutée, la volonté médiocrement tendue, en glissant lentement le plat des mains sur le corps, depuis le sommet de la tête jusqu'au delà du bout des pieds (1). Sous cette forme, le mesmérisme convient, par exemple, dans les hémorrhagies utérines, même à leur dernière période, quand elles sont sur le point de causer la mort. Il agit aussi en répartissant la force vitale avec uniformité dans l'organisme, quand elle se trouve en excès sur un point et en défaut sur un autre, comme lorsque le sang se porte à la tête, quand un sujet affaibli éprouve une insomnie accompagnée d'agitation et de malaise, etc. Dans ce cas, on pratique une seule passe semblable à la précédente, mais un peu plus forte. Enfin, il agit en communiquant immédiatement de la force vitale à une partie affaiblie ou à l'organisme entier, effet que nul autre moyen ne produit d'une manière si certaine et moins propre à troubler le reste du traitement médical.

(1) Cette passe constitue la dose homœopathique la plus minime de magnétisme, qui néanmoins opère souvent des miracles lorsqu'elle est convenablement placée. Il n'est pas rare que les médecins incomplétement homœopathistes s'imaginent redoubler de sagesse en prescrivant aux malades atteints d'affections graves des doses très-peu distantes de médicaments divers, d'ailleurs choisis homœopathiquement et employés à des degrés élevés de dilution. Ils les plongent ainsi dans un tel état de surexcitation, que la vie et la mort se trouvent aux prises ensemble, et qu'il suffit ensuite du moindre médicament pour amener une mort inévitable. En pareil cas, il suffit d'une passe magnétique douce, ou de l'application, mais peu prolongée, de la main d'un homme bien intentionné, sur la partie qui souffre plus spécialement, pour rétablir l'harmonie dans la répartition de la force vitale, et procurer ainsi repos, sommeil et guérison.

On remplit cette troisième indication en prenant une volonté fixe et bien prononcée, et appliquant les mains ou le bout des doigts sur la partie affaiblie dont une affection chronique interne a fait le siége de son principal symptôme local, comme, par exemple, dans les ulcères anciens, la goutte sereine, la paralysie d'un membre, etc. (1). Ici se rangent certaines cures apparentes qu'ont opérées dans tous les temps les magnétiseurs doués d'une grande force naturelle. Mais le résultat le plus brillant de la communication du magnétisme à l'organisme entier est le rappel à la vie de personnes plongées depuis longtemps dans un état de mort apparente, par la volonté ferme et bien tendue d'un homme plein de force vitale (2), sorte de résurrection dont l'histoire rapporte plusieurs exemples incontestables (3).

(1) Quoique l'opération de compléter localement la force vitale, opération qu'il faut réitérer de temps en temps, ne puisse pas procurer de guérison durable lorsque l'affection locale, étant ancienne, dépend, comme il arrive toujours, d'un miasme interne général, cependant cette corroboration positive, cette saturation immédiate de force vitale, qui n'est pas plus un palliatif que le boire et le manger ne le sont dans la faim et la soif, n'est pas d'un faible secours dans le traitement réel de l'affection entière par les médicaments homœopathiques.

(2) Principalement d'un de ces hommes comme il y en a peu, qui, avec une constitution robuste et une grande bonté d'âme, ont peu de propension aux plaisirs de l'amour, peuvent, même sans beaucoup de peine, imposer silence à leurs désirs, et chez lesquels, par conséquent, tous les esprits vitaux, employés chez d'autres à la sécrétion du sperme, sont disposés, et en grande abondance, à se communiquer aux autres hommes, par l'effet d'attouchements fortifiés d'une volonté ferme. Quelques-uns des magnétiseurs doués du pouvoir de guérir, que j'ai eu occasion de connaître, se trouvaient placés dans cette catégorie.

(3) Voyez les ouvrages de M. A. Teste, *Manuel pratique du Magnétisme animal*, 4e édition, Paris, 1853, in-18. — *Le Magnétisme animal expliqué*, Paris, 1845, in-8.

294. Toutes ces méthodes de pratiquer le mesmérisme reposent sur l'afflux d'une plus ou moins grande quantité de force vitale dans le corps du malade. Elles ont reçu d'après cela le nom de mesmérisme positif (1). Mais il en existe une autre qui mérite celui de mesmérisme négatif, parce qu'elle produit l'effet inverse. Ici se rapportent les passes usitées pour faire sortir un sujet de l'état de somnambulisme, et toutes les opérations manuelles dont se composent les actes de *calmer* et de *ventiler*. La manière la plus sûre et la plus simple de décharger, par le mesmérisme négatif, la force vitale accumulée en excès dans une partie du corps d'un sujet qui n'a point été affaibli, consiste à mouvoir rapidement la main droite étendue, à un pouce de distance du corps, depuis le sommet de la tête jusqu'au delà du bout des pieds (2). Plus cette passe se fait vite, et plus la décharge qu'elle opère est forte. Elle peut, par exemple, lorsqu'une femme auparavant bien portante (3) a été plongée dans un état de mort apparente par la suppression de ses règles due à une commotion

(1) En traitant ici de la vertu curative, certaine et décidée du mesmérisme positif, je ne parle pas de l'abus qu'on en fait si souvent lorsque, répétant ces passes pendant des demi-heures, des heures entières, ou même des journées, on amène, chez des personnes dont les nerfs sont faibles, cet énorme bouleversement de l'économie humaine tout entière qui porte le nom de somnambulisme, état dans lequel l'homme, soustrait au monde des sens, semble appartenir davantage à celui des esprits, état contraire à la nature, et extrêmement dangereux, au moyen duquel on a plus d'une fois osé tenter de guérir des maladies chroniques.

(2) C'est une règle connue que la personne qu'on veut magnétiser, positivement ou négativement, ne doit porter de soie sur aucune partie de son corps.

(3) Par conséquent, une passe négative, surtout très-rapide, serait extrêmement nuisible à une personne atteinte de faiblesse chronique et chez laquelle la vie n'aurait guère d'énergie.

violente, la rappeler à la vie en enlevant la force vitale probablement accumulée à la région précordiale et rétablissant l'équilibre dans tout l'organisme (1). De même une légère passe négative moins rapide apaise l'agitation souvent très-grande et l'insomnie fatigante qui résultent d'une passe positive trop forte pratiquée sur un sujet très-irritable, etc.

(1) Un jeune et robuste campagnard, âgé de dix ans, fut magnétisé, à cause d'une légère incommodité, par une femme qui lui fit plusieurs fortes passes, avec le bout des deux pouces, à la région précordiale, au-dessous des côtés; sur-le-champ, il tomba, pâle comme un mort, dans une telle insensibilité et immobilité, que tous les moyens furent inutiles pour le rappeler à la vie et qu'on le crut mort. Je lui fis faire par son frère aîné une passe négative aussi rapide que possible depuis le sommet de la tête jusqu'au delà des pieds; aussitôt il revint à lui, plein de santé et dispos, comme si rien ne lui fût arrivé.

COMMENTAIRES

PAR

M. LE DOCTEUR LÉON SIMON PERE.

L'ouvrage publié par Samuel Hahnemann sous le titre d'*Organon de l'art de guérir*, contient l'exposition des principes de la doctrine médicale à laquelle il a donné le nom d'*Homœopathie*. Quelques-uns de ces principes ont reçu de nombreux développements dans plusieurs des écrits de Hahnemann ; d'autres sont restés à l'état de simples énoncés (1). Les commentaires qui vont suivre ont pour objet de fixer le sens attaché à chacun d'eux par l'auteur, et de justifier leur portée théorique et pratique, expérimentale et logique. Au point de développement où l'homœopathie est arrivée, ce travail m'a paru nécessaire. Les principes de Hahnemann ont été tellement défigurés par les controverses élevées à leur sujet, qu'il importe aux progrès ultérieurs de la nouvelle doctrine de remettre en lumière le point de vue véritable sous lequel l'homœopathie doit être étudiée ;

(1) Le dynamisme vital, par exemple, a été posé par Hahnemann comme principe premier, et comme tel n'a été ni justifié, ni expliqué. On se rappellera qu'en tout, il faut partir d'un fait ou d'un principe rendant raison de tous les autres faits, et qu'aucun d'eux ne saurait expliquer.

et de rappeler à tous, amis et ennemis, le but unique que se proposait le maître dans la poursuite de la réforme par lui entreprise.

En composant les commentaires qui vont suivre, je n'ai eu qu'une pensée : celle de rendre un nouvel hommage à la mémoire de l'homme que je considère comme le premier et le plus hardi réformateur des médecins de notre âge ; à celui qui a su faire de la raison, de l'observation et de l'expérience en médecine, l'usage le plus complet, le plus exact et par conséquent le plus légitime qui ait été fait jusqu'ici. Je n'entends donc point réveiller des polémiques dont le temps a fait justice, ni répondre à de puériles objections. Depuis plus de vingt ans que l'homœopathie a pénétré en France, cette tâche a été remplie avec une haute raison, avec beaucoup de lumières et de talent par un grand nombre des disciples de Hahnemann. J'ai moi-même apporté mon faible tribut à cette lutte ingrate et toujours renaissante. Qu'est-il résulté de nos communs efforts ? C'est qu'aujourd'hui, comme il y a vingt ans, ce sont les mêmes objections nécessitant les mêmes réponses, et que la controverse, roulant toujours dans le même cercle, devient d'une stérilité déplorable.

Cette stérilité de la controverse s'explique par la différence des points de vue de l'une et de l'autre école. Il est digne de remarque, en effet, que tout le travail des écoles modernes et plus particulièrement des écoles françaises depuis soixante ans, a été exclusivement anatomique et pathologique. Ce fut donc une grande surprise de voir Hahnemann nier du même coup les systèmes pathologiques et les prétentions excessives de l'anatomie pathologique. On déclara indigne du titre de

médecin l'homme assez audacieux pour ne pas suivre les voies battues, et avoir refusé à la pathologie et à l'anatomie pathologique le privilége d'être la base de tout système médical.

Les disciples de Hahnemann essayèrent inutilement de relever l'autorité du maitre du discrédit jeté sur son nom et sur ses œuvres. Aux objections qu'ils proposèrent contre les systèmes pathologiques, en général, et particulièrement contre ceux qui ont cours dans les écoles actuelles, on opposa un froid dédain ; et, pour ne rien taire, la polémique ne fut peut-être ni assez nette, ni suffisamment tranchée de la part des disciples de Hahnemann. En Allemagne, surtout, Griesselich et ses amis ne dissimulèrent pas ce qu'ils crurent être une exagération de l'homœopathie. N'étant pas suffisamment convaincus de l'exactitude des principes hahnemanniens en ce qui touche à la pathologie, ils eurent la faiblesse de laisser à croire que l'homœopathie, très-forte sous les rapports pharmacologique et thérapeutique, était d'une extrême faiblesse au double point de vue de la physiologie et de la pathologie. Ils crurent que la conciliation entre les deux écoles se ferait à l'aide de concessions réciproques, ne s'apercevant pas qu'ils précipitaient la nouvelle doctrine vers une ruine inévitable, sous le prétexte de la sauver d'un danger imaginaire.

J'en demande pardon à Griesselich et à ceux qui éprouveraient la tentation de recueillir son héritage, ils n'ont compris ni le caractère, ni l'étendue de la réforme entreprise par Hahnemann. Reprenant jusqu'en ses fondements l'édifice des connaissances médicales, ce maître illustre a pris son point de départ dans la fin dernière de toute médecine : la guérison des maladies. Pour une

œuvre si haute et d'une telle importance, il convient sans doute de connaître l'ennemi qu'on prétend combattre (1); mais il n'importe pas moins de connaître les vertus des agents de la guérison, et il importe plus encore de savoir le rapport vrai qui lie ces deux termes : le médicament et la maladie. L'harmonie entre ces trois termes de la connaissance médicale (pathologie, pharmacologie et thérapeutique), fait la force du médecin au lit du malade; et le degré de sa puissance est la mesure rigoureuse de la science qu'il possède. Que si l'un de ces termes reçoit de grands développements, tandis que les deux autres restent dans une extrême faiblesse, la science du médecin ne fait aucun progrès, puisque sa puissance n'en reçoit aucun accroissement. En médecine, l'homme le plus savant est celui qui guérit plus et guérit mieux. Les connaissances qui ne mènent pas à cette fin dernière, constituent ce qu'avec beaucoup d'esprit Sydenham disait de la médecine de son temps, lorsqu'il la qualifiait : *Ars garrulandi potius quam sanandi.*

Convaincu, comme je le suis, que le caractère de la réforme hahnemannienne a été souvent méconnu par plusieurs de ceux qui, à l'exemple de Griesselich et de ses amis, ont adopté un ou plusieurs des principes hahnemanniens, en rejetant les autres; qu'il n'a pas été même soupçonné par les ennemis de l'homœopathie; que, cependant, cette réforme est complète dans son énoncé; qu'elle a besoin d'être développée et perfectionnée, mais qu'elle répugne à toute alliance avec ce que j'appellerai l'erreur en médecine, j'essaye dans les commentaires qui vont suivre, de mettre en lumière ces différents points de vue.

(1) V. *Organon*, § 2, p. 105.

A cet effet, j'examine dans autant de commentaires séparés, les lois physiologique, pathologique, pharmacologique et thérapeutique posées par Hahnemann. Il ressortira, je l'espère, des développements dans lesquels j'entrerai, que ces quatre lois ouvrent à l'art de guérir un champ vaste, lui promettent une moisson abondante et de nombreuses conquêtes. Mais je dirai, d'abord, quelques mots de l'esprit dans lequel l'*Organon* a été conçu ; ce qu'a voulu son auteur, et ce qu'il n'a pas voulu ; comment il a compris et exécuté la tâche qu'il s'était imposée.

I. CE QU'EST L'ORGANON.

Ainsi que le mot l'indique, l'*Organon* n'est pas un traité dogmatique, encore moins un ouvrage didactique : c'est une logique médicale. Il ne s'agit dans cet ouvrage, ni d'imposer un système nouveau, ni de faire prévaloir une idée conçue *à priori*, mais de donner aux médecins un *instrument*, un *secours*, une *méthode* pour les diriger dans l'art si difficile de guérir et soulager les infirmités humaines. Le mot et l'idée sont évidemment empruntés au chancelier Bacon. Ce dernier ayant établi dans la première partie de l'*Instauratio magna* le bilan des connaissances humaines, et montré les vices de la science telle qu'on l'enseignait depuis des siècles, essaya d'entrer dans la route qu'il conseillait de suivre. Le *Novum organum*, ouvrage resté incomplet et destiné à former la seconde partie de l'*Instauratio magna*, comme le *De augmentis scientiarum* en était la première, contient la méthode nouvelle, l'instrument nouveau à l'aide duquel, selon Bacon, il était possible au philosophe et au

savant d'atteindre à la vérité philosophique ou scientifique. Le titre donné par Bacon pour désigner la seconde partie de sa réforme philosophique, avait cela d'heureux qu'il exprimait par une locution généralement reçue dans l'école l'objet qu'il se proposait. Sous le nom d'*Organon* on désignait les six traités d'Aristote qui se rapportent à la logique, sans que ce philosophe ait jamais pensé à les réunir sous un titre unique (1). Toute la philosophie baconienne ne fut, on le sait, qu'une longue et éclatante révolte contre la philosophie aristotélicienne. Le *Novum Organum* était donc la nouvelle logique que Bacon opposait à la logique péripatétienne.

Je n'ai pas à examiner ici la valeur relative des systèmes d'Aristote et de Bacon. Je désire seulement observer que le titre choisi par Hahnemann, exprime suffisamment l'objet qu'il se proposait. *L'Organon de l'art de guérir* était évidemment dans la pensée de son auteur, pour la médecine ce qu'avaient été pour la philosophie le *Novum organum* et les six traités d'Aristote dont j'ai parlé.

Pénétré des vices de la science médicale telle qu'on l'enseignait depuis des siècles; ayant recherché la cause des erreurs nombreuses qui avaient cours de son temps, se croyant en possession de la vérité, Hahnemann débuta par où débutent tous ceux qui veulent parcourir une large carrière : il fit un retour vers la méthode; il remonta jusqu'à l'examen du vaste et redoutable problème de la *certitude en médecine*.

En un temps bien éloigné de nous, puisqu'il nous re-

(1) Les Catégories, l'Hermenéia, les premiers et les derniers Analytiques, les Topiques et les Réfutations des sophistes, forment les six traités qui composaient l'*Organon* (Voir l'édition d'Aristote donnée par M. Barthélemy Saint-Hilaire.)

porte presque à l'origine historique de la science, Hippocrate, dont le nom toujours respecté a traversé les siècles, voulant affranchir la médecine de la pernicieuse influence des écoles philosophiques et particulièrement de l'école d'Élée, ne put y réussir qu'en faisant dans le traité de l'*Ancienne médecine*, ce que Hahnemann a fait depuis d'un tout autre point de vue, et en se mesurant avec d'autres adversaires. Ce fut donc en haine des hypothèses philosophiques, et en faisant un solennel appel à l'observation et à l'expérience, qu'Hippocrate parvint à constituer la médecine une science séparée, ayant son objet, ses principes et sa méthode, distincts de l'objet, des principes et jusqu'à un certain point des méthodes philosophiques. Hahnemann n'était plus en présence des philosophes; mais des médecins successeurs d'Hippocrate, que du reste ceux-ci fussent amis ou ennemis des doctrines enseignées par le père de la médecine. Il les interrogea tous, comme il en avait le droit, sur l'usage qu'ils avaient fait de l'observation et de l'expérience, vantées par tous et méconnues de tous; et les résultats de cet examen sont consignés dans l'introduction de l'*Organon*.

Dans tous les traitements entrepris par l'école allopathique, sa prétention est d'atteindre la maladie dans sa cause première. Vain espoir! prétention dérisoire! La cause première des maladies ne pouvant tomber sous les sens, nul ne peut la connaître, ni par conséquent la rencontrer. Il est loisible à chacun d'en imaginer une. Parlant ensuite des hypothèses diverses imaginées pour expliquer ce qu'on a nommé *prima causa morbi*, Hahnemann fait une large critique des prétentions de chacune d'elles à pénétrer cette cause, à plus forte raison à la détruire. Cette critique de Hahnemann

a beaucoup scandalisé les opposants à l'homœopathie. Ils l'ont jugée superficielle, n'atteignant pas à son objet, affectant soit un profond mépris, soit une grande ignorance de la tradition. Si Hahnemann avait voulu faire une critique historique ou philosophique, ce qu'il dit de l'école allopathique eût été insuffisant, mais telle n'était pas sa pensée.

« Sans méconnaître, dit-il, les services qu'un grand « nombre de médecins ont rendus aux sciences acces-« soires de l'art de guérir, à la physique, à la chimie, à « l'histoire naturelle dans ses différentes branches, et « à celle de l'homme en particulier, à l'anthropologie, à « la physiologie, à l'anatomie, etc., je ne m'occupe ici « que de la *partie pratique de la médecine*, pour mon-« trer combien est imparfaite la manière dont les mala-« dies ont été traitées jusqu'à ce jour (1). »

Ce n'était donc pas dans le but de juger au point de vue de la théorie les systèmes anciens, qu'il les citait à la barre de sa critique, mais pour les apprécier dans leur résultat pratique. Que lui importait, dès lors, que dans la succession historique, il rencontrât des solidistes et des humoristes, des dogmatiques, des empiriques et des éclectiques! Apportant à la médecine une base nouvelle de certitude, il avait moins à s'occuper de ce que ses prédécesseurs avaient pensé que de ce qu'ils avaient fait, des systèmes que de leurs résultats. Lorsque dans le traité de l'*Ancienne médecine*, Hippocrate s'attaque aux médecins qui, sous l'influence de l'école d'Élée, cherchaient dans un élément unique, ou le jeu régulier de la vie, ou les altérations de la maladie (2), il ne

(1) V. *Organon*, introduction, p. 10.

(2) V. *Œuvres complètes d'Hippocrate*, traduction de Littré, t. I, p. 559.

se perdit point en longues discussions sur les doctrines des Éléates, ni sur les écrits des médecins qui avaient subi leur influence; il les combattit dans leur pratique et dans leurs tendances. Peut-on dire de lui qu'il ait ignoré les doctrines de Parménide, de Xénophane, de Zénon et de Mélissus, et les ouvrages des médecins qui recevaient d'eux leurs inspirations? Peut-on dire qu'il les ait dédaignés? On ne combat pas ceux que l'on méprise, et la voix des siècles a prouvé qu'Hippocrate avait compris ceux qu'il combattait. De même, lorsque Hahnemann est allé saisir l'école allopathique dans sa prétention de connaître et d'avoir puissance de détruire le *prima causa morbi*, il a pris les systèmes divers qui se sont succédé depuis Hippocrate jusqu'à Broussais, dans ce qu'ils ont eu d'essentiel et de fondamental, renversant du même coup la coction d'Hippocrate, le strictum et le laxum de Thémison, l'humorisme de Sylvius de Leboë, l'éclectisme de Boërhaave, la dichotomie de Brown, et l'irritation de Broussais. Qu'on renvoie à une altération des solides ou des liquides, la cause première des maladies, ou que l'on croie voir cette cause dans l'altération simultanée des uns et des autres; que cette cause agisse en produisant l'asthénie ou l'irritation, qu'importe! Toutes différentes et souvent contradictoires que soient les réponses faites à la question posée, ces réponses étaient vaines, puisque, comme Hahnemann l'a prouvé, on s'attaquait à une question insoluble, à un problème que la faiblesse humaine ne peut atteindre. Et cependant, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, a-t-on fait autre chose que rechercher cette cause première, quel que soit l'élément où on l'ait placée?

Est-ce à dire que la médecine soit perpétuellement

condamnée à l'incertitude des systèmes? Non, répond Hahnemann. La médecine possède trois sources de connaissances dont la légitimité est incontestable, puisqu'elle les possède en commun avec les autres connaissances humaines. Elle a : 1° l'observation et l'expérience ; 2° la raison ; 3° le témoignage.

1° *L'observation et l'expérience.* Toutes les écoles lui ont fait appel ; toutes ont prétendu la prendre pour guide ; aucune ne lui est restée fidèle. S'agit-il de la connaissance des maladies? l'observation nous les révèle par leurs *symptômes ;* et les symptômes sont aux maladies ce que les *caractères* sont pour les naturalistes dans la détermination des êtres soumis à leur étude, ce que les *propriétés* sont au physicien et au chimiste dans l'étude des corps. Quel que soit, pense Hahnemann, le changement invisible produit par la maladie dans les profondeurs de l'organisme, ce changement impénétrable se traduit par des symptômes morbides. Pour connaître d'une maladie tout ce qu'il est possible et utile d'en savoir, il suffit de tenir compte des symptômes qui l'expriment en les prenant dans leur *universalité.*

L'étude d'une maladie dans *l'universalité des symptômes*, voilà donc la base à la fois logique et expérimentale de la pathologie hahnemannienne. Cette base est indestructible : on peut l'élargir ; la renverser, jamais. En effet, comme Hahnemann le reconnaît lui-même, au milieu des spéculations métaphysiques auxquelles les médecins se sont abandonnés, sur la nature essentielle des maladies, tous ont pris pour base les symptômes (1) ; mais laissant prédominer la spéculation sur l'observation, aucun ne s'est attaché à l'universalité de ceux-ci. Du plus au

(1) V. Introduction, p. 13.

moins, tous ont tracé des tableaux de maladie ; mais en regard de ceux que fournit la nature, ce ne sont que des abstractions évidentes, semblables à celles qu'on rencontrait dans les descriptions des botanistes et des naturalistes avant que les de Jussieu et les G. Cuvier eussent tracé les conditions de ce qu'on a nommé la *méthode naturelle.* On a souvent invoqué comme un modèle du genre, les caractères assignés par Sydenham à l'hydropisie. Ces caractères sont, en effet, fondamentaux ; mais ils ne conduisent à aucune application pratique. Or, s'il convient de distinguer dans la pratique une maladie donnée de toutes les autres maladies, il est encore plus important de l'individualiser, puisque l'indication à remplir est surtout dictée par l'individualité de chaque cas du même genre. L'histoire de la thérapeutique allopathique le prouve surabondamment. D'où viennent ces milliers de recettes et de formules préconisées pour combattre une maladie donnée? Évidemment de ce que chacune d'elles a guéri un ou plusieurs des cas du même genre. Pourquoi ne suffit-il pas d'une seule formule pour les guérir tous? Parce que chacun d'eux diffère des autres par des caractères qui lui sont propres, et que ces différences en font une individualité irréductible aux autres.

L'individualisation absolue des maladies, la considération des symptômes pris dans leur universalité comme moyen d'individualisation, la négation positive non pas de la nature essentielle des maladies (Hahnemann ne l'a pas niée), mais de la possibilité d'atteindre jusqu'à elle, telle est la base logique et expérimentale de la pathologie hahnemannienne.

S'agit-il de la pharmaco-dynamie? Ici, Hahnemann fait encore appel à l'observation et à l'expérience. Il nie

à l'ancienne école, que la connaissance des vertus des médicaments puisse être déduite soit du principe *ab usu in morbis*, soit d'un système pathologique quelconque. Ce sont là, cependant, les deux moyens proposés et généralement suivis dès les temps les plus reculés. De ce qu'une série d'agents thérapeutiques ont guéri ce qu'on nomme une inflammation, il ne suit pas qu'ils les guérissent toutes ; encore moins qu'ils aient agi comme hyposthénisants ou antiphlogistiques. Sous ce rapport, Hahnemann a fait à l'égard de la pharmaco dynamie, restée jusqu'à lui l'humble servante de la pathologie, ce qu'Hippocrate avait fait de la médecine de son temps restée servante tout aussi humble de la philosophie. Il les a séparées l'une de l'autre, voulant que les médicaments fussent étudiés dans leur vertu, en dehors et indépendamment de tout système pathologique et de toute application thérapeutique. *L'expérience pure* comme moyen premier, mais non pas unique, de connaître les propriétés curatives des médicaments ; telle est la méthode qu'il a conseillée et dont il a tracé les conditions avec le soin le plus extrême. Ici encore, c'est à l'expérience qu'il en appelle pour ruiner les hypothèses pharmaco-dynamiques ; et cette partie de la médecine restée jusqu'à lui, sans domaine qui lui fût propre, acquiert par ses soins un principe et une méthode d'une sagesse telle que désormais pathologie et thérapeutique peuvent s'égarer dans le dédale des systèmes sans que la pharmaco-dynamie soit jamais entraînée dans leur ruine.

S'agit-il de la thérapeutique ? La loi *similia similibus curantur*, soupçonnée dans tous les temps, sans avoir jamais été élevée à la hauteur d'un principe, est le fait premier de la thérapeutique, et Hahnemann le justifie à la fois par

les données de la tradition et par un appel fait à l'observation et à l'expérience. Les faits de ***guérisons homœopathiques dues au hasard***, dont il a rappelé un certain nombre dans la seconde partie de son introduction, faits qu'il lui eût été facile de multiplier, déposent suffisamment en faveur de la loi posée. Mais la loi des semblables envisagée du point de vue de la logique se présente encore comme la conclusion nécessaire de prémisses antérieures.

En effet, la guérison de toute maladie ne peut résulter, quels que soient sa nature et le moyen curatif employé, que de l'alliance des deux termes : la maladie et le médicament. Si l'expérience et la raison prouvent que les maladies ne sont connues que par les symptômes qui les caractérisent, symptômes qui constituent leurs qualités positives; si les médicaments ne sont connus, à leur tour, que par les symptômes morbides qu'ils développent artificiellement sur l'homme sain, ce qui constitue leurs vertus également positives, il est évident que dans l'œuvre de la guérison, nous devons mettre en regard l'un de l'autre ce qui est positif dans ces deux termes, médicament et maladie; car aucune base certaine ne peut être produite par des qualités négatives. Si, pour juger d'une maladie, on prenait pour point de départ sa négation qui est la santé, jamais on n'arriverait à une notion pathologique quelconque. De même, si, connaissant par l'*expérimentation pure*, les propriétés réelles d'un agent thérapeutique, propriétés qui sont toutes des symptômes morbides, on voulait juger de sa puissance par la négation de ces symptômes, il ne resterait plus rien qui servît de règle pour l'application qu'on en voudrait faire. Ce serait nier à plaisir les données de l'expérience. Si, pour obéir

au principe *contraria contrariis curantur*, on prétendait appliquer à la guérison des maladies les médicaments en prenant le contre-pied des propriétés pathogénétiques antérieurement connues, on serait encore obligé, procédant en vertu du principe de contradiction, d'opposer les symptômes fondamentaux de la maladie aux symptômes du médicament; et l'expérience pathogénétique prouve que cette opposition fondamentale est impossible; tandis que la ressemblance des symptômes morbides et des symptômes pathogénétiques pris dans leur universalité et surtout dans les conditions de leur développement, est toujours possible. La loi *similia similibus curantur* est donc à la fois une donnée expérimentale et une nécessité logique de la méthode hahnemannienne.

II° *La raison*. Nous vivons en un temps où les prétentions au *rationalisme médical* se sont élevées plus haut que jamais. Cette locution vicieuse, empruntée à la mauvaise philosophie du commencement de ce siècle, n'a aucun sens, ou veut simplement dire que les méthodes, les procédés et les traitements adoptés par les médecins qui se qualifient de rationalistes, sont fondés sur le raisonnement. Pour être justifiée, une telle prétention suppose deux faits contre lesquels s'élèvent tous les témoignages. 1° Que, dans ses révélations, l'expérience ne devance jamais le développement de la raison; 2° ou que la raison humaine est assez souple et assez preste pour saisir et pénétrer les enseignements que révèlent les données expérimentales aussitôt qu'elles se produisent. S'il en est ainsi, le rationalisme médical a une base légitime; dans le cas contraire, il n'est qu'une dangereuse illusion. Mais quel système médical peut se vanter, dans le passé ou dans le présent, d'être vraiment rationnel? Quel mé-

decin oserait dire qu'il est en mesure de soumettre au raisonnement, je ne dis pas sa méthode, mais les procédés qu'il applique et les traitements qu'il emploie ? Aucun assurément. Considéré du point de vue pratique, le rationalisme médical n'est donc qu'un non-sens et une prétention orgueilleuse.

Ce serait bien pis encore, s'il existait un médecin assez confiant dans l'infaillibilité de sa propre raison, pour prétendre arriver à la vérité en médecine, sans jamais recourir à l'observation, à l'expérience ou au témoignage. Grâces à Dieu, jamais un tel homme ne s'est rencontré parmi les médecins d'aucun âge. Mais beaucoup ont pensé et pensent encore, que l'étendue de leur entendement et la délicatesse de leurs sens, aidés des moyens d'analyse connus de leur temps, sont la mesure de toute vérité en médecine. Tout principe qui répugne aux principes par eux adoptés, tout fait qu'ils n'ont pas observé ou qui résiste à leurs moyens d'investigation, ils le nient avec confiance et résolution ; ils le nient au nom de leur idole, le *rationalisme médical*. On leur montre qu'un grand nombre de leurs guérisons et des plus positives, des plus durables, et par conséquent des plus belles, sont autant d'applications de la loi des semblables, applications faites insciemment ; ils préfèrent en renvoyer l'honneur à la *loi des contraires*, par cela seul que leur raison n'a jamais compris ou cru comprendre que cette loi. Comme les procédés d'analyse chimique sont sans puissance aucune pour mettre à nu le médicament contenu dans les doses infinitésimales, ils nient leur action, parce qu'ils se croient en droit de nier, dans ces doses, la présence de l'agent thérapeutique. Chacun, se faisant ainsi la mesure de toute vérité, pose à l'ordre

naturel les limites étroites de son intelligence ou les fluctuations de son caprice.

Sans doute, la raison a son domaine en médecine comme dans toutes les sciences naturelles. Hahnemann l'a prouvé par l'usage qu'il en a fait dans l'exposition de ses principes et dans la pratique de son art.

C'était faire un acte de haute raison que de soumettre cette dernière à l'observation et à l'expérience, et de l'y soumettre sans retour et sans défaillance. Jamais aucun médecin n'est resté aussi invariablement fidèle à ses propres principes que le fut Hahnemann. Si, dans le *Traité de l'ancienne médecine*, Hippocrate a tracé une méthode irréprochable, si la critique dont il s'est servi reste vraie après tant de siècles écoulés, il n'en est pas de même du système de pathologie humorale, par lequel il termine son livre. Si dans l'*Organon* de Hahnemann, on retrouve une critique et une méthode, le système manque absolument. On ne peut, en effet, qualifier de système, ni l'explication qu'il donne de la *loi des semblables* (1), ni ce qu'il dit dans un court opuscule de la possibilité d'action des doses infinitésimales (2), ni la doctrine qu'il a exposée sur la *nature et le traitement des maladies chroniques* (3).

Ce n'est pas en présentant sous la forme de *conjecture* (4), ou d'essai d'une explication de la manière dont s'opère une guérison homœopathique qu'on peut qualifier l'auteur de l'homœopathie d'esprit systématique. Il déclare que cette loi étant l'expression d'un fait positif,

(1) V. *Organon*, § 28 et 29, *et passim*.

(2) *Etudes de Médecine Homœopathique*, Paris, 1855, t. I. *De l'efficacité des doses infinitésimales*.

(3) *Doctrine et traitement des maladies chroniques*, Paris, 1846, t. I.

(4) *Organon*, § 148.

peu lui importe la théorie scientifique de la manière dont il a lieu, et que celle qu'il propose ne lui paraît être la plus vraisemblable que parce qu'elle repose sur des données fournies par l'expérience. Hahnemann n'a pas essayé davantage de donner une explication rationnelle de l'action des doses infinitésimales dans le trop court opuscule où il essaye de faire pressentir les changements extraordinaires que subissent les agents médicamenteux soumis à la succussion et au frottement, et où il repousse les objections proposées contre l'action très-réelle des doses infinitésimales. La doctrine sur la nature et le traitement des maladies chroniques n'est à son tour qu'une exposition de faits.

On a contesté, et on contestera longtemps encore la prétention élevée par Hahnemann, de ramener à trois causes fondamentales la longue série des maladies chroniques. On peut dire et soutenir, nous dirons plus loin notre sentiment à ce sujet) qu'il a mal interprété la tradition; que les faits sur lesquels il appuie sa doctrine sont sujets à discussion, et qu'ils n'établissent pas suffisamment la thèse qu'il s'agit de prouver. Mais il se peut aussi que de nouveaux témoignages historiques et de nouveaux faits mettent en lumière ce point si essentiellement pratique de la pathologie hahnemannienne; et dans tous les cas, on n'y peut voir la moindre prétention systématique. Ainsi que nous le prouverons en son lieu, Hahnemann fut fidèle, sous le rapport pathologique, à sa méthode générale. Cette méthode consiste: 1° à constater les faits; 2° à remonter à leurs causes; 3° à formuler les lois de leur production. A mesure que nous avancerons, il nous sera facile d'invoquer de nombreux exemples à cet égard, et il en ressortira avec évidence que

Hahnemann est resté dans toute sa carrière comme praticien et comme savant, l'esclave heureux et soumis de la méthode qui a porté si haut et si loin toutes les sciences naturelles. C'est surtout en médecine qu'il convient de dire que tout doit partir de l'observation et de l'expérience pour revenir à la pratique ; que le médecin le plus raisonnable, dont la pratique est la plus heureuse, est celui qui s'écarte le moins de cette direction, que tout raisonnement en médecine doit s'appuyer sur des faits saisissables, perceptibles, et que dans cette science, il n'y a aucune place pour la spéculation.

III° *La tradition*. On a reproché avec amertume à l'auteur de l'homœopathie la virulence de sa critique et ce qu'on a nommé son mépris affecté pour la tradition. On aurait voulu trouver chez Hahnemann des formes plus courtoises dans sa polémique, et probablement aussi, qu'infidèle à sa méthode et à ses convictions, il retînt ou parût retenir quelque chose des systèmes contemporains ou des systèmes de ses devanciers. C'était demander l'impossible. Hahnemann n'oppose pas, je le répète, système à système ; il les repousse tous, et il combat l'esprit d'où ils découlent. Pour lui, la tradition tout entière est dans les faits observés par ses contemporains et ses devanciers. S'il avait écrit sur l'histoire de la médecine, force lui eût été de se jeter dans l'examen des doctrines qui se sont succédé. S'il avait produit une œuvre dogmatique, il se serait vu dans l'obligation de la comparer aux œuvres du même genre. Mais voulant faire connaître une méthode nouvelle dont il s'est dit à juste titre l'inventeur, la tradition n'avait de prix à ses yeux, qu'autant qu'elle lui fournissait des faits se rapprochant des principes qu'il voulait établir. Sous ce rapport, a-t-il été injuste envers

elle? Ceux qui soutiendraient cette opinion, se montreraient fort ignorants des secours que Hahnemann a empruntés aux *toxicologistes*, aux auteurs de *matière médicale*, depuis Dioscoride, et même aux praticiens. Sans doute, il est loin d'avoir épuisé cette mine d'une fécondité presque inépuisable, mais il a tracé la voie : que ses disciples fassent le reste.

Il a montré que dans la vaine succession des systèmes se rencontraient des faits qui ne devaient pas périr ; qu'il fallait dégager ces faits des explications dont on les avait surchargés, et des théories qui trop souvent altèrent leur valeur, les prendre dans leur simplicité réelle et les utiliser comme autant de matériaux. Ce qu'il a dit, il l'a fait; c'est à nous de le compléter.

Pour ceux qui reprochent à Hahnemann ce qu'ils nomment son mépris de la tradition, se fondant sur cette fausse doctrine, que l'expérience individuelle aidée de la raison individuelle sont incapables de trouver par elles-mêmes la vérité en médecine ; qu'elles doivent la demander à la raison générale qui seule aurait le privilége de l'infaillibilité, ils se trompent; les disciples de Hahnemann ne peuvent les suivre sur un terrain qui serait la ruine de l'homœopathie.

La raison et l'observation de tous ne sont pas plus infaillibles que la raison et l'observation d'un seul. Comment se pourrait-il que la certitude scientifique pût jaillir plutôt d'une multitude d'esprits faillibles par nature que de l'esprit d'un seul ? Cette opinion qui, dans un autre ordre de connaissances, a essayé de s'ériger en système, a montré sa faiblesse et ses dangers. En médecine et dans les sciences naturelles, elle est sans application. Qu'importaient à Lavoisier, à Newton, et aux deux de Jussieu,

les théories qui les avaient précédés en chimie, en physique et en botanique? chacun d'eux arrivant avec une méthode nouvelle et des principes qui leur étaient propres, tournèrent leurs regards bien plus vers l'avenir que vers le passé. Ainsi fit Hahnemann, dans tous ses écrits et dans tous ses enseignements. L'homœopathie, doctrine essentiellement expérimentale et logique, n'a rien à espérer de la tradition, considérée dans ses principes souvent erronés, dans ses méthodes toujours incomplètes et dans ses applications le plus souvent fautives. Un retour vers le passé l'éloignerait du but qu'elle doit poursuivre. Une fois engagée dans la voie traditionnelle, elle aboutirait nécessairement, soit à un dogmatisme nouveau ou réveillé des anciens, soit à un éclectisme impuissant comme tout éclectisme, soit à un monstrueux accouplement de l'une ou de plusieurs parties d'elle-même avec quelques lambeaux mal cousus des doctrines anciennes. C'est le privilége des hommes de génie d'offrir dans leurs œuvres une unité qui ne se brise pas impunément. Cette unité est évidente dans la doctrine de Hahnemann ; elle se résume en deux points : un éloignement profond pour toute spéculation métaphysique et toute prétention dogmatique ; un amour sans bornes de l'observation et de l'expérience. C'est dans cet esprit que l'*Organon* a été conçu et exécuté ; c'est la disposition d'esprit qu'il faut apporter à sa lecture et à l'étude qu'on en fera. Hahnemann s'est constitué l'historien fidèle de la nature ; il s'est refusé à lui prêter les ressources de son imagination, assez puissante et assez riche, s'il avait voulu lui donner carrière, pour enfanter un système qui aurait vécu ce que vivent les systèmes, lui aurait épargné bien des douleurs personnelles et aurait entraîné à sa suite une cohorte autre-

ment nombreuse que les rares et fidèles amis qu'il a laissés répandus sur les deux hémisphères.

II. DYNAMISME VITAL.

Ce principe de Hahnemann est la clef de toute sa méthode. C'est sur lui que repose l'édifice qu'il a élevé. Il domine, ainsi que nous l'allons voir, la physiologie, la pathologie, la pharmacodynamique et la thérapeutique homœopathiques. Dans tous les écrits sortis de sa plume, Hahnemann y revient sans cesse, soit qu'il le prenne comme principe de déduction, soit qu'il lui rapporte tous les autres faits. S'agit-il de définir la vie physiologiquement considérée, il dit : *L'organisme matériel supposé sans force vitale ne peut ni sentir, ni agir, ni rien faire pour sa propre conservation* (1). S'agit-il de préciser le point initial de toute maladie, il dit encore : *Il n'y a que la force vitale désaccordée qui produise les maladies* (2). Veut-il faire connaître le mode d'action des substances médicamenteuses, il se refuse à ne voir en elles que des matières mortes. Pour lui, *leur véritable essence est dynamique : c'est une force pure que le frottement, exercé à la manière homœopathique, peut exalter jusqu'à l'infini* (3). S'agit-il, enfin, d'indiquer comment les médicaments rétablissent l'harmonie de la vie, il ne se contente pas de formuler par le précepte *similia similibus curantur*, le rapport du médicament à la maladie, il pose comme un fait que *l'action est toute dynamique* (4).

(1) *Organon*, § 9, p. 110.
(2) *Ibid.*, § 12, p. 111.
(3) V. *Traité de matière médicale pure ; efficacité des doses homœopathiques*, t. I, p. 80.
(4) *Loc. cit.*, p. 76.

Il n'y a donc pas, dans la méthode hahnemannienne, de principe plus élevé et plus général que le dynamisme : c'est de lui que tout part, c'est à lui que tout revient.

Comment Hahnemann l'a-t-il entendu? Pour comprendre sa pensée, il faut peser les termes de l'énoncé. Enlevez à l'organisme matériel la force vitale, il ne peut plus ni sentir, ni agir, ni rien faire pour sa propre conservation (1). Hahnemann ne dit pas que l'homme privé de la force vitale ne pourrait ni penser ni vouloir, ce qui est le propre de l'intelligence, le caractère distinctif de l'âme ; il dit encore moins que l'organisme matériel cesserait d'obéir aux lois physiques et aux affinités chimiques, mais seulement qu'il serait dépourvu de sensibilité et d'action, et qu'il ne pourrait rien pour sa propre conservation. Il se sépare ainsi du matérialisme physiologique dans ce qu'il a de moins acceptable (2), du panthéisme physiologique vers lequel Griesselich semblait incliner (3) et de l'animisme médical représenté dans l'histoire de la médecine sous des formes diverses et en des temps différents (4). Il semble plutôt se rapprocher de Barthez et de l'école de Montpellier qui, eux aussi, voulaient, comme Hahnemann, établir une distinction profonde entre l'âme, la force vitale et cet agrégat d'éléments divers auquel on a donné le nom de corps. Hahnemann met un tel scrupule dans son énoncé que, pour éviter toute équivoque, il ne rapporte point la force vitale à l'homme, mais seulement à cette partie de l'homme, sujet de ses études, et qu'il

(1) V. *Organon*, § 9, p. 110.

(2) Bérard, *Cours de physiologie*, t. I, p. 105 *et passim*.

(3) *Manuel pour servir à l'étude critique de l'Homœopathie*, Paris, 1849, in-12.

(4) V. *Theoria med. vera*, de Stahl, t. I, *Physiologia*.

nomme l'*organisme matériel*. Il laisse ainsi, en dehors du cercle qu'il s'était tracé, tout ce qui est étranger au but qu'il se propose, et n'ambitionne rien de plus que de pénétrer la cause profonde, mais toujours expérimentale, des phénomènes physiologiques, pathologiques et thérapeutiques dont l'homme est le sujet. Que cette cause ne soit pas la raison dernière de l'existence humaine ; qu'on puisse la rattacher à une autre cause plus élevée encore, Hahnemann ne le conteste pas ; il ne l'affirme pas davantage ; mais il dit : « Nous ne pouvons connaître la vie « que d'une manière empirique, par ses manifestations « ou phénomènes, et il est absolument impossible de « s'en faire une idée *à priori* par des spéculations mé- « taphysiques. Jamais les mortels n'apercevront, jamais « ils ne découvriront, par des conjectures, ce que la vie « est en elle-même et dans son essence intime (1). » En effet, le médecin ne peut connaître de la vie physiologique que ses manifestations phénoménales. J'ajoute que, pour atteindre le but élevé que le médecin se propose, il ne doit pas chercher au delà.

Ce n'est pas que Hahnemann nie l'âme. Il confesse, au contraire, son existence de la façon la plus explicite (2). Mais il refuse absolument à l'homme de pouvoir pénétrer jusqu'à l'essence intime de la vie, et surtout qu'il puisse acquérir cette connaissance en s'abandonnant aux spéculations métaphysiques.

Constatons ici la rigueur de la méthode hahnemannienne, la fidélité absolue que Hahnemann lui a gardée et l'extrême fécondité de cette méthode.

(1) V. *Esprit de la doctrine homœopathique* dans *Etudes de Médecine homœopathique*, Paris, 1855, t. I, p. 257.
(2) V. *Organon*, § 9, p. 110.

Il eût été facile au fondateur de l'homœopathie d'inventer, comme tant d'autres l'ont fait avant lui et depuis lui, un système où tout eût été ramené à l'unité. Mais alors il aurait dépassé les faits, et, au lieu de nous donner une méthode que le temps saura respecter, il n'eût fait qu'ajouter une hypothèse nouvelle aux mille hypothèses dont la médecine surabonde.

S'il est un fait incontestable et incontesté, c'est que l'homme exprime, manifeste trois ordres de phénomènes d'espèce, ou si l'on veut, de nature tellement différente qu'il est impossible de les réduire les uns aux autres et de les ramener sans violence à l'unité. Chacun de nous se sait et se sent doué d'intelligence et de volonté ; et tous les phénomènes intellectuels et volontaires dont notre âme est le théâtre, ont pour caractère commun d'être des faits de conscience. L'observation intérieure donne ce premier fait ou cette première vérité à l'observateur le moins attentif.

Il n'est pas moins incontestable que les faits intellectuels et volontaires ne sont pas l'homme tout entier ; qu'en lui s'observent une multitude de phénomènes appartenant à l'ordre physique et chimique, et pouvant être ramenés aux lois de la pesanteur et de l'affinité.

Il est également certain, qu'en dehors de ces deux ordres de faits, s'en présente un troisième qui ne peut être expérimentalement confondu ni avec les uns ni avec les autres : ce sont les faits de l'ordre physiologique. Ils ont leurs caractères propres, et Hahnemann les a indiqués à sa manière. La sensibilité physiologique, que les uns ont appelée irritabilité avec Glisson et Haller, incitabilité avec Brown, irritation avec Broussais, qui eut le tort de donner une notion pathologique pour principe à son sys-

tème physiologique, est une propriété de l'être vivant qui ne peut être ramenée ni aux propriétés de la matière brute, ni aux facultés de l'ordre purement spirituel. Pour avoir essayé une entreprise aussi téméraire que celle du matérialisme en physiologie, il fallait s'être formé de longue main aux arguties de la sophistique; car entre l'affinité chimique, la gravitation physique et la sensibilité physiologique, existe un abîme qu'aucun effort de la raison, de l'observation ou de l'expérience ne saurait combler. D'un autre côté, s'il est en nous des phénomènes qui s'accomplissent sans que l'homme sain en ait conscience et sur lesquels l'intelligence et la volonté n'aient aucune prise, ce sont bien les phénomènes physiologiques. Sans doute, l'intelligence peut accorder ou refuser au corps les aliments nécessaires à son entretien et à sa conservation ; elle peut activer la circulation par la violence des mouvements, jusqu'à un certain point, favoriser ou contrarier les sécrétions et les excrétions, résister ou provoquer l'impulsion instinctive qui porte l'homme à l'acte de la procréation. Mais là s'arrête son empire. La nutrition, la circulation, les sécrétions, les excrétions et la procération, s'accomplissent en dehors de toute influence de l'intellect et de la volonté. C'est en raison de cette distinction bien sentie par Hahnemann, que, tout en reconnaissant l'*autocratie* de la force vitale, il la déclare d'un autre côté aveugle par elle-même, et le plus souvent incapable de rétablir l'harmonie de l'organisme matériel, une fois que cette harmonie a été détruite par la maladie. Faits de conscience, faits matériels, faits de l'ordre physiologique, voilà l'homme tout entier dans les conditions de l'existence terrestre. Ces faits sont donnés par l'expérience de façon qu'aucune négation ne

peut les atteindre, qu'aucune théorie, aucun système n'a pu les ramener à une unité factice. Cette donnée expérimentale est tellement écrite de la main de Dieu dans le monde, qu'elle ne se retrouve dans l'homme qu'après avoir été observée dans la nature sur une plus vaste échelle, dans les êtres appartenant à la nature inorganique d'une part, et dans les êtres des règnes végétal et animal, d'autre part. De là résulte que le matérialiste qui attribue la vie, avec Griesselich (1), à tout ce qui est créé, et ne voit dans les différences que présentent les êtres que divers degrés de vie, ramène la confusion là où la distinction était nécessaire. Il tombe dans les faux systèmes auxquels on a donné les noms de panthéisme et de synchrétisme; systèmes vains comme l'école d'Alexandrie, que le christianisme avait jugés et détruits, et qui reparaissent aujourd'hui sous une forme nouvelle et avec un vêtement nouveau, sans cesser d'être eux-mêmes et sans rien perdre de leurs erreurs. Lorsque Burdach, voulant examiner l'*origine et l'essence de la vie*, nous dit qu'elle a pour origine l'*univers* (2), et pour essence l'*amour* (3), on se demande si de pareilles solutions valent qu'on s'y arrête, et méritent l'honneur d'une réfutation. Faire sortir l'homme de l'univers sans même définir ce dernier, lui donner pour essence l'attrait qui pousse les deux sexes à un rapprochement, sans penser que cet attrait n'est que l'occasion de développement de la vie, c'est vraiment abuser des mots et des idées. Comment se pourrait-il que l'univers, créé pour l'homme et destiné à lui

(1) Griesselich, *Manuel pour servir à l'histoire critique de la médecine homœopathique*, Paris, 1849, in-12.

(2) *Physiologie* de Burdach, Paris, 1837, t. IV, p. 147.

(3) *Loc. cit.*, p. 147.

servir d'habitation, fût l'origine et par conséquent la cause de l'être qui doit régner sur lui ? Autant dire que la maison que nous habitons est l'origine de ceux qui l'habitent. Si le matérialisme physiologique en est réduit à d'aussi tristes explications, il se juge lui-même, et ne mérite aucune considération : c'est du roman et non pas de la science.

Que dire maintenant de l'opinion opposée, de celle qui a prétendu ramener les faits de l'ordre physiologique à l'âme intelligente et pensante? Après bien des tentatives infructueuses, inutiles à rappeler en ce moment, Ernest-Georges Stahl essaya de lever toute incertitude en renvoyant à l'âme tous les actes physiologiques et pathologiques. Il fit plus, et en cela il était conséquent, il dit : *Le principe général de la vie ou l'âme se construit lui-même son corps.* Ainsi, Stahl coupe le nœud qu'il ne peut délier, et croit avoir dissipé tous les mystères pour avoir placé la science en face de la solution la plus mystérieuse (1). Sans s'arrêter aux difficultés insurmontables que soulève un pareil système, sans rappeler la discussion qui s'éleva entre Stahl et Leibnitz, et qui eut pour résultat de conduire l'auteur de l'animisme médical à doter l'âme de l'étendue et de la matérialité, c'est-à-dire des caractères les plus inconciliables avec la nature de l'esprit, bornons-nous à faire remarquer les vices de méthode dont ce système est empreint.

A considérer les choses du point de vue scientifique, il n'est pas possible d'aller au delà des manifestations phénoménales et des lois qui les régissent. Le passage

(1) STAHL, *Theoria medica ; — Negot. Otios. ; — Propempticon inaugurale.* Ces différents écrits de Stahl veulent être étudiés pour comprendre son système et son caractère.

du phénomène à la nature essentielle des êtres ou des forces qui régissent les phénomènes est œuvre de métaphysicien et non pas de savant. Pour ce dernier, la rigueur de la méthode lui impose l'obligation de poser un ou plusieurs principes comme expression abrégée des données que lui a fournies l'expérience, et ce principe une fois établi, de procéder par voie de déduction. C'est cette marche, ce procédé, qui ont élevé à la hauteur qu'elles occupent les sciences physiques, chimiques et naturelles. L'attraction, l'affinité et la force vitale sont des expressions d'une grande précision en ce qu'elles s'appliquent à des causes dont les effets sont d'une étude facile. Elles ont une signification précise toujours pratique et qui conduit la science de découvertes en découvertes sans l'égarer jamais. L'attraction n'est qu'une tendance d'un corps pesant à tomber vers un centre; l'affinité, la puissance que possèdent deux corps à se combiner entre eux; la force vitale, une tendance de l'être vivant à maintenir dans un juste équilibre les forces diverses dont l'énergie se déploie dans l'organisme humain. Là où des actions aussi différentes que les actes intellectuels et volontaires et les actions physiques et chimiques se rencontrent dans le même individu, chacune avec ses tendances auraient pour résultat, ou de ramener l'être vivant aux conditions de la matière inorganique ou de le séparer de l'être spirituel, il y a nécessité qu'il existe une troisième force, qui, par ses réactions sur les autres, les maintienne dans cette harmonie et cet équilibre sans lequel la vie terrestre serait impossible. C'est le rôle de la force vitale (1). Hahnemann l'a compris ainsi, et par ce côté encore, il se rattache es-

(1) Lorsque dans les différents paragraphes de l'*Organon* déjà cités, Hahnemann arrive à se prononcer sur la nature de la force vitale,

sentiellement à l'esprit qui gouverne la science moderne. Comme Newton disait que les choses se passent comme si les corps s'attiraient entre eux en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances; comme les chimistes parlent de l'affinité de la même façon que Newton parlait de l'attraction; de même Hahnemann parle de la force vitale dans le même sens en tenant le même langage. Comme Newton, il ne définit pas la nature essentielle de la force qu'il nomme. A son exemple, il la pose comme un fait et se borne à indiquer comment elle se comporte dans l'état de santé et dans l'état de maladie; et comment elle revient de l'état de maladie à l'état de santé à l'aide des secours de la thérapeutique. Si le caractère de la science se résume dans la simplicité des principes unie à la rigueur de la méthode et à la puissance des résultats, nul médecin et nul physiologiste n'a été plus savant que Hahnemann. Unité de la force vitale, voilà pour la simplicité du principe; séparation de cette force de tout ce qui lui est étranger, étude de la vie dans ses phénomènes sans rien préjuger de sa nature; voilà pour la rigueur de la méthode; application du principe reconnu à l'étude de la pathologie et de la thérapeutique; voilà les résultats. Qui franchira ce cercle ne peut que s'égarer et fourvoyer l'homœopathie; car celui-là sortirait de la science pour tomber dans le

il dit : « Ce qui unit les parties vivantes du corps humain de manière « à en faire un si admirable organisme, ce qui les détermine à se « comporter d'une manière si directement contraire à leur primitive « nature physique ou chimique, ce qui les anime et les pousse à de si « importantes actions automatiques, cette force fondamentale, enfin, « ne peut point être représentée comme un être à part. » (Valeur des systèmes en médecine, dans *Études de médecine homœopathique*, t. I.)

système; et tout système est plus étroit qu'une méthode.

Par la fidélité que Hahnemann a su garder aux principes qu'il avait établis, il a indiqué à ses disciples la route qu'ils doivent suivre pour perfectionner son œuvre, et donner de plus en plus à la médecine les moyens les plus efficaces de guérir et soulager les infirmités humaines. Pour bien juger de l'esprit qui le dirige, il faut suivre Hahnemann dans la déduction de ses propres principes.

La force vitale une fois admise, comment se comporte-t-elle dans l'un des trois différents états où l'homme peut se trouver : l'état de santé, l'état de maladie et le passage de l'un à l'autre?

Sur le premier point, Hahnemann ne s'arrête pas; il trace brièvement quelques caractères, laissant aux physiologistes de profession le soin de construire l'édifice de leur science. Ce qu'il a entrepris et ce qu'il a exécuté, c'est une œuvre de médecin et non pas de physiologiste. La science qu'il a cultivée et à laquelle il a donné un inébranlable fondement, c'est la médecine considérée comme art et comme science.

Les caractères de la force vitale sont nécessairement de deux ordres : caractères négatifs, caractères positifs. Négativement, cette force n'est ni instinctive, ni intelligente; elle est *automatique;* elle est *aveugle.* Hahnemann le dit de la façon la plus explicite et revient sous plusieurs formes à cette idée, non-seulement dans l'*Organon*, mais dans tous ses écrits. Tout automatique et aveugle que soit cette force, elle est *autocratique;* c'est-à-dire qu'elle seule gouverne et régit tous les phénomènes physiologiques; c'est-à-dire encore, qu'elle puise

dans son énergie la puissance qu'elle déploie, sans emprunter cette dernière à l'action des forces physiques et chimiques au milieu desquelles nous vivons. Tels sont ses caractères négatifs. Positivement, la force vitale est dynamique; c'est-à-dire qu'elle est dans une continuelle activité; et que cette activité se manifeste sous deux formes, la *sensibilité* et l'*action*, qui, dans l'état de santé, ont pour résultat la conservation de l'individu et de l'espèce.

Hahnemann s'arrête à cet énoncé. Sans doute, il est fort incomplet : j'en ai dit les motifs. Nous, médecins, devons-nous nous en plaindre? Si nous réfléchissons aux conséquences désastreuses des doctrines médicales qui ont la prétention de se fonder, non pas sur une notion physiologique toujours indispensable, mais sur un système physiologique préconçu et préétabli; si nous voulons rappeler à nos souvenirs Broussais et sa doctrine, Stahl et sa théorie médicale (1), déduite, pour ainsi dire d'une physiologie métaphysico-théologique, Van Helmont, maître de Widek, qui avait enseigné Stahl, Van Helhmont avec ses *archées*, ses *blass* et ses *fermens*, et le système de chémiatrie théologique qui en est résulté (2), Hoffmann (3) avec ses monades dont il emprunta l'idée à Leibnitz; si nous réfléchissons aux conséquences de toutes ces spéculations, nous comprendrons mieux comment l'homme qui fonde une doctrine médicale, doit toucher en passant au problème physiologique, et ne s'y arrêter pas.

La question posée et résolue par Hahnemann fut celle de savoir si la médecine était une science ou un art; et

(1) Stahl, *Theoria medica vera*, pars. I, *Physiologia*.

(2) Van Helmont, *Ortus medicinæ*.

(3) Fr. Hoffmann, *Op.*, vol. I, p. 289.

sa réponse fut qu'elle était l'une et l'autre ; si elle avait un objet propre, indépendant des autres sciences naturelles ; et sa réponse fut encore qu'il en était ainsi ; si elle avait un champ d'observation n'appartenant qu'à elle ; et il prouva que ce champ existe, que les médecins peuvent le cultiver en lui-même et pour lui-même ; qu'ils doivent constituer la science et l'art de la médecine indépendants des autres sciences et des autres arts ; que, par conséquent, ces derniers peuvent s'égarer à travers les fausses méthodes et les systèmes incomplets sans que les destinées de la médecine en soient autrement affectées. Quel plus grand service pouvait être rendu à la science de la médecine, que de la soustraire aux influences étrangères à son objet, influences qui, dans tous les temps, ont dominé l'art de guérir sous le prétexte de l'éclairer et de lui servir de fondement ? Par ce côté, encore, Hahnemann se rattache aux grands observateurs qui, dédaigneux de tout système, ont reçu les noms de médecins empiriques, titre de gloire quoique toujours méprisé des systématiques, médecins qui prirent pour une force réelle les rêveries de leur imagination.

La force vitale, une fois définie dans ce qu'elle est et dans ce qu'elle n'est pas, Hahnemann avait à la suivre dans les modifications qu'elle subit lorsque se déclare l'état de la maladie. Ici, il devient plus explicite. Ainsi que je l'ai rappelé, toute maladie qui n'est pas du ressort de la chirurgie consiste dans un *désaccord de la force vitale* (1). Cette force immatérielle, active par elle-même, et partout présente dans le corps, est au premier

(1) V. *Organon*, § 12-14, p. 111, 112.

abord la seule qui ressente l'influence dynamique de l'agent hostile à la vie (1). Les phénomènes morbides, accessibles à nos sens, expriment en même temps tout le changement interne, c'est-à-dire la totalité du désaccord de la puissance intérieure (2). Ils mettent la maladie tout entière en évidence.

Ces énoncés contiennent les principes essentiels de la pathologie générale hahnemannienne. Ils se réduisent à trois points : 1° caractère dynamique ou vital de toute maladie qui n'est pas du ressort de la chirurgie; 2° action dynamique des causes morbides; 3° corrélation exacte entre les symptômes observables et la maladie; de telle sorte que ceux-ci ayant disparu, la maladie n'existe plus (3); et que tant qu'il existe un seul symptôme, si faible qu'il soit, on est fondé à dire que la maladie n'est pas guérie.

Quiconque reconnaîtra l'existence de la force vitale sera conduit à admettre le caractère dynamique de la maladie, et ne verra dans cette dernière, au moins à son origine, qu'un désaccord de cette force. En quoi consiste ce désaccord? Ici commence le mystère, parce que les données expérimentales ne conduisent pas plus loin. Ici il convient de s'arrêter. Mais n'y aurait-il pas, dans cette manière de procéder, une sorte d'artifice de méthode, artifice qui consisterait à conclure l'existence de la force vitale d'une notion préconçue de la maladie, ou à déduire le caractère dynamique de cette dernière de l'existence de la force vitale hypothétiquement admise? S'il en était ainsi, Hahnemann aurait commis la faute de résoudre la question par la question, de déduire une hypothèse d'une

(1) V. *Organon*, § 11.
(2) *Loc. cit.*, § 12.
(3) *Loc. cit.*, § 15.

première hypothèse ; il aurait été infidèle à ses principes, et, dès le début, aurait abandonné l'expérience dont il se déclare l'esclave soumis.

Heureusement, il n'en est pas ainsi. L'expérience prouve que dans le développement de toute maladie l'affection précède la *lésion*, ce qui revient à dire que les symptômes dynamiques sont antérieurs aux caractères anatomiques. Or, lorsque Hahnemann a dit que la maladie n'était qu'un désaccord de la force vitale, il n'a pas eu la prétention de donner une définition, mais seulement d'indiquer le caractère fondamental de toute maladie, tel que l'expérience le révèle.

En effet, s'il est un fait général en pathologie et qui paraisse ne supporter aucune exception, c'est qu'antérieurement à tout désordre morbide caractérisé, chaque malade, quelle que soit la maladie dont il doive être bientôt affecté, présente certains désordres mal définis auxquels on a donné le nom de *précurseurs*. Ces précurseurs, généralement négligés dans la médecine ordinaire, parce qu'ils n'indiquent rien pour le traitement, sont précieux pour le médecin homœopathe, en ce qu'il peut les combattre et souvent faire avorter un état morbide plus ou moins grave, les symptômes qui les expriment trouvant leurs correspondants dans la matière médicale (1). Il n'est point de maladie qui n'en offre quelques-

(1) Pour qui est familier avec l'étude de la *matière médicale pure*, il est facile de comprendre comment le médecin homœopathe n'est jamais condamné à l'inaction. Il n'a pas besoin, pour combattre une maladie, d'attendre que cette dernière soit arrivée à son état, comme le fait journellement l'allopathie. J'ai vu dernièrement un enfant arrivé au quarante-cinquième jour d'un état typhoïde, chez lequel les médecins qui le soignèrent, ne diagnostiquèrent la maladie que le quarantième jour, parce que les pétéchies n'apparurent que ce jour-

uns. Chacun sait quels sont les précurseurs des maladies aiguës et ceux des maladies chroniques; combien, en particulier, s'expriment clairement ceux des fièvres éruptives et des différentes espèces de fièvres typhoïdes; combien sont nombreux les caractères généraux et constitutionnels par lesquels se traduisent les maladies héréditaires, ces maladies dont on prévoit la venue et l'issue funeste quinze et vingt ans à l'avance. En déclarant toute maladie dynamique à son origine, Hahnemann n'a donc fait que résumer, sous une formule abrégée, les données fournies par l'expérience.

Pour mieux apprécier la valeur du principe émis, il faut le juger par comparaison. Celui qui refuserait d'admettre le caractère dynamique de la maladie, serait forcément conduit à l'une des hypothèses suivantes sur l'origine de tout état morbide : ou il serait *organicien*, ou il se déclarerait partisan de l'*essentialité morbide*, telle que la comprenaient les anciens.

On sait aujourd'hui ce que vaut l'organicisme ; ce serait perdre un temps précieux que d'en essayer une réfutation en forme. Rien de plus grossier et de moins scientifique que la pathologie sortie de ce système. Laissant de côté les discussions qu'il a soulevées et nous replaçant en face de l'observation et de l'expérience, les objections sérieuses qui peuvent lui être adressées se résument dans les faits suivants :

1° Si on juge des maladies par leurs symptômes, évidemment il n'en est aucune qui ne présente des caractères

là. Pendant quarante jours, on se borna à la diète et aux boissons délayantes, par l'unique raison que n'ayant pas de symptômes évidents de dothinentérie, on ne se croyait pas en droit de diagnostiquer une fièvre typhoïde et d'agir en conséquence.

généraux avant que les symptômes locaux se fassent jour. Toute lésion, à plus forte raison toute altération d'organe, est postérieure, dans l'ordre de développement, aux altérations générales de sensibilité.

2° Les symptômes généraux qui signalent la maladie à son début, persistent pendant sa durée : et lorsqu'ils viennent à cesser, la maladie est jugée, lors même qu'un ou plusieurs groupes de symptômes organiques persisteraient encore, quoique déjà fort affaiblis.

3° Ce qui caractérise essentiellement tout état morbide, ce sont précisément les altérations de sensibilité ou les symptômes généraux dont je parle ; et ce sont eux aussi qui donnent les signes caractéristiques pour le choix du médicament à lui opposer. C'est sur eux, enfin, qu'il faut s'appuyer pour tracer, en homœopathie, les indications thérapeutiques.

Les principes qui précèdent trouveront leur justification dans les commentaires suivants. Mais si on veut les admettre, au moins provisoirement, on est forcé de reconnaître que toute pathologie qui se fonde sur l'organicisme est erronée en ce qu'elle donne un résultat pour une cause, et prend dans toute maladie le point d'arrivée pour le point de départ. En effet, après l'influence extérieure, cause d'une maladie, et la prédisposition individuelle qui favorise ou contrarie son action, c'est l'altération de la force vitale qui imprime aux organes et aux appareils les lésions et les altérations qu'ils présentent. Les indications thérapeutiques se déduisant en allopathie des données pathologiques, et la pathologie issue de l'organicisme étant fausse, la thérapeutique qui en découle est nécessairement entachée des mêmes vices.

L'essentialité morbide est également repoussée par Hahnemann dans les termes où elle a été posée par les anciens. Il lui a substitué la spécificité. La différence entre l'essentialité et la spécificité consiste en ce que les *ontologistes*, contre lesquels Broussais a si longtemps déclamé sans les comprendre, voyaient ou semblaient voir dans les maladies des êtres distincts de l'organisme.

Hahnemann repousse ce système qui s'est représenté sous toutes les formes imaginables aux différentes époques de la science. Il le repousse comme étant entaché de ce qu'il nomme *spéculations métaphysiques*, ne reposant ni ne pouvant reposer sur l'expérience.

Il n'y a pas à insister, de nos jours, sur un principe pathologique depuis longtemps tombé en discrédit, et qui, d'ailleurs, ne paraîtrait reposer que sur un malentendu. Les partisans de l'essentialité étant obligés, comme les vitalistes, de s'appuyer sur l'observation et sur l'expérience, force leur serait de prendre les symptômes ou les caractères de la maladie en très-sérieuse considération; non pas tel ou tel groupe de symptômes pris en particulier, mais l'universalité de ceux-ci; exactement comme le fait Hahnemann. Que si, de l'universalité des symptômes, ils prétendaient conclure à ce qu'on a nommé l'*entité morbide*, ils seraient dans l'obligation de dire par quel procédé de méthode et d'observation ils croient pouvoir passer légitimement de l'attribut à l'être, ce qui deviendrait une question de philosophie avant d'être un problème médical. Dans ces termes, la question offrirait sans doute un très-haut intérêt; elle pourrait animer la controverse; son utilité réelle serait des plus contestables.

Au surplus, jusqu'à ce que cette preuve soit faite, la doctrine de l'essentialité des maladies, si fortement représentée dans le passé et aujourd'hui généralement abandonnée, ne peut nous intéresser. Hahnemann, en lui substituant le principe de la spécificité, a échappé aux erreurs dans lesquelles furent entraînés les partisans des deux systèmes opposés.

Aux yeux de Hahnemann la *spécificité* repose sur deux bases expérimentales : *spécificité de la cause ; individualité des caractères ou symptômes, qui sont l'expression de l'état morbide.* Lorsque dans le commentaire suivant, je déroulerai l'économie de la pathologie hahnemannienne, nous verrons comment il a entendu ces deux faits. Retenons seulement que si la doctrine hahnemannienne se justifie sous ces deux rapports, le rapport étiologique et celui des formes symptomatologiques, la spécificité est autre chose que l'organicisme, autre chose que la doctrine de l'essentialité ; que ce principe reste absolument expérimental, absolument médical, et qu'il est impossible d'adresser à l'homœopathie le reproche que Kurt Sprengel renvoyait si justement à toutes les doctrines du passé lorsqu'il disait : « De tout temps les théories médicales « ont emprunté leurs bases à la philosophie dominante (1). »

L'action dynamique des causes morbides est le second élément de pathologie générale reconnu par Hahnemann. Il ressort évidemment des principes antérieurement posés. L'expérience le justifie-t-il ? comment doit-il être entendu ? Les causes morbides dérivent, selon Hahnemann, de cinq sources différentes. Elles sont téléologiques, selon

(1) *Hist. de la médecine*, Paris, 1815, t. V, p. 382.

l'expression ancienne, ce que les modernes traduisent par l'action des modificateurs externes, ou elles proviennent de l'action d'un *miasme aigu*, ou de celle d'un *miasme chronique*, ou des troubles de l'âme, ce qui donne les *causes psychiques;* ou elles proviennent de l'usage abusif et longtemps prolongé de substances médicamenteuses.

Parmi ces sources diverses où s'alimentent les maladies qui, du plus ou du moins, désolent l'existence de chacun de nous, il ne peut y avoir de contestation que sur l'une d'elles. Je veux parler de l'existence des miasmes chroniques; c'est-à-dire de la psore, de la syphilis et de la sycose, très-positivement reconnues par Hahnemann comme étant les trois causes auxquelles se ramènent la longue série des maladies chroniques. De sérieuses et de longues objections ont été faites à la doctrine professée sur ce point par le fondateur de l'homœopathie. Je me propose de les examiner dans le commentaire suivant. Je me bornerai en ce moment à présenter deux courtes observations.

1° En supposant que Hahnemann se soit trompé en attribuant à la psore, à la syphilis et à la sycose les nombreux états morbides qu'il leur a rapportés, ceux qui se sont élevés contre ce point de pathologie n'ont réussi qu'à présenter des difficultés, élever des doutes, produire des négations sans avoir jamais démontré l'erreur dans laquelle ils supposaient que Hahnemann était tombé. Pour qu'une semblable démonstration fût acquise, il aurait fallu opposer au principe hahnemannien une autre doctrine plus rigoureuse dans son énoncé, mieux justifiée par l'observation et d'une application pratique plus féconde. Une semblable doctrine est encore à produire. Personne jusqu'ici

n'a essayé de prouver que la théorie de la psore répugne à la raison ou à l'expérience. Or, quelque nombreuses que puissent être les antipathies soulevées contre l'étiologie des maladies chroniques, telle que Hahnemann l'a enseignée, il n'a rien à redouter de ses adversaires, tant qu'ils n'auront pas élevé un édifice plus solide et plus régulier au lieu et place de l'édifice qu'ils veulent détruire.

2° La démonstration dont je parle, dût-elle être jamais acquise, Hahnemann devrait être considéré comme ayant fait une application erronée d'une méthode excellente en elle-même et d'une incontestable rigueur. En effet, rapporter les maladies chroniques à la psore, à la syphilis et à la sycose, c'est toujours rester fidèle à la méthode expérimentale, mal interprétée, si l'on veut; c'est aussi maintenir la rupture entre l'homœopathie et les hypothèses métaphysiques, physiologiques et physico-chimiques par lesquelles on a prétendu découvrir la cause des maladies chroniques. En ce sens, la solution hahnemannienne pourrait être repoussée, sans que la méthode de Hahnemann en fût aucunement ébranlée. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser des objections proposées contre la doctrine dont nous parlons.

Lorsque le fondateur de l'homœopathie parle de l'action dynamique des causes morbides, il entend indiquer la modification générale imprimée par ces causes à l'organisme : il n'entend pas leur attribuer une force vitale leur appartenant en propre, c'est-à-dire leur accorder une propriété autre que celles reconnues à la matière. Ceci demande explication.

Indépendamment des propriétés générales de la ma-

tière, tout agent susceptible de modifier la force vitale au point de développer une maladie n'agit point par ses qualités physiques ou chimiques, mais le plus souvent par une sorte d'infection par ses qualités pathogénitiques. Pour n'être pas de même ordre que la pesanteur, l'impénétrabilité, etc., ces propriétés ne sont pas moins de l'ordre matériel. Elles ne possèdent aucune énergie qui leur soit propre ; elles ne sont susceptibles ni de sensibilité, ni d'action, bien qu'elles aient puissance de produire des altérations de la sensibilité et de l'action telles que la maladie s'ensuive. En parlant de l'action dynamique des causes morbides, il faut donc entendre la modification imprimée à la force vitale par les agents extérieurs sans accorder à ceux-ci une force particulière qui serait de même ordre que le dynamisme humain.

Il faut d'autant mieux se garder de l'opinion que je combats qu'elle tend davantage à s'introduire dans la science, et surtout en physiologie. Parmi le petit nombre de physiologistes qui ont traité avec détail la question du dynamisme, tous inclinent par des voies différentes à douer la matière d'activité et à ne voir dans la vie qu'un plus haut développement des forces propres aux corps inorganiques. C'est la doctrine explicitement enseignée par M. Bérard en France et par Burdach en Allemagne. Mueller incline à l'adopter, et Griesselich, dans son *Manuel*, l'exprime avec une certaine crudité. Cette opinion, posée sans être scientifiquement établie ni justifiée, est une preuve, parmi tant d'autres preuves, de ce que disait Kurt Sprengel, que de tout temps les médecins se sont laissé diriger par la philosophie dominante. Guidé par l'esprit philosophique du dix-huitième siècle,

et par conséquent fort arriéré, sous ce rapport, M. Bérard confesse le matérialisme à la façon d'Helvétius et avec ce caractère absolu dont sont empreintes les productions de Cabanis et de Lamarck. Burdach et Mueller, imbus du scepticisme transcendental de Kant et de la sophistique hégélienne, y mettent plus de ménagement, atteignent à un résultat plus vague et par conséquent plus dangereux, en ce qu'il fait plus facilement illusion. Mais les uns et les autres arrivent à la même fin. Tous, en effet, établissent la confusion où la distinction est de nécessité absolue; tous méconnaissent l'abîme infranchissable qui sépare les propriétés de la matière des propriétés vitales, et celles-ci des facultés intellectuelles et morales. Tous, par conséquent, sortent de la voie expérimentale où la différence de ces caractères est si positive et si nettement dessinée, pour se jeter dans les hypothèses. De là vient, que les recherches des physiologistes sont d'une si faible utilité à la médecine pratique.

Hahnemann, et c'est pour lui un titre de gloire, a eu le mérite incontestable d'échapper aux excès que je signale. Il ne croyait pas que les causes morbides agissent sur l'homme autrement que par leurs qualités pathogénétiques, qualités qui, pour être matérielles de leur nature, se distinguent des autres propriétés de cet ordre. Et cette distinction est tellement radicale dans sa pensée qu'elle le conduisit à attribuer aux maladies le caractère de spécificité qu'il a reconnu et si sagement établi.

La doctrine étiologique de Hahnemann est comprise et exprimée dans les §§ 11 et 16 de l'*Organon*. Il faut en peser les termes. *L'influence nuisible*, dit-il, *sur l'organisme sain des agents hostiles qui viennent du dehors troubler l'harmonie du jeu de la vie, ne saurait*

l'affecter que d'une manière purement dynamique (1). C'est là son premier principe. *Quand l'homme tombe malade, cette force immatérielle, active par elle-même et partout présente dans le corps, est au premier abord la seule qui ressente l'influence dynamique de l'agent hostile à la vie* (2). C'est le second principe de l'étiologie hahnemannienne. Il ressemble beaucoup au premier et n'en diffère que sur un point qui consiste à dire, que non-seulement la cause agit dynamiquement, mais encore que son influence n'est primitivement ressentie que par la force vitale. *Elle seule*, dit-il encore, *après avoir été désaccordée par cette perception, peut procurer à l'organisme les sensations désagréables qu'il éprouve, et le pousser aux actions insolites que nous appelons maladies* (3). Dans cette phrase se trouve exprimée toute la genèse pathologique selon la doctrine hahnemannienne. La cause morbide *impressionne* la force vitale. Il y a dans ce mot et dans l'idée qu'il représente comme une réminiscence de la doctrine de Cullen. Cette perception désaccorde la vie. Quel en est le résultat? ce sont des sensations désagréables et des actions insolites. Ainsi, perception de la cause morbide par la force vitale, d'où modification de la sensibilité et consécutivement troubles fonctionnels, entraînant à leur suite les altérations organiques; tel est l'ordre hiérarchique du développement de la maladie.

Ce n'est pas tout encore. En suivant l'action dynamique de la cause morbide sur l'organisme, Hahnemann pose en principe qu'il existe une corrélation exacte et

(1) V. *Organon*, § 16, p. 112.
(2) V. *id.*, § 11, p. 110.
(3) V. *loc. cit.*

parfaite entre la cause et ses effets. « De tous les changements morbides invisibles qui surviennent dans l'intérieur du corps et dont on peut espérer la guérison, il « n'en est aucun que des signes et des symptômes ne « fassent reconnaître à l'observateur attentif (1). » Les signes et les symptômes sont donc l'expression rigoureuse de la maladie ; ils constituent, pour me servir des expressions du maître, *le total de la maladie, la maladie elle-même* (2). Ce n'est pas qu'il confonde la maladie avec les signes et les symptômes qui l'expriment. Mais comme il a précédemment reconnu l'impossibilité de pénétrer l'essentialité morbide et qu'il condamne toute recherche, portant sur ce point, évidemment *le total de la maladie, la maladie elle-même,* n'ont d'existence réelle et pratique que dans la collection des signes et des symptômes qui les caractérisent. Enlever ceux-ci, c'est faire cesser le désaccord morbide ; c'est rétablir la santé.

Un principe aussi simple dans son énoncé, d'une vérité incontestable et d'une si grande utilité pratique, a valu à Hahnemann les plus amères critiques. On a cru, d'une part, que par l'ensemble des signes et symptômes, il n'entendait parler que des altérations de la sensibilité et des troubles fonctionnels et qu'il ne tenait aucun compte des altérations organiques. On a cru aussi qu'il repoussait les moyens d'exploration si vantés en ces derniers temps, moyens d'une incontestable valeur, dont il ne s'est point servi parce qu'il les ignorait.

Il serait impossible, cependant, de trouver dans aucun

(1) *Organon*, § 14, p. 112.
(2) *Id.*, § 12, p. 111.

des écrits de Hahnemann, une seule ligne, un seul mot, qui justifiât cette pensée. Plus loin, nous montrerons en quoi les critiques qui lui ont été adressées portent à faux.

Le dynamisme physiologique et le dynamisme pathologique établis, il reste à dire comment Hahnemann entendait le dynamisme médicamenteux.

« Notre force vitale, dit Hahnemann, étant une puis-
« sance dynamique, l'influence nuisible sur l'organisme
« sain des agents hostiles qui viennent du dehors trou-
« bler l'harmonie du jeu de la vie, ne saurait donc l'af-
« fecter que d'une manière purement dynamique. Le
« médecin ne peut donc non plus remédier à ces désac-
« cords des maladies qu'en faisant agir sur elles des sub-
« stances douées de forces modificatrices également
« dynamiques ou virtuelles, dont elle perçoit l'impression
« à l'aide de la sensibilité nerveuse présente partout.
« Ainsi, les médicaments ne peuvent rétablir et ne réta-
« blissent réellement la santé et l'harmonie de la vie
« qu'en agissant dynamiquement sur elle (1)... »

L'action dynamique des médicaments est un des principes fondamentaux de l'homœopathie. C'est au point que Gross disait que, de toutes les découvertes de cette doctrine, ce qu'il appelait la loi du *potentiellement* était la propriété imprescriptible de Hahnemann (2). Ce dernier, en effet, déclarait de la manière la plus explicite, que le développement et l'exaltation de la vertu

(1) *Esprit de la méd. hom.* dans *Études de médecine homœopathique*, Paris, 1855, t. I, p. 257, où la même pensée est exprimée sous une autre forme.

(2) *Journal de méd. hom.*, publié par la Soc. hahnemannienne de Paris, t. I, p. 13; Gross, *Mes dernières expériences sur l'homœop.*

dynamique des médicaments, conséquence du frottement et des secousses employées dans leur préparation, *mérite d'être mis au nombre des plus grandes découvertes de notre époque* (1).

Que faut-il donc entendre par ces expressions, le *potentiellement du médicament*, *l'action dynamique des agents thérapeutiques?* Un seul et même fait : c'est qu'indépendamment des propriétés physiques et chimiques que possèdent les médicaments en commun avec tous les corps, il y a encore d'autres propriétés, *toxiques* lorsque ces médicaments sont employés sur l'homme sain, *curatives* lorsqu'on les administre à l'homme malade, propriétés qui se révèlent avec d'autant plus d'énergie et de puissance que par le frottement et les succussions elles ont été mises en plus libre expansion.

Hahnemann avait une telle idée de la puissance de ces propriétés qu'il dit ailleurs : « Les substances médicales « ne sont pas des matières mortes dans le sens vulgaire « qu'on attache à ce mot ; leur véritable essence est dyna« mique, au contraire. C'est une force pure que le frot« tement homœopathique peut exalter jusqu'à l'in« fini (2). »

Et ailleurs, encore, comparant les causes morbides à l'action des médicaments, il ajoute : « Tout vrai médica« ment agit en tout temps, dans toutes les circonstances, « sur tous les corps vivants et animés, et il excite dans ces « derniers les symptômes qui lui sont particuliers (même « susceptibles de frapper les sens lorsque la dose a été « assez forte), de sorte qu'évidemment tout organisme

(1) *Esprit de la méd. hom.* dans *Etudes de méd. homœop.*, t. I, p. 257.
(2) *Efficacité des doses* dans *Etudes de méd. homœop.*, t. I.

« humain vivant doit être, en tout temps et d'une ma-
« nière absolue, saisi et en quelque sorte infecté de la
« maladie médicamenteuse, ce qui, comme on sait, n'est
« nullement le cas des maladies naturelles (1). »

Ainsi, les agents thérapeutiques possèdent des propriétés pathologiques et curatives, leur appartenant en propre ; ces propriétés sont distinctes des autres qualités de la matière ; elles dépendent d'une force que le frottement développe à l'infini ; elles jouissent d'une action absolue sur l'organisme sain ou malade, et cette action se développe à la manière de l'action des causes morbides ; car elle produit une sorte d'infection de l'organisme par la maladie médicamenteuse.

Il n'y a pas à insister sur le premier fait : tout le monde reconnait, en effet, dans les médicaments, les propriétés qui les font médicaments ; et personne ne confond leurs vertus avec les propriétés générales de la matière. Mais on n'est pas aussi généralement d'accord sur la cause d'où procède leurs vertus curatives. Il semble, au premier abord, qu'il y ait quelque hardiesse à les rapporter à une *force pure*, à voir en eux une *essence dynamique*. Cependant, si on veut peser la valeur des expressions employées par Hahnemann dans l'une des citations qui précèdent, il deviendra plus facile de pénétrer sa pensée. Les expressions *force pure*, *forces dynamiques ou virtuelles*, *essence dynamique*, expriment sous des formes différentes un seul fait, à savoir : que l'action des substances médicinales sont d'espèce particulière, et que, le plus souvent, latentes dans les corps qui n'ont pas subi

(1) *Organon*, § 30, p. 122, et *Esprit de la doct. hom.* dans *Études de méd. hom.*, t. I, p. 274.

le mode de préparation homœopathique, elles n'acquièrent toute leur virtualité qu'après cette préparation. Telle était, au fond, la pensée de Hahnemann.

En effet, si la force peut être définie en mathématique *une cause quelconque de mouvement* (1), il faut bientôt sortir de ces termes abstraits, et rechercher comment la force se comporte dans les différents modes d'existence des corps. Cette cause quelconque de mouvement à laquelle les mathématiciens donnent le nom de force, s'exerce en physique à distance et a pour résultat, soit les *mouvements de translation* des corps, soit les *attractions moléculaires* auxquelles on a donné les noms de *forces atomistiques* ou *constitutives des corps* (2). La force qui préside à tous les phénomènes chimiques a pour caractère de se développer, non plus à distance, mais au contact immédiat ; et pour résultat, des phénomènes de composition et de décomposition (3). Il en est autrement de la force vitale. On ne peut dire d'elle qu'elle s'exerce soit à distance, soit au contact immédiat : ce serait en donner une idée incomplète. Elle pénètre et anime tout l'organisme, et développe en lui des phénomènes de *sensibilité*, de *mobilité* et d'*organisation*, ce que Hahnemann avait si bien exprimé en disant que, privé de la force vitale, le corps humain ne peut ni sentir, ni agir, ni se conserver. Ainsi, cette cause quelconque de mouvement appelée la *force*, qui se développe à distance par voie d'attraction soit moléculaire, soit de totalité en physique, au contact immédiat en chimie et par voie d'affinité, d'où résultent les compositions et les dé-

(1) Poinsot, *Éléments de statique*, p. 2.
(2) Pouillet, *Éléments de physique*, t. II, p. 8 et 9.
(3) *Lettres sur la chimie*, par Justus Liebig.

compositions que cette science étudie, se développe par voie de *pénétration*, *d'animation* chez les êtres vivants, et produit en eux les phénomènes que je viens de rappeler.

Comment agissent les médicaments? sous quelque forme qu'on les administre, depuis l'olfaction jusqu'aux doses les plus massives, les forces thérapeutiques qu'ils recèlent se développent par voie d'impression, c'est-à-dire au contact immédiat, et ont pour résultat des modifications variables selon la substance employée, dans la *sensibilité*, la *motilité*, et *l'organisation* du sujet auquel on les administre. Ce n'est donc point par les forces physiques ou chimiques que les médicaments sont médicaments; car ces dernières ne peuvent modifier la sensibilité, la motilité et l'organisation des êtres vivants dans une direction telle que l'homme sain tombe malade, ou que l'homme malade devienne bien portant; mais en vertu d'une force ou propriété spéciale tellement différente des autres forces ou propriétés, que leur action pathogénétique et curative sera d'autant plus puissante que, par le mode de préparation, on aura détruit plus complétement les forces physiques et chimiques de la substance employée. En effet, si dans les médicaments employés, ces forces prédominent, elles feront aussitôt ressentir leurs effets et il se fera des compositions et des décompositions chimiques, qui ne permettront pas à l'agent thérapeutique de déployer son action avec l'énergie et dans la direction voulue pour le rétablissement de la santé. Ces faits sont déjà un argument en faveur de l'emploi des *doses infinitésimales*.

Ce que Hahnemann a prétendu dire lorsqu'il a employé les expressions que nous avons rapportées, comme

celles de *force pure*, *force dynamique*, *force virtuelle*, a été d'indiquer que la cause des effets thérapeutiques ne peut ni ne doit être confondue avec la cause ou les causes des phénomènes physiques ou chimiques que ces mêmes substances pourraient produire. Cette pensée était si profondément enracinée dans son esprit, que par le mode de préparation qu'il a conseillé, il ne se proposait autre chose que d'anéantir, autant que possible, les propriétés simplement matérielles des substances médicinales; et cela dans le double but d'éviter les effets perturbateurs; et de mettre en plus libre irradiation les propriétés thérapeutiques, les seules qui soient *directement* curatives.

C'était le but qu'il se proposait d'atteindre, et qu'il atteignit effectivement en conseillant de soumettre à la trituration prolongée tous les médicaments homœopathiques. Le frottement d'une substance active mêlée à une substance inerte a pour effet direct d'affaiblir et même de détruire dans cette substance, si l'opération est poussée assez loin, les propriétés physiques et chimiques de cette substance. L'expérience prouve qu'à mesure que ces propriétés s'affaiblissent, la force thérapeutique s'accroît et se développe. Il y a même ceci de remarquable, que cette force pure, dynamique ou virtuelle, comme l'appelle Hahnemann, se comporte en raison inverse des autres propriétés matérielles. A mesure que les unes décroissent, l'autre grandit; et ses effets curatifs sont d'autant plus puissants que ses effets physiques et chimiques se rapprochent plus de zéro. Il y a donc dans les agents thérapeutiques quelque chose de spécial, de particulier, qui fait qu'ils se comportent à l'égard de l'organisme sain ou malade d'une façon qui

soustrait cette action aux lois communes qui régissent les corps. C'est en ce sens, mais en ce sens seulement, que Hahnemann se refusait à voir dans les médicaments des *substances mortes dans le sens vulgaire de l'expression*, et qu'il les déclarait doués d'une force pure, dynamique ou virtuelle.

Les médicaments jouissent encore dans la pensée de Hahnemann d'un autre privilége. Contrairement aux causes morbides qui ne produisent leurs effets qu'autant que l'individu sur lequel elles frappent est disposé à les ressentir, les médicaments, convenablement administrés, développent leur action sur tous, indépendamment des conditions d'âge, de sexe, de tempérament; en un mot, ils agissent dans tous les temps, dans toutes les circonstances et sur tous les hommes (1).

Cette action absolue, reconnue dans les médicaments de la manière la plus explicite, a excité de nombreuses contradictions, parce qu'elle n'a pas été comprise. Je ne veux pas m'étendre, en ce moment, sur ce principe, qui sera plus utilement développé dans le *Commentaire sur les doses infinitésimales*; je me bornerai à dire que, par l'action absolue dont il s'agit, Hahnemann a entendu deux choses : 1° que chaque médicament manifestait toujours et chez tous l'action dynamique qui lui était propre; 2° que cette action dynamique se développait chez tous les hommes sains, dans quelque condition qu'ils pussent se trouver, et chez les malades, pourvu que le médicament fût approprié à leur état. Mais il n'a pas dit et n'a pas voulu dire que cette action, considérée dans son intensité, serait la même chez

(1) V. *Organon*, §§ 31 et 32.

tous, et que, chez tous aussi, elle se développerait en employant les mêmes doses, ni les mêmes atténuations. Ainsi, l'effet absolu, c'est l'action spécifique de chaque substance ; et cette action se déploie avec plus d'intensité, de rapidité et à des doses plus ou moins fortes, ou plus ou moins répétées, selon les individus et la condition de santé ou de maladie dans lesquelles ils peuvent se trouver.

L'action dynamique des substances médicinales ainsi établie, reste à dire comment se produit la guérison. S'il s'agit de déterminer le mode par lequel elle s'opère, Hahnemann l'a fixé en proclamant la loi de *similitude.* Mais la loi des semblables n'exprimant que le rapport entre les caractères de la maladie et les propriétés thérapeutiques du médicament, il ne suffisait pas de l'indication du mode de la guérison, il fallait encore préciser l'action produite. On retrouve ici l'éternel dualisme de l'organe ou des organes et de la force vitale. Selon que l'on s'arrête à l'un ou à l'autre de ces termes, on change aussitôt de doctrine et de pratique. Pour Hahnemann et d'après ce qui précède, le choix ne pouvait être douteux, et quiconque voudra suivre les errements de l'homœopathie, devra s'arrêter à ce précepte du maître : *Une affection dynamique dans l'organisme vivant, est éteinte d'une manière durable par une autre plus forte, lorsque celle-ci sans être de même espèce qu'elle, lui ressemble beaucoup quant à la manière dont elle se manifeste* (1).

Ce qu'il y a donc à rechercher et à produire dans l'œuvre de la guérison, ce sont *des modifications dynamiques dans l'état de l'organisme humain.* Ce second

(1) Voy. *Organon de la médecine homœopathique,* § 55.

précepte de Hahnemann est la conséquence rigoureuse de toute sa doctrine sur le dynamisme vital. Il conduit à des conséquences pratiques rigoureuses, et l'expérience le justifie.

Pour ceux qui font de l'organe un principe et de la vie un résultat, si jamais ils voulaient appliquer la thérapeutique homœopathique, ils iraient emprunter aux modifications organiques la caractéristique des médicaments subordonnant à ces dernières les modifications dynamiques. Ils mettraient ainsi au second plan des caractères qui appartiennent au premier; et au premier plan ceux qui appartiennent au second. Renversant ainsi les données du problème, l'insuccès répondrait à leurs efforts. C'est l'écueil devant lequel viendront se briser tous les organiciens qui voudront aborder l'étude et la pratique de l'homœopathie.

Pour ceux, au contraire, qui voient dans la vie une cause active comme toutes les causes, et dans les organes un résultat, ils établiront leur diagnostic sur la considération des modifications dynamiques que présentent les maladies, et fixeront d'après elles leurs indications thérapeutiques.

La différence des deux points de vue de l'organicisme et du dynamisme est donc tellement tranchée sous le rapport pratique, qu'il n'existe entre eux aucune conciliation possible. De toute nécessité, l'un des deux termes est subordonné à l'autre ; et comme conséquence, les modifications organiques seront, pour le vitaliste, subordonnées aux modifications dynamiques et engendrées par elles. Les indications seront donc forcément empruntées aux caractères dynamiques avant tout, et secondairement aux symptômes organiques; car il ne faut pas perdre de

vue que dans la méthode hahnemannienne aucun caractère n'est exclu. Tant pour le choix du médicament que pour le diagnostic des maladies, c'est l'universalité des symptômes que le médecin homœopathe doit utiliser. Sans en négliger aucun, il y a, cependant, à les hiérarchiser entre eux; et cette hiérarchie des symptômes s'établit d'après la loi de leur développement; c'est elle qui donne le degré de leur importance.

C'est là une des grandes difficultés de l'homœopathie, l'un des principaux obstacles à ce qu'elle pénètre dans les rangs de l'allopathie. Lorsqu'on aborde l'étude de l'homœopathie après avoir été façonné de longue main aux habitudes allopathiques, il est difficile de s'affranchir complétement des principes qui gouvernent l'ancienne médecine, de voir dans ce qu'on nomme la pleurésie et la pneumonie autre chose qu'une phlegmasie du poumou et de la plèvre; et dans les fièvres typhoïdes, autre chose qu'une éruption folliculaire de l'intestin. Il est plus difficile encore de ne pas considérer les altérations organiques qui ont servi à découvrir ces états comme le point de départ de tous les autres symptômes, de tous les troubles fonctionnels existants. Plus difficile devient-il encore d'aller chercher les indications à remplir ailleurs que dans les altérations organiques. Abordant de ce point de vue l'étude de la matière médicale homœopathique, on est forcément condamné à ne pas rencontrer cette similitude exacte entre le médicament et la maladie, condition première du succès. Car l'expérimentation pure donnant toujours dans les plus grands détails et avec une précision qui ne laisse rien à désirer, les modifications dynamiques produites par chaque substance, donne rarement avec la même précision les mo-

difications organiques qui en sont les conséquences. Alors, on essaye de s'aider des faits cliniques trop souvent confondus dans les répertoires avec les données de l'expérimentation pure ; et ces faits souvent mal définis, plus mal appréciés, ajoutent aux difficultés du choix du médicament, bien loin de le simplifier.

En résumé : l'homme est un être vivant. Comme tel, il ne se passe rien en lui, qui puisse être rapporté à l'état de santé ou de maladie qui n'ait la vie pour racine et pour point de départ. Le dynamisme humain devient donc la loi suprême de tous les actes physiologiques qui se passent en lui. Lorsque l'homme tombe malade, c'est la vie humaine qui est sortie de son rhythme normal. Lorsque l'homme revient à la santé, c'est encore la vie qui revient à ses conditions régulières. L'influence sous laquelle s'opère ce retour à la santé n'est, à son tour, ni une action physique, ni une opération chimique, mais une action dynamique produite par la force pathogénétique que recèlent les agents thérapeutiques, force distincte des autres forces, et qui constitue la vertu de chaque médicament. Voilà le dynamisme hahnemannien.

Au moment où je terminais ce qui précède, la question du dynamisme vital était portée devant l'Académie de médecine, et donnait lieu à l'une de ces discussions solennelles dans la forme, stériles dans leur résultat, dont cet illustre aréopage ne se montre pas avare (1). Un mémoire de M. Piorry, sur le traitement de la variole, fut l'occasion du débat. Comment de la variole et de son traitement est-on arrivé à parler de la nomenclature médicale, de l'unité morbide, des abstractions et, enfin, de

(1) *Bulletin de l'Acad. imp. de médecine*, Paris, 1855, t. XX, p. 549.

la force vitale? Rien de plus simple. Il est dans la nature de M. Piorry de toucher à tout lorsqu'il s'occupe de quelque chose. A propos de la variole et de son traitement, il a voulu aider à la fortune toujours douteuse de sa nomenclature, et faire naître une occasion, que sans doute il cherchait, de donner sa profession de foi physiologico-pathologique, en s'avouant le disciple de Stahl. A la tournure que prit la discussion, dès le début, il fut aisé de voir que M. Piorry entrait dans les préoccupations de l'Académie, et que le débat, en se prolongeant, se concentrerait bientôt sur la seule question d'un véritable intérêt, sur le dynamisme vital. En effet, les moyens proposés par M. Piorry, pour le traitement de la variole, ont le triple tort de ne pas lui appartenir, de n'être pas nouveaux et de n'être pas efficaces (1). La nomenclature qu'il a proposée témoigne, sans doute, d'un énorme travail et même d'une certaine perspicacité; mais elle repose sur une fausse doctrine, l'*onomo-pathologisme*, ou la considération des états *organo-pathiques*. Cependant, comme cette nomenclature est l'expression de ce que M. Piorry croit être une doctrine; qu'il se permit de toucher à l'organicisme en se déclarant animiste; qu'il le fit avec la bonne foi qui le caractérise et l'aban-

(1) Chose remarquable! M. Piorry proclame, avec le consentement de tous ses illustres collègues, que la variole confluente est décidément incurable. « On étudie, dit-il, la petite vérole, mais l'on combat à peine les accidents qu'elle cause; contre l'éruption vaccinale, on ne fait rien, on n'oppose aucun moyen à la variole; la varioloïde est abandonnée à elle-même; la petite vérole discrète semble, pour la plupart, ne pas mériter de traitement; *on ne peut malheureusement rien contre la variole confluente* » (p. 480). J'en demande pardon à l'Académie et à M. Piorry, *arsenic* suivi de *mercure* peuvent beaucoup. *Hep-sulph.* peut encore davantage : j'en ai des preuves tous les ans. La variole confluente est curable.

don dont il a une longue habitude ; comme au sein de l'Académie se trouvent des *organiciens* à nuances variées, mais qui tiennent à leur idole d'autant plus qu'elle vieillit davantage, et des élèves de l'école de Montpellier qui, pour avoir gardé longtemps le silence, n'ont pas déserté leur drapeau ; on pouvait être sûr que le gant jeté par M. Piorry serait relevé.

Nous avons donc assisté à un spectacle curieux sous plus d'un rapport, étrange sous beaucoup d'autres. Nous avons vu l'organicisme battu en ruine par ceux-là mêmes qui l'avaient défendu dans leurs écrits avec le plus de force et de persévérance ; l'animisme se poser sans essayer de justifier ses prétentions ; le vitalisme prendre à la discussion la part la plus large et la plus modérée. Stahl, Barthez et Broussais étaient en présence dans les personnes de MM. Piorry, Bousquet, Parchappe et Bouillaud. Il était inévitable, qu'en cette circonstance, le nom de Hahnemann fût prononcé. M. Bouillaud se chargea de ce soin ; et il le fit avec son habituelle ignorance de l'homœopathie, et les expressions injurieuses, accompagnement obligé de toute discussion entre médecins (1).

Plusieurs faits ressortent de ce débat ; ils sont d'une telle importance ; ils marquent si bien l'état des croyances en médecine en dehors de l'homœopathie, qu'il est bon de les examiner en peu de mots.

L'organico-vitalisme de M. Bouillaud, l'animisme de M. Piorry et le vitalisme de MM. Bousquet et Parchappe, sont des systèmes qui abondent en contradictions, intéressant à la fois la théorie et la pratique de la médecine. Quel que soit celui d'entre eux qu'on adopte, il est impossible d'édifier à leur aide un système régulier, propre

(1) *Bulletin de l'Académie*, t. XX, p. 700.

à guider le médecin au lit du malade, et à le conduire à de nouvelles découvertes.

Un second fait ressort encore du débat. Ce sont les nombreux emprunts faits par chacun des combattants à cette homœopathie, tant ignorée et tant méprisée; emprunts qui, s'ils sont faits sans connaissance de cause, témoignent du mouvement irrésistible qui entraîne l'école de Paris vers l'homœopathie.

« En physiologie, a dit M. Bousquet, nul n'est plus « spiritualiste que M. Piorry.

« En pathologie, nul n'est plus matérialiste.

« Spiritualiste au point qu'il fait tout venir de l'âme, « non-seulement la pensée, mais les organes eux-mêmes. « L'âme, dit-il, est le point de départ de l'organisation. « Ce sont ses paroles ! Et c'est l'influence de l'âme « qui détermine les phénomènes qu'on a coutume de « rapporter au principe vital. Stahl n'aurait pas mieux « dit.

« En pathologie, ce n'est plus cela, la transformation est complète ; M. Piorry n'admet, ne voit que des organes (1). »

On se demande, en effet, comment, si l'âme est tout, si elle *informe le corps*, ainsi qu'on l'a avancé et soutenu depuis longtemps sans le prouver jamais, il est possible de rapporter à l'organe le point initial de la maladie. Vit-on contradiction plus forte? L'organisation dériverait de l'âme; la vie et les organes eux-mêmes seraient sous sa dépendance, et la maladie qui ne serait qu'un état de ces mêmes organes échapperait à l'âme, par qui seule les organes vivent, se conservent et sont altérés !

(1) V. *loc. cit.*, t. XX, p. 549.

Aussi, MM. Bousquet et Bouillaud n'ont-ils pas eu de peine à triompher de M. Piorry, en lui demandant ce que devient l'âme après que, sous l'influence divine, elle a été le promoteur de l'organisation. Ils ont obtenu de lui, pour toute réponse, que lui adresser une pareille demande, c'est poser une question insoluble; mais que cependant il préfère admettre que cette âme continue à présider à l'harmonie des organes et des sensations que de supposer l'existence d'un principe vital... Ceci revient à dire, que M. Piorry est animiste par désespoir. Ne pouvant être satisfait des solutions purement matérialistes des écoles modernes, ni de la solution de Barthez, et ne sachant où aller, il se jette dans les bras de l'animisme, faute de mieux.

Jusqu'ici, la question fait peu de progrès; et les deux discours prononcés par M. Bouillaud la laissent retomber lourdement sur elle-même. Le savant académicien paraît préoccupé beaucoup moins de M. Piorry et de son animisme que de repousser les épithètes de *matérialistes*, de *cadavéristes*, infligées à l'école de Paris par les rédacteurs de la *Revue médicale*, journal qui essaye, sous la direction de M. Cayol, de constituer ce que M. Bouillaud appelle l'école *néo-vitaliste*. Hélas! cette école n'a de nouveau que le nom, si même ce nom a quelque chose de neuf. Par une inqualifiable imprudence, les écrivains de la *Revue* essayent de placer leur néo-vitalisme sous le patronage de saint Thomas d'Aquin, qu'ils ont lu, je le crois, mais dont ils n'ont pas compris le sens et la haute portée : c'est au moins à craindre. Par un zèle imprudent, ils compromettent la cause qu'ils entendent servir; cause qui se soutient assez par elle-même et n'a pas becoin du fragile appui des opinions flottantes des sa-

vants. Cette cause est celle de la religion. Cette dernière nous appelle tous ; elle exige que nous examinions la science à son ombre; mais avec le cortége de preuves et de faits qui ne permettront plus de nouvel abandon.

De même qu'elle a répudié ceux qui ont nié sa vérité et sa puissance, elle renierait ceux qui, par une exagération également coupable, tenteraient d'imposer une solution aventureuse, parce qu'elle ne serait pas suffisamment justifiée (1).

Quoi qu'il en soit, M. Bouillaud est venu prononcer le panégyrique de l'école de Paris, et il faut le dire, il a tenté une œuvre impossible. Selon lui, entre Barthez et Bichat, il n'y a aucune différence. Comment assimiler l'un à l'autre, cependant, Barthez, qui fait de la force vitale une *cause*, et Bichat, qui définit la vie un *résultat?* Tout l'esprit de M. Bouillaud n'a pu suffire à si redoutable entreprise. Aussi, malgré cette assimilation forcée, a-t-il abouti à une profession de foi qui n'est que la reproduction de la doctrine de Barthez, faite en d'autres termes et de façon moins précise et moins claire.

M. Bouillaud admet que l'homme est un être dont l'unité se décompose en éléments ; que ces éléments sont un corps organisé ou composé d'organes, c'est-à-dire d'instruments variés, destinés chacun à remplir une fonc-

(1) Nous lisons dans le tome II des *Prælectiones philosophicæ*, ouvrage adopté pour l'enseignement de la philosophie dans le séminaire de Clermont-Ferrand, de sages enseignements sur cette question. L'auteur y discute l'opinion de saint Thomas d'Aquin qu'il rapproche du sentiment d'Aristote sur les trois âmes *intellectuelle*, *sensitive* et *végétative*, qu'Aristote semblait admettre en nous. Il rappelle aussi cette parole de saint Paul aux Thessaloniciens : « *Deus* « *pacis sanctificet vos per omnia ut integer spiritus vester et anima et corpus sine querela, in adventu Domini nostri Jesu Christi* » (v. 23):

tion spéciale ; 2° de *forces*, de *puissances*, de *principes* qui meuvent, vivifient, animent cette merveilleuse et divine machine ; que ces forces, ces puissances, ces causes peuvent être ramenées à deux principales catégories, ainsi que l'ont fait, selon M. Bouillaud, Barthez, Bichat et M. Lordat ; que pour avoir une idée complète de toutes les forces qui agissent sur l'agrégat matériel appelé corps humain, il suffit d'ajouter la pesanteur et l'affinité, forces que Bichat et Barthez n'avaient point oubliées (1).

Tel est le symbole philosophico-physiologique de M. Bouillaud, rédigé en quatre articles. Il diffère quelque peu des idées de Bichat, beaucoup plus encore des doctrines de son maître, Broussais ; mais il s'identifie si bien avec les principes de Barthez et la dernière formule qu'en a donnée M. Lordat, qu'on se demande où est la différence. Il en est une cependant qu'il faut signaler.

M. Lordat définit l'*homme un double dynamisme*. Il dit que « c'est un être dont l'unité se décompose didactique-« ment et de bas en haut : 1° en un agrégat matériel, le « corps ; 2° en une âme de seconde majesté, mortelle et « néanmoins de l'ordre métaphysique, laquelle fait la vie « de ce corps et que Barthez appelait principe vital ; « 3° en une âme intelligente et immortelle qui dessert la « raison et la volonté (2). »

Dans la formule de M. Lordat, les choses sont au moins dénommées d'une façon claire et précise. Les mots forces, puissances, principes, facultés, sortent du vague des expressions mal définies ; elles s'appellent l'*âme*, le *principal vital*, le *corps*, toutes choses que cha-

(1) V. *loc. cit.*, p. 706.
(2) V. *loc. cit.*, p. 718.

cun comprend, et ne laissent aucune place pour la retraite.

Ce n'est pas que la formule de M. Lordat soit irréprochable. Définir l'homme un double dynamisme est une faute. Le dynamisme s'entend de la spontanéité de la force vitale, spontanéité qui n'implique ni raison, ni volonté, attributs essentiels de l'âme. Cette confusion de langage et de pensée se retrouve encore dans les autres termes de la formule de M. Lordat. S'il fait de l'âme raisonnable un dynamisme, bientôt il qualifie le principe vital d'âme de seconde majesté : il la fait périssable. Une âme qui périt, une âme qui ne pense ni ne veut, voilà de ces expressions qui accusent une grande incertitude de doctrine.

Mais l'organico-vitalisme de M. Bouillaud se réduisant à la reproduction incomprise des principes de Barthez, peut être considéré comme un commencement de retraite opérée par l'école de Paris, un premier pas vers de meilleures doctrines. Disons-le, cependant : ce retour n'est pas heureux, et il ne portera aucun fruit. Abandonner Broussais pour embrasser Barthez, c'est passer d'une solution à une autre solution ; c'est changer de principe sans changer de méthode. La science ne peut rien gagner à ces variations que M. Bouillaud reproche, avec tant d'amertume, à M. Piorry, dans la dernière réplique qu'il lui adresse (1). Si les principes de Stahl, de Barthez et de Broussais n'ont pu soutenir l'action du temps, c'est qu'ils étaient mal établis ; c'est que la méthode suivie par leurs auteurs était fausse, et dans la science, toute fausse méthode porte de mauvais fruits. Il est fort indifférent, pour la physiologie, qu'on passe

(1) V. *loc. cit.*, p. 817 et passim.

de l'animisme au vitalisme, ou de celui-ci au matérialisme, si, en même temps qu'on change de drapeau, on ne change pas de terrain. Hahnemann l'avait parfaitement compris. C'est pourquoi, il ne se laissa pas entraîner sur les pas des systématiques qui donnent des solutions sans s'inquiéter d'assurer la méthode qui les justifie. Le dynamisme hahnemannien diffère de l'animisme et de la doctrine de Montpellier, sous deux rapports essentiels : 1° en ce que ces deux doctrines nomment leurs principes, et que Hahnemann présente le dynamisme vital comme l'expression abrégée de faits positifs ; qu'avec Hahnemann, il est toujours facile de remonter du fait à sa cause ou de descendre de la cause au fait et de vérifier l'un par l'autre, tandis que l'animisme est dans l'impossibilité de combler l'abîme infranchissable qui sépare l'âme de l'organisme, et d'édifier sur ce principe une pathologie et une thérapeutique. D'un autre côté, si le vitalisme, plus avancé que l'animisme en ce qu'il est plus vrai, a pu constituer, avec ses données, la doctrine des *éléments morbides* (1), il a laissé la pharmaco-dynamique et la thérapeutique dans leur obscurité première. 2° Le mérite du dynamisme hahnemannien est précisément de projeter sa lumière sur tous les éléments du problème médical et de suffire à constituer (œuvre de temps et de labeur) une physiologie, une pathologie, une matière médicale et une thérapeutique, unies entre elles par le lien d'une méthode commune en conservant à chacun de ces éléments son domaine et sa sphère propres, sans que l'on puisse dire que l'un d'eux se conclut d'un autre, et n'en est qu'une conséquence logique. Animistes, vitalistes et

(1) Le vitalisme de Montpellier n'a rien su faire pour la matière médicale et la thérapeutique.

matérialistes tourbillonneront longtemps encore autour de la vérité hahnemannienne, mais ils finiront par où finissent toutes les luttes scientifiques, c'est-à-dire qu'ils s'absorberont dans la méthode hahnemannienne, prise dans son unité et dans toute sa complexité.

Le discours le plus remarquable prononcé dans cette discussion est évidemment celui de M. Parchappe. Il a nettement posé la question du vitalisme, se bornant à la discuter d'un seul point de vue, le point de vue pathologique. A ses yeux, entre l'organicisme et le vitalisme, il n'y a aucune conciliation possible. D'un mot, il a donc renversé les espérances de M. Bouillaud, et réduit à néant sa profession de foi et son *credo* formulé en quatre articles. « La conception de la maladie, a-t-il dit, repose « essentiellement sur l'idée d'une réaction de la vie, de « la force ou des forces qui la représentent, contre l'ac- « tion des causes morbifiques.

« Cette conception implique, comme expression de la « réaction vitale, un développement de phénomènes dé- « terminés pour leur nature, leur siége et leur durée, « avec tendance vers un but, la suppression de la cause « morbifique et de ses effets ; elle suppose la subordina- « tion de ces phénomènes ou symptômes de la maladie « qui comprennent les altérations fonctionnelles et les « altérations organiques, à l'action de la cause et à la ré- « action de la vie. »

« Dans une autre classe de doctrines pathologiques, la « conception de la maladie repose exclusivement sur « l'idée d'un changement produit dans les organes ou in- « struments de la vie, par l'action des causes morbifiques ; « elle implique, comme expression de ce changement, « un développement déterminé d'altérations fonction-

« nelles, qui sont les symptômes de la maladie ; elle sup-
« pose la subordination des altérations fonctionnelles à
« la nature et au siége des changements organiques (1). »

Dans les termes qui précèdent, M. Parchappe indique avec une grande précision les différences qui séparent, au point de vue de la pathologie, le vitalisme, tel que, depuis longtemps, il est enseigné à Montpellier, de l'organicisme comme il est conçu, enseigné et pratiqué dans l'école de Paris. Ces différences sont telles, qu'entre les deux écoles, aucune conciliation n'est possible; c'est M. Parchappe qui le dit, et à cet égard, l'homœopathie dirait comme M. Parchappe et comme Montpellier. Mais l'homœopathie se sépare aussitôt de l'école de Montpellier sur deux points que voici : Elle ne croit pas que la *conception de la maladie repose essentiellement sur l'idée d'une réaction de la vie, de la force ou des forces qui la représentent, contre l'action des causes morbifiques* (2). Si pour la première fois cette conception a été formulée dans le naturisme hippocratique, si toutes les doctrines vitalistes du passé l'ont admise, l'homœopathie la repousse, et repousse en même temps les deux conséquences immédiates qui découlent de cette conception, je veux parler *de la doctrine des crises et des jours critiques :* et de la *doctrine de la force médicatrice.*

Dans la trop longue réponse qu'il a faite aux critiques qui lui ont été adressées, M. Piorry a triomphé sans peine de M. Parchappe et du naturisme hippocratique ; de même que M. Parchappe avait réduit à néant le *credo* de M. Bouillaud et ses efforts conciliateurs. M. Piorry a un tort immense : il veut avoir tout trouvé, tout décou-

(1) V. *loc. cit.*, p. 753.
(2) *Ibid.*, p. 757.

vert, tout vu en médecine ; et cela avant tout le monde. A l'entendre, il a trouvé avant M. Bouillaud la formule des saignées coup sur coup. En défendant la doctrine de la force médicatrice, M. Parchappe n'aurait fait que répéter l'une des thèses soutenues par M. Piorry dans un concours pour l'agrégation, et ce qui est mieux encore, il reproduit comme chose tirée de son fonds les critiques de Hahnemann sur ce que ce grand maître appelait la *cure du nom*, critiques pleines de finesse qui s'adressaient aux nosologies du passé, et niaient l'unité morbide telle que l'avaient conçue les anciens et la conçurent les modernes sans nier la maladie, comme le fait M. Piorry, sans proclamer qu'il n'existe que des malades et que la maladie n'est qu'un mythe ; sans en venir à plus forte raison à cette burlesque conclusion, la doctrine des *états organo-pathiques*. Il ne faut pas désespérer que dans un moment ou dans un autre, M. Piorry arrive à prouver de la façon la plus satisfaisante pour lui, mais pour lui seul, qu'il a trouvé avant Hahnemann la méthode exposée dans l'*Organon*.

D'un autre côté, il y a dans le vitalisme de Montpellier tel que M. Parchappe l'expose, un caractère de fatalisme dont la pensée première semble plutôt empruntée au Coran de Mahomet, qu'à la pensée chrétienne qui domine la science de notre temps et de nos contrées. Toute maladie serait une simple réaction de la vie contre l'action des causes morbifiques. Cette réaction aurait ses lois et une marche nécessaire que le médecin doit respecter, ce qui réduit son rôle à celui d'interprète et d'auxiliaire de la nature.

«... Il y a, dit-il, dans le développement morbide qui « constitue la maladie, quelque chose de nécessaire,

« soit pour la manifestation des altérations fonctionnel-
« les et organiques dans un ordre déterminé de succes-
« sion et d'entraînement, soit pour le passage de l'état
« morbide à travers diverses phases, dont l'ensemble
« représente la marche et la durée de la maladie.

« Aussi tout en ne négligeant pas l'indication commune
« à toutes les doctrines, de chercher à supprimer ou à
« neutraliser autant que possible, la cause ou les causes
« morbifiques, les doctrines vitalistes repoussent comme
« téméraire et impuissante, la prétention de mettre ob-
« stacle au développement morbide une fois qu'il s'est
« évidemment établi, et elles empruntent les indications
« thérapeutiques principales à la convenance de secon-
« der les efforts médicateurs de la nature, en favorisant
« soit la marche régulière du développement morbide
« dans sa tendance générale vers la guérison, soit la
« direction des mouvements vitaux, qui produisent les
« phénomènes appelés critiques, et de n'intervenir très-
« activement que pour remédier aux accidents et aux
« complications (1). »

Il est impossible de formuler avec plus de clarté le fatalisme en thérapeutique que ne le fait ici M. Parchappe, et de maintenir avec plus de netteté les fausses données de la médecine expectante. Il y a dans cet exposé de la doctrine de Montpellier une contradiction qui choque les esprits les moins prévenus contre le vitalisme. En physiologie, il admet la vie comme une force douée de spontanéité ; et, en pathologie, il accorde que cette force étant fatalement soumise au déroulement d'un nombre déterminé de phénomènes, doit les par-

(1) V. *loc. cit.* t. XX, p. 758.

courir dans un ordre régulier, seul moyen d'arriver à la suppression de la cause morbifique et de ses effets. Cette marche de la maladie doit être respectée, dans tous les cas, sous la réserve des accidents et des complications qui pourraient survenir.

Les enseignements de l'homœopathie sont tout autres, il faut en convenir. Au fatalisme de Montpellier, elle oppose l'intelligente activité de ses moyens et de sa méthode. Sans attendre que la vie soit menacée par ce qu'on nomme assez vaguement des accidents et des complications, elle combat la maladie, dès son début, en raison de ces deux principes : que toute cause morbide peut être directement atteinte par les agents homœopathiques, et que toute maladie consistant dans une altération dynamique, les efforts du médecin doivent tendre incessamment à ramener à son type normal la vie sortie de son état régulier. L'homœopathie nie absolument qu'il y ait nécessité de laisser les maladies parcourir toutes leurs phases, toutes leurs périodes ; que ce soit le prix auquel on puisse obtenir l'extinction de la cause morbifique et de ses effets.

La discussion solennelle à laquelle l'Académie a consacré un si grand nombre de séances, n'eut qu'un résultat : mettre en évidence l'impossibilité où est l'organicisme de défendre le drapeau qu'il avait si fièrement élevé, et montrer qu'il ne peut vaincre et réduire au silence le vitalisme de Montpellier. D'un autre côté, Montpellier, si fort contre Paris, devient d'une extrême faiblesse, lorsque, abandonné à ses propres forces, il se produit dans la formule de M. Lordat, rappelée par M. Bouillaud, ou dans les déductions pathologiques et thérapeutiques exprimées par M. Parchappe. Entre ces deux écoles au-

cune conciliation possible, entre elles et l'homœopathie : toute conciliation essayée ne serait qu'une vaine complaisance.

Enfin, le résultat dernier de cette longue et grave discussion a été d'offrir le bilan exact de l'état de la médecine française, tant par les doctrines des orateurs qui ont pris part à ce débat solennel, que par celles des absents dont les noms et les principes ont été rappelés. Nous avons donc vu en présence l'animisme mal défini de M. Piorry, et M. Piorry n'est pas une voix isolée qui prêche dans le désert. Il a de rares disciples ; mais enfin il en a. Nous avons eu aussi l'organicisme mitigé de M. Bouillaud auquel se rattachent par divers écrits, et surtout par un silence prudent en cette circonstance, ceux qui ont antérieurement professé l'éclectisme ; le vitalisme de Montpellier, représenté par MM. Bousquet et Parchappe, vitalisme que personne n'a attaqué. Nous avons eu enfin le néo-vitalisme de M. Cayol et de la Revue médicale.

Quant à l'organicisme pur, personne n'a osé le protéger et entreprendre de le soutenir. Est-ce à dire qu'il n'ait plus de représentants ? Après la discussion de l'Académie, nous aurions voulu le croire, ou au moins l'espérer, mais l'illusion n'a pu être de longue durée. Voici que la Faculté de Strasbourg, dont personne n'avait parlé, et dont l'influence sur le mouvement de la science est si peu marqué, a cru devoir dire son mot. M. le professeur Forget se présente à l'arrière-garde, armé d'une lettre adressée à M. L. Peisse. Celui qui serait désireux de connaître les derniers arguments de l'organicisme trouverait de quoi se satisfaire dans la lettre de M. Forget. Il regretterait, sans doute, le style dans lequel elle a été

écrite ; mais il verrait, après tout, que Strasbourg ne s'éloigne guère de Paris ; et que M. Forget n'est pas éloigné d'adopter le symbole de M. Bouillaud.

Au-dessus de l'organicisme et du vitalisme planent, selon M. Forget, deux principes corrélatifs qui constituent les deux pôles éternels de la philosophie universelle : ce sont le spiritualisme et le matérialisme, ces irréconciliables ennemis, selon l'auteur, qui, semblables au géant de la Fable, peuvent être un moment abattus, mais reprennent des forces nouvelles en touchant la terre.

« Tant que persisteront ces deux systèmes domina-
« teurs, continue M. Forget (et je voudrais qu'il pût nous
« dire quel jour ils cesseront de persister, et comment
« l'un des deux disparaîtra), il y aura des vitalistes et des
« organiciens, des esprits positifs et des abstracteurs de
« quintessence, comme dit Rabelais. Cette doctrine du
« vitalisme, avec ses forces en l'air, sa mythologie natu-
« riste, ses entités et ses unités métaphysiques, nous re-
« porte aux luttes scolastiques du moyen âge, et me
« rappelle exactement, comme à vous, ces ardentes
« collisions des réalistes et des nominaux. Là gît, en
« effet, le nœud du problème : pour le vitaliste, la vie,
« les forces vitales, la nature médicatrice, les unités
« morbides, sont autant de *réalités*, d'entités positives,
« indépendantes et dominatrices des organes (1). »

M. Forget se fait ici des illusions en entassant les grands mots les uns sur les autres, à l'imitation de Rabelais son modèle. Où a-t-il vu que les vitalistes fissent de

(1) *La philosophie médicale devant l'Académie.* Lettre du professeur Forget à M. L. Peisse; Strasbourg, 1855.

la force vitale, une entité positive indépendante des organes? Autant dire que Newton fit de la pesanteur une entité indépendante des corps; et que les chimistes pensent comme lui de l'affinité. Il oublie que Barthez dénomme la force vitale une cause expérimentale.

« Pour l'organiciste, dit ensuite M. Forget, ces mêmes « puissances ne sont plus que nominales, de pures moda- « lités fonctionnelles, dépendantes et reliées aux organes « vivants, comme la densité et la pesanteur à la ma- « tière inerte. » Voilà bien le matérialisme médical dans toute sa naïveté originelle. L'auteur saura-t-il s'y tenir; saura-t-il déduire des principes qu'il pose les conséquences forcées qui en découlent? Non. Comme M. Bouillaud, il condamnera implicitement ses doctrines en assurant qu'elles ne peuvent engendrer des conséquences pratiques.

« Si, théoriquement, la conciliation est impossible « entre le vitalisme et l'organicisme, s'obstinant, l'un à « prendre pour la cause ce que l'autre envisage comme « l'effet, il n'en est plus de même dans la pratique. Ici, « il suffit que les deux doctrines consentent à tenir « compte de l'effet comme élément; il suffit que le vita- « lisme admette des lésions organiques, et l'organicisme « des lésions fonctionnelles, à titre d'éléments secon- « daires; peu importe. Car, alors, il arrivera que, cédant « aux nécessités de la pratique, le vitaliste consentira à « traiter les organes lésés, et l'organiciste les fonctions « altérées, dans les cas obligatoires (1). »

C'est ce que depuis dix ans, M. Forget a essayé de faire dans sa doctrine des *Éléments pratiques*, doctrine qui a

(1) *Loc. cit.*, p. 17.

eu peu de retentissement et n'en méritait guère : car les Éléments pratiques de M. Forget semblent empruntés à la doctrine des éléments morbides de Montpellier comme pensée première, et offrent bien quelques liens de consanguinité avec la doctrine des états *organo-pathiques* de M. Piorry. Si l'on étudie ces différents systèmes dans leur énoncé, dans leur tendance et leurs déductions, il n'y a sans doute aucune ressemblance entre chacun d'eux. Mais si on les examine dans l'intention qui dirigeait leurs auteurs, on y voit deux erreurs commises : c'est que l'organicisme, ne pouvant se soutenir et se suffire à lui-même, s'est retourné du côté du vitalisme, a essayé de l'absorber en lui, et de le défigurer pour se l'approprier plus facilement.

Organiciens de toute couleur, animistes de tous les temps, vitalistes de Montpellier, néo-vitalistes de nos jours, produisez vos doctrines; donnez-en, si vous le pouvez, un exposé clair ; montrez les méthodes qui vous dirigent ; descendez de vos principes à l'application pratique ; établissez le lien qui unit vos principes aux applications qui en découlent ; l'homœopathie ne redoute rien de vos concessions obligées. Appuyée sur sa méthode, forte de ses principes, décidée à repousser les transactions dont vous offrez le triste spectacle, elle se rit de vos efforts impuissants, et vous appelle tous de l'Académie où vous discutez si bien, à l'observation et à l'expérience. Le temps fera le reste.

§ III. — Pathologie.

J'ai dit précédemment: L'auteur de l'*Organon* ne s'est jamais proposé d'exposer un *système ;* il a donné une

méthode. La différence entre ces deux points de vue consiste en ce que tout système, à moins de se renoncer lui-même, est dans l'obligation de résoudre les problèmes qu'il se pose ou qui ressortissent de la science qu'il prétend éclairer. La méthode, au contraire, pose des problèmes et ne les résout pas; elle indique la route qui conduit à la vérité, et permet d'y atteindre avec certitude sans donner de conclusions. Le système affirme; la méthode donne les moyens de distinguer entre les affirmations vraies et celles qui sont fausses; entre l'hypothèse et la vérité démontrée ou justifiée ; entre les produits de l'imagination et ceux de la raison. La méthode est donc antérieure et supérieure au système. Avant de conclure, d'expérimenter ou d'observer, tout esprit juste et droit doit s'interroger sur la route à suivre pour que ses observations et ses expériences soient fructueuses et ses conclusions légitimes. Tout système qui ne s'appuie pas sur une méthode est un édifice sans base, un vaisseau qui n'a pas d'ancres sur lesquelles il repose, et qui lui permettent de braver la fureur des flots. Avant d'écrire les *Principes de philosophie*, Descartes a donné le *Discours sur la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*. Après avoir fait la critique de l'état des sciences à son époque, Bacon, je l'ai dit, a donné sa méthode qu'il intitule, *Novum Organum*; et pour mieux faire comprendre sa pensée, il ajoute : *Aphorismi de interpretatione naturæ et regno hominis*. Avant le *Traité de l'âme* et la *Métaphysique*, Aristote donne les *Catégories*, l'*Herménéia*, les *Analytiques*, etc., et dans ces derniers temps, l'un des penseurs les plus profonds de notre âge, Balmès, fait précéder sa *Philosophie fondamentale* de l'*Art d'arriver au vrai*.

Si la distinction que j'établis avait été bien comprise, on n'aurait pas déversé sur Hahnemann et sur l'homœopathie les critiques imméritées dont ils ont été l'objet, surtout à propos de la pathologie. S'appuyant sur la méthode suivie par Hahnemann dans l'étude de cette science, et la rattachant à sa doctrine générale, on aurait vu comment et pourquoi, il n'a pu développer sa pathologie au même degré que sa thérapeutique, et ce que ses disciples devaient faire pour compléter ce qu'il a laissé inachevé. On a trouvé plus simple de dire de l'homœopathie qu'elle était une doctrine sans pathologie, de l'accuser d'ignorance sous ce rapport, que de rechercher si des principes pathologiques émis par Hahnemann, il pouvait ou non ressortir une pathologie en parfait accord avec sa matière médicale et sa thérapeutique. On a méconnu le caractère de la réforme hahnemannienne, comme pour se donner la joie de faire deux parts de l'homœopathie : une thérapeutique à laquelle il pouvait être utile d'emprunter quelque chose; et des idées, des vues sur la pathologie qu'on rejetait *in globo*. Ces emprunts forcés faits à l'homœopathie, ont eu de tristes résultats. La méthode substitutive de MM. Pidoux et Trousseau en est la preuve. En Allemagne, comme en France, ceux qui ont tenté d'ajuster la pathologie courante à la thérapeutique homœopathique, n'ont réussi non plus qu'à donner de fausses indications.

Quoi qu'il en soit, voyons comment Hahnemann avait compris la pathologie; ce qu'il a fait pour elle; et ce qu'il laisse à faire à ses successeurs.

Envisagée d'un certain point de vue, la pathologie est une science ayant ou devant avoir une méthode et des procédés lui appartenant en propre; ayant aussi ses prin-

cipes et ses conclusions. Considérée sous le rapport logique, cette science se réduit à un problème unique, problème qui peut et doit être ramené aux termes suivants : *Comment le médecin doit-il s'y prendre pour savoir d'une maladie tout ce qu'il est possible et utile d'en connaître?* A cette question, Hahnemann a répondu : Que le médecin pouvait se croire en possession de la connaissance d'une maladie quelconque, lorsqu'il avait pu pénétrer la cause *occasionnelle* et *la cause fondamentale de celle-ci;* et qu'il avait recueilli l'ensemble des symptômes, image réfléchie au dehors de l'essence intérieure de la maladie, expression des déviations du précédent état de santé, senties par le malade, remarquées par les personnes dont il est entouré, observées par le médecin (1).

Etiologie et symptomatologie, tels seraient donc, aux yeux de Hahnemann, les deux facteurs du problème pathologique. Est-ce tout? Non évidemment. Bien qu'en définitive, dans l'étude des maladies, tout puisse être ramené à une cause et à des effets qui sont des symptômes, tous n'ont pas une égale valeur. Il en est de fondamentaux, il en est de secondaires, il en est qui sont indicateurs des agents thérapeutiques à employer; il en est qui pris en eux-mêmes n'indiquent rien et semblent n'avoir d'autre importance pratique que celle de zéros qui, placés à la suite de l'unité, ajoutent à sa valeur sans la déterminer.

La conséquence de ceci est que les symptômes morbides peuvent et doivent être étudiés, sous deux rapports très-distincts : En eux-mêmes, d'abord, et presque indépendamment de toute application pratique. De cette

(1) *Organon*, §§ 5, 6 et 7, p. 107 et 108.

façon, on arrive à établir le diagnostic d'un état morbide d'une manière absolue, comme ferait un naturaliste, plus préoccupé de ce qu'il voit que de remédier à ce qui est ; à suivre la marche de la maladie dans toutes ses phases et toutes ses périodes ; à prévoir son issue et décrire ses modes de terminaison, condition essentielle du pronostic. Les symptômes morbides doivent encore être étudiés dans leurs rapports avec les ressources de la thérapeutique. Il y a donc deux espèces de diagnostic et de pronostic : l'un absolu, l'autre comparatif; l'un physiologique, l'autre pratique; l'un qui est plus particulièrement du ressort du naturaliste, et l'autre qui intéresse surtout le médecin. Indépendamment de l'étiologie et de la symptomatologie, le problème médical n'est donc épuisé qu'à la condition d'avoir interprété les symptômes, les avoir groupés d'après l'ordre de leur importance à la fois physiologique et thérapeutique; qu'autant, en un mot, qu'on aura établi le diagnostic et le pronostic de la maladie qu'on étudie; ou dont on poursuit le traitement.

Ce n'est pas tout encore. Selon les idées qu'on s'est formées des maladies; qu'on en ait fait une *entité* ou une *fonction*, on a jugé utile de les classer. Les naturalistes et les chimistes ont leur nomenclature; la pathologie a voulu avoir la sienne. De là, les systèmes nosologiques très-divers qui depuis Linné se sont succédé en médecine, sans grand avantage pour cette science, avec peu d'utilité pour la pratique. Le problème pathologique n'est donc considéré comme entièrement épuisé, qu'autant que toute doctrine a produit son étiologie, sa symptomatologie, ses principes en matière de diagnostic et de pronostic ; qu'autant qu'elle a produit sa nomenclature ; et toute méthode qui, sans être arrivée encore à

l'état de doctrine formulée, veut être considérée comme une méthode complète, doit également satisfaire, de son point de vue, à ces exigences.

Voyons jusqu'à quel point Hahnemann a répondu aux différentes conditions du problème.

1° *Étiologie*. En écartant sans pitié, comme l'ont fait tous les bons esprits en médecine, la recherche de ce qu'il nomme *prima causa morbi*, Hahnemann a réduit l'étiologie à la recherche de la cause occasionnelle et de la cause fondamentale ou déterminante. Selon lui, les causes occasionnelles sont fournies par les mille et mille influences dont nous sommes entourés et au milieu desquelles nous vivons. Par cause fondamentale, il entend la condition *sine qua non* de l'existence d'une maladie donnée. Il veut que dans la recherche de la cause occasionnelle ou prédisposante, on ait égard à la constitution physique du malade, à la tournure de son esprit et de son caractère, à ses occupations, à son genre de vie, à ses habitudes, ses relations sociales, son âge, son sexe, en un mot à tout ce qui fait l'individualité du malade, et par conséquent de la maladie. Dans la recherche de la cause fondamentale, que Hahnemann désigne indifféremment par les expressions de cause ou de nature de la maladie, il exige que le médecin détermine avec précision l'espèce de l'agent capable d'engendrer la maladie qu'il s'agit d'étudier. S'agit-il des maladies aiguës? il dit que toujours elles dérivent de trois sources : ou des influences téléologiques, ou de la présence de ce qu'il nomme un miasme aigu, ou des affections de l'âme. S'agit-il des maladies chroniques? il les rapporte à trois sources très-distinctes qu'il appelle la psore, la syphilis, la sycose. Ainsi, dans la recherche des causes fonda-

mentales, et ceci est le premier point à observer, Hahnemann n'imagine rien, ne systématise rien. La cause d'une maladie lui est connue lorsqu'il a pu saisir l'agent extérieur à l'homme malade, dont l'action a troublé la santé et déterminé la série d'accidents soumis à l'observation du médecin. Jusqu'ici, il n'avance et ne soutient rien qui ne soit avancé par tous les médecins. Le débat s'ouvre au moment où il nomme les causes, c'est-à-dire aussitôt que, sortant de la méthode, il donne le résultat de ses observations.

Sur les maladies qui dérivent des influences téléologiques, de la présence d'un miasme aigu ou de l'action des causes morales, l'accord est assez complet pour que je n'aie pas à insister. La discussion s'est établie sur l'étiologie des maladies chroniques, et plus particulièrement sur celle de ces causes à laquelle Hahnemann rapporte les sept huitièmes des maladies de cet ordre ; c'est ce qu'on a appelé la théorie de la psore.

Ici trois choses sont à considérer :

1° L'idée que Hahnemann se faisait des maladies chroniques ;

2° Les faits sur lesquels il base son opinion à leur égard ;

3° Les témoignages historiques sur lesquels il prétend l'appuyer.

A ses yeux, une maladie n'est pas chronique parce qu'elle dure depuis longtemps, ou qu'ayant débuté par un état aigu qui est allé en s'affaiblissant toujours, le malade ne présente plus que quelques incommodités qui ne sont ni la santé ni la maladie, mais un état intermédiaire entre l'une et l'autre. On rencontre journellement dans la pratique des malades qui, ayant été atteints de fièvre typhoïde plus ou moins grave, restent en proie à des

constipations opiniâtres alternant avec des diarrhées irrégulières et une extrême débilité des fonctions digestives; d'autres qui, à la suite du choléra, sont restés dans un état de prostration extrême et avec des troubles très-variés des organes digestifs; d'autres qui, après avoir été soumis à l'influence d'une cause traumatique, ont guéri des blessures que cette cause avait produites, tout en conservant une partie des symptômes dynamiques, appelés symptômes de réaction; d'autres encore qui, à la suite d'un rhumatisme articulaire aigu, conservent des courbatures, des roideurs et des endolorissements dans les membres et les articulations, ou quelques faibles symptômes d'endocardite. Quel que soit le nombre, ou l'espèce des incommodités ressenties par le malade, quelle que soit leur ancienneté, et par conséquent leur persistance, Hahnemann considère de tels malades comme étant toujours atteints de *maladie aiguë*, et non pas de maladie chronique.

« C'est aussi fort improprement, dit-il, qu'on donne « l'épithète de chroniques aux maladies dont viennent « d'être atteints les hommes qui sont soumis sans re- « lâche à des influences nuisibles auxquelles ils pour- « raient se soustraire, qui font habituellement usage « d'opium et de boissons nuisibles à l'économie, qui se « livrent à des excès ruineux pour la santé, qui man- « quent à chaque instant des objets nécessaires à la vie, « qui vivent dans des contrées malsaines et surtout dans « des endroits marécageux, qui n'habitent que des « caves ou d'autres réduits fermés, qui manquent d'air « ou de mouvement, qui s'épuisent par des travaux im- « modérés de corps ou d'esprit, qui sont continuelle- « ment dévorés par l'ennui, etc.; ces maladies, ou plutôt « ces privations de santé que l'on s'attire soi-même, dis-

« paraissent par le seul fait d'un changement de régime, « à moins qu'il n'y ait quelque miasme chronique dans « le corps, et on ne peut pas leur donner le nom de ma- « ladies chroniques (1). »

Ainsi, toutes les incommodités qui dérivent d'une maladie aiguë antérieure, mais affaiblie dans ses symptômes, quel que soit le temps depuis lequel elles existent et les altérations organiques qu'elles ont engendrées; les états pathologiques reconnaissant pour cause l'action prolongée d'influences physiques ou morales longtemps prolongées, qui créent autour de nous comme un milieu pathologique artificiel, ne peuvent être ramenées à la grande classe des maladies chroniques; elles doivent donc être écartées du débat.

Que sont les maladies chroniques, et à quels caractères peut-on les distinguer des maladies avec lesquelles on s'obstine à les confondre? Écoutons Hahnemann :

« Les véritables maladies chroniques naturelles sont « celles qui doivent naissance à un miasme chronique, « qui font incessamment des progrès lorsqu'on ne leur « oppose pas des moyens curatifs spécifiques, et qui, « malgré toutes les précautions imaginables par rapport « au régime du corps et de l'esprit, accablent l'homme « de souffrances toujours croissantes, jusqu'au terme de « son existence (2). »

La seule de ces maladies connue jusqu'ici, est la sy-

(1) V. *Organon*, § 77, p. 165. La doctrine sur les maladies chroniques est comprise et exprimée dans les §§ 77 et 83, p. 171 de l'*Organon*. Ceux qui ont parlé de la guérison spontanée des maladies chroniques, qui ont dit, par exemple, que la folie guérissait souvent spontanément, ont souvent confondu les délires résultant d'un chagrin prolongé, avec l'aliénation mentale véritable.

(2) V. *Organon*, § 78.

philis. Elle a donc été le type qui a servi de mesure à Hahnemann pour distinguer les états pathologiques chroniques de ceux qui ne le sont pas.

Voici maintenant les caractères par lesquels il les distingue. Il n'imagine pas, il n'invente pas, il raconte.

« Le fait que les maladies chroniques non vénériennes, « traitées homœopathiquement, même de la meilleure « manière, reparaissent cependant après avoir été mises « plusieurs fois de côté, qu'elles renaissent toujours sous « une forme plus ou moins modifiée, et avec de nouveaux « symptômes, et qu'elles se reproduisent même chaque « année avec un accroissement notable dans l'intensité de « leurs symptômes. Cette observation si souvent renou- « velée, fut la première circonstance qui me donna à « penser que dans les cas de ce genre, et même dans « toutes les affections chroniques non vénériennes, on « n'a pas seulement affaire à l'état morbide qui se des- « sine actuellement, qu'il ne faut pas considérer et trai- « ter cet état comme une maladie à part, puisque, si tel « était son caractère, l'homœopathie devrait les guérir « en peu de temps et pour toujours, ce qui est contraire « à l'expérience (1). »

Réapparition de la maladie primitive avec aggravation ou modification de l'état primitif, tel est donc selon Hahnemann le premier caractère expérimental et distinctif de toute maladie chronique.

« Mais, ajoute-t-il, ce qui montrait clairement en ou- « tre que le mal primitif, à la recherche duquel j'étais, « devait être de nature miasmatique et chronique, c'est

(1) V. *Doctrine et traitement des maladies chroniques*, Paris, 1846, t. I, p. 8.

« que jamais il ne lui arrive d'être vaincu par l'énergie « d'une constitution robuste, de céder au régime le plus « salubre, au genre de vie le plus régulier, ou de s'étein- « dre de lui-même, mais que, jusqu'à la fin de la vie, il « s'aggrave sans cesse avec les années, en prenant la « forme d'autres symptômes plus fâcheux, comme il ar- « rive à toute maladie miasmatique chronique (1). »

Incurabilité des maladies chroniques, lorsqu'on les abandonne aux seules ressources de la force vitale placée dans les meilleures conditions qu'il se puisse imaginer; tel est, encore selon Hahnemann, le second caractère des maladies chroniques. Il en arrive ainsi de la syphilis, lorsque par l'incurie des malades elle est abandonnée à elle-même, ce qui arrive quelquefois; ou que, par un traitement mal dirigé ou mal observé, ce qui arrive journellement, les moyens employés n'amènent pas le résultat désiré. La similitude entre la syphilis et les autres maladies chroniques était donc le point de départ et la base sur laquelle Hahnemann s'appuyait pour édifier la doctrine des maladies chroniques. Ceci deviendra plus évident encore, par la considération des caractères empruntés à l'ordre de développement des symptômes morbides.

« La manifestation de ces trois exanthèmes miasma- « tiques chroniques (la psore, la syphilis, la sycose) « présente, comme celle des affections miasmatiques « aiguës, trois points principaux, qui réclament une « attention beaucoup plus sérieuse que celle qu'on y a « consacrée jusqu'à présent. J'entends par là, d'abord le « moment de l'infection; en second lieu, l'époque à la-

(1) *Ibid.*, p. 9.

« quelle l'organisme entier est pénétré par la maladie « contagieuse, jusqu'à ce que celle-ci soit tout à fait « formée dans l'intérieur ; et, en troisième lieu, la ma- « nifestation du mal extérieur, par laquelle la nature an- « nonce que la maladie miasmatique s'est intérieurement « développée et répandue dans l'organisme entier (1). »

L'*infection*, ajoute Hahnemann, a lieu dans un moment indivisible; c'est ce qu'on voit pour la rougeole, la variole, le vaccin, la syphilis ; et les choses se passent de la même manière pour la psore et la sycose. L'*incubation*, moment où la maladie interne se forme et se complète, moment dont la durée est variable selon les individus et l'espèce du miasme, précède l'apparition du symptôme extérieur qui annonce l'entière formation de la maladie. Cela fait, apparaît la fièvre d'éruption, qui se rencontre dans la syphilis et dans la psore, aussi bien que dans les fièvres éruptives proprement dites, bien qu'avec une moindre durée et des caractères différents. Une fois, dit Hahnemann, que, dans l'infection psorique, les deux périodes d'infection et d'incubation sont écoulées... « après un froid plus ou moins vif qui se déclare « le soir, et auquel succède, pendant la nuit, une cha- « leur générale, terminée par des sueurs, petite fièvre « que beaucoup de personnes attribuent à un refroidis- « sement, et à laquelle elles ne font aucune attention ; « on voit paraître sur la peau des pustules psoriques, « d'abord très-petites et miliaires, qui grossissent peu à « peu (2). » Il en est de même de la syphilis, ainsi que l'a observé Hunter, et tant d'autres, avant et après lui.

Tels sont donc les faits empruntés à l'expérience et

(1) V. *Doctrine et traité des maladies chroniques*, t. I, p. 49.
(2) *Ibid.*, p. 57.

sur lesquels Hahnemann s'est fondé pour établir la distinction entre les maladies aiguës et les maladies chroniques. Trois d'entre ces caractères sont empruntés à la marche de la maladie; deux sont pris à la considération de la cause. Pour la syphilis, on ne conteste pas. Quant à la sycose, peu étudiée par Hahnemann et plutôt indiquée qu'établie, la discussion l'a épargnée; toutes les forces et les ressources de la critique se sont déployées contre la psore. Les ennemis de l'homœopathie et ses amis douteux, n'ont rien épargné sous ce rapport. Les uns ont combattu, au nom de leur idole, l'organicisme; les autres ont eu la faiblesse de croire qu'ils sauvaient l'homœopathie en niant un point de doctrine qu'ils jugeaient être faux, et que les plus bienveillants gratifiaient d'exagération. Griesselich, dans son *Manuel*, a tracé un tableau assez fidèle, quoique trop abrégé et nullement concluant, des controverses qui se sont élevées au sujet de la psore. Ces controverses furent nombreuses, et s'attaquèrent aux questions secondaires de la doctrine de Hahnemann, sans arriver à ce que j'appellerai la racine de la question.

Ainsi que nous l'avons vu, les maladies chroniques séparées des autres états pathologiques, avec lesquels on les confond trop souvent, sont de nature virulente. Le virus, une fois introduit dans l'organisme, se comporte exactement de la même manière que le fait le virus syphilitique; c'est-à-dire, qu'il offre les trois périodes d'infection, d'incubation et d'éclosion. Hahnemann a défini et caractérisé ces trois états.

Il a fait plus : il a donné le tableau des symptômes primitifs et celui des symptômes secondaires de la psore interne. Ces tableaux sont incomplets; il serait à désirer

que les symptômes dont ils se composent fussent présentés dans un ordre plus physiologique et moins anatomique (1). Mais ces défauts une fois reconnus, ajoutons que cette description de la psore interne a le mérite d'être le résultat de l'observation personnelle de son auteur, et qu'elle doit être prise en sérieuse considération; car, je le dirai avec Griesselich : *Un praticien aussi consommé, un homme aussi positif que Hahnemann, n'était pas fait pour enfanter de vaines théories et lancer des hypothèses dans le vide* (2).

Croirait-on, d'ailleurs, qu'il fût si facile de triompher de la doctrine de Hahnemann, relative aux maladies chroniques, parce qu'on retrouverait des antécédents historiques à ce qu'il a nommé la théorie de la psore? Non vraiment. Junker, Autenrieth et bien d'autres avant eux, avaient observé les tristes résultats de la rétrocession de la gale. Tout le monde en convient, et le fondateur de l'homœopathie le premier.

La doctrine homœopathique, sur la nature et le traitement des maladies chroniques, devrait-elle être repoussée parce qu'on viendrait à prouver que son auteur lui a donné une extension exagérée? N'est-il pas dans la nature de ceux qui font des découvertes de rapporter à l'idée qui les domine des faits qui ne peuvent se concilier avec leurs principes? Après tout, cette preuve n'est pas faite. Les théories de Rau, de Wolff, les propositions capitales de Schroën, ne sont pas des preuves contre la doctrine de Hahnemann; mais de simples limitations de cette doctrine, limitations que rien ne justifie.

(1) V. *Doctrine et traité des maladies chroniques*, t. I, p. 76 et *passim*.

(2) *Manuel pour servir à l'hist. crit. de la médecine homœopathique*, p. 183 et *passim*.

Enfin, faudrait-il rejeter cette doctrine, parce que son auteur indique, sans s'y arrêter, qu'après les formes primitive et secondaire de la psore tout n'est pas dit encore; et qu'il se tait sur les formes tertiaires de toutes nos infirmités les plus graves et les moins accessibles à la thérapeutique? Autant vaudrait exiger de Fracastor et d'Astruc qu'ils eussent tracé un tableau de la syphilis aussi complet que celui qui fut donné par J. Hunter, tableau qui s'est considérablement agrandi sous la plume de M. Ricord (1); tableau sur lequel on efface et on ajoute chaque jour, après les observations si multipliées d'un nombre considérable d'observateurs.

Ce n'est pas avec d'aussi petites difficultés qu'on arrivera à faire oublier le beau travail de Hahnemann sur l'étiologie des maladies véritablement chroniques.

Ces dernières sont-elles dues à une infection virulente? Cette infection constitue-t-elle leur cause fondamentale?

Considérées dans leur marche, ces maladies offrent-elles les trois périodes que j'ai indiquées? Sont-elles susceptibles de transformations variables en nombre et en caractères, selon l'espèce de chacune d'elles?

Peut-on dire qu'elles jouissent du fâcheux privilége d'exister dans l'organisme à l'état de sommeil ou latent; qu'abandonnées à elles-mêmes, ou, ce qui est la même chose, qu'étant mal traitées, elles n'abandonnent l'organisme qu'après son entière destruction; que, communicables par voie de génération, elles traversent les siècles sans rien perdre de leur violence, tout en changeant de forme? Voilà les différents facteurs du problème à résoudre, les principes qu'il faut renverser, non par de

(1) *Traité de la maladie vénérienne*, par J. Hunter, nouvelle édition, avec des additions par Ph. Ricord, Paris, 1852, 1 vol. in-8.

vaines déclamations ou les arguties de la sophistique, mais par des faits, d'abord; puis par une théorie qui résume ces faits et les explique. Si on avait suivi cette méthode, si la doctrine des maladies chroniques de Hahnemann avait été plus sérieusement étudiée et contrôlée par les faits, certes, de nombreuses rectifications auraient été faites à la description qu'il en a donnée. Mais on a suivi une autre marche. Les allopathes ont nié la théorie de Hahnemann et l'ont qualifiée de rêverie; non pour la syphilis et la sycose, mais en ce qui touche à la psore. Beaucoup d'homœopathes ont adopté cette négation et considéré la théorie dont il s'agit comme une application malheureuse de la méthode hahnemannienne; une doctrine d'autant moins importante qu'on la jugeait devoir exercer une moindre influence sur la pratique.

Cependant, ce qu'on niait pour la psore, on l'accordait pour la syphilis et on ne le contestait pas pour la sycose. La description de la syphilis est tellement avancée, celle de la sycose l'est si peu et touche par tant de points au domaine de la chirurgie, qu'il était impossible de nier la première, et qu'on n'était pas en mesure d'attaquer la seconde.

Toutes les ressources de la critique furent donc, comme je l'ai dit, dirigées contre les maladies psoriques. Hahnemann rapporta la longue série de ces maladies à la gale comme à leur source primitive et unique, et il fit de la gale une dégénérescence de la lèpre. Il y avait une grande hardiesse à jeter ces deux faits dans le domaine de la science, en plein XIX[e] siècle, à une époque où la gale n'est plus considérée que comme une maladie locale, due à la présence sur la peau d'un insecte appelé le *sarcopte*, au moment où la doctrine de la localisation des



maladies prenait les proportions d'un principe général, et où toute l'activité des médecins se portait sur l'observation directe en affectant un certain mépris pour les recherches historiques.

Cependant, s'il est un point de la doctrine homœopathique où Hahnemann se rapproche de la tradition et paraisse en recueillir fidèlement les enseignements, c'est bien celui qui nous occupe.

S'il a eu un tort dans l'exposé de ses principes, c'est de conserver dans la dénomination des maladies qui nous occupent, le mot de *maladies chroniques*. Cette dénomination aussi vieille que la science, puisqu'on la rencontre dans plusieurs des écrits d'Hippocrate, que Celse en parle assez longuement et en fait la critique (1), ne fut véritablement mise en usage qu'à dater d'Arétée (2), et Bichat a présenté sur ce sujet des observations aussi justes que fondées dans son *Anatomie générale* (3). Avant lui Sauvages l'avait réfutée en disant : ***Dividuntur specialim morbi diverso modo, sed potissimùm juxta quatuor diversas methodos, scilicet alphabeticam, temporariam, anatomicam et ætiologicam, quibus omnibus symptomaticam anteponendam censemus.*** C'est à la méthode temporaire, pour parler comme Sauvages, qu'il faut rapporter la division dont il s'agit. Or, Hahnemann n'a jamais prétendu suivre cette méthode ; il la repousse, au contraire, pour

(1) *De re med.*, lib. III, c. I.

(2) V. *Aretei* lib. I.

(3) Rien n'est plus vague, dit Bichat, en médecine..., que les expressions *aiguës* et *chroniques*, par rapport aux inflammations des divers tissus. Le plus communément, elles parcourent rapidement leurs périodes dans les tissus dermoïde, cellulaire, séreux, muqueux; au contraire, elles sont lentes dans les cartilages, les fibro-cartilages. (*Anat. gén. cons. gén.*, § VII, t. I, p. 48, Paris, 1818.)

adopter la méthode étiologique. L'expression de maladies chroniques était donc impropre, celle de *miasme chronique* dont il se sert souvent était plus juste. Il est facile de voir, en effet, que Hahnemann ne l'emploie que par opposition à celle de *miasme aigu* par laquelle il désigne les maladies qui, à l'exemple des fièvres exanthématiques et des différents typhus, reconnaissent pour cause l'intoxication de l'organisme par un venin, quelle que soit sa nature, sans qu'il y ait nécessité de contact. Les maladies chroniques de Hahnemann reconnaissent pour cause un virus se communiquant par voie de contagion, et offrant tous les caractères que j'ai précédemment rappelés. La tradition lui fut donc utile sous ce rapport.

Lorsque ensuite Hahnemann a voulu préciser sa pensée, et nommer les différents virus qu'il considérait comme agents producteurs de maladies chroniques, il s'est trouvé, en ce qui touche à la psore, le seul dont je veuille m'occuper en ce moment, en face de deux difficultés que la science n'a pas encore complétement résolues malgré les prétentions contraires d'un grand nombre d'observateurs.

L'expérience prouve-t-elle que les maladies appelées psoriques par Hahnemann, reconnaissent pour origine commune la gale, et que cette dernière soit une dégénérescence de la lèpre ?

Sur le premier point, Hahnemann invoque la tradition et son expérience personnelle. Sans prétendre considérer comme étant tous également concluants les faits qu'il emprunte à ses devanciers, un grand nombre de ceux-ci, cependant, prouvent suffisamment en faveur de la thèse qu'il a avancée. Ses observations personnelles et dont il

résume les caractères dans les tableaux dont j'ai parlé, viennent encore à l'appui de son opinion. Elles sont nombreuses : car, ainsi qu'il le dit lui-même, elles égalent en nombre celles qu'il a puisées dans les œuvres de ses devanciers.

Depuis la publication de la doctrine de Hahnemann sur les maladies chroniques, l'histoire entomologique du sarcopte si souvent commencée, abandonnée et reprise depuis Avenzohar, est devenue assez complète et assez bien suivie dans toutes ses phases, pour qu'il soit impossible de nier son existence. Il n'y a donc aucune utilité à retracer ici l'historique des débats et des mécomptes auxquels a donné lieu la recherche de cet insecte. Grâce à la célèbre mystification dont M. Galès rendit victime une commission de l'Institut et aux travaux de M. Raspail (1), travaux qui donnèrent lieu à une foule de recherches d'un très-haut intérêt et d'une très-grande précision, il me paraît difficile, sinon impossible de nier que la présence du sarcopte ne soit la cause première et par conséquent fondamentale de l'infection psorique. Les faits sur lesquels s'appuie cette opinion paraissent être tellement concluants, que les observateurs les plus autorisés, ceux-là mêmes qui, comme MM. Cazenave et Schedel, l'avaient niée, la confessent aujourd'hui de la façon la plus explicite (2).

Mais les difficultés commencent au moment où il s'agit de détermimer l'action produite par le sarcopte. Cette action est-elle locale, ou est-elle générale? En un mot, le

(1) *Nouveau système de chimie organique*, 2e édition, Paris, 1838, t. II, p. 598 et suiv.

(2) *Abrégé pratique des maladies de la peau*, Paris, 1847. — Chausit, *Traité élémentaire des maladies de la peau*, Paris, 1853, p. 386..

sarcopte n'agit-il que par la piqûre qu'il détermine ou comme agent porteur de venin? Dans la première hypothèse, il suffit d'imiter le procédé des vieilles femmes de Corse qui, au rapport de M. Renucci, armées d'une épingle, se mettent à la recherche des *acarus*, et les enlèvent un à un de la peau du sujet infecté; ou ce qui est plus expéditif, d'employer la pommade d'Helmerick, puisqu'il suffit, dit-on, d'une friction pour tuer tous les insectes existants sur la peau (1).

Mais il ne semble pas, d'après le témoignage même des partisans les plus absolus de l'action locale de l'*acarus*, que les choses soient aussi simples que d'abord on l'avait pensé. Il ressort de l'observation commune de tous ceux qui se sont livrés aux recherches de pathologie entomologique, que tous les insectes capables de troubler la santé de l'homme pour peu ou pour beaucoup, ne le font que par le venin dont ils sont porteurs. Pour plusieurs d'entre eux, tels que la guêpe, l'abeille, le scorpion, la tarentule, la chenille poilue, ce venin a été recueilli et mis en évidence. Nous ne sommes pas aussi avancés pour le sarcopte. Les observateurs n'ont été occupés que d'une chose : ils ont lutté pour faire admettre son existence, sans se préoccuper de son mode d'action.

En second lieu, les symptômes généraux et même les symptômes locaux que déterminent les piqûres des insectes varient selon l'espèce de chacun d'eux. La chenille donne lieu à des plaques érythémateuses; l'abeille, la guêpe et le cousin, à des tuméfactions variables en intensité et sous le rapport de leurs formes ; pour le scorpion, la scolopendre et la tarentule, les symptômes sont

(1) *Rapport sur le traitement de la gale, adressé au ministre de la guerre*, par le conseil de santé des armées, Paris, 1852, in-8.

plutôt généraux que locaux, et accusent par là même une plus grande violence d'intoxication. Le sarcopte est dans le cas des autres insectes venimeux ; il développe sur l'enveloppe cutanée une plus ou moins grande quantité de vésicules discrètes, acuminées, transparentes au sommet, plus larges et rosées à la base, d'où part un sillon droit ou tortueux, à l'extrémité duquel se trouve le sarcopte.

Si donc les symptômes généraux et locaux produits par les piqûres d'insectes varient en raison de l'espèce qui les a produites, c'est au venin dont ils sont porteurs, et non à la blessure mécanique qu'il faut attribuer ces symptômes. Il y a donc en chacun d'eux un élément particulier qui donne aux maladies résultant de leur présence un caractère spécifique, caractère si bien reconnu par Hahnemann pour toutes les maladies et surtout pour les maladies chroniques.

Il y a donc infection. Ce qui le prouve mieux encore, c'est que la gale offre, comme toutes les maladies virulentes, une période d'incubation. On lit dans le mémoire du docteur Hébra, de Vienne, qu'ayant placé un sarcopte vivant à la face interne du doigt médius de la main gauche, il vit apparaître au bout de huit jours, pendant lesquels il éprouva une forte démangeaison, les premiers boutons de la gale aux deux mains et en même temps. Joseph Adams ayant mis deux cirons entre les doigts de sa main gauche, où il avait eu soin de constater l'intégrité de l'épiderme, n'y découvrit rien deux heures après. Les cirons avaient disparu, et l'on n'y remarquait qu'une légère ébrasure de l'épiderme.... ce ne fut que trois semaines plus tard que des démangeaisons se firent sentir dans divers points du corps ; et ce ne fut qu'environ un mois à dater de l'introduction des cirons, que les

bras et l'abdomen se couvrirent d'une efflorescence générale avec quelques rares vésicules.

A l'infection succède donc l'incubation. Si dans les recherches faites récemment à propos de l'acarus, il n'est rien dit de cette période de la maladie, cela tient à ce que toutes les observations publiées n'ont eu qu'un objet : démontrer la présence de l'*acarus ;* et à ce qu'on ne s'est pas occupé de la manière dont il agit, ainsi qu'en conviennent MM. Cazenave et Chausit (1). L'enseignement donné par Hahnemann n'est donc point ébranlé par la démonstration de l'existence du sarcopte comme cause fondamentale de la gale.

Mais, dit-on encore, il suffit de se mettre à la recherche de l'insecte et de l'enlever, pour que les accidents cessent, si on n'aime mieux, ce qui est encore plus expéditif, faire une ou plusieurs frictions avec la pommade d'Helmerick. Dans l'hypothèse d'une action simplement locale, l'argument est victorieux ; dans la supposition d'une infection générale, il ne prouve pas plus que la cautérisation du chancre ne prouve contre l'infection syphilitique. On sait, aujourd'hui, combien de syphilis secondaires et de syphilis constitutionnelles sont dues à cette pratique coupable et généralement abandonnée.

Sur quels faits s'appuie-t-on pour affirmer qu'il suffise de nettoyer la peau des galeux des *acarus* qui s'y rencontrent pour guérir la gale ? Sur ce qu'après leur ablation le prurit cesse et les vésicules psoriques se dessèchent et s'éteignent. Mais s'il y a infection, la maladie interne, pour parler comme Hahnemann, n'est pas guérie pour cela. Tout au plus a-t-on obtenu d'empêcher qu'elle

(1) V. *Annales des maladies de la peau*, t. I ; et *Traité élémentaire des aladies de la peau*, de MM. Cazenave et Chausit, Paris, 1853, p. 386.

ne s'aggrave, et qu'il ne se joigne des infections successives à une première infection. Dans ce cas l'éruption psorique n'est plus que le symptôme extérieur et local d'un état interne et général.

Mais, diront les partisans de la localisation de la gale, qui prouve qu'après l'enlèvement des *acarus*, ou leur destruction par un médicament externe approprié, il reste dans l'organisme une maladie quelconque? *A priori*, cela doit être, puisque le sarcopte n'agit, comme nous l'avons vu, qu'en qualité de porteur de venin; que tout venin donne lieu à une infection, et que toute infection est une maladie générale et non pas locale. *A posteriori*, les faits, qui prouvent cette infection sont nombreux. Tous les praticiens non prévenus en ont observé; et chaque jour la pratique nous en apporte de nouveaux. D'ailleurs, n'est-ce pas à ceux qui nient des faits généralement reçus dans la science à fournir la preuve de leur négation? Or, cette preuve n'est pas faite, et je crois que la pratique des hôpitaux est moins propre à la fournir que la pratique civile. Une fois que les malades ont été renvoyés de l'hôpital comme étant guéris, s'il y a réapparition de l'éruption psorique, ils réclament d'ordinaire d'autres conseils que ceux qui leur ont été primitivement donnés. Si la psore interne continue sa marche envahissante, les malades ne sont plus dirigés sur les établissements spécialement affectés au traitement des dermatoses; et comme l'ancienne école ne reconnaît ni psore, ni influence psorique là où il n'y a plus trace de vésicules galeuses, ces malades sont traités pour une maladie nouvelle, sans que le médecin se doute du lien qui existe entre l'éruption primitive et la maladie qu'il a sous les yeux.

La grande généralité des médecins ayant reconnu et

signalé plusieurs des états pathologiques qui sont la conséquence forcée d'une gale mal traitée; Hahnemann ayant ajouté par ses observations personnelles à celles de ses devanciers, en précisant ce qu'il y avait de vague et de mal déterminé chez les anciens; et en ramenant à des tableaux symptomatologiques ce qu'ils désignaient par des expressions nosologiques; rien, jusqu'ici, ne peut ébranler la théorie de la psore, telle que Hahnemann l'a posée. Que dans les états pathologiques, rapportés à la psore, il y en ait qu'il faille renvoyer à la syphilis; que d'autres puissent être rapportés à la sycose, dont l'histoire est à peine ébauchée, cela se peut. Qu'on imagine encore, si on le veut, que plusieurs des maladies reconnues par Hahnemann pour être psoriques, doivent être rapportées à un quatrième virus, si l'observation le prouve, il faudra l'admettre. Mais de croire que les découvertes modernes sur l'étiologie de la gale, ébranlent en quoi que ce soit la doctrine de Hahnemann, c'est une thèse impossible à soutenir, au moins dans l'état présent des connaissances acquises.

Lorsque Hahnemann a prétendu ramener la psore à la lèpre des anciens et ne voir dans la gale qu'une dégénérescence de l'affection lépreuse, il a émis une opinion qui était de croyance assez généralement répandue avant lui, opinion très-contestable, et qu'il est aussi difficile de nier que de soutenir.

De la lèpre des Hébreux, nous ne connaissons que ce que Moïse en rapporte aux chapitres XIII et XIV du *Lévitique*. Moïse a parlé en législateur, non pas en médecin. Il n'a pas prétendu donner une description scientifique de cette maladie; mais, comme l'indique un commentateur, faire connaître les différentes espèces de lèpre et les indiquer

par leurs signes les plus sensibles. Cela suffisait à son objet, qui était de donner les caractères auxquels on pouvait reconnaître la nécessité de la séparation du lépreux du reste de la société juive. De plus : Moïse ne décrit pas la lèpre comme étant un état toujours semblable à lui-même chez tous les lépreux. Il reconnait en elle plusieurs espèces, ou plusieurs périodes d'un seul et même état. Loin de rapporter la gale à la lèpre, il les distingue au point de déclarer tout lépreux impur, et de reconnaitre pour pur celui qui n'était atteint que de la gale (1). La séquestration à laquelle Moïse condamnait les lépreux n'avait pas seulement pour objet leur guérison, mais leur purification, et de s'opposer à ce que la maladie se communiquât des individus malades aux individus sains. Il est certain que pendant leur séparation du reste de la communauté, les lépreux recevaient les soins que nécessitait leur état : cela ressort des versets 24 et 25 du chapitre XIII du *Lévitique* (2). D'ailleurs, il faut apprécier le récit de Moïse beaucoup plus du point de vue religieux que du point de vue scientifique. Si la lèpre était souvent considérée comme une maladie, souvent aussi elle était jugée comme étant une punition de Dieu (3).

(1) Et die septimo contemplabitur : si obscurior fuerit lepra, et non creverit in cute, mundabit eum, quia scabies est : lavabitque homo vestimenta sua, et mundus erit. — Quod si postquam a sacerdote visus est, et redditus munditiæ, iterum lepra creverit, adducetur ad eum. (Lev., c. XIII, v. 6 et 7.)

(2) Caro autem et cutis quam ignis exusserit, et sanata albam sive rufam habuerit cicatricem, considerabit eam sacerdos, et ea versa est in alborem, et locus ejus reliqua cute est humilior, contaminabit eum, quia plaga lepræ in cicatrice orta est. (*Ibid.*, v. 24 et 25.)

(3) Dico primo, ait Cornelius à Lapide, lepram hanc fuisse morbum sive vitium sæpe naturale, sæpe etiam ex speciali Dei providentia Judæis immissum maxime ad punienda graviora eorum peccata, vel

Sans nous arrêter plus longtemps sur ce point, bornons-nous à constater qu'à tort ou à raison, Moïse distinguait la lèpre de la gale, loin de les confondre; qu'il déclarait impur tout lépreux et pur celui qui n'avait que la gale, parce que, sans doute, il jugeait la première contagieuse, et, qu'à ses yeux, la seconde ne l'était pas.

Ce ne fut que plus tard, c'est-à-dire parmi les médecins grecs, que l'assimilation entre la lèpre et la gale commença à se produire. Ainsi, le traducteur de Willan remarque dans Léonard Fuchs, au rapport de MM. Danielssen et Wilhelm Boeck, que la lèpre des Grecs est beaucoup plus bénigne que celle des Arabes, et ne diffère pas beaucoup de la gale; car la lèpre ronge la peau plus profondément et par des érosions circulaires; et à la manière des poissons elle se dépouille de ses squames (1).

Selon les mêmes auteurs, la plupart des médecins les plus anciens plaçaient dans la même catégorie le lichen, la lèpre, la psore ou la gale, l'impétigo, de manière qu'ils ne voyaient, dans chacune de ces espèces successives, qu'un plus haut développement de la précédente.

Les modernes dermatologues, et plus particulièrement M. Rayer (2), ont soutenu que le mot ψωρα des Grecs et celui de *scabies* des Latins ne pouvaient être appliqués à la gale; qu'ils avaient servi à désigner des impétigos, des lichens, des affections squammeuses. Ils se fondent sur ce qu'aucun des auteurs anciens n'avait parlé de la pro-

simoniæ.... vel sacrilegii.... vel homicidii.... vel murmuris et rebellionis, præsertim contra sacerdotes.... Lepra ergo hæc sæpe non tam fuit naturalis morbus, quam plaga divina.... (CORNELIUS A LAPIDE, *Commentarium in Leviticum*.)

(1) *Traité de la spédalsked, ou éléphantiasis des Grecs*, Paris, 1848, p. 7.

(2) *Traité théorique et pratique des maladies de la peau*, Paris, 1835.

pagation de la gale par contagion, caractère essentiel de cette maladie. M. Dezeimeris a combattu cette opinion dans la bibliographie de l'article Gale du *Dictionnaire de médecine*. « On convient, dit-il, que la gale se trouve dans Guy de Chauliac. Or, le chapitre de ce médecin se trouve textuellement dans Avicenne, Haly Abbas et Rhazès, lesquels n'ont pas été moins fidèles que le médecin grec du moyen âge à reproduire des opinions empruntées aux Grecs leurs prédécesseurs. » L'étude attentive des auteurs grecs, dit encore le même auteur, montre que la ψωρα était une maladie de la peau différente du lichen, une maladie contagieuse, une maladie compagne de la malpropreté, une maladie essentiellement prurigineuse, une maladie contre laquelle le soufre a une propriété curative particulière. A ces caractères peut-on méconnaître la gale?

Il y aurait un long travail à faire, travail de controverse par rapport aux prétentions des modernes dermatologues qui croient être les seuls ayant su distinguer les espèces des dermatoses ; travail qui aurait pour résultat de montrer que nos contemporains n'ont eu d'autre mérite que de caractériser un peu mieux que leurs prédécesseurs des espèces déjà reconnues et admises, de séparer ce que la nature réunit très-souvent et de porter dans l'étude des dermatoses un esprit d'analyse qui leur a fait attribuer le caractère de maladie à de simples groupes de symptômes. Mais cette étude historique et critique dépasserait les bornes dans lesquelles ces commentaires doivent être renfermés. Elle offre assez d'intérêt pratique pour mériter d'être traitée en elle-même et pour elle-même. Je me bornerai en ce moment à une courte observation.

Les dermatologues modernes ont obéi au courant qui entraîne depuis longtemps tous les pathologistes vers la recherche de l'élément anatomique considéré comme moyen de distinguer les espèces morbides. On retrouve donc dans leurs divisions et leurs classifications, surtout depuis Willan qui fut leur maître à tous, l'esprit que je signale. Ce mode de classification purement anatomique ne tient aucun compte de l'étiologie. Il a eu pour conséquence de faire considérer comme autant d'états pathologiques compliqués ceux dans lesquels on rencontrait plusieurs éléments anatomiques simultanément affectés. Ainsi, lorsque la miliaire coexiste avec la scarlatine ou la rougeole ; lorsque sur le même individu on observe en même temps l'*acné* et l'*eczéma*, on jugeait être aux prises avec des maladies complexes exigeant l'emploi simultané de moyens d'ordre différent. C'est contre cet esprit d'analyse poussé à des limites extrêmes que s'élève la théorie de Hahnemann. Elle a le mérite incontestable de reporter l'attention du médecin sur les transformations variées dont les dermatoses sont susceptibles et de faire rentrer dans l'étude de ces affections un germe d'esprit synthétique devenu plus que jamais nécessaire. La théorie de la psore qui n'est certainement pas le dernier mot de la pathologie, doit être considérée comme un essai, un type, non de description à imiter, mais de méthode à suivre dans la détermination des espèces morbides. Ainsi, lorsqu'on voudra s'occuper sérieusement et d'un point de vue plus large que ne l'ont fait les anatomo-pathologistes, de l'étude de la pathologie, toujours il faudra prendre l'étiologie comme base première de classification et de description, et dégager des mille et une con-

tingences auxquelles on donne le nom de causes occasionnelles, celle qui est cause fondamentale, ou condition *sine quâ non* de la maladie dont on s'occupera. Il faudra, ensuite, étudier les caractères ou les symptômes de toute maladie donnée, de l'origine de celle-ci à sa terminaison; la suivre dans toutes ses périodes et ses complications; étudier les formes diverses qu'elle peut revêtir. C'est ce qu'a fait Hahnemann; ce que beaucoup d'autres avaient tenté avant lui; ce que personne, jusqu'ici, n'a conduit aussi loin, ni aussi régulièrement qu'il l'a fait en ce qui touche aux maladies psoriques.

Mais il faut le dire, pour éviter toute fausse interprétation : dans ce que Hahnemann a dit et écrit sur la pathologie, tout est indiqué; rien n'est achevé. La méthode que devront suivre ceux qui voudront développer l'élément pathologique, au point de vue hahnemannien, est suffisamment tracée pour que les disciples de ce grand maître n'aient pas à s'égarer en tentatives impuissantes.

Quelle est donc cette méthode? Ainsi que je l'ai dit, elle a pour base l'étiologie. Après celle-ci, vient la symptomatologie sur laquelle il convient d'arrêter un moment notre attention.

Pour Hahnemann, toute maladie est caractérisée par l'universalité des symptômes qui l'expriment. Ceux-ci sont de trois ordres : altération de la sensibilité, altération des fonctions, altération des organes. Personne n'a suivi avec plus de fidélité et de soin l'étude des symptômes considérés en eux-mêmes, et dans toutes les nuances qu'ils peuvent revêtir, ainsi que dans les conditions très-diverses qui peuvent favoriser ou contrarier leur développement. Personne, conséquemment, n'a mieux tracé les conditions auxquelles doivent satisfaire ceux qui voudront

tracer des tableaux nosographiques. Evidemment, après Hahnemann, il n'est plus permis de se contenter des descriptions contenues dans les écrits de la multitude des nosographes qui se sont succédé. Dans la méthode hahnemannienne étudiée sous le rapport symptomatologique, tout change. Ce que les nosographes considèrent comme essentiel, Hahnemann le regarde comme accessoire; ce dont ils ne tiennent qu'un faible compte, lorsqu'ils ne le négligent pas absolument, Hahnemann le prend comme élément diagnostique de premier ordre et souvent comme base d'indication thérapeutique; ce qui passe sous leurs yeux comme chose inaperçue, il l'enregistre avec un soin particulier.

Rien de plus facile à comprendre. Aux yeux de Hahnemann le diagnostic d'une maladie n'est complet qu'à la condition de conduire à des indications thérapeutiques exactes et précises. Or, ce n'est pas à la connaissance des symptômes appelés pathognomoniques que ces indications pourront être puisées; car ces symptômes sont précisément ceux que présentent en commun tous les individus d'un même genre. Ce qui individualise cette maladie et ce qui fournit les indications à remplir, ce sont les symptômes généralement considérés comme étant secondaires. Dans la pneumonie, par exemple : le point de côté, la toux pénible sèche d'abord, puis accompagnée d'expectoration visqueuse, plus tard de crachats rouillés, sanglants, ou jus de pruneau; la matité relative; le râle crépitant d'invasion suivi du souffle tubaire et de bronchophonie, suffisent, sans doute, avec les frissons au début, la fièvre vive et les sueurs souvent profuses dans la période d'état pour caractériser cette maladie. Ils permettent de dire que le sujet sur lequel ces différents symptômes se ren-

contrent est atteint de pneumonie. Sont-ils également indicateurs de l'agent à employer? Non évidemment. Si le travail d'individualisation, n'était pas poussé plus loin, l'esprit du médecin pourrait flotter incertain entre plusieurs médicaments. Au début, sans doute, il y aurait peu d'inconvénient; mais à mesure que la maladie se développe l'incertitude aurait de sérieuses conséquences. Aconit, bryone et phosphore trouvent facilement leur application; mais lorsqu'il s'agit de se déterminer entre rhus et pulsatilla, sulphur et lachesis, mercure et senega, arsenic et le tartre émétique; c'est alors qu'on éprouve le besoin de tenir compte non-seulement des symptômes fondamentaux pathologiquement parlant; mais aussi de ceux qui signalent les différentes périodes de la maladie; de ceux qui se rapportent à l'attitude extérieure du corps et que les nosographes enregistrent avec soin; mais encore des nuances de chaque symptôme et des conditions sous lesquelles chacun d'eux se produit. C'est alors qu'on sent jusqu'à quel point le succès dépend de cette appréciation; et que ces caractères, tout secondaires qu'ils puissent être dans une description, deviennent primordiaux au lit du malade.

Autre exemple : Tous les homœopathes connaissent le beau travail de M. de Bœnninghausen sur les *fièvres*, travail qu'il a reproduit en y ajoutant toujours dans son *Manuel de thérapeutique homœopathique* (1). Quel rapport est-il actuellement possible d'établir entre les travaux des pyrétologistes allopathes et cette analyse si exacte d'un groupe de maladies dont l'étude est d'autant plus négligée de nos jours que sa thérapeutique est renfermée dans

(1) Traduit en français, par le docteur Roth, Paris, 1846.

le cercle trop étroit du sulfate de quinine, de l'arsenic et d'un très-petit nombre d'autres agents? Croit-on que ce soit une analyse superflue que celle qui varie ses moyens en raison des différences que présente chacun des stades de la fièvre; et plus souvent encore en raison des nuances variées sous lesquelles se présentent les symptômes considérés comme accessoires? Quand on a lu le travail de M. de Bœnninghausen et médité dessus, et qu'on reporte ensuite sa pensée sur les descriptions des fièvres d'accès telles que les nosographes les présentent, on est en droit de se demander qui a le mieux compris et étudié la symptomatologie, de Hahnemann ou de ses prédécesseurs?

Et cependant, si riches que soient, sous ce rapport, les travaux sortis de l'école hahnemannienne, ce ne sont encore que des travaux analytiques, l'enregistrement fidèle des données empiriques. Mais aussi, sur quoi se serait exercée la synthèse, si l'analyse ne l'avait précédée? où donc aurait-elle pris son support?

Autre exemple encore : Dans l'étude des maladies chroniques Hahnemann veut aussi qu'indépendamment des symptômes actuels que présente le malade, il soit tenu un compte rigoureux des phases principales de la maladie, de la constitution du sujet, de la tournure de son esprit et de son caractère, de son âge, de son sexe, de ses occupations, de son genre de vie, de ses relations domestiques et sociales (1). De toutes ces conditions, il fait autant de symptômes qui entrent ou doivent entrer dans le tableau de la maladie. De même que lorsqu'il s'agit de maladies héréditaires, il veut qu'on s'enquière de l'état des engendreurs. Et les renseignements qu'on peut obte-

(1) V. *Organon de l'art de guérir*, § 5, p. 106.

nir, à ce sujet, deviennent autant de symptômes indicateurs propres à fixer les indications et les moyens qu'il convient d'employer.

Sans doute, on ne peut dire de Hahnemann qu'il ait poursuivi l'application de sa méthode jusqu'à sa dernière limite sur aucun des principes pathologiques qu'il a émis. Il y aurait, en vérité, une injustice profonde à exiger du fondateur de l'homœopathie qu'il eût achevé son œuvre dans le court espace d'une carrière d'homme si loin qu'elle se prolonge, à moins de produire un système, œuvre facile pour peu qu'on ait de l'étude et de l'imagination. Quel médecin a jamais parcouru dans son entier le cadre si étendu des connaissances médicales? Aucun observateur n'y a réussi. Mais quel que soit le médecin dont on étudie les écrits, en est-il un seul qui ait produit une méthode pathologique plus sévère et plus compréhensive tout à la fois? Qu'on mette en regard des conseils donnés par Hahnemann les descriptions produites par ses contemporains et par ses prédécesseurs; qu'on fasse le bilan de nos connaissances réelles sous le rapport pathologique; tout en accordant une immense valeur aux travaux modernes, tout en appréciant ce que vaut l'anatomie pathologique et sachant ce qu'elle ne vaut pas, on admettra, que pour s'être étendue sur quelques points, la nosographie a perdu sur beaucoup d'autres; que la méthode qui la dirige est trop étroite; que ses recherches n'embrassent pas l'homme malade dans toutes les conditions où il peut se présenter; qu'enfin sa méthode est plus graphique que physiologique; ce qui est le contraire chez Hahnemann.

En effet, dans la nosographie allopathique, les symptômes qui occupent le premier rang, tout autant qu'ils

existent, ce sont les symptômes anatomiques ; ceux qui viennent à la suite, ce sont les troubles fonctionnels ; et on renvoie sur le dernier plan les lésions de la sensibilité. Le mérite de cette méthode consiste à avoir un symptôme unique appelé tubercule, ou matière encéphaloïde, plaque ulcérée de Peyer, auquel on rattache tous les autres symptômes. Son vice est d'intervertir l'ordre de développement des caractères de la maladie, et de confondre un produit morbide avec la maladie elle-même.

Hahnemann, au contraire, en plaçant en première ligne les lésions de sensation, a le mérite incontestable de prendre les caractères morbides dans l'ordre où ils se présentent, de les hiérarchiser entre eux selon leur importance à la fois physiologique, diagnostique et thérapeutique. En effet, ce qu'il y a de primitif dans toute maladie, c'est évidemment la douleur. Les troubles de fonctions et les altérations d'organes ne viennent qu'à la suite, quelquefois assez rapidement, mais souvent après un temps assez long. Ces symptômes auront donc une énorme valeur à la fois diagnostique et thérapeutique. Sous le rapport diagnostique, ils donneront aux autres caractères de la maladie leur valeur réelle ; et sous le rapport thérapeutique, ils conduiront directement à tracer les indications et à faire choix de l'agent thérapeutique. Telle est la différence essentielle entre la symptomatologie hahnemannienne et la symptomatologie allopathique. Cette différence se résume dans les faits suivants.

1° La pathologie allopathique est exclusive dans sa méthode d'observation ; la pathologie homœopathique admet tous les caractères. Il arrive rarement à la pre-

mière de tenir compte de tous les symptômes, plus rarement encore des différences individuelles qu'ils peuvent présenter.

2° Dans la recherche des symptômes qu'on constate, l'allopathie n'utilise au profit de la thérapeutique qu'une partie de ceux-ci ; tandis que l'homœopathie les utilise tous ; que chez elle, tous les symptômes sont plus ou moins indicateurs de la conduite que le médecin doit tenir.

Ces différences entre les deux écoles sont radicales; et quelles que soient les tentatives de systématisation pathologique qui puissent être essayées dans l'avenir, toutes échoueront devant les difficultés de la pratique, à moins qu'elles ne tiennent un compte rigoureux de l'universalité des symptômes sans exclure aucun d'eux.

C'est là un énorme écueil devant lequel viendront échouer bien des efforts. Griesselich et son spécificisme ont succombé à la tâche. Hartmann, malgré l'utilité relative de ses productions, est venu s'y perdre. Bien d'autres pourront y succomber. Tout le secret et tout l'avenir de la pathologie homœopathique sont renfermés dans ces deux éléments : chaque cause fondamentale trouvée donne lieu à une maladie non susceptible d'être ramenée à aucune autre ; chaque cause fondamentale engendre des symptômes essentiels lui appartenant en propre, comme le chancre vénérien pour la syphilis, la pustule psorique pour la gale, le fic pour la sycose ; la fièvre continue pour les phlegmasies ; la fièvre rémittente continue pour les affections typhoïdes, etc. Et dans le tableau qu'on voudra tracer de chacune des grandes familles pathologiques, il faudra savoir utiliser, en les subordonnant d'après leur degré d'importance diagnostique et thérapeutique, tous

les symptômes donnés par l'observation. Tant qu'un pareil travail ne sera pas fidèlement exécuté, l'homœopathie résistera à toute tentative de systématisation, si ingénieuse qu'elle puisse être. Elle résistera au nom des intérêts de la pratique, et des ressources que lui offre le principe d'individualisation absolue des maladies. Elle résistera encore au nom de sa méthode compromise.

Que répondre, en effet, à ceux qui repousseraient une pathologie systématique, lorsqu'ils argueraient d'un ou de plusieurs symptômes négligés dans un intérêt de système, et qui les auraient déterminés dans le choix d'un agent thérapeutique dont l'emploi aurait amené d'incontestables succès? Rien, évidemment. En médecine, tout doit être subordonné à l'intérêt pratique. Devant cet intérêt doivent s'incliner les vues ingénieuses, voire même l'ordonnance logique la mieux établie en apparence, parce que tout doit fléchir devant l'observation et le succès pratique lorsqu'il est incontestable.

On ne peut donc parler des erreurs pathologiques de Hahnemann : car elles sont encore à mettre au jour. Il est permis de dire ce qu'il y a d'incomplet dans les travaux qu'il nous a laissés sous ce rapport ; mais encore faut-il distinguer entre ce qu'il a fait et ce qu'il a conseillé de faire. Ce qu'il a exécuté, c'est la doctrine des maladies chroniques; ce qu'il a conseillé de faire, c'est de rester fidèle à la méthode pathologique tracée dans l'*Organon*. Au point de vue de la pathologie, la doctrine des maladies chroniques est plutôt un spécimen qu'un travail achevé. La pharmaco-dynamie et la thérapeutique furent la préoccupation constante de Hahnemann, bien plus que la pathologie. Deux cent treize pages sur trois volumes consacrées, non à la description des ma-

ladies chroniques, mais à indiquer la manière dont elles doivent être étudiées, ne suffisent pas à l'étude nosographique de ces maladies. Si Hahnemann avait jamais prétendu faire autre chose qu'indiquer la marche à suivre dans l'étude de ces maladies, et donner de nombreux moyens de les guérir, il mériterait les reproches qui lui ont été adressés. Des reproches plus sévères, quoique de nature différente, retombent sur ses contradicteurs qui viennent lui demander compte de ce qu'il n'a pas dit et de ce qu'il n'a pas fait, de ce qu'il ne voulait ni dire ni faire. Ce que voulait Hahnemann, c'était de montrer l'accord parfait existant entre ses découvertes en matière médicale et les maladies telles que les donne l'observation. Ce qu'il voulait encore était d'indiquer la route à suivre pour tracer des monographies de chaque maladie donnée; montrer comment des états pathologiques considérés avant lui comme différents par nature, devaient être ramenés sous la dépendance d'une même cause; comment ces différents états se succèdent dans un ordre régulier; comment, enfin, il n'est possible de les guérir qu'autant qu'ils sont connus dans toutes leurs transformations.

Sur toutes les questions pathologiques, Hahnemann est accusé d'ignorance profonde. On aurait voulu qu'il fît l'impossible; c'est-à-dire que, sortant du cercle de la méthode qu'il s'était tracée, et qu'abandonnant le point de vue sous lequel l'étude de la matière médicale lui avait révélé les caractères des maladies, il cherchât le lien entre la direction qu'il s'était tracée, et la route que, depuis Morgagni, suivait l'ancienne école.

On s'est beaucoup étonné de ce que Hahnemann avait nié, disait-on, la maladie et les maladies; de ce qu'il ne

tenait qu'un faible compte de l'anatomie pathologique et des symptômes fournis par les altérations de texture; de ce que dans l'étude des maladies et dans celle des médicaments, il ne faisait aucun usage des moyens d'investigation récemment découverts, et qui donnent au diagnostic moderne une assez grande précision.

Mais on oublie, d'une part, le caractère de la réforme hahnemannienne; de l'autre, comment, dominé par la nature de ses recherches, Hahnemann a dû négliger tout ce qui ne se liait pas directement à l'objet de ses études.

Le caractère dominant de la réforme hahnemannienne, ce fut de remettre en honneur la méthode expérimentale et de la suivre dans la direction où elle avait été le plus méconnue. Je veux parler de l'étude de la pharmaco-dynamie. Or, l'expérimentation pure ne pouvait ni ne devait lui fournir aucune des données recueillies par les anatomo-pathologistes. Il connaissait leurs travaux; et s'il négligea de s'en servir, ce ne fut point par ignorance; ce fut par impossibilité de les concilier avec ses propres découvertes. Le second caractère de la réforme hahnemannienne, ce fut d'être essentiellement pratique. Or, tout médecin de bonne foi sera obligé de reconnaître que les travaux des anatomo-pathologistes, pris dans leur ensemble, ont été d'un bien faible secours, jusqu'ici, à la pratique médicale; qu'en faisant de ces travaux la base du diagnostic médical, ils ont contribué à jeter la pathologie et la thérapeutique dans la voie la plus fausse et la plus stérile. Ce fut au point qu'on vit autant de maladies distinctes qu'il y avait sur un malade d'organes affectés; et que, renversant les termes de tout problème pathologique, on fit de l'effet une cause et de la cause un effet.

Dans ces termes, Hahnemann pouvait-il professer un grand respect pour l'anatomie pathologique?

Est-ce à dire, cependant, que tant de travaux accumulés puissent être à jamais inféconds pour la pratique médicale? Non, assurément. Du moment où on se décidera à faire de l'anatomie pathologique un fait subordonné; où on ne verra dans les altérations de texture que le produit d'un travail pathologique antérieur; et dans les symptômes qui expriment ces altérations que des symptômes secondaires postérieurs dans l'ordre de développement aux lésions de sensation et aux troubles de fonctions, inférieurs à ceux-ci quant à leur importance pratique, l'anatomie pathologique deviendra d'un secours puissant pour fixer le diagnostic, simplifier la pharmacodynamie et fixer les indications thérapeutiques. Ce n'est donc que par l'homœopathie suivie, développée, pratiquée de la façon enseignée par son fondateur, que l'anatomie pathologique pourra porter tous ses fruits. D'ailleurs, il est souverainement injuste d'attaquer un réformateur sur des points de détail implicitement résolus par les principes qu'il a posés, bien qu'ils ne soient pas explicitement indiqués par lui. Or, au point de vue hahnemannien, l'anatomie pathologique ne fournit au pathologiste que des caractères secondaires, importants sans aucun doute; précieux lorsqu'il est possible de les constater sur le vivant, comme il arrive à l'aide de la percussion, de l'auscultation et du spéculum; caractères que Hahnemann n'a pas négligés lorsqu'ils se sont présentés à lui, et qu'il n'a jamais repoussés comme inutiles. Les altérations de texture ne sont que des symptômes. Celui qui professe que toute maladie s'exprime par l'*universalité* de ceux-ci, admet implicitement toutes les

découvertes réelles ou possibles de l'anatomie pathologique. Que, préoccupé d'autres soins, il n'ait pas marché dans ses recherches pathologiques l'œil continuellement armé du microscope, du stéthoscope ou du spéculum; que même la pathologie n'ait pas été étudiée par lui au même degré, ni avec le même soin que la thérapeutique et la matière médicale, tout cela est vrai; mais ne prouve pas que la méthode hahnemannienne soit incomplète, encore moins qu'elle soit exclusive.

Il y a plus : quiconque voudra utiliser, au profit de l'homœopathie, les découvertes nombreuses et récentes de l'anatomie pathologique, devra procéder comme l'a fait Hahnemann; c'est-à-dire mettre au premier rang les lésions de sensation, et considérer celles-ci comme essentiellement caractéristiques dans la détermination des maladies; au second rang, les troubles de fonctions; et au troisième, les altérations de texture. C'est ce que fait tout médecin dans la pratique, malgré les prétentions contraires de l'école. Si elle enseigne que l'éruption psorique et la gale sont une seule et même chose, elle se préoccupe néanmoins de l'état général du sujet, lorsque celle-ci vient à disparaître. Ceux qui croient que les éruptions variolique, rubéolique, scarlatineuse, suffisent à diagnostiquer la variole, la rougeole ou la scarlatine, ne croient pas que ces différents exanthèmes soient suffisants pour établir le pronostic et le traitement de ces maladies. La gravité d'une pneumonie, d'une péritonite, s'induisent bien moins de l'état du poumon et du péritoine, que de l'état général du sujet. Si la présence constatée des tubercules dans les différents tissus où ils se produisent est chose importante pour diagnostiquer un état pathologique, cette constatation n'indique rien sur la marche plus

ou moins rapide de ceux-ci. En un mot, qu'on utilise au profit de l'homœopathie toutes les données que peut fournir l'anatomie pathologique, l'utilité de celle-ci sera toujours bornée aux yeux du praticien. Dans un grand nombre d'états pathologiques, l'altération de texture est précisément ce que le médecin doit prévenir, ce dont il doit conjurer le développement. Cette altération est donc précédée par d'autres symptômes indicateurs du danger possible. Ceci est vrai du tubercule et des différentes maladies cancéreuses. Dans les fièvres éruptives, l'éruption est toujours précédée d'un état pathologique auquel on a donné le nom de prodromes de l'éruption, prodromes qui permettent de prévenir la venue prochaine d'un exanthème aigu, et forment un état pathologique complet, ainsi qu'il arrive dans ce que Frank appelait *variola sive variolis, rubeola sive rubeolis*. En principe, Hahnemann, en admettant que toute maladie est caractérisée par l'universalité de ses symptômes, a donc fait pour l'anatomie pathologique tout ce qu'il y avait à faire. En fait, il n'a pas utilisé au profit de sa thérapeutique, autant qu'il est utile et nécessaire de le faire, les résultats auxquels sont arrivés les anatomo-pathologistes. Ses disciples sont appelés à combler cette lacune. Mais chacun de nous est en face d'un écueil. Prenons garde de nous laisser emporter par les fausses lueurs de cette science trompeuse qu'on nomme l'anatomie pathologique. N'allons pas croire qu'elle exprime et résume toute la maladie; qu'il soit possible, en partant des caractères qu'elle fournit, de jamais induire les autres symptômes, et qu'ainsi elle soit le fondement du diagnostic. Ne croyons pas davantage que ses données suffisent jamais à fixer le choix du médicament à employer. En un mot, absorbons

l'anatomie pathologique dans la méthode hahnemannienne; ne mettons jamais cette méthode à la suite de cette science. Surtout dédaignons les vaines clameurs de ceux qui ont refusé à Hahnemann la qualité de médecin, parce qu'au lieu de suivre l'école dans la voie où elle s'était engagée, il lui a ouvert une voie nouvelle. Le médecin est celui qui guérit, et procède méthodiquement à l'œuvre de la guérison. Prenez les œuvres de Hahnemann; considérez les résultats de sa pratique, et comparez ses principes à ceux de Corvisart, de Bayle, de Laënnec; et, parmi les contemporains, comparez-les à l'enseignement de MM. Andral, Louis, Chomel, et même à l'enseignement de M. Bouillaud; comparez sa pratique à celle des notabilités que je viens de citer, et décidez de quel côté, même en pathologie, se trouve la méthode la plus large et la plus compréhensive; celle qui lie le plus directement la pathologie à la thérapeutique. Évidemment, en considérant les œuvres de Hahnemann dans les deux premiers éléments du problème pathologique, l'étiologie et la symptomatologie, aucun n'a été aussi précis et aussi complet que lui.

Mais, a-t-on dit, Hahnemann nie la maladie et ne tient compte que des symptômes morbides. Sans doute, ce maître illustre s'est élevé contre ce qu'il a nommé la *cure du nom*; il a repoussé toutes les dénominations imposées aux maladies jusqu'à lui, il a nié les méthodes pathologiques généralement suivies et leurs résultats. Mais a-t-il nié la maladie considérée *in abstracto*, a-t-il nié qu'il fût possible d'arriver à la détermination des espèces morbides? Loin de produire de pareilles négations, Hahnemann a exprimé des affirmations contraires.

Lorsqu'il a dit que, pour le médecin, la maladie ne

consiste que dans la totalité de ses symptômes (1), il n'a voulu dire autre chose, si ce n'est qu'il fallait s'appuyer sur ces derniers pour reconnaître les maladies et les distinguer les unes des autres. La maladie est donc quelque chose aux yeux de Hahnemann, puisqu'il donne les moyens de la reconnaître. Il n'y a donc pas que des symptômes dans les états pathologiques. Il va plus loin : il admet des maladies dissemblables (2) et reconnaît qu'elles diffèrent entre elles nécessairement et par leurs caractères et par leur forme. Des maladies qui diffèrent les unes des autres ne sont pas une seule et même chose. Hahnemann n'a donc point nié la maladie. Il a fait mieux, il a reconnu des espèces morbides tellement différentes les unes des autres, qu'il est impossible de les confondre.

« Les maladies des hommes, dit-il, forment deux « classes. Les unes sont des opérations rapides de la « force vitale sortie de son rhythme normal, qui se ter« minent dans un temps plus ou moins long, mais tou« jours de médiocre durée. Les autres, peu distinctes et « souvent même imperceptibles à leur début, saisissent « l'organisme chacune à sa manière, le désaccordent « dynamiquement, et peu à peu l'éloignent tellement de « l'état de santé, que l'automatique énergie vitale des« tinée au maintien de celui-ci... ne peut leur opposer « qu'une résistance incomplète, mal dirigée et inutile, et « que dans son impuissance de les éteindre par elle« même, elle est obligée de les laisser croître jusqu'à ce « qu'enfin elles amènent la destruction de l'organisme.

(1) V. *Organon*, § 6, p. 107.
(2) V. *Organon*, §§ 36, 38, 40, p. 124, 125, 130.

« Celles-là sont connues sous le nom de maladies chro-
« niques (1)... »

Il va plus loin encore, lorsqu'il dit : « A l'égard des « maladies aiguës, on peut les distribuer en deux caté- « gories. Les unes attaquent des hommes isolés à l'occa- « sion de causes nuisibles dont ils ont eu à supporter « l'influence..., les autres attaquent plusieurs individus « à la fois et se développent çà et là (sporadiquement) « sous l'empire d'influences météoriques ou telluriques « dont il ne se trouve, pour le moment, qu'un petit « nombre d'hommes qui soient disposés à ressentir l'ac- « tion. A cette classe tiennent de près celles qui saisis- « sent beaucoup d'hommes à la fois, dépendent alors « d'une même cause, se manifestent par des symptômes « fort analogues (épidémies) et sont dans l'usage de de- « venir contagieuses quand elles agissent sur des masses « serrées et compactes d'individus. Ces maladies et ces « fièvres sont chacune de nature spéciale, et comme les « cas individuels qui s'en manifestent ont la même ori- « gine, constamment aussi elles mettent ceux qu'elles « atteignent dans un état morbide identique partout, « mais qui, abandonné à lui-même, se termine en un « assez court espace de temps par la mort ou la guéri- « son. La guerre, les inondations et la famine sont fré- « quemment les causes de ces maladies; mais elles peu- « vent dépendre aussi de miasmes aigus qui reparaissent « toujours sous la même forme, et auxquels par consé- « quent on donne des noms particuliers; miasmes dont « les uns n'attaquent l'homme qu'une seule fois dans le « cours de sa vie, comme la variole, la rougeole, la co-

(1) V. *Organon*, § 72.

« queluche, la fièvre scarlatine de Sydenham, et dont « les autres peuvent l'atteindre à plusieurs reprises, « comme la peste du Levant, la fièvre jaune, le choléra-« morbus asiatique, etc. (1). »

J'ai reproduit à dessein ce long paragraphe de l'*Organon;* parce qu'il répond victorieusement à ceux qui reprochent à Hahnemann d'avoir nié la maladie ; et que, bien compris, il montre, au contraire, combien le fondateur de l'homœopathie la reconnaît explicitement, puisqu'il consacre, à de très-légères différences près, les divisions depuis longtemps admises par les pathologistes. Ainsi, deux classes de maladies aiguës : les unes attaquant des hommes isolés à l'occasion de causes nuisibles dont ils ont eu à supporter l'influence ; d'autres dues à la présence de miasmes aigus et qui peuvent être sporadiques ou épidémiques, et même devenir contagieuses, d'après des circonstances déterminées. Ces fièvres, dit Hahnemann, sont chacune de nature spéciale ; et comme elles ont la même origine, elles mettent ceux qu'elles atteignent dans un état morbide identique partout. Jusqu'ici le fondateur de l'homœopathie est conforme, dans son enseignement, à tous les épidémiographes de tous les temps. Car, si les fièvres dont il parle sont chacune de nature spéciale, il y a à distinguer entre elles ; et chacune constitue une maladie particulière. Si, comme il l'ajoute, elles mettent ceux qu'elles atteignent dans un état morbide identique partout, de leur étude devront ressortir les mêmes indications thérapeutiques, et leur guérison exigera l'emploi des mêmes moyens. D'où vient cette identité? De ce que tous les cas individuels de

(1) V. *Organon*, § 73, p. 162.

ces maladies ou fièvres ont la même origine. En pathologie, une même origine, en d'autres termes, une même cause produit donc sur tous les individus qui ressentent son influence des effets identiques; et cette communauté de cause et d'effets, d'origine et de symptômes, est la condition dont il n'y a pas à se départir dans la détermination des espèces morbides. Voilà ce qu'enseigne Hahnemann. Est-on bien fondé à dire qu'il ait nié la maladie? Si on entend parler de ces tableaux factices que nous ont retracés les nosographes de tous les temps; j'en conviens, la négation est absolue. Si on prétend que cette négation embrasse à la fois le passé et l'avenir de la science, je nie qu'elle ait jamais été dans la pensée ni dans l'enseignement de Hahnemann.

Mais, dira-t-on, que devient alors le principe de l'individualisation absolue des maladies? Comment concilier les paragraphes 72 et 73 de l'*Organon* avec les paragraphes 7, 14, 17 et 18 du même ouvrage? Rien de plus simple. Que dit Hahnemann dans les paragraphes indiqués? Que, hors de l'ensemble des symptômes, il n'y a rien à trouver dans les maladies par quoi elles soient susceptibles d'exprimer le besoin qu'elles ont de secours; d'où on doit conclure qu'il ne peut y avoir d'autre indication du remède à choisir que la somme des symptômes observés dans chaque cas individuel (1). Ici, il émet un principe thérapeutique qui laisse dans son intégrité le problème pathologique, et ne contredit en rien les énoncés des paragraphes 72 et 73. Au paragraphe 7, il dit que l'ensemble des symptômes, image réfléchie au dehors de l'essence intérieure de la maladie, doit être la principale

(1) V. *Organon*, § 18, p. 114.

ou la seule chose par laquelle le mal donne à connaître le médicament dont il a besoin, la seule qui détermine le choix du remède le plus approprié. N'est-ce pas reproduire d'une manière plus explicite le principe thérapeutique que je viens de rappeler à propos du paragraphe 18? Où est la contradiction? Lorsque, au paragraphe 17, Hahnemann dit encore que la guérison qui succède à l'anéantissement de tout l'ensemble des signes et accidents perceptibles de la maladie, ayant en même temps pour résultat la disparition du changement intérieur sur lequel cette dernière se fonde, c'est-à-dire, dans tous les cas, la destruction du total de la maladie..., le médecin n'a qu'à enlever la somme des symptômes pour faire disparaître simultanément le changement intérieur du corps, c'est-à-dire anéantir le total de la maladie, la maladie elle-même (1). Je ne vois pas davantage où serait la contradiction entre ces différentes citations et les principes émis plus haut sur la maladie et ses différentes espèces. Comment, en effet, réussirait-on au point de vue homœopathique, à trouver l'agent curatif d'une maladie, en dehors de l'ensemble des symptômes par lesquels elle se manifeste? En quoi, je le demande, une maladie à caractère fixe, telles que sont les maladies dérivant d'un miasme aigu, peuvent-elles dispenser de prendre en considération l'universalité de leurs symptômes? Prenons garde de nous laisser gagner par la lassitude que les difficultés de l'homœopathie pourraient amener chez chacun de nous, et de renvoyer à cette doctrine des reproches qui ne s'adressent qu'à notre faiblesse. Que l'application de l'homœopathie soit difficile,

(1) V. *Organon*, § 17, p. 113.

personne ne le nie, que ces difficultés aient été jusqu'à produire de courts instants de découragement, qu'elles aient fait naître chez beaucoup le désir d'en alléger le poids et les aient portés à chercher les moyens de simplifier les recherches, je le comprends. Je crois même que, du plus au moins, tous les homœopathes ont subi cette influence. Mais il y a loin de là à nier les principes hahnemanniens, et à prêter au maître des erreurs pathologiques qu'il n'a point commises. D'ailleurs, le principe d'individualisation absolue des états morbides resterait debout, lors même que l'homœopathie aurait produit un système pathologique complet et régulier.

D'abord, pour ce qui est des maladies chroniques, aussitôt qu'elles ont franchi leur forme primitive, elles se caractérisent par des symptômes très-variables d'un individu à un autre individu. La raison est que tout virus qui a jeté de profondes racines dans un organisme humain, exprime les symptômes qui lui sont propres, met en jeu et développe les prédispositions morbides existant chez tous, s'ajoute souvent à des maladies préexistantes et forme un tout qui défiera perpétuellement les descriptions du nosographe le plus subtil. Quant aux maladies dérivant de la présence d'un miasme aigu, il est rare qu'elles se présentent sous la même forme et avec les mêmes caractères fondamentaux pendant deux années de suite. Cette mobilité des épidémies faisait dire à Sydenham qu'il plaignait les malades qui les premiers recouraient à ses soins lorsque survenait une épidémie nouvelle; et dans les constitutions épidémiques dont il nous a transmis les tableaux, il notait avec un soin particulier les différences qu'elles présentaient d'année en année.

Le même fait se reproduit sous nos yeux. Il n'est pas

d'hiver où nous n'observions tous la grippe. Pour ceux qui ont été témoins de l'épidémie de 1839, qui comparent ce qu'ils observent avec les observations qu'ils ont pu faire à cette époque, quelles différences ne remarquent-ils pas? Hahnemann nous parle aussi des médecins qui, après 1804, confondirent une miliaire pourprée venue de l'Ouest avec la fièvre scarlatine. Ces deux affections, dit-il, paraissent s'être, sur les derniers temps, confondues dans quelques localités en une fièvre éruptive d'espèce particulière, contre laquelle ni l'arsenic, ni la belladonne n'ont plus été trouvés parfaitement homœopathiques (1). Je doute fort que ces deux médicaments, associés dans la même prescription, eussent mieux réussi, tandis que *bryone* et *mercure*, mais bryone surtout, réussissent parfaitement, comme chacun de nous a pu le remarquer. Chaque année nous présente des cas isolés où ces deux espèces sont confondues.

Hahnemann avait donc raison de présenter comme un principe absolu en homœopathie la nécessité d'individualiser les maladies; et ce principe, loin de le conduire à ne voir dans les états morbides que des groupes de symptômes, ne l'a pas empêché de tracer l'esquisse d'une nosologie que le temps agrandira et complétera lorsqu'on voudra s'en occuper sérieusement. Mais du jour où un pareil travail sera produit, pour devenir d'une application plus facile, le principe d'individualisation ne sera pas abandonné. On s'y rattachera d'autant plus fermement qu'il produira des fruits plus abondants et plus faciles à obtenir.

Si l'étiologie et la symptomatologie hahnemanniennes

(1) V. *Organon*, note du § 73, p. 163.

sont irréprochables, si la méthode indiquée par le fondateur de l'homœopathie pour arriver à la détermination des espèces morbides ne l'est pas moins, comment Hahnemann a-t-il compris cette autre partie de la pathologie qu'on nomme le diagnostic?

Si le diagnostic peut être défini cette partie de la pathologie qui a pour objet la distinction des maladies (1), on peut dire que Hahnemann a beaucoup fait sous ce rapport. Si on prétend que la science du diagnostic est celle qui a pour objet de faire connaître l'existence, le siége et la nature des maladies, ainsi que le degré auquel elles sont parvenues et leur état de simplicité ou de complexité (2), on peut dire encore, sauf à définir les termes de la proposition, que sur chacun de ces éléments, il nous a laissé les plus sages leçons. Pour ceux qui demanderaient où trouver dans les écrits de Hahnemann un enseignement complet sur cette partie de la pathologie, je leur répondrais qu'ils ne le trouveront pas dans ses œuvres. Hahnemann n'a pas plus écrit de traité sur le diagnostic que sur toute autre branche de la médecine. Réformateur de l'art de guérir, il a donné une méthode. C'est à nous de posséder assez l'instrument qu'il a mis en nos mains pour construire l'édifice dont, habile architecte, il nous a tracé le plan.

Cette science du diagnostic, que les médecins de tous les temps ont prisée si haut, que chaque siècle, ou plutôt chaque école recommence sur de nouveaux frais, a sa méthode et puise à des sources déterminées. Se pourrait-il que Hahnemann ne nous eût rien dit à ce sujet?

(1) V. Chomel, *Éléments de pathologie générale*, p. 421.
(2) V. Racle, *Traité de diagnostic médical*, Paris, 1854, p. 5.

Quant à la méthode, il suffit de lire l'*Organon*, du paragraphe 84 au paragraphe 104, pour en connaître le mécanisme. Il est fort simple, et il répond aux exigences des cas différents qui peuvent se présenter. Seulement, comme tout concorde dans la doctrine hahnemannienne, que cette doctrine est essentiellement expérimentale, sous le rapport du diagnostic comme à l'égard de la symptomatologie, Hahnemann ne va pas au delà de ce qui est nécessaire à la thérapeutique, objet essentiel de ses recherches, terme dernier de tous ses travaux. Nous verrons, en étudiant la matière médicale, que toute sa méthode pharmaco-dynamique se réduit à la constatation des propriétés des médicaments au moyen de l'expérimentation pure; de même sa méthode en matière de diagnostic se réduit à la constatation des signes et symptômes des maladies. Pour cela faire, il exige comme première condition que le malade et ceux qui l'assistent fassent au médecin le récit des souffrances endurées (§ 85). Ce récit achevé, il exige du médecin qu'il prenne des informations précises sur chacun des symptômes accusés, et, qu'à l'occasion de chacun d'eux, il s'informe de l'époque de leur apparition, de l'espèce de douleur ressentie et des conditions sous lesquelles chaque symptôme se présente. Il recommande de relever soigneusement les symptômes de la maladie, soit avant que le malade ait fait usage d'aucun médicament, soit quelques jours après qu'il en a cessé l'emploi, afin d'avoir une image pure de la maladie (§ 91). La chose est toujours facile pour les maladies chroniques, ces dernières laissant une certaine latitude. Aussi, peut-on profiter du délai qu'elles laissent pour les étudier avec toute la rigueur désirable, rigueur qui doit aller jusqu'à descendre à des minuties,

dit Hahnemann (§ 95). Dans ces maladies, les sujets ont pris une telle habitude de leurs longues souffrances, qu'ils font peu ou point d'attention à de petits symptômes, souvent caractéristiques, et même décisifs, par rapport au choix du remède. Mais s'il s'agit des maladies aiguës, de celles qui ne permettent aucun délai, et qu'elles aient été traitées allopathiquement, le médecin homœopathe doit se contenter d'observer l'ensemble des symptômes tel que les médicaments employés l'ont modifié, afin de pouvoir embrasser, dans un seul et même tableau, l'affection primitive et l'affection médicinale conjointe (§ 92). Dans la recherche des maladies à *miasme aigu*, qu'elles soient sporadiques ou épidémiques, Hahnemann veut que le médecin les étudie chaque fois qu'elles se présentent, sans se préoccuper si jamais quelque chose de semblable a déjà existé dans le monde sous tel ou tel nom. On doit toujours, dit-il, regarder l'image pure de chaque maladie qui domine actuellement comme une chose nouvelle et inconnue, et l'étudier à fond elle-même, si l'on veut être véritablement médecin, c'est-à-dire ne jamais mettre l'hypothèse à la place de l'observation, et ne jamais regarder un cas donné de maladie comme connu... qu'après avoir approfondi toutes ses manifestations (§ 100). En notant avec soin plusieurs cas de même espèce, le tableau de la maladie ira toujours en se perfectionnant. Il ne deviendra ni plus étendu, ni plus verbeux, mais plus graphique, plus caractéristique, et il embrassera davantage les particularités de la maladie collective. D'un côté, les symptômes généraux acquerront plus de précision; de l'autre, les symptômes saillants, spéciaux, rares dans l'épidémie même et propres, d'ailleurs, à un petit nombre d'affections seulement, se dessineront et formeront

le caractère de la maladie (§ 102). Hahnemann fait ensuite une remarque importante et qui, dans sa méthode diagnostique, acquiert la valeur d'un principe général. Toutes les personnes atteintes d'une même épidémie ont, il est vrai, une maladie provenant de la même source et, par conséquent, égale; mais l'étendue tout entière d'une affection de ce genre et la totalité de ses symptômes, dont la connaissance est nécessaire pour se former une image complète de l'état morbide et choisir, d'après cela, le remède homœopathique le plus en harmonie avec cet ensemble d'accidents, ne peuvent être observées chez un seul malade; il faut... les tirer par abstraction du tableau des souffrances de plusieurs doués d'une constitution différente (§ 102). Cette méthode doit être appliquée avec plus de rigueur encore à l'étude des maladies chroniques; car ici chaque malade n'offre, pour ainsi dire, qu'une portion des phénomènes morbides dont la collection entière forme le tableau complet de la cachexie considérée dans son ensemble (§ 103).

La méthode hahnemannienne, en ce qui touche au diagnostic, se réduit donc à un petit nombre de principes faciles à retenir, plus faciles encore à mettre en pratique :

1° Constater les caractères distinctifs d'une maladie, en tenant compte, d'abord, de la cause productrice, puis de tous les symptômes par lesquels elle se caractérise, considérés en eux-mêmes, dans toutes les nuances qu'ils peuvent présenter et dans les conditions qui aggravent ou améliorent chacun d'eux.

2° Considérer chaque cas individuel de maladie comme une partie plus ou moins étendue d'un état plus général que lui-même, de ce que Hahnemann nomme assez improprement la cachexie, que d'autres ont appelé la dia-

thèse ; par conséquent caractériser cette maladie, d'une part, par les symptômes généraux, diathésiques que présente chaque individu qui en est atteint ; de l'autre, par les symptômes particuliers à chaque malade, symptômes qui varient d'un sujet à un autre sujet, aucun d'eux n'offrant, soit dans les maladies épidémiques, soit dans les maladies chroniques, tous les symptômes de la diathèse.

3° Distinguer autant que possible, dans les souffrances du malade, l'affection primitive de l'affection médicinale conjointe, lorsque celui-ci a été soumis à un traitement allopathique avant de réclamer les secours de l'homœopathie.

4° Étudier chaque cas de maladie qui se présente à l'observation du médecin, comme un fait nouveau, ressemblant sous plusieurs rapports à d'autres cas du même genre, sans leur être identique.

La nécessité de cette étude découle de ce fait qui était la pensée profonde de Hahnemann en matière de diagnostic, à savoir : que toute maladie se caractérise autant par les symptômes particuliers que par les symptômes communs à tous les malades d'un même genre.

La méthode diagnostique de Hahnemann offre donc ceci de particulier, qu'elle est conçue en vue de la thérapeutique, bien plus qu'en vue de la pathologie proprement dite ; que cet illustre réformateur ne s'écarte jamais de l'objet essentiellement pratique de sa réforme ; et qu'ainsi, on ne peut lui appliquer la mesure communément adoptée en nosographie. Car, il faut bien remarquer, qu'à l'encontre des pathologistes de l'ancienne école qui concluent d'une maladie connue et des guérisons obtenues aux propriétés des agents thérapeutiques qu'on suppose avoir amené la guérison, Hahnemann, sans con-

clure précisément des propriétés connues du médicament à la nature de la maladie qu'il s'agit de traiter, est toujours dominé par le point de vue thérapeutique. De là vient, que la méthode par lui enseignée sous le rapport du diagnostic est à la fois plus précise, plus nette et plus pratique que la méthode communément adoptée. Sans doute, on n'y trouve pas de longs développements sur la manière de déterminer la nature et de fixer le siége d'une maladie donnée. Niant au médecin la possibilité de pénétrer la nature essentielle des maladies, le fondateur de l'homœopathie n'avait pas à rechercher ce qu'il croyait introuvable. Déclarant toute maladie générale, il ne pouvait, à l'exemple des organiciens, faire équation entre un groupe de symptômes et une maladie. La rigueur de sa méthode diagnostique consistait en deux points: à garantir le médecin contre les erreurs possibles qu'il pourrait commettre dans l'étude des symptômes, que ces erreurs vinssent du malade ou de lui-même ; à indiquer les conditions auxquelles tout symptôme peut être converti en signe thérapeutique, c'est-à-dire devenir un élément d'indication. Il a constitué de son point de vue ce que, depuis, on a appelé la *séméiotechnie* ou l'art du diagnostic ; et personne n'a étudié plus profondément les symptômes des maladies en eux-mêmes et dans leurs nuances diverses que ne le fit Hahnemann. Ce que les anciens faisaient pour la maladie prise dans sa totalité, lorsqu'ils étudiaient les moments de redoublement et de rémission, Hahnemann l'a fait pour chacun des symptômes dont une maladie se compose, lorsqu'il signale les conditions diverses sous lesquelles ces symptômes sont aggravés ou soulagés. Lorsque les pathologistes cherchent à caractériser l'espèce de douleur ressentie, comme la douleur pon-

gitive dans la pleurésie, les douleurs térébrantes, élançantes, etc., dans d'autres maladies, sans que jamais ces caractères les conduisent à établir aucune indication précise, ils sont dans une voie d'analyse pathologique féconde en résultats pratiques. Ce qu'ils font quelquefois, Hahnemann le fait toujours; et on peut dire que, sous le rapport symptomatologique, base et opération première du diagnostic, il a atteint la limite du possible.

Mais la *séméiotechnie* n'est pas tout le diagnostic. Après les symptômes viennent les signes; après l'observation des changements survenus dans l'organisme par suite de l'action d'une ou plusieurs causes, il reste à apprécier la valeur diagnostique, pronostique et thérapeutique de ces changements. *Tout symptôme est signe*, disait Fernel, celui de tous les médecins qui, après Galien, a fait le plus d'efforts pour distinguer l'un de l'autre; *mais tout signe n'est pas symptôme* (1). « Un malade, dit aussi Zimmermann, peut être instruit de tous les symptômes de sa maladie, sans néanmoins la connaître, parce que quoique le symptôme tombe sous les sens, la maladie ne se dévoile que par le raisonnement (2). » La connaissance des symptômes constitue ce que certains commentateurs d'Hippocrate appelaient l'*épilogisme*, par opposition à l'*analogisme*, qui comprenait la connaissance des signes. Qu'est donc un signe, et en quoi diffère-t-il du symptôme?

« Signum, dit Galien, est id quod, cognito, alterius « ignoti notitiam inducit. » « Le signe, dit Double, est « tout ce qui, venant à frapper notre esprit, nous instruit

(1) Omne symptoma signum est, non tamen omne signum symptoma. (Lib. II, *de symptomatum differentiis.*)

(2) Zimmermann, *Traité de l'expérience*, t. I, p. 164.

« par là de ce qui est caché au dedans sur l'état passé, « présent et à venir de la maladie (1). » « On comprend « sous le nom de *signes diagnostiques*, dit M. Chomel, « toutes les circonstances propres à éclairer sur le genre « et l'espèce d'une maladie (2). » « Un signe, dit M. Racle, « est... toute circonstance de quelque nature qu'elle soit, « qui peut aider, contribuer à établir le diagnostic (3). »

Après la définition de Galien, était-il nécessaire d'en proposer d'autres, beaucoup plus vagues, et trahissant une complète inintelligence du problème dont on cherche la solution? Lorsque Galien a défini le signe *une chose connue conduisant à la connaissance d'une autre chose inconnue*, il a posé les deux termes du symptôme et du signe; du symptôme, caractère donné par l'observation directe, que le malade ressent et que le médecin observe; et du signe, qui n'est que le symptôme ou les symptômes interprétés ; mais dont l'interprétation se peut faire sous trois points de vue différents : l'un relatif à l'espèce de la maladie; l'autre, à son issue certaine ou probable; le troisième, au traitement à employer. Eh bien, a-t-on dit quelque chose, lorsqu'avec Double on définit le signe, ce qui nous instruit de ce qui est caché ou obscur sur l'état passé, présent ou à venir de la maladie? Une pareille définition, étant purement diagnostique, sans rien laisser à penser de la valeur pronostique et thérapeutique du signe, ne renferme-t-elle pas la *séméiologie* dans un cercle trop étroit? C'est, cependant, cette définition qui a servi de modèle à toutes celles qui ont été données depuis, ainsi qu'il est facile de s'en apercevoir

(1) Double, *Séméiologie générale*, t. I, p. 157.
(2) Chomel, *Éléments de pathologie générale*, p. 428.
(3) Racle, *Traité du diagnostic*, p. 8.

en lisant M. Chomel, et M. Racle, le dernier venu en date.

On a dit de Hahnemann que sa doctrine était dépourvue de tout diagnostic ; ceci est faux, au moins à l'égard de la symptomatologie. Serait-ce plus vrai à l'égard de la *séméiologie ?* Si le diagnostic n'est vrai, n'est complet qu'à la condition d'établir la nature essentielle d'une maladie, ou de la localiser en un point quelconque de l'organisme ; si l'œuvre de la *séméiotique* consiste à rechercher les signes propres à cette double détermination, évidemment on ne trouvera rien dans les écrits de Hahnemann sous le premier rapport ; et quant au second, on trouvera une foule d'indications qui, le plus souvent, seront présentées sous la forme de symptômes et non pas sous la désignation de signes. Si la vésicule psorique, le chancre vénérien, le fic, sont donnés par Hahnemann comme signes caractéristiques de la gale, de la syphilis et de la sycose ; si les éruptions propres à la miliaire, à la scarlatine, à la rougeole, à la variole, sont reconnues par lui comme autant de signes de ces affections diverses ; s'il caractérise avec un soin particulier en décrivant les symptômes dans leurs nuances au lieu de se contenter de les nommer, l'érysipèle, le lichen, l'impétigo et les autres dermatoses, ce n'est pas qu'il fasse équation entre ces symptômes et la maladie dont ils sont l'expression : car il sait qu'après la disparition de l'éruption psorique, du chancre et du fic, la gale, la syphilis et la sycose existent encore le plus souvent, que les fièvres éruptives parcourent quelquefois toutes leurs périodes sans qu'apparaisse l'exanthème qui leur est propre ; il sait que le signe ou les signes d'une espèce morbide ou d'une maladie doivent être empruntés, avant tout, aux symptô-

mes les plus généraux de la maladie ; à ceux qui l'expriment de son début à sa terminaison et la suivent dans toutes ses transformations. Il sait, enfin, qu'un signe ne mérite ce nom, qu'autant qu'il est indicateur de l'espèce morbide, qu'il permet de présager son issue favorable ou funeste, et qu'il est indicateur du traitement.

Dans la pensée de Hahnemann, la *séméiologie* était donc autre chose que ce qu'on l'a faite jusqu'ici. Elle n'avait pas pour fin dernière de déterminer la nature des maladies, puisque cette dernière nous échappera constamment. Encore moins, la *séméiologie* hahnemannienne doit-elle se proposer de fixer le siége d'une maladie : car, la maladie affectant l'organisme dans sa totalité ; modifiant l'homme au physique et au moral, cette recherche ne peut donner que des symptômes, parfois susceptibles d'être convertis en signes, et souvent incapables de l'être. La fin dernière de la *séméiologie*, au point de vue hahnemannien, c'est la thérapeutique. Eh bien, sans tomber dans aucune exagération et dire que, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, Hahnemann aurait tout vu ou tout dit, je ne crains pas d'affirmer qu'il imprime à cette partie de la pathologie une direction nouvelle ; et qu'il la transfigure au profit de la guérison. Autrefois, tout symptôme devenait signe, du moment où ce symptôme était indicateur d'une lésion et permettait de prévoir ce qui allait advenir. Galien raconte, au rapport de Double, un fait qui lui est personnel et qui donne la mesure du diagnostic allopathique en établissant clairement la distinction du signe et du symptôme. Galien était dangereusement malade, et ayant entendu que deux assistants de ses amis s'entretenaient de quelques symptômes qu'ils venaient d'observer sur lui, tels que la rougeur de la face, les yeux vifs, ha-

gards, enflammés, il s'écria aussitôt qu'on y prît bien garde, qu'il était menacé du délire, et il demanda qu'on lui administrât des remèdes en conséquence. Ici, dit Double, les assistants virent bien les symptômes ; mais Galien quoique malade en déduisit seul le signe du délire (1).

Cette partie de la *sémélologie*, très-bien connue de Hahnemann (car Hahnemann n'a pas écrit tout ce qu'il savait), n'a reçu dans ses écrits ni sanction nouvelle, ni nouvel accroissement. Les indications qu'il est possible de tirer de ce qu'on a appelé les signes diagnostiques et pronostiques, se trouvent virtuellement exprimées dans sa manière de concevoir la maladie, dans les espèces par lui reconnues et établies, dans les transformations dont plusieurs d'entre elles sont susceptibles. L'homœopathie peut donc emprunter beaucoup à l'allopathie, sous ce rapport ; et Hahnemann lui empruntait tous les jours. Pourquoi les disciples feraient-ils autrement que le maître ? Mais ces emprunts ne peuvent jamais aller jusqu'à mettre sur le premier plan ce qui naturellement doit être placé sur le second plan, jusqu'à faire prédominer les signes diagnostiques et pronostiques sur les signes thérapeutiques. La raison en est simple : le point culminant du diagnostic, n'est pas la connaissance de l'espèce morbide dont un sujet est affecté ; mais la place que l'individu occupe dans l'espèce. Qu'il s'agisse d'une maladie aiguë ou d'une maladie chronique, d'une maladie sporadique ou d'une maladie épidémique, l'observation prouve que, dans tous les cas, chaque malade ne présente qu'une partie des signes et symptômes de la maladie. Le tableau d'une épidémie est autrement étendu que les observa-

(1) Double, *Séméiologie générale*, t. I, p. 170.

tions particulières qui en sont les éléments. Le tableau général de la psore ou de la syphilis est bien plus vaste qu'un cas donné de psore ou de syphilis si compliqué qu'on le suppose. Rattacher chaque cas donné de maladie à l'espèce dont il est une dépendance, l'individualiser, autant que possible, ce qui revient à dire, constater sur chaque malade l'existence des signes diagnostiques propres à l'espèce morbide, comme on l'enseigne en allopathie, sauf à renvoyer aux symptômes ce que les nosographes de l'ancienne école décorent du nom de signe et aux signes ce qu'ils appellent un symptôme, ainsi que l'a souvent fait Hahnemann ; constater ensuite les signes diagnostiques propres à l'individu ; se servir des uns et des autres pour fixer les indications thérapeutiques et, sans rien exclure, faire prédominer les signes individuels sur les signes communs et faire de ceux-ci ce que j'appelais les signes thérapeutiques, voilà les bases de la séméiologie homœopathique, telle qu'elle est indiquée dans les écrits de Hahnemann ; voilà sa méthode diagnostique.

Je ne sache pas qu'il y ait rien à reprendre dans cette manière de procéder dont quelques exemples feront encore mieux sentir la vérité et la portée. Quelle que soit la maladie à laquelle on s'adresse, qu'elle soit aiguë ou chronique, sporadique ou épidémique, de quelle façon doit-on s'y prendre au lit du malade, pour déterminer ce qu'elle est, fixer les indications qu'elle présente et faire choix du médicament approprié ?

La cause qui l'a produite étant connue et je le suppose, mise hors de doute, Hahnemann veut que, d'abord, on recueille ceux des symptômes qu'il nomme *généraux*, c'est-à-dire, qu'on s'enquière de tout ce qui est relatif à

la fièvre, à l'état du moral et du sommeil, à l'expression du facies et de l'habitude extérieure du corps, et aux commémoratifs. Ce sont les symptômes qu'il met en première ligne dans toute maladie, considérée au point de vue diagnostique ; ceux qui fournissent les signes les plus nombreux et les plus certains ; ceux qui permettent de fixer ce que quelques-uns ont nommé la *diathèse*, ce que d'autres ont appelé le *processus*. En second lieu, viennent les signes individuels, ceux que Hahnemann nommait *frappants*, *singuliers*, *extraordinaires*, *caractéristiques*, auxquels il empruntait surtout et *presque exclusivement* (1), les indications thérapeutiques. Après ces deux groupes de symptômes viennent ceux qu'on nomme *organiques*, et qui expriment les altérations de texture. Dans la séméiologie hahnemannienne, ils viennent au troisième rang. Cette catégorie fournit le plus petit nombre de *symptômes* susceptibles d'être convertis en *signes*.

Il y a certainement beaucoup à ajouter à cette manière de considérer la séméiologie; mais y a-t-il quelque chose à reprendre? Nous attendons que la critique déploie, sur ce point, les ressources d'une polémique sérieuse. Seulement, nous l'invitons à ne pas perdre de vue que la méthode hahnemannienne est essentiellement expérimentale; que l'un de ses principes fondamentaux est l'individualisation absolue des maladies ; que cette dernière est le corollaire indispensable de la spécificité des états morbides, autre principe fondamental de la doctrine homœopathique.

En quoi, d'ailleurs, la séméiologie allopathique est-elle donc si avancée? Cette partie de la science est renfermée dans un seul principe, comprise sous une seule

(1) V. *Organon*, § 153 et et 154.

loi : Donner le moyen de convertir le *symptôme* ou les *symptômes* en *signes*. Pour cette opération tout intellectuelle, l'allopathie n'a encore rien trouvé. Lorsqu'elle a établi la forme, le siége et le caractère de la maladie, et séparé de l'ensemble des symptômes ceux qui expriment ces conditions ; lorsque, sur chacun de ces points, elle a trouvé ce qu'elle nomme les signes *vrais*, *suffisants*, *univoques* ou *pathognomoniques*, chose souvent difficile, elle n'a répondu encore qu'à une ou tout au plus à deux des conditions de tout bon diagnostic ; c'est-à-dire, qu'elle a trouvé les signes indicateurs de la maladie et ceux du pronostic ; mais elle n'a rien fait pour trouver les signes thérapeutiques. Or, la thérapeutique n'est pas une déduction de la pathologie. Du moment où, comme l'a prouvé Hahnemann, la pharmacologie est une science distincte, je ne dis pas séparée, des autres branches de la médecine, ayant sa méthode propre et ses lois particulières, la pathologie est insuffisante à fournir les indications thérapeutiques. Or, la séméiologie, en d'autres termes, la conversion des symptômes en signes, n'est régulièrement faite, qu'autant que dans un tableau de symptômes on a trouvé les signes indicateurs de l'espèce morbide qu'il s'agit de combattre, ceux qui permettent de fixer le pronostic de chaque cas individuel, ceux, enfin, qui permettent de fixer les indications thérapeutiques et de choisir l'agent approprié. Excepté Hahnemann, personne n'a rempli ces conditions, et personne ne pouvait les remplir. Humble servante de la pathologie, la matière médicale flottait incertaine au gré de tous les systèmes, comme nous le verrons dans le commentaire suivant. Que pouvait-elle fournir au diagnostic ; quels symptômes d'une maladie pouvaient devenir signes thérapeutiques ? Hahnemann pouvait seul

donner la loi du passage de la symptomatologie à la séméiologie ; et il l'a fait, lorsqu'il a indiqué les voies à suivre pour fixer la diathèse morbide et individualiser chaque cas particulier d'une même diathèse.

Les signes généraux sont, à ses yeux, caractéristiques de l'espèce morbide ; les symptômes *frappants*, *singuliers*, *extraordinaires*, ceux qui, dans une même espèce, donnent à chaque cas sa physionomie particulière, deviennent signes thérapeutiques. Sans doute, Hahnemann n'a pas poursuivi l'application de ses principes dans toute l'étendue du cadre nosologique. Ce n'était pas la tâche qu'il s'était imposée. Homme de principe et de méthode, réformateur de la science et de l'art, considérés d'un point de vue général, son œuvre était accomplie du moment où il avait indiqué la voie à suivre et tracé les conditions à remplir pour atteindre à la vérité sur tous les points. En matière de diagnostic, et plus particulièrement sous le rapport séméiologique, Hahnemann n'a pas failli à son œuvre ; il a enseigné que le diagnostic purement pathologique était œuvre de naturaliste plutôt que de médecin ; que pour donner à ce dernier toute sa valeur, il fallait joindre aux signes généralement considérés comme diagnostiques, ceux qui ont une valeur thérapeutique ; que ces derniers ne pouvaient être empruntés seulement à la triple considération de la *forme*, du *siége* et de la *nature* de la maladie, mais surtout et presque exclusivement à la *Pharmacologie*, branche des connaissances médicales, qui mérite le nom de science seulement depuis que Hahnemann lui a donné, dans le principe de l'expérimentation pure, une base indestructible.

Le pronostic est un autre élément du problème pathologique. Si une maladie peut être diagnostiquée ou con-

nue, ce qui revient au même, à l'aide de l'étiologie, de la symptomatologie et de la séméiotique, il reste encore à prévoir la marche qu'elle suivra et l'issue qu'elle aura sur le sujet qui en est affecté. Cette partie de la médecine, comme le dit Joseph Frank, tient un peu de la divination, et est à juste titre, pour le vulgaire, un grand sujet d'admiration (1). Le pronostic, continue le même auteur, lorsqu'il ne porte que sur le présage de la vie ou de la mort, peut être établi d'après les seuls symptômes de la maladie. Aussi, n'est-il pas rare de voir des prêtres, des gardes-malades et des personnes qui ont l'habitude d'assister les malades sur leurs lits de douleur, porter souvent sur les maladies des pronostics parfaitement justes (2).

Tout ceci est d'une exactitude parfaite ; mais ce n'est pas là que réside particulièrement l'art du pronostic ; autrement, il faudrait dire que le tact médical, cette sorte d'instinct qui échappe à toute règle et à toute définition, serait le premier élément, pour ne pas dire la source unique du pronostic. Présager la vie ou la mort d'un malade, dans un moment donné, est toujours chose importante pour le malade et le médecin ; mais il est bien plus intéressant encore 1° d'être parfaitement éclairé sur les conditions qui ajoutent à la gravité naturelle d'une maladie ; 2° sur ce que les anciens nommaient les *crises ;* 3° sur les transformations possibles dont une maladie peut être le sujet. C'est là ce qui constitue l'art du pronostic ; ce que ni le tact personnel, ni l'instinct du médecin ne peuvent donner ; ce qui a sa règle et ses lois ; c'est à ces sources diverses qu'il faut aller puiser pour établir scientifiquement le pronostic.

(1) *Pathol. int.* par Joseph Frank, tome I. p. 87, introduction.
(2) *Ibid.*, p. 88.

Sur le premier point, c'est-à-dire sur l'art de présager de la vie ou de la mort d'un malade, Hahnemann n'a rien dit qui lui soit particulier. Dans sa pratique, il s'inspirait, nul ne peut en douter, de ce que l'expérience et l'étude approfondie des anciens lui avaient appris, et je ne sache pas, qu'à cet égard, il fût inférieur à qui que ce soit ; mais nous ne trouvons dans ses écrits rien qui le sépare de la généralité des praticiens.

Comme tous les médecins de toutes les écoles, il recommande de tenir un compte sévère dans l'appréciation de la gravité relative d'une maladie des *antécédents de la famille* dont est issu le sujet ; de *son âge*, de *son sexe*, du *climat* sous lequel il a vécu ou vit encore ; de *son genre de vie*, de la *constitution épidémique* régnante ; en un mot, de toutes les conditions pathologiques dans lesquelles le malade peut être placé : et, sous sa plume, ces conditions différentes acquièrent une tout autre importance que sous celle de la généralité des médecins.

S'il s'agit des antécédents de famille, il s'en préoccupe, d'abord, pour rechercher les similitudes d'organisation qui peuvent exister entre les individus de plusieurs générations; mais, avant tout, dans le but de retrouver chez les engendreurs l'origine de la maladie chronique qu'il observe, et de prévoir ce que deviendra cette maladie si on l'abandonne à elle-même. L'allopathie, il faut le dire, ne néglige pas ces préoccupations, mais, aux yeux de Hahnemann, quelle importance elles acquièrent ! Lui qui avait l'intime conviction que toute maladie véritablement chronique n'abandonne un organisme qu'après l'avoir complétement détruit; qui notait avec un soin scrupuleux les transformations diverses auxquelles ces maladies sont sujettes ; lui qui avait donné le conseil de les suivre dans leurs dévelop-

pements successifs à travers les générations et les siècles ; lui qui avait recherché et découvert les moyens d'éteindre ces virus dans leur cause, qui savait comment plusieurs d'entre eux peuvent coexister sur le même sujet et donner naissance aux maladies les plus terribles, savait tirer des antécédents de famille d'autres présages que ceux indiqués communément dans les auteurs. Il ne se contentait pas de données générales, comme de reconnaître qu'il est des familles qui jouissent du privilége de vivre longtemps, tandis que d'autres semblent vouées à une mort prématurée (1), ni de dire qu'il est une condition héréditaire qui rend certaines maladies beaucoup plus graves ou même constamment mortelles chez tous les individus d'une même famille, ni que la variole est aussi dangereuse dans certaines familles que la peste elle-même (2). Sa sollicitude s'étend au delà de ces limites étroites. Ayant retracé le tableau de la *psore interne*, ayant dit qu'elle se communique d'une génération à une autre, il fait de cette condition un signe pronostique de première importance.

L'âge, le sexe, le climat, le genre de vie, constituent autant de signes pronostiques auxquels Hahnemann attachait une importance bien plus grande comme indication thérapeutique, que comme signes de prognose. Il en est autrement de la constitution épidémique régnante. Pour lui, toute épidémie venant à frapper sur un sujet psorique, avait pour premier effet de réveiller la psore de son sommeil. « C'est ici le lieu, dit-il, d'appeler l'atten-
« tion sur un phénomène remarquable, savoir, que les
« grandes maladies épidémiques, la variole, la rougeole,

(1) V. Joseph Frank déjà cité, p. 88.
(2) V. *ibid.*, p. 89.

« le pourpre, la fièvre scarlatine, la coqueluche, la dys-
« senterie, et autres espèces de typhus, lorsqu'elles at-
« teignent leur terme, principalement sans avoir été
« soumises à un traitement homœopathique, laissent l'or-
« ganisme dans un tel état d'ébranlement et d'excitation,
« que, chez beaucoup de ceux qui viennent d'en être
« débarrassés, la psore, précédemment latente dans l'in-
« térieur du corps, s'éveille tout à coup et se prononce
« rapidement en exanthèmes analogues à l'éruption pso-
« rique, ou en d'autres affections chroniques qui, lors-
« qu'on ne les soumet pas à un traitement antipsorique,
« ne tardent point, l'organisme étant encore épuisé, à
« acquérir un haut degré d'intensité. En pareil cas, quand
« le malade succombe, ce qui arrive souvent, le médecin
« allopathiste ordinaire dit qu'il est mort des suites de
« la coqueluche, de la rougeole, etc. Mais ces suites
« ne sont autre chose que la psore développée sous la
« forme d'innombrables maladies chroniques, dont jus-
« qu'à ce jour la cause fondamentale a été ignorée, et
« qui, par conséquent, sont demeurées incurables (1). »

Voici déjà quelques signes prognostiques généraux dont il est impossible de nier que Hahnemann n'ait le mérite de la découverte.

1° La psore interne est susceptible de nombreuses transformations. Elle est communicable par voie de génération, et plus grave en cet état que si elle existe sur le sujet qui l'a primitivement acquise. 2° Un sujet psorique étant atteint d'une épidémie régnante, il est à craindre que celle-ci ayant atteint son terme, la psore ne sorte de son sommeil et ne développe, sur le sujet, une affection chronique souvent mortelle. Que de signes pro-

(1) *Doctr. et traitement des mal. chron*, t. I, p. 160.

nostiques ne peut-on pas tirer de ces deux principes !

On a dit des maladies aiguës qu'elles ont presque toujours un cours régulier et se terminent, soit par la santé, soit par la mort, soit en se changeant en une autre maladie, à des jours qu'on a appelés *jours critiques;* que ces crises s'accompagnent souvent d'une évacuation quelconque, ou au moins de quelque phénomène extraordinaire, auquel on a donné le nom de *signes critiques.* Des jours et des signes critiques on a fait deux éléments de pronostic, qui ont joué, depuis Hippocrate, un rôle immense dans la thérapeutique allopathique. Hahnemann nie les premiers, et n'accepte les seconds qu'avec de grandes réserves. Il ne croit pas que les maladies aiguës, pas plus que les maladies chroniques, soient soumises à un cours invariablement régulier; au moins rien n'indique que telle ait été sa pensée; tout dans ses écrits, dans sa conduite comme médecin, implique une opinion contraire.

Sans entrer dans l'examen détaillé de la doctrine des jours critiques, chose inutile, puisqu'elle est abandonnée de tous les bons esprits, remarquons que cette doctrine, fille de la médecine expectante, est en opposition directe avec la médecine homœopathique, qui est agissante au plus haut degré dans le traitement des maladies aiguës; que la théorie des crises suppose les maladies aiguës, fatalement assujetties au déploiement obligé d'une série de phénomènes morbides se succédant dans un ordre déterminé. L'homœopathie s'inscrit formellement contre cette manière d'étudier les maladies aiguës et de diriger leur traitement. Elle ne croit pas à la nécessité de ces périodes arrivant à jour fixe; elle conjure leur venue, et elle y réussit trop souvent pour accorder aux

jours critiques la moindre valeur pronostique. Possédant dans ses agents de guérison des moyens d'atteindre toute maladie aiguë, dans sa cause, il n'y a pas nécessité, pour que la guérison soit radicale, que la maladie parcoure toutes ses phases, ni surtout qu'elle les parcoure dans un nombre de jours fixe. Sans doute, toute fièvre éruptive passera par les différents états de formation de la maladie interne, d'éruption, et cette dernière aura ses périodes d'invasion, d'augment et de déclin; mais il n'est pas à dire que l'éruption augmentera nécessairement pendant au moins quatre jours, ni qu'elle devra mettre trois jours pour que la desquamation commence. Dans les maladies aiguës appelées sporadiques, cette régularité dans la marche des symptômes est encore bien moins marquée. Ne voyons-nous pas journellement des pleurésies, des pneumonies, des bronchites et des entérites aiguës, arrêtées dès leur début, lorsqu'on les combat par des agents complétement homœopathiques? Que de pleurésies et de pneumonies guéries avant d'avoir atteint le second degré! que de bronchites qui disparaissent avant d'arriver à la période de coction! Toutes ne sont pas dans ce cas, il faut le reconnaître, alors même qu'elles sont traitées par les moyens les mieux appropriés. Mais la raison de cet insuccès apparent ne dépend ni du traitement employé, ni de la maladie aiguë, elle dépend du sujet malade. Chez ce dernier, la psore, la syphilis, ou la sycose, sortent de leur sommeil et viennent se joindre à la maladie aiguë, l'entretenir et favoriser son développement. Ainsi s'explique comment, sur vingt bronchites aiguës, il y en aura un certain nombre qui disparaîtront comme par enchantement, selon l'expression des malades; tandis que d'autres résisteront

aux moyens les mieux choisis en apparence. Et la preuve que, dans ce cas, un nouvel élément est venu se joindre à la maladie aiguë, c'est que celle-ci, non-seulement perd de son intensité, mais se réduit le plus souvent à un symptôme unique. C'est le cas de ces toux appelées *nerveuses* par les malades, qui persistent après que les autres symptômes de la bronchite aiguë ont disparu, et durent quelquefois pendant le reste de la saison. Mais si l'on veut tenir compte de l'élément psorique, joindre aux caractères de la toux persistante, ceux qui dénotent, chez le sujet, l'existence d'une psore interne, soit acquise, soit héréditaire, et choisir le médicament de ce point de vue, la fatalité cesse et le malade guérit.

Pour ce qui est des jours critiques, il est remarquable que cette doctrine a perdu de son influence et a vu s'éclaircir les rangs de ses partisans, à mesure que les maladies ont été mieux connues et mieux traitées. Pour tout homœopathe, c'est une théorie sans valeur, et que chaque jour dément. Que peut-on dire des *crises* et des *signes* qui les expriment?

On reconnaissait une *sueur critique*, c'est-à-dire jugeant une maladie (car dans l'opinion des anciens une crise n'était qu'un jugement), des *urines critiques*, des *diarrhées critiques*, des *épistaxis critiques* et un *sommeil critique*. Chacune de ces manières dont une maladie se jugeait, avait ses signes précurseurs et ses symptômes propres. En fait, il arrive souvent que de semblables crises se produisent dans le cours des maladies aiguës. Hahnemann ne le nie pas, parce qu'il n'a jamais nié les faits; il ne nie pas non plus qu'une sueur critique s'annonce par la souplesse et la démangeaison de la peau, l'ondulation du pouls ou l'augmentation dans la force de

ses battements, la constipation et la rareté de l'urine ; que les diarrhées critiques s'annoncent par des borborygmes, des douleurs abdominales intercurrentes, des flatuosités, par l'inégalité dans la force ou dans le rhythme du pouls ; que le prurit du nez, le pouls dicrote, la rougeur et la pâleur alternatives de la face, annoncent l'épistaxis critique, et ainsi des autres crises. Mais tous ces faits admis, et bien d'autres qui se rencontrent et que l'homœopathie n'a jamais niés, ont-ils une grande valeur pronostique ? En admettant, ce qui n'est pas, que les crises dont je parle, jugent toujours favorablement une maladie, Hahnemann n'a jamais cru qu'elles fussent nécessaires à la guérison. Il prend donc ces signes pour autant de symptômes de la maladie, et les considère généralement comme étant de favorable augure, sans jamais les provoquer, ni les désirer. Les *signes diagnostiques* ou les *crises*, n'ont donc qu'une valeur secondaire le plus souvent relative au traitement employé.

Ce n'est pas à dire qu'étudiée dans sa marche, une maladie n'offre pas une certaine régularité dans le développement de ses caractères ; de même qu'un médicament soumis à l'expérimentation pure offre aussi une régularité très-marquée dans l'expression des symptômes qui le caractérisent. Il est des symptômes pathogénétiques qui se présentent le matin et d'autres le soir ; il en est qui surviennent après avoir mangé ; d'autres apparaitront dès le premier jour de l'expérimentation, tandis que certains ne se présenteront que le quatrième ou le septième. Mais, dans le traitement d'une maladie aiguë, les jours deviendront souvent des heures ; et toutes ces données fournies soit par la maladie abandonnée à elle-

même, soit par l'étude des médicaments, indiquent des possibilités et non pas des nécessités. Car, encore une fois, si le traitement d'une maladie aiguë est résolûment abordé par l'emploi d'un médicament parfaitement homœopathique, la maladie décroît sans qu'on voie apparaître ni les jours appelés critiques, ni les crises, ni, par conséquent, les signes qui les annoncent. La critique s'est largement exercée contre les faits de ce genre. Elle s'est fort égayée aux dépens de Hahnemann, parce que, dans maints endroits de ses écrits, il relate des faits de ce genre. Ce sont des embarras gastriques survenus à la suite d'une indigestion et qu'un globule de *pulsatille* aura fait cesser d'une façon presque instantanée; des affections assez prononcées quant à la multiplicité de leurs symptômes et à l'intensité des accidents, affections survenues à la suite d'un chagrin prolongé ou d'un accès de colère, d'indignation ou de jalousie et qui cessaient presque instantanément après l'emploi de *aurum*, *ignatia*, *chamomilla* ou *hyoscyamus*. Ce sont encore des pleurésies commençantes que l'*aconit* aura jugées en quelques heures ; des affections nombreuses dues à un refroidissement et qui auront été jugées en très-peu de temps par *bryone*, *dulcamara*. Tous ces faits cités par Hahnemann en une foule d'occasions, qui se sont reproduits et se reproduisent à chaque instant dans la pratique de chacun de nous, faits qui se multiplient davantage à mesure que la matière médicale est mieux connue et plus intelligemment appliquée, prouvent que les crises et leurs signes, tout en ayant une certaine valeur pronostique lorsqu'ils se présentent, n'offrent que des indications de second ordre.

Baglivi croyait que, d'Hippocrate jusqu'à lui, personne ne s'était occupé de ce qu'il appelait la succession des ma-

ladies (*de morborum successionibus*). Aussi déclarait-il, qu'à ses yeux, ce sujet était entièrement neuf (*novum omnino est*). Cependant, avant comme après lui, on trouve dans tous les écrivains des notions fort étendues sur ce qu'il nomme lui-même les causes, les signes et la prognose de la conversion d'une maladie en une autre, et particulièrement sur la conversion des maladies aiguës en maladies chroniques, et de celles-ci en maladies aiguës. Cette étude a certainement une grande valeur pronostique. Hahnemann a contribué dans la mesure de ses principes à l'élucidation de ce problème. Toute sa doctrine sur *la nature et le traitement des maladies chroniques* a précisément pour objet de montrer la succession des états morbides. Faire, comme il le disait, le tableau de la psore, de la syphilis, des diverses épidémies qui peuvent régner, c'est suivre chacune de ces maladies dans tous leurs modes et dans toutes leurs transformations; c'est précisément le point où la pathologie hahnemannienne se rattache à la pathologie allopathique, c'est le terrain sur lequel l'homœopathie et l'allopathie se rencontrent. Mais il faut distinguer ici entre la succession des états divers qu'une même maladie peut revêtir et la transformation d'une maladie en une autre maladie. La succession des états morbides est une vérité féconde; la transformation des maladies n'est qu'une chimère. La psore ne peut devenir syphilis, bien qu'elle puisse coexister sur le même sujet; ce qui est fort différent. La fièvre typhoïde peut revêtir successivement les différents états qui lui sont propres; passer de l'état inflammatoire à l'état adynamique ou ataxique; mais elle ne peut se transformer en aucune autre maladie, elle ne peut que rester elle-même. Ce que Baglivi appelait la succession

des maladies, n'était autre chose que ce que Broussais appelait la réaction sympathique d'un organe ou d'un appareil sur un autre organe ou sur un autre appareil. Sous ce dernier rapport, Hahnemann ne dit rien de plus que ce qui avait été dit avant lui.

Pour ce qui est de la partie matérielle du pronostic, ce qu'on a appelé les *conditions du pronostic*, comme les conditions de sexe, de constitution, d'âge, d'état antérieur physique ou moral, d'habitude, de climat et de saison, et d'autres, Hahnemann n'a rien dit que d'autres avant et depuis lui n'aient dit également.

Mais si on veut se rappeler que le pronostic est non-seulement relatif aux conditions pathologiques énumérées plus haut, et avant tout, à la puissance de la nature et de l'art, on comprend comment le pronostic fut de tous les éléments du problème pathologique celui sur lequel Hahnemann a été le moins explicite. Réformateur de la médecine dans tous les éléments dont cette science se compose, ayant découvert une loi thérapeutique méconnue jusqu'à lui, le sentiment qui le domina par-dessus tous les autres fut celui de la puissance nouvelle dont il était en possession. Contrairement aux médecins de notre temps, qui ont fait de la pathologie la base unique et essentielle de la science et de l'art, et dont la mission semble accomplie du moment où ils ont décrit une maladie dans sa marche, ses phases diverses et ses terminaisons possibles, et dont le rôle purement historique se termine par un aveu d'impuissance, Hahnemann reprend le côté du problème médical qu'ils ont négligé. Les ressources de la thérapeutique devenant abondantes en ses mains, au cri de désespoir et d'impuissance que laissent échapper les allopathes, il oppose les espérances que font

naître en lui, et la loi thérapeutique qu'il a découverte et la puissance jusqu'ici indéfinie que lui procurent ses découvertes en matière médicale. Pour les pathologistes allopathes, le pronostic est le plus souvent fâcheux; pour Hahnemann, les espérances de guérison n'ont pas de limites arrêtées. Ce qu'on ne guérissait pas avant l'homœopathie peut être guéri dans un grand nombre de cas, et personne ne peut dire avec rigueur où s'arrête sa puissance. Que souvent l'espérance du médecin homœopathe soit déçue, que le succès ne réponde pas toujours à ses efforts, il peut y avoir de la faute de l'homœopathie; mais souvent aussi, l'inexpérience ou l'inhabileté de l'homœopathe doit être prise en considération. Ce qu'un homœopathe ne guérit pas au début de sa carrière homœopathique, il le guérit plus tard; les difficultés qui l'arrêtent après quelques années de pratique s'évanouissent au bout d'un certain temps. Le pronostic, pris dans le sens du résultat final de chaque maladie, varie donc en raison des ressources que le médecin possède et de l'habileté avec laquelle il sait les manier. Le pronostic de la cataracte, du calcul vésical, de la syphilis, est devenu beaucoup plus favorable, grâce aux progrès toujours croissants de la chirurgie et de la thérapeutique syphilitique. Il fut un temps où la mort était la terminaison prompte et inévitable des fièvres pernicieuses, tandis qu'aujourd'hui la mort est devenue l'exception, lorsqu'elles sont aussitôt reconnues qu'observées. Il ne faut donc pas s'étonner que, grâce à la découverte de l'homœopathie, dont la thérapeutique s'applique à toutes les maladies, le pronostic homœopathique soit beaucoup plus favorable qu'il ne l'a été dans toute autre doctrine, et que surtout les homœopathes, tout en reconnaissant la

gravité relative des cas soumis à leur observation, ne se hâtent pas de déclarer l'incurabilité absolue d'une maladie donnée.

Enfin, peut-on dire de Hahnemann, que la nosologie, résumé et terme dernier de toute pathologie, ait été négligée par lui ? Sans doute, il n'a rien établi de définitif sous ce rapport. Ses écrits ne présentent aucune nomenclature systématique ; mais on trouve dans l'*organon* deux choses d'où jaillira avec le temps une classification complète : d'abord un principe de classification, le principe *étiologique*. C'est de ce point de vue que Hahnemann a distingué les espèces morbides qu'il a admises. Puis, la reconnaissance d'un certain nombre de ces espèces, et leur division en classes. Ainsi, il admet deux classes de maladies : les maladies aiguës et les maladies chroniques ; deux ordres dans les maladies aiguës, celles que communément on nomme maladies sporadiques, et celles qu'il dit être dues à l'action d'un miasme aigu. Il admet ensuite trois ordres de maladies chroniques, qu'il désigne par les expressions de maladies psorique, syphilitique, sycosique. Enfin, et comme appendice, il établit une classe de maladies médicinales dues à l'usage abusif et longtemps prolongé de *substances médicamenteuses ;* ce sont de *lentes intoxications.* Dans sa manière de concevoir la nosologie, Hahnemann ne considérait les maladies médicinales que comme des maladies transitoires qui, par le progrès du temps, l'amélioration des habitudes sociales et la disparition des mauvaises pratiques de la thérapeutique allopathique, sont destinées à s'effacer. Comme ces maladies résultent des vicieuses habitudes, des faux instincts ou de la volonté dépravée des hommes ; qu'il leur est loisible de les éteindre ou de les multiplier,

comme elles ne réclament qu'une médication antidotique, il n'y a pas à leur accorder une place dans un cadre nosologique régulier.

L'élément étiologique, adopté par Hahnemann comme principe de classification, a, sur toutes les autres méthodes, deux avantages incontestables : le premier, de donner à la nosologie une base fixe et beaucoup plus logique que les autres méthodes précédemment admises; et de se lier beaucoup plus directement qu'aucune autre à la thérapeutique. Sans doute, on a abusé de cette méthode de classification et les critiques que Sauvages lui adressait sont fondées en ce qui touche au passé. Il est évident, que si l'on part d'une vue hypothétique sur la cause des maladies; que si avec Galien, on rapporte la fièvre au feu qui s'allume dans le cœur et se répand dans tous les membres; que si on rêve avec Paracelse que toutes les maladies sont produites par le soufre, la terre, le sel, le mercure ou l'influence des astres; et que de ce point de vue, on divise les maladies en sulfureuses, salines, mercurielles, etc., on ne donne pas à la médecine cette base fixe et au-dessus de toute contestation dont parle Sauvages. Mais le feu de Galien n'était pas une cause; c'était un effet, tout au plus un symptôme de la fièvre. Les principes alchimiques de Paracelse n'étaient que des emprunts faits à la science chimique de son temps, et non pas le résultat de l'observation directe. L'un a donc péché, pour avoir confondu un symptôme avec une cause; et l'autre, pour avoir prétendu appliquer à la médecine les principes et les résultats fournis par une autre science. Ce n'est point ainsi qu'a procédé Hahnemann. Pour lui, la cause est l'agent extérieur toujours susceptible d'être observé, dont l'action sur l'homme

produit le désaccord dynanique auquel il donne le nom de maladie. Cet agent, que Hahnemann nomme cause morbide, facile à voir et à nommer, produit sur l'organisme un effet qui lui est propre et permet de remonter facilement de l'effet à la cause ou de descendre de la cause à l'effet. La cause étant donnée, on peut, à son aide, prévoir la série de désordres qu'elle pourra engendrer; c'est-à-dire la succession des états pathologiques qu'elle constitue en puissance. L'étiologie hahnemannienne résume donc toute la pathologie homœopathique; elle peut donc devenir à bon droit un principe de classification.

La pustule psorique permet d'affirmer l'infection de la gale. Savoir qu'un sujet a touché un galeux ou s'est recouvert de vêtements contaminés, autorise à prévoir la venue prochaine de la gale. La cause psorique et la pustule étant données, on est autorisé à prédire qu'à moins d'un traitement méthodique et régulièrement suivi, l'éruption psorique venant à disparaître, la gale interne se développera, et qu'elle se transmettra du père à l'enfant par voie de génération. Ce qui est vrai de la psore, l'est également des autres maladies chroniques.

En suivant le même procédé, il est facile de remonter de l'éruption scarlatineuse ou rubéolique à la cause d'où elles procèdent, de prévoir leur marche et de conjurer leurs conséquences. Ainsi, des autres maladies.

Nulle objection sérieuse ne peut donc être faite à la méthode étiologique, telle que Hahnemann l'avait conçue et prise pour principe de classification. Cette méthode ressort de l'observation directe, échappe aux inconvénients inséparables de toute vue hypothétique sur la nature essentielle des maladies, sur les causes imaginées, à toute application forcée d'une science à une autre

science; elle puise en elle-même son principe et ses résultats, n'entreprend sur aucune science, se développe sur son propre terrain, dans toute la force et la certitude qui découle de la rigueur de son principe.

Concluons. La pathologie hahnemannienne est complète dans son énoncé. Ceux qui ont déclaré que Hahnemann était ignorant de cette science, et qu'il fallait séparer l'homœopathie en deux hémisphères : celui des erreurs et celui des vérités; que l'hémisphère des erreurs se trouvait du côté de la pathologie, tandis que la thérapeutique embrassait l'hémisphère des vérités (1), sont tombés dans une faute grave à l'endroit de Hahnemann. Ils ont confondu ce qui est incomplet avec ce qui est erroné; ils ont exigé de Hahnemann plus qu'ils ne pourraient donner eux-mêmes : car, de la conception d'une idée ou d'un plan à son exécution, la distance est souvent un abîme. L'homœopathie les attend à l'œuvre; bien plus qu'aux luttes toujours faciles de la controverse.

IV. PHARMACOLOGIE.

« Après la connaissance de l'objet de la guérison, de « ce qui est à guérir dans les maladies, c'est-à-dire dans « chaque cas morbide pour lequel les secours de l'art « peuvent être réclamés, il ne saurait y en avoir qui soit « plus nécessaire au praticien que celle des instruments « de guérison, de ce que chaque médicament est apte à « guérir d'une manière certaine (2). » C'est l'objet de la

(1) V. *De la pneumonie et du choléra*, traités selon la méthode hahnemannienne, par le docteur J. P. Tessier. Paris, 1851, préface.

(2) *Examen des sources de la matière médicale ordinaire* dans *Études de méd. homœop.*, Paris, 1855, première série, p. 523.

matière médicale, ou, pour parler avec plus d'exactitude, de la *pharmacologie*.

Pour se faire une idée de la pauvreté de cette partie de la science jusqu'à Hahnemann, il suffit de rappeler à notre mémoire les anathèmes lancés contre elle par Bichat, Barbier, Schwilgué, anathèmes qui tous sont la répétition, quelquefois affaiblie et souvent exagérée, de ce qu'avaient dit et pensé, Cullen, Hildenbrand, Murray et beaucoup d'autres.

Dans l'homœopathie étudiée sous le rapport de la matière médicale, trois découvertes sérieuses ressortent des travaux de Hahnemann : 1° une idée nouvelle du médicament ; 2° une méthode également nouvelle de constituer la pharmacologie, méthode seule vraie et hors de laquelle cette partie de la médecine n'a aucune existence qui lui soit propre ; 3° les procédés, les règles à suivre pour donner à la méthode toute la certitude et la fécondité qu'elle recèle.

« Quæ corpus merè nutriunt, alimenta ; quæ verò sa-
« num hominis statum (vel parvâ quantitate ingestâ) in
« ægrotum, ideoque et ægrotum in sanum mutare va-
« lent, medicamenta appellantur (1). »

Dans cette définition du médicament, il y a tout un monde, une ère nouvelle pour la thérapeutique. Son premier caractère est d'identifier le poison et le médicament; le second, d'élever un mur d'airain, une séparation désormais infranchissable entre le médicament et l'aliment. Tout corps, tout agent susceptible de nourrir un être vi-

(1) Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, etc., à Samuele Hahnemann, M. D. Londini, 1834, edidit H. F. Quin, M. D. præfatio auctoris.

vant est un aliment; tout agent administré à l'homme sain et capable de développer sur lui un état morbide et de ramener à la santé un homme malade, est un médicament.

Comment les toxicologistes définissent-ils aujourd'hui le poison? Après bien des tâtonnements, ils arrivent à dire avec M. Flandin : « *Toute substance inassimilable qui, en pénétrant dans l'organisme par l'absorption, produit rapidement des effets funestes, la maladie ou la mort,* est un poison (1). » Cette définition a le mérite incontestable de mettre en relief les deux caractères fondamentaux de toute substance vénéneuse, ou, ce qui est la même chose, de tout médicament : celui d'être inassimilable et celui de développer sur l'homme sain la maladie ou la mort. C'est, en d'autres termes, reproduire, après quarante ans, l'idée que Hahnemann se faisait du médicament et du poison.

Ainsi, l'idée nouvelle du médicament, jetée dans la science par Hahnemann, revient à l'identification du poison et du médicament; à ce que le médicament est de sa nature inassimilable, et qu'en cette qualité, il doit nécessairement développer la maladie étant donné à l'homme sain, et ramener à la santé l'homme malade.

Comment un semblable résultat peut-il se produire? Sans chercher à expliquer le fait de la guérison, ce qui n'était pas de leur ressort, les toxicologistes ont essayé de donner une explication de l'intoxication, objet de leurs études. Ils n'entendent pas assimiler les phénomènes de la fermentation à ceux de l'intoxication. Cependant, M. Flandin, de tous les toxicologues modernes le plus avancé sans aucun doute, cherche à expliquer l'empoi-

(1) V. Flandin, *Traité des poisons*, t. I, p. 193.

sonnement par cette force spéciale que les chimistes nomment *catalyse* ou *action de présence.* De même que pour s'établir, la fermentation a besoin du contact de l'oxygène, elle se suspend et s'arrête si l'on projette au sein de la matière en transformation *un acide fort, un alcali, un poison tel que l'acide arsénieux, l'acétate de cuivre, le bichlorure de mercure, l'acide prussique*, etc. « Ces agents, dit M. Flandin, agissent par leur action de « présence; ils troublent les attractions en vertu desquelles « la fermentation se manifestait... De même, dans l'or- « ganisme, tout phénomène étant le résultat d'un mou- « vement ou d'une mutation, représente les éléments « chimiques en rapport ; ce mouvement, cette mutation, « sont troublé, suspendus, arrêtés par l'intervention d'a- « gents propres à faire naître de nouvelles affinités, et, « par suite, des combinaisons impropres à la nutrition et « à la vie. Les conséquences de ce trouble, de cette sus- « pension dans les actes de l'organisme sont la maladie « ou la mort (1). »

Pour l'auteur, *l'action des poisons n'est autre chose que cette perturbation même* (2). Et plus loin, il ajoute : « ... Si les poisons sont aussi des médicaments ; si les sub- « stances toxiques ou autres exercent sur l'organisme des « actions spéciales ; si elles ne sont point portées indis- « tinctement par l'absorption dans toutes les parties de « l'organisme, et si elles ne s'en échappent point par les « mêmes voies de sécrétion ou d'excrétion ; quel parti la « médecine, guidée par la chimie, ne pourra-t-elle pas « tirer de ces connaissances données par l'expérience ? « On ne peut le nier déjà : le fer, l'antimoine, l'iode sont

(1) V. *loc. cit.*, p. 211 et 212.
(2) V. *ibid.*, p. 213.

« entraînés rapidement par les urines ; tandis que le cuivre ne s'échappe point par cette voie, mais sort par « la sécrétion salivaire ou par la transpiration bronchique (1). »

De l'action du médicament et de la spécificité de cette action entrevues l'une et l'autre par M. Flandin, Hahnemann avait une idée plus élevée, plus juste et plus complète. Ne se contentant pas d'analogies souvent trompeuses, mais se reposant sur l'expérience, il affirme tout ce que croient les toxicologues, à savoir : que les mouvements vitaux sont troublés, quelquefois suspendus et même arrêtés par l'intervention d'agents propres, non pas à faire naître de nouvelles affinités, et, par suite, des combinaisons impropres à la nutrition et à la vie, mais, avant tout, des troubles dynamiques ou vitaux ; et que, consécutivement à ces derniers, il peut se produire et il se produit, en effet, de nouvelles affinités et des combinaisons nouvelles impropres à l'entretien de la nutrition et de la vie. Evidemment, la perturbation produite par l'action du poison et du médicament est antérieure, dans l'ordre de développement, à la production des affinités nouvelles et des nouvelles combinaisons qui se développent sous leur influence. L'action vitale précède donc et domine l'action chimique. Ce qui le prouve, c'est toute la pharmacologie hahnemannienne. Il y a maladie par suite de l'administration des médicaments, là où les toxicologues ne reconnaissent pas encore l'empoisonnement, puisque ce dernier ne commence qu'au moment où la vie est directement et immédiatement menacée, et où cette dernière, venant à s'éteindre, il leur est possible de

(1) V. *ibid.*, p. 216.

mettre en évidence la présence matérielle de l'agent toxique, qu'au moment où le fait qu'ils étudient tombe sous la puissance de la loi. De ce point de vue, les maladies à marche chronique, appelées par Hahnemann maladies médicinales, ne seraient pas des empoisonnements; mais elles sont au moins des maladies très-réelles et très-dangereuses, puisque sous leur influence la vie s'éteint. Ce qui prouve mieux encore l'action dynamique des agents toxiques, c'est la manière dont on combat leur influence. Au début, et tant qu'on suppose que le poison ingéré n'est pas entièrement absorbé, on cherche à le neutraliser par des réactifs chimiques ou à le faire évacuer par le vomissement. Mais la maladie qu'il a développée, et qui persiste après sa neutralisation ou son évacuation, exige l'emploi des antidotes dynamiques, vu que les antidotes chimiques seraient sans effet sur elle.

Ainsi, la force de *catalyse* ou *d'action de présence*, ne suffit à expliquer ni l'action du médicament, ni sa spécificité. Il faut remonter jusqu'à l'effet dynamique, qui embrasse dans sa sphère étendue toute l'action pathogénétique des agents de la guérison, depuis le trouble le plus léger, jusqu'à la plus complète désorganisation.

La notion nouvelle du médicament, introduite dans la science par Hahnemann, repose donc sur l'idée de force, comme il le dit dans son opuscule sur *la possibilité d'action des doses infinitésimales*, et sur la faculté que possède l'agent toxique de rendre malade l'homme bien portant et de ramener à la santé celui qui est malade. Et comme les maladies varient selon l'espèce de chacune d'elles, les médicaments jouissent à leur tour d'une action spécifique, ainsi que le prouvent les effets engendrés par chacun d'eux. De ce point de vue, le médicament se distingue à

la fois de l'aliment, du miasme et du virus. L'aliment nourrit, comme le dit Hahnemann; le médicament ne contient aucune partie qui soit assimilable; le miasme et le virus ont puissance de rendre l'homme malade, mais ils sont incapables de le ramener à la santé. L'action du vaccin et l'inoculation du virus syphilitique ne prouvent point contre ce principe. En admettant, chose impossible, tout ce qu'on a écrit à leur sujet, ils auraient une action prophylactique et non pas curative. Or, cette action est devenue au moins douteuse pour la vaccine; elle est encore plus contestable pour la syphilis. La vaccine ne préserve que temporairement; l'inoculation syphilitique, grâces à Dieu, ne préserve pas du tout. Si quelque chose peut surprendre en un temps où se sont produites tant d'inventions d'une remarquable excentricité, c'est la doctrine sur laquelle repose la théorie de la syphilisation. *Lorsque tout le monde sera saturé de vérole*, dit, au rapport de M. Begin, l'auteur de cette théorie, *la vérole n'existera plus nulle part* (1). Ce qui reviendrait à dire : lorsque tout le monde sera débauché, il n'y aura plus de débauche ; dans une société uniquement composée de voleurs, le vol deviendra impossible ; il n'y aura plus d'assassinats parmi les assassins. Hélas ! depuis un demi-siècle, le monde est saturé de virus vaccin, et cependant la variole se montre encore défiant la vertu prophylactique du vaccin lui-même. Nous laissons donc aux toxicologues le soin de ranger les miasmes et les virus parmi les poisons, en leur accordant que ces causes pathogénétiques se comportent sur l'organisme humain d'une façon analogue aux

(1) *De la syphilisation et de la contagion des accidents secondaires de la syphilis*, rapport de M. Begin à l'Académie impériale de Médecine, séance du 20 juillet 1852. Paris, 1853, p. 29.

poisons véritables. Je dis *analogue* et non pas *semblable*; en effet, le caractère essentiel du médicament, mis en évidence par Hahnemann, est de développer une maladie artificielle, qui, dans sa marche, tend toujours à s'éteindre; le caractère essentiel du virus est, au contraire, de suivre une marche toujours envahissante et de n'abandonner l'organisme qu'après son *entière destruction*. L'un tend à l'élimination par toutes les voies d'excrétion et de sécrétion que présente le corps humain; l'autre agissant, à la manière des ferments, tend à croître, à se développer, à se multiplier, pour ainsi dire, jusqu'à ce que l'intervention du médicament l'arrête dans sa marche et le détruise absolument.

La notion du médicament, telle que l'a produite Hahnemann, reste donc entière. Cependant, on a produit contre elle quelques objections qui se résument en une seule et que nous repousserons brièvement. Tout en reconnaissant que c'est *parmi les poisons que la matière médicale choisit la plupart de ses agents énergiques*, on veut *qu'elle compte aussi au nombre de ses ressources une foule de substances tirées des trois règnes de la nature et dont les propriétés ne sont utilisées par le médecin que pour modifier, stimuler, par exemple, certains actes physiologiques* (1). Ces médicaments, dit-on, ne produisent pourtant pas d'action morbide. On cite, à ce sujet, la menthe, qui, administrée à un sujet sur lequel la circulation languit, la calorification est diminuée, la digestion ne s'accomplit pas, et sous l'influence de laquelle ces trois fonctions affaiblies se raniment. C'est encore la rhubarbe, qu'on suppose triompher toujours d'une dyspepsie simple

(1) V. Pidoux, *De la réforme médicale moderne considérée dans son influence sur la matière médicale et la thérapeutique*, p. 63.

accompagnée de constipation, sans produire d'action morbide. Et cependant, s'écrie-t-on, la rhubarbe est un médicament. Sans doute, la rhubarbe et la menthe, et beaucoup d'autres substances analogues sont des médicaments. Si le médecin n'a su les utiliser, jusqu'ici, que pour remédier à des indispositions passagères, c'est qu'il ne connaissait ni toute leur puissance, ni l'étendue de leur sphère d'action. Que M. Pidoux lise dans la *Matière médicale pure* l'article consacré à la rhubarbe, et il verra que ces substances sont des poisons véritables, puisqu'elles jouissent d'une action pathogénétique qui leur est propre.

« Enfin, dit M. Pidoux, il est une troisième classe de « médicaments, dont aucune des propriétés sur l'homme « sain ne peut permettre d'annoncer les effets dans cer- « taines maladies.

« Parmi eux, les uns ne produisent sur l'organisme à « à l'état normal que des effets nuisibles, morbides; ils ne « jouissent d'aucune propriété saine ou hygiénique. Tels « sont le mercure, l'arsenic, l'iode, etc., et leurs compo- « sés. De plus, et malgré les dogmes si précis de l'ho- « mœopathie, leurs propriétés vénéneuses sont loin de « pouvoir laisser préjuger leurs propriétés thérapeutiques « les moins incontestables; car, si, d'après les effets alté- « rants et fluidifiques du mercure administré sous certaines « formes, on peut pressentir son action anti-phlogistique, « il est impossible de prévoir son action anti-syphiliti- « que, etc. (1). »

Comme on le voit, la critique de M. Pidoux n'est qu'un plaidoyer en faveur de l'observation clinique contre les données de l'expérimentation pure. Je dirai plus loin comment Hahnemann a su faire la part de l'une et de l'au-

(1) V. *loc. cit.*, p. 65.

tre. Qu'il me suffise pour le moment de nier à M. Pidoux sa majeure et de lui dire que le tableau des effets pathogénétiques du mercure à la main, il est non-seulement possible de prévoir, mais encore d'affirmer son action antisyphilitique dans la limite où le mercure suffit à guérir la syphilis. Lui qui prétend qu'un malade peut n'offrir qu'un seul symptôme d'une maladie donnée, tout en étant affecté de la maladie tout entière (1), comment refuserait-il aux maladies artificielles que les médicaments développent sur l'homme sain, la puissance d'exprimer par un certain nombre de leurs caractères, les maladies à la guérison desquelles ils sont appropriés ? Ce n'est le cas, il est vrai, ni pour le mercure, ni pour l'arsenic, ni pour l'iode. En lisant la pathogénésie de ces médicaments, on y rencontre les caractères fondamentaux des maladies qu'ils sont aptes à guérir. Mais en fût-il, comme on le dit, qu'il n'y aurait rien à en conclure contre la notion du médicament introduite par Hahnemann.

Le dernier exemple cité par M. Pidoux n'est pas plus probant que les précédents. De ce que 8 grammes de poudre de quinquina jaune arrêtent ou peuvent arrêter une maladie pernicieuse qui allait foudroyer l'organisme, et de ce qu'un homme sain peut prendre la même dose sans s'en apercevoir, on ne peut dire du quinquina *qu'il ne produise sur la santé que des effets favorables* (1). Tout le monde sait que l'état de maladie crée en nous une plus grande susceptibilité à ressentir les effets des médicaments. Mais cette innocuité relative du quinquina à la dose de 8 grammes cesserait bientôt, si on la répétait pendant quelques jours; elle cesserait plus vite encore, si, au lieu de donner du quinquina en poudre,

(1) V. *loc. cit.*, p. 66.

c'est-à-dire à l'état brut, on l'administrait sous la forme de sulfate de quinine; elle serait, enfin, de plus courte durée, si on l'administrait sous la forme des préparations homœopathiques, dont le résultat dernier est de développer la solubilité des substances médicinales.

Toutes ces objections adressées à la notion du médicament telle que l'a donnée Hahnemann, reviennent donc à ce que M. Pidoux n'a aucune idée du phénomène de l'intoxication.

A l'exemple des toxicologues, il ne reconnait d'empoisonnement que là où la vie est sérieusement et actuellement menacée. « L'empoisonnement, dit-il, n'est qu'un « accident, et n'a pas en nous ses racines, sa cause « efficiente, car celle-ci est extérieure, et il ne tire de « nous que ses effets toxiques, ses symptômes (1). » En effet, l'empoisonnement compris à la manière de certains toxicologues, n'est qu'un accident, le résultat d'une action coupable ou d'une méprise; c'est pourquoi, Orfila donnait le nom de poison «à toute substance qui, « prise intérieurement ou appliquée de quelque manière « que ce soit sur un corps vivant, et à petite dose, détruit « la santé ou anéantit entièrement la vie (2). » Dès 1801, Plenck avait dit : « Ens quod per exiguâ dosi, corpori « humano ingestum, aut extus applicatum vi quâdam « peculiari, morbum gravem vel mortem causat venenum « seu toxicum audit (3). » La seule différence entre Plenck et Orfila, c'est que l'un veut que le poison détruise la santé, tandis que l'autre se contente de lui faire produire une maladie grave (morbum gravem). Souvent on

(1) *Loc. cit.*

(2) *Traité de toxicologie.* Cinquième édition, Paris, 1852, t. I, p. 12.

(3) Plenck, *Toxicologia, sive doctrina de venenis et antidotis*, p. 5, Viennæ, 1801.

résiste à une maladie grave; une santé détruite est un mal sans remède possible. Dans ces termes, l'empoisonnement n'est, en effet, qu'un accident, qui dans tous les cas, produit en nous les plus sérieuses perturbations. Mais on peut dire aussi que le médicament n'a pas plus ses racines en nous, ni sa cause efficiente, que le poison. Laissons donc ces arguties et reportons notre pensée sur la belle définition donnée par le professeur G. Taddei de Florence. « Lorsqu'on pense, dit-il, que les substances « reconnues pour vénéneuses, étant administrées dans « des limites déterminées, à divers animaux affectés de « maladies, peuvent produire sur leur organisation, des « changements salutaires et ramener à l'équilibre leurs « fonctions troublées ; et que, par contre, les substances « réputées médicamenteuses, peuvent quelquefois (sur- « tout lorsqu'on les emploie inopportunément et hors de « toute mesure), faire dévier la santé de son rhythme « normal, il ne doit pas sembler étrange de voir confon- « dre les *poisons* avec les médicaments, et qu'envisagés « de ce point de vue les uns et les autres ne soient « qu'une même chose (1). » Longtemps avant Taddei, J. V. Hildenbrand avait dit : « Diù hæsitavi, quo venena « relegarem. Dum corpori humano nocent, ad medica-

(1) Ogni qual volta riflettesi che le sostanze, le quali per velenose ritengonsi, amministrate che siano, dentro certi limiti, a diversi animali affetti da malattia, possano operare nel loro corpo dei cambiamenti salutari, e ricondurre le funzioni già disordinate all' equilibrio, e che le sostanze, all' opposto, le quali di commune accordo sono riputate medicamentose, possono talvolta (e soprattutto quando usate siano inopportunamente e fuor di misura) far deviare la salute dallo stato suo normale, non ci dee sembrare strano che coi rimedii vedansi confondere i veleni, e che considerati sotto questo punto di vista sì gli uni che gli altri vengano ad essere la cosa istessa. (G. Taddei, *Veleni e contraveleni*, t. I, p. 1.)

« minum tribum minimè pertinent ; dum cautâ manu « adhibita morbis medentur, venena non sunt (1). »

On voit donc que la définition très-catégorique donnée par Hahnemann du médicament, repose à la fois sur un fait expérimental (car ainsi que chacun le sait, c'est à l'expérience qu'il emprunte la notion des vertus des médicaments), sur l'identification du médicament et du poison ; et sur la distinction entre le médicament et l'aliment ; et sur la différence qui sépare le miasme et le virus du médicament. Cette notion est neuve ; elle appartient en propre à Hahnemann, bien que quelques-uns l'aient entrevue avant lui ; et qu'après lui, d'autres se la soient appropriée et l'aient fécondée par leurs propres observations.

Le médicament une fois défini, à quelles sources le médecin doit-il puiser pour acquérir la connaissance des propriétés que possède chaque substance? Hahnemann répond d'un mot : *à l'expérimentation sur l'homme sain ;* et sur cette base, s'appuyant sur ce principe, il dote la science d'une nouvelle méthode propre à constituer une pharmacologie nouvelle.

Le principe de l'expérimentation pure est-il nouveau ; est-il scientifique et justifié ; est-il exclusif de tout autre principe ?

Sur le premier point, il importe de faire une distinction. Avant Hahnemann, on a parlé de l'expérimentation pure. Dès 1793, Murray la présenta comme la meilleure voie à suivre pour découvrir les propriétés des agents de guérison. « Colligitur indè, dit Murray, consistere om- « nibus reliquis investigandi vires medicaminum modis

(1) V. Hildenbrand, *Institutiones pharmacologiæ, sive mat. med.* Viennæ, 1805, cap. v.

« experientiam, in ipso humano corpore susceptam (1). » Il renvoie à Haller le mérite de cette découverte. « Nempè « primùm in corpore sano medela tentanda est, sine pere- « grinâ ullâ miscellâ; odoreque et sapore ejus exploratis, « exigua illius dosis ingerenda, et ad omnes quæ indè « contingunt affectiones, quis pulsus, quis calor, quæ « respiratio, quænam excretiones attendendum. Indè ad « ductum phænomenorum, in sano obviorum, transeas « ad experimenta in corpore ægroto, parvis pariter præ- « liis, et horum eventus sollicitè notandi, auctâ dein « dosi. »

Dès 1776, Vicat (2) avait recueilli de précieux faits d'empoisonnement, ainsi qu'on le peut voir en lisant les articles qu'il consacre à plusieurs poisons végétaux, entre autres, à la *jusquiame* et à la *renoncule scélérate*. Mais de toutes ces tentatives, la plus remarquable et je crois la plus ancienne, fut l'expérience si connue que tenta Matthiole sur l'aconit, expérience rapportée dans ses Commentaires sur Dioscoride.

Mais tous les faits rapportés dans Matthiole, Murray, Vicat, et ceux plus nombreux encore que M. Bayle a rassemblés (3) sur la belladone, la noix vomique, la digitale, etc., joints aux articles consacrés par MM. Trousseau et Pidoux (4) à ce qu'ils nomment l'*action physio-*

(1) V. Murray, *Apparatus medicaminum*, t. I, *Præfatio auctoris*, p. 27 et 28. On a souvent rappelé le passage de Haller relatif à l'expérimentation pure. Haller n'a point publié de pharmacopée helvétique. Il a seulement écrit une préface de treize pages destinée à être mise en tête de la pharmacopée projetée. Je n'ai pu me procurer cette préface, publiée à Bâle en 1771.

(2) V. Vicat, *Histoire des plantes vénéneuses de la Suisse*, Yverdun, 1776.

(3) *Bibliothèque de thérapeutique*, Paris, 1830, t. II, p. 128 et suiv.

(4) V. *Traité de thérapeutique*, par Trousseau et Pidoux.

logique des médicaments, diffèrent essentiellement de l'expérimentation pure, telle que Hahnemann l'avait conçue et exécutée. Aucun d'eux ne peut être considéré comme étant la mise en œuvre du conseil donné par Haller. Dans les expériences dont je parle, on ne suit aucune méthode ; et leur résultat est de donner une série de perturbations desquelles il serait impossible de tirer un tableau de maladie quelconque. On y rencontre des lésions de fonction et de texture, et quelquefois de sensation, sans pouvoir jamais saisir l'ordre dans lequel les phénomènes se développent, encore moins la dépendance sous laquelle il sont les uns par rapport aux autres. Aussi ces données n'ont exercé aucune influence sur la thérapeutique. Ce qui distingue l'expérimentation pure, selon Hahnemann, de toutes les tentatives incomplètes que j'ai rappelées, c'est, d'une part, la méthode qui préside à cet ordre de recherches ; de l'autre, la doctrine générale à laquelle cette méthode se rattache. La méthode consiste dans l'observance d'un petit nombre de règles ou de préceptes que j'énumérerai bientôt ; la doctrine qui soutient cette méthode et que j'ai précédemment examinée, c'est le *dynamisme vital*, qui exige des sujets soumis à l'expérience qu'ils se placent dans des conditions telles que, sur eux, la substance expérimentée puisse déployer toute sa sphère d'action, permette de saisir l'ordre de développement des phénomènes, de distinguer entre ceux qui se produisent les effets primitifs des effets secondaires ; les conditions qui ajoutées aux symptômes observés diminuent ou aggravent leur intensité ; enfin, les règles à suivre pour mettre l'observateur à l'abri de toute erreur. Qu'il y a loin de cette manière de concevoir l'expérimentation pure aux observations gros-

sières rapportées dans les auteurs que j'ai cités. La nouveauté d'un principe ne gît pas dans son énoncé. A ce compte, il n'y aurait rien de neuf sous le soleil. Ce qui constitue une découverte, c'est lorsque le principe émis se résout en une application pratique, ayant sa règle et ses lois. Ce mérite ne peut être contesté à Hahnemann.

Mais si le principe de l'expérimentation pure est nouveau, sinon dans son énoncé, au moins dans ses moyens, doit-il être considéré comme étant justifié par la raison et par l'expérience ? La raison indique que, dans la recherche des propriétés des médicaments, il faut arriver à la connaissance de ces dernières d'une façon positive et sans mélange d'aucun autre élément. Or, le médecin ne peut puiser cette connaissance qu'à trois sources diverses : ou il interrogera l'expérimentation sur l'homme sain, ou il s'adressera à l'observation clinique, ou il conclura des propriétés physiques ou chimiques de l'agent de la guérison à ses propriétés thérapeutiques.

La raison et l'expérience s'accordent pour condamner la troisième des sources que je viens d'indiquer. La raison prouve que l'homme vivant est autre chose qu'un laboratoire de chimie ou un instrument de physique ; que si on observe en lui des actes pouvant être rapportés et expliqués par ces deux sciences, de semblables phénomènes sont subordonnés à un fait qui leur est supérieur, à la force vitale ; que dans toute maladie, c'est l'homme qui est malade ; que, par conséquent, la santé ne peut être rétablie qu'autant que l'homme malade aura été modifié dans son état dynamique ; et que la guérison ne peut être obtenue qu'à l'aide d'agents dont les propriétés également dynamiques seront parfaitement connues.

L'expérience confirme ce que la raison indique. On sait aujourd'hui, et nous, homœopathes, le savons mieux que personne, ce que valent les traitements qui ont pour objet d'agir sur l'état chimique de l'homme malade. Nous savons ce que valent les altérants, les fluidifiants et les prétendus reconstituants. Pour qui ne voit dans les maladies que des désordres organiques et ne recherche dans les traitements entrepris que des effets palliatifs et de courte durée, le but est souvent atteint par les préparations mercurielles et ferrugineuses administrées pendant longtemps. Mais lorsqu'on veut étendre le champ de l'observation au delà de ces limites étroites, que de mécomptes on remarque! ce n'est point en satisfaisant à de pareilles indications, ni par l'emploi de ces médications, qu'on arrive à vaincre les diathèses morbides qu'on est appelé à combattre. Tout au plus réussit-on à défigurer la maladie, ainsi que nous le voyons chaque jour dans la pratique. Ce n'est donc point sur une base aussi fragile qu'on peut établir la méthode propre à constituer une matière médicale nouvelle.

Y réussira-t-on mieux par l'observation clinique? Comme le dit Hahnemann (1), la médecine pratique a toujours procédé de trois manières différentes pour adapter ses moyens curatifs aux maux du corps humain. La première consistait à détruire les causes fondamentales des maladies; la seconde à supprimer les symptômes existants par des médicaments qui produisent un effet contraire; dans la troisième, les moyens spécifiques.

Aucune de ces trois directions n'est suffisante pour constituer une pharmacologie nouvelle. Lors même qu'on

(1) V. *Études de médecine homœop.*, 2e série, p. 29 et *passim.*

parviendrait à découvrir les causes fondamentales ou essentielles de toutes les maladies, il resterait encore à rechercher les moyens curatifs les plus propres à les détruire. La question resterait donc entière. De ce qu'on a su que la syphilis provient de l'infection de l'organisme par le virus syphilitique, la gale de l'infection psorique, la rougeole, la scarlatine, le choléra de l'infection miasmatique qui leur est propre, on n'est pas plus avancé qu'avant de posséder cette connaissance pour fixer le choix des agents de la guérison. On a très-certainement employé le soufre dans le traitement de la gale avant de s'être assuré de l'existence du sarcopte. Les Péruviens, qui guérissaient la fièvre intermittente avec le quinquina, ignoraient très-probablement que ces fièvres fussent dues à une infection paludéenne. Ils savaient que cet agent guérit semblable maladie, et, sans qu'ils pussent en régler l'application et l'usage aussi savamment que le font les médecins de nos jours, ils n'obtenaient pas moins des guérisons certaines. L'*étiologie pathologique*, si avancée qu'on la suppose, eût-elle même atteint à ses limites les plus reculées, ne peut rien nous apprendre des vertus des médicaments. Entre elle et ces dernières, il y a un abîme.

La seconde méthode, qui consiste à employer des médicaments produisant un effet contraire, pourrait être appelée la *Méthode symptomatique*. Ici les médecins, comme le dit Hahnemann, *cherchent à supprimer les symptômes existants par des médicaments produisant un effet contraire* (1). Ils prétendent vaincre la constipation au moyen des purgatifs; l'inflammation du sang au

(1) V. dans *Études de méd. hom.*, 2e série, *Essai sur un nouveau principe*, Paris, 1855, p. 29.

moyen des saignées, de la glace et du nitre; les aigreurs d'estomac par les alcalins; les douleurs par l'opium (1). C'est ce qu'on nomme la médecine palliative. Mais lorsqu'on ne se contente pas de combattre un état morbide symptôme à symptôme, ainsi qu'il arrive dans les cas que j'ai cités; lorsqu'on prend la maladie dans son unité nosographique, comme seraient la pneumonie, la pleurésie, la fièvre typhoïde, par quel chemin arrivera-t-on, en dehors de l'empirisme ou de la méthode hahnemannienne, à connaître ceux des médicaments qui, par voie de contrariété ou de similitude, sont aptes à guérir ces maladies dans leurs diverses périodes? Evidemment, il n'en est aucun. La nosographie, tout indispensable qu'elle soit à la médecine pratique, ne peut donc fournir à la pharmacologie la méthode nouvelle propre à la constituer.

Enfin, la recherche des spécifiques n'est encore que l'empirisme thérapeutique. Tout le monde le sait et en convient. Or, l'empirisme qui attend du hasard la connaissance des propriétés des médicaments, l'empirisme qui se mettrait à la recherche du spécifique absolu de chaque unité nosographique, qui verrait dans l'émétique, par exemple, le spécifique de la pneumonie, ainsi que le faisait Rasori, ou dans le mercure et le soufre, les spécifiques de la syphilis ou de la gale, ainsi que beaucoup le professent encore en allopathie; celui qui ferait de l'arnica le spécifique absolu de toute lésion traumatique, de la bryone et du phosphore les spécifiques de toute pneumonie, celui-là ne ferait qu'obéir à la routine. De la routine, du hasard, on ne fera jamais sortir une

(1) V. dans *Études de méd. hom.*, Paris, 1855, 2e série, p. 29.

méthode nouvelle propre à constituer la pharmacologie.

Je ne parle ni de la doctrine des signatures, ni de la physique ou de la chimie comme principe d'une méthode nouvelle propre à constituer la pharmacologie. Je ne pourrais que reproduire des objections admises par tous. A quoi bon combattre ce que personne ne défend (1)?

Il ne reste donc plus, comme le disait Hahnemann, qu'à expérimenter sur l'organisme humain les médicaments dont on veut connaître la puissance médicinale. Comment doit-on s'y prendre? Le but et les conditions de l'expérimentation sur l'homme sain sont très-suffisamment indiqués dans l'*Organon*, du § 121 au § 146. Je ne veux donc insister ni sur l'un ni sur les autres ; je désire seulement montrer avec quelle précision Hahnemann a déterminé les conditions de la méthode qu'il proposait.

Quant au but, voici comme il s'exprime : « On a be- « soin de connaître dans tout son développement la puis- « sance morbifique des médicaments. En d'autres termes, « il faut que les symptômes et changements qui sont sus- « ceptibles de survenir par l'action de chacun d'eux sur « l'économie, aient été, autant que possible, tous obser- « vés, avant qu'on puisse se livrer à l'espoir de trouver « parmi eux des remèdes homœopathiques contre la plu- « part des maladies naturelles (2). »

Les conditions générales de l'expérimentation sont

(1) J'aurais peut-être dû dire quelque chose de la doctrine énoncée par M. Pidoux, dans sa brochure intitulée : *Des vrais principes de la mat. méd. et de la thérapeutique*. Mais il règne une telle obscurité dans cet écrit, que l'auteur présente comme l'antécédent d'un ouvrage plus complet, que je crois plus juste d'attendre que la pensée de l'auteur soit exprimée d'une façon plus intelligible. Je crois que M. Pidoux se cherche sans avoir pu se fixer.

(2) V. *Organon*, § 106, p. 185.

également indiquées, lorsque Hahnemann dit que, pour trouver infailliblement les effets propres des médicaments sur l'homme, il faut : 1° les essayer séparément les uns des autres ; 2° les employer à des doses modérées sur des personnes saines ; 3° noter les changements qui résultent de là dans l'état physique et moral, c'est-à-dire *les éléments de maladie* que ces substances sont capables de produire. Quant aux conditions matérielles et détaillées de l'expérimentation pure, je ne m'y arrête pas et me borne à renvoyer aux paragraphes que j'ai indiqués plus haut.

Mais je désire faire remarquer le développement et la filiation de cette méthode pharmacologique. Depuis Matthiole, dont les expériences sont devenues célèbres sur l'aconit, jusqu'à ces derniers temps, on peut remarquer trois moments divers ou plutôt trois phases différentes pour l'expérimentation sur l'homme sain. Dans la première, on recueille avec un soin plus ou moins grand tout ce que l'observation a donné sur les effets produits par les substances toxiques employées à titre de substances vénéneuses. Ce n'est pas de l'expérimentation, c'est de l'observation. Ici, l'observateur est passif et se borne à enregistrer ce qu'il rencontre. Cette première phase a préparé les beaux développements qu'a pris en ces derniers temps la toxicologie, et a pu mettre sur la voie de l'expérimentation pure, sans atteindre jusqu'à elle. On trouve les résultats de cette première moisson dans l'*Histoire des plantes vénéneuses de la Suisse*, due à la plume de Vicat, ouvrage rédigé sous l'inspiration de Haller, ce disciple illustre de Bœrhaave, et dans l'*Histoire des plantes vénéneuses de la France*, par Bulliard.

Lorsqu'au commencement de ce siècle, la physiologie est devenue expérimentale, c'est-à-dire, lorsque du rôle

d'observateurs passifs, des savants, à la tête desquels il faut placer Magendie, bientôt suivi par MM. Serres, Flourens, Cl. Bernard et beaucoup d'autres, ont sollicité, par leurs vivisections, la nature vivante à dévoiler les mystères des fonctions physiologiques, bientôt les toxicologues et les thérapeutistes sont entrés dans cette voie. Ils ont demandé à l'expérimentation, et non plus seulement à l'observation, les moyens de découvrir le crime et la connaissance des propriétés curatives des médicaments. On connaît, sous le premier rapport, les beaux travaux d'Orfila et ceux plus larges et mieux conçus de M. Flandin ; et sous le second, les travaux de Giacomini, de toute l'école italienne, et les expériences faites depuis par Magendie sur les alcaloïdes.

C'était un pas fait en avant dans la voie de l'expérimentation pure ; mais ce n'était pas encore elle. L'école italienne, et les expérimentateurs français qui suivirent cette direction, commirent deux fautes : la première, d'expérimenter d'abord sur les animaux et de croire qu'il était possible et légitime de conclure de l'animal à l'homme ; la seconde, d'employer les substances expérimentées à des doses toujours de plus en plus élevées, jusqu'à ce qu'ils eussent amené la mort de l'animal sur lequel ils expérimentaient. Or, Hahnemann a parfaitement prouvé que la voie d'expérimentation sur les animaux était fausse et surtout incomplète, parce qu'il est des substances qui sont médicament pour l'homme, et n'ont aucune action perturbatrice sur les animaux ; en second lieu, parce que, sur l'animal, on ne peut recueillir que les lésions de fonction et de texture, sans rien savoir des lésions de sensation, non plus que des changements produits dans l'état moral du sujet observé ; en

troisième lieu, parce que les expérimentateurs n'ont pu trouver que ce qu'ils cherchaient, c'est-à-dire l'action générale de la substance expérimentée et ses effets organiques, et non pas, comme le voulait Hahnemann, les éléments de maladie qu'elle avait puissance de développer.

Or, rechercher les *éléments de maladie* (1) que peut produire chaque substance médicinale, c'est l'*expérimentation pure*. Toute maladie se traduit par l'universalité de ses symptômes. Ceux-ci se groupent entre eux en vertu d'une certaine affinité pathologique, qui permet, l'un de ces symptômes étant donné, de soupçonner, sinon d'affirmer l'existence des autres. La toux sèche et incessante unie au point de côté et à la fièvre inflammatoire, permet de soupçonner avant toute auscultation, les symptômes sthétoscopiques de la pleurésie aiguë. Voilà ce que Hahnemann appelait les *éléments de maladie*. Par cette expression, il n'entendait pas faire allusion, encore moins s'approprier ce que, dans l'école de Montpellier, on nomme la doctrine des *éléments morbides*, doctrine qui, pour être beaucoup plus vraie, plus pratique, plus large que la médecine enseignée dans l'école de Paris, a le tort de créer des types abstraits, types dont la généralité est le contre-pied de l'individualisation hahnemannienne (2).

Les expérimentations physiologiques tentées sur les animaux, par M. Giacomini et ses disciples, par Magendie et les siens, ne sont pas plus l'expérimentation pure

(1) V. *Organon*, § 24 et 25, p. 117 et 118.

(2) V. Quissac, *Doctrine des éléments morbides*; mais avant tout F. Bérard, *Hist. de l'école de Montpellier*; Dumas, *Maladies chroniques* et ses *Consultations*, publiées par L. Rouzet, ouvrage où son auteur applique la théorie de l'école sur les *indications* et les *médications*.

qu'une ébauche n'est un tableau. Si les cantharides administrées sur les animaux ou sur l'homme sain, donnent naissance à ce que MM. Bouillaud et Morel-Lavallée (1) ont appelé une *cystite cantharidienne*, ou même à une *albuminurie cantharidienne*, comme le reconnaît M. Rayer, ce résultat admis comme vrai ne donne qu'une des propriétés des cantharides, et ne fait pas connaître toute leur sphère d'action. La cystite ou l'albuminurie cantharidiennes n'indiquent que l'action des cantharides sur l'appareil urinaire, sans rien nous apprendre de sa puissance sur l'appareil digestif et sur l'appareil pulmonaire non plus que sur le cerveau; sans rien nous dire de ses propriétés générales. Car l'albuminurie et la cystite se développant consécutivement à l'administration des cantharides, ne sont que le résultat de son action dynamique, au même titre que le satyriasis et le priapisme, certaines coxalgies et certaines angines phlegmoneuses contre lesquelles cette substance s'est montrée toute-puissante. Ce n'est point aux symptômes purement organiques qu'il faut aller puiser pour connaître l'action dynamique de la cantharide comme de tout autre médicament; mais aux *symptômes généraux*, d'une part, et de l'autre, aux *symptômes de la fièvre*, de l'*état moral*, du *sommeil*, puis aux conditions diverses de chacun de ces caractères; et finalement aux symptômes organiques, indiquant la présence d'une cytiste, d'une albuminurie, de l'angine, de l'encéphalite, etc. Ces derniers ne viennent donc qu'en dernière ligne. En effet, ils ne peuvent jamais être motif déterminant pour le choix d'un médicament quelconque. Pour cela il faut encore qu'aux symptômes de cystite ou d'albu-

(1) *Bulletin de l'Académie de médecine*, Paris, 1847, t. XII, p. 744, 779, 812.

minurie que présentera le malade, celui-ci présente quelques-uns des caractères que j'ai précédemment indiqués; autrement, les cantharides pourraient bien ne pas guérir toutes les cystites et les albuminuries contre lesquelles on les emploierait, malgré qu'elles aient puissance de développer sur l'homme sain des états semblables.[1] Je reviendrai sur ce sujet dans le commentaire suivant.

De ce qu'on arrive à distinguer, ainsi que le firent Giacomini, le docteur Tommaso Pellini et le docteur Dieu, de Metz, qui a adopté les doctrines de l'école italienne, entre les effets mécanique et chimique des substances expérimentées et leurs effets dynamiques ; de ce qu'on renvoie aux premiers les symptômes de cystite et d'albuminurie dont j'ai parlé et aux seconds les *qualités hyposthénisantes* ou *hypersthénisantes* qu'on observe ou qu'on croit avoir observées, on n'a pas atteint jusqu'aux éléments morbides dont parle Hahnemann. Pour ce dernier, tous les changements produits sur l'homme sain par l'emploi des médicaments sont des éléments de maladie. Ils veulent être hiérarchisés entre eux, comme je le dirai plus loin, en parlant du choix du médicament ; mais aucun d'eux n'est hyposthénisant ou hypersthénisant d'une manière absolue.

Cependant, ne nous refusons pas à reconnaître les progrès successifs que fit le problème dont il s'agit ; et notons en passant comment les progrès de la toxicologie et de la thérapeutique expérimentale préparaient les voies à la méthode hahnemannienne. C'était beaucoup déjà de sortir de la voie d'observation passive où se tenaient les observateurs du XVIII[e] siècle, et d'avoir compris la nécessité de l'expérience provoquée. C'était plus encore de distinguer dans les effets produits par les mé-

dicaments entre les effets mécanique et chimique et les effets dynamiques, et de montrer la nécessité de cette distinction. La méthode n'est devenue positive et complète que du moment où Hahnemann l'a dégagée de tout alliage impur. En exigeant que l'homme soit seul le sujet de l'expérience, et que sur lui on recueille tous les éléments de maladie que chaque médicament peut développer; que ceux-ci soient physiques ou moraux, sensitifs, fonctionnels ou organiques; lorsqu'il a repoussé toute désignation générale donnée aux propriétés des médicaments; en un mot, lorsqu'il n'a reconnu dans ces derniers que des caractères, des propriétés, en d'autres termes, des symptômes relatifs ou contingents, et qu'il leur a dénié toute qualité, toute vertu, toute puissance absolue.

C'est ici que revient dans toute sa vérité et dans toute sa fécondité le principe de l'individualisation absolue des maladies. Si ces dernières se refusent à toute distribution systématique, il suit comme conséquence que les médicaments se refusent, à leur tour, à toute classification catégorique qu'on voudrait leur imposer. On ne peut dire d'eux, en effet, lorsqu'on les étudie à la lumière de l'expérimentation pure qu'ils se divisent en antiphlogistiques, reconstituants, stimulants, antispasmodiques ou autres. Lorsqu'ils produisent de semblables effets, les conditions qui déterminent leur choix sont variables d'un malade à un autre malade ; et plusieurs d'entre eux, les circonstances de la maladie étant bien précisées, peuvent amener le même résultat, en même temps que le médicament qui aura réussi sur un sujet donné échouera sur un autre malgré la similitude apparente des conditions pathologiques. C'est ainsi que ceux qui ont fait de l'*aconit* l'antiphlogistique par

excellence et l'appellent assez plaisamment la saignée des homœopathes, ou qui verraient dans la *bryone* et le *phosphore* un antipleuro-pneumonique infaillible, verraient dans le *coffea* la panacée de toute insomnie, etc., tomberaient dans les plus graves erreurs, et aboutiraient forcément à cette hérésie homœopathique appelée le *spécificisme allemand*. Ils reviendraient par la voie la plus ténébreuse aux errements de l'ancienne école. Je ne sais pas de moyen plus sûr de détruire et de ruiner l'homœopathie, si jamais une semblable direction pouvait prévaloir.

Le moment est venu pour nous de penser sérieusement aux destinées de l'homœopathie et aux directions différentes dans lesquelles on pourrait l'engager.

Le mérite de la doctrine de Hahnemann, mérite qui n'a pas été assez remarqué, est d'avoir créé en pathologie de larges diathèses morbides, ayant pour base des causes facilement saisissables et nettement déterminées, et des caractères ou symptômes également précis, caractères propres à chaque diathèse et ne se rencontrant dans aucune autre ; d'avoir trouvé en pharmacologie des propriétés qui différencient les médicaments de façon à ce que, dans la pharmacologie homœopathique, il n'y ait aucune place pour les *succédanés*. Ainsi, les influences atmosphériques pour les maladies sporadiques, l'action des miasmes aigus pour les fièvres éruptives et la grande famille des affections typhoïdes ; la psore, la syphilis et la sycose pour les maladies chroniques ; voilà une étiologie vraie, exacte, quoique très-compréhensive ; étiologie indestructible, mais qui n'enferme pas cette partie de la science dans un nouveau cercle de Popilius. Il se peut, qu'avec le temps, l'expérience dévoile d'au-

tres causes, jusqu'ici méconnues ou mal interprétées, ayant pour compagnon obligé un ou plusieurs symptômes toujours dépendant de l'action de cette cause. Alors surgit une diathèse nouvelle qui prend place à côté de celles précédemment reconnues, quand même elle lui emprunterait un ou plusieurs des états morbides que Hahnemann aurait pu rattacher à l'une ou à l'autre des diathèses précédemment reconnues. Ce serait un dédoublement des classes admises par Hahnemann et rien de plus. De même dans l'étude des médicaments, une seconde série d'expériences complétera ce qu'une première n'avait fait qu'ébaucher ; et avec le temps, les pathogénésies s'épureront, se compléteront, sans que jamais l'économie de la doctrine pathologique ou pharmacologique hahnemannienne en soit affectée. Pourquoi ? parce que Hahnemann a ouvert à la médecine le champ des découvertes et qu'il ne lui a pas tracé de limites. Or, quelques perfectionnements qu'on apporte à la pathologie ou à la pharmacologie hahnemannienne, tant qu'on s'appuiera en pathologie sur la découverte d'un nouvel agent producteur, engendrant toujours uu même symptôme ou une même série de symptômes primitifs ; en pharmacologie, sur l'expérimentation pure, on sera hahnemannien, on restera fidèle à l'homœopathie. Alors la médecine, qu'on la considère comme science ou comme art, subira de constantes évolutions, restant à l'abri des révolutions qui sillonnèrent son histoire.

Mais du moment où on abandonnerait la méthode large et sévère que nous devons au génie de Hahnemann, et où on voudrait retenir quoi que ce soit des méthodes médicales qui ont précédé l'homœopathie, et à plus forte raison des résultats que ces méthodes ont produits, on

perdrait l'homœopathie sans sauver son orgueilleuse et puissante rivale de la ruine inévitable qui l'attend. De l'édifice médical du passé, rien n'est à conserver que de riches matériaux assemblés à grand'peine et avec une rare perspicacité. Pathologie, pharmacologie, thérapeutique, tout est à refaire, exclusivement du point de vue de la méthode hahnemannienne. Qu'on n'aille donc pas, comme Griesselich et ses adhérents, nous parler de la rigueur pathologique de l'ancienne école. Nous en savons et nous en voyons assez, pour oser dire que les obscurités sont grandes pour les médecins de l'ancienne école, quand il s'agit d'étiologie et de diagnostic proprement dits. Nous avons assez vu de malades traités par eux, pour savoir l'énorme différence à établir entre les affirmations écrites dans les livres et les doutes qui affligent les praticiens les plus justement renommés quand ils sont au lit du malade. Gardons-nous de croire à leur supériorité sur un seul point des trois éléments dont se compose le problème médical. C'est pourquoi, toute concession, si minime qu'elle soit, serait au moins une faiblesse. Les destinées de l'homœopathie doivent être de se développer sur son propre terrain, par la puissance de sa méthode. Elle doit résister à toute direction qui l'écarterait de la voie exclusivement expérimentale que lui a léguée son fondateur.

L'homœopathie a jeté les fondements d'une pathologie nouvelle, elle est arrivée à une notion aussi neuve que féconde du médicament; elle a créé une nouvelle méthode propre à constituer la pharmacologie; elle a donné les procédés et les règles à suivre pour obtenir de cette méthode nouvelle tous les résultats qu'elle peut fournir.

Mais si l'expérimentation pure est la base de toute

pharmacologie véritable, est-ce à dire qu'il faille repousser de la science les lumières empruntées à l'observation clinique? Ici une distinction est à faire. Si, par observation clinique, on entend les résultats obtenus par les médicaments employés à doses allopathiques, et d'après les principes de cette école, évidemment l'homœopathie n'a rien à puiser à cette source. Il n'est pas un seul médicament, même parmi ceux dont l'action curative paraît le mieux établie, dont la matière médicale homœopathique puisse s'enrichir à moins d'avoir été soumis au contrôle de l'expérimentation pure. Si on réfléchit que les espèces morbides sont déterminées en allopathie par d'autres principes que ceux adoptés en homœopathie; que souvent les allopathes donnent le nom de maladie à ce qui n'a, pour les homœopathes, qu'une valeur de symptôme, on concevra qu'il est difficile d'emprunter à une thérapeutique basée sur une pathologie aussi différente. D'un autre côté, le problème de la *guérison* est compris différemment dans les deux écoles. Pour l'allopathe, guérir, n'est souvent que faire disparaître un groupe de symptômes. Ainsi, les médecins de cette école considèrent comme guérie toute chlorotique chez laquelle le pouls s'est relevé, les palpitations de cœur, les douleurs de tête ont cessé; l'appétit est revenu et la constipation a cédé; les muqueuses et le teint se sont colorés de nouveau, et le sang menstruel est redevenu normal. S'ils ont obtenu ce résultat à l'aide des préparations ferrugineuses, ils concluent que le fer est un reconstituant souverain dans le traitement de la chloro-anémie. Il est cependant deux conditions qui infirment ce résultat. D'abord, lorsqu'on cesse l'emploi des préparations ferrugineuses, il arrive

souvent, et même très-souvent, que les accidents reparaissent ce qu'ils étaient primitivement. Pour ces cas, au moins, l'homœopathe ne peut conclure du résultat obtenu par l'allopathie aux propriétés vraies du médicament proposé : car, pour lui, toute maladie qui se reproduit sans que le sujet ait été soumis de nouveau à l'influence de la cause qui l'avait rendu malade une première fois, est une maladie palliée et non pas guérie. Il en est de même des blennorrhagies qui reviennent sous l'influence d'un excès qui n'en est pas un, eu égard aux habitudes des malades; de ce qu'on nomme les suites d'une fièvre typhoïde, d'une rougeole, d'une variole, de la disparition d'une dermatose que le printemps ou l'hiver suivant ramèneront avec la même intensité.

Guérir, pour l'homœopathe, c'est atteindre la maladie dans sa cause et par conséquent dans ses effets. Le moyen de savoir si la maladie qu'on a eu à traiter est guérie ou seulement palliée, c'est de recueillir avant tout traitement l'universalité des symptômes par lesquels chaque état morbide se caractérise, et de n'abandonner le malade qu'autant que tous ces symptômes ont disparu. Alors, médecin et malade peuvent être en repos. Mais encore faut-il que la maladie ait été traitée homœopathiquement : car l'allopathie emploie souvent des moyens perturbateurs, comme les injections dans les blennorrhagies, les cautérisations dans le traitement de l'ulcère syphilitique, pratiques qui ne peuvent donner de sécurité ni aux malades, ni au médecin. L'expérience ne le prouve que trop.

Enfin, l'homœopathie et l'allopathie, différant quant aux principes thérapeutiques qui les dirigent et à l'emploi fait par les deux écoles des agents de la guérison, il est

impossible de conclure légitimement de la thérapeutique d'une école à celle de l'autre. L'allopathie vivant toujours sur le principe des contraires ou croyant lui obéir, ne compte que sur l'effet primitif des médicaments. Tout médicament qui soulage ou paraît guérir une maladie, tant que le sujet en fait usage, lui paraît approprié à son état. Si la maladie reparaît, l'allopathie se garde de conclure contre elle-même et de douter de ses moyens. Elle se contente de juger la dose insuffisante. Elle l'élève donc, et rapproche les moments de son administration. Si, malgré ces doses redoublées, la maladie un instant suspendue reparaît de nouveau, défigurée dans sa marche et ses symptômes, amoindrie quant à l'intensité des accidents qu'elle présente, le médecin allopathe conclut de cette résistance à la nécessité d'augmenter encore les doses, ou d'abandonner le malade aux ressources de la nature, disant qu'il est bon dans tout traitement de laisser reposer l'organisme. Devant l'insuccès, il change brusquement de langage et de rôle. De médecin agissant au delà de toute mesure, il se fait médecin expectant. Il se confie alors à la réaction vitale dont en théorie il renie la puissance, et se rejette sur les moyens hygiéniques, tels que le changement d'air ou de climat, les voyages, les distractions. C'est ce que nous voyons journellement pour les malades, que le choléra, les fièvres intermittentes et les dyssenteries atteignent sous le climat de l'Algérie et même en Crimée, malades qui nous reviennent avec de prétendus congés de convalescence, je ne dirai ni plus ni moins dangereusement malades; mais autrement malades qu'ils ne l'étaient au début, malgré les masses de sulfate de quinine dont on les a gorgés, les quantités d'opium employées pour com-

battre la dyssenterie. Que de fois il m'a suffi d'employer une médication antidotique sur de semblables malades pour les amener à une entière guérison, et permettre à plusieurs d'entre eux de retourner sous leur drapeau recueillir leur part des dangers et de la gloire de notre armée !

Ce qui est vrai des maladies que j'ai rappelées ne peut être considéré comme une exception. C'est l'expression générale de la pratique allopathique. Combien ne voyons-nous pas de syphilis primitives converties en syphilis secondaires, par les traitements auxquels on les soumet; de pleurésies primitivement aiguës passées à l'état chronique, malgré des mois et des années de traitement, malgré les saignées et les sangsues répétées, les vésicatoires et les eaux minérales prises d'année en année et répétées pendant quatre, six et dix années, ainsi que je l'ai vu; de rhumatismes aigus passés à l'état de rhumatismes chroniques avec endocardite également chronique, se prolongeant pendant des années et finissant par entraîner la mort, malgré les saignées coup sur coup, les vésicatoires, la digitale, la saturation par les eaux minérales et l'hygiène la mieux entendue ! Que de scrofules n'ont été ni arrêtées dans leur marche, ni, à plus forte raison, détruites malgré l'usage longtemps continué de l'huile de foie de morue ou des préparations iodées !

Une école dont la thérapeutique repose sur un principe faux, qui n'a aucune notion exacte ni de la maladie, ni des propriétés du médicament, qui n'a défini avec exactitude ni la guérison, ni les conditions sous lesquelles elle se produit, qui dans le choix et l'application de ses moyens obéit à la mode, au point que je sais telle pension à Paris où les trois quarts des élèves prennent leur

dose d'huile de foie de morue chaque matin, sans autre motif qu'une constitution plus ou moins lymphatique ; une école qui n'a ni méthode pathologique arrêtée, ni méthode pharmacologique précise ; qui étouffe les grandes vérités médicales sous le poids de ses minuties anatomo-pathologiques, microscopiques ou chimiques ; et fait que ces grandes vérités souffrent violence en elle, tant elles aspirent à se faire jour ; une telle école, quelle que soit l'abondance de ses observations cliniques, ne peut rien offrir à la pharmacologie homœopathique.

Il en est autrement de l'observation clinique homœopathique. Hahnemann a tracé son étendue et ses limites, dans les prolégomènes de chacun des médicaments contenus soit dans sa *Matière médicale pure*, soit dans son ouvrage intitulé : *Doctrine et traitement des maladies chroniques*. A propos de chaque substance, il indique avec un soin minutieux les états morbides et même les groupes de symptômes qui ont été guéris par le médicament dont il traite. Dans son *Précis des médicaments antipsoriques*, M. de Boënninghausen a ajouté les indications recueillies dans sa vaste pratique aux indications données par Hahnemann ; et chaque jour ajoute à cette mine déjà si féconde. Mais ce ne sont encore que des indications d'un ordre secondaire, nécessairement subordonnées aux données de l'expérimentation pure, par la raison que l'homme malade ne peut révéler que la puissance curative d'un médicament dans un cas déterminé, et par conséquent très-limité par rapport à la sphère d'action de la même substance employée sur l'homme sain. L'homme malade n'étant affecté que d'une maladie déterminée, ne peut être guéri que de l'affection qui le tourmente ; et la maladie limite en nous du plus au

moins l'action des agents de guérison. L'homme sain, au contraire, par cela seul qu'il n'est affecté d'aucune maladie, n'offre aucun obstacle à l'action pathogénétique des médicaments.

Il en est de même, et pour d'autres raisons, des données fournies par la toxicologie. L'histoire des empoisonnements est riche en matériaux ; assez pauvre en matériaux susceptibles d'être utilisés, si on les compare aux ressources que présente l'expérimentation pure. Tout empoisonnement est une violente perturbation de l'organisme, entraînant assez souvent des altérations organiques profondes, voire même de complètes désorganisations. Il arrive donc toujours que les actions physiques, chimiques et les altérations organiques l'emportent de beaucoup sur les effets dynamiques; et même que ces derniers ne se produisent qu'incomplétement. Nous avons vu plus haut que dans tout médicament, les symptômes dynamiques sont les plus importants, ceux qui servent, avant tout, à fixer le choix du médicament, rendent raison de la guérison obtenue et de l'insuccès d'un traitement. Or, la toxicologie ne peut rien donner sous tous ces rapports. Les symptômes que nous pourrons saisir à son aide et dont Hahnemann s'est souvent servi, sont du nombre de ceux qu'un peu plus haut je plaçais en dernière ligne. Ce n'est pas sans doute une raison pour les négliger; mais c'est un motif pour ne pas attendre de la toxicologie plus qu'elle ne peut fournir. La matière médicale a bien plus de profit à retirer de ces lentes intoxications qu'on nomme les *maladies médicinales*. Précisément parce qu'elles se développent lentement, que l'organisme est relativement ménagé dans l'administration des substances qui les produisent, les effets dynamiques

se dessinent d'une façon plus complète et plus franche. A cet égard, la pratique allopathique nous offre une riche et abondante moisson, depuis qu'abandonnant les erreurs de l'école de Broussais, elle s'est précipitée, sans trop savoir pourquoi, dans l'usage des moyens héroïques. L'observation des maladies médicinales peut rendre à l'homœopathie des services importants : le premier, de confirmer les résultats obtenus par l'expérimentation pure ; le second, de nous faire connaître ceux de nos agents de guérison dont la pathogénésie est incomplète. Pour cela, nous pouvons puiser à deux sources également certaines : à l'observation des malades qui ont été saturés d'iode, de fer, de mercure, de quinine et même d'arsenic ; à l'étude des métiers insalubres, devenus si nombreux de nos jours, grâces aux progrès toujours croissants de l'industrie, de cette marâtre qui dévore ses propres enfants. Mais ici encore, il faut savoir choisir avec discrétion ; distinguer, par exemple, entre les céphalalgies qu'on observe si souvent sur les doreurs sur métaux, les exostoses qu'ils présentent et les douleurs musculaires et articulaires qu'on observe chez eux, symptômes qui seraient dus à leur industrie, et ceux qui pourraient dépendre d'une syphilis mal guérie. De même, chez les plâtriers, il faut faire la part des phthisies (maladie si commune chez eux), manifestement dues à leur travail, et les constitutions sur lesquelles le maniement du plâtre n'aurait été qu'occasion de développement d'une diathèse latente. Dans le premier cas, la matière médicale peut emprunter à l'étude des professions insalubres ; dans le second, les faits observés ne sont pas concluants. Dans un voyage que je fis dernièrement à Bayeux, je visitai une riche manufacture de porcelaines. Je fus frappé de voir

ceux qui peignent sur la porcelaine et qui emploient beaucoup d'acide nitrique, tous atteints de phthisie laryngée. En les interrogeant, j'appris qu'il existait dans leurs familles des membres qui avaient succombé à cette maladie.

Je conclus de ces faits que l'action de l'acide nitrique avait développé chez eux une maladie qui aurait été retardée et même aurait pu ne pas se développer si la fortune les avait placés dans de meilleures conditions hygiéniques.

Ne résulte-t-il pas de ce qui précède, qu'en faisant à chacune des sources de nos connaissances pharmacologiques la part qui lui revient, l'expérimentation pure est la seule base sur laquelle on puisse asseoir un système régulier de matière médicale; que la clinique allopathique ne peut l'enrichir sous aucun rapport; que la clinique homœopathique, la toxicologie, l'observation des maladies médicinales et celle des professions insalubres, sont autant de sources auxquelles l'homœopathie peut puiser sous les réserves que j'ai indiquées et dans la mesure des illusions qu'elles peuvent faire naître ?

C'est ici le lieu d'examiner la haute et difficile question des *doses infinitésimales*. Si leur emploi se rapporte bien plus à la thérapeutique qu'à la pharmacologie proprement dite, tout ce qui touche au mode de préparation et de dispensation des médicaments a toujours tenu une place considérable dans les traités de matière médicale.

Personne ne sera tenté de nier à Hahnemann qu'il ait innové sous ce rapport. Loin de là : ses innovations lui ont été imputées à crime ou taxées de folie. On s'est de-

mandé de quel droit, en vertu de quel principe, lui, médecin, venait préconiser une pratique contre laquelle s'élèvent toutes les lois reconnues dans les sciences naturelles ; et c'est en s'appuyant sur la nullité d'action des doses infinitésimales; on a été plus loin : sur l'impossibilité de leur action, qu'on en vint à taxer Hahnemann de cerveau malade, parfois même de charlatan ; et l'homœopathie de renouvellement habilement déguisé des déceptions de la médecine expectante.

Ces accusations violentes, devenues banales par leur répétition, n'ont point arrêté Hahnemann. Se fondant sur des faits expérimentaux, son courage n'a jamais faibli pour soutenir ce que l'expérience lui avait appris, malgré l'étrangeté apparente des résultats obtenus. L'action curative et perturbatrice des doses infinitésimales lui étant prouvée par l'expérience , il la soutint comme un fait auquel il ne pouvait refuser sa créance sans être infidèle à la vérité. Aussi, dans l'*Organon*, se borne-t-il à indiquer le fait sans chercher à l'expliquer. Dans son opuscule sur l'efficacité des *faibles doses des médicaments* il ne s'étonne pas du fait qu'il a découvert, et loin d'en tirer vanité, il semble douter, au contraire, qu'on puisse lui en attribuer ou la honte ou l'honneur.

« Le frottement, dit-il, exerce une influence si puis- « sante que non-seulement il développe les forces phy- « siques internes des corps de la nature, comme le calo- « rique, l'odeur, etc., mais encore, ce qu'on avait ignoré « jusqu'à présent, il exalte à un point étonnant la puis- « sance médicinale des substances naturelles.

« Il paraît que c'est moi qui ai découvert cette der- « nière propriété, dont l'influence est telle, qu'à sa fa- « veur, des substances auxquelles on n'avait jamais re-

« connu de propriétés médicinales acquièrent une énergie « surprenante (1). »

Quant à rendre raison du fait en lui-même, Hahnemann ne l'a jamais essayé. Il a laissé la critique s'exercer sur ce point; et toutes ses réponses se sont bornées à deux considérations. Il a montré que des métaux tels que l'or, l'argent, le platine, le charbon de bois, sans action sur l'homme dans leur état ordinaire, acquièrent une très-grande énergie thérapeutique lorsqu'ils ont été soumis à la trituration prolongée; et que cette énergie va croissant à mesure qu'on élève le chiffre de ce qu'il nommait une atténuation ou une puissance. Il a ensuite avancé, mais il s'est borné à énoncer le principe que la véritable essence des médicaments est dynamique, que c'est une force pure, que le frottement peut exalter jusqu'à l'infini.

Depuis Hahnemann, le problème a été souvent examiné par des amis et des disciples de l'homœopathie; et si la discussion n'est pas épuisée, il faut dire qu'elle prend de plus en plus de la consistance; que les faits sur lesquels on l'appuie deviennent de plus en plus nombreux; que les théories générales auxquelles on la rattache, sont de plus en plus conformes aux données de la science générale.

A ne considérer la question des doses infinitésimales que du point de vue de la pratique médicale, la question est aussitôt résolue que posée. C'est un fait qu'elles agissent, c'est encore un fait qu'elles guérissent plus *promptement*, plus *sûrement*, plus *doucement* que les mêmes

(1) *Comment se peut-il que des faibles doses de médicaments aussi étendus que ceux dont se sert l'homœopathie aient encore de la force?* dans *Études de médecine homœopatique*, Paris, 1855, 1re série, p. 578.

médicaments employés à doses massives. Devant les faits, il faut s'incliner alors même qu'ils sont de nature à révolter notre esprit borné, ou qu'ils contrarient la constitution scientifique d'une époque ou d'un siècle. La science peut et doit expliquer les faits observés; jamais elle ne prévaudra contre eux. Produit de l'intelligence humaine, la science participe des infirmités de l'esprit humain qui l'a engendrée. Dans les faits, c'est la voix de Dieu qui se fait entendre; dans la science, c'est la voix de l'homme qui balbutie quelques vérités mêlées de beaucoup d'erreurs; de l'homme qui, en sa qualité de savant, renverse les termes de la création en voulant faire Dieu, le monde et ses semblables à son image, tandis qu'il fut créé simplement à l'image de Dieu.

L'action des doses infinitésimales est donc une vérité de fait, c'est le premier point à soutenir, et que nous soutenons de la manière la plus absolue.

Est-il vrai, maintenant, que ce fait répugne aux connaissances acquises dans les sciences naturelles? On a invoqué les sciences mathématiques, physiques, chimiques et la physiologie; et on a établi, ce que personne ne peut nier, qu'au point de vue mathématique, la matière est divisible à l'infini, que la plus petite particule matérielle peut encore être divisée par la pensée en fragments plus petits, ce qui tendrait à prouver qu'aucun effort du raisonnement ne peut établir que dans les préparations homœopathiques, il y ait absence de la substance médicamenteuse. Mais sa présence incontestable ne prouve pas son action : car, il se pourrait qu'amenée à l'état de division extrême, elle fût sans action sur l'organisme vivant.

On a ensuite emprunté à la physique une série d'ana-

logies qui ont bien leur mérite, sans cependant équivaloir à des preuves directes. Si un aimant peut aimanter une quantité indéfinie de fers, sans rien perdre de son poids; si un grain de musc peut encore affecter l'odorat, lorsqu'il est divisé en 320 quadrillions de parcelles ; si un grain de carmin colore jusqu'à 30 kilogrammes d'eau, et que chacune de ces molécules colorées n'a que 1/30,000,000 de pouce, tous ces faits prouvent la présence possible et réelle du médicament dans les préparations homœopathiques, mais ne prouvent pas leur action thérapeutique. Il en est de même des arguments empruntés à la chimie. Qu'à l'aide de l'analyse, on parvienne à constater la présence des métaux à des degrés de division variables pour chacun d'eux ; qu'à l'aide de réactifs appropriés, on ait pu retrouver 1/1,024,000 de soufre, 1/2,048,000 de chlore, 1/4,000,000 d'iode, 1/512,000 de platine, ce sont autant de preuves matérielles de la divisibilité indéfinie de la matière et rien de plus (1).

J'aime mieux, je l'avoue, les preuves physiologiques, parce qu'ici il s'agit non plus de la présence réelle du médicament, mais de son action sur l'organisme vivant.

(1) V. *Codex des médicam. homœop.*, par G. Weber. Jahr, dans la première édition de sa *Pharmacopée*, présente la comparaison entre le miasme et l'action du médicament comme étant la plus digne de fixer l'attention. Il est à regretter que dans la deuxième édition publiée en commun avec M. Catellan, il ait cru devoir supprimer la lettre que lui écrivit M. Poudra, professeur au corps d'état-major. L'auteur de cette lettre fait jouer un rôle important à l'électricité dans le développement de la puissance des agents thérapeutiques. Pour une question aussi difficile que la théorie des doses infinitésimales, il est bon de l'étudier sous tous ses points de vue. Du reste, MM. Jahr et Catellan reproduisent dans la deuxième édition la théorie présentée dans la première. Cette théorie a le mérite d'une grande prudence.

Qu'à l'aide des mathématiques, de la physique et de la chimie, nous arrivions à justifier la présence du médicament dans les préparations homœopathiques, chose facile et indéniable, la question qui divise les deux écoles n'a pas fait un pas. On nous accordera ce fait, tout en continuant à nier que des médicaments ainsi préparés puissent avoir une action et surtout une action curative sur l'organisme vivant. C'est là, il faut le dire, tout le problème.

Hahnemann l'avait bien compris lorsqu'il posait en principe *que les médicaments ne sont pas des matières mortes dans le sens vulgaire qu'on attache à ce mot* (1); et lorsqu'il conseillait de *diviser* autant que possible et non pas de *détruire*, chose impossible, les parties matérielles d'une substance médicinale, afin de mettre en plus libre expansion ses vertus dynamiques ou thérapeutiques; ce qui, dans sa pensée, était une seule et même chose.

Dans une question aussi ardue que l'est celle des *doses infinitésimales*, la rigueur et la précision du langage sont d'absolue nécessité. La préparation homœopathique détruit autant qu'il est physiquement possible, la force de cohésion qui retient les molécules d'un médicament dans l'aggrégation qui les constitue un corps; elle ne détruit pas ces molécules elles-mêmes. Hahnemann a parlé de l'augmentation progressive des vertus dynamiques de ces mêmes substances, comme si ces dernières étaient avec les propriétés physiques dans un rapport de continuel antagonisme. Cet antagonisme est réel jusqu'à un certain point; car, il est de fait qu'un médicament est d'autant plus actif que la force de cohésion est moindre en lui; en d'autres termes, que les

(1) V. dans *Études de méd. hom.*, 2e série.

molécules dont il se compose ont plus de mobilité les unes sur les autres. Mais la vertu dynamique d'un médicament ne se décèle qu'autant qu'elle est mise en contact avec l'organisme vivant. Or, l'énergie de son action est et sera toujours la résultante de sa puissance et de l'organisme sur lequel cette puissance se déploiera. Autre sera donc l'action d'une dilution donnée sur l'homme sain ; autre sera-t-elle sur l'homme malade. Elle différera également selon la différence d'organisation, de force de réaction que présenteront les malades, et selon une multitude de constringences que j'indiquerai en parlant de la thérapeutique. Pour le moment, je n'ai qu'un désir : c'est de faire remarquer que les expressions d'*atténuation* des médicaments homœopathiques, de *dynamisation*, sont impropres en ce que chacune d'elles n'exprime qu'un seul des résultats de la préparation homœopathique. Sans doute, il y a dans ces préparations atténuation de la force de cohésion et par conséquent des propriétés physiques et chimiques du corps atténué ; mais il n'y a pas atténuation de ses propriétés thérapeutiques. Au contraire, il y aurait augmentation de celles-ci. Dans ces mêmes préparations, vous mettez en évidence les propriétés curatives toujours plus ou moins distinctes du médicament ; mais vous ne le dynamisez pas dans la signification rigoureuse du mot. Dynamiser un corps serait développer la force qui le fait être ce qu'il est, développer la vie qui est en lui. Eh bien, prenez un végétal ; vous commencez par le détruire, précisément pour mettre en libre expansion ses vertus médicinales ; prenez un corps inorganique et vous le ramenez à l'état atomistique, condition souveraine de l'entière manifestation de ses propriétés curatives. Si de même vous prenez

une substance animale, comme serait la sèche, vous tuerez l'animal avant toute préparation. Si, comme dans la préparation du *lachesis*, vous prenez un produit sécrété, vous agirez de même. L'expression de *dynamisation* doit donc être prise pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour une métaphore et rien de plus. Quant à celle de *puissance*, elle exprime un résultat; et en ce sens, elle est de toutes la plus convenable. Encore, convient-il de dire, qu'elle n'exprime pas une action absolue, mais seulement une action thérapeutique; en d'autres termes, relative. Si la préparation homœopathique donnait en résultat une progression arithmétique, évidemment, à la trentième ou à la centième puissance, cette action pathogénétique toujours croissante, deviendrait toxique ou d'une énergie telle qu'elle entraînerait une perturbation si forte qu'aucune réaction vitale n'étant possible, la mort suivrait inévitablement; ce qui n'est pas. Ce que veut, ce que recherche l'homœopathie dans les médicaments, c'est, d'une part, la plénitude de l'action curative; de l'autre, son rapport avec les forces organiques. En d'autres termes, elle veut que le médicament modifie l'homme malade pris dans sa totalité et dans son unité, et non pas seulement dans l'un ou plusieurs de ses appareils organiques, et que la modification produite soit suffisante pour développer les réactions curatives et rien de plus. Lorsqu'on parle en homœopathie de la dixième, de la vingtième, de la trentième puissance, et lorsqu'on dit que l'une d'elles est préférable dans une maladie donnée, tandis que les autres doivent être employées de préférence dans d'autres maladies déterminées, on entend dire que ces puissances sont celles qui guérissent le mieux les maladies dont il s'agit. Mais on ne peut ni ne

doit vouloir faire entendre que les unes sont plus fortes que les autres d'une manière absolue.

Si on avait tenu compte des différences que je signale, on n'aurait pas comparé l'action des médicaments homœopathiques à celle des miasmes. Procédant ici par voie d'analyse, on mettait en regard deux inconnues : le miasme dont nous ignorons la nature, dont il nous est impossible de déterminer la quantité en poids pour qu'il infecte un organisme ; et la dose infinitésimale dont il s'agit d'expliquer l'action mystérieuse.

On sait ou on croit savoir que le propre des miasmes et des virus est de se régénérer, à l'instar des êtres vivants, par la multiplication. Rien de semblable ne se passe dans les doses infinitésimales. Elles résultent tout simplement de l'atténuation de la masse à laquelle on les emprunte, et cette atténuation met en liberté les forces curatives qui étaient en elles.

Pour comprendre quelque chose à ce problème ardu au plus haut degré, il ne faut pas sortir des faits susceptibles d'être constatés par l'expérience. Or, ceux-ci sont nombreux, et reviennent tous au principe de l'ancienne chimie : *Corpora non agunt nisi soluta.* Qu'est-ce donc que donner à un corps la solubilité qui lui manque lorsqu'il en est dépourvu, ou accroître celle qu'il possède lorsqu'il est soluble ? Evidemment, c'est détruire sa force de cohésion et rendre toujours plus mobiles les unes sur les autres ses molécules composantes. Au point de vue chimique et physique, il ne se passe rien de plus. Au point de vue thérapeutique, on observe un autre fait : c'est que plus la solubilité d'un médicament est grande et plus son action est puissante. Exemples : Le sulfate de quinine est plus soluble que le quinquina. On l'emploie



à dose moins élevée que le quinquina lui-même ; et tout en baissant la dose, on a une action curative plus énergique. Le citrate de quinine est plus soluble encore que le sulfate. On l'emploie donc à doses plus faibles que ce dernier, et l'action curative est plus prompte, plus complète, plus entière. Ce qui est vrai dans cet exemple n'est pas un fait isolé. Toutes les préparations pharmaceutiques de l'ancienne école n'ont précisément d'autre objet que de rendre les substances médicinales plus solubles et de les douer de plus d'activité et de pénétration. L'activité d'un médicament est donc en raison inverse de la cohésion qui le constitue. Si les lois physiques, chimiques et physiologiques rendent un compte satisfaisant de l'existence des substances médicinales en tant que corps, il est évident que quand il s'agit d'apprécier leurs propriétés thérapeutiques, il faut les mettre dans d'autres conditions et produire en elles ce qu'on nomme un changement dans l'état des corps. J'ai dit plus haut que les moyens de l'obtenir étaient la trituration prolongée, la dissolution alcoolique ou aqueuse, les succussions, pratiques qui ont toutes pour résultat dernier la division du corps ainsi traité et son mélange aussi intime que possible avec le véhicule dans lequel il est dissous.

Mais comment se fait-il, ou plutôt comment peut-il se faire que les propriétés thérapeutiques d'un médicament soient d'autant plus énergiques que ce médicament est ramené à un état presque atomistique ? Ce fait se constate et ne s'explique pas. Pour entrevoir la solution que le temps amènera, il est un premier pas à faire ; c'est d'admettre ce que tout le monde reconnait : *l'inertie de la matière ;* que par conséquent, tous les témoignages de puissance, d'activité qui s'observent en elle, ne lui ap-

partiennent pas, bien qu'elle soit la condition indispensable de leur manifestation. La distinction entre la cause d'un phénomène et les conditions sous lesquelles il se produit, nous ramène de suite au dualisme *matière* et *force*, sans lequel il est impossible de rien comprendre, je ne dis pas seulement au problème des doses infinitésimales, mais à toute action thérapeutique quelle qu'elle soit et sous l'influence de quelque système qu'elle se produise.

Du moment où l'on a fait ce premier pas, il s'agit ensuite de constater les conditions sous lesquelles les forces en général, et les forces thérapeutiques en particulier, se développent le plus complétement.

Ainsi que le dit avec grande raison M. Charles Desmoulins, président de la Société linnéenne de Bordeaux : *En divisant une substance on en multiplie les surfaces ; la division multiplie les forces* (1).

Le premier de ces principes est un AXIOME, dit l'auteur, constaté par les sciences, par toutes les sciences.

(1) V. *Discours sur l'évolution des forces vitales dans la nature*, par M. Charles Des Moulins, président de la société Linnéenne de Bordeaux, dans les *actes* de cette société. M. le docteur Costes, professeur à l'école secondaire de Bordeaux, a essayé de réfuter M. Charles Des Moulins. Il se sentit blessé de l'appui indirect donné à l'homœopathie par un homme qui jouit d'une réputation européenne comme naturaliste. M. Des Moulins parla de l'évolution des forces vitales en naturaliste spiritualiste. M. Costes crut devoir faire la contre-partie. Pour nier l'accroissement des forces vitales dans la nature, M. Costes s'appuya sur l'autorité de Virey, qui soutient *que de nos jours, il n'y a plus de génération véritable ; mais seulement des modifications successives et toujours semblables dans le même ordre de matière ; que ce que nous appelons génération n'est qu'une émanation éternelle de cette source.* Virey et M. Costes permettent à Dieu de créer une fois dans son éternelle existence ; après quoi, ils le condamnent au repos. Quelle autorité que M. Virey ! Quel choix heureux a fait M. Costes en s'appuyant

« *En divisant une substance, on en multiplie les surfaces.* « Mais qu'est-ce à dire les surfaces ? A coup sûr, ce n'est « pas l'étendue matérielle, intrinsèque, du corps qui « recevra le moindre accroissement par l'effet de la divi- « sion. Il n'y aura rien de multiplié dans le corps lui- « même. Ce ne sont point, je le répète, les éléments « constitutifs du corps qui seront multipliés, ce seront « uniquement les surfaces libres, les surfaces agissantes, « surfaces d'absorption, surfaces d'exsudation, surfaces « de réflexion, surfaces de réfraction, surfaces de colo- « ration, surfaces d'infection du goût ou de l'odorat, « surfaces accessibles à la dissolution, surfaces de ré- « percussion du son, surfaces de transmission des agents « électriques, etc., etc.

« Et qu'est-ce que tout cela... si ce n'est des surfaces « d'action ? Et si les surfaces d'action sont multipliées, « n'est-il pas incontestablement, irréfragablement vrai « de dire que l'action l'est aussi ? Mais qu'est-ce encore « que l'action, si ce n'est la qualité, la vertu propre à « chaque chose, la puissance, la force enfin qui réside « en elle ?

« *La division multiplie les forces.* Ce sont toutes les « sciences qui nous le disent : la géométrie, la chimie, « la physique, l'optique, etc., etc. L'homœopathie peut « bien venir à la suite, ajoute l'auteur, pour nous le dire « aussi, sans pour cela donner un démenti à la vérité, à « la nature, car c'est de la nature elle-même et de la

sur lui ! En face d'une philosophie de cette force, comme M. Des Moulins a dû rire de son antagoniste ! tout cela n'était qu'un préambule aux arguments dont M. Costes prétendait écraser Hahnemann. Ce dernier est un visionnaire; l'homœopathie une mystification. Répondez, si vous en avez le goût, à des arguments de cette nature !

« nature seule que la géométrie, la physique, la chimie, « l'optique ont appris cette vérité (1). »

Eh bien, la pratique homœopathique prouve à tout observateur de bonne foi que la division multiplie les forces thérapeutiques des substances médicinales ; ce qu'on ne peut faire qu'en multipliant les surfaces. Mais l'expérience homœopathique prouve encore que la multiplication des surfaces et des forces, n'est pas la raison dernière du problème des doses infinitésimales : car, dans tout traitement homœopathique bien dirigé, alors que le médicament a été bien choisi et la dose convenablement fixée, l'action produite est une action d'*appropriation* plutôt que d'*énergie*.

Il me semble qu'en attendant une explication, ou si l'on veut une théorie des doses infinitésimales, la notion d'appropriation de la dose d'un médicament aux besoins de la maladie domine toutes les autres. La différence entre l'école allopathique et l'école homœopathique, revient à ceci : que les allopathes nient l'action des infinitésimaux parce qu'ils n'observent, après leur emploi, aucun des effets que présente leur pratique. Ainsi : point d'effets physiques, comme seraient ceux qu'entraîne l'usage des caustiques; point d'effets chimiques, ainsi qu'il arrive par les moyens employés dans le but de modifier l'état des humeurs ou les produits sécrétés. L'emploi du fer dans la chlorose, du bicarbonate de soude contre les acidités d'estomac, le régime d'une sévérité presque cruelle imposé aux diabétiques sont dans ce cas. Point d'effets physiologiques perturbateurs, comme il arrive consécutivement à l'emploi des vomitifs

(1) Ch. Desmoulins, tirage à part, pag. 3 et 4.

et des purgatifs; non plus que d'effets sédatifs primitifs, comme il arrive à la suite des opiacés et des préparations éthérées. En l'absence de ces phénomènes divers, il n'y a plus rien d'apercevable ni de susceptible d'être observé aux yeux du médecin allopathe. Si, en effet, l'action des infinitésimaux ne pouvait être constatée que par de semblables caractères, comme ils n'existent pas, on serait autorisé à la nier. Mais, ainsi que nous le verrons bientôt, les infinitésimaux expriment leur action par des signes qui leur sont particuliers.

Les effets observés par les allopathes dans leurs traitements manquent à l'homœopathie parce qu'elle n'en veut pas; et que, loin de les rechercher, elle les condamne. Si, consécutivement à l'administration de l'ipécacuanha, ou du tartre émétique, des vomissements surviennent; si, après l'administration de la noix vomique, l'homœopathe observe une purgation, des tranchées violentes après l'emploi de la coloquinte, il conclut qu'il a employé une dose trop forte, et ne se félicite pas de l'effet produit.

Ce qu'il veut, c'est une action dynamique, en d'autres termes une modification dans la vitalité du sujet affecté. Or, la vie humaine étant une, tout agent thérapeutique qui agit dynamiquement modifie le malade dans son unité, d'abord; et consécutivement dans les organes ou les appareils affectés; c'est-à-dire dans les organes ou appareils reconnus pour malades par les allopathes; et dans ceux qu'ils jugent être sains. Celui qui, traitant un malade par la méthode homœopathique, jugerait les infinitésimaux sans action, parce que du jour au lendemain, je le suppose, le point de côté n'aurait pas disparu chez un pleurétique, ou le râle crépitant n'aurait pas cessé de se faire

entendre chez un pneumonique, tomberait dans une erreur grave. L'état de la plèvre ou celui du poumon, dans ces deux cas, ne sont pas toute la maladie ; que si la fièvre s'est modifiée, si l'état du sommeil, celui du moral se sont améliorés; si le facies a changé d'expression, il y a eu action, insuffisante sans doute, mais il y a eu action action bienfaisante.

Pour juger de l'action des infinitésimaux, n'allons donc pas nous parquer dans l'étroite enceinte de la médecine dite organique. Ne demandons pas à la thérapeutique homœopathique des effets chimiques ou perturbateurs, mais des effets dynamiques ; et sachons étudier leur action dans toutes les fonctions par lesquelles la vie se traduit.

Nous comprendrons alors que le médicament le plus approprié au traitement d'une maladie n'est pas celui qui est le plus énergique dans le sens absolu de l'expression ; mais celui qui est le mieux choisi, d'abord, et celui qui est donné sous la forme et à la dose la plus convenable ; c'est-à-dire, la plus susceptible de provoquer dans la mesure des besoins actuels de l'organisme les réactions curatives. Or, si la dose est trop forte, qu'elle soit donnée selon la formule homœopathique ou selon la formule allopathique, des perturbations ou des actions chimiques se développeront, et alors même que le sujet guérirait, consécutivement à ces perturbations ou à ces actions chimiques, ce ne serait qu'une guérison indirecte, guérison qui ne serait pas durable. Car, toute perturbation ou toute action chimique est un obstacle à l'action dynamique ou générale d'un médicament. C'est même pour cela que la toxicologie reflète, jusqu'ici, si peu de lumières sur la thérapeutique.

La forme et la dose les plus appropriées au traitement d'une maladie sont celles qui provoquent l'action dynamique la plus complète. Je dis l'action dynamique, et je le dis par opposition à l'action organique.

Eh bien ! l'expérience de tous les siècles et celle des deux écoles prouvent que si la division multiplie les surfaces, elle multiplie les forces CURATIVES d'un médicament. Elle prouve aussi : 1° que plus une substance est pure, plus elle a d'action, de puissance, de force ; 2° que pour réparer l'effet perturbateur des mélanges qui peuvent l'avoir adultérée, il faut le départ des éléments de ces mélanges ; 3° que plus une substance est divisée, plus ses éléments ont la facilité d'atteindre l'état de pureté absolue. C'est en ce sens et à ces trois conditions que la division multiplie les forces. Que si l'allopathie n'est pas encore engagée, sous ce rapport, dans les voies que l'homœopathie lui a ouvertes, qu'elle nous donne donc le secret de ses formules ; et qu'elle nous dise le but général, avoué, de toutes ses préparations pharmaceutiques. Pourquoi abandonne-t-elle chaque jour davantage les formules composées ; pourquoi ses préparations chimiques, si ce n'est pour avoir des produits d'une plus grande pureté ; pourquoi ses dissolutions, si ce n'est pour donner plus d'activité aux produits dont elle se sert ? Pourquoi, enfin, va-t-elle chercher les principes immédiats de certains végétaux, principes dans lesquels réside, selon elle, toute l'action curative du médicament, si ce n'est pour séparer ce principe des mélanges qui ont pu l'adultérer ? Je vis, l'an dernier, un jeune homme atteint de rhumatisme articulaire aigu, qui fut traité par la vératrine. Etant employée à dose allopathique, il survint de foudroyantes hémoptysies et de cruelles douleurs

rhumatiques sur les parois thoraciques. Le jeune homme succomba, et, je le crois, la vératrine ne fut pas étrangère à sa perte. L'action avait été énergique, on en conviendra; mais elle n'était pas appropriée. La forme sous laquelle le médicament avait été donné était la multiplication de la force perturbatrice ou toxique, et non pas la multiplication de la force curative. En thérapeutique, il s'agit de frapper juste, et non pas de frapper fort.

La question des infinitésimaux peut donc être ramenée, entre les deux écoles, à des termes fort simples. Croyez-vous, pourrai-je dire à l'école allopathique, qu'une guérison est d'autant plus complète ou plus durable qu'elle a été obtenue par une modification directe de la vitalité du sujet, ou par une modification indirecte de cette même vitalité? Croyez-vous que l'action vitale d'un agent de guérison ait besoin pour se produire du développement d'actions chimiques ou de perturbations physiologiques? Ne croyez-vous pas, au contraire, que ces dernières sont un obstacle sérieux à l'effet curatif des agents employés? Vous le croyez, puisque vous faites cesser l'usage des Eaux-Bonnes aux malades chez lesquels elles développent la fièvre et les hémoptysies; de l'eau de Vichy à ceux qu'elle purge; des bains de mer à ceux de vos malades chez lesquels ils déterminent des coliques et des diarrhées. Si vous condamnez avec nous les actions chimiques ou perturbatrices des agents curatifs, vous les voudrez assez puissants, cependant, pour guérir sans perturber le malade; et vous rechercherez la forme et la dose qui guérissent le mieux en perturbant le moins. Cette forme et cette dose seront celles qui produiront le plus grand nombre d'effets généraux et le plus petit

nombre d'effets locaux ; celles où l'action du médicament sera le plus diffuse ; celle où son action se déploiera dans l'organisme sur une plus grande surface et aura le moins de fixité. Eh bien ! l'action que vous rechercherez et que vous obtiendrez, l'expérience prouve qu'elle est donnée par les infinitésimaux. La distance qui sépare les granules des globules n'est pas telle que vous ne puissiez la franchir. En recherchant une action dynamique et directe dans vos guérisons, il vous faut un effet qui soit un. Il vous sera facile d'accorder que l'unité d'action ne peut être donnée que par un agent qui soit un aussi, c'est-à-dire par une substance aussi pure que possible. Comme vous voudrez une action dynamique, il faudra que le corps employé soit aussi diffusible que possible ; car, la diffusion d'une substance est en raison inverse de sa cohésion. Vous voilà donc condamné à triturer, et pendant longtemps, vos médicaments. Arrivés là, vous formulerez déjà sous la forme homœopathique. Il restera la dose. L'expérience vous conduira par la main au point où elle a conduit Hahnemann. Car vous ne croyez pas qu'il ait débuté par les infinitésimaux, et surtout par la 30ᵉ puissance. Une fois qu'il eut arrêté le but qu'il se proposait d'atteindre et les principes qui devaient lui servir de règle, il fut conduit à baisser la dose, non par caprice d'imagination ou par idée préconçue, mais par la seule raison que, voulant guérir sans perturbation aucune, tant que ces dernières se présentaient à lui, il en conclut la nécessité d'élever la puissance, ce que vous appelez baisser la dose.

Du moment où les infinitésimaux sont une question expérimentale et non pas théorique, du moment surtout où ils se lient à l'ensemble de la doctrine, il faut les accepter

sous peine d'aboutir à des conséquences que l'école allopathique renierait elle-même. En effet, elle serait obligée de nier la nature dynamique des maladies considérées dans leur nature et leur origine ; de nier que toute guérison véritable ne peut être obtenue qu'en modifiant la vitalité du sujet ; que cette modification dans la vitalité du malade est d'autant plus assurée que l'action thérapeutique est plus générale et plus douce ; et qu'enfin l'agent à l'aide duquel on obtient cette action est d'autant plus puissant que ses effets pénètrent davantage jusqu'aux racines de la vie.

Toutes ces négations conduiraient l'école allopathique au matérialisme en physiologie, à l'organicisme en pathologie, aux modifications organiques en thérapeutique, aux doses les plus massives en pharmacologie. Je ne sache pas qu'elle ait la plus légère tentation de revenir à des errements dont elle est à peine affranchie ; et que si même quelque vieux débris de l'école Broussaisienne prétendait à relever le drapeau de son maître, il osât dire qu'il se laisse aller au courant scientifique de son siècle.

Concluons : L'emploi des doses infinitésimales est, avant tout et exclusivement, une question de fait et d'expérience. Les arguments empruntés, pour justifier leur puissance, au domaine des sciences mathématiques, physiques, chimiques et même physiologiques, ne sont que des preuves analogiques ou indirectes. Hahnemann fut conduit jusqu'aux infinitésimaux par les principes de sa doctrine et les nécessités de l'observation. Quiconque admettra ses principes physiologiques, pathologiques, thérapeutiques, et recevra avec docilité les enseignements de l'observation, arrivera où il est arrivé lui-même ; c'est-à-dire à l'emploi des doses infinitésimales.

Mais, dira-t-on, où s'arrête cette élévation de puissance ; à quel point de division les médicaments cessent-ils d'agir sur l'organisme ? La réponse la plus exacte à cette question, est que nous ignorons ce terme ; qu'il doit exister ; mais qu'il est impossible, jusqu'ici, de le fixer ; qu'on sait quelque chose de la préférence à accorder à telle ou telle dilution dans une classe de maladies déterminées ; mais de dire à quel chiffre il faut s'arrêter pour affirmer qu'au delà toute action thérapeutique est absolument impossible, nul n'est en état de le déterminer ni expérimentalement, ni rationnellement.

V. — THÉRAPEUTIQUE.

La thérapeutique homœopathique se compose des mêmes éléments que la thérapeutique allopathique. Dans l'une et dans l'autre école, tout médecin qui aborde le lit d'un malade, se croit obligé : 1° à reconnaître l'ennemi qu'il doit combattre ; 2° à fixer les indications que la maladie lui présente ; 3° à opposer à la maladie reconnue les agents les plus propres à la détruire.

Mais la reconnaissance de la maladie, la fixation des indications, le choix et l'application des agents thérapeutiques diffèrent dans les deux écoles de toute la différence des principes qui les dirigent.

L'école allopathique se laissant gouverner par la loi des *contraires* n'a que deux choses à rechercher dans les maladies en dehors de leur cause : 1° les organes affectés ; 2° le mode de l'affection qu'ils éprouvent et le degré auquel elle est arrivée. Les indications qui découlent de cette double connaissance se réduisent à leur tour à modifier les organes, les appareils ou les systèmes organi-

ques en un sens opposé à celui dont ils sont affectés ; et pour remplir cette indication générale, à administrer les moyens que l'expérience lui a montrés être les plus propres à remplir cette indication. Elle emprunte ces moyens à la diététique, à l'hygiène, à la pharmacologie ; et quelquefois à la chirurgie.

L'école homœopathique puise aux mêmes sources, mais d'un point de vue tout différent. Ayant pour principe thérapeutique général la *loi des semblables*, il faut que la similitude entre la maladie et les agents de la guérison soit aussi complète que possible. Il ne lui suffit donc plus dans la reconnaissance de la maladie de savoir le mode selon lequel le malade est affecté et le degré auquel l'affection est arrivée ; mais encore toutes les circonstances qui accompagnent l'affection et l'individualisent, afin de déduire de cette connaissance les indications que la maladie présente ; et que de la comparaison de ces indications avec celle des propriétés reconnues dans les médicaments, elle puisse faire une heureuse application des uns à la guérison de l'autre.

Ainsi, de même que l'école allopathique, si elle était appelée à témoigner de la vérité de sa thérapeutique, devrait justifier la loi des contraires qui lui sert de boussole et de principe recteur ; prouver que sa méthode diagnostique est complète et qu'il n'y a rien à chercher au delà ; que les indications qu'elle en tire sont suffisantes pour la guérison des maladies ; et qu'elle a une connaissance exacte des vertus des médicaments et une méthode assurée pour les bien choisir ; de même l'école homœopathique doit justifier la loi des semblables qu'elle oppose à la loi des contraires, dire comment elle applique et met en œuvre sa méthode diagnostique ; la mar-

che qu'il convient de suivre dans la fixation des indications ; la manière dont elle s'y prend pour choisir l'agent ou les agents appropriés à la guérison qu'elle poursuit ; exposer sa diététique et son hygiène ; et dire les ressources qu'elle emprunte à la chirurgie et les circonstances dans lesquelles elle lui fait appel.

1° *Loi des semblables.* Il n'y a que les médicaments qui dans le traitement d'une maladie jouissent d'une action curative positive et directe. Les agents hygiéniques et les moyens chirurgicaux ne possèdent qu'une action indirecte. Lorsque, sous leur influence, la santé se rétablit, ce n'est pas à eux que l'honneur en revient ; mais à la force vitale dont la puissance de conservation et la tendance à l'équilibre se sont déployées aussitôt que par l'hygiène ou la chirurgie ont été levés les obstacles qui s'opposaient à ce qu'elle réagit contre la cause morbide qui l'opprimait, et les effets produits par cette cause. Lorsqu'on parle de loi thérapeutique, il faut donc entendre le mode selon lequel agissent les médicaments, et ne voir dans la chirurgie et les agents hygiéniques que des auxiliaires heureux, souvent nécessaires, qui favorisent ou contrarient l'action thérapeutique. Que souvent ils suffisent au rétablissement de la santé, c'est chose incontestable ; mais si large que leur part soit faite, elle ne peut jamais être assimilée à l'action énergique et directe des médicaments. Que plus souvent encore le mépris ou l'oubli des préceptes hygiéniques contrarie l'action thérapeutique et aille jusqu'à l'annuler, personne ne le niera ; et nous, homœopathes, le nierons moins que d'autres. Mais, enfin, ce n'est point à ces moyens secondaires que s'adresse ce que nous avons à dire des lois thérapeutiques qui divisent les deux écoles.

« Toute puissance, a dit Hahnemann, qui agit sur la « vie, tout médicament désaccorde plus ou moins la « force vitale, et produit dans l'homme un certain chan- « gement qui peut durer plus ou moins longtemps. On « appelle ce changement l'*effet primitif*. Quoique pro- « duit à la fois par la force médicinale et par la force « vitale, il appartient cependant davantage à la puissance « dont l'action s'exerce sur nous. Mais notre force vitale « tend toujours à déployer son énergie contre cette in- « fluence. L'effet qui résulte de là, qui appartient à notre « puissance vitale de conservation, et qui dépend de son « activité automatique, porte le nom d'*effet secondaire* « *ou de réaction* (1). »

C'est donc sur la distinction entre l'effet primitif et l'effet secondaire des médicaments, et avant tout sur la puissance dont jouit ce dernier de désaccorder la force vitale, que repose la notion théorique de la loi des semblables. Tout poison pouvant être médicament et tout médicament pouvant devenir poison, ainsi que nous l'avons vu et que toutes les écoles le confessent, on ne peut nier que le caractère fondamental du médicament ne soit dans la puissance qu'il possède de désaccorder la force vitale. Ce désaccord s'exprime par des symptômes morbides; ce qu'on a nommé la *puissance pathogénétique* des agents thérapeutiques. Or, toutes les fois qu'un de ces agents sera mis en contact avec l'organisme, sa tendance absolue, nécessaire, sera de développer son action. D'abord passif sous l'action du médicament comme il l'est sous l'influence des autres agents qui l'entourent, l'organisme commence par subir les impressions qu'il reçoit, et après

(1) V. *Organon*, § 63, p. 152.

s'être laissé modifier par eux, il reprend son activité et réagit contre ces impressions et le désaccord venu à leur suite.

Avant toute expérience, le raisonnement indique donc que puisqu'il est impossible d'échapper à l'effet primitif du médicament, ce dernier étant pathogénétique de sa nature, ne peut être en même temps curatif : car deux actions opposées et contradictoires ne peuvent se rencontrer dans la même substance ; que l'action curative gît essentiellement dans l'effet secondaire ou de réaction, c'est-à-dire dans l'action de la force vitale ; que dans toute action thérapeutique, le médicament n'a d'autre effet que de solliciter la réaction de cette force et d'imprimer à cette dernière la direction qu'elle doit suivre, pour se débarrasser de la maladie qui l'opprime. Que si, par impossible, on emploie dans le traitement d'une maladie un médicament dont l'effet primitif soit opposé aux symptômes de la maladie, l'effet secondaire ou de réaction étant semblable, les symptômes morbides calmés pour un moment reparaîtront avec plus d'énergie qu'auparavant, toujours en vertu de cette loi que la réaction est proportionnelle à l'action.

Que dit l'expérience à cet égard ? Écoutons Hahnemann. « L'homme qui s'était échauffé hier, en buvant « largement du vin (effet primitif), est aujourd'hui sen- « sible au moindre courant d'air (effet secondaire). Un « bras qui est resté longtemps dans l'eau à la glace, « est d'abord bien plus pâle et plus froid que l'autre « (effet primitif) ; mais qu'on le retire de l'eau et qu'on « l'essuie avec soin, il deviendra non-seulement plus « chaud que l'autre, mais même brûlant, rouge et en- « flammé (effet secondaire). Le café fort nous stimule

« d'abord (effet primitif), mais il nous laisse ensuite « une pesanteur et une tendance au sommeil (effet se- « condaire) qui durent longtemps, si nous ne les chas- « sons pas de nouveau pour quelque temps, et d'une « manière purement palliative, en prenant derechef du « café. Après s'être procuré du sommeil, ou plutôt un « engourdissement profond, à l'aide de l'opium (effet « primitif), on a d'autant plus de peine à s'endormir la « nuit suivante (effet secondaire); à la constipation pro- « voquée par l'opium (effet primitif) succède la diarrhée « (effet secondaire); et aux évacuations déterminées par « des purgatifs (effet primitif) une constipation, un res- « serrement du ventre, qui durent plusieurs jours (effet « secondaire) (1). »

Aux exemples rapportées par Hahnemann, qu'il serait facile d'en ajouter d'autres et des plus actuels! Car chaque époque a ses modes et même ses engouements en matière de thérapeutique. On n'abuse plus guère de l'opium et des purgatifs; mais du fer, du mercure et des iodures de toute espèce, de la belladone et de la digitale, quel usage ne fait-on pas! Aussi, combien de chlorotiques voient reparaître tous les signes de la chlorose aussitôt qu'elles abandonnent les préparations ferrugineuses, et gagnent à cette médication des entéro-colites chroniques! Leur sang qui semblait s'être enrichi sous l'effet primitif des médicaments ferrugineux, s'appauvrit plus encore lorsqu'elles en abandonnent l'usage. Combien de gastralgies n'ai-je pas vues succéder à l'usage de l'iodure de potassium; de stomacaces et des plus terribles venir à la suite de l'usage des mercuriaux; de céphalalgies et de

(1) V. *Organon*, § 65 p. 153.

véritables délires être produits par l'usage prolongé de la belladone ; de fièvres intermittentes devenir des plus rebelles à guérir par suite de l'emploi abusif de la quinine, alors que cette substance ne leur était pas appropriée ! Il y aurait tout un livre à faire sur ce sujet. J'espère que quelqu'un se sentira la patience d'éclairer les médecins et les malades sur ce point qui intéresse à un aussi haut degré la santé des uns et les succès des autres. Il suffirait à la composition d'un livre de cette espèce qui n'exige ni grandes recherches, ni frais d'imagination, de raconter, à l'aide d'observations, les maladies produites par des agents thérapeutiques allopathiquement employés. Je crois que médecins et malades y trouveraient une démonstration péremptoire de la loi des semblables.

D'ailleurs, cette loi est-elle donc si étrange ? si Hahnemann a le mérite de l'avoir formulée le premier et de lui avoir donné un caractère pratique qui la rend à jamais impérissable, est-ce à dire qu'on n'en retrouve aucune trace dans l'histoire de la science ? Ce serait une grave erreur. La loi des semblables, on peut le dire en toute vérité, se retrouve, comme fait ou comme principe (comme fait sans doute mal défini, comme loi assurément entrevue et restée stérile par son alliance avec les hypothèses de chaque siècle, alliance à laquelle elle répugnait), cette loi, dis-je, se retrouve dans toute la tradition.

Nous voyons, d'abord, au rapport du docteur Salomon-Abraham Bleekrode (1), de Groningue, que le plus ancien fait de guérison homœopathique serait celui du roi Ézéchias, qui mit un cataplasme de figues sur une pustule ardente, et guérit. Il est dit dans le Talmud qu'il y a dans

(1) *Palæologia Regulæ therapeuticæ, Similia similibus curantur*, Groningue, 1835.

la figue une vertu telle que si on l'applique sur un corps sain, elle fait naître à la peau un ulcère putride.

Pline le Jeune et les talmudistes recommandent aux personnes mordues par un chien enragé de manger le foie, les poumons ou quelque autre partie des chairs de cet animal; ce serait une guérison non plus homœopathique, mais isopathique, si le fait était exact. Mais plusieurs docteurs juifs, et entre autres Baschi et Maimonides, ont attaqué la véracité du fait.

Quoi qu'il en soit, dès la plus haute antiquité, le principe de similitude fut admis non comme un principe justifié, mais comme un principe devant servir de guide dans les recherches. Ainsi, au livre XXXe de son *Histoire naturelle*, Pline rapporte que les Mages conseillaient de guérir le mal de dents à l'aide d'une dent de taupe extraite pendant la vie de l'animal. Il se moque de ces amulettes et des précautions prises dans leur confection, ce qui ne l'empêche pas d'affirmer un peu plus loin « que les maux du foie s'apaisent quand on mange, « soit une belette sauvage, soit son foie, ou bien encore « un furet cuit comme un cochon de lait (1). » Tout ce livre est rempli de l'énumération de moyens analogues. Il n'est pas jusqu'aux graines des orchidées données comme spécifiques dans le traitement des maladies du testicule, qui ne soient rappelées par l'auteur. C'est la doctrine des signatures, doctrine aussi ancienne que les mages de l'Orient, qui se représente ici sans autre fondement que la ressemblance de forme entre l'agent de guérison et l'organe malade.

Tous ces faits de guérison prétendue, qu'à bon droit nous taxons de rêveries, prenaient leur source dans les

(1) C. Plinii Secundi *Hist. nat.*, lib. XXX, c. XXIX.

systèmes philosophiques qui régnèrent tour à tour dans l'Inde et en Grèce. Diogène Laërce nous apprend que dans la philosophie de Leucippe, l'attraction des semblables présidait à la formation des corps. « Similium at« tractione formata corpora esse Leucippus detexit. » Démocrite, qui à la suite de Leucippe et d'Anaxagore avait embrassé la philosophie atomistique, posait en principe général : *Similia in similia agere posse, similia similiaque petere*. -

Mais ce ne sont là que des témoignages fort éloignés, qui peuvent expliquer plusieurs faits de l'antiquité médicale sans qu'on puisse les invoquer en faveur du principe hahnemannien. Il en est de même des différents passages empruntés à la collection hippocratique, et qui ont été trop souvent invoqués en faveur du principe hahnemannien. Il résulte de la discussion très-lumineuse et très-approfondie à laquelle le docteur Bleekrode s'est livré, que jamais Hippocrate n'a prétendu établir un principe général de thérapeutique; que seulement, il a montré qu'un même remède n'agit pas toujours de la même manière, qu'un même symptôme peut être engendré par des causes diverses qui obligent à le traiter par des moyens différents. Lorsque Hippocrate parle des contraires, l'auteur pense qu'il entendait par là seulement le contraire de la cause qui avait rendu le sujet malade; mais que jamais il n'a entendu employer des agents doués de propriétés opposées aux symptômes de la maladie existante. « Quand on prend une nourriture plus abon« dante que la constitution ne le comporte, cela produit « une maladie, le traitement le montre. » — « Les mala« dies qui proviennent de plénitude sont guéries par éva« cuation, celles qui proviennent de vacuité par réplétion,

« et, en général, les contraires par les contraires. » — « Dans tout mouvement du corps, se reposer aussitôt « que l'on commence à souffrir, dissipe la souffrance (1). »

Dans ces différents aphorismes dont il serait si facile d'augmenter le nombre, il est évident qu'Hippocrate ne fait autre chose que développer le fameux principe : *Sublata causa, tollitur effectus*. Ce n'est ni de la contrariété, ni de la similitude thérapeutique ; mais simplement de la diététique. Reste donc le précepte si souvent cité : *Vomitus vomitu curatur*. C'est justement dans le passage auquel ce précepte a été emprunté, qu'il est facile de voir que le père de la médecine n'avait point de principe thérapeutique général, que ses affections se partageaient également entre la loi des contraires et la loi des semblables. « La douleur, dit-il, se produit et par le « froid et par le chaud, et par l'excès et par le défaut. « Elle se produit chez ceux qui ont éprouvé un refroi- « dissement par le réchauffement ; chez ceux qui ont « éprouvé un échauffement, par le refroidissement ; elle « se produit chez les personnes de constitution froide « par le chaud, de constitution chaude par le froid, de « constitution sèche par l'humide, de constitution hu- « mide par le sec. Car les douleurs surviennent toutes « les fois qu'il y a changement et corruption de nature. « Les douleurs se guérissent par les contraires ; chaque « maladie a ce qui lui est propre ; ainsi, aux constitu- « tions chaudes devenues malades par le froid, convien- « nent les échauffants, et ainsi de suite. Autre procédé : « La maladie est produite par les semblables ; et par les « semblables que l'on fait prendre, le patient revient de « la maladie à la santé. Ainsi, ce qui produit la stran-

(1) V. *Aphorismes*, traduction de Littré, t. IV, sect. II, 17, 22, 48.

« gurie qui n'est pas, enlève la strangurie qui est; la « toux, comme la strangurie, est causée et enlevée par « les mêmes choses. Autre procédé : La fièvre née par la « phlegmasie (*abondance de sucs*) tantôt est produite et « supprimée par les mêmes choses, tantôt est supprimée « par le contraire de ce qui l'a produite. Ainsi, veut-on « laver le sujet avec de l'eau chaude et lui donner des « boissons abondantes? il est ramené à la santé par la « phlegmasie; ce qui rend phlegmatique enlève la fièvre « existante. De la même façon veut-on administrer un « purgatif et un vomitif? La fièvre est supprimée par ce « qui la produit, et produite par ce qui la supprime. « Autre exemple : Si à un homme qui vomit, on donne à « boire de l'eau en abondance, on le débarrasse, avec le « vomissement, de ce qui le fait vomir; de la sorte, « *vomir enlève le vomissement.* Mais si on l'arrête direc- « tement, c'est qu'on fera passer par le bas une partie « de ce qui, étant dans le corps, cause le vomissement. « Ainsi, de deux façons contraires le vomissement cause « la maladie. Et s'il en était de même dans tous les cas, « la chose serait entendue, et l'on traiterait tantôt par « les contraires, suivant la nature et l'origine de la mala- « die, tantôt par les semblables, suivant encore la nature « et l'origine des maladies (1). »

Pour tout lecteur attentif, il est facile de voir que dans la pensée d'Hippocrate le *vomitus vomitu curatur* n'est que l'expression d'un fait empirique des plus limités. Il est vrai qu'il semble admettre deux origines aux maladies et qu'il conclut à deux méthodes possibles de traitement toujours basées sur la nature et la cause de la

(1) *Œuvres d'Hippocrate*, trad. par Littré, *Des lieux dans l'homme*, t. VI, Paris, 1849, § 42, p. 335 et 336.

maladie. Ce qu'il y a de plus clair dans le long passage que j'ai cité et ce qui se rapporte le plus à la doctrine homœopathique, c'est ce principe, que la fièvre est supprimée par ce qui la produit, et produite par ce qui la supprime; c'est-à-dire une vue obscure et mal définie de l'action pathogénétique des causes morbides et de l'action également pathogénétique des agents de la guérison. Cependant, si on n'avait pas sitôt abandonné la voie tracée par Hippocrate pour subir le joug de Galien, on serait promptement arrivé à la connaissance de la seule loi thérapeutique véritable. Mais bientôt on déserta la voie de l'observation si largement tracée par le père de la médecine pour s'abandonner aux disputes toujours stériles de la philosophie. Médecins dogmatiques, méthodistes, pneumatiques et éclectiques, confessent la loi des contraires. Seuls, les empiriques se servent des semblables dans certains cas déterminés. Au moins, Galien le leur reproche-t-il avec quelque amertume.

Ce n'est donc qu'au moment où la médecine essaya de briser le joug du galénisme, que nous voyons reparaître la loi des semblables; et Paracelse eut l'honneur d'y attacher son nom. Il exposa la doctrine des signatures; lui donna une extension plus grande qu'elle ne l'avait eue jusqu'alors; et alla jusqu'à s'écrier: *Signa inspice et videbis omnia quæ in ipsis lateant*. Dans les mains de Paracelse, la doctrine des signatures prit une importance d'autant plus grande qu'il la défendit du point de vue des causes finales. *Simile suî simile curat*, dit-il; et comme exemples il ajoute: « Mercurio mercurium, scorpionem « scorpioni mederi, realgar realgari, mel melli, melissam « melissæ, cor cordi, splenem spleni, pulmonem pulmoni; « non cor porci, non splen vaccæ, non pulmo capræ, sed

«membrum junctum majori interiori hominis membro(1).»

Pour comprendre ces préceptes de Paracelse, il faut se rappeler que, selon lui, le corps humain était composé de sel, de soufre et de mercure, principes auxquels il accordait la puissance d'engendrer les maladies. Il voulait que les maladies fussent dénommées, ou par le nom de l'organe affecté, ou par le métal qui les produit, ou par le nom de la plante ou du métal propre à les guérir. Ainsi, la fièvre était à ses yeux *morbus nitri sulphuris ;* il appelait l'apoplexie *morbus mercurius cachymialis sublimatus,* parce que, disait-il, la matière peccante est du même genre que lui. Il voulait qu'on appelât l'épilepsie *viridellus, quia,* disait-il encore, *eadem viridello curatur.* Qu'il y a loin de cette thérapeutique incohérente à l'unité et à la simplicité de la doctrine homœopathique ! quelle distance de cette doctrine au mélange d'alchimie, de chiromancie et même un peu de magie qui fait le fond de la doctrine de Paracelse ! Cependant, le coup était porté ; et le galénisme ne pouvait se relever des critiques que lui avait portées son fougueux adversaire (2).

Van Helmont repoussa aussi la loi des contraires comme absurde et opposée à la volonté de Dieu, qui créa toutes choses par l'amour, la concorde et la paix et hait la discorde et la contrariété, à ce point que s'il avait pu fonder l'univers en dehors des rixes et des contrariétés, sans aucun doute il l'aurait fait. Il rejette également la similitude comme supposant la familiarité, l'union, la pénétration. *Remedia,* dit-il, *non sunt agentia ad sanationem requisita, sunt saltem media occasionalia externa sive conciliatrices medelæ* (3).

(1) Paracelsi *Chir. magn.*, tract. II, c. IV.
(2) V. Paracelsi *Chir. magn.*, part. 1, tract. I.
(3) Van Helmont, *Art. med.* lib. I.

Sylvius de le Boë revint à la loi des contraires ; et ce retour était la conséquence obligée de son système. La pathologie reposant sur deux principes ; le lit lixiviel (*salso lixivo*) et l'acide (*acido*) auxquels il ajouta l'esprit animal (*spiritum animale*) pour expliquer les névroses ; sa thérapeutique était des plus simples. L'alcali était le remède de l'acide ; et l'acide de l'alcali. Dans ce système, la puissance des remèdes était expliquée par leur action chimique, ce qui était partir d'une idée préconçue, dériver la pharmacologie et la thérapeutique d'une pathologie hypothétique.

Cependant, la dispute fut assez vive du moment où Paracelse eut ébranlé le galénisme. Médecins spiritualistes, médecins éclectiques et hermétiques, tinrent alternativement pour l'un ou l'autre principe. Si Thomas Campanella professait *similia similibus applicanda*, l'éclectique Libarius se rattachait à la loi des contraires, en même temps que le chémiâtre Angelus Sala professait que *les semblables sont guéris par les semblables, parce que la raison et l'expérience prouvent que le semblable attire son semblable.* L'éclectique Daniel Sennert tenta, chose impossible, de concilier entre eux le galénisme et l'alchimisme. Il revint au principe général de Galien : *Similia similibus conservari, contraria vero contrariis tolli* ; et il soutint contre les alchimistes que cette destruction des contraires s'obtenait par des moyens divers (*variis remediis*) et non pas à l'aide d'une panacée, *non vero universali medicina*, parce que c'eût été en vain que Dieu eût donné la variété et l'abondance des remèdes, si elle ne nous eût été nécessaire. Selon lui, les remèdes agissent toujours par une force contraire à la nature de la maladie, bien qu'elle offre quelque similitude avec la partie

affectée. Ce sont les remèdes qu'il appelait spécifiques ou appropriés. Il établissait en principe, que dans toute guérison vitale, c'est-à-dire, où le problème à résoudre gît dans la conservation des forces, il fallait observer le *similia similibus mederi*, principe qui avait été établi, déjà, par le père de la médecine. Mais conserver les forces, ce n'est pas toute la médecine, dit-il, ajoutant à l'appui : *medicinam esse additionem et substractionem.*

Fatigués de ces disputes qui n'amenaient à aucun résultat, les médecins revinrent à Hippocrate ; c'est-à-dire, à la méthode large et sévère tracée par son génie. *Ducat experientia*, *nequaquam vera ratio*, s'écriait Sydenham. *Excutite Grajos, cognoscite Romanos, versate Arabes, repetitam et confirmatam ubique invenitis doctrinam Hippocraticam*, disait Boërhaave. *Tirones medici*, ajoutait Baglivi, *ad perpetuum vos hortor Hippocratis studium ; solus enim ostendere potuit, quid sit sapere, et cum laude in curandis ægris versari : discite illum quæso, et pio ingenio vobis divina beneficentia tribuo ad opus et praxin illius præcepta redigere scitote ; confido enim vos nunquam spe atque opinione vestra frustratum iri.* Hoffmann et Stahl soutinrent les mêmes opinions relativement à la médecine pratique, bien qu'ils différassent beaucoup dans la manière d'expliquer les phénomènes de la vie et ceux de la maladie.

Ainsi, la loi des semblables n'est donc pas sans antécédents historiques. Si l'on en trouve le germe dans la doctrine hippocratique, l'obscurité où elle fut ensevelie pendant plusieurs siècles s'explique par l'influence si long-temps continuée du galénisme. Les disputes qui s'élevèrent à son sujet après Paracelse, et l'impossibilité où elle fut de triompher, tinrent à ce que cette loi pressentie plutôt

que découverte fut toujours associée aux systèmes divers qui se succédèrent, jusqu'à ce qu'enfin, par lassitude et par impuissance, on en revînt à l'expérience; c'est-à-dire, à la méthode hippocratique généralement désertée en thérapeutique depuis Sydenham et Baglivi, quoique fidèlement retenue dans l'étude des autres branches de l'art médical.

Le grand, l'immense mérite de Hahnemann fut de donner à la loi des semblables le fondement de l'expérience; de l'expérience sans mélange d'aucune vue systématique; et de faire que toutes les parties de la science médicale, physiologie, pathologie et pharmacologie, concourent à en démontrer la vérité. Voyons maintenant comment il la mit en action.

2° *Méthode diagnostique.* — Le but du diagnostic est de reconnaître l'objet du traitement; en d'autres termes, la maladie. Dans cette dernière, deux choses sont à considérer : l'espèce et l'individualité dans l'espèce. L'espèce morbide une fois trouvée, on connaît l'ennemi avec lequel on est aux prises; l'individualité une fois établie, et rattachée à l'espèce dont elle fait partie, on possède tous les éléments imaginables pour le choix de l'agent ou des agents thérapeutiques à lui opposer. Ces deux éléments du diagnostic pratique se prêtent donc un concours mutuel et Hahnemann, quoi qu'on ait dit de lui, a tenu de tous les deux un compte rigoureux. En effet, puisqu'il distingue les unes des autres les maladies sporadiques et les maladies miasmatiques, qu'il sépare de ces dernières celles qui sont épidémiques et celles-ci de celles qui ne le sont pas; qu'il rattache les maladies chroniques, dans leur variété indéfinie, à trois causes fondamentales dont j'ai parlé assez au long dans le commentaire sur la patho-

logie, pour qu'il soit inutile d'y revenir ici, on est mal fondé à lui reprocher de ne voir dans les maladies qu'une collection de symptômes sans autre lien que leur coexistence. On est également mal fondé à lui reprocher de s'être contredit, jusqu'à un certain point, lorsqu'il reconnaissait, d'un côté, des espèces morbides, en même temps que, d'un autre côté, il proclamait comme principe absolu en matière de diagnostic et de thérapeutique la nécessité de l'individualisation, également absolue, de tout état morbide. La maladie toute entière, ainsi que Hahnemann, l'a judicieusement observé, se traduit ou s'exprime par les symptômes. Au delà de ces derniers, il n'y a rien que le médecin puisse apercevoir, soit pour fixer l'espèce morbide que l'on recherche, soit pour déterminer l'individualité d'une espèce. Loin donc qu'il y ait contradiction dans les préceptes donnés par Hahnemann, on ne peut y voir qu'une parfaite concordance, puisque sans les symptômes il serait aussi impossible de juger d'une maladie quelle qu'elle soit, que du caractère individuel qu'elle revêt d'un malade à un autre malade. C'est donc une bien futile objection que celle qui fut adressée par Rau (1), à l'homœopathie, lorsqu'il objecte à Hahnemann, qu'il y a des maladies qui ne présentent pas de symptômes extérieurs, ou qui n'en présentent que de si légers qu'il est impossible de les apercevoir; et que les symptômes offrent de trompeuses apparences. Tout le monde conviendra, avec Rau, que dans les organes peu sensibles, tel que le foie, il puisse exister pendant des années, des tubercules, des ramollissements et d'autres vices, sans que leur existence ait été soupçonnée;

(1) V. Rau, *Nouvel organe de la médecine spécifique*, Paris, 1845, 2e partie, § 32, p. 110 et 111.

que dans le cerveau, le cœur et les gros vaisseaux, on ait trouvé des désorganisations qui n'avaient pas été aperçues, Morgagni, comme le dit Rau, et comme chacun le sait, cite de nombreux exemples de faits semblables; et il n'est aucun de nous qui n'en ait rencontré dans sa pratique. Est-ce à dire que ces désorganisations ne se traduisaient par aucun symptôme? par aucun symptôme local, la chose est douteuse, bien qu'au début de la désorganisation elle soit possible, mais par aucun symptôme général ou diathésique, c'est ce qui n'est pas. La preuve est que le nombre de ces désordres, ainsi méconnus, diminue à mesure que les moyens d'investigation diagnostique se perfectionnent; et qu'ils diminueront encore plus lorsque la pathologie, entrant de plus en plus dans les voies ouvertes par Hahnemann, saura mieux rattacher les altérations organiques aux diathèses dont elles dépendent. La même réponse peut être faite aux faits rapportés par Rau, relativement à l'apparence trompeuse des symptômes. Certes, la gangrène de l'estomac trouvée à l'autopsie par *de Haën*, et qu'il n'avait pas soupçonnée pendant la vie du malade, ne prouve pas qu'il soit impossible de reconnaître cet état morbide. Que pendant deux ans, on ait traité à l'hôpital Saint-Louis une femme pour une maladie du cœur qu'elle n'avait pas; et que l'autopsie ait montré le cœur sain et le poumon parsemé de tubercules; que dans le même établissement on ait pris un anévrisme de l'aorte pour une phthisie trachéale, ainsi que le rapporte M. Huguier (1), cela prouve qu'en matière de diagnostic organique l'erreur est possible et même assez fréquente; mais de l'er-

(1) V. *loc. cit.*, p. 111.

reur en matière d'observation à l'impossibilité de l'éviter, la distance est énorme.

Laissons donc ces arguties de détail, et disons que les symptômes recueillis dans leur universalité, dans leurs nuances individuelles et dans les conditions qui les aggravent ou les améliorent, sont le seul et unique moyen d'arriver à cette double détermination, l'espèce et l'individualité morbides.

De quels procédés diagnostiques Hahnemann conseille-t-il de se servir pour établir la diagnose d'une maladie? Les uns sont généraux, les autres particuliers.

Comme procédé général, il conseille de recueillir avant tout le récit du malade ou des assistants, tant sur les antécédents de la maladie que sur l'état actuel. Dans ce moment, il veut que le médecin soit passif, qu'il recueille toutes les plaintes du patient sans l'interrompre, ni le contredire. L'intention de Hahnemann, en donnant ce conseil, était d'éviter que, par des questions précipitées, le malade s'intimidât et fît des réponses hasardées pour s'affranchir de demandes qu'il jugerait importunes. Il avait encore une vue plus élevée. Comme les lésions de sensation occupent une large place dans la détermination du médicament à employer, il voulait que le malade indiquât de lui-même et sans aucune suggestion étrangère, l'espèce et la forme de la douleur ressentie. Enfin, il voulait avoir une base fixe pour procéder ensuite à l'interrogatoire du malade. Il ne faut jamais perdre de vue que la diagnose n'était aux yeux de Hahnemann qu'un moyen et non pas un but; un moyen d'arriver à une thérapeutique exacte.

Le récit du malade une fois entendu, Hahnemann conseille au médecin de devenir actif; c'est-à-dire,

d'éclaircir et de compléter par ses interrogations le rapport qui lui a été fait. Il n'y a rien encore en ceci que ne fasse ou ne doive faire tout médecin attentif. La différence entre l'homœopathie et l'allopathie consiste en ce que l'examen et l'interrogation du médecin allopathe portent sur la certitude de la détermination de la maladie à guérir; sur la période plus ou moins avancée de celle-ci et sur l'appréciation des forces du sujet malade; la thérapeutique n'étant, en allopathie, qu'une pratique empirique ou une déduction pathologique. En homœopathie, au contraire, l'examen et l'interrogation du médecin se font en vue du choix du médicament. Or, la nature de la douleur ressentie, les circonstances qui l'accompagnent ou la modifient, les antécédents de famille, l'état de la constitution, la considération des maladies antérieures, sont autant d'éléments déterminants pour le choix du médicament. Si l'homœopathe cherche à fixer, comme l'allopathe, l'espèce morbide, le degré auquel elle est arrivée; si de plus et mieux que lui il sait individualiser les espèces qu'il étudie, c'est toujours et uniquement en vue de la thérapeutique. S'il tient un compte rigoureux de la somme de forces qui restent au malade, c'est en vue de mesurer la puissance de réaction que possède encore le patient et de proportionner l'énergie de son action curative à l'énergie de vitalité du malade.

L'art du médecin est un; et l'unité de l'art doit être empruntée à sa fin dernière. La guérison est et doit être la fin dernière de toute médecine. Physiologie, pathologie, pharmacologie, ne sont donc dans la main du médecin qu'autant de moyens et d'instruments qui doivent converger vers la fin dernière de l'art; à savoir la thérapeutique.

Recevoir le récit du malade et le compléter, tels sont donc les deux et uniques conseils généraux que Hahnemann avait à donner en matière de diagnostic. Reste à dire quelques mots des préceptes particuliers.

Ils se rapportent tous aux espèces morbides. Il est des maladies aiguës; il est des maladies chroniques. Les premières sont sporadiques ou miasmatiques; enfin plusieurs d'entre elles peuvent coexister sur le même sujet, ce qui donne lieu aux maladies compliquées.

Comment arrive-t-on à distinguer entre elles ces différentes espèces? Hahnemann emprunte à deux sources les éléments de sa détermination : à la cause et aux symptômes. Si un malade a été exposé à ce que Hahnemann nomme une influence tellurique ou qu'il ait abusé de ce qu'on a nommé les matériaux de l'hygiène, l'espèce morbide est déjà présumée par la cause d'où elle dérive, et les symptômes par lesquels elle se traduit confirment bientôt dans l'opinion que la maladie dont il s'agit est du nombre de celles qu'il a appelées sporadiques. Si, au contraire, on peut supposer que le sujet soumis à l'observation a été exposé à un influx miasmatique et que les symptômes de la maladie concordent avec cette supposition, on conclura à l'existence d'une infection par un miasme; de même que pour les maladies chroniques, on présume leur existence avant la constatation de tout symptôme, des circonstances dans lesquelles le sujet s'est trouvé.

Mais souvent il arrive que la cause ne peut être facilement déterminée; alors, il ne reste d'autre ressource que les symptômes pour reconnaître l'espèce morbide; tant il est vrai que de quelque point qu'on veuille partir pour établir le diagnostic d'une maladie, toujours il faut

revenir aux symptômes, comme à la seule base fixe pour reconnaître une maladie, fixer les indications qu'elle présente et déterminer son traitement.

Quand il s'agit des maladies épidémiques que Hahnemann rapportait à l'influence d'un miasme aigu, il donnait deux conseils particuliers et d'une haute importance : le premier, de ne jamais assimiler une épidémie à celle qui l'a précédée, vu que toute épidémie régnante est, sous beaucoup de rapports, un phénomène d'espèce particulière, qui, lorsqu'on l'examine avec attention, se trouve différer beaucoup des autres épidémies anciennes auxquelles on avait à tort imputé le même nom (1). Le second, que, dans toute épidémie, il faut avoir observé plusieurs sujets atteints de la même maladie pour être assuré de posséder la totalité de leurs signes et de leurs symptômes. Il veut, en outre, que l'on fasse deux parts des symptômes observés : d'un côté, les symptômes généraux ; de l'autre, les symptômes saillants, spéciaux, rares, propres à un petit nombre d'affections seulement.

Par le premier de ces conseils, Hahnemann veut qu'on individualise chacune des épidémies régnantes ; et montre ainsi combien, au point de vue pratique, l'individualité dans l'espèce, l'emporte sur l'espèce elle-même. Que dans une épidémie de rougeole, de scarlatine, de coqueluche, on rencontre toujours soit les éruptions qui caractérisent les deux premières, avec le caractère fébrile qui les accompagne, soit la toux caractéristique de la coqueluche et les autres symptômes de cette affection ; cela ne suffit pas pour fixer le choix du médicament. Il faut encore tenir compte, indépendamment

(1) V. *Organon*, § 100, p. 182.

des symptômes fondamentaux, de ceux qui sont saillants, rares et spéciaux dans l'épidémie qu'on observe.

Enfin (et c'est ici le point fondamental et la conclusion du diagnostic homœopathique), il n'y a, en homœopathie, d'observation bien faite que celle qui relate non-seulement tous les symptômes fondamentaux ou essentiels de la maladie; mais encore ces symptômes saillants, rares, spéciaux, comme le dit Hahnemann; c'est-à-dire ceux qui sont individuels. Toutes les fois donc qu'on lira une observation relevée du point de vue homœopathique, si les symptômes dont je parle manquent, on peut dire que l'observation est mal faite; que le malade n'a pas été suffisamment observé. De ce point de vue, que de différences entre les épidémies de choléra de 1832, 1849 et 1854! quelle différence entre l'épidémie de grippe de 1839, épidémie si terrible, et celles que nous avons observées depuis! La relation ou l'histoire d'une épidémie n'est donc qu'une indication de ce qu'il convient de faire dans celle qui règne, sans qu'il soit jamais permis de conclure rigoureusement des moyens qui ont réussi dans l'une d'elles à ceux qui réussiront dans le traitement de celle qui doit suivre. Ainsi, le vératrum, l'arsenic, auront été les médicaments efficaces dans le traitement d'une épidémie de choléra; et il se pourra très-bien que, dans l'épidémie suivante, le cuivre ou tout autre médicament doive avoir la préférence.

Dans le diagnostic des maladies chroniques et particulièrement dans celui des maladies psoriques, Hahnemann veut ou plutôt conseille de suivre les mêmes principes; et ajoute que chaque malade qui se présente n'offre jamais qu'une partie et même une assez faible partie du tableau de la psore. Il conseille donc de compléter le ta-

bleau de la maladie par les symptômes propres aux états morbides dont le sujet malade peut avoir été précédemment affecté, et s'il s'agit d'un état héréditaire, il demande d'ajouter, autant que possible, à ces éléments de détermination, tout ce qu'on a pu savoir de l'état maladif des engendreurs antérieurement à la naissance du sujet en observation. Cette dernière condition du diagnostic est le plus souvent difficile à remplir. Mais il est toujours possible de relater les antécédents de l'état actuel et les symptômes individuels de l'état présent. Toute observation homœopathique qui ne relatera pas ces conditions différentes devra donc être tenue pour une observation fautive, incomplète, alors même que le succès aurait répondu à l'attente du médecin.

Ainsi, la diagnose homœopathique repose sur deux éléments : la cause et les symptômes. Ceux-ci doivent être étudiés sous le double rapport de la connaissance de l'espèce morbide et de l'individualité dans l'espèce. Les symptômes communs servent à fixer l'espèce; les symptômes spéciaux ou individuels sont déterminants pour fixer les indications thérapeutiques et choisir les agents propres à remplir ces indications. Tous concourent au même but ; mais envisagés dans leur prédominance, on peut dire que les premiers l'emportent sur les seconds lorsqu'il s'agit d'établir le diagnostic pathologique, tandis que les seconds doivent être préférés aux premiers dans le choix des moyens de guérison.

3° *Indications.* — D'après ce qui précède, je n'ai pas à m'étendre sur les indications thérapeutiques. Evidemment, ces dernières ne peuvent être données que par les mêmes éléments qui ont servi à fixer le diagnostic; c'est-à-dire, par l'étiologie et la symptomatologie.

Ici, comme nous l'avons vu, la connaissance de l'espèce morbide, celle de la période à laquelle la maladie est arrivée, ne suffisent pas à la tâche. Il y faut joindre l'individualité morbide, non pas comme un élément de luxe dont on tient compte uniquement par fidélité historique; mais comme condition indispensable au choix bon et légitime des moyens de guérison. Je ne discute pas les indications puisées à la connaissance de la nature intime ou essentielle des maladies. D'après tout ce qui a été dit, cette dernière ne mérite aucune considération. Dans l'économie de la méthode homœopathique, il n'y a aucune place pour l'hypothèse.

4° *Choix du médicament.* — Le choix du médicament repose exclusivement sur l'analogie de ses propriétés curatives avec la maladie qu'il s'agit de guérir. Toute maladie se révélant par la totalité de ses symptômes, la ressemblance entre ces derniers et les effets pathogénétiques des médicaments, effets donnés par l'expérimentation pure, sont la base essentielle, sinon unique, sur laquelle, selon Hahnemann, le médecin doit s'appuyer pour le choix du médicament. Ce principe de Hahnemann rencontra une vive opposition parmi les adversaires de l'homœopathie; opposition à laquelle plusieurs amis de l'homœopathie ne restèrent pas étrangers. Schrœn, entre autres, au rapport de Griesselich, ne veut pas que l'ensemble des symptômes soit la seule indication à suivre dans le choix du médicament : il va même jusqu'à trouver Hahnemann en contradiction avec lui-même lorsqu'il prétend, d'une part, que l'ensemble des symptômes est la seule chose à laquelle on doive avoir égard ; et que, d'autre part, il recommande de prendre en considération la cause occasionnelle, l'individualité, les ma-

ladies régnantes, l'existence de la psore, de la syphilis ou de la sycose ; et d'autres circonstances dont il sera bientôt fait mention.

Le reproche fait par Schrœn à l'homœopathie est des plus inconcevables. Lorsque Hahnemann donnait le conseil de tenir compte des différentes conditions ci-dessus rappelées, n'était-ce pas en s'appuyant sur les signes ou symptômes qui leur sont propres, qu'il arrivait à se servir de ces conditions pour fixer le choix du médicament ? Comment se traduit l'individualité d'une maladie ou d'un sujet malade, si ce n'est par les signes et symptômes des maladies ? Si vous voulez faire entrer les maladies régnantes, la psore, la syphilis et la sycose, comme moyen dans le choix du médicament, ne faut-il pas qu'au préalable, ces différentes maladies vous soient connues ; et comment le seraient-elles si ce n'était par les symptômes qui les expriment ? Et la cause occasionnelle elle-même, comment savons-nous qu'elle est couverte par un médicament plutôt que par un autre, si nous n'avons observé souvent les effets produits par elle sur l'organisme et si nous n'avons comparé ces effets avec ceux des médicaments qui les couvrent ? Evidemment les symptômes sont, en dernière analyse, l'unique moyen de fixer le choix du remède. Mais ils ne s'équivalent pas entre eux. Il en est que Hahnemann a appelés, caractéristiques ou déterminants ; il en est qu'on peut appeler symptômes communs, en ce sens qu'ils appartiennent à plusieurs maladies différentes et souvent aussi à un grand nombre de médicaments.

De quelque point qu'on parte, quels que soient les éléments déterminants qu'on veuille prendre en considération, toujours il faut en revenir au principe de la

totalité des symptômes quand il s'agit de choisir le médicament.

Ainsi que je l'ai dit, tous ne s'équivalent pas entre eux; ceux qui sont particulièrement caractéristiques, ce ne sont pas les symptômes exprimant l'espèce morbide, mais l'individualité dans l'espèce; ce que Hahnemann appelait les symptômes rares, spéciaux, individuels; c'est la grande loi à observer dans la recherche du médicament pour toute maladie, quelle qu'elle soit.

Ce principe, reproduit partout dans les écrits de Hahnemann, indiqué dans toutes ses conversations de son vivant, est à la fois la grande difficulté et la force de la thérapeutique homœopathique. Pour le bien comprendre, il faut se rappeler les points de vue divers sous lesquels la recherche du médicament peut être envisagée. Ces points de vue sont au nombre de trois : 1° ou le médicament sera recherché du point de vue de la pathologie, telle que l'allopathie l'a constituée jusqu'ici; 2° ou il le sera du point de vue de la pathologie homœopathique, pathologie plus compréhensive, parce qu'elle n'est pas systématique, et par conséquent plus vraie que la dernière; 3° ou il le sera du point de vue de la pharmaco-dynamique.

Dans le premier cas, il y a impossibilité de déterminer rationnellement le choix du médicament : car, ou on suivra les errements de l'organicisme, ou le tableau de la maladie sera tracé du point de vue de l'école de Montpellier, ou il le sera d'après les vues de l'empirisme. Chacune de ces écoles ne tenant compte que des signes et symptômes qui concordent avec les principes qu'elles défendent, ou relevant les uns et les autres selon le caprice individuel, il est impossible qu'un pareil tableau de maladie soit jamais exactement couvert par un médica-

ment homœopathique quel qu'il soit. En effet, chacune de ces directions n'appuyant sa thérapeutique que sur la considération de l'espèce morbide, et cette dernière étant complétement insuffisante aux exigences de la thérapeutique, conduit forcément ou aux erreurs du spécificisme allemand, ou à ce que Hahnemann nommait la *cure du nom*. Ceux qui suivraient de pareils errements arriveraient de toute nécessité à traiter les malades atteints de pneumonie, de coqueluche, de rougeole, de scarlatine, de syphilis, etc., et non pas des individus atteints, comme le disait Hahnemann, d'une espèce de pneumonie, de coqueluche, de rougeole, de scarlatine, etc. Les expressions dont se servait Hahnemann méritent d'être pesées. Comme il voulait retenir dans son intégrité le principe de l'individualisation absolue des maladies en même temps qu'il faisait entrer en ligne de compte l'espèce morbide, dont les allopathes sont si fiers, il exprimait à la fois ces deux faces de la question en parlant des sujets atteints d'une espèce de pneumonie, de rougeole, de scarlatine, etc. Et il était fondé à tenir ce langage parce qu'il est rare, très-rare, que deux malades atteints de pneumonie, de rougeole, de scarlatine, etc., offrent des états pathologiques assez ressemblants entre eux pour qu'il n'y ait pas à varier de l'un à l'autre dans le choix du médicament. S'il est vrai que *bryone* et *phosphore* soient quelquefois suffisants pour guérir une pneumonie, il ne l'est pas moins que *pulsatille*, *soufre*, *mercure* et *lachesis* soient très-souvent utiles, alors que bryone et phosphore sont restés sans effet. Il est également très-vrai que, dans beaucoup de cas, il est utile, indispensable de négliger ces deux médicaments et d'attaquer la maladie par l'un de ceux que je viens de rappe-

ler. L'espèce morbide n'est pas et ne sera jamais un fait immuable, dans quelque période qu'on l'observe, auquel correspondent immuablement certains médicaments déterminés. S'il en est ainsi pour les maladies sporadiques, il faut se rappeler aussi la parole de Hahnemann à propos des maladies épidémiques. Il conseille, comme nous l'avons vu, de faire, au début de chaque épidémie, le tableau des symptômes qu'elles présentent et de rechercher les médicaments qui leur sont appropriés, sans s'arrêter de préférence à ceux qui auraient plus particulièrement réussi dans le traitement dé précédentes épidémies de même espèce. *Veratrum*, *arsenicum*, *carbo vegetabilis*, ne sont pas plus des médicaments destinés à guérir dans toutes les épidémies de choléra, que *phosphorus*, *acidum phosphoricum*, *ipecacuanha* ne sont appelés à guérir toutes les cholérines. Ainsi que le remarque très-justement M. de Boënninghausen dans ses lettres au docteur F. Perrussel (1), lors de l'épidémie de 1854, *sulphur* et *pulsatilla* ont guéri plus de cholérines que *phosphore*, *acide phosphorique*, et *ipecacuanha*, tandis que, dans l'épidémie de 1849, j'ai vu produire à ces dernières substances un très-grand nombre de guérisons rapides (2). Dans l'épidémie d'angine couenneuse observée à Paris, cette année (1855), j'ai observé la parfaite inutilité de *belladone*, *foie de soufre*, *pulsa-*

(1) V. *Revue médicale homœopathique*, publiée à Avignon, t. II, p. 510 et *passim*.

(2) Au moment où j'écris ces lignes, la presse médicale et la presse politique retentissent de l'échec réel ou prétendu subi par l'homœopathie à l'Hôtel-Dieu de Marseille. Je n'ai pas à m'expliquer ici sur une affaire de cette importance, qui soulève des questions d'ordre différent, ainsi que le remarque le docteur Béchet, d'Avignon. (V. *Revue médicale homœopathique*, nº 9, t. II.) Le fait imputé au docteur Chargé



tille, que j'avais vus réussir complétement dans d'autres circonstances, tandis que *mercure* et *carbonate de baryte* m'ont réussi au delà de toute espérance, tant le résultat fut prompt.

Il en est de même des maladies chroniques. Le mercure, sous quelque forme qu'on l'administre, ne guérit pas toujours la syphilis chancreuse ; de même qu'il s'en faut de beaucoup que la gale primitive cède toujours à l'emploi du soufre.

Si le tableau de la maladie, relevé au point de vue de la pathologie allopathique, ne peut remplir la condition fondamentale de toute bonne thérapeutique homœopathique ; le même tableau, relevé du point de vue de la pathologie hahnemannienne, serait sans aucun doute plus satisfaisant. Mais, dans ce cas encore, il faudrait satisfaire à toutes les conditions indiquées par Hahnemann. En dépit des assertions contraires, ce maître

doit être éclairci et expliqué. Quel que soit le résultat de l'examen auquel se livre, en ce moment, la *commission centrale homœopathique*, l'homœopathie n'en peut être sérieusement affectée. L'expérience a eu lieu dans un hôpital allopathique ; l'expérience a duré six jours ; sur vingt-six malades, il y a eu six guérisons. Une salle, dans un hôpital allopathique, est un mauvais lieu pour expérimenter. Chacun en pressent les motifs. Une expérience de six jours ne peut rien prouver pour ou contre une méthode de traitement, quand il s'agit d'une épidémie. Il y aurait eu vingt guérisons sur vingt-six malades, que l'homœopathie n'aurait pas plus à se glorifier qu'elle ne doit se laisser abattre. En supposant, ce que je n'ai pas à examiner en ce moment, que l'échec soit aussi réel qu'on le dit, il constituerait tout au plus un fait négatif, en regard de tant de faits positifs et authentiques dont l'homœopathie peut arguer. L'expérience de Fleischmann, à Gumpendorf ; celles de Quin, à Londres ; de Biagio Trippi, à Palerme ; celles qui ont eu lieu dans l'armée autrichienne, en Italie ; les expériences plus récentes faites dans le duché de Parme, sont autant de faits positifs qu'un fait négatif ne peut effacer. Au surplus, quelle est la valeur de ce fait négatif? La discussion devra l'établir en toute vérité.

illustre admettait des espèces morbides. Il conseillait d'en tracer le tableau symptomatique, et il a donné une ébauche du tableau de la psore. Mais pour répondre à sa pensée, ce tableau lui-même serait insuffisant, dans bien des circonstances, pour fixer le choix du médicament. Il faut encore y ajouter les symptômes qu'il appelait rares, spéciaux, individuels; en d'autres termes, joindre à l'espèce l'individualité. Tel est, en effet, et comme résultat dernier, l'objet du problème qui nous occupe. Ce principe sera-t-il le dernier mot de l'homœopathie comme méthode à suivre dans le choix du médicament? Je ne le sais. Tout ce que je puis affirmer, c'est que les succès pratiques sont d'autant plus nombreux et mieux assurés, qu'on réussit davantage à trouver, chez le malade, les caractères individuels de la maladie, et que ceux qui réussissent le mieux sont précisément les praticiens qui observent cette loi avec le plus de rigueur.

Tout le secret et toute la difficulté d'une semblable méthode consistent à savoir individualiser un état morbide. C'est l'expérience et la lecture assidue de la matière médicale qui expliquent le mystère et aplanissent les difficultés. On trouve, dans la deuxième lettre de M. de Boënninghausen au docteur Perrussel, quelques conseils qui peuvent permettre d'entrevoir ce que l'expérience peut donner pour la caractéristique des médicaments. Il s'agit de la cholérine. « Il faut absolument, dit M. de Boënninghausen, « *qu'avant*, *pendant*, ou *après* les selles blanches, il se « présente quelques symptômes en apparence de peu de « valeur, mais toujours mieux qu'aucun, pour être sûr « du remède vraiment homœopathique (1). » Ce conseil,

(1) V. *Revue médicale homœopathique*, publiée à Avignon, par le docteur Béchet, t. II, p. 512.

qui paraît être particulier, peut et doit être généralisé, et ramené à celui-ci : prendre pour caractères déterminants dans le choix d'un médicament les symptômes de l'apyrexie quand il s'agit des fièvres, ceux qui signalent les intervalles des crises dans les maladies qui en offrent, comme dans l'épilepsie et l'hystérie, les incommodités devenues habituelles aux malades dans les cas de psore latente.

Dans la même lettre, M. de Boënninghausen ajoute : « Pour la maladie achevée, c'est-à-dire le choléra, *vera-* « *trum* est toujours le remède principal, quand les cram- « pes sont toniques. Quand celles-ci sont cloniques, c'est « *cuprum*, mais cela arrive rarement. *Arsenic*, quand « les diarrhées sont brûlantes dans l'anus ; ainsi que « *carbo vegetabilis* quand l'haleine devient froide. Quand « la langue est visqueuse, *ac-phosphoricum* ou *phospho-* « *rus*. Quand la figure devient rouge et brûlante avec « délires, *hyoscyamus* ou opium. Dans ces derniers cas, « on a fait aussi usage de *lachesis* avec succès (1). » Dans ce second passage, on trouve quelques exemples empruntés à la matière médicale pure sur la manière d'individualiser un état morbide. Combien ne rencontre-t-on pas, dans l'œuvre de Hahnemann, de symptômes et même de groupes de symptômes auxquels sont rattachées les conditions sous lesquelles ils existent, conditions qui donnent au symptôme toute sa valeur thérapeutique !

Quant à présent, il n'y a pas à chercher d'autre guide dans l'opération du choix du médicament. Que ce guide soit purement empirique, cela est vrai ; mais il est le seul que, dans l'état actuel de l'homœopathie, il soit permis de considérer comme étant rationnel,

(1) V. *Revue médicale homœopathique*, t. II, p. 512.

en ce sens qu'il est le seul qui permette au médecin homœopathe de donner les motifs qui l'ont déterminé à fixer son choix sur une substance plutôt que sur une autre. J'accorderai, si on le veut, que le principe d'individualisation soit de ceux que Bacon nommait des *conclusions provisoires*. Que, par le développement de l'homœopathie, on puisse espérer d'arriver à d'autres principes plus généraux, ce que les amis de la tendance à l'unité appellent des principes scientifiques, cela se peut encore; mais, je le répète, dans l'état présent des acquisitions faites en homœopathie, il n'est pas de principe plus certain, plus fécond, ressortant davantage des données expérimentales, que celui de l'individualisation absolue de la maladie et du médicament. Aujourd'hui, toute tentative de systématisation de l'une et de l'autre est une œuvre prématurée qui nous reporte vers les errements des doctrines allopathiques, et nous ramène à la direction du *Mémorial* de Haas, de l'ouvrage de Hartmann, intitulé *Thérapeutique homœopathique des maladies aiguës et chroniques*, ou aux avis cliniques du *Manuel* de Jahr.

5° *Application.* — Le médicament étant choisi, il nous reste à parler de la manière de l'employer. Nous retrouvons ici toutes les questions relatives à la dilution, au dosage et au mode d'administration.

A. Quant au choix de la dilution, il n'y a rien d'arrêté en homœopathie; et rien ne peut l'être. Si quelques-uns ont eu le tort d'attacher à cette question une importance telle qu'ils en ont fait un criterium de fidélité ou d'infidélité aux principes de la doctrine, il faut dire qu'ils n'ont été précédés, ni suivis en cela, par aucun des maîtres en l'art homœopathique. Dans sa pratique et dans son

enseignement, Hahnemann recommandait, il est vrai, d'user le plus souvent de la trentième atténuation, mais il ne se croyait pas condamné à n'user que d'elle ; et ses conseils se rapportaient bien plus au traitement des maladies chroniques qu'à celui des maladies aiguës. Aujourd'hui; la question des dilutions a pris une plus grande étendue, depuis que les préparations de Korsakoff et celles de Jenichen ont jeté la pratique homœopathique dans l'emploi de très-hautes dilutions. Mais la discussion reste toujours ouverte sur ce point comme sur bien d'autres; sans qu'il soit possible de dire d'une manière définitive quelle règle il convient de suivre dans le choix des atténuations. Cette discussion soulevée depuis longtemps, entretenue par les prétentions exclusives des partisans des hautes, des moyennes ou des basses dilutions, est certainement une question mal posée. C'est pourquoi, elle dure depuis plusieurs années sans faire le moindre progrès. On s'est demandé s'il fallait préférer, les unes aux autres, les très-hautes dilutions, ou les moyennes ou les basses, sans tenir compte de la différence que présentent les maladies, non plus que de la différence des médicaments et du degré de susceptibilité des malades. Il était impossible, cependant, d'arriver à des notions positives à l'égard des dilutions sans tenir un compte rigoureux de ces trois éléments.

Ainsi, les maladies aiguës peuvent exiger d'autres dilutions que les maladies chroniques. Il se peut aussi qu'il y ait des substances, telles que les substances minérales, qui doivent être employées à des puissances plus élevées que les substances végétales ou animales. Enfin, l'expérience nous a appris à tous, que certains malades sont doués d'une exquise sensibilité pour ressentir l'effet primitif des médicaments, en même temps qu'ils

ne possèdent qu'une très-faible puissance de réaction.

Les maladies aiguës étant de leur nature beaucoup plus superficielles que les maladies chroniques, ayant une marche plus rapide ; et les médicaments employés à de moyennes dilutions ayant, en général, une action plus prompte et de plus courte durée que ceux employés à haute dilution, semblent devoir être préférés, dans ce cas, aux hautes, et, à plus forte raison, aux très-hautes dilutions. Toutes choses égales, d'ailleurs, il est évident aussi que le chiffre de la dilution doit être relatif à la nature de la substance employée. Ainsi, les sucs des végétaux étant doués d'un certain degré de solubilité peuvent être généralement employés à des dilutions inférieures, quant à leur degré, aux substances minérales et surtout à celles qui, comme le soufre, le platine, le mercure, la silice, sont absolument insolubles dans leur état brut. Le charbon végétal qui est très-réfractaire aux agents de trituration, qui est inerte ou à peu près dans son état natif, ne détermine aucune action dynamique aux trois premières puissances. Il en est de même de la noix vomique, de la fève Saint-Ignace. Ces substances doivent donc être employées à des dilutions beaucoup plus élevées que ne le seraient les sucs des végétaux frais. On voit donc combien il serait futile de prétendre établir sous le rapport du choix des dilutions une règle fixe et absolue, applicable à toutes les maladies comme à tous les médicaments. Enfin, il n'est aucun de nous qui n'ait rencontré des malades ne pouvant supporter, en aucun cas, l'emploi des hautes ou des très-hautes dilutions, tandis qu'il en est d'autres sur lesquels les dilutions basses ou moyennes passent sans produire le plus petit effet.

Cependant, les partisans exclusifs des très-hautes dilu-

tions affirment obtenir de l'emploi de ces dernières de très-grands avantages, quel que soit le médicament employé et le malade auquel on l'adresse. Je ne puis, ni n'entends contester les faits avancés par des praticiens respectables par leur savoir et leur habileté, et dont quelques-uns ont vieilli dans la pratique de l'homœopathie. Je reconnais même avoir obtenu des résultats très-positifs des très-hautes dilutions dans le traitement d'un grand nombre de maladies aiguës et chroniques. Mais je confesse, aussi, qu'en employant les dilutions dont je parle, je ne pourrais dire maintenant à quel chiffre de la préparation hahnemannienne elles correspondent. Jenichen a enveloppé ses procédés d'un mystère regrettable. Il résulte de l'ignorance où nous sommes du procédé employé par ce préparateur, que nous ignorons si la 6000e dilution des médicaments préparés, répond ou ne répond pas à ce que donnerait une 6000e atténuation préparée selon les formules hahnemanniennes. Il se pourrait même que le chiffre si élevé qu'elles indiquent pût être réduit de beaucoup ; et que la supériorité accordée à ces préparations pût être expliquée par une considérable réduction du chiffre, sous lequel il les désigne. Quoi qu'il en soit, je crois impossible à qui que ce soit de dire avec exactitude ce que sont les préparations de Jenichen. Le mystère dont j'ai parlé, maintenu dans un intérêt purement vénal, mystère auquel ne se rattache aucun intérêt scientifique, ne peut être justifié. Heureusement, Jenichen n'était pas médecin.

En résumé : la question du choix des dilutions ne peut être résolue qu'en tenant un compte rigoureux de l'espèce de maladie à laquelle on applique les unes de préférence aux autres ; de l'espèce du médicament employé ;

du degré de réceptivité du sujet malade, c'est-à-dire que, dans ma pensée, il faut individualiser, sous ce rapport, comme sous tous les autres. Hahnemann l'avait fait. En lisant les prolégomènes placés en tête de chacun des médicaments contenus soit dans le traité des *maladies chroniques*, soit dans celui de la *matière médicale pure*, il est facile de s'apercevoir qu'il ne conseille pas de les employer tous à la même dilution. C'est le commencement du travail d'individualisation dont je parle, ce n'en est pas le dernier mot. Il faut qu'un grand nombre de faits soit recueilli en vue de fixer ce point important de thérapeutique. De semblables observations sont encore à produire. Jusque-là, que chacun agisse selon ce que son expérience personnelle a pu lui apprendre ; que chacun retienne à son service toute l'échelle des dilutions, sous la réserve d'employer au moins des dilutions et non pas des substances à leur état naturel, comme le conseille dans un récent et ingénieux travail M. le docteur Perry (1).

B. Dosage. Le choix de la dilution donne le degré de puissance du médicament ; la dose indique la quantité de cette même puissance dont l'emploi a été jugé utile. Nous retrouvons ici, tout ce qui se rapporte à la quantité des globules administrés, à la préférence qu'il convient de donner à ceux-ci sur les gouttes, aux doses relativement massives sur les gouttes elles-mêmes. Quelques-uns croient obtenir un effet beaucoup plus puissant en donnant six globules d'une même dilution au lieu de deux

(1) V. Compte rendu du congrès homœopathique, session de 1855, dans le *Journal de la Soc. Gall. de Méd. homœop.*, n° du 15 oct. 1855, p. 536 et *passim*. La question soulevée par M. Perry ne peut être traitée incidemment. Je sais qu'au prochain congrès, elle doit être discutée contre lui avec tous les développements qu'elle comporte, qu'elle sera discutée en elle-même et dans sa tendance.

ou trois globules. D'autres pensent qu'une, deux, trois ou quatre gouttes, toujours de la même dilution, auront, dans certains cas plus ou moins déterminés, une action beaucoup plus salutaire que les globules en quelque nombre qu'on les administre. Enfin, il est certaines maladies, les maladies syphilitiques par exemple, où on a conseillé de donner un ou plusieurs grains, chaque jour, du médicament conseillé. Jahr, si j'ai bonne mémoire, donne ce conseil à propos des maladies syphilitiques, dans les avis cliniques de son *Manuel*. Enfin, M. G. Weber (*Codex des médicaments homœopathiques*, Paris, 1854, p. 45), a imaginé de préparer ce qu'il nomme les triturations homœopathiques, préparations que nous avons tous employées quelquefois, mais dont personne n'oserait affirmer la supériorité sur les préparations ordinaires.

Il en est du dosage comme du choix de la dilution : personne ne peut poser de règle fixe et absolue à ce sujet. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la dose indiquant la puissance, il y a bien plus de différence, entre une 6ᵉ et une 12ᵉ dilution, entre celle-ci et une 30ᵉ, qu'entre 3 ou 6, ou 12 globules ; ou même entre 12 globules, et même 2 ou 3 ou 4 gouttes d'une même dilution. Des quantités semblables qui se répètent, ajoutent bien moins à l'effet qu'on désire obtenir, qu'une seule quantité d'une puissance moindre ou supérieure à celle qui avait été précédemment employée. Quand il s'agit de réunir en masse dix hommes d'une force donnée, ils n'équivalent jamais à un seul homme qui serait fort à lui seul comme onze. Vous aurez beau multiplier les globules ou les gouttes d'une douzième dilution, je le suppose, vous ne ferez pas que celle-ci soit aussi péné-

trante, aussi dynamique, aussi appropriée à la maladie qu'il s'agit de guérir, qu'une dilution plus haute ou plus basse. Si la dilution est relative au médicament employé, à la nature de la maladie et à la réceptivité du malade, la dose n'échappe pas non plus à ces conditions. Elle revient donc à la question du choix de la dilution bien plus qu'à la quantité de substance médicamenteuse de la dilution choisie; car, il ne faut pas mettre en oubli que la thérapeutique homœopathique recherche des actions et des effets dynamiques.

C. Mode d'administration. Le mode d'administration des médicaments embrasse les plus difficiles problèmes de la thérapeutique homœopathique. Au début, Hahnemann administrait une dose de 1, 2 ou 3 globules d'un médicament donné et lui laissait parcourir toute sa sphère d'action. Plus tard, il administra la même dose en dissolution aqueuse dont il faisait prendre une ou plusieurs cuillerées chaque jour au malade selon qu'il le jugeait utile. Plus tard, encore, il alla jusqu'à prendre une cuillerée d'un médicament dissous dans une certaine quantité d'eau, cuillerée qu'il faisait mettre dans un second verre dont il prenait une cuillerée qu'il mettait dans un troisième verre; et c'était de ce troisième verre qu'il se servait pour la médication. Jamais, je dois le dire, Hahnemann n'adopta aucun de ces modes d'administration exclusivement à tous les autres; pas plus qu'il ne vanta l'*olfaction*, dont il faisait déjà un fréquent usage, comme moyen devant lequel tous les autres devaient s'effacer. Ces divers modes d'administration, auxquels beaucoup d'autres peuvent être ajoutés et le seront par le progrès du temps, constituent une série d'expériences et de tâtonnements; expériences indispensables dans une

thérapeutique nouvelle ; tâtonnements inévitables, lorsqu'il s'agit d'établir cette thérapeutique avec la précision qu'exige la vérité qui est en elle. En allopathie tant de précautions ne sont pas nécessaires. Lorsqu'on a trouvé le point où un médicament agit sur le malade sans déterminer de symptômes toxiques, lorsqu'on a fixé les susceptibilités individuelles qui font varier la dose de quatre ou cinq grains à un grain, un demi-grain ou un quart de grain, tout est dit. En homœopathie il en va autrement. Il faut trouver le point où le malade est soulagé ou guéri sans éprouver de perturbation. Baisser ou augmenter la dose n'est donc pas le seul problème à résoudre ; mais approprier cette dernière à la maladie et au sujet malade, telle est la difficulté du mode d'administration.

Il est certain que dans les maladies chroniques, il y a toujours avantage à laisser un médicament agir assez longtemps pour qu'il puisse déployer toute sa sphère d'action ; que ce médicament soit donné en une seule fois et à l'état sec, ou qu'il soit administré en dissolution aqueuse et par cuillerées répétées. Il n'est pas moins certain que lorsqu'il s'agit des maladies aiguës, on ne peut abandonner le malade pendant des jours, à plus forte raison pendant des semaines, à l'action du médicament choisi. Il est également sûr qu'il est des malades affligés d'une telle susceptibilité pour les médicaments homœopathiques, qu'une première dissolution les perturbe trop encore, et qu'il est utile de modérer, pour eux, une action qui serait insuffisante pour d'autres. Ces malades se rencontrent surtout dans nos grandes villes, où tout concourt à développer l'élément nerveux au delà de toute proportion. Enfin, il en est aussi chez lesquels l'olfaction est le

moyen le plus sûr de les conduire à un prompt soulagement.

Je ne puis rapporter ici, les faits pratiques sur lesquels j'appuie cette opinion. Cela m'entraînerait à des développements qui ne peuvent trouver leur place dans un commentaire. Je me bornerai à donner le résumé des circonstances qui me semblent devoir faire préférer un mode d'administration à tous les autres.

Chez les malades faibles et irritables, de constitution nerveuse, malades affaiblis par une maladie chronique dont les symptômes remontaient à de longues années; j'ai vu souvent l'olfaction être le seul mode sous lequel ils pouvaient supporter la médication. Lorsque sous l'influence de l'olfaction, le nervosisme tombait, j'ai vu ces mêmes malades supporter les médicaments pris intérieurement avec une grande facilité.

Les malades affaiblis par une maladie de long cours, mais de constitution molle et lymphatique, chez lesquels l'élément nerveux est accidentellement développé, soit par des fatigues corporelles longtemps prolongées, ou par des inquiétudes vives, et par des chagrins, offrent également une grande susceptibilité à l'action des médicaments. J'en ai vu chez lesquels une cuillerée de la dissolution de 3 globules de belladonne à la 18[e] dilution dans 120 grammes d'eau, avait amené des symptômes toxiques évidents. Le même médicament donné au même malade placé dans de meilleures conditions fut très-bien toléré.

J'ai rencontré des malades à tempérament nervoso-sanguin, d'un esprit vif et mobile, chez lesquels aussi les médicaments avaient une action tellement prononcée qu'il fallait les toucher avec une grande précaution, sans

qu'on pût accuser ni la gravité de la maladie, ni l'ancienneté de leurs souffrances. J'ai eu à soigner un malade d'une constitution athlétique: il était atteint d'un rhumatisme aigu et de coliques flatulentes. Il avait été aux eaux de Bagnères-de-Luchon, pensant réussir, par ce moyen, à triompher de son rhumatisme. Comme ce rhumatisme occupait les muscles de la cuisse, des douches lui furent administrées *loco dolenti*. L'une d'elles mal dirigée vint à frapper sur le cordon testiculaire; il en résulta un varicocèle pour lequel il réclama mes soins. Après l'*arnica* que je lui donnai au début, j'employai surtout le *carbo vegetabilis* et le *lycopode*. Je lui fis prendre les médicaments à sec, les laissant réagir entre chaque dose. J'employai ces médicaments à différents degrés de dilution. Que j'employasse sur lui des 30e, des 300e ou des 600e dilutions, toujours il me fallut attendre un très-long temps avant que se terminât l'aggravation homœopathique. Elle durait douze, quinze et dix-huit jours. Ce n'était qu'au bout de ce temps, que la réaction curative se produisait. De ce fait relatif au degré d'impressionnabilité de certains sujets relativement aux médicaments homœopathiques et de beaucoup d'autres du même genre, je maintiens qu'il est impossible de fixer le dosage exact en prenant en considération soit l'espèce morbide, soit le degré auquel on est arrivé, soit la condition de constitution, de tempérament, d'âge, de sexe ou autres de même nature. Il m'a semblé que le plus ou moins de développement intellectuel et moral exprimait chez beaucoup de malades le plus ou le moins de susceptibilité à être affecté par les médicaments homœopathiques. Et même, sous ce dernier rapport, il est une observation à ne pas perdre de vue. Il y a des natures intellectuelles et morales très-

développées à certains égards, en même temps qu'elles le sont peu ou point à d'autres égards. De même qu'il y a de grands artistes qui ne sont qu'artistes, et des savants spéciaux qui ne comprennent rien à ce qui sort de leur spécialité ; il est aussi des artisans qui ne sont propres qu'à un seul métier. Il y a des caractères qui ne comprennent qu'un certain nombre de faits ou de lois de l'ordre moral. On appelle les uns et les autres des hommes incomplets. Eh bien ! je crois avoir observé que plus un sujet malade se rapproche de la plénitude de la vie humaine sous le rapport intellectuel et moral, plus il ressent l'action médicatrice et moins, par conséquent, il y a, toutes choses égales d'ailleurs, à élever la dose. Dans les observations de ce genre, il faut tenir compte aussi de la manière dont le traitement est suivi et dont le régime est observé.

Ainsi que je l'ai dit, les médicaments homœopathiques sont administrés sous plusieurs formes : 1° à l'état sec ; 2° en dissolution aqueuse ; 3° en olfaction ; 4° ils sont appliqués extérieurement ; 5° les doses d'un même médicament sont répétées à des intervalles plus ou moins rapprochés ; 6° on a conseillé de les alterner dans certains cas ; 7° quelques homœopathes ont été jusqu'à conseiller de donner des médicaments mélangés.

Au début de sa pratique homœopathique, Hahnemann ne donnait les médicaments qu'à l'état sec. Un médicament ainsi administré, il observait les effets produits, tant les effets primitifs que les effets secondaires, et il abandonnait le malade à lui-même jusqu'à ce qu'il se fît un temps d'arrêt dans la marche vers la guérison. Alors, il notait les modifications obtenues dans la position du

malade, relevait de nouveau le tableau de la maladie, et procédait, d'après ce dernier, à la recherche d'un médicament nouveau, poursuivant ainsi jusqu'à complète extinction de la maladie.

Plusieurs avantages résultaient de ce mode d'administration. D'abord, si le médicament était bien choisi, on avait une action dont il était facile de saisir le point de départ et le point d'arrivée ; il était surtout très-facile de bien distinguer l'aggravation due au médicament de celle qui appartenait à la marche de la maladie. Ayant une action qui ne se répétait pas, mais parcourait ses phases diverses sans que rien pût entraver son développement, on pouvait toujours savoir si les accidents qui survenaient au troisième, au quatrième ou au septième jour après l'administration du médicament, lui appartenaient ou devaient être considérés comme dépendant d'une aggravation morbide. Dans le traitement des maladies chroniques, et surtout dans les maladies à longues périodes, ce mode d'administration est toujours le plus simple et le plus concluant. Pour être assez généralement abandonné depuis plusieurs années, il n'a rien perdu de sa valeur ; et je ne sais si mes pressentiments me trompent, mais je crois qu'il finira par prévaloir dans la thérapeutique des maladies héréditaires, et dans celle des états secondaires et tertiaires des maladies chroniques.

Plus tard, Hahnemann, qui déjà avait fait de nombreuses expériences sur l'*olfaction*, en vint à donner les médicaments en dissolution aqueuse. Il va même jusqu'à dire, que l'expérience lui a montré « que dans les maladies d'une certaine importance, sans excepter même « les plus aiguës, et, à plus forte raison, dans les maladies « chroniques, le mieux est d'employer les médicaments

« homœopathiques sous forme de dissolution dans sept « ou vingt cuillerées d'eau, sans nulle addition, et d'ad- « ministrer la liqueur par doses fractionnées au malade, « c'est-à-dire, d'en faire prendre une cuillerée à bouche « toutes les six, quatre ou deux heures, même toutes « les demi-heures si le danger est pressant, et de réduire « cette dose de moitié ou plus chez les sujets débiles et « chez les enfants.

« Dans les maladies chroniques, j'ai trouvé, continue « Hahnemann, que le mieux était de faire prendre les « doses de cette dissolution, par exemple, une cuillerée, « à des intervalles qui ne dépassent jamais deux jours, et « communément de les administrer tous les jours (1). »

Ce second mode d'administration du médicament homœopathique n'était chez Hahnemann qu'un développement de sa pensée première. Lorsqu'il donnait primitivement le médicament à sec et qu'il abandonnait ensuite le malade à son action, c'est qu'il pensait que la force vitale ne supporte guère qu'on fasse prendre deux fois de suite la même dose du même médicament. Mais s'étant aperçu que la répétition est souvent indispensable, surtout dans le traitement des maladies chroniques, il dut aviser au moyen de répéter le médicament tout en changeant la dilution. Il suffit, disait-il, pour opérer un léger changement dans le degré de dynamisation, de secouer fortement, à quelques reprises, le flacon qui renferme la dissolution (2). De cette façon, Hahnemann trouvait le moyen de répéter le médicament en changeant la dilution, ce qui répondait à toutes les discussions élevées entre

(1) V. *Doctrine et traitement des maladies chroniques*, deuxième édition, Paris, 1846, tome Ier, préface, page IV.

(2) V. *loc. cit.*, p. V.

les homœopathes relativement à la répétition des doses (1). Il conseillait encore, après avoir administré un médicament de la manière que nous venons d'indiquer, de le suspendre pendant un ou plusieurs jours, et de passer ensuite à une dilution inférieure, qui devait être administrée toujours selon le même mode, tant que le médicament se montrait salutaire.

Ce mode d'administration est, aujourd'hui, celui qui prévaut dans la pratique homœopathique. Pour qu'il donne tout ce qu'il peut produire, il est utile d'observer toutes les conditions indiquées par Hahnemann, telles que les secousses et le changement des dilutions successives. Faute de tenir un compte rigoureux des conditions indiquées, le succès pourrait bien ne pas répondre à l'attente du médecin. En négligeant les secousses, on retombe dans l'inconvénient de répéter le même médicament à la même dose, ce que la force vitale ne supporte pas, dit Hahnemann. Et même avec les secousses trop longtemps imprimées à la même dilution, il arrive un moment où l'organisme n'est plus impressionné, sans que le médicament choisi ait fourni tout ce qu'il pouvait donner ; tandis qu'en remontant ou en descendant l'échelle des dilutions selon le point d'où l'on est parti, la force vitale répond de nouveau aux sollicitations qui lui sont adressées à des degrés supérieurs ou inférieurs, selon le besoin de la maladie, mais toujours dans la même direction.

Hahnemann a beaucoup vanté l'*olfaction*. Nier son utilité chez les sujets débiles et offrant une faible réaction, serait chose impardonnable. Il n'est aucun homœopathe qui ne l'ait employée et n'ait retiré de son emploi de grands, de prompts et de salutaires effets, tant dans le

(1) V. *loc. cit.*, p. VI.

traitement des maladies aiguës, que dans celui des maladies chroniques. Mais si j'en crois mon expérience personnelle, il n'est guère de malades chez lesquels ce mode d'administration puisse être suivi durant le cours entier d'une même maladie. A mesure que l'amélioration se produit, la susceptibilité à ressentir l'aggravation homœopathique tombe ; et tel malade qui ne pouvait supporter aucun médicament donné à l'intérieur, finit par tolérer des doses relativement assez fortes. Il n'en serait donc pas de l'olfaction comme des deux modes précédents. Ces derniers suffisent dans le plus grand nombre des cas à l'entière guérison du sujet ; tandis que l'olfaction n'est qu'un mode d'administration temporaire (1).

Lorsqu'on donne un médicament à l'intérieur, on ne fait autre chose que le mettre en rapport avec une surface d'absorption.

La peau est une surface de même ordre. Aussi, Hahnemann conseille-t-il de ne pas négliger les ressources que la méthode endermique peut offrir. « ... On accroît « beaucoup, dit-il, les effets salutaires du médicament « approprié à la maladie, lorsque, non content d'en « mettre la dissolution aqueuse en contact avec les nerfs « de la bouche et du canal alimentaire, on l'emploie « simultanément en frictions à l'extérieur, sur un seul « point du corps, ou sur plusieurs points, en choisissant « ceux qui sont les plus exempts de symptômes morbides ; « par exemple, un bras, une jambe, une cuisse... Administrés de cette manière, les médicaments homœopa-

(1) L'olfaction, après avoir été vantée outre mesure, est peut-être beaucoup trop abandonnée. Il est des malades d'une irritabilité nerveuse excessive chez lesquels le traitement me semble devoir toujours être commencé par ce mode d'administration, surtout quand il s'agit de maladie chronique.

« thiques font beaucoup plus de bien dans les maladies « chroniques et procurent bien plus vite la guérison, « que quand on se borne à les faire avaler (1). » La seule contre-indication qu'il admette est celle où le malade est atteint d'ulcérations et d'éruptions cutanées. Dans ce cas, les frictions repoussent, dit-il, le mal au dedans, de sorte qu'après quelque temps d'un bien-être apparent, la force vitale le fait reparaître dans quelque autre partie du corps plus importante, provoquant ainsi des cataractes, des amauroses, la surdité, des douleurs de tout genre, l'altération du caractère, le trouble des facultés intellectuelles, l'asthme, l'apoplexie, etc. (2).

Dans l'opinion de Hahnemann, l'emploi du médicament à l'extérieur chez les malades atteints de maladies des yeux et des paupières, pratique qui a été suivie pendant quelque temps et par quelques-uns, les applications topiques du même médicament sur les ulcérations et les éruptions, sont chose mauvaise de leur nature. Mais, dans ce cas encore il ne repousse pas l'usage des frictions faites sur les parties saines de la peau. Que d'observations ne reste-t-il pas à faire, dans l'école homœopathique, sur les différents modes d'administration du médicament et sur les formes diverses sous lesquelles il peut et il doit être donné !

On a conseillé d'alterner des médicaments différents. Ce mode d'administration a été employé de deux manières. Tantôt on a donné deux médicaments comme seraient *nux vomica* et *pulsatilla* alternativement, en ce sens qu'à midi, je suppose, le malade prenait une cuillerée de *nux vomica*, tandis qu'à deux heures ou à trois

(1) *Doctr. et trait. des mal. chroniques*, préface, p. VII.
(2) V. *loc. cit.*, id.

heures, il prenait une cuillerée de *pulsatilla*, pour revenir à *nux vomica* à six heures, et à *pulsatilla* à neuf heures du soir. Ce procédé constitue véritablement l'alternance des médicaments. Mais d'autres médecins ont conseillé d'employer dans les maladies aiguës un médicament du matin au soir, et d'en donner un autre du soir au matin. Si ma mémoire n'est pas infidèle, c'est ainsi que, dans beaucoup de cas, M. Tessier a employé *bryone* et *phosphore* dans le traitement de la pneumonie (1). Ce dernier mode ne peut être considéré comme une véritable alternance, mais plutôt comme une succession. Du matin au soir, il y a un intervalle de douze heures ; et cet intervalle est très-suffisant pour amener dans les maladies aiguës une véritable modification dans l'état du malade, modification qui permette, autorise et même nécessite l'emploi d'un médicament différent de celui qui avait été employé dans la journée. Les maladies aiguës observées dans leur marche, offrent, d'ailleurs, ce qu'on nomme le redoublement fébrile. Il a presque toujours lieu la nuit ; et ce redoublement peut exiger l'emploi d'un autre médicament, et l'exige souvent. Mais, je le répète, c'est bien plutôt une succession qu'une alternance. Cependant, si pendant plusieurs jours, on revient tous les matins au médicament du matin et tous les soirs au médicament du soir, on retombe dans l'alternance ; et alors les reproches adressés à ce mode d'administration s'appliquent au second aussi bien qu'au premier. Hahnemann blâme ce mode d'administration dans l'*Organon* (2) et dans ses autres écrits, toutes les fois qu'il en trouve

(1) V. *De la pneumonie traitée selon la méthode homœopathique*, par J. P. Tessier, Paris, 1850.

(2) *Organon*, note du § 272, p. 269.

l'occasion. Il va même jusqu'au point d'assimiler l'alternance des médicaments au mélange de ceux-ci. Dans une lettre récemment écrite par M. de Bœnninghausen, lettre que j'ai sous les yeux, je remarque le passage suivant : « Pour ce qui concerne les doses alternatives de deux « remèdes, il est nécessaire d'en user avec beaucoup de « précaution ; celui, surtout, qui commence à pratiquer, « fait bien de s'en abstenir entièrement et de se garder « de donner un autre médicament avant que le premier « ait opéré son action, et que l'on ait eu la persuasion « qu'un second ou un autre conviendrait après. Au « moins, on doit laisser cela aux maîtres de la science, « qui n'en feront usage que très-rarement (1). »

Ce passage de M. de Bœnninghausen prouve que la question de l'alternance des médicaments n'est pas résolue ; qu'il la juge très-rarement utile ; et qu'on peut dire d'elle ce qu'il serait permis d'avancer des différents modes d'administration du médicament ; à savoir, qu'il est nécessaire de les étudier tous expérimentalement ; que les observations publiées en homœopathie portent presque exclusivement sur le choix de l'agent thérapeutique, et le degré de la dilution ; qu'il en est peu, si même il en existe, qui aient été faites en vue de résoudre les questions si difficiles et si importantes de la répétition des doses et de leur alternance ; et que le petit nombre de faits recueillis de ce double point de vue n'ont pas été soumis au contrôle d'une discussion sévère. Sous ce rapport, chacun obéit à son tact médical ou à l'inspiration du moment. C'est de l'instinct ; ce n'est pas de la science. Toujours absorbés par les exigences de la controverse, les homœopathes ont besoin d'oublier, pour quelque

(1) V. *Revue hom. du Midi*, t. II.

temps, l'ennemi qu'ils ont en présence. Ils doivent se replier sur eux-mêmes, et s'interroger sur les véritables problèmes dont l'étude doit être poursuivie dans l'intérêt du malade.

J'ai indiqué le procédé qui consiste à donner des médicaments mélangés. Je ne le discuterai pas. Cette pratique n'a pas de partisans sérieux. Je ne sache pas qu'elle soit suivie par qui que ce soit, bien qu'il y ait eu quelques essais de faits dans cette direction. S'il se trouvait encore un partisan quelconque de cette pratique, je lui conseillerais de relire les §§ 272 et 273 de l'*Organon*, et d'y répondre.

VI. — Hygiène.

On a beaucoup parlé du régime homœopathique et de sa rigueur. On a même été (je parle ici des allopathes) jusqu'à vouloir expliquer les succès de l'homœopathie par les sévérités diététiques qu'elle impose. Il est vrai que l'hygiène a été aussi bien entendue par Hahnemann que les autres parties de sa méthode. Il a porté, dans cette partie de la médecine, l'esprit de rigueur et de précision qu'il sut mettre dans toute sa thérapeutique.

Hahnemann, cela va sans dire, ne s'est occupé de l'hygiène que dans ses rapports avec le traitement des maladies. De l'hygiène en général, de celle qui a pour objet la conservation de la santé, soit individuelle, soit publique, il ne dit rien. L'hygiène, proprement dite, étant une des branches de la physiologie, et jusqu'à un certain point la conclusion de cette dernière, ne pouvait occuper une place étendue dans une réforme médicale. C'est donc bien plutôt de diététique que d'hygiène qu'il doit s'agir ici.

Le principe général posé par Hahnemann en cette

matière, est exprimé dans le § 259 de l'*Organon*. « Comme il est nécessaire, dit-il, dans la pratique ho-« mœopathique, que les doses soient très-faibles, on con-« çoit aisément qu'il faut écarter du régime et du genre « de vie des malades tout ce qui pourrait exercer sur eux « une influence médicinale quelconque, afin que l'effet « de doses si exiguës ne soit *éteint*, *surpassé* ou *troublé* « par aucun stimulant étranger. »

Ainsi, toutes les substances prises sous forme d'aliment, qui ne peuvent exercer aucune influence médicinale, peuvent être permises aux malades, surtout dans le traitement des maladies chroniques; car, pour ce qui est des maladies aiguës, chacun sait que de leur invasion à leur période de déclin, la diète absolue est de principe. Et comme ici les deux écoles se rencontrent, il est certain que les guérisons de maladies aiguës, dues à l'homœopathie, ne peuvent être expliquées par le régime. Ce que voulait Hahnemann se réduit donc à proscrire du régime des malades tout ce qui pourrait annuler l'effet du médicament administré, tout ce qui agirait à la façon d'un antidote.

Sans entrer ici dans le détail et l'examen des proscriptions indiquées, dans la note du paragraphe cité, il est deux questions importantes que je me bornerai à examiner. Je veux parler de la spécificité d'action de certaines substances alimentaires par rapport à quelques médicaments, et du plus ou moins de respect qu'il faut avoir pour les habitudes contractées.

Tout le monde sait que le café est un des antidotes de la belladonne, de l'opium et de la noix vomique; que le vin pur et les liqueurs alcooliques sont dans le même cas pour la noix vomique; que le vinaigre et les acides en général rendent, au contraire, beaucoup plus énergique

l'action de la belladonne. Il y a donc à introduire le principe d'individualisation dans le régime homœopathique, aussi bien que dans sa pathologie et sa thérapeutique ; ce qui condamne d'une manière absolue ces régimes généraux, absolus, qui étaient formulés au début de l'introduction de l'homœopathie en France, et faisaient que le régime était le même pour tous, quelle que fût la maladie qu'il s'agissait de traiter, quels que fussent les médicaments employés. A ce sujet, il y eut des homœopathes d'une telle rigueur, que le régime était considéré comme la pierre de touche du plus ou du moins d'intelligence de la doctrine. Ceux-là, il faut le dire, étaient plus rigoureux que le maître.

Hahnemann ne voulait pas que le régime et le genre de vie du malade, dans le traitement des maladies chroniques, fussent les mêmes pour tous. « C'est au médecin « homœopathiste, dit-il, de prescrire la marche qu'on « doit suivre sous ce rapport, dans chaque cas particu- « lier (1). » Si le régime doit varier d'un sujet à un autre, il doit varier aussi selon la différence des maladies, la position sociale du malade et les habitudes contractées. Hahnemann l'avait si bien compris, qu'ailleurs il ajoute : « .... Afin de rendre la cure possible et pra- « ticable, le médecin homœopathiste doit accommo- « der le régime et le genre de vie aux circonstances. « En agissant ainsi, il atteint au but du traitement d'une « manière bien plus certaine, et par conséquent beaucoup « plus complète, que s'il s'en tenait obstinément à toute « la rigueur des préceptes, qui sont inapplicables dans « une multitude de cas (2). »

(1) *Organon*, § 254.
(2) *Doctr. et traitement des mal. chroniques*, t. I, p. 118.

Dans la première citation, il s'agissait d'individualiser le régime ; ici, Hahnemann conseille de se relâcher de la rigueur des préceptes en raison de certaines positions ; en raison aussi des habitudes contractées. Pour mieux saisir sa pensée, suivons-le dans les exemples qu'il rapporte.

« Le journalier, quand il en a la force, doit continuer « à se livrer à ses travaux ; le manufacturier, de remplir « ses occupations ; le campagnard, de veiller à la culture « des champs ; la femme, de soigner son ménage. Il fau- « dra seulement interdire ce qui compromettrait la santé « d'une personne même bien portante, point qui doit être « abandonné à la sagacité du médecin (1). »

Pour les hommes livrés à des travaux qui n'exigent pas un grand déploiement de forces, mais à des occupations sédentaires, il veut que pendant le traitement ils prennent l'air de temps en temps, sans pour cela mettre tout à fait de côté le genre d'industrie auquel ils se livrent. Il règle aussi le genre de vie de ceux que la fortune a comblés de ses dons ; et il le règle avec la même modération que pour les autres classes de la société. Il leur impose l'exercice à pied, leur permet les distractions et les études propres à cultiver leur esprit sans le fatiguer. Mais comme il avait très-bien compris que l'excitation du système nerveux est l'élément dominant chez tous les malades qui appartiennent aux classes élevées de la société, il s'occupe avec grand soin d'écarter d'eux tout ce qui contribuerait à développer encore l'excitation nerveuse déjà exubérante. Il ne leur permet donc que rarement le spectacle et leur interdit absolument le jeu de cartes. *Les agaceries sans but sérieux des deux sexes l'un envers*

(1) *Doctr. et traitement des mal. chroniques*, t. I, p. 149.

l'autre, la lecture des romans graveleux, des poésies érotiques, et celle de ce que Hahnemann appelait les livres de superstition, leur doivent être totalement interdites (1).

Pour les hommes du siècle, Hahnemann redoutait avant tout l'action du moral sur le physique. Toutes ses prescriptions l'indiquent. Malheureusement, il n'a pu donner le moyen de vaincre, sous ce rapport, la résistance des malades. Allez donc exiger d'un joueur de profession qu'il renonce aux cartes et aux émotions si funestes qu'elles lui procurent ; des libertins que leur fortune condamne à une vie de loisir, d'abandonner leur désir des conquêtes plus ou moins faciles! A moins que la maladie ne les réduise à l'impuissance ou n'amène chez eux de sérieuses réflexions, toute tentative en ce genre sera peine perdue. Il est un seul précepte de Hahnemann que je n'ai pu comprendre: c'est l'interdiction de la lecture des livres de superstition. S'il a entendu par cette expression la lecture des livres de revenants, ou les trop nombreuses publications auxquelles a donné lieu la funeste folie des *tables tournantes* ou celle des récits contenus dans les écrits des théosophes comme Jacob Boëhm ou Louis-Claude de Saint-Martin, le précepte est sage ; mais le mot superstition est trop élastique pour être admis sans explication. Aux yeux de certains hommes imbus du philosophisme du XVIII[e] siècle, tout livre qui porte un caractère religieux est un livre de superstition. Loin d'interdire de semblables lectures aux malades qui ont aggravé leur état par l'abus des jouissances de toute sorte, ou qui sont dominés par une passion quelconque, fût-ce même celle de joueur, elles doivent leur être recommandées avec l'indication d'apporter à leur vie pra-

(1) *Maladies chroniques*, t. I, pag. 149.

tique une modification en rapport avec l'enseignement qu'ils puiseront dans des lectures nouvelles pour eux. Je sais des malades que la pratique des *tables tournantes* mit sur la limite qui sépare la raison de la folie, et qui durent leur guérison aux lectures de piété et aux pratiques qui en sont la conséquence ; non pas la guérison des maladies chroniques antérieurement contractées, mais celle de l'état nerveux et mental auquel ils étaient arrivés.

Après avoir parlé du genre de vie, Hahnemann s'occupe du régime proprement dit. « Quant à ce qui concerne le régime, poursuit-il, les hommes de toutes les « classes qui veulent se débarrasser d'une maladie chro- « nique doivent s'astreindre à quelques privations. Si « cette maladie ne consiste point en affections du bas- « ventre, il n'est pas nécessaire d'imposer des restrictions « trop sévères aux personnes des classes inférieures, prin- « cipalement lorsqu'elles peuvent continuer d'exercer leur « profession et de se livrer aux occupations qui mettent « leur corps en mouvement. Le pauvre peut aussi guérir « par les médicaments en mangeant du sel et du pain ; « chez lui l'usage modéré des pommes de terre, des bouil- « lies, du fromage frais, ne met point obstacle à la gué- « rison, pourvu qu'il soit plus avare d'oignons et de poi- « vre pour relever le goût de ses maigres aliments (1). »

Comme on le voit, la tolérance en matière de régime alimentaire est relative au genre de vie des malades et à leurs occupations. Hahnemann indique dans ce paragraphe les exceptions aux rigueurs données dans la note qui fait suite au § 255 de l'*Organon*, et aux motifs sur lesquels elles reposent.

(1) *Doctrine et traitement homœopathique des maladies chroniques*, t. I, pag. 151

Il dit encore : « Ce qu'il y a de plus difficile, pour « le médecin homœopathiste, c'est de régler les boissons. « Le café exerce sur la santé du corps et de l'âme la plu- « part des fâcheux effets que j'ai énoncés dans ma petite « brochure sur l'usage de cette liqueur (1) ; mais il est « tellement passé en habitude, il est devenu un besoin si « impérieux chez la plupart des nations dites civilisées, « qu'on ne parviendrait pas plus à le supprimer qu'à ex- « tirper les préjugés et la superstition. Le médecin ho- « mœopathiste ne peut donc point songer à l'extirper « d'une manière générale et absolue dans le traitement « des maladies chroniques (2). »

Plus loin il ajoute encore : « On peut en dire autant « du thé, qui, tout en flattant le système nerveux, y porte « sourdement une atteinte à la fois si profonde et si dé- « bilitante. » Hahnemann conseille de le faire abandonner aux malades progressivement et d'y substituer une autre boisson innocente. Mais il veut que le médecin se montre plus facile à l'égard du vin. Jamais il ne doit être supprimé entièrement aux malades atteints de maladies chroniques ; on doit seulement leur interdire l'usage du vin pur. Quant à l'eau-de-vie et aux autres liqueurs alcooliques, à l'habitude desquelles Hahnemann juge qu'il est bien plus indispensable de renoncer, il veut que le médecin use d'autant de circonspection pour affaiblir cette habitude que de persévérance pour y réussir. La raison est, que chez certains malades, la *suppression totale de l'eau-de-vie nuit sensiblement aux forces. Il veut donc qu'on la remplace pen-*

(1) Des effets du café, dans *Etudes de Médecine Homœopathique*, première série, Paris, 1855, pag. 606 à 632.

(2) *Maladies chroniques*, t. I, pag. 152.

dant quelque temps par une petite quantité de vin pur (1). La bière, les acides végétaux, les condiments de toute espèce, sont aussi l'objet des prescriptions hahnemanniennes. Mais peut-on, au milieu de tant de conseils particuliers, saisir une loi qui serve de guide dans la pratique ? Rien de plus simple. Toute substance qui jouit d'une action médicinale, doit être proscrite du régime des malades atteints de maladies chroniques. Pour ceux qui sont affectés de maladies aiguës, le précepte est sans application, puisque la diète plus ou moins absolue est la règle du début de la maladie à la convalescence, et qu'une fois cette dernière établie, le malade retombe sous la loi du régime général. Mais le précepte est susceptible des tempéraments que j'ai indiqués, et s'il est vrai de dire que la guérison des maladies ne soit pas absolument entravée par eux, il faut reconnaître qu'elle est au moins retardée. Cependant, ils sont nécessaires, indispensables ; et lorsque l'habitude est invétérée, il devient même plus difficile que ne l'avait dit et pensé Hahnemann de conduire les malades jusqu'au complet abandon de leurs habitudes antérieures. En ce qui se rapporte à l'usage des boissons, c'est au médecin homœopathiste à régler ce point du traitement comme il le peut, pourvu que ses prescriptions tendent à affranchir le malade de l'esclavage de ses habitudes. On ne peut donc dire en termes absolus que toute substance douée d'une action médicinale suspend ou éteint l'effet du médicament. En principe, cela est vrai ; vrai surtout pour le malade qui n'avait aucune habitude contraire. Dans l'application, il en va autrement. Pourquoi ? Parce que l'habitude modifie le résultat.

(1) *Maladies chroniques*, t. I, pag. 174.

VII. — MOYENS ACCESSOIRES.

Sous ce titre, il me reste à examiner les moyens que Hahnemann admettait ou proscrivait à titre de palliatifs ou moyens accessoires. Il me paraît d'autant plus utile d'en dire quelque chose qu'on a vu surgir dans l'école ce que j'appellerai deux exagérations opposées. Quelques-uns, et cela s'est vu dans tous les pays, ont professé et pratiqué que le médicament ou l'agent dynamique devait suffire à tout; et ils ont semblé croire que l'organisme ne pouvait jamais se trouver dans des conditions telles qu'il y eût à favoriser l'action du médicament par l'emploi de moyens auxiliaires, pourvu que ces derniers ne fussent pas médicamenteux. Ainsi, j'ai entendu blâmer et même taxer d'hérésie ceux qui se permettaient d'appliquer un cataplasme sur un phlegmon dans le but de calmer les douleurs du patient et de hâter le moment où, la suppuration devenue évidente, il serait permis de pratiquer une incision. On poursuivait du même blâme ceux qui appliquaient des cataplasmes sur le ventre dans les inflammations gastro-intestinales en prescrivant l'administration de lavements simples. On a même cité des praticiens qui défendaient d'ouvrir un abcès avec le bistouri ou la lancette. Cette première exagération a disparu, grâces à Dieu, du sein de l'école; personne n'en ferait, aujourd'hui, l'objet d'un précepte à suivre.

D'autres, pensant que dans beaucoup de cas de peu d'importance il suffit de donner un coup de fouet à l'organisme pour qu'il revienne à l'équilibre de la santé, se sont permis d'employer certains moyens allopathiques, quelquefois avant ou après l'usage des moyens homœopathiques, quelquefois concurremment avec eux. Dans le

premier cas, ils se bornaient à pratiquer l'allopathie avant de recourir à l'homœopathie ; dans le second, ils sortaient complétement de la voie homœopathique. Sans nier ce qui est consacré par une expérience séculaire, à savoir, que de légères indispositions cèdent quelquefois et assez promptement à l'action d'un perturbateur, je ne crains pas non plus d'avancer que l'homœopathie obtient d'un médicament, toujours facile à choisir en pareille circonstance, un résultat beaucoup plus complet et tout aussi prompt. Elle a même l'immense avantage de mettre le malade à l'abri de toute conséquence ultérieure fâcheuse ; ce que les perturbateurs de l'ancienne école ne garantissent jamais. Par la même raison, l'homœopathie blâme l'emploi des topiques susceptibles de répercuter un mal externe et l'usage des diurétiques, dans le but de provoquer une crise artificielle. L'homœopathie accepte les crises qui surviennent naturellement ; elle ne les provoque pas. Aussi, Hahnemann disait-il avec une profonde raison : « L'homœopathie ne verse pas une seule goutte « de sang ; elle ne purge pas et ne fait jamais ni vomir « ni suer ; elle ne répercute aucun mal externe par des « topiques et ne prescrit ni bains chauds ni lavements « médicamenteux ; elle n'applique ni vésicatoires, ni si- « napismes, ni sétons ou cautères ; jamais elle n'excite « la salivation ; jamais elle ne brûle les chairs jusqu'à l'os « avec le moxa ou le fer rouge (1). »

Jamais, en effet, l'homœopathie ne se livre à aucune de ces pratiques dans le but d'obtenir une guérison ; et dans l'énumération assez hyperbolique faite par Hahne-

(1) V. *Organon*, § 186, p. 241. Il est à remarquer que la condamnation prononcée par Hahnemann à l'égard des lavements, ne s'adresse qu'à ceux qui sont médicamenteux.

mann des différents moyens qu'il proscrit, il en est peu que l'allopathie elle-même emploie autrement qu'à titre de palliatifs. Si elle continue à pratiquer les évacuations sanguines comme moyen de guérison directe, si elle emploie les topiques externes et les vésicatoires et les sinapismes à titre de moyens curatifs, elle sait cependant combien il y a peu à compter sur de semblables moyens. Elle n'en fait usage qu'à défaut de meilleurs qui lui soient connus. La preuve est qu'elle a pris soin elle-même de faire la critique des émissions sanguines (1), qu'elle n'use des vomitifs, des purgatifs et des sudorifiques qu'à titre de moyens accessoires; qu'elle ne recourt aux vésicatoires, aux cautères, aux moxas et aux sétons qu'au moment où la maladie ayant résisté aux premiers agents employés, elle se rabat sur ceux qu'elle juge pouvoir user une maladie qu'elle n'a pu détruire. L'emploi de pareils procédés ramenant l'homœopathie dans le courant de la thérapeutique allopathique, constituerait un véritable écart des principes de la méthode. Les employer ne serait plus une simple exagération, mais une défiance de la puissance de l'homœopathie.

Mais il se présente souvent deux circonstances générales où les procédés de l'allopathie, loin d'être blâmés par Hahnemann, sont positivement recommandés par lui. Le premier, lorsqu'il existe une cause occasionnelle, qu'avant tout il faut écarter et dont la destruction suffit souvent au rétablissement de la santé. Le second, lorsqu'un danger pressant ne laisserait point le temps d'agir à un médicament homœopathique.

Hahnemann énumère les circonstances principales où

(1) V. Louis, *Recherches sur les effets de la saignée dans quelques maladies inflammatoires*, Paris, 1835, in-8.

sionnelle. « Ainsi, dit-il, on éloigne les fleurs trop odo-
« rantes qui déterminent la syncope et des accidents hysté-
« riques ; on extrait de la cornée le corps étranger qui dé-
« termine une ophthalmie ; on enlève, pour le réappliquer
« mieux, l'appareil trop serré qui menace de faire tomber
« un membre en gangrène ; on met à découvert et on lie
« l'artère dont la blessure donne lieu à une hémorrhagie
« inquiétante ; on cherche à faire rendre par le vomisse-
« ment les baies de belladone qui ont pu être avalées ; on
« retire les corps étrangers qui se sont introduits dans les
« ouvertures du corps (le nez, le pharynx, l'oreille, l'urètre,
« le rectum, le vagin) ; on broie la pierre dans la vessie,
« on ouvre l'anus imperforé du nouveau né, etc. (1). »

Administrer des bains chauds à ceux dont la peau est devenue malade par suite de la malpropreté du corps, donner un peu de café noir ou de thé aux malades qui souffrent de l'estomac par suite d'une pénible digestion, passer une sonde aux malades soumis aux tourments d'une rétention d'urine, quelle qu'en soit la cause, sauf à traiter ultérieurement cette dernière par les moyens qui lui sont appropriés : n'est-ce pas toujours procéder à l'enlèvement de la cause occasionnelle ?

Ailleurs, Hahnemann dit encore : « Ce n'est que dans
« les cas extrêmement pressants, où le danger que la vie
« court et l'imminence de la mort ne laisseraient point le
« temps d'agir à un médicament homœopathique, et
« n'admettraient ni des heures, ni parfois même des
« minutes de délai, dans des maladies survenues tout à
« coup chez des hommes auparavant bien portants,
« comme les asphyxies, la fulguration, la suffocation, la
il y a lieu de procéder à l'enlèvement de la cause occa-

(1) V. *Organon*, note du § 7, p. 108.

« congélation, la submersion, etc.; qu'il est permis et « convenable de commencer au moins par ranimer l'ir- « ritabilité et la sensibilité à l'aide de palliatifs, tels que « de légères commotions électriques, des lavements de « café fort, des odeurs excitantes, l'action progressive « de la chaleur, etc. Dès que la vie physique est ranimée, « le jeu des organes qui l'entretiennent reprend son « cours régulier, parce qu'il n'y avait point ici de mala- « die, mais seulement suspension ou oppression de la « force vitale, qui, d'ailleurs, se trouvait par elle-même « dans l'état de santé (1). »

Trois conditions sont données ici par Hahnemann pour autoriser l'emploi des palliatifs allopathiques : 1° il faut que le cas soit tellement grave et pressant que quelques heures, à plus forte raison quelques minutes de délai, puissent compromettre la vie; 2° qu'il y ait suspension ou oppression de la force vitale; 3° qu'il n'existe pas de maladie réelle, mais seulement une perturbation assez forte pour exiger un prompt soulagement. C'est au médecin à juger de ces différentes conditions. Je dis à dessein de ces conditions différentes; car, si toutes trois peuvent se rencontrer sur le même malade, souvent aussi il arrive qu'une ou deux d'entre elles se présenteront en même temps que la troisième manquera.

Dans les cas cités par Hahnemann, on trouve des exemples de la première des trois conditions; et ces exemples ne sont pas les seuls qu'il soit permis d'invoquer. Je me souviens d'avoir été appelé, l'an dernier, pour une fièvre intermittente pernicieuse algide. J'arrivai au milieu de la nuit; la malade était au troisième ac-

(1) V. *Organon*, § 67, p. 155.

cès ; elle était glacée comme un cadavre ; le pouls filait sous le doigt ; l'oppression était extrême ; une vive douleur existait au cou et dans la région du péricarde ; les yeux étaient éteints ; la malade faisait ses adieux à sa famille, disant qu'elle se sentait mourir ; la respiration devenait râlante. En face d'un danger imminent, je n'hésitai pas un instant à couvrir de sinapismes les extrémités supérieures et inférieures, et à faire prendre par cuillerées à bouche du vin de Bordeaux pur. Au bout d'un quart d'heure, la réaction se rétablit ; au froid glacial, succéda une chaleur interne telle que la malade disait qu'elle se sentait comme brûlée. La chaleur s'éteignit peu à peu, et l'apyrexie survint sans que la malade eût à traverser le stade de sueur. Pendant l'apyrexie, je fis prendre le sulfate de quinine à la dose de 4 grains dans les vingt-quatre heures, divisés en huit paquets qui furent pris de trois en trois heures. J'avais fait triturer ces 4 grains de sulfate de quinine dans 25 grains de sucre de lait pendant deux heures. L'accès suivant se présenta sous les formes les plus bénignes. La période algide fut peu intense, la période de chaleur ne présenta plus le caractère de brûlure observé dans l'accès précédent. Je continuai encore le sulfate de quinine sous la même forme et à la dose de 6 grains dans les vingt-quatre heures. Il n'y eut plus d'accès proprement dit ; mais un état d'excitation nerveuse des plus intenses ; des bourdonnements dans les oreilles et même un peu de surdité ; une douleur épigastralgique des plus vives. *Calcarea carbonica* fit bientôt cesser tous ces symptômes.

Dans ce cas, nous retrouvons les deux conditions de danger pressant et d'oppression de la force vitale telle, qu'il était à craindre que la réaction ne se fît pas et que

la malade ne succombât dans la période algide. Mais on ne peut dire que *la force vitale se trouvait par elle-même dans l'état de santé.*

Il y a vingt-neuf ans, c'est-à-dire dans les premières années de ma pratique, je donnais mes soins à une jeune dame, enceinte de son premier enfant. Elle était au huitième mois de sa grossesse. Il y a vingt-neuf ans, je ne savais rien de l'homœopathie, pas même son existence. J'en étais, comme tant d'autres, à la doctrine de Broussais, ne ménageant à aucun malade les évacuations sanguines, et n'épargnant pas les saignées aux femmes grosses. Vers le mi-terme, j'avais pratiqué une saignée à la malade dont je parle. Dans le cours du huitième mois, un dimanche, je fus appelé près d'elle en toute hâte; me trouvant absent, on appela le médecin le plus voisin. J'arrivai au moment où il liait le bras pour pratiquer une saignée. Je trouvai la malade couchée, la face vultueuse et plutôt noire que rouge ; les lèvres noires et gonflées; sans parole et sans connaissance; les dents serrées; le pouls fort, large, plein et fréquent. La veine ouverte, tous ces symptômes s'effacèrent graduellement ; et avant que la saignée fût arrêtée, la malade avait repris connaissance et recouvré la parole. Je la revis le lendemain, et ne fus pas médiocrement surpris de la trouver levée, allant et venant dans son appartement sans autre incommodité qu'un peu de faiblesse, suite ordinaire des émissions sanguines abondantes. Trois semaines plus tard, cette dame accoucha heureusement. Il y avait, ici, violente congestion cérébrale, et certainement danger imminent et oppression de la force vitale; mais cette dernière *se trouvait par elle-même dans l'état de santé.* Une violente perturbation du système circulatoire ne

constitue pas une maladie chez une femme enceinte, bien qu'elle crée un danger imminent. Aujourd'hui, après trente-trois ans de pratique médicale et vingt-deux ans de pratique homœopathique, je saignerais encore en un cas semblable ; car, je ne pourrais administrer de médicaments que par olfaction ; et je ne voudrais pas risquer que l'olfaction restât sans effet.

Enfin, il est des cas où l'action vitale est suspendue, sinon dans tout l'organisme, au moins dans un ou plusieurs appareils organiques. Ceci se rencontre dans certaines maladies graves, sans qu'il y ait un danger aussi imminent que dans les deux cas précédemment rappelés.

Dans le cours du mois dernier, j'eus à donner mes soins à deux malades, qu'on jugeait atteints de syphilis constitutionnelle ; syphilis qui fut longtemps combattue par les mercuriaux à doses élevées et longtemps continuées. L'un de ces malades était un homme, et je ne trouvai sur lui aucun symptôme syphilitique ; mais il avait une paralysie mercurielle sans aucune douleur sur le trajet de la colonne vertébrale. Je lui donnais mes soins depuis huit jours, lorsqu'il fut pris soudainement d'une rétention d'urine complète. Je jugeai cette rétention d'urine n'être qu'un symptôme de la myélite mercurielle qu'avait développée sur lui le traitement allopathique. Je trouvai la vessie tellement remplie d'urine qu'elle s'élevait jusqu'à deux travers de doigt au-dessous de l'ombilic. L'anxiété du malade était poussée à un degré extrême. Je réservai les médicaments homœopathiques pour le traitement de la maladie principale, et m'empressai de soulager le patient en lui passant une sonde. L'autre malade est une dame porteur d'une exostose à chacun des tibias, et d'une autre située sur l'os

frontal ; maladie contre laquelle des médecins russes et napolitains ont employé le protoiodure de mercure à des doses effrayantes. Elle m'est arrivée avec une paraplégie complète ; et ces jours derniers, elle est restée vingt-quatre heures sans rendre une goutte d'urine. Je lui tirai, au moyen de la sonde, un plein vase de liquide. Dans ces deux cas, je crois que la sonde était le palliatif le plus prompt et le plus direct qu'il convînt d'employer, parce qu'il y avait suspension de l'action vitale d'un organe.

L'utilité de ces moyens accessoires ou palliatifs étant reconnue dans les limites indiquées par Hahnemann, il en est un encore qui jouit en homœopathie et en allopathie d'une vogue momentanée, et dont il est bon de fixer la valeur et d'indiquer les limites. Je veux parler de l'*hydrothérapie*.

L'eau froide n'est pas un médicament dans la rigoureuse acception du mot. C'est un agent général, comme le calorique, l'électricité, l'air atmosphérique. Il serait difficile, en effet, d'appliquer à l'eau froide l'identification entre le médicament et le poison dont il a été question dans le *Commentaire sur la Pharmacologie*. On peut, on doit utiliser cet agent hygiénique au profit de la thérapeutique, au même titre qu'on utilise dans l'intérêt du malade les autres agents dont j'ai rappelé les noms. L'hydrothérapie sera donc un auxiliaire quelquefois indispensable, souvent utile et parfois nuisible dans un traitement homœopathique. L'eau froide n'étant pas médicament, jamais elle ne peut contrarier, altérer ou détruire l'effet de ceux qu'on pourra employer ; et il arrivera que, sous son influence, il se fera une meilleure distribution de l'énergie vitale. C'est tout ce qu'on peut espérer de ce procédé. On peut donc l'employer utile-

ment chez les malades de faible constitution, chez ceux qui sont affaiblis par une vie sédentaire ou laborieuse et chez ceux qui ont ruiné leur santé par l'abus des jouissances du monde. Quant à dire de l'hydrothérapie qu'elle ait jamais guéri, c'est-à-dire éteint une diathèse morbide quelle qu'elle soit, je le nie absolument ; et je trouve la preuve de mon opinion dans les nombreux malades que j'ai vus après qu'ils avaient usé de ce moyen pendant un temps assez long. Dans mon opinion, l'hydro-thérapie a tué les malades atteints de maladies appelées organiques plus tôt que ces maladies ne l'auraient fait si on les avait abandonnées à elles-mêmes. J'en ai de tristes et nombreux exemples. Si l'on examine avec soin ceux qui se félicitent le plus des bons résultats de l'hydro-thérapie, et qui se vantent d'avoir été affranchis par elle de leur disposition à contracter ce qu'ils nomment des rhumes, des maux de gorge, la goutte, le rhumatisme, on acquiert bientôt la certitude qu'ils ont réussi à transformer leur maladie, mais non pas à la détruire. Si l'on croit que la goutte et le rhumatisme sont tout entiers compris dans les symptômes articulaires, musculaires ou tendineux sous lesquels ils se montrent ; que les différentes espèces d'angine et bon nombre d'affections bronchiques sont des maladies qui ne se rattachent jamais à un état diathésique plus général qu'elles-mêmes, sans doute l'hydrothérapie produit le bien qu'on lui attribue. Mais il n'en est pas ainsi ; et je ne vois pas ce que les malades gagnent à changer de symptômes sans arriver à la santé. Pour ceux-là mêmes auxquels l'hydrothérapie semble le mieux réussir, il faut encore user avec ménagement d'un moyen auxiliaire d'une énergie aussi redoutable. Continué pendant longtemps, il use la vie qu'il

devrait conserver. C'est une manière de vivre avec énergie; mais de vivre vite. J'ai été souvent frappé de la rapidité avec laquelle ont vieilli les adorateurs passionnés de l'eau froide. Je les ai tous vus maigrir, se rider et vivre dans un état d'excitation nerveuse, tant physique que morale, qui les rendait insupportables à eux-mêmes et à ceux qui les entouraient. Ce régime continué pendant quelques années, ne tardait pas à produire une maladie organique variable selon les dispositions individuelles de chacun, maladie qui les conduisait rapidement au tombeau.

L'hydro-thérapie n'est donc, dans ma pensée, qu'un moyen accessoire dont il faut user avec grand ménagement. Employée temporairement chez certains malades affaiblis par une cause quelconque, dans le but de réveiller leur vitalité opprimée par de mauvaises habitudes ou un mauvais genre de vie, et employée concurremment avec les médicaments appropriés à la maladie, elle peut être utile. Mais il faut se défier de sa puissance et de l'abus qu'en font malades et médecins, au même titre qu'on se défie de l'abus des boissons, des aliments les meilleurs, de l'abus de tout ce qui fortifie et ne guérit pas.

Je termine ici ce que j'avais à dire du caractère essentiel de la réforme homœopathique. J'ai désiré en faire comprendre le but, la portée et les moyens, et montrer Hahnemann sous son jour véritable. J'espère avoir réussi dans l'entreprise que j'avais conçue. Dans Hahnemann, se trouve, au moins en germe, toute la médecine considérée dans sa vérité et sa puissance; dans sa vérité comme principe et comme méthode, dans sa puissance comme moyen de guérison; j'ajouterai dans son respect pour la vie humaine. Car l'homœopathie ne donne rien au hasard, et seule elle indique la marche à suivre pour

que toute guérison entreprise n'ait pas de funestes conséquences, distinguant avec un soin particulier la palliation de la guérison ; et cette dernière de la transformation des maladies. Ayant compris le lien qui unit les générations dans la solidarité de la douleur, comme elles sont liées entre elles dans la solidarité du bien, seule l'homœopathie a porté un regard puissant sur les plus terribles infirmités qui affligent notre espèce. Je veux parler des maladies héréditaires. On disputera longtemps encore sur l'homœopathie, sur sa valeur et sur son innocuité. Les uns lui nieront sa thérapeutique, en reconnaissant en elle un système pathologique régulier (1). D'autres lui refuseront toute pathologie en reconnaissant la puissance de sa thérapeutique. D'autres, enfin, lui nieront tout ; et se placeront ainsi en face d'un mystère inexplicable : celui d'une doctrine qui n'a rien et grandit tous les jours. Les partisans de cette dernière opinion font ainsi la critique la plus amère de leur propre système. En effet, une médecine qui n'en serait pas une et produirait plus de bien qu'une médecine réunissant tous les caractères de la science, témoignerait au moins du mal que fait sa rivale. L'homœopathie marche, se développe et marchera à travers toutes ces contradictions. Dans le but de hâter son triomphe, j'ai publié ces commentaires, résumé d'un enseignement de dix années. Si, comme je l'espère, il m'est donné bientôt de reprendre le cours de mes leçons, elles porteront sur d'autres questions et auront pour objet la solution d'autres probèlmes.

(1) V. dans la *France médicale* du 15 novembre 1855, un remarquable article de M. Marchal (de Calvi), qui reconnait dans Hahnemann le seul système pathologique régulier qui existe.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT de cette quatrième édition I

NOTICE HISTORIQUE ET MÉDICALE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE SAMUEL HAHNEMANN III

I. Vie et travaux de Hahnemann III

II. Doctrine de Hahnemann XXIII

III. Ouvrages de Hahnemann XLIV

PRÉFACE DE L'AUTEUR 1

INTRODUCTION 9

Coup d'œil sur les méthodes allopathique et palliative des écoles qui ont dominé jusqu'à ce jour en médecine .... *Ib.*

Exemples de guérisons homœopathiques opérées involontairement par des médecins de l'ancienne école 58

Parmi les personnes étrangères à l'art de guérir, il s'en est trouvé aussi qui ont reconnu que les traitements homœopathiques étaient les seuls efficaces 97

Isopathie 98

Il y a même eu, dans tous les temps, des médecins qui ont regardé cette manière de traiter les maladies comme la meilleure de toutes. 100

Organon de la médecine.

1-2. La seule mission du médecin est de guérir les maladies d'une manière prompte, douce et durable 105

Elle ne consiste pas à forger des théories, des systèmes et des explications .... *Ib.*

3-4-5. Le médecin doit rechercher, dans les maladies, ce qui est à guérir, et, dans les divers médicaments, ce qui exerce le pouvoir curatif, afin de pouvoir approprier celui-ci à celui-là. Il doit aussi savoir conserver la santé des hommes. Pour guérir, on s'aide de tout ce qu'on peut apprendre sur la cause occasionnelle, la cause fondamentale et autres circonstances 106

6. La maladie ne consiste, pour le médecin, que dans la totalité de ses symptômes 107

Inutilité des efforts de l'ancienne école pour découvrir l'essence ou la cause première de la maladie .... *Ib.*

7. En ayant égard aux circonstances (5), le médecin n'a besoin, pour guérir la maladie, que de faire disparaître la totalité des symptômes. 108

Il faut écarter la cause qui évidemment occasionne et entretient la maladie. La méthode palliative, qui n'est dirigée que contre un seul symptôme, doit être rejetée 109

8. Quand tous les symptômes ont disparu, la maladie est guérie. C'est à tort que l'ancienne école nie cette proposition .... *Ib.*

9. Pendant la santé, une force spirituelle (autocratie, force vitale) régit l'organisme, et y entretient l'harmonie........................ 110
10. Sans cette force spirituelle, qui le vivifie, l'organisme est mort.... Ib.
11. Dans la maladie, il n'y a originairement que la force vitale qui soit désaccordée d'une manière morbide, et elle exprime sa souffrance (le changement interne) par des anomalies dans le mode d'agir et de sentir de l'organisme.. Ib.
12. Il est inutile, pour guérir, de savoir comment la force vitale produit les symptômes.. 111
La disparition de la totalité des symptômes met fin aussi à la souffrance de la force vitale, c'est-à-dire à l'état morbide tout entier, interne et externe.. Ib.
13. Admettre que les maladies non chirurgicales sont des choses spéciales et à part, qui s'établissent ou se logent dans le corps de l'homme, est une idée absurde, à laquelle l'allopathie doit d'avoir produit tant de mal... 112
14-15-16. Tout ce qui, dans la maladie, est susceptible de guérison, se décèle au médecin par des symptômes. La souffrance de la force vitale et les symptômes morbides qui résultent de là sont un tout indivisible, une seule et même chose. Notre force vitale spirituelle ne peut devenir malade que par l'influence virtuelle des causes morbifiques, et ne peut non plus être ramenée à la santé que par l'action dynamique des médicaments.................................... Ib.
17. Le médecin n'a qu'à enlever la totalité des symptômes pour détruire la totalité de la maladie. Exemples à l'appui de cette proposition.. 113
18. La totalité des symptômes est la seule indication d'après laquelle on doive se guider dans le choix du remède...................... 114
19. Le changement que les maladies produisent dans la manière de sentir et d'agir (l'ensemble des symptômes) ne peut être guéri par les médicaments qu'autant que ceux-ci ont la faculté de déterminer également un changement dans la manière d'agir et de sentir de l'homme.. Ib.
20. Cette faculté qu'ont les médicaments d'apporter des changements dans la manière de sentir et d'agir, ne peut être reconnue que par leur action sur des hommes bien portants....................... Ib.
21. Les symptômes morbides que les médicaments produisent chez l'homme en santé sont la seule chose à quoi l'on puisse reconnaître la vertu curative qu'ils possèdent................................. 115
22. Si l'expérience prouve que les médicaments faisant naître des symptômes semblables à ceux de la maladie sont les agents thérapeutiques qui guérissent cette dernière de la manière la plus sûre et la plus durable, c'est à ces médicaments qu'il faut recourir pour opérer la guérison. Si, au contraire, elle démontre que la guérison la plus certaine et la plus durable est celle qu'on obtient par des substances médicamenteuses déterminant des symptômes opposés à ceux de la maladie, les agents capables de produire ce résultat seront ceux dont on devra faire choix.. Ib.
L'emploi de médicaments dont les symptômes n'ont point, à proprement parler, de rapport avec ceux de la maladie, et qui affectent le

corps d'une tout autre manière qu'elle, constitue la *méthode allopathique*, qui doit être rejetée.. 116
23. Des symptômes morbides qui sont opiniâtres ne peuvent être guéris par des symptômes médicinaux d'un caractère opposé au leur (*méthode antipathique*).. 117
24-25. La *méthode homœopathique*, ou celle qui emploie des médicaments produisant des symptômes semblables à ceux de la maladie, est la seule dont l'expérience démontre la constante efficacité...... *Ib.*
26. Cette prééminence de sa part est fondée sur la loi thérapeutique de la nature qui veut que, dans l'homme vivant, toute affection dynamique soit éteinte d'une manière durable par une autre plus forte qui lui ressemble beaucoup et ne diffère d'elle que comme une espèce s'éloigne d'une autre espèce du même genre.................... 118
Cette loi s'applique aux maux physiques tout aussi bien qu'aux affections morales.. 119
27-28-29. La vertu curative des médicaments repose donc tout entière sur la ressemblance de leurs symptômes avec ceux de la maladie. Essai d'une explication de cette loi thérapeutique de la nature...... 120
30-33. Le corps de l'homme est beaucoup plus accessible à l'action perturbatrice des puissances médicinales qu'à celle des maladies naturelles.. 122
34-35. La justesse de la loi thérapeutique naturelle ressort de ce que les traitements homœopathiques ne sont pas toujours couronnés de succès dans les maladies invétérées, et de ce que deux maladies naturelles coexistantes dans le même corps ne peuvent s'anéantir et se guérir mutuellement dès qu'elles sont dissemblables.............. 124
36-37. — I. Une maladie existant dans le corps en repousse une maladie nouvelle dissemblable, pourvu qu'elle ait plus ou du moins autant d'intensité qu'elle. Par la même raison, les cures non homœopathiques qui ne sont pas violentes, ne guérissent point les maladies chroniques.. *Ib.*
38-39. — II. Une maladie nouvelle survenue chez un homme déjà malade, lorsqu'elle surpasse en intensité celle qui la précédait et ne lui ressemble pas, suspend cette dernière tant qu'elle-même dure, mais ne la guérit jamais. Par la même raison, un traitement allopathique violent ne guérit point les maladies chroniques, mais les suspend seulement aussi longtemps que dure l'énergique action de médicaments qui ne peuvent produire des symptômes semblables à ceux de la maladie; après quoi cette dernière reparaît avec autant et plus de gravité qu'auparavant.. 125
40. — III. Il peut arriver aussi qu'après avoir agi pendant longtemps sur le corps, la nouvelle maladie s'adjoigne à celle qui existait avant elle et qui ne lui ressemblait pas; de là résulte une complication de deux maladies dissemblables, dont aucune ne détruit l'autre.......... 130
41. Plus souvent encore que dans le cours de la nature, il arrive, dans celui des traitements dirigés d'après la méthode ordinaire, qu'une maladie artificielle produite par l'usage prolongé d'un médicament allopathique violent se joint à l'ancienne maladie naturelle qui ne lui ressemble pas, et qui, d'après cela, n'était point curable par elle; de sorte que l'homme atteint de l'affection chronique se trouve alors doublement malade.. 132

42. Les maladies qui se compliquent ainsi, prennent, à raison de leur dissemblance, la place convenable à chacune d'elles dans l'organisme.. 133
43-45. Mais il en est autrement lorsqu'à une maladie déjà existante vient s'en joindre une semblable plus forte, car alors cette dernière anéantit et guérit l'autre. Explication de ce phénomène.................. 134
46. Exemples de maladies chroniques qui ont été guéries par l'apparition accidentelle d'une autre maladie semblable, mais plus intense. 135
47-49. Parmi les maladies mêmes qui s'associent ensemble par le seul fait de la nature, il n'y a que celles entre les symptômes desquelles existe de la ressemblance, dont l'une puisse anéantir et guérir l'autre. Cette faculté n'appartient jamais à la maladie dissemblable. D'où le médecin conclut quels sont les médicaments avec lesquels il peut guérir d'une manière certaine, c'est-à-dire les remèdes homœopathiques.. 139
50. La nature n'a qu'un très-petit nombre de maladies qu'elle puisse employer homœopathiquement contre d'autres, et encore cette voie de salut, quand elle s'y engage, présente-t-elle une multitude d'inconvénients.. 140
51. Le médecin, au contraire, possède d'innombrables agents de guérison, qui ont de grands avantages sur ceux dont la nature peut disposer.. 141
52. Ce qui se passe dans la nature lui apprend qu'il ne doit traiter les maladies qu'avec des remèdes homœopathiques, et non avec des agents allopathiques, qui ne guérissent jamais le malade, et ne font qu'empirer sa situation.. 142
53-56. Il n'y a que trois manières possibles d'employer les médicaments contre les maladies : 1° L'*homœopathique*, seule efficace et salutaire. 2° L'*allopathique* ou *hétéropathique*. 3° L'*antipathique* ou *énantiopathique*, qui n'est que palliative.................................. 143
Essais aventureux avec l'isopathie.. 144
57. Exposition de la méthode suivant laquelle on prescrit, contre un symptôme isolé de maladie, un remède produisant un effet opposé (*contraria contrariis*). Exemples...................................... 145
58. Cette méthode antipathique n'est pas vicieuse seulement, parce qu'en se conformant à ses préceptes on ne combat qu'un seul symptôme, mais encore parce que, dans les maladies chroniques, après avoir, pendant quelque temps, diminué le mal en apparence, elle le laisse ensuite reparaître plus grave qu'il n'était auparavant. Témoignage des auteurs.. 146
59. Effets nuisibles de quelques traitements antipathiques............ 147
60. L'accroissement graduel des doses, quand on insiste sur l'emploi d'un palliatif, ne guérit jamais non plus les maladies chroniques, et ne fait qu'exaspérer l'état du malade.................................. 150
61. Les médecins auraient dû juger, d'après cela, que la seule bonne marche à suivre était d'adopter la méthode directement contraire, ou l'homœopathique.. 151
62. Raison qui fait que la méthode palliative est nuisible, et la méthode homœopathique seule salutaire.................................. 152
63-64-65. Elle se fonde sur la différence qui existe entre l'effet primitif

produit par l'action d'un médicament quelconque sur le corps, et l'effet consécutif déterminé ensuite par la réaction de l'organisme ou de la force vitale. Explication de l'effet primitif et de l'effet consécutif. Exemples de l'un et de l'autre.... 152
66. Les plus petites doses possibles de médicaments homœopathiques sont les seules qui fassent que la réaction de la force vitale se manifeste uniquement par le rétablissement de l'équilibre de la santé.... 154
67. De ces vérités, il suit que la méthode homœopathique est la seule salutaire, et que la méthode antipathique ou palliative agit en sens inverse du but qu'on se propose. Seuls cas dans lesquels il puisse encore être utile de recourir à l'administration antipathique des médicaments.... Ib.
68. Comment, de ces vérités, découle l'excellence de la méthode homœopathique.... 156
69. Comment il en découle le caractère nuisible de la méthode antipathique. Des sensations opposées ne se neutralisent point dans le *sensorium* de l'homme; elles n'agissent donc point l'une sur l'autre comme font, en chimie, des substances douées de propriétés opposées. Exemples à l'appui de cette assertion.... Ib.
70. Idée sommaire de la méthode homœopathique.... 159
71. Trois choses sont nécessaires pour guérir : 1° connaître la maladie; 2° connaître l'effet des médicaments; 3° savoir employer ceux-ci à propos.... 160
72-73. Coup d'œil général sur les maladies aiguës et chroniques. Maladies aiguës sporadiques, épidémiques; miasmes aigus.... 161
74. Les plus fâcheuses de toutes les maladies chroniques sont celles que produit le faux art des allopathistes.... 163
75. Ce sont les plus incurables de toutes.... 164
76. Il n'y a que la force vitale, quand elle est encore suffisante, qui puisse réparer les désordres causés par l'allopathie, et souvent même elle a besoin d'un très-long temps pour cela, lorsqu'en même temps on détruit le miasme primitif par des moyens homœopathiques.... 165
77. Maladies improprement appelées chroniques.... Ib.
78-79. Maladies chroniques proprement dites; elles proviennent toutes de miasmes chroniques. Syphilis et sycose.... 166
80-81. Psore. Elle est la mère de toutes les maladies chroniques proprement dites, les syphilitiques et sycosiques exceptées. Maladies nominales de la pathologie vulgaire.... Ib.
82. Chaque cas individuel de maladie chronique exige qu'on fasse un choix rigoureux parmi les remèdes spécifiques qu'on a découverts pour ces miasmes chroniques, notamment pour la psore.... 170
83. Qualités nécessaires chez celui qui veut faire le tableau de la maladie.... 171
84-99. Manière dont le médecin doit s'y prendre pour chercher les traits de la maladie et en tracer le tableau.... 172
100-102. Recherche des maladies épidémiques en particulier.... 181
103. Il faudrait suivre la même marche pour trouver la cause fondamentale des maladies chroniques non syphilitiques et tracer le grand tableau général de la psore.... 183

104. Utilité du tableau de la maladie mis en écrit pour commencer et suivre le traitement. Manière dont les médecins de l'ancienne école procèdent à la recherche de l'état morbide........................ 184
105-114. Règles à observer dans la recherche des effets purs des médicaments sur les personnes bien portantes. Effet primitif. Effet consécutif.. 185
115. Effets alternants des médicaments.......................... 190
116-117. Idiosyncrasies.. 191
118-119. Chaque médicament a des effets différents de ceux des autres. Il ne peut point y avoir de succédanés.......................... 192
120. Chaque médicament exige donc qu'on recherche avec soin ce qu'il y a de particulier dans ses effets propres.................... 194
121-140. Manière dont on doit s'y prendre lorsqu'on fait essayer les médicaments par d'autres personnes que soi-même.............. Ib.
141. Les expériences que le médecin bien portant fait sur soi-même avec les médicaments sont préférables à toutes les autres. 203
142. Il est difficile d'arriver à connaître les effets purs des médicaments par leur emploi dans les maladies.......................... 205
143-145. C'est de la seule étude des effets purs résultant de l'action des médicaments sur des hommes sains, que peut résulter une véritable matière médicale.. Ib.
146. Manière la plus convenable d'appliquer à la guérison des maladies les médicaments dont on connaît les effets propres 207
147. Le médicament le plus homœopathique est celui qui convient le mieux, et le remède spécifique.................................. Ib.
148. Conjectures sur la manière probable dont s'opère la guérison homœopathique........ 208
149. La guérison homœopathique d'une maladie survenue rapidement s'opère avec promptitude; mais celle des maladies chroniques exige un temps proportionnellement plus long. Différence entre l'homœopathie pure et la secte qui prétend combiner ensemble les méthodes homœopathique et allopathique... .... Ib.
150. Indispositions légères.. 210
151. Les maladies considérables ont plusieurs symptômes............ Ib.
152. Les maladies qui ont plusieurs symptômes saillants sont celles pour lesquelles on est le plus certain de trouver un remède homœopathique... Ib.
153. Symptômes auxquels il faut avoir plus particulièrement égard... 211
154-155. Un remède aussi homœopathique que possible guérit sans de grandes incommodités. Cause qui fait que la guérison homœopathique est exempte d'incommodités....................................... 212
156. Causes des petites exceptions qu'on observe à cet égard......... 213
157-160. La maladie médicamenteuse qui ressemble beaucoup à la maladie naturelle, et la surpasse un peu en intensité, porte aussi le nom d'*aggravation homœopathique*............ .... Ib.
161. Dans les maladies chroniques (psoriques), les aggravations homœopathiques produites par les médicaments homœopathiques (antipsoriques) ont lieu de temps en temps pendant plusieurs jours..... 215
162-171. Marche à suivre dans le traitement lorsque le nombre des mé-

dicaments connus est trop petit pour qu'on puisse trouver un remède parfaitement homœopathique ... 216
172-184. Marche à suivre dans le traitement des maladies qui ont trop peu de symptômes ... 219
185-203. Traitement des maladies qui ont des symptômes locaux; le traitement local est toujours préjudiciable dans ce cas ... 223
204-205. Toutes les maladies chroniques proprement dites, celles qui ne sont pas causées et entretenues par un mauvais genre de vie, doivent être traitées uniquement par des médicaments homœopathiques appropriés au miasme qui les fomente et administrés à l'intérieur ... 232
206. Recherche préliminaire du miasme qui fait la base de la maladie, qu'il soit simple ou compliqué avec un second, même avec un troisième ... 234
207. Informations relatives aux traitements qui ont été mis précédemment en usage ... 235
208-209. Autres informations préliminaires qu'il est nécessaire de prendre avant de tracer le tableau de la maladie chronique ... 236
210-230. Traitement des maladies dites mentales ... Ib.
231-232. Les maladies alternantes ... 246
233-234. Les maladies qui revêtent un type ... 247
235-244. Les fièvres intermittentes ... 248
245-251. Manière d'employer les remèdes ... 255
252-256. Signes de l'amélioration commençante ... 258
257-258. Prédilection aveugle pour certains remèdes favoris, et injuste aversion pour d'autres ... 261
259-261. Régime dans les maladies chroniques. Choses nuisibles dans la manière de vivre ... Ib.
262-263. Régime dans les maladies aiguës ... 263
264-266. Choix des médicaments les plus énergiques et les plus purs. Changements produits dans quelques substances par les préparations qui les rendent aptes à servir d'aliment. ... 264
267. Préparation des remèdes les plus énergiques et les plus durables avec les herbes qu'on peut avoir fraîches ... 265
268. Substances végétales sèches. Préparation des poudres qu'on veut conserver ... 266
269-271. Manière de préparer les remèdes homœopathiques avec les drogues simples, pour développer autant que possible leurs vertus médicinales ... 267
272-274. Il ne faut donner au malade qu'un seul médicament simple à la fois ... 269
275-287. Force des doses pour les traitements homœopathiques. Manière de les augmenter ou de les diminuer. Manière d'en accroître l'énergie ... 270
288-292. Quelles parties du corps sont plus ou moins accessibles à l'action des médicaments ... 279
293-294. Magnétisme animal. Son emploi positif et son emploi négatif. 281

Commentaires par M. le docteur Léon Simon père.

Introduction 286
§ I. Ce qu'est l'Organon 290
Sources des connaissances médicales 295
1° L'observation et l'expérience .... Ib.
2° La raison 299
3° La tradition 303
§ II. Dynamisme vital 306
Comment Hahnemann l'a entendu 307
De la force vitale dans l'état de santé 315
De la force vitale dans l'état de maladie 317
De la force vitale dans l'œuvre de la guérison 337
De la discussion de l'Académie sur le vitalisme 340
§ III. Pathologie 357
1° Étiologie. — Causes des maladies aiguës et des maladies chroniques 362
Theorie de la psore 364
Rôle de l'acarus scabiei 375
La gale est-elle une dégénérescence de la lèpre? 380
2° Symptomatologie 385
Rôle de l'anatomie pathologique 395
Individualisation des maladies 402
Diagnostic 406
Séméiologie 414
Pronostic 420
Nosologie 433
§ IV. Pharmacologie 436
Définition du médicament 437
Recherche de ses propriétés (expérimentation pure) 448
Conditions de l'expérimentation pure 456
Valeur de l'observation clinique 465
Valeur de la toxicologie 470
Action des doses infinitésimales 472
§ V. Thérapeutique 491
1° Loi des semblables 493
2° Méthode diagnostique 506
3° Indications 514
4° Choix du médicament 515
5° Application du médicament 523
A. Choix de la dilution .... Ib.
B. Dosage 527
C. Mode d'administration 529
§ VI. Hygiène 541
§ VII. Moyens accessoires 549

FIN DE LA TABLE.

Corbeil, imprimerie de Crété.



